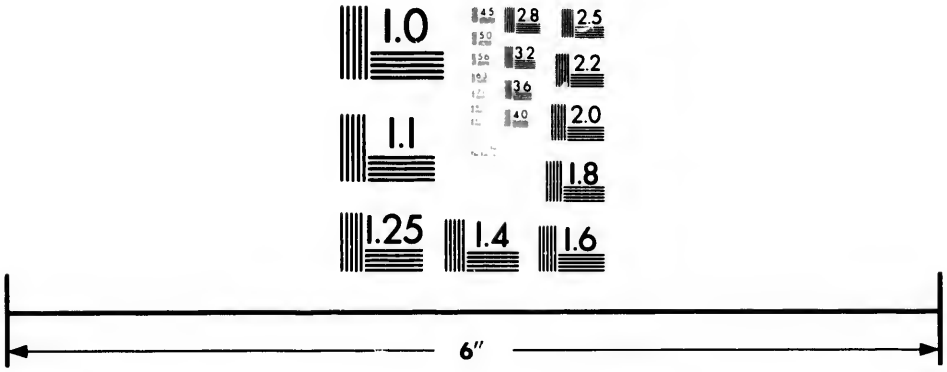
IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1981

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [ ] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
			✓		
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

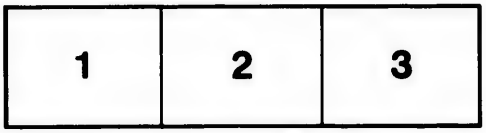
Bibliothèque nationale du Canada

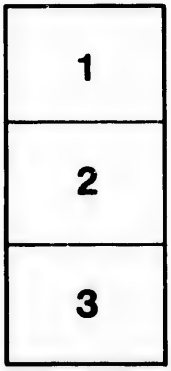
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

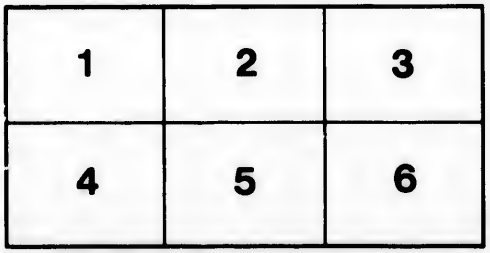
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







NOS SAINTS

L'IMMACULÉE FRANCISCAINE

Nos Saints

OU

ABRÉGÉ DE LA VIE

DES

Saints et des Bienheureux

DES TROIS ORDRES

DE

Notre Séraphique Père S. François

Orné de 212 gravures

PAR

Un FRÈRE MINEUR de Montréal.

Benoit J. René de Cotret,
175 Rue Notre - Dame
Tel. Sh 6029 - Hull, Canada.

QUÉBEC

IMPRIMERIE FRANCISCAINE MISSIONNAIRE

1899

BX 4655
N6

157590

EX PARTE NOSTRA, NIHIL OBSTAT.

Ambiani, die 24ª octobris 1898

FR. LEONARDUS AB ESTAIRES, O. F. M.
Minister Prov. Franciæ.

PERMIS D'IMPRIMER :

† LOUIS-NAZAIRE,
Archevêque de Québec.

Archevêché de Québec,
12 avril 1899.

PROTESTATION

Suivant les prescriptions du Pape Urbain VIII, lorsque nous parlons dans cet ouvrage de Vénérables serviteurs de Dieu, autres que les Saints et les Bienheureux dont le culte est approuvé par l'Eglise, nous ne prétendons nullement devancer le jugement de l'Eglise Romaine dont nous serons toujours, avec la grâce de Dieu, le fils soumis et dévoué.

Préface

Le livre que nous présentons aujourd'hui aux lecteurs s'adresse en premier lieu aux Tertiaires de saint François d'Assise. Enfants d'un même Père, les membres des trois Ordres de saint François ne forment ensemble qu'une seule et même famille, et c'est la raison qui nous a dicté le titre de cet ouvrage : *Nos Saints.* Oui, ces Saints, ils nous appartiennent, ils sont les nôtres, ils sont le plus précieux trésor qui puisse enrichir une famille et la plus pure gloire qui puisse l'ennoblir. Ces Saints, ils ont pratiqué la même Règle que nous nous efforçons de pratiquer nous-mêmes, ils ont porté le même habit, le même esprit les a animés, les mêmes nobles amours ont fait battre leurs cœurs, ils ont vécu de la même vie que nous, ils sont nos Pères, nos Frères, nos Sœurs, ils sont vraiment *Nos Saints.*

Or, les héritiers d'un grand nom, les descendants d'une noble race aiment à contempler la galerie de leurs ancêtres, et en admirant ces figures vénérées, ils évoquent volontiers des souvenirs qui font vivre et parler encore ces glorieux personnages. A leur mémoire se rattache tout un passé de bravoure, de mérite et d'honneur qui fait la gloire de leurs descendants. Aussi, ces derniers ont-ils à cœur de se montrer dignes de leurs pères et ils vont s'instruire auprès de leurs portraits comme à l'école où ils doivent puiser le sentiment de leur noblesse et apprendre les obligations qu'elle impose.

Nous donc, enfants de saint François, qui avons un nom illustre et un passé glorieux, nous aimerions aussi à parcourir la galerie de nos ancêtres, et en la contemplant nous en retirerions de précieux enseignements.

Cette galerie, elle existe. Ces figures telles que la tradition nous les a conservées, elles ornent depuis longtemps les murs des cloîtres franciscains ; n'est-ce pas une bonne œuvre de les produire au grand jour et de les mettre sous les yeux de tous ? Tel est précisément le dessein que nous avons conçu et que nous voudrions avoir réalisé parfaitement.

Il me semble que les Tertiaires ne seront pas les seuls à nous en savoir gré, tous les chrétiens n'ont-ils pas avantage à connaître des Saints qu'ils ignoraient peut-être jusqu'à présent ? ne seront-ils pas excités eux aussi, à pratiquer la vertu avec plus de ferveur et de constance, quand ils verront la multitude de ceux qui leur en montrent le chemin ?

Nous devons faire remarquer que bien des figures manquent à cette collection, qui pourtant mériteraient d'y trouver place. Grande, en effet, a été la floraison de la souche Séraphique depuis qu'elle a poussé ses racines dans le sol de l'Eglise, et innombrables sont les fruits qu'elle a donnés. Or, nous n'avons mis ici que ceux d'entre nos Saints et nos Bienheureux que l'Eglise a placés sur les autels, et encore tous n'y sont-ils pas. En dehors des Saints et Saintes des trois Ordres de saint François qui sont honorés d'un culte public, et dont le nombre s'élève à 277, près de 7000 martyrs ou confesseurs ont le titre de Bienheureux dans le Martyrologe de l'Ordre. On compte

2000 Frères Mineurs martyrisés en Terre-Sainte pour la défense des Lieux Saints, et plusieurs milliers sont morts en tous lieux, victimes de leur dévouement en temps de peste.

Actuellement, la cause de 65 *Vénérables* Franciscains est introduite en cour de Rome ; quant aux enfants de saint François, morts en odeur de sainteté et recommandables par les hautes vertus qu'ils ont pratiquées et la vie vraiment édifiante qu'ils ont menée, leur nombre est incalculable. Aussi, devant cette fécondité merveilleuse, le glorieux et immortel Pontife Léon XIII a pu dire naguère au monde entier, en parlant de l'Ordre Séraphique, ces paroles mémorables : « *A peine existe-t-il une société d'hommes qui ait donné à la vertu tant de gardiens rigides, à la foi chrétienne tant de hérauts, au Christ tant de martyrs, au ciel tant de citoyens, et dans laquelle on ait compté tant d'hommes qui ont illustré et fait progresser l'Eglise et la société civile elle-même, en cultivant ces arts qui donnent à ceux qui y excellent la supériorité sur tous les autres.* » (Bulle *Felicitate.*)

Ainsi donc notre galerie est incomplète ; toutefois nous espérons qu'elle atteindra son but. Les figures de ces saints et de ces Saintes qui ont lutté ici bas, qui jouissent maintenant de la récompense de leurs combats et dont l'Eglise implore l'intercession, seront pour ceux qui les contempleront un mémorial fécond « *Ut sit signum inter vos.* »

En les voyant, les descendants de ces héros de la vertu se souviendront de leurs devoirs « *quas cum viderint, recordentur mandatorum Domini ;* » prémunis par leurs exemples, ils ne se laisseront pas infecter par les idées du

monde, par ses pompes, ses honneurs « *nec sequentes cogitationes suas et oculos per varias res fornicantes ;* » mais, dignes imitateurs de leurs aïeux, ils marcheront avec plus d'ardeur dans les sentiers de la pénitence et de l'humilité, ils embrasseront avec plus de zèle les obligations de leur saint état, et ils répandront devant le Seigneur le suave parfum d'une vie sainte « *sed magis memores præceptorum Domini, faciant ea, sintque sancti Deo suo.* » (Nombres x, 38.)

Pour arriver plus facilement à ce résultat, l'image de chaque Saint est accompagnée d'une courte biographie. Sans doute cette notice est loin de tout dire, elle est bien restreinte, bien froide, mais peut-être qu'elle vous inspirera, chers lecteurs, la pensée de lire la vie de nos Saints plus développée (1), du moins nous espérons qu'elle sera utile et agréable à plusieurs.

Au corps de l'ouvrage, nous ajouterons un *Appendice*. Nous y parlerons de quelques personnages plus connus dans la multitude de ceux qui jouissent, de temps immémorial, du titre de *Bienheureux* sans avoir cependant de culte explicitement approuvé par l'Eglise. Nous y donnerons également une courte notice sur les *Vénérables*, c'est-à-dire sur les saints personnages dont la cause a été introduite en cour de Rome. Enfin nous ajouterons un mot sur certaines fêtes spéciales à l'Ordre. Sans entrer dans des détails historiques qui pourraient fatiguer le lecteur,

(1) Nous mentionnons à ce propos *l'Auréole Séraphique* par le T. R. P. Léon, ex-Provincial des Franciscains. 4 vol. in 8°

une courte explication est cependant nécessaire pour l'intelligence des noms qui sont donnés, au cours de l'ouvrage, aux différents Saints ou Bienheureux.

La Règle que François d'Assise a composée pour ses religieux est observée de nos jours par trois Ordres distincts : 1° l'Ordre des Frères Mineurs ou Franciscains — 2° l'Ordre des Frères Mineurs Conventuels — 3° l'Ordre des Frères Mineurs Capucins.

La Règle donnée par le Séraphique Patriarche, à sainte Claire et à ses religieuses, est observée par les Clarisses proprement dites et par les Capucines ainsi nommées parce qu'elles suivent des constitutions ajoutées à la Règle par les Capucins.

Enfin, la Règle du Tiers-Ordre est pratiquée dans le monde par les Tertiaires *séculiers* et dans le cloitre par les nombreuses congrégations du Tiers-Ordre *régulier*.

Daignent maintenant Marie Immaculée, patronne spéciale de l'Ordre Séraphique, et notre Bienheureux Père saint François exaucer nos désirs, bénir nos efforts et permettre à ce livre de faire quelque bien dans les âmes. !

Bx. Bernard

de Corléone

Frère Lai, Capucin

(1607-1667)

C'est du fond de l'abime du péché que le Dieu des miséricordes, par un miracle de sa grâce souvent répété et toujours incompréhensible, prit Bernard pour l'élever sur le sommet de la sainteté. — Qui dira l'amour des pécheurs pardonnés ? oh ! qu'il est puissant le sentiment que nous avons été traités avec une miséricorde dont nous n'étions pas dignes ! oh ! la flamme qu'il allume, les grandes choses qu'il fait accomplir !...

Il en fut ainsi pour le converti Bernard, lorsqu'il eut pris l'habit de Saint François. Les austérités de la Règle ne suffisant pas à sa ferveur, il réduisit son sommeil à trois heures par nuit, et encore le prenait-il étendu sur le plancher de sa cellule ; ses jeûnes étaient sévères et multipliés, il faisait à son corps une guerre impitoyable. Il n'avait en vue que d'implorer le pardon de Dieu à son égard et d'expier ses fautes passées. Mais Dieu eut les austérités de son serviteur pour si agréables, qu'il le favorisa de grâces extraordinaires. Bernard, homme simple et sans lettres, s'éleva aux plus sublimes hauteurs de la contemplation, et fut gratifié des autres dons par lesquels Dieu se plaît à récompenser les vertus de ses serviteurs les plus zélés. Mais Bernard recevait-il des marques de vénération, et elles étaient fréquentes, il allait s'humilier, croyant n'y avoir aucun droit. Trente-cinq années de cette vie mortifiée valurent enfin à ce vrai pénitent d'être jugé digne de prendre place dans l'assemblée des saints. Il mourut le 12 janvier 1667. Clément XIII l'a solennellement béatifié.

S. Bérard.

Saints Bérard, Pierre, Othon, ptres Adjut et Accurse,

Frères lais

Premiers Martyrs

DE

L'ORDRE SÉRAPHIQUE

(1220)

DIEU ayant fait connaître à saint François la mission de son Ordre, celui-ci l'annonça ainsi au Cardinal Hugolin : « Je vous le dis en vérité, Dieu a envoyé et choisi les Frères-Mineurs pour le bien et le salut de tous les hommes et de tous les peuples du monde ; ils iront non-seulement dans les nations chrétiennes, mais chez les infidèles et chez les païens ; ils y seront bien reçus et gagneront à Dieu un grand nombre d'âmes. » — Or, peu de temps après, saint François désignait pour aller prêcher l'Evangile aux infidèles du Maroc, les frères Bérard, Pierre, Othon, prêtres, Adjut et Accurse, frères lais.

Les missionnaires partirent donc, à pied comme les apôtres, sans provisions de route, traversèrent l'Espagne et se rendirent à Séville, alors capitale des rois Maures. Là ils prêchent Jésus Crucifié devant le peuple rassemblé. Insultés et chassés, ils se présentent devant le roi lui-même, dont ni les promesses ni les menaces ne peuvent leur imposer silence. Alors, le roi les expulse de ses Etats et les fait embarquer pour le Maroc ; cette sentence remplissait les desseins de la divine Providence qui leur avait assigné cette mission.

Dès leur arrivée à Maroc, capitale de cet empire, les saints missionnaires, malgré leur extrême fatigue, commencent à annoncer au peuple la foi de Jésus-Christ, parlant avec véhémence contre le faux prophète Mahomet. Le roi Musulman, Miramolin, les fait chasser de la ville : ils y reviennent. Irrité de leur zèle, le roi les fait jeter en prison : ils y passent vingt jours sans aucune nourriture, miraculeusement sustentés par le bon Dieu. Mais le Seigneur ayant envoyé une grande sécheresse et des maladies de tous genres dans le pays, le peuple crut y voir une

S. Pierre.

S. Othon.

vengeance du ciel, et réclama la mise en liberté des missionnaires. Le roi y consent et les fait conduire en Portugal, mais durant le voyage, les frères trompent la vigilance de leurs gardes et reviennent à Maroc.

A leur arrivée dans cette ville, les saints apôtres avaient été reçus par Dom Pedro, Infant du Portugal, qui s'y était retiré à la suite d'un différend avec son frère, le roi du Portugal. Ce prince, craignant que le trop grand zèle des missionnaires n'occasionnât quelque persécution contre les chrétiens du pays, les engagea à le suivre dans une expédition dirigée contre les ennemis du Maroc. Les frères inspirés par Dieu y consentent. Or, comme on traversait un désert aride et qu'il n'y avait pas d'eau, les soldats se mouraient de soif. Les religieux, pleins de confiance en la miséricorde divine, promettent de l'eau à tous les soldats s'ils veulent se convertir à la foi chrétienne. Alors, Bérard se met en prière avec ses frères, puis creuse le sol aride et il en jaillit une source abondante qui se tarit dès que l'armée se fut désaltérée. Tous furent dans l'admiration, et les saints missionnaires puisèrent dans ce prodige une grande confiance en Dieu. Mais le roi Maure n'en conçut que plus de haine contre eux, et résolut de profiter de la première occasion pour se venger. Elle se présenta bientôt, car les frères continuaient à prêcher la foi de Jésus-Christ Un vendredi donc qu'ils parlaient au peuple assemblé, Miramolin les fit arrêter et jeter en prison. Leur martyre allait

S. Adjut.

S. Accurse.

commencer. A plusieurs reprises, ils sont flagellés jusqu'à ce que leurs entrailles soient mises à nu ; on les roule sur des morceaux de verre et des têts de pots cassés, on verse sur leurs plaies du vinaigre et de l'huile bouillante ; au milieu de tous ces tourments, les saints martyrs bénissent le Seigneur qui les a jugés dignes de souffrir pour l'honneur de son nom. Le lendemain, le prince infidèle les fait appeler en sa présence, espérant les séduire par l'appât des plaisirs, des richesses et des honneurs ; mais, se voyant vaincu par le courage et la fermeté des saints confesseurs, ce roi barbare entre en fureur, saisit son cimeterre et leur fend la tête. Depuis ce premier et glorieux sacrifice, l'Ordre de Saint François n'a plus cessé de donner à l'Église des apôtres et des martyrs.

Les corps des bienheureux martyrs du Maroc, glorifiés par de nombreux prodiges, furent transportés en Portugal et déposés dans l'église du monastère de Sainte-Croix, à Coïmbre. Or, parmi les chanoines réguliers de Sainte-Croix se trouvait alors un jeune religieux, dont le cœur fut tout embrasé par l'exemple de ces généreux martyrs, peu après, il revêtait l'habit de Saint François, et prenait le nom d'Antoine ; ce sera le glorieux Thaumaturge, Saint Antoine de Padoue. — Cette belle mission du Maroc, qui a donné d'autres saints martyrs à l'Ordre Séraphique, est encore aujourd'hui desservie par les Franciscains.

B. Matthieu

Evêque de Girgenti

FRANCISCAIN

(1451)

La renommée de saint Bernardin de Sienne était répandue au loin, lorsque notre Bienheureux devint son disciple et son compagnon intime dans ses prédications. Ce fut à l'école de ce grand maître que Matthieu apprit à annoncer avec fruit la parole de Dieu, et surtout à devenir un parfait Frère-Mineur.

Matthieu suivait donc son maître à travers l'Italie, lorsqu'il apprit qu'en Sicile régnaient les désordres les plus terribles parmi le clergé et le peuple: d'un côté la simonie, de l'autre l'impiété: tristes résultats du grand schisme d'Occident. La Sicile était la patrie de Matthieu. Doublement ému des malheurs qui l'accablent, il entreprend de les réparer et ne se laisse arrêter par aucun obstacle. L'étendard du Saint Nom de Jésus à la main, comme saint Bernardin en Italie, il annonce partout les grandes vérités, rappelle à tous leurs devoirs, convertit des milliers de pécheurs et ranime la piété des fidèles. Comme gage de leur conversion, les Siciliens font peindre ou graver sur la façade de leurs maisons le monogramme du Saint Nom de Jésus. Son zèle brûlant pour la conversion des pécheurs et sa parole emflammée allumaient partout une sainte ardeur pour la perfection. Une foule de jeunes gens vinrent lui demander l'habit des Frères-Mineurs. Il fut le grand propagateur de la vie franciscaine à cette époque et dut recourir à Martin V et à Eugène IV pour obtenir la permission de multiplier les couvents de l'Observance, en Espagne et en Italie. Au cours d'un de ses voyages, il arriva un jour sur le bord d'une rivière: il n'y avait pas de pont et il fallait traverser. Quelques voyageurs essaient de placer des pièces de bois pour servir de pont, mais elles sont trouvées trop courtes. Le Saint leur dit d'essayer de nouveau, on refuse d'abord, on se moque de lui; enfin, sur ses instances, on fait une nouvelle tentative. Or, les pièces de bois se trouvèrent tellement allongées

qu'il fallait y reconnaître un véritable prodige ; les spectateurs en furent tellement émerveillés qu'ils arrachèrent les lambeaux de l'habit de l'humble Franciscain comme de précieuses reliques. Ce lieu a conservé le nom de « Passage du frère Matthieu. » Les compatriotes du frère Matthieu, fiers de la réputation de leur concitoyen, le demandèrent pour leur Evêque ; Eugène IV, à la prière d'Alphonse I, roi d'Aragon, lui ordonna de se soumettre à l'ordre de Dieu. Notre Bienheureux fut donc sacré évêque de Girgenti en l'année 1442. Dès ce moment, sa vie ne fut plus qu'une longue suite d'épreuves. Ayant entrepris de réformer les abus, et de rétablir le bon ordre dans son diocèse, les coupables ne craignirent pas de le calomnier odieusement auprès du Pape. Obligé d'aller à Rome pour se justifier, le saint évêque n'eut pas de peine à faire reconnaître son innocence. Cependant, comme ses ennemis ne cessaient pas pour cela de mettre des obstacles à son zèle, il se persuada dans son humilité qu'il était incapable de gouverner son Eglise. Il demanda donc à rentrer dans l'obscurité de sa première vie ; après beaucoup d'instances, le Pape consentit enfin à sa retraite. Matthieu avait été évêque trois ans. Avec quelle ardeur l'humble frère aspirait vers le jour de sa délivrance, et avec quelle allégresse il prit le chemin de son cher couvent !.....

Une cruelle épreuve, la plus dure de sa vie, l'y attendait. En le voyant venir, le Supérieur, prévenu contre lui, lui dit : « Après avoir accepté par ambition un évêché que vous n'avez pas su gouverner, vous venez maintenant troubler notre tranquillité ; allez ailleurs. » Le cœur meurtri, l'humble Prélat se retire alors chez les Pères Conventuels : c'est là qu'il avait débuté dans la vie religieuse. Mais, quelques mois après, le Provincial de l'Observance, instruit de ce qui s'était passé, vint le chercher et lui offrir les excuses de tous les religieux. On peut juger de la belle âme du Bienheureux par le fait qu'il accepta avec joie l'offre de revenir dans le couvent, dont on lui avait si indignement refusé l'entrée.

Notre Bienheureux vécut encore quelques années, qu'il passa dans la solitude et la prière, donnant à ses frères d'admirables exemples de vertus. Enfin, une maladie grave se déclara, et malgré tous les soins qui lui furent donnés, le Saint expira le 7 février 1451. Après sa mort, un prodige éclatant manifesta son grand amour pour l'Eucharistie : comme on transportait son corps à l'Eglise pour l'ensevelir, on le vit se relever, joindre les mains et incliner la tête, comme pour adorer le Très Saint Sacrement. Son culte fut approuvé par Benoît XIII.

Sainte Hyacinthe

de Mariscotti

VIERGE, DU TIERS-ORDRE RÉGULIER

(1585-1640)

CETTE illustre pénitente naquit dans les Etats de l'Eglise, de la noble et ancienne famille de Mariscotti, d'origine écossaise. Elle embrassa la vie religieuse à Viterbe, dans un monastère du Tiers-Ordre Régulier, soumis à la juridiction des Frères-Mineurs de l'Observance. Le monde et la vanité occupèrent cependant son cœur pendant quelques années encore : elle ne s'était pas donnée à Dieu entièrement ; mais Dieu, dans sa miséricorde, ayant visité par une grave maladie la religieuse mondaine, un changement merveilleux s'opéra en elle. Dès lors, elle ne songea plus qu'à réparer par les rigueurs de la pénitence les années perdues pour le ciel. Elle ne se nourrit que d'herbes amères, ses jeûnes sont si multipliés que sa vie semble n'être qu'un carême perpétuel ; elle n'a pour couche qu'un fagot de sarments avec une pierre pour oreiller ; elle porte sur sa chair un rude cilice et s'inflige chaque jour de longues et sanglantes disciplines ; au cœur de l'hiver elle entre dans le jardin du monastère et tient longtemps ses pieds dans l'eau presque glacée. Les orties, la cire fondue, le feu, la neige, l'eau glacée, tout devient pour elle un moyen de macérer sa chair, de la torturer et de lui faire expier ses fautes.

Pour notre sainte, cependant, ces mortifications extérieures n'étaient qu'un moyen d'acquérir les vertus intérieures qui seules font les saints. Sainte Hyacinthe eut à un degré éminent le don de l'oraison et de la contemplation. Quelqu'un lui ayant demandé si l'oraison, accompagnée de douceurs spirituelles, était plus utile que celle où l'on éprouve des aridités, elle répondit : « Les deux peuvent être bonnes, mais, à mon avis, on témoigne plus d'amour à Jésus quand on le sert sans goût sensible et sans douceur. » Une autre fois, elle dit : « J'ai un goût décidé pour les personnes méprisées, dépouillées d'elles-mêmes, et qui n'ont

ni douceurs, ni attendrissements. La croix ! la croix ! souffrir ! souffrir ! et persévérer fortement sans consolation, voilà la marque véritable de l'esprit de Dieu. » Telle fut, en effet, la voie par où Dieu conduisit notre sainte durant toute sa vie. Elle fut toujours en proie aux sécheresses et aux aridités spirituelles ; et malgré ses grandes désolations intérieures, elle ne cessa jamais de s'appliquer à la sainte oraison, et de tout souffrir avec une héroïque résignation. On voit par là l'erreur des personnes qui font consister la piété et la ferveur de la dévotion dans certains goûts et certaines consolations sensibles ; aussi tombent-elles dans le découragement dès que Dieu leur retire ses douceurs spirituelles.

L'amour divin dont le cœur de la sainte était rempli, lui inspirait une charité sans bornes pour le prochain, surtout pour les pécheurs et les malades. Quelquefois, ne pouvant contenir son zèle, elle s'écriait : " O mon Dieu ! Que ne puis-je parcourir les rues et les places publiques ! je crierais de toutes mes forces : est-il possible qu'on soit insensé au point de méconnaître que ce monde n'est que néant ? O mon Dieu ! Dieu inconnu ! est-il possible que les hommes aient plus d'estime pour la boue infecte de cette terre, que pour vous, vrai trésor et seul vrai bien, qu'ils offensent en se damnant pour l'éternité ! » Voici un admirable trait de sa charité :

La maison Mariscotti était dans l'usage de faire célébrer des messes pour chaque membre de la famille, immédiatement après son décès.

Or, dans sa charité pour les malheureux, notre sainte pria son frère de lui donner l'argent qu'il devait employer à cet effet pour elle-même après sa mort, lui déclarant que, pour assister les malades et les affligés, elle consentait à être privée du secours de ces messes et à souffrir les peines du Purgatoire.

Cette illustre Vierge, riche de vertus et de mérites, alla recevoir au ciel la couronne de justice en l'année 1640 ; son corps s'est conservé depuis, sans aucune atteinte de corruption. On lui doit l'institution des *Oraisons des Quarante-Heures*, qui se font durant les trois derniers jours du carnaval ; elle fit établir à Viterbe cette pieuse pratique, qui s'est répandue depuis dans toute l'Eglise. Sainte-Hyacinthe fut canonisée par Pie VII en 1807.

31 JANVIER

Bse Lse Albertoni

VEUVE, DU TIERS-ORDRE

(1474-1533)

Puisse cette mère, cette veuve admirable, puisse ce modèle des vertus domestiques, trouver un grand nombre d'imitatrices parmi les mères de famille que le Tiers-Ordre de Saint François appelle aux plus sublimes degrés de la perfection !

Issue d'une famille qui appartenait à la plus haute noblesse de Rome, cette Bienheureuse parut, dès l'âge le plus tendre, comme prévenue des bénédictions du ciel. Mariée à un riche et pieux gentilhomme romain, elle continue, comme dans la maison paternelle, à vaquer aux exercices de piéte et de charité, à fuir les divertissements du monde, à se distinguer par la simplicité de ses vêtements. Le Seigneur lui donna trois filles dont l'éducation attira tous ses soins ; le temps que les autres femmes emploient à la vanité et aux visites inutiles, Louise le passait auprès de ses enfants, qu'elle formait à la crainte et à l'amour de Dieu.

Devenue veuve à l'âge de trente-trois ans, Louise prit l'habit du Tiers-Ordre des mains des Frères-Mineurs de l'Observance, et consacra sa vie à la prière, à la pénitence et aux œuvres de miséricorde. Elle avait une très grande dévotion à la Passion de Jésus-Christ ; les larmes qu'elle versait au souvenir des souffrances du Sauveur étaient si abondantes qu'elle faillit en perdre la vue. La visite des pauvres était son occupation quotidienne, et, pendant une année de famine qui désola la ville de Rome, cette digne fille de Saint-François vendit tous ses biens et se réduisit elle-même à l'indigence afin de secourir les malheureux. Dès lors Dieu prodigua ses grâces à cette âme généreuse ; il la favorisa d'extases, de ravissements de visions ; il lui accorda le don des miracles et de prophétie.

On voit son tombeau dans l'église franciscaine de l'Observance, à *San Francesco a Ripa*, sur les bords du Tibre à Rome. Le culte de la Bienheureuse Louise a été approuvé en 1671 par Clément X.

B. André de Segni

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1302)

La vertu caractéristique du B. André fut une profonde humilité jointe à une vie toute cachée avec Jésus-Christ en Dieu. Il naquit à Agnagni, dans la campagne romaine, de la noble famille des comtes de Segni, qui avait déjà donné à l'Eglise un grand nombre d'évêques, de cardinaux, et plusieurs papes, protecteurs de l'Ordre. De bonne heure, il renonça aux grandeurs du siècle pour entrer dans l'Ordre de Saint-François, et il parut n'avoir vu le monde de près que pour en mieux constater le néant et la vanité. Une fois entré chez les Frères-Mineurs, le Bienheureux obtint de ses supérieurs l'autorisation de se retirer dans une petite grotte, voisine du couvent, et c'est là qu'il passa sa vie, dans la contemplation et les plus rigoureuses austérités.

Dans cette solitude le démon lui livra de rudes assauts, mais le Bienheureux fut toujours victorieux, en employant contre son ennemi les armes de la prière et de la pénitence. Le Seigneur, pour récompenser son serviteur de ces luttes héroïques, lui accorda une grande puissance sur les esprits de ténèbres ; on l'invoque efficacement dans les moments de tentation. Au milieu de ses pénitences, André se livrait à l'étude ; il devint un des premiers théologiens de son temps. Humble et caché, il refusa constamment l'honneur que lui firent le pape Alexandre IV, son oncle, et plus tard Boniface VIII, son neveu, qui le supplièrent d'accepter la dignité du cardinalat. Les dernières années du B. André furent plus angéliques qu'humaines. Il mourut en 1302, riche de vertus et de mérites : son corps est à Rome au couvent de Saint-Laurent.

B. Odoric de Pordenone

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1331)

Dix-sept années de travaux apostoliques, dans les pays les plus reculés, la conversion de plus de vingt mille infidèles : voilà l'œuvre de notre Bienheureux pour le salut des âmes et la gloire de Dieu. Nous n'avons que peu de détails sur son enfance ; la légende de l'office nous dit seulement qu'il passa sa jeunesse dans l'innocence. Il revêtit l'habit de saint François au couvent d'Udine, alors capitale de la province du Frioul, en Vénétie, où il était né. Dès qu'il eut compris que Dieu l'appelait à l'apostolat, il se mit à évangéliser sa patrie et convertit ainsi une multitude de pécheurs ; mais son zèle le portait vers les contrées où il pourrait trouver plus de souffrances et de périls. Envoyé en Orient, il s'embarque à Venise, passe à Constantinople, parcourt la grande Arménie, la Perse, la Tartarie, semant partout la parole évangélique et la confirmant par des prodiges. Il prend ensuite le chemin des Indes qu'il visite en entier, puis passe en Chine, et dans le Thibet, pays jusqu'alors inconnu des hommes de l'Occident. Enfin, comme il rentrait en Europe pour recruter des ouvriers évangéliques, Dieu lui révéla que le moment était venu pour lui d'aller recueillir au ciel le fruit de ses travaux.

On l'obligea à dicter le récit de ses voyages apostoliques ; mais l'humilité de cet homme infatigable nous a caché ses souffrances et ses tribulations de chaque jour. On peut cependant se faire une idée de ce qu'il eut à souffrir, des dangers qu'il courut, des privations qu'il eut à endurer dans ses courses à travers ces immenses régions. Une fois il est saisi par les infidèles qui, après l'avoir horriblement torturé, le relâchent, pénétrés d'une religieuse frayeur devant le courage du martyr.

Le B. Odoric mourut à Udine à l'âge de quarante-six ans : son corps s'y conserve, préservé de corruption. Les Chinois catholiques de Pékin lui ont consacré un autel dans leur cathédrale comme au premier Apôtre de leur cité et de leur pays.

4 FÉVRIER

Ste Jeanne de Valois

Reine de France

DU TIERS-ORDRE

Fondatrice de l'Ordre royal

de l'Annonciade

(1464-1505)

Cette princesse était fille du roi Louis XI. La grâce de l'Esprit-Saint, qui habitait en elle, lui inspira dès l'âge le plus tendre l'amour de la solitude et de la prière ; son cœur était dès lors épris d'amour pour la Très Sainte Vierge, et les souffrances de la Passion du Sauveur étaient l'objet habituel de ses méditations. Là, elle puisera la consolation et la force à travers les dures épreuves qui formeront, on peut le dire, la trame de sa vie. Sa jeunesse s'écoula partagée entre les mauvais traitements de son père et les suaves consolations dont il plut à Dieu de récompenser sa fidélité et sa résignation.

A l'âge de seize ans, sainte Jeanne nourrissait le projet de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse, lorsqu'un ordre exprès du roi, son père, l'obligea à épouser le duc d'Orléans ; or, ce prince qui contracta cette union contre sa propre inclination, affecta de traiter Jeanne en étrangère et ne lui témoigna que de l'aversion. Notre Sainte, toujours résignée, agit envers le duc comme si elle n'eût eu qu'à se louer de sa conduite et elle remplit fidèlement et courageusement tous les devoirs de l'épouse chrétienne. Cependant, le roi Charles VIII, fils de Louis XI et frère de Jeanne, étant venu à mourir sans postérité, le duc d'Orléans monta sur le trône sous le nom de Louis XII, et sainte Jeanne devint reine de France. Dieu réservait à la pieuse princesse de nouvelles épreuves. Louis XII, en effet, sollicita et obtint du Saint Siège un décret qui annulait son mariage, et cet arrêt fut pour Jeanne le coup le plus terrible que son cœur eût jamais enduré ; mais elle se soumit humblement et courageusement à la volonté divine, elle se retira à Bourges, où le roi lui donna la province de Berry comme apanage.

C'est dans cette ville qu'elle passa les quatre dernières années de sa vie, entourée de l'amour de ses sujets et uniquement appli-

quée à la prière, à la pénitence et aux œuvres de miséricorde. Ses revenus étaient consacrés au soulagement des pauvres et des malades ; elle les visitait dans leurs plus humbles réduits, les soignait de ses propres mains, les consolait et les préparait à une mort chrétienne ; ses préférences et ses soins les plus tendres étaient pour les malheureux dont les infirmités étaient le plus repoussantes.

C'est à cette époque de sa vie que Jeanne fonda l'Ordre royal des religieuses de la Sainte Annonciade. Depuis longtemps, elle priait pour obtenir les lumières du ciel, lorsque la Vierge Marie, qui lui avait inspiré la fondation de ce nouvel institut, daigna lui en tracer le plan : « Fais mettre dans la Règle, lui dit-elle, tout ce que tu trouveras écrit de moi dans l'Evangile, et fais approuver cette Règle par le Souverain Pontife. » C'était en l'année 1501. Jeanne fit venir auprès d'elle le Père Gabriel Maria, alors Provincial d'Aquitaine, et lui proposa d'écrire lui-même la Règle de l'Ordre naissant. Ce Saint religieux, qui depuis longtemps était son confesseur, fut aussi pour elle un puissant auxiliaire dans la fondation de l'Ordre de l'Annonciade.

Après avoir profondément médité ce que les évangélistes ont dit de la Très Sainte Vierge, le Père Gabriel-Maria résume, dans cette Règle, toute l'existence de Marie en certains points de vue généraux qu'il appelle les *dix vertus de Marie ;* la Règle se trouve ainsi divisée en dix chapitres, dont chacun traite d'une vertu de Marie, proposée à l'imitation des religieuses. Dès ce moment la vie toute angélique de sainte Jeanne fut employée à instruire, à former et à diriger ses filles spirituelles jusqu'au jour où le Seigneur daigna l'associer à sa gloire dans le ciel, après l'avoir associée à ses souffrances sur la terre.

S. Joseph de Léonisse

PRÊTRE, CAPUCIN

(1556-1612)

Entré jeune encore dans l'Ordre de saint François, Joseph fit en peu de temps des progrès surprenants dans la perfection religieuse ; son cœur était rempli du feu du divin amour et dévoré du désir de sauver les âmes. Envoyé comme missionnaire à Constantinople, il visite les chrétiens captifs, les console, fortifie ceux dont la foi est chancelante, et travaille à la conversion des Musulmans ; mais, saisi par ordre du sultan, il est condamné à mourir sur un gibet. Pendant trois jours et trois nuits, le saint resta attaché à la potence par deux crochets enfoncés, l'un dans une de ses mains, l'autre dans un de ses pieds. Après lui avoir donné le mérite de ce cruel martyre, Dieu lui envoya un ange qui le détacha du gibet, guérit ses plaies et lui ordonna de retourner en Italie. Rentré dans sa patrie, saint Joseph exerça le ministère apostolique dans l'Ombrie, évangélisant de préférence les simples et les petits ; on le voyait parcourir, à l'exemple du divin Maître, les villages et les hameaux, annoncer à tous le règne de Dieu, apaiser les discordes, bannir les divertissements dangereux, et les pécheurs ne pouvaient résister aux ardeurs de son zèle, que Dieu autorisait souvent par des miracles.

La pauvreté de son séraphique Père avait aussi pour son cœur d'ineffables attraits : sa couche se composait de quelques planches grossières, avec un tronc d'arbre pour oreiller. Dans ses prédications il mendiait et préparait lui même sa nourriture ; il n'acceptait pas d'habit qui n'eût déjà servi à quelqu'un de ses frères et qui ne fût rapiécé.

Enfin, après vingt ans consacrés au service du Seigneur, le saint religieux tomba gravement malade, et Dieu lui révéla sa mort qui eut lieu le 4 février 1612.

5 FÉVRIER

S. Pierre Baptiste

ET SES

Cinq Compagnons

ET

dix-sept Frères

DU TIERS-ORDRE

Premiers martyrs du Japon

(1597)

S. Pierre-Baptiste.

Le Japon, évangélisé en 1530 par S. François-Xavier, comptait, vers le milieu du XVIe siècle, de nombreuses chrétientés que cultivaient les Pères de la Compagnie de Jésus. L'empereur du Japon, d'abord favorable à la religion chrétienne, craignant dans la suite que les missionnaires ne soulevassent les chrétiens contre son autorité et n'appelassent les flottes du roi d'Espagne pour s'emparer de ses états, porta un édit de bannissement contre les Jésuites, et interdit l'exercice de la religion chrétienne dans toute l'étendue de l'Empire. Sur ces entrefaites, le gouverneur des Philippines recevait du monarque japonais des lettres pleines de menaces, et songeait à lui députer une ambassade afin de conjurer une guerre et conclure un traité de paix ; il apprit en même temps que les chrétiens du Japon, privés du secours des Jésuites par l'édit de proscription, demandaient des religieux de Saint-François pour les soutenir au milieu de la persécution. Le gouverneur jeta alors les yeux sur les Franciscains pour remplir cette ambassade, et choisit, comme chef de la mission, saint Pierre-Baptiste, connu par sa science, sa prudence et sa sainteté.

Ce héros, chef de la légion des martyrs du Japon, était né d'une famille distinguée par sa noblesse, au diocèse d'Avila, en Espagne. Après de brillantes études à l'Université de Salamanque, il avait dit adieu aux espérances du siècle pour revêtir le pauvre habit de saint François chez les Observants Déchaussés. Envoyé comme missionnaire au Mexique, il avait évangélisé cette vaste contrée et fondé un grand nombre de couvents. Il était enfin passé dans la mission des Philippines, où la renommée de sa sainteté l'avait déjà précédé. Ses travaux pour la

S. François Blanco.

S. Martin de l'Ascension.

conversion de ce vaste archipel furent immenses et souvent accompagnés de miracles ; on le considérait comme l'apôtre et l'ange tutélaire des Philippines.

C'est donc à ce saint apôtre que le gouverneur des Philippines voulut confier la mission qu'il projetait. L'humble religieux s'excusa d'abord et exposa son insuffisance pour traiter une affaire de cette importance ; reconnaissant enfin que telle était la volonté de Dieu, il accepta cette grave mission de laquelle dépendait le bien de sa patrie ; il déclara en même temps qu'il irait au Japon, non seulement comme ambassadeur du roi d'Espagne, mais aussi et avant tout, comme ambassadeur du Roi du ciel, pour y travailler au salut des âmes, pour consoler et soutenir ces chrétientés si éprouvées.

Le Saint fit voile, avec quelques compagnons, vers l'empire du Japon, fut accueilli avec honneur par le monarque japonais, conquit bientôt son estime, et parvint à conclure un traité de paix honorable et avantageux même à la colonie espagnole des Philippines. L'empereur, charmé des vertus et de la prudence de notre Saint, l'autorisa à s'établir au Japon, et lui donna un terrain dans sa capitale pour y construire un couvent ; le monarque, cédant même à ses instances, consentit à révoquer l'édit de proscription porté contre les Jésuites. L'arrivée des Franciscains au Japon eut donc pour résultat immédiat de conjurer une guerre qui menaçait les Philippines, et de faire cesser la

S. Philippe de Jésus.

S. Gonzalve Garcia.

persécution, qui, depuis six années, désolait ces chrétientés naissantes.

On ne saurait dire la joie des chrétiens du Japon à la nouvelle de l'arrivée des Franciscains et des faveurs obtenues de l'empereur pour le bien de la religion. Les missionnaires, de leur côté, se hâtèrent de mettre la main à l'œuvre pour récolter de si belles moissons : ils se répandent dans l'empire, consolent et fortifient partout les chrétiens, évangélisent les infidèles qui accourent en foule pour entendre la parole de vie, ils ramènent enfin à la foi, nous dit la légende de l'office, *des peuples innombrables.* Saint Pierre-Baptiste et ses compagnons firent revivre dans ces contrées l'apostolat de saint François-Xavier ; depuis le passage de cet apôtre, l'Église du Japon n'avait pas vu d'époque aussi belle, aussi glorieuse et aussi féconde en conversions.

Les Franciscains avaient établi, à côté de leurs couvents, des hôpitaux destinés à recueillir les malades, les pauvres sans asile et les enfants abandonnés ; ils avaient fondé aussi de nombreuses écoles, où l'on instruisait des milliers d'enfants, tant chrétiens que païens. Ces diverses œuvres de charité étaient confiées aux membres du Tiers-Ordre, qui se montrèrent toujours les fidèles coopérateurs de l'apostolat des religieux.

A la vue de ces innombrables conquêtes de la foi sur le paganisme, les prêtres des idoles ne cessaient de tramer des com-

S. François de S. Michel.

S. Paul Suzuqui.

plots contre les ministres de l'Évangile ; ils n'osèrent d'abord s'adresser à l'Empereur qu'ils savaient s'être déclaré ouvertement leur protecteur ; mais, voyant que leurs complots restaient sans résultat, ils finirent par se présenter devant le souverain pour lui reprocher la protection qu'il accordait aux missionnaires, au grand détriment de la religion officielle de l'empire ; le prince les renvoya avec mépris ; de nouvelles tentatives n'obtinrent pas plus de succès. Malgré ces échecs, les prêtres des idoles n'en poursuivirent pas moins leurs criminels projets. Aidés de quelques officiers de la cour, ennemis acharnés du nom chrétien, il réussirent enfin à persuader au souverain que, s'il tolérait plus longtemps dans l'empire la religion nouvelle, le roi d'Espagne viendrait s'emparer de ses Etats et qu'il trouverait un appui certain auprès des missionnaires et des chrétiens. L'Empereur se laissa gagner par ces calomnies, et saint Pierre-Baptiste fut retenu prisonnier, avec cinq de ses religieux : deux jeunes religieux Espagnols qui étaient prêtres, un religieux portugais qui était seulement minoré, et deux frères convers.

L'Empereur ayant ordonné de mettre à mort, avec les religieux, tous les chrétiens qui avaient été leurs coopérateurs, on en porta sur la liste jusqu'à cent soixante-dix, qui appartenaient tous au Tiers-Ordre ; ce nombre ayant paru trop considérable, on résolut de les interroger et de n'envoyer à la mort que ceux qui se déclareraient eux-mêmes auxiliaires des missionnaires. Mais les

S. Gabrel de Duisco.

S. Jean Quizuya.

cent soixante-dix tertiaires déclarèrent tous hautement qu'ils avaient été associés au ministère des religieux : « Avec eux, s'écrièrent-ils, nous avons travaillé à répandre l'Évangile, avec eux nous voulons mourir. » Les officiers de l'Empereur n'osèrent en arrêter un si grand nombre ; dix-sept seulement d'entre eux furent associés au glorieux martyre des missionnaires franciscains. On leur adjoignit aussi un jésuite japonais avec deux domestiques, qui furent admis dans la compagnie de Jésus un peu avant d'aller au martyre. Parmi les dix-sept martyrs du Tiers-Ordre, se trouva un jeune homme, âgé de dix-neuf ans, nommé Gabriel, issu d'une noble et ancienne famille du Japon, qui avait été page à la cour du gouverneur de Méako ; un enfant de quinze ans nommé Thomas, un autre de treize ans nommé Antoine, et un troisième de onze ans nommé Louis. Ces jeunes et admirables athlètes montrèrent jusqu'à la mort une intrépidité et une constance dont les bourreaux eux-mêmes furent attendris.

A l'annonce de la persécution, qu'on croyait devoir être générale, et de l'édit qui condamnait les religieux et leurs disciples, les chrétiens du Japon offrirent un spectacle, unique peut-être dans les annales de l'Église. Sur toute l'étendue de l'empire, les fidèles de tout âge, de tout sexe, de toute condition, font éclater leur joie, disposent de leurs biens, se préparent des habits de fête pour le grand jour du martyre. On les voit tous se lever,

S. Jean Danchi.

S. François de Méako.

comme un seul homme, prêts à confesser la foi et à la sceller de leur sang ; ils accourent en foule et mettent tout en œuvre afin que leurs noms soient inscrits sur la liste des martyrs. Le Seigneur agréa leurs saints désirs, mais il n'accepta pas cette fois leur sacrifice.

Les religieux de Saint-François et les compagnons de leur martyre furent réunis dans la prison de Méako, capitale de l'empire. Aussitôt qu'on eût mis la main sur les saints confesseurs, des signes de la colère divine se manifestèrent : une immense comète en forme de croix, semblant venir du côté des Philippines, s'étendit jusqu'à la ville de Nangazaqui, où devait avoir lieu le martyre ; la ville de Méako éprouva un épouvantable tremblement de terre qui ruina les temples des idoles, et une inondation qui fit périr une multitude de personnes : on vit la statue de saint François, vénérée dans l'église de Méako, répandre une sueur de sang en présence d'une foule immense frappée de stupéfaction.

De Méako, les martyrs furent conduits à Nangazaqui pour être crucifiés sur une montagne voisine de cette ville. Partout les chrétiens et les païens se pressaient en foule sur leurs pas, et partout éclataient des marques de sympathie et d'admiration. Dans leur soif du martyre, une foule de chrétiens demandaient à être associés à la sainte phalange, mais les soldats les repoussaient avec brutalité. Quant aux martyrs, les uns étaient absor-

S. François Fahélante.

S. Joachim Saquiyor.

bés dans la prière, les autres prêchaient au peuple la foi qu'ils allaient sceller de leur sang. La foule contemplait surtout avec une vive émotion le spectacle des trois jeunes enfants, qui, les mains liées derrière le dos et le visage rayonnant d'une joie céleste, alternaient entre la récitation de l'Oraison dominicale et le chant de la Salutation angélique.

S. Bonaventure de Duisco.

On ne saurait dire tout ce qu'eurent à souffrir les SS. martyrs durant un mois que dura leur voyage, ayant à subir les rigueurs de la saison, la faim, la soif et des privations de toutes sortes; mais, dans la joie dont leur âme surabondait, ils bénissaient le Seigneur, qui les avait jugés dignes de souffrir quelque chose pour son Nom.

Le gouverneur de Nangazaqui, chargé de conduire les martyrs au lieu du supplice, était venu à leur rencontre. Son attention

S. Léon Carazuna.

S. Antoine de Nangasaki.

se porta sur les trois jeunes enfants; son cœur se sent ému en les voyant marcher, pleins d'allégresse, à la tête du cortège ; il tente par les promesses et les flatteries d'ébranler leur constance et de leur ravir la palme du martyre ; mais les jeunes champions de la foi repoussent ses offres d'honneurs et de richesses avec mépris et indignation. « Gardez pour vous vos richesses, je les méprise, lui dit le petit Louis, je n'en veux pas d'autres que celles du ciel. »

S. Mathias.

Les confesseurs de la foi arrivèrent à Nangazaqui le 5 février; ils devaient être crucifiés sur le sommet d'une montagne qui domine la ville, et qui, en raison de sa forme et des chemins sinueux qui y conduisent, ressemblait à un calvaire. Dès qu'on apprit dans la ville que les martyrs approchaient, tous les habitants, chrétiens et païens, se portèrent en masse à leur

S. Paul Yuaniqui.

S. Louis Ibarqui.

rencontre ; jamais souverain ne fut l'objet d'une manifestation si imposante et si spontanée. Les chrétiens se prosternent devant les martyrs, leur baisent les pieds, et les supplient de ne pas les oublier du haut du ciel, qui va devenir leur partage ; d'autres, en grand nombre, proclament qu'ils sont chrétiens, eux aussi, et supplient le gouverneur de les associer aux captifs. Cependant les champions de la foi gravissent les pentes de leur calvaire ; les uns prient, les autres encouragent les chrétiens et prêchent la foi aux infidèles. Dès qu'ils aperçoivent les croix sur lesquelles doit se consommer leur sacrifice, ils se prosternent et chantent tous en chœur le cantique *Benedictus*. Puis, chacun des martyrs se rend auprès de sa croix, l'embrasse et la presse sur son cœur avec amour ; les bourreaux approchent et les attachent au bois du sacrifice ; la multitude qui les environne fait entendre des sanglots et des gémissements, les païens eux-mêmes sont attendris. Les martyrs, du haut de leur gibet, ne cessent de prêcher à tous la foi de Jésus-Christ.

Pendant le long trajet de Méako à Nangazaqui, saint Pierre-Baptiste avait promis au jeune Antoine qu'une fois sur la croix il lui ferait chanter, ainsi qu'à ses deux petits compagnons, le psaume *Laudate pueri Dominum*. Antoine voyant l'exécution commencée ne manqua pas de se tourner vers le P. Commissaire et de lui dire en souriant : « Père, vous ne vous souvenez donc pas de la promesse que vous nous avez faite, de nous faire

S. Michel Cosaqui.

S. Cosme Raquisa

chanter le *Laudate?* » Mais le Saint était absorbé en Dieu et ne répondit pas ; alors, les yeux élevés au ciel, Antoine entonna le psaume que les trois enfants chantèrent avec une admirable ferveur. Voyant briller le fer de la lance qui s'apprêtait à les frapper ils s'écrièrent : « Paradis! Paradis! » et leurs âmes innocentes s'envolent, avec celles des autres martyrs, vers les chœurs des anges, pour chanter devant le trône de l'Agneau l'hosanna éternel.

Il ne restait plus à immoler que le chef de cette invincible légion, l'ange des îles Philippines, le courageux apôtre du Japon, le saint et glorieux Pierre Baptiste, qui, comme la mère des Machabées, avait vu tous ses enfants immolés sous ses yeux. Après avoir encouragé les chrétiens et exhorté une dernière fois les païens à embrasser la religion chrétienne, après avoir enfin, à l'exemple de Jésus-Christ, pardonné à ses bourreaux il expira le sourire sur les lèvres.

Dieu glorifia aussitôt ses martyrs par des prodiges inouïs. Leurs corps répandirent un parfum céleste, et restèrent pendant deux mois suspendus à leurs croix, en état de parfaite conservation. On vit apparaître des météores lumineux qui rendaient la nuit aussi claire que le jour, et des globes de feu qui venaient reposer sur la tête de chacun des martyrs. La ville de Nangazaqui, ne comptant alors que quelques milliers de chrétiens, vit la foi se propager si rapidement que, peu de temps après, elle en

S. Pierre Sequexein.

S. Pierre Ynniquez.

comptait jusqu'à trente mille. Mais il s'opéra encore un prodige bien merveilleux et bien surprenant. Saint Pierre-Baptiste, après sa mort, disparut plusieurs fois de sa croix, et une foule de personnes le virent célébrant la messe dans l'église que les Franciscains possédaient à Nangazaqui ; il était assisté du jeune Antoine, vêtu de blanc, et l'on entendait de célestes harmonies. *Res mirabilis*, dit le procès apostolique, *imo et miraculum maximum*, du haut de son gibet saint Pierre-Baptiste guérit une païenne et la baptisa. Au pied de cette croix une mère désolée dépose son enfant qui vient d'expirer, elle lui frotte le visage avec la terre imprégnée de sang et l'enfant revient à la vie.

O glorieux héros de l'Evangile, qui, tenant en main les palmes de la victoire, vivez heureux au séjour des éternelles délices, priez pour nous, pauvres étrangers qui errons sur cette terre d'exil ; priez pour cette nation qui vous envoya à la mort ; priez pour l'Ordre franciscain qui vous fut si cher.

7 FÉVRIER

B. Antoine de Stroncone

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1381-1461)

Stroncone est une petite ville de l'Ombrie. C'est là que naquit Antoine, de parents illustres par la noblesse et par la piété. Quand il entra chez les Frères-Mineurs, il était déjà très instruit, et, à cause de sa haute intelligence, ses supérieurs auraient voulu le destiner au sacerdoce, mais notre Bienheureux choisit la condition de frère lai, afin de mener dans le cloître une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu. Ses hautes vertus et sa prudence lui méritèrent d'être associé au B. Thomas de Florence dans plusieurs de ses œuvres. Le B. Antoine fut ensuite envoyé au couvent solitaire des *Carceri*, près d'Assise ; il y remplit pendant trente années le laborieux emploi de quêteur, et se donna tout entier à la contemplation des choses célestes et à la pratique des plus rigoureuses macérations. Sa charité pour le prochain et son humilité furent sans bornes ; sévère pour lui-même, il était plein d'indulgence pour ses frères. Lorsqu'il allait en voyage, par exemple, il avait soin de porter des vivres pour son compagnon et l'exhortait à prendre toute la nourriture qui lui était nécessaire. Quant à lui-même, il ne prenait rien, et, pour voiler ses propres austérités, il disait qu'il avait un tempérament à part.

S'il était humilié, pas une parole ne sortait de ses lèvres ; et il savait imposer silence à son cœur comme à sa bouche.

D'après ses biographes, Dieu a accordé à ce Bienheureux le privilège singulier d'avertir de leur mort prochaine ceux qui lui furent dévots pendant leur vie. — Une année après la mort d'Antoine le tombeau fut ouvert, son corps fut trouvé intact et répandant un parfum céleste ; on remarqua avec admiration dans sa main droite une rose rouge, formée de chair vive. Son corps est aujourd'hui à Stroncone, et le Bienheureux jouit du culte des peuples, confirmé par Innocent XI, en 1687.

Bse Claire de Rimini

VEUVE, CLARISSE

(1282-1346)

A l'âge de trente-quatre ans, Claire n'avait pas encore cessé une vie de désordres commencée dès sa jeunesse. Or, un jour qu'elle était entrée dans l'église des Franciscains de Rimini, l'esprit tout rempli de pensées mondaines, elle entendit une voix mystérieuse qui lui disait ; « Efforcez-vous, Claire, de dire un *Pater* et un *Ave* à la louange de Dieu, et cela avec attention, sans penser à autre chose. » — Le bon Maître voulait ramener à lui la pauvre égarée. Claire obéit et se sentit aussitôt portée à réfléchir sur les désordres de sa vie. Tel fut le principe de sa conversion. Devenue veuve pour la seconde fois, elle revêtit l'habit du Tiers-Ordre et commença à pleurer ses péchés et à produire de dignes fruits de pénitence. Cette Bienheureuse passa le reste de sa vie dans la prière, les larmes, les plus effrayantes austérités, s'appliquant à toutes les œuvres de zèle et de charité.

Quelques personnes pieuses s'étant rangées sous sa conduite, elle leur donna la Règle de sainte Claire. Dieu récompensa la générosité de sa servante en la favorisant du don des miracles et de prophétie. Une nuit, Notre-Seigneur lui apparut, et, lui montrant la plaie de son cœur, il l'invita à demander une grâce particulière. Claire sollicita la conversion des pauvres pécheurs, et pour elle-même la grâce de compatir aux douleurs de la Passion.

Le corps de la Bse Claire repose dans la cathédrale de Rimini, et sa fête se célèbre en ce jour dans cette ville.

Sainte Viridiane

Vierge, recluse,

DU TIERS-ORDRE

(1182-1242)

Dès son enfance, Viridiane fit pressentir les grands desseins de la miséricorde de Dieu sur elle, par les mortifications qu'il lui inspirait d'exercer sur son jeune corps et par l'oraison qu'elle prolongeait durant de longues veilles. Les bons habitants de Castelfiorentino, admirant une vertu aussi précoce, entouraient de leur respect et de leur bienveillance cette enfance prédestinée, que le Seigneur favorisait déjà du don des miracles. Nous n'avons donc pas lieu d'être surpris, si, quelques années plus tard, la sainte demandait et obtenait de l'évêque de Florence l'autorisation de passer le reste de ses jours dans la vie de réclusion. On édifia, au pied de la ville, une cellule contigüe à un oratoire dédié à saint Antoine ; Viridiane y fut murée, suivant l'usage, accompagnée des vœux et des bénédictions de tous ses concitoyens.

La sainte vécut trente quatre années dans sa retraite, menant une vie toute céleste, crucifiant son corps par toutes les industries que pouvaient lui suggérer l'amour de Dieu et la constante méditation des mystères de la Passion.

Elle prenait son unique repas vers le coucher du soleil et se contentait d'un peu de pain et d'eau, y ajoutait parfois quelques légumes cuits à l'eau sans aucun assaisonnement ; la terre nue lui servait de lit, excepté en hiver, où elle couchait sur une planche ; elle n'avait jamais d'autre oreiller qu'un bloc de bois. Elle portait continuellement sur sa chair un rude cilice avec un cercle de fer ; pour les pécheurs dont elle ne cessait de négocier la conversion, elle offrait à Jésus ses jeûnes, ses veilles, ses oraisons et les larmes abondantes que lui arrachait le souvenir de la Passion. Elle se confessait tous les huit jours, avec de grands sentiments de componction.

Sur la demande de sa servante, Dieu lui envoya une épreuve qui ne finit que peu de temps avant sa mort. Deux énormes serpents entrèrent chez elle par la petite ouverture de sa cellule,

et ne la quittèrent plus, mangeant avec elle et dans le même plat, partageant tous ses aliments ; parfois aussi ils la frappaient de leur queue avec tant de force qu'ils la laissaient privée de ses sens. Ces animaux sortaient d'ordinaire au moment de ses oraisons pour un peu de temps et rentraient ensuite sans jamais se séparer l'un de l'autre. La sainte prenait soin qu'on ne s'aperçut pas de la présence de ces serpents. Ces précautions donnèrent lieu à un miracle. Un jour, comme les serpents allaient sortir de sa cellule, un jeune homme, nommé Célino, passant devant l'oratoire de saint-Antoine, s'y arrête pour se mettre un peu à l'ombre et se reposer. Pour l'éloigner la sainte le pria d'aller chercher un peu d'eau dans un vase. Quand le jeune homme revint, le vase qu'il avait rempli d'eau contenait un vin excellent. Le jeune homme, qui avait pris le vase pour s'assurer du fait, ne voulut pas le remettre à Viridiane qui l'en suppliait afin que le miracle ne fût pas divulgué, mais il sortit de l'église et publia partout le prodige. Un grand nombre de malades furent guéris après avoir goûté de ce vin, et ceux-là s'estimaient heureux qui pouvaient en obtenir une seule goutte.

Une faveur, qui allait faire époque dans sa vie, attendait Viridiane. Il plut au Seigneur de la consoler par la visite de l'un de ses plus grands serviteurs, François d'Assise, dont le nom remplissait alors l'Italie. Il s'entretint longtemps avec elle des choses du ciel. Avant de la quitter, il l'admit dans l'Ordre de la Pénitence, puis il la bénit et la laissa toute renouvelée et fortifiée Cependant, l'heure de la délivrance sonna enfin pour la pieuse recluse ; informée par révélation de cet heureux événement, son âme surabonda de joie ; elle appela son confesseur et, sans lui faire connaître ce qu'elle avait appris du Seigneur, elle fit sa confession avec abondance de larmes, reçut la sainte communion, et, peu après, sa sainte âme allait rejoindre au ciel l'Époux céleste ; c'était le 1er février 1242. Or, sa mort serait passée inaperçue, si Dieu ne s'était chargé lui-même de l'annoncer aux hommes. Au moment où cette belle âme s'envolait au ciel, les cloches des églises voisines se mirent en branle, d'elles-mêmes, comme au jour des plus grandes solennités, au grand émoi de tout le pays. Personne ne put les arrêter, et voilà qu'au moment où chacun se demandait la cause d'un tel prodige, Dieu délia la langue d'un petit enfant de trois mois, qui dit très distinctement ces paroles : « Viridiane, la servante de Dieu, est morte.»

On se porta en foule à sa cellule, on enfonça le mur, et la sainte fut trouvée à genoux, les yeux et les bras vers le ciel. On la vénéra aussitôt et des miracles confirmèrent la populaire confiance. La cellule de la sainte fut ensuite érigée en oratoire et son corps fut placé sous l'autel.

Bse Philippa de Mareri

Vierge, Clarisse

(1236)

Saint François, dans ses excursions vers la vallée de Rieti, recevait quelquefois l'hospitalité chez le seigneur de Mareri, père de notre sainte. La vue de cet homme vraiment séraphique inspira à la jeune Philippa le mépris du monde et le désir d'être toute à Jésus-Christ. Elle refusa donc l'union que son père lui proposait, et, pour se soustraire aux vexations de sa famille, elle se retira, en compagnie de quelques pieuses femmes, sur une montagne voisine, pour y vivre dans la prière et la pénitence. Touché d'un tel courage, son père lui donna une église dont il avait le patronage, et fit réparer pour elle un ancien monastère qui y était contigu. Ces pieuses filles adoptèrent la règle de sainte Claire, et obtinrent comme directeur spirituel le B. Roger de Todi, compagnon de saint François. Nommée abbesse du nouveau monastère, notre bienheureuse conduisit ses filles dans la voie de la plus haute sainteté et leur donna l'exemple de toutes les vertus. Elle gémissait souvent sur le triste état des pécheurs, et adressait à Dieu de ferventes prières pour leur conversion. A l'exemple de son Séraphique Père, elle aimait la pauvreté d'un amour spécial, et s'abandonnait à la Providence pour la nourriture du lendemain. Le Seigneur se plut à récompenser cette confiance.

La sœur économe était venue un jour lui annoncer la fin prochaine du froment destiné à nourrir les sœurs ; Philippa l'exhorta à prendre confiance ; puis, après une fervente prière, elle monte au grenier, remue le froment qui se multiplie entre ses mains, et laisse l'économe aussi joyeuse que stupéfaite du miracle. Dans une autre circonstance elle multiplia le pain en le bénissant.

Son corps s'est conservé jusqu'à nos jours sans aucune atteinte de corruption. La Bse Philippa fut la première Clarisse honorée d'un culte public ; il lui fut décerné du vivant de sainte Claire. Pie VII l'a confirmé.

S. Conrad de Plaisance

ERMITE, DU TIERS-ORDRE

(1290-1351)

Un jour, étant allé à la chasse, Conrad mit par mégarde le feu à des moissons et fut cause d'un désastre immense. Il s'enfuit à la hâte et rentra secrètement chez lui. Un pauvre paysan est saisi, accusé d'être l'auteur de l'incendie et convaincu faussement du crime. Il allait être mis à mort, lorsque Conrad, poussé par le remords, se dénonça et offrit sa fortune pour réparer le dommage. Cet événement lui fit faire de sérieuses réflexions sur l'instabilité des biens et des félicités de la terre. Il songea à se retirer dans une solitude pour y suivre la règle du Tiers-Ordre et passer le reste de sa vie dans la prière et la pénitence. Il se fixa en Sicile, dans une grotte solitaire, où il n'avait pour lit que la terre nue, avec une pierre pour oreiller ; quelques herbes crues et un peu de pain noir suffisaient à sa nourriture. Il eut à soutenir de redoutables tentations de la part du démon, mais il en triompha en redoublant ses austérités et se roulant quelquefois dans les ronces et les épines. Dieu le glorifiait en même temps par le don des miracles, et le peuple, touché de sa sainteté, accourait en foule à sa grotte afin de solliciter le secours de ses prières. Durant une famine, des anges apparurent et vinrent lui apporter de quoi nourrir des milliers d'infortunés qui imploraient sa charité. Les cloches des églises voisines, mises en branle miraculeusement, annoncèrent aux populations la mort de ce grand serviteur de Dieu. On invoque saint Conrad pour obtenir la guérison des hernies, parce que, durant sa vie et après sa mort, il en a guéri un grand nombre. Ainsi, le bon Dieu, qui, s'intéressant dans sa tendresse à la moindre de nos douleurs, a mis dans les plus humbles fleurs de nos campagnes des propriétés pour calmer et guérir nos souffrances, départit souvent, dans un autre ordre, des dons semblables à ces fleurs merveilleuses du ciel que nous appelons les Saints.

Sainte Marguerite

de Cortone

PÉNITENTE, DU TIERS-ORDRE

(1247 1297)

Sainte Marguerite, *la Madeleine de l'Ordre Séraphique*, a été donnée au monde comme un témoignage mémorable de la miséricorde infinie de Dieu pour les pauvres pécheurs. Livrée à elle-même à l'âge de sept ans, d'un caractère volage et douée de grands avantages naturels, contrariée par des chagrins domestiques, toutes ces causes contribuèrent à enfoncer la malheureuse enfant dans les sentiers de la perdition. A l'âge de dix-huit ans, elle abandonna la maison paternelle pour vivre avec un gentilhomme de Montepulciano qui l'avait séduite. Durant neuf ans de vie criminelle, Marguerite devint le scandale de toute la contrée. Mais un jour elle se trouve subitement en présence du cadavre de son amant assassiné. C'est là que la divine Miséricorde attendait la pécheresse, pour faire d'elle une héroïne de pénitence. Marguerite songe au jugement de Dieu, elle a horreur de sa vie et verse des larmes en abondance.

Chassée de la maison paternelle par sa marâtre, seconde épouse de son père, Marguerite s'éloigne avec son fils qui pleure. Elle s'arrête sous un figuier du jardin pour donner un libre cours à sa douleur et à ses larmes. Là, se livre en son âme un terrible combat ; le Seigneur triomphe et lui inspire de se retirer à Cortone, pour y faire pénitence sous la direction des Franciscains. Après trois années d'épreuves elle est admise enfin dans le Tiers-Ordre. Alors elle est transformée par le feu du divin amour. Désormais elle réduira son corps en servitude pour l'amour de Celui dont le Corps sacré fut victime des péchés du monde. Ses nuits se passeront dans la prière et la contemplation ; au souvenir de ses péchés elle gémit et sanglote avec tant de force qu'elle semble prête à expirer dans l'excès de sa douleur. Jamais avare ne fut avide de son or, dit son confesseur, comme elle l'était de sa propre destruction..

Elle embrasse si passionnément les privations de la pauvreté,

qu'un jour, apercevant une cassette en bois, où elle déposait son pain, elle la donne au premier mendiant qui se présente, et se contente, pour le même usage, d'un vieux plat à moitié brisé. Le misérable débris lui-même, elle le rejette bientôt comme une richesse superflue. Elle mendiait son pain, et quand on lui en offrait un entier elle pensait que c'était par égard pour son ancienne prospérité, elle le refusait. Plus tard, la Sainte le prit pour ses chers pauvres. Dans l'hiver, elle arrachait de son pauvre foyer le bois que la charité y jetait, doublement heureuse de souffrir le froid et de soulager les indigents. Notre-Seigneur eut pour agréable ce parfait dépouillement : « Ma fille, lui dit-il un jour, tu t'es dépouillée, tu t'es abandonnée, pour moi et moi je te recueille dans le sein de mon amour. »

La sainteté de Marguerite avait pour base l'humilité ; elle avait conçu un tel mépris d'elle-même qu'elle ne concevait pas que Dieu pût avilir ses dons au point de les conférer à une créature si perverse et si immonde. Le démon essayait parfois de la pousser vers l'abîme du désespoir, en lui représentant que les péchés de sa jeunesse ne pouvaient être pardonnés, ou encore qu'elle ne persévérerait pas, et qu'ainsi sa damnation était assurée. Mais alors, saisie d'effroi, elle tournait vers Dieu ses regards et son cœur, et le doux Sauveur venait la fortifier et la consoler.

Une fois, tentée par le démon de la vaine gloire, elle monte sur la terrasse de sa demeure, au milieu de la nuit, et là, elle s'écrie de toutes ses forces : « Levez-vous, habitants de Cortone, levez-vous sans perdre de temps, armez-vous de pierres pour chasser de cette ville la plus criminelle, la plus indigne de toutes les femmes, qui a rempli le monde de ses scandales ! » Elle fait le récit des fautes de sa vie en versant des torrents de larmes. Ceux qui l'entendent se sentent pénétrés de componction, ils se frappent la poitrine et se disent : « C'est la pauvre pénitente ; que Dieu oublie ses péchés, et les nôtres à cause d'elle. » Trois ans après sa conversion, le Seigneur assura Marguerite que sa contrition et ses souffrances la réintégraient dans sa pureté virginale. On comprend facilement de quelles divines ardeurs devait être embrasé le cœur de cette sainte pénitente. Cependant, à cause de sa vie passée, elle craignait de s'approcher trop souvent de la table sainte. Mais le Seigneur la reprit, et lui ordonna de se soumettre à son confesseur, que lui-même inspirait. Grande instruction pour les personnes pieuses, mais pusillanimes, qui, malgré l'avis du Directeur, se tourmentent sans cesse et s'éloignent quelquefois de la communion, au grand détriment de leur âme.

Le Divin Maître favorisa sa fidèle servante du don des miracles, d'intimes et mystérieux entretiens, de visions admirables ; il lui donna de contempler, dans le ciel, le trône de Dieu, celui

de Marie et celui de saint François, qu'il lui déclara être celui de Lucifer ; puis Il ajouta : « As-tu remarqué ce grand espace vide qui entourait ce trône ? il sera rempli par les frères de son Ordre qui auront marché sur ses traces. » La servante de Dieu apprit par révélation qu'à la fin des temps les Franciscains seraient appelés à combattre contre l'Antechrist. Une autre fois Il appelait l'Ordre de saint François « mon Ordre, » « le jardin de mon amour. » Jésus répondait à Marguerite qui lui demandait pourquoi il l'appelait ainsi : « Je ne trouve nulle part ailleurs dans le monde une aussi belle école de l'amour divin. »

Dieu avait choisi Marguerite pour remplir dans son Eglise une grande mission en faveur des pauvres pécheurs ; il l'avait destinée à ramener les âmes égarées, en sa double qualité de pécheresse convertie et de pénitente favorisée du ciel. Elle commença son apostolat en faisant pénitence pour les pécheurs. Plus tard, vers les dernières années de sa vie pénitente, Notre-Seigneur voulut qu'elle se dévouât au salut des âmes d'une manière active. Elle implora alors le secours de sa grâce et se livra à sa carrière apostolique avec tant d'ardeur qu'il n'y eut point de vice qu'elle ne combattit, de pécheurs qu'elle ne s'efforçât de convertir. Dieu féconda ses efforts et c'était par milliers que les égarés revenaient au Dieu des miséricordes. Des pécheurs endurcis venaient de tous les points de l'Italie, de la France et de l'Espagne, pour rompre la glace de leur cœur au contact de la parole embrasée de la Pénitente. Sainte Marguerite accomplit encore tous les jours cette mission auprès des pécheurs, par la puissance d'intercession dont elle jouit au ciel en leur faveur et par l'exemple qu'elle leur a laissé.

Ne pouvant rapporter ici toutes les merveilles que le Seigneur opéra par l'intercession de sa Servante, rappelons seulement cette parole que Jésus lui dit un jour : « Tout ce que tu demanderas à mon Père te sera accordé, et *ceux qui auront recours à toi recevront une grâce spéciale.* » Le corps de sainte Marguerite repose à Cortone, préservé depuis six siècles de toute corruption. Ce précieux dépot était confié, jusqu'à la réunion de l'Ordre, aux Franciscains de l'Observance. Cette illustre pénitente fut canonisée par Benoît XIII, en 1728.

B. Sébastien d'Apparitio

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1502-1600)

Dans ce Bienheureux, Dieu nous offre un admirable modèle de perfection convenant également aux divers états de la vie chrétienne ; dans le monde et en religion. Sébastien vint au monde en 1502, au bourg de Gudena, en Espagne. D'abord employé à la garde des troupeaux, dès qu'il eut atteint sa quinzième année, il quitta la maison paternelle afin d'aider sa famille du fruit de son travail. Mais le démon ayant tendu plusieurs fois des pièges à son innocence, il s'embarqua pour le Nouveau-Monde. Debarqué à Puebla, en Mexique, il reprit d'abord ses travaux de culture, puis se livra à de grandes entreprises de tous genres, qui favorisèrent grandement le développement de ce pays nouveau. Mais au milieu de cette vie active, Sébastien pratiquait toutes les vertus des saints. Ses richesses devenaient le patrimoine des malheureux, dont il aimait à payer les dettes. Il était une providence pour ce peuple, qui le respectait comme un père. Au sein de l'opulence Sébastien pratiquait les plus rigoureuses austérités, et s'appliquait à la prière et à la pratique de l'humilité.

Cependant, il se sentait attiré vers la vie religieuse. Mais ce n'est qu'à l'âge de soixante et onze ans, après une grave maladie, qu'il entra, après avoir distribué tous ses biens aux pauvres, chez les Frères-Mineurs de Mexico. Ce saint vieillard passera encore vingt-sept ans dans la vie religieuse et y donnera l'exemple des plus héroïques vertus. Il devint si fort contre les attaques du démon qu'il n'en faisait pas plus de cas, comme l'a dit un historien de sa vie, que d'un moucheron. Il passa les vingt-six dernières années de sa vie dans l'humble et pénible emploi de frère quêteur. Dieu commanda à ses anges de prendre soin de lui, et l'on a plusieurs exemples merveilleux de leur assistance. Dieu avait accordé encore à ce Bienheureux l'empire sur la nature : d'un signe il domptait les animaux les plus sauvages comme en fait foi le procès de béatification.

Bse Eustochium

de Calafato

VIERGE, CLARISSE

(1430 1484)

Comme saint François, son Père, notre Bienheureuse naquit dans une étable. A son baptême, elle reçut le nom de Smaragde (Emeraude), et dès ses plus tendres années, elle servit le Seigneur dans les exercices de la prière et de la pénitence. Plus tard, son père, le comte Bernard de Calafato, l'ayant fiancée deux fois malgré elle, Dieu vint chaque fois à son aide en retirant de ce monde les deux jeunes seigneurs qui avaient sollicité sa main. En l'année 1446, Smaragde perdait son père, et, pouvant enfin répondre à l'appel de son céleste Fiancé, elle revêtait l'habit de sainte Claire à Messine, lieu de sa naissance. Elle prit alors le nom d'Eustochium. Après avoir passé onze années dans ce couvent elle se sentit appelée à une vie plus parfaite et obtint de Calixte III la permission de fonder à Messine une seconde communauté de Clarisses, où l'on suivrait la première Règle de sainte Claire, sous la juridiction des Frères-Mineurs de l'Observance. Ce monastère fut appelé *le Mont des Vierges*. Eustochium s'y retira avec trois compagnes.

L'autorité que lui donnaient ses vertus s'accrut par le don des miracles dont il plut à Dieu de la favoriser. Souvent elle multiplia le pain et les autres provisions. Le linge qui lui servait à essuyer les larmes abondantes qu'elle versait dans la ferveur de ses oraisons guérit plusieurs malades. Un jour de la Portioncule, elle eut trois visions dans lesquelles Notre Seigneur lui montra une multitude d'âmes délivrées du purgatoire par les indulgences du grand pardon d'Assise. Elle reçut une fois la sainte communion de la main des anges. Enfin son bienheureux trépas lui fut annoncé par une vierge d'une merveilleuse beauté qui lui mit un anneau au doigt comme un gage de l'appel de son céleste Epoux, qui la conviait aux noces éternelles. La dépouille intacte de la Bienheureuse est vénérée à Messine.

B. Thomas de Cori

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1655-1729)

Thomas naquit à Cori, dans la campagne romaine, de parents pauvres, mais profondément chrétiens. Entré chez les Frères-Mineurs de Cori, celui qu'on appelait autrefois *le petit saint*, devint bientôt le modèle accompli de ses frères. Une fois prêtre, sa vie fut toute consacrée au ministère des missions, comme à la pratique des plus sublimes vertus. Il obtint de se retirer au couvent de Civitella qui venait d'être érigé en maison de *Récollection*. C'est là que notre Bienheureux devait passer le reste de sa vie dans la pénitence, la contemplation et l'exercice du ministère apostolique. C'est là aussi que le Seigneur le favorisa de miracles et de merveilles de toutes sortes.

Le B. Thomas puisa dans ses longues oraisons un grand amour pour Dieu et un zèle ardent pour lui gagner des âmes. Il avait conçu le projet de partir pour les missions de Chine, mais Dieu se contenta de sa bonne volonté, et assigna un autre champ à son zèle. Il devait évangéliser la campagne romaine, et plus particulièrement les montagnes de Subiaco, dont il fut nommé l'apôtre, à cause des conversions innombrables qu'il y opéra, au prix de mille travaux et de mille fatigues. Il parlait avec simplicité de manière à être compris de ce pauvre peuple, mais il disait des choses si touchantes que tous les cœurs en étaient ravis ; les brigands eux-mêmes venaient l'entendre et il en amena un grand nombre au repentir. Il avait le don de lire dans les cœurs, et dans les dernières années de sa vie, on venait à lui de toutes parts, soit pour le consulter, soit pour se réconcilier avec Dieu ; toujours affable malgré les importunités de la foule, il oubliait de prendre sa nourriture et passait quelquefois des journées et des nuits uniquement occupé à réconcilier les pécheurs avec Dieu. Il mourut en 1729, après cinquante ans de vie religieuse.

——:o:——

Bse Mathie de Nazzarei

VIERGE, CLARISSE

(1234-13[illegible])

Semblable à beaucoup de pères qui aiment leurs enfants d'une façon trop naturelle, le seigneur Gentil Nazzarei ne voulait pas permettre à Mathie de se consacrer à Dieu pour la vie, mais il lui préparait une riche alliance dans le monde ; ce qu'ayant appris, la jeune vierge s'enfuit au monastère des Clarisses de sa ville natale, à Matélica. Son père, étant venu pour la chercher, ne put résister à la force et à la sagesse que Dieu communiquait à son enfan[illegible] il se déclara vaincu et la laissa libre de suivre sa sublime v[illegible]on.

Au comble de ses vœux, Mathie se mit aussit[illegible] [illegible]avir les sentiers escarpés de la perfection. Aussi bien, quelques années après sa profession, fut-elle nommée abbesse du monastère, charge qu'elle occupa durant quarante ans. Les chroniques de l'Ordre nous donnent peu de détails sur la vie de la Bienheureuse Mathie, mais le Seigneur s'est plu à la glorifier après sa mort par une suite non interrompue de miracles ; depuis un siècle surtout, ces miracles sont devenus plus nombreux, plus éclatants et vraiment prodigieux. Depuis l'année 1758 on voit découler du corps de la Bse Mathie une liqueur, exhalant un parfum céleste et dont la vertu est miraculeuse ! De plus, cette liqueur, une fois qu'elle a imprégné un linge, s'étend et découle quelquefois de ce linge comme du corps même de la Bienheureuse ; ce dernier phénomène a été constaté par plusieurs évêques en diverses circonstances. La Bienheureuse veille spécialement sur sa communauté et avertit les sœurs du monastère des maux qui les menacent. Mais elle fait ressentir également les effets de sa protection à tous ceux qui l'invoquent, comme le disait Mgr l'archevêque de Ferrare à ses diocésains : « Ces faits merveilleux doivent vous servir à raviver votre foi et à tout espérer d'une sainte qui n'opère de tels prodiges sur la terre que pour faire connaître sa puissance d'intercession dans le ciel. »

Bse Agnès de Bohème

VIERGE, CLARISSE

(1220-1280)

Agnès, fille de Primislas, roi de Bohème, était très recherchée par les rois et les princes des autres pays qui la demandaient en mariage. Mais comme, conduite par le Saint-Esprit, elle avait fait vœu de virginité, elle refusa tous les prétendants à sa main. Ce ne fut pas sans difficulté, surtout vis à vis l'empereur Fréderic II d'Allemagne qui, dans un décret qu'il publia, disait : « Si elle m'avait quitté pour un homme mortel, j'en aurais tiré vengeance par les armes ; mais je ne puis trouver mauvais qu'elle me préfère le roi du ciel. »

Devenue libre, Agnès ne songea plus qu'à se consacrer à Dieu dans le silence du cloître. Elle fonda un couvent à Prague pour les filles de sainte Claire, qu'elle voulait y appeler, afin de s'enrôler sous leur conduite. Le jour de la Pentecôte de l'année 1236 Agnès prenait le saint habit des mains du nonce apostolique. Le bruit de la retraite de l'illustre princesse se répandit bientôt dans toute l'Europe, où il fit éclore un grand nombre de monastères de Clarisses.

Dans le cloître Agnès fut pour toutes ses sœurs une resplendissante lumière. L'humilité avait poussé dans son cœur des racines d'autant plus profondes qu'elle était plus élevée par la naissance et les qualités de l'esprit et du cœur ; elle refusa longtemps la charge d'abbesse qu'elle dut enfin accepter par obéissance. Les nuits étaient consacrées à l'oraison, et ses austérités furent telles qu'elles la conduisirent aux portes du tombeau. Elle prédit des événements qui se réalisèrent. Par le signe de la croix elle guérissait toutes sortes de maladies, et opérait de nombreux miracles. Sans cesse elle bénissait le Seigneur de ce qu'il avait daigné l'admettre aux honneurs de la sainte pauvreté. Elle mourut le 6 mars 1280, environnée d'une lumière céleste, à l'âge d'environ quatre-vingts ans.

5 MARS

S. Jean-Joseph de la Croix

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1654-1734)

« Quand il n'y aurait ni ciel ni enfer, je voudrais néanmoins aimer Dieu toujours. » Nous avons dans l'immense amour exprimé par ces paroles le secret de la vie effrayante d'austérités, brûlante de zèle, de S. Jean-Joseph de la Croix. « Aimons notre Seigneur, disait-il encore, aimons-le réellement et en vérité, car l'amour divin est un grand trésor. Heureux celui qui aime Dieu ! »

Saint Jean naquit d'une famille noble, à Ischia, île du royaume de Naples, et prit l'habit de saint François, chez les Observants Déchaussés à Naples, à l'âge de seize ans. Ordonné prêtre à vingt-trois ans, il remplit successivement les charges de Maître de novices, de Supérieur local, de Définiteur et de Provincial, et donna à ses religieux, dans tous ces emplois, l'exemple de toutes les vertus. Ayant obtenu du Pape la permission de refuser les dignités qu'on pourrait dorénavant lui offrir, il ne songea plus qu'à se consacrer au salut et à la direction des âmes, et se retira au couvent de Naples, berceau de sa vie religieuse.

Désormais notre Saint se consacrera tout entier au salut des âmes, pour lesquelles il n'épargnera ni peines ni fatigues. Comme, dans sa vieillesse, on lui recommandait de se ménager, en raison surtout de ses infirmités : « Je n'ai point d'infirmité, répondit-il, qui m'empêche de travailler pour les âmes ; et, quand même j'en serais couvert, ne devrais-je pas pour les âmes sacrifier ma vie en union avec Jésus Crucifié ! »

Le zèle que saint Jean déployait pour sauver les âmes se traduisait contre lui même en effrayantes austérités dont la seule pensée fait frissonner la nature. Amateur de pénitences comme les mondains sont avides de plaisirs, sous son grossier vêtement il porte des cilices, des chaînes de fer, qu'il a soin de varier pour réveiller toujours les sentiments de la douleur ; il prend tous les jours de sanglantes disciplines. Lorsque ses supérieurs lui

prescrivent d'user de sandales pour soulager ses pieds malades et meurtris, il y introduit de petits clous qui lui font subir un continuel martyre. Mais le plus affreux instrument de pénitence qu'il inventa pour macérer son corps fut une croix, longue d'un pied, garnie de pointes aiguës, qu'il s'attachait fortement sur les épaules ; elle y forma une plaie qui ne se ferma plus depuis ; il portait aussi sur la poitrine une croix semblable à la précédente, mais plus petite. Pendant les trente dernières années de sa vie notre Saint s'abstint non seulement de vin et d'eau, mais de toute espèce de boisson. Mais au prix de quelles souffrances ! — Malgré une vie si austère, le Bienheureux poursuivra sa carrière jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Disons cependant que ces austérités extraordinaires, auxquelles les saints ont été appelés par une grâce spéciale, ne sauraient être proposées à notre imitation. Dans les desseins de Dieu, ces grandes pénitences ont pour but d'offrir à sa justice une plus large expiation pour les offenses des hommes ; Dieu veut aussi, par ces exemples, nous rappeler la nécessité, qui s'impose à chacun, de faire pénitence dans la mesure de ses forces. La pratique de la mortification doit toujours être modérée selon les règles de la prudence et les avis d'un sage directeur. — Les admirables vertus de notre Saint étaient établies sur le fondement d'une sincère et profonde humilité. Cette vertu le portait à cacher ses mortifications ; n'ayant vécu pendant longtemps que d'un peu de pain et de fruits, il se plaisait à répéter qu'il était gourmand et livré à la sensualité. Souvent il donnait un remède aux malades qu'il guérissait, afin que cette guérison fût attribuée à une cause purement naturelle. Jamais il ne parlait de lui, de sa noble famille, et sa répugnance pour la compagnie des grands n'était égalée que par le soin qu'il prenait de remercier Dieu quand il recevait des mépris. Mais il est écrit que Dieu exalte les humbles ; autant saint Jean s'abaissa, autant Dieu le glorifia par des miracles éclatants et innombrables. Nous ne pouvons résister au plaisir d'en raconter un tout au long.

Un soir du mois de février, comme il rentrait au couvent, il rencontra un marchand napolitain qui était venu lui demander de prier pour sa femme fort avancée dans sa grossesse et dans un danger imminent de perdre la vie : « Ma femme, dit le marchand, désire manger des abricots, mais il est impossible d'en trouver en cette saison. — Bien, bien, répondit le Saint, que votre femme attende un peu ; d'ici à demain, le bon Dieu, saint Pierre d'Alcantara et saint Pascal y pourvoiront. » En montant l'escalier il aperçut quelques branches de châtaignier : « Frère Michel, dit-il à son compagnon, prenez trois de ces branches et plantez-les ; qui sait si Dieu et saint Pierre d'Alcantara n'en feront pas sortir

quelque abricot pour sauver cette pauvre femme et l'âme de son enfant ? » Le Frère n'avait pas grande confiance, il prit néanmoins ces branches et les planta dans un pot à fleur, qui se trouvait sur la fenêtre de la cellule du Saint ; le matin, on les trouva couvertes de feuilles verdoyantes, et chacune de ces branches portait un bel abricot ; la femme du marchand en mangea et se trouva guérie.

Les visions et les ravissements extatiques étaient très fréquents chez notre Bienheureux. Tantôt, pendant l'oraison, un disque lumineux environnait son front ; tantôt, pendant la célébration de la sainte messe, son visage rayonnait d'une céleste splendeur ; l'Enfant Jésus vint même reposer plusieurs fois dans ses bras, s'entretenant avec lui dans la plus suave familiarité ; il n'était pas rare non plus de le voir élevé de terre et absorbé dans un céleste ravissement.

Saint Jean-Joseph avait atteint sa quatre-vingtième année, lorsque le Seigneur l'avertit que sa fin était proche et lui révéla le jour et les circonstances de sa mort. C'est le 5 mars 1739 que ce bon et fidèle serviteur alla recevoir au ciel la récompense de ses travaux. Son corps repose à Naples, dans l'église du couvent de Sainte-Lucie-du-Mont.

Sainte Colette de Corbie

Vierge

Réformatrice de l'Ordre de Ste Claire

(1381-1447)

On sait qu'au XVe siècle Dieu suscita dans l'Ordre de Saint François une pléiade de saints, qui eurent pour mission d'y ranimer l'esprit du Séraphique Patriarche et d'y rétablir la pureté primitive de la Règle. Cette œuvre de régénération fut opérée, dans le Premier Ordre, par saint Bernardin de Sienne, saint Jean de Capistran, saint Jacques de la Marche, saint Pierre Régalat et leurs nombreux disciples. A la même époque sainte Colette remplissait en France une semblable mission dans l'Ordre de sainte Claire.

C'est au sein de la solitude, où elle vivait depuis cinq années, s'immolant pour le salut des pécheurs, que Colette Baylet reçut de Dieu sa mission. Contrainte, malgré son humilité, à obéir à un ordre du ciel, elle le fait reconnaître par le Souverain Pontife, qui l'autorise à fonder des monastères sous *la première Règle de sainte Claire*, et à rétablir cette même règle dans celles des anciennes communautés de l'Ordre, où l'on suivait la Règle mitigée par Urbain IV. — De son vivant, Colette fonda dix-sept communautés, et cette réforme se propagea admirablement après la mort de la sainte. Le propre des œuvres de Dieu est d'être sujettes à la contradiction. Aussi, les uns traitaient sainte Colette de visionnaire et de fanatique, les autres l'accusaient de porter le trouble dans les consciences. Mais Celui qui l'a envoyée veille sur elle, lui inspire un invincible courage et la maintient toujours à la hauteur de sa mission. Dieu autorise d'ailleurs son œuvre par les prodiges, qu'elle sème partout sur son passage ; elle guérit les malades, ressuscite les morts, commande aux éléments, ramène à Dieu une multitude de pécheurs. Mais plus elle était comblée des faveurs célestes, plus elle était humble. Il y aurait beaucoup à dire sur l'humilité de sainte Colette. Grâce à cette vertu elle était redoutable au démon et sortait victorieuse de toutes ses attaques. Le démon la tourmentait tellement de toutes façons,

soit en introduisant dans sa cellule des bêtes horribles ou dangereuses, soit en faisant autour d'elle un vacarme affreux pour la distraire de son oraison, soit en la maltraitant même, que plusieurs fois Colette aurait dû succomber sans un secours tout spécial du ciel. A l'approche de la nuit, elle disait quelquefois à ses religieuses : « Vous allez reposer, mes chères filles, pour moi je vais commencer mon martyre ! » Ce martyre elle l'augmentait encore d'elle-même par ses propres austérités. Elle porta longtemps une ceinture de fer ; lorsque son directeur lui ordonna de la quitter, elle dut l'arracher avec d'indicibles souffrances. Une parole de la sainte nous révèle sur ce sujet le sentiment intime de son âme ; quelqu'un lui ayant demandé ce qui pourrait lui arriver de plus pénible, Colette répondit : « Ce serait de passer un seul jour sans avoir à souffrir pour mon Dieu ! »

Ange de pureté et séraphin par l'amour, sainte Colette vivait dans une continuelle oraison, aussi passait-elle de longues heures abimée dans une sublime contemplation. Habituellement elle contemplait les grands mystères de la douloureuse Passion ; le vendredi elle y consacrait jusqu'à huit et douze heures ; instants fortunés qui voyaient les souffrances du divin Rédempteur se renouveler dans la servante de Dieu. Pendant la Semaine Sainte elle demeura une fois trois jours et trois nuits dans le ravissement, les yeux et les bras élevés vers le ciel. Dans une autre circonstance, comme elle était à Besançon, elle tomba dans une extase qui ne dura pas moins de quinze jours ; la vie des sens paraissait l'avoir tout à fait abandonnée ; néanmoins elle revint à elle sur l'ordre du P. Henri son confesseur.

L'âme de notre Sainte était tout embrasée en présence du divin Captif du tabernacle, et dans ses communions ; on pourra en juger par la grâce dont Dieu la favorisa pendant son séjour au monastère d'Hesdin. Un jour, le prêtre termina le saint Sacrifice de la messe et rentra à la sacristie, sans s'être aperçu que la sainte abbesse attendait à la grille du chœur pour recevoir la sainte communion ; Notre-Seigneur apparut tout-à-coup, ouvrit le tabernacle et donna de sa main la communion à sa sainte épouse ; puis, après avoir replacé le ciboire dans le tabernacle et donné sa bénédiction, il disparut, laissant dans l'admiration les religieuses témoins d'une telle merveille.

La servante de Dieu, avons-nous dit, fonda de son vivant dix-sept communautés, et en réforma un grand nombre.

Amante passionée de la pauvreté, sainte Colette fit voir que l'esprit de saint François et de sainte Claire s'était vraiment reposé sur elle. Elle porta jusqu'à sa mort la tunique dont elle avait été revêtue à son entrée dans l'Ordre ; ce vêtement avait été tant de fois raccommodé qu'on n'aurait pu y retrouver un seul

morceau de la première étoffe ; toujours elle allait nu-pieds, sans sandales, sur les routes et dans les voyages, comme dans l'intérieur du monastère. Son plus vif désir était que la pauvreté brillât du plus pur éclat dans ses communautés, et qu'elle y régnât en souveraine. Un jour que Colette exhortait ses religieuses à marcher sur les traces des apôtres, dans la voie de la pauvreté évangélique, on vit apparaître dans la salle de communauté les douze apôtres, vêtus de blanc, comme pour donner par leur présence une sanction aux enseignements de la sainte réformatrice ; dès que le discours fut terminé, les apôtres s'élevèrent dans les airs, entraînant après eux la fidèle imitatrice de leurs exemples ; elle s'éleva si haut que les sœurs la perdirent de vue, et ne revint auprès de ses filles qu'après avoir entrevu, sans doute, le magnifique royaume promis aux pauvres volontaires.

Disons encore que Dieu se plut fréquemment à récompenser la confiance de sainte Colette en son amoureuse Providence. Par le ministère de ses anges, il lui envoya des pièces d'or, lorsque, faute de ressources, elle ne pouvait continuer ses fondations ; les provisions aussi se multiplièrent souvent entre ses mains. Le Seigneur révéla un jour à sa servante les faveurs qu'il réservait aux bienfaiteurs de l'Ordre ; elle appela ses religieuses et obtint qu'elle pussent jouir de la même vision. Toutes virent une légion de démons qui menaçaient la sainte Abbesse, et avec elle les bienfaiteurs du monastère ; mais elles virent en même temps les anges prendre leur défense et les protéger contre la malice des esprits de ténèbres ; puis, elles aperçurent une échelle d'or, par où montaient les anges apportant au Ciel les aumônes des pieux bienfaiteurs avec les prières que la reconnaissance dictait aux pauvres filles de sainte Claire.

L'ouragan révolutionnaire dispersa en France les filles de sainte Colette ; mais, dès que l'ère de paix religieuse s'ouvrit pour la France, plusieurs de ces communautés dissoutes purent se réunir, dans les anciens monastères ou dans de nouveaux asiles, pour y continuer la vie d'immolation et de prière. D'autres communautés ont été fondées depuis, et ainsi nous voyons se perpétuer l'esprit de sainte Colette et se réaliser cette parole prophétique de l'illustre Réformatrice : « Par la protection de la Très Sainte Vierge, la Réforme durera jusqu'à la fin des temps. Ni les révolutions, ni la corruption du siècle, ni la diminution de la foi, ne pourront éteindre ce flambeau allumé par Notre-Seigneur Jésus-Christ ! »

Après quarante années de travaux, sainte Colette avait terminé sa mission et, le 6 mars 1447, son âme virginale quittait cette terre d'exil pour s'envoler vers les demeures éternelles. Pie VII l'a canonisée solennellement en 1807.

9 MARS

Sainte Catherine

de Bologne

VIERGE, CLARISSE

(1413-1463)

Au moment où sainte Colette jetait en France un si grand éclat par ses œuvres admirables et par ses vertus, l'Italie voyait apparaître Ste Catherine de Bologne, dont la sainte Vierge avait annoncé la naissance, et qu'elle avait montrée comme une lumière, dont la splendeur devait un jour éclairer le monde.

De l'enfance et de la vie de notre sainte avant son entrée en religion, ne disons qu'un mot. Elevée à la cour du duc de Ferrare, au milieu des grandeurs, dans l'étude des arts et des lettres, Catherine de Vigri n'avait qu'un seul désir : se consacrer à l'Epoux divin. Aussi ce fut avec un bonheur indicible qu'elle revêtit, à vingt ans, l'habit de sainte Claire.

De grandes épreuves marquèrent les premiers pas de notre sainte dans les sentiers de la vie parfaite ; les âmes qui tendent à la perfection y puiseront d'utiles renseignements. Le démon se montra d'abord à elle sous les traits de la Mère de Dieu et lui donna de perfides conseils à double sens, qui jetèrent l'âme de la jeune novice dans de cruelles perplexités. Sainte Catherine raconte dans ses écrits comment elle a été souvent la dupe du démon. Une fois, entr'autres, son esprit se remplit de pensées de blasphèmes, et ces pensées étaient si importunes que rien ne pouvait l'en distraire ; elles la suivaient partout, jusqu'aux pieds de son confesseur dont les consolations ne lui procuraient aucun soulagement. Elle était loin de consentir à ces pensées, elle les repoussait au contraire avec horreur ; une fois, dans son sommeil, le démon lui suggérant de blasphémer contre Dieu, on l'entendit répondre à plusieurs reprises : « C'est ce que je ne ferai jamais. » Le démon, irrité, fit un tel bruit qu'elle se réveilla et le sentit en quelque sorte s'éloigner d'elle. Elle connut alors, avec certitude, que toutes ces pensées venaient du démon et non d'elle-même, ainsi que cet esprit de ténèbres cherchait à le lui

persuader, afin de la pousser au désespoir. A partir de ce moment Catherine ne fit plus de cas de ces pensées, et le démon, se voyant découvert, cessa de la tourmenter.

L'âme qui a passé par de semblables épreuves acquiert l'humilité et se trouve préparée à recevoir les faveurs du ciel. Elles ne manquèrent pas à sainte Catherine. En voici une dont elle fait le récit, en parlant d'elle-même à la troisième personne : « La même servante de Dieu demanda à sa supérieure la permission de passer la nuit de Noël dans l'église du monastère, et l'obtint. Or, à minuit, elle vit apparaître la divine Marie tenant entre ses bras l'Enfant Jésus enveloppé de langes. Cette bonne Mère, s'étant avancée jusqu'à elle, lui donna son divin Fils. Je vous laisse à penser quelle fut la joie de cette pauvre créature, quand elle se vit en possession du Fils de l'Eternel. Toute tremblante de respect, mais encore plus enivrée d'amour, elle le pressa sur son cœur, elle approcha ses lèvres de sa face sacrée et éprouva une telle suavité que son âme semblait se fondre comme la cire aux rayons du soleil. Nulle langue humaine ne saurait dire, nul esprit ne saurait concevoir la beauté ravissante de ce divin Enfant et le parfum céleste qui s'exhalait de sa chair très pure. Cette vision n'eut pas lieu dans le sommeil, elle ne fut pas imaginaire et perçue seulement par l'esprit, elle fut réelle et manifeste. »

D'ailleurs cette vision ne fut pas connue uniquement par la relation que Catherine en donna.

Après avoir rempli les fonctions de maîtresse de novices on lui confia l'emploi de portière, ce qui lui fut un très grand sacrifice, parce qu'elle était obligée d'interrompre à tout instant ses exercices pour répondre aux personnes qui se présentaient ; mais elle se soumit humblement et joyeusement, ce dont le Seigneur ne tarda pas à la récompenser. Parmi les pauvres qui venaient demander l'aumône à la porte du monastère, il s'en présenta un qui fixa davantage son attention, et pour lequel elle se sentit un intérêt tout particulier. C'était un vieillard d'un aspect vénérable dont les discours semblaient indiquer qu'il avait fait le pèlerinage de la Palestine. Ce bon vieillard revint plusieurs fois, et la pieuse portière éprouvait une indicible joie à l'entendre parler des lieux consacrés par la vie et la mort de son céleste Epoux. Un jour, après avoir reçu l'aumône, le vieillard lui remit une coupe d'une matière transparente et lui dit que c'était le vase dont se servait la sainte Vierge pour donner à boire à l'Enfant Jésus. Catherine apprit par révélation que cet inconnu était l'Epoux virginal de Marie. Ce prodige accrut la dévotion qu'elle avait déjà pour ce grand Patriarche. L'*écuelle de saint Joseph* se conserve encore aujourd'hui chez les Clarisses

de Ferrare et, le jour de la fête de saint Joseph, on l'expose à la vénération des fidèles.

Il y avait vingt-quatre ans que la sainte embaumait de ses vertus le monastère de Ferrare, lorsqu'elle fut nommée abbesse d'un nouveau couvent à Bologne, sa ville natale. Ce fut grande joie parmi ses concitoyens, qui la reçurent avec pompe. Elle vécut à Bologne sept années, qui furent des années de bénédiction pour cette ville. Sa présence était un gage d'apaisement. Au seul aspect de la sainte on se sentait porté à cesser les haines et les divisions. Or, c'est dans un continuel commerce avec le ciel que la sainte puisait cette apparence plus angélique qu'humaine ; on la voyait souvent rester de longues heures, prosternée la face contre terre, devant le Saint Sacrement. Dans ses travaux extérieurs elle gardait, autant que possible, le silence, afin de ne pas interrompre le saint commerce de son âme avec Dieu ; elle a souvent affirmé que ses oraisons au pied des autels n'étaient pas aussi fructueuses que celles qu'elle faisait en travaillant par obéissance avec ses compagnes.

Que de fois l'état malheureux et l'aveuglement des pécheurs ne lui arrachèrent-ils pas d'abondantes larmes ! on l'entendait souvent s'écrier : « Ouvrez le ciel, ô mon Dieu, à tous ces infortunés ; admettez-les aux joies éternelles de votre royaume, je m'abandonne pour eux à votre justice, ne me réservant que votre grâce et votre amour. Je suis prête à descendre en enfer, à me placer sous le marteau de votre colère comme une enclume qu'il pourra frapper éternellement pour expier les péchés passés, présents et à venir, et sauver ces nombreux coupables. »

La sainte abbesse avait combattu le bon combat, le céleste Fiancé la convia enfin au banquet des noces éternelles. Elle expira doucement en prononçant le nom adorable de Jésus.

Dix-huit jours après sa mort elle fut retirée de son tombeau et trouvée exempte de corruption ; or, tandis qu'on exposait la défunte dans le chœur, on la vit saluer trois fois la communauté avec un doux sourire, et un doux parfum se répandit dans l'église et le monastère.

Ste Françoise Romaine

VEUVE, DU TIERS-ORDRE

(1384-1440)

Modèle accompli de la femme chrétienne, Françoise était l'épouse de Laurent Ponziani, jeune seigneur romain, distingué par sa piété autant que par sa naissance. Pour se rapprocher le plus possible de la vie religieuse qu'elle n'avait pu embrasser, Françoise entra dans le Tiers-Ordre de saint François, où elle devait trouver tous les secours nécessaires pour s'acquitter de ses obligations d'épouse et de mère. Ses devoirs d'état ne l'empêchaient pas de pratiquer toutes les vertus et les austérités d'une vraie religieuse, et dans Rome elle était bénie des riches et des pauvres.

Par une faveur vraiment extraordinaire, Françoise jouissait habituellement de la vue d'un Archange qui, outre son Ange Gardien, avait mission de veiller sur elle. Cet Archange lui apparaissait sous la forme d'un jeune enfant. Son vêtement était blanc comme la neige et la splendeur de son visage surpassait l'éclat du soleil. S'il arrivait à Françoise de commettre quelque infidélité à la grâce, l'esprit céleste disparaissait à son regard et par son absence la faisait rentrer en elle-même. Il lui arriva même de recevoir de lui des corrections sensibles. L'Eglise, dans l'oraison de la Sainte, reconnaît la réalité de cette présence habituelle et familière de l'ange.

Sainte Françoise avait coutume de dire : « Une femme chrétienne doit être disposée à interrompre ses exercices de dévotion, lorsque les affaires de la maison réclament sa présence.» En effet les pratiques de dévotion doivent toujours être subordonnées aux devoirs de l'état dans lequel la divine Providence nous a placés. Telle a été la règle de tous les saints.

B. Roger de Todi

PRÊTRE

Disciple de S. François

(1237)

Entre les disciples de saint François, illustres par leur amour de la pauvreté, le détachement des choses terrestres et leur abnégation, nous devons distinguer le Bienheureux Roger. Il naquit à Todi, ville épiscopale de l'Ombrie, et reçut les livrées de l'Ordre, en 1216, des mains du saint Patriarche. Sous un tel maître, Roger fit des progrès admirables dans la perfection. La bienheureuse Philippa, fille du seigneur de Mareri, ayant renoncé au monde pour embrasser la Règle de sainte Claire dans le monastère qu'elle venait de fonder, saint François préposa Roger, son cher disciple, à la direction spirituelle de ces vierges du Seigneur.

La vie de notre Bienheureux se passa dans l'exercice de ce sacré ministère et dans la pratique de toutes les vertus. Les annalistes de l'Ordre nous donnent peu de détails sur sa vie, qui fut toute cachée en Dieu. Il assista la Bienheureuse Philippa, sa fille spirituelle, à son dernier passage, fit lui-même son oraison funèbre, puis retourna au couvent de Todi, sa patrie. Quelques mois plus tard, le 5 janvier 1237, il allait recevoir au ciel la récompense promise au bon et fidèle serviteur. De nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau.

Grégoire IX, qui avait connu le serviteur de Dieu, n'hésita pas à le proclamer saint et permit à la ville de Todi, dépositaire de ses précieux restes, de célébrer sa fête. Benoit XIV étendit son culte à l'Ordre de Saint-François.

B. Pierre de Tréja

PRÊTRE

Disciple de S. François

(1304)

Le Bienheureux, natif de la Marche d'Ancône, en Italie, entra jeune encore dans l'Ordre de Saint François, y prit l'habit des mains du Séraphique Patriarche, et devint bientôt un modèle accompli de perfection religieuse.

Après s'être appliqué avec succès à l'étude des sciences ecclésiastiques, il fut chargé par ses Supérieurs du ministère apostolique, dont il s'acquitta avec un zèle admirable, ramenant à Dieu une multitude de pécheurs. Ce zèle et ces vertus furent récompensés par d'insignes faveurs. Un jour qu'il était en oraison dans l'église du couvent d'Ancône, le Supérieur de la communauté le vit ravi en extase et élevé de terre. Le Bienheureux Pierre avait une dévotion particulière pour l'Archange saint Michel, le vainqueur de Satan, le défenseur des droits imprescriptibles de Dieu. Etant en oraison, le dernier jour du carême qu'il avait observé en l'honneur de l'Archange, à l'exemple de son Séraphique Père, cet esprit céleste lui apparut, s'entretint longuement avec lui, l'assura de la rémission de ses péchés, et le laissa rempli des plus douces consolations.

Notre Bienheureux était uni avec le B. Conrad d'Offida par les liens d'une sainte amitié ; ils travaillaient ensemble au ministère évangélique ; ils s'éclairaient l'un l'autre et s'excitaient au divin amour comme deux séraphins. Ils habitèrent longtemps ensemble le couvent de Forano, fondé par le Séraphique Père. Après une longue et laborieuse carrière le B. Pierre de Tréja s'endormit dans le Seigneur en 1304.

B. Pierre de Sienne

Artisan

DU TIERS-ORDRE

(1289)

Jusqu'à la mort de son épouse, Pierre s'était sanctifié par l'offrande quotidienne de son travail et de ses peines à Dieu. Animé du désir d'une vie plus parfaite, il voulut établir sa demeure auprès des Frères Mineurs de Sienne. Les Religieux, qui appréciaient les vertus du saint homme, lui donnèrent une cellule auprès de l'infirmerie, où il vécut comme Tertiaire, tout en continuant son humble industrie de fabricant de peignes.

De grandes faveurs du ciel l'attendaient en ce lieu, où les esprits angéliques et les saints le visitaient pour l'initier à l'avance aux fêtes de l'éternité. Mais les dons célestes étaient une rosée qui faisait croître davantage l'humilité de Pierre. Un jour qu'on lui demandait la voie à cette vertu : « Il faut, dit-il, se mépriser soi-même et mépriser le monde ; il faut regarder les autres comme meilleurs que soi, considérer chacune de ses fautes comme considérable, et chacune de ses bonnes œuvres comme médiocre, estimer grave la moindre offense faite au prochain, et peu de chose les services qu'on peut lui rendre. »

Le Bienheureux Pierre fut le modèle du parfait citoyen. Pleins de vénération pour la vertu du saint, les magistrats voulaient sans cesse l'exempter des impôts, réclamant seulement ses prières. Mais le saint répondait : « Mes pauvres prières vous sont assurées ; mais je regarde comme une chose contraire à l'équité que de profiter des avantages d'une bonne administration et de ne pas vouloir en partager les charges. »

Ce grand serviteur de Dieu s'endormit du sommeil des justes le 4 décembre 1289.

La ville lui fit de magnifiques funérailles ; son corps fut déposé dans l'église des Franciscains, où les habitants de Sienne lui élevèrent un tombeau en marbre. Bientôt de nombreux miracles s'y opérèrent.

B. Salvator d'Orta

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1520-1567)

Il serait impossible de trouver dans les temps modernes un saint doué d'un pouvoir aussi étendu et aussi prodigieux sur la nature ; en effet, les miracles de Salvator furent aussi éclatants qu'innombrables ; l'annaliste Daza les évalue à plus d'un million. Impénétrable dans ses desseins, Dieu se servit de cet humble Frère pour raffermir la foi dans les âmes en un siècle où de prétendus réformateurs s'efforçaient de détruire le catholicisme. Ainsi était abaissé et confondu l'orgueil de la raison, insurgée contre les droits de Dieu et de son Eglise.

Ecrire la vie de Salvator, c'est raconter merveilles sur merveilles ; et la plus grande n'est pas la guérison d'un malade ou la résurrection d'un mort, mais bien l'humilité et la vertu du saint. C'est précisément à cause de cette humilité que Dieu le choisit pour être l'instrument de ses grands desseins. Quelqu'un lui disait un jour : « Frère Salvator, vous qui opérez tant de miracles par le signe de la croix, prenez garde que la vaine gloire ne se glisse dans votre cœur. — Sachez, répondit le Bienheureux, que je suis comme un sac rempli de paille, qui se trouve également honoré, qu'il soit placé au faite d'une maison ou dans le lieu le plus bas, voire même dans une étable. » Cette humilité resplendissait dans tous les miracles qu'il opérait. Un beau jour on voyait arriver au couvent une foule compacte de malades, sourds, aveugles, muets, fiévreux, hydropiques, épileptiques, phtisiques, boiteux, bossus, estropiés, paralytiques. Cette multitude s'agenouillait et priait, réclamant à grands cris le saint thaumaturge. Salvator quittait ses plats, s'il était cuisinier, sa bêche, s'il travaillait au jardin, et se présentait à ces milliers de malades, leur enjoignant à tous d'aller se confesser et de communier ; puis il les bénissait et ils étaient guéris. Toujours il attribuait les grâces reçues à la protection de Marie, qu'il com-

mandait aux malades de prier. — Désireux par-dessus tout de la gloire de Dieu, le Frère Salvator refusait d'intercéder en faveur de ceux qui ne voulaient point se confesser et communier, ou du moins se repentir de leurs fautes ; à ce propos il disait : « Dieu ne saurait accorder de faveurs particulières à ses ennemis ; il faut que celui qui veut être exaucé se confesse et fasse pénitence ; alors Dieu lui accordera certainement ce qu'il demande. »

Un jour que l'église était comme d'habitude pleine d'infirmes, on chercha partout le Frère sans pouvoir le découvrir ; il se trouvait alors en oraison au sommet d'une montagne voisine. Cependant les malades désolés de son absence le réclamaient à grands cris et suppliaient la sainte Vierge de le leur envoyer, quand tout à coup on vit un nuage lumineux se détacher de la montagne et descendre majestueusement devant la porte de l'église. A peine a-t-il effleuré la terre qu'il se dissipe soudain ; le Bienheureux était là, et, à la stupéfaction générale, il versait à pleines mains les miracles sur toutes les infirmités qui attendaient sa médiation.

Cette affluence d'étrangers troublait les religieux du couvent. Or, un jour, pour acquérir la paix, et pour éprouver l'humilité et l'esprit de Salvator, ses supérieurs, après l'avoir réprimandé publiquement, le traitant de brouillon, de paresseux, d'orgueilleux, l'envoyèrent sous le plus grand secret dans un couvent éloigné. Mais le lendemain de son arrivée une foule énorme de malades, avertis mystérieusement, y réclamaient le Saint.

Tous ces miracles étonnants firent du B. Salvator l'image de Celui qui « passa en faisant le bien et guérissant tous les malades. » Il apprit par révélation qu'il devait quitter cette terre d'exil la veille de la fête de saint Joseph. Son corps préservé de toute corruption se conserve à Cagliari en Sardaigne où on l'invoque contre la fièvre.

B. Jean de Parme

FRANCISCAIN

(1209-1289)

A l'âge de vingt-cinq ans, Jean Buralli, né à Parme, renonçait aux espérances du siècle et revêtait avec joie l'humble habit de St François. Dès le début de sa vie religieuse il se pénétra de l'esprit du Séraphique Patriarche, embrassa avec ardeur la sainte pauvreté et devint pour ses frères un modèle accompli dans la voie du sacrifice. D'un autre côté ses talents le plaçaient au premier rang, et lorsque, en 1247, il fallut nommer un Ministre Général de l'Ordre, Jean se trouva tout désigné pour cette charge.

Le pieux Général regardait comme son premier devoir de faire la visite de l'Ordre en personne, afin de restaurer la discipline religieuse partout où elle s'était affaiblie. Il faisait tous ses voyages à pied, vêtu d'un habit pauvre et grossier, accompagné d'un ou de deux religieux. A son arrivée dans les couvents de l'Ordre il avait soin de ne pas décliner ses titres, afin de mieux observer toutes choses ; puis se faisant connaître, il encourageait le bien et réformait avec douceur et fermeté tout ce qui était contraire à l'esprit et aux Règles de l'Ordre.

Notre Bienheureux travailla pendant dix ans à faire fleurir dans l'Ordre l'esprit de saint François. D'une part il était consolé et encouragé dans cette œuvre par le bon esprit et la ferveur de la plupart de ses religieux ; d'autre part il rencontra des oppositions qui furent pour lui une source d'amertume. C'est ce qui le détermina à se démettre de sa charge. Heureux d'être délivré d'un aussi lourd fardeau, le Frère Jean se retira alors à Greccio, dans l'ermitage où le B. François, en la nuit de la Nativité du Seigneur, fit représenter la crèche, ainsi que le rapporte sa légende. Le Bienheureux passa trente-deux ans dans cette solitude, où il menait une vie plus angélique qu'humaine. Salimbéné, chroniqueur de ce temps, raconte la vie toute céleste de notre Saint, et comment, entre autres faveurs, il mérita d'être assisté un jour à l'autel par un ange.

« Pendant qu'il habitait ce lieu, dit-il, deux oiseaux de la forêt venaient faire leur nid dans sa cellule et reposer familièrement sur sa main. Un matin, Frère Jean ayant appelé de fort bonne heure son servant de messe parce qu'il voulait célébrer, celui-ci répond d'abord à l'appel, mais, accablé par le sommeil, il se rendort. Réveillé bientôt après, il se reproche sa somnolence et court à l'église. Le Frère Jean était à l'autel, assisté par un religieux inconnu, et à l'aspect angélique. Dans la journée Frère Jean dit à son servant : « Soyez béni, mon fils, car aujourd'hui vous m'avez servi la messe avec grande révérence, et à cause de vous, je le pense, le Seigneur m'a accordé une grande consolation durant le saint sacrifice. » Le jeune religieux répondit : « Pardonnez-moi, mon Père, je ne vous ai point servi la messe aujourd'hui ; car, lorsque vous m'avez appelé j'étais appesanti par le sommeil et n'ai pu me rendre aussitôt. Quand je suis venu, j'ai vu qu'un inconnu avait pris ma place, ce qui m'a fort surpris, car je sais qu'aucun étranger n'est venu dans la maison, et je me suis assuré qu'aucun des Frères ne vous a servi la messe.» Frère Jean répondit : « J'ai pris pour vous cet étranger ; quel qu'il soit d'ailleurs, je le bénis ; béni soit notre Créateur dans tous ses dons. » J'ai vu, entendu et appris bien d'autres choses admirables concernant Frère Jean de Parme, qui fut Ministre Général ; mais je dois les taire, ayant à rapporter ici beaucoup d'autres choses, et aussi parce qu'il est dit : « Ne louez aucun homme avant sa mort. »

Le Bienheureux ne sortit de sa solitude que lorsque les papes l'appelèrent à Rome, à cause de sa haute doctrine et de sa sainteté. Il s'endormit du sommeil des justes au couvent de Camérino, en 1289.

Saint Bienvenu

EVÊQUE, FRANCISCAIN

(1282)

Voici ce que nous savons de saint Bienvenu :

Après avoir terminé ses études du droit à l'Université de Bologne, Bienvenu revint à Ancône, sa patrie, entra dans les ordres et fut nommé archidiacre de l'évêque, puis administrateur du diocèse d'Osimo, puis enfin évêque de ce diocèse.

Loin de se laisser éblouir par l'éclat de la dignité épiscopale et la faveur du Souverain Pontife, le serviteur de Dieu montra par une démarche inattendue comment il entendait gouverner les âmes confiées à ses soins. Il voulut, avant sa consécration épiscopale, revêtir le pauvre habit des Frères Mineurs et faire profession de la Règle. Le plus sûr moyen d'attirer les bénédictions célestes sur son ministère, c'était, croyait-il avec raison, de l'exercer dans la pauvreté, l'humilité, la pénitence et une prière incessante pour les péchés de son peuple. Ses vœux furent exaucés, et jusqu'à la mort il porta l'habit de Saint François, en observant toutes les austérités de la Règle qu'il avait embrassée.

Osimo avait trouvé un pasteur selon le cœur de Dieu, attentif à tous les besoins de son peuple, zélé pour la gloire du Père céleste, et digne de servir de modèle à tous les pasteurs des âmes. On le verra ferme et inébranlable dans la défense des droits de l'Eglise, visiter son diocèse en répandant partout la parole évangélique. Après treize ans d'épiscopat, sentant que sa fin était proche, il se fit porter à son église cathédrale et là, à l'exemple de saint François, se fit étendre sur la terre nue afin de sortir de ce monde dans une complète pauvreté. Pendant qu'il se livrait aux plus doux élans de l'amour divin, il rendit son âme à Dieu. Son corps repose à l'église cathédrale d'Osimo, où il est honoré par les fidèles.

B. Rizzier

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1236)

Une prédication de saint François amena à ses pieds notre Bienheureux et son ami Pérégrin, alors étudiants. François lui donna le saint habit, et avec l'habit une partie de son esprit de ferveur. Dans la suite Rizzier montra tant de zèle pour le service de Dieu et du prochain que le Séraphique Père l'admit dans sa familiarité. Bientôt il fut jugé digne de conduire les autres et fut nommé provincial de la province de la Marche.

Cependant il plut au Seigneur de faire passer son serviteur fidèle par le creuset de la tribulation et d'éprouver ainsi sa vertu. Rizzier fut obsédé par cette pensée que son bienheureux Père avait prévu sa damnation éternelle, et que, en conséquence de cette prévision, il ne l'aimait plus et ne priait plus pour lui.

Vainement il eut recours, pour bannir de son esprit cette idée qui le torturait, aux jeûnes, aux macérations, aux larmes, à la prière, la tentation n'en devenait que plus violente. Semblable à un vaisseau privé de gouvernail, le pauvre religieux ne savait plus quel parti prendre ; son courage l'abandonnait, son âme était comme anéantie sous le poids de telles épreuves.

Mais le Seigneur veillait sur le salut de cet enfant bien-aimé du grand Patriarche, et préparait le remède à ses maux. Un jour que la tentation avait été plus longue et plus violente, Rizzier se leva et se dit : « J'irai trouver mon Père ; s'il me reçoit avec sa tendresse et sa bonté ordinaire, j'aurai l'espoir que Dieu me sera propice ; sinon je me regarderai comme totalement abandonné.» Il partit donc d'Ancône et se dirigea vers Assise où François se trouvait dans le palais épiscopal, atteint de la maladie dont il mourut. Dieu avait révélé à son serviteur l'amer chagrin de Rizzier et la cause de son voyage. Aussi François appela-t-il sur-le-champ deux de ses plus illustres disciples, Massé et Léon : « Allez, dit-il, au-devant du Frère Rizzier qui vient ici me voir ;

parlez-lui avec beaucoup de tendresse, et dites-lui que de tous les Frères qui sont au monde, il est un de ceux que j'aime le plus. » Les deux religieux obéissent avec empressement, et leur message transporte le pauvre Frère comme de l'enfer au ciel ; les paroles de François sont pour lui un baume fortifiant, elles le pénètrent d'une douce joie ; le calme se fait dans son âme, il remercie Dieu de lui avoir inspiré cet heureux voyage, et se hâte d'arriver auprès de François. Le charitable Père, oubliant son propre mal, se lève de sa couche, vient au-devant de Rizzier, le presse sur son cœur et lui dit : « Rizzier, mon cher fils, vous êtes de tous mes enfants un de ceux que j'aime le plus ; » puis, de son doigt traçant le signe sacré de la croix sur le front de l'heureux disciple, il ajoute : « Mon fils bien-aimé, Dieu a permis cette tentation pour augmenter vos mérites ; mais si elle vous est un fardeau trop pesant, soyez-en délivré. » La tentation disparut entièrement, et jamais dans la suite la joie spirituelle du Bienheureux ne fut troublée par aucun nuage.

Plein de reconnaissance pour le Séraphique Père qui l'avait si charitablement délivré, il obtint de rester auprès de lui pendant sa maladie. Il l'interrogea sur la manière d'observer fidèlement la Règle, et voulut entre autres choses connaître sa pensée tout entière sur la pauvreté : « Un vrai Frère Mineur, lui répondit le Saint, ne doit rien avoir à sa disposition en dehors de ce que la Règle lui accorde pour se vêtir. » Rizzier se conforma rigoureusement à ce conseil le reste de sa vie. Il entendit les derniers avis de François à ses enfants, il reçut avec ses adieux sa dernière bénédiction ; puis, après les funérailles du saint Patriarche, il retourna à son couvent plus animé que jamais du zèle de sa perfection.

Nous avons vu le B. Rizzier visité par une terrible tentation ; apprenons par son exemple, et les paroles de saint François, que Dieu permet la tentation pour nous éprouver et accroître nos mérites. Au moment de l'épreuve, lorsque Jésus paraît se retirer, il importe plus que jamais de ne pas se laisser aller au découragement, mais de recourir à la prière, en se confiant avec un plein abandon à la divine grâce, et comptant sur elle pour la victoire.

B. Pérégrin

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1240)

Comme le B. Rizzier, Pérégrin avait demandé l'habit de la pénitence pendant que saint François se trouvait à Bologne. Le Séraphique Patriarche comprit aussitôt la vocation et l'aptitude des deux jeunes aspirants : il avertit Rizzier qu'il était appelé à servir Dieu et ses frères dans la vie active et apostolique ; puis s'adressant à notre B. Pérégrin : « Pour vous, mon fils, lui dit-il, vous servirez Dieu dans l'humble condition de frère lai, et vous vous appliquerez surtout à l'humilité. »

Le B. Pérégrin était déjà très avancé dans les sciences sacrées et profanes : de fortes études l'avaient préparé soit aux nobles fonctions du sacerdoce, soit aux emplois élevés de la société civile. Sur la parole de saint François, sans la moindre résistance ou hésitation, il se voue dès ce jour à la modeste condition de frère lai, bien assuré d'y trouver la sanctification de son âme, dans l'imitation parfaite de Jésus Christ et l'accomplissement de sa volonté sainte. Bientôt le B. Bernard de Quintavalle pouvait dire du Frère Pérégrin : « Je ne crains pas de l'affirmer, c'est un des plus parfaits religieux qui soient au monde. Suivant la signification de son nom, il est vraiment voyageur et étranger sur cette terre : ses pensées et ses entretiens sont exclusivement avec le ciel ; ses affections non plus ne sont point pour la terre, car il considère toute chose comme de la boue afin de gagner Jésus-Christ. »

Notre Bienheureux se rendit célèbre pendant sa vie par le don des miracles ; après sa mort, qui eut lieu au couvent de San Severino, dans les Marches, de nouveaux miracles attirèrent les peuples autour de son tombeau ; un siècle plus tard, sa sépulture ayant été ouverte, son corps fut trouvé intact. En 1821, Pie VII confirmait le culte rendu, depuis six siècles, à ce serviteur de Dieu. On l'invoque surtout pour les maux de dents.

B. Marc de Montegallo

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1427-1497)

Ce Bienheureux fut célèbre par ses prédications. Issu d'une noble famille des Marches, Marc s'était vu obligé de contracter mariage. Après la mort de son père, il entra chez les Frères Mineurs, du consentement de son épouse, qui prit elle-même l'habit de Clarisse. Notre Bienheureux exerçait la charge de Gardien au couvent de San Severino, lorsque la sainte Vierge lui dit : « Allez, Frère Marc, annoncez aux hommes la charité. » Celui-ci répondit à cette invitation, ou plutôt à cet ordre du ciel. Durant quarante années il ne cessera de faire entendre la parole de Dieu avec une merveilleuse vigueur : il prêchera partout la concorde et la paix, et Dieu bénira sa parole brûlante d'amour.

En l'année 1497, le B. Marc prêchait pour la seconde fois le carême à Vicence, où il expliquait les commandements de Dieu et de l'Eglise, avec un zèle et une ferveur extraordinaires.

La foule transportée d'admiration se pressait autour de sa chaire pour accueillir avidement ses paroles lumineuses et embrasées, qui devaient être les dernières lueurs d'un flambeau expirant. Un soir en effet, vers le milieu du carême, on le vit rassembler ses papiers, ses livres et les quelques objets à son usage, et en faire un petit paquet, comme s'il se fût disposé à partir. Mais alors il annonça sa mort prochaine. Ayant reçu les derniers sacrements il se fit lire la Passion : comme on lisait ces paroles : « et ayant incliné la tête, il rendit son âme, » le Bienheureux, au même instant, penchant la tête, remit son âme à son bien-aimé Sauveur, le 19 mars 1497, à l'âge de 70 ans. Ce Bienheureux avait été contemporain de saint Jean de Capistran, de saint Jacques de la Marche et des autres compagnons et disciples de saint Bernardin be Sienne.

Bse Paule Gambara

VEUVE, DU TIERS-ORDRE

(1505)

Cette Bienheureuse, que les épouses et les veuves chrétiennes peuvent à juste titre regarder comme leur modèle, naquit à Brescia, dans la Haute-Italie, de la noble famille des Gambara. Dès ses tendres années elle se fit remarquer par son éloignement du monde et son attrait pour la solitude, où elle se livrait déjà à la prière et à de pieuses lectures. Dès qu'elle eut atteint sa seizième année, ses parents, sans tenir compte des inclinations qui attiraient leur fille vers le cloître, la marièrent à Louis Costa, comte de Bevasco. Paule revêtit alors l'habit du Tiers-Ordre et consacra sa vie au soulagement des pauvres et aux exercices de piété. Mais Dieu voulait faire passer sa servante par le creuset de la tribulation. Oubliant ce qu'il devait à son épouse, le comte menait publiquement une vie de désordre, et allait même jusqu'à faire subir à la pieuse Paule les plus indignes traitements ; suivant l'exemple de leur maître, les domestiques n'épargnaient à notre Bienheureuse ni mépris ni insultes.

La généreuse épouse offrait à Dieu pour la conversion de son bourreau toutes les souffrances qu'il lui faisait subir, et ne cessait de prier. C'est ainsi que se vengent les saints !

Le Seigneur cependant la dédommagea de l'injustice des hommes en la comblant de ses grâces, et lui faisant goûter les les douceurs de sa divine présence. Il daigna aussi exaucer ses prières et ses larmes en faveur du comte, qui rentra enfin en lui-même et se convertit sincèrement. Il laissa dès lors à Paule une entière liberté pour ses œuvres de piété et de charité et lui permit de porter extérieurement l'habit du Tiers-Ordre.

Après la mort de son époux, la pieuse comtesse ne vécut plus que pour Dieu, qui la couronna le 24 janvier 1505. Dieu manifesta sa sainteté par de nombreux miracles, qui la firent invoquer des peuples.

Bse Angèle de Foligno

Veuve, du Tiers-Ordre

(1248-1309)

C'était au XIIIe siècle ; tandis que la ville de Cortone était le témoin des prodiges de miséricorde opérés dans l'illustre pénitente, sainte Marguerite, la ville de Foligno admirait les merveilles de la grâce dans une autre pénitente non moins illustre, à qui Dieu révélait des secrets et des mystères que la langue humaine ne saurait traduire. Ces deux grandes âmes seront à jamais la gloire de l'Ordre Séraphique, en même temps que, pour les grands pécheurs, un puissant motif d'espérance.

Angèle naquit à Foligno, ville de l'Ombrie, à trois lieues d'Assise, d'une famille opulente. Mariée jeune encore, elle commença à mener une vie de désordre. Mais un jour un rayon de la grâce pénètre dans son âme et elle s'approche du tribunal sacré de la pénitence : la honte, hélas, l'empêche de faire l'aveu de ses fautes les plus graves, et elle communie ainsi, ajoutant un sacrilège à ses autres iniquités. Bourrelée de remords, agitée nuit et jour de cruelles angoisses, elle s'adresse à saint François, et saint François la conduit auprès d'un saint prêtre. « Je me confessai pleinement cette fois, dit-elle, et je reçus l'absolution. Néanmoins je ne sentis pas d'amour ; l'amertume seulement, la honte et la douleur furent mon partage. »

La sincérité de la conversion d'Angèle se fit d'ailleurs assez connaître par les épreuves qu'elle eut à endurer, pendant deux ans, de la part du démon, irrité de voir lui échapper une âme si fortement engagée dans ses liens. « Il me fut donné, dit-elle, un tentateur à mille formes qui multiplia autour de moi les tentations et les peines... Je ne crois pas qu'on puisse exprimer ces douleurs ; pas un membre qui ne soit frappé, tordu, affligé par l'action diabolique... Quant aux tourments de l'âme, sans comparaison plus nombreux et plus terribles, les démons me les infligent à peu près sans relâche. » Au milieu de ces tortures

inexprimables on entendait Angèle s'écrier : « Gloire à vous, Seigneur ! votre croix est mon lit de repos ; j'espère y mourir et y trouver le salut. »

A cette nuit d'un cruel martyre succéda le jour radieux des visions, des extases et des consolations les plus douces. Elle reçoit des illuminations et des connaissances admirables sur le mystère de la Sainte Trinité, sur les attributs de Dieu et ses adorables perfections. Jésus-Christ lui fit aussi connaître quelque chose de sa Passion. Elle raconte ainsi : « La douleur de Jésus-Christ fut révélée à mon regard ; or, la langue ne saurait dire ce que j'ai vu, ni le cœur le sentir, tout sentiment me devient impossible, excepté le sentiment d'une douleur sans pareille dans ma vie. . . »

La fidèle amante du Sauveur fut encore favorisée de sept visions sur l'Eucharistie. Elle put contempler le Sauveur à travers les espèces sacramentelles, tantôt sous la forme d'un enfant merveilleusement beau, tantôt comme ensanglanté, crucifié et mort, tantôt environné d'une gloire ineffable. Joies de Noël, douleurs du Calvaire, gloire du Thabor : ce sont tous les mystères du Rosaire réunis dans l'Eucharistie. Un jour qu'elle désirait communier et ne pouvait recourir à un prêtre, les anges lui apportèrent eux-mêmes la divine Hostie. Durant douze années cette nourriture céleste fut son seul aliment ; elle la recevait tous les jours, et c'était assez pour soutenir en même temps son corps et son âme.

« C'est le sacrement de l'amour, dit Angèle, qui provoque dans l'âme la prière ardente ; c'est lui qui réveille la vertu d'impétration, il a pour ainsi dire le pouvoir d'arracher à Dieu l'objet de nos demandes ; c'est lui qui creuse l'abîme de l'humilité ; c'est lui surtout qui allume dans le cœur les flammes de l'amour. . .

Aussi bien ce sacrement est-il le don des dons et la grâce des grâces. Quand le Dieu tout-puissant et éternel vient à nous avec toute la perfection de l'humanité trois fois sainte et de la divinité, il ne vient pas assurément les mains vides. Pourvu que vous ayez subi l'épreuve que demande l'Apôtre, il vous fait remise des peines temporelles, vous fortifie contre les tentations, diminue la puissance de vos ennemis, et augmente vos mérites. C'est pourquoi je vous recommande à la fois, dans la réception du sacrement de l'autel, *la fréquence* et *le respect*. Oui, impossible de mesurer l'océan de grâces qu'apporte avec elle une seule communion, quand l'homme n'y met pas d'obstacle. »

Angèle fut aussi favorisée plusieurs fois de l'apparition de saint François, des saints anges et de la très sainte Vierge qui déposa le divin Enfant dans ses bras. Un Samedi Saint il lui fut donné de contempler le divin Rédempteur dans le

sépulcre, et elle put baiser la Plaie sacrée de son côté.

C'est ainsi que la sainte pénitente avançait à grands pas dans les voies de la plus sublime perfection. Et plus elle montait vers Dieu, plus elle descendait dans l'autre abîme : le néant de soi-même. « L'humilité, disait-elle, m'a engloutie comme un océan sans rivages. Je contemple dans l'abîme de mon néant la surabondance de mes iniquités ; je cherche inutilement par où les découvrir et les manifester au monde ; je voudrais aller par les cités et par les places, et crier : Voyez en moi la créature la plus vile, la plus remplie de malice et de mensonge ! voyez donc la semence de tout vice, voyez la graine de tout mal !.... Ne comprenez-vous pas que, si tout à coup le monde devenait vide de malice, je le remplirais toute seule par la surabondance de ma méchanceté ? »

L'éclat de sa sainteté avait réuni autour d'Angèle plusieurs personnes désireuses de marcher sur ses traces. Or un jour du Jeudi-Saint, Angèle conduisit ses compagnes à l'hôpital de St-Félicien ; là elles lavèrent les pieds et les mains des pauvres lépreux et, en mémoire du fiel et du vinaigre dont fut abreuvé le Sauveur, elles avalèrent l'eau qui avait servi à cet office de charité ; une douceur et une joie inénarrables qui inondèrent leur cœur, furent le prix de cet acte héroïque.

A ses chères disciples la sainte adressait des exhortations qui nous ont été conservées par son pieux directeur. Nous en extrayons un conseil qui peut être utile à tous : « La prière violente, qu'on arrache de ses entrailles en les déchirant, est très puissante auprès de Dieu.... Ce n'est pas aux consolations qu'il faut viser. Il y a peu d'amour et souvent beaucoup de présomption à chercher autre chose que la croix.... »

Avertie que l'heure de son passage à une vie meilleure est venue, Angèle réunit tous ses disciples et leur donne ses dernières instructions. « Mes enfants, leur dit-elle, estimez-vous inutiles, et comptez-vous pour rien. O Rien inconnu ! ô Rien inconnu ! » Et elle ajoute : « O mes enfants, aimez et ne jugez pas et ne méprisez personne ; car vous ignorez les jugements de Dieu. Beaucoup semblent damnés qui sont sauvés devant Dieu. Beaucoup semblent sauvés qui sont damnés devant Dieu.... Je vous lègue tout ce que je possède, tout ce que je tiens de Jésus-Christ, la pauvreté, l'opprobre et la douleur, en un mot la vie de l'Homme-Dieu. Ceux qui accepteront mon héritage seront mes enfants, ils seront les enfants de Dieu et auront la vie éternelle en partage. » Cela dit, elle éleva la main sur eux, leur donna sa bénédiction et s'endormit dans le Seigneur, le 4 janvier 1309.

B. Marc de Bologne

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1405-1479)

C'est à bon droit que l'on peut ranger le B. Marc de Bologne à côté des Bernardin de Sienne, des Jean de Capistran et des Jacques de la Marche. Soutien puissant et infatigable propagateur de la famille de l'Observance, il fut pleinement associé aux œuvres et aux travaux qu'entreprirent pour l'honneur de Dieu et le bien de l'Eglise, ces vaillants et intrépides fils de saint François, surnommés les quatre colonnes de l'Observance.

Marc naquit à Bologne de la famille sénatoriale des Fantuzzi, l'une des plus illustres de cette cité. L'inclination de Marc l'éloignait du brillant monde qui ouvrait toutes grandes ses portes devant le jeune homme ; en sorte qu'à l'âge de vingt-six ans, après de fortes études, il se présenta chez les Franciscains de sa ville natale, et y prit l'habit le jour de la fête de S. Marc, son patron. Ce furent le B. Jacques de Prémadizzi et saint Bernardin de Sienne qui furent chargés d'initier et de faire avancer le novice dans les voies de la perfection. A une telle école Marc fit de rapides progrès et devint un religieux accompli, apte à remplir les charges importantes dont il sera investi pendant la plus grande partie de sa vie religieuse.

Trois ans après sa profession, le jeune religieux fut nommé Gardien au couvent de Monte Colombo ; et après avoir rempli la même charge dans plusieurs couvents on le désigna comme Provincial de la Province de Bologne. Marc avait rempli deux fois cette fonction, lorsqu'en 1452 le Chapitre général des Observants cismontains le jugea digne de succéder à saint Jean de Capistran, comme Vicaire Général. Son premier soin fut de visiter toutes les Provinces. Partout il introduit de sages réformes et s'applique à faire refleurir l'esprit de saint François. Par trois fois il fut promu aux fonctions de Vicaire Général. Pendant qu'il exerçait sa charge pour la troisième fois il sauva la vie à l'Observance.

En l'année 1472, la famille de l'Observance était sérieusement menacée. Le Pape Sixte IV, successeur de Paul II, qui avait toujours été favorable aux Observants, et qui aimait particulièrement notre Bienheureux, se laissa persuader qu'il serait utile de ramener l'Ordre à l'unité, par la fusion des Conventuels et des Observants ; mais il n'était point question de réformer les Conventuels Sixte IV réunit donc le Consistoire des cardinaux, manda le B. Marc, et l'invita à exposer les raisons qu'il pour ait opposer à cette fusion. Le Bienheureux, qui était loin de s'attendre à une telle proposition, en fut profondément affligé ; il exposa ses raisons avec calme et fermeté, représentant que ce projet serait nuisible au maintien de la Règle chez ses religieux. Mais voyant qu'il ne pouvait amener l'auguste assemblée à entrer dans ses vues, il déposa aux pieds du Pontife le livre de la Règle, se jeta à genoux, et levant les yeux et les bras au ciel, il s'écria en versant des torrents de larmes : « O mon Séraphique Père, défendez vous-même votre Règle, puisqu'un misérable tel que je le suis, n'est plus capable de la défendre ! » Ayant ainsi pleuré, il sortit de l'assemblée, pleurant et sanglotant. Cette prière à l'accent inspiré, ces larmes du vénérable religieux furent plus efficaces que ses paroles ; le Consistoire se sépara sans prendre de décision, le Pape abandonna plus tard le projet et se montra plus que jamais favorable aux religieux de l'Observance.

Marc de Bologne fut toute sa vie un homme de fervente oraison, un modèle accompli d'humilité, de pénitence, de renoncement et de régularité. Dans l'administration il se montra toujours plein de douceur, de patience et de charité.

Le Chapitre général de l'Ordre s'étant réuni en 1475, personne ne songea à y députer le B. Marc. Alors, saint Jacques de la Marche ne l'apercevant pas parmi les vocaux, s'écria : « Qu'est-il donc arrivé, mes Frères ? Aucun des couvents de la Province de Bologne n'a trouvé digne de siéger au Chapitre le religieux le plus illustre de l'Ordre entier ? Pas un n'a reconnu le courage de celui qui a défendu et sauvé le corps entier de l'Observance ? Moi qui ne suis rien, si je me compare à lui, je viens avec le vote de tous les couvents de ma Province ; oserais-je siéger dans cette assemblée, si lui-même n'y siège pas ! » Ces paroles de l'incomparable apôtre firent une vive impression sur les Pères du Chapitre. Saint Jacques de la Marche obtint que Marc de Bologne fût appelé immédiatement, et il lui céda son droit de siéger à l'assemblée capitulaire.

Les dernières années de notre Bienheureux furent consacrées à la prédication et ce fut en s'acquittant de ce saint ministère qu'il fut atteint du mal qui devait l'enlever à la terre pour en faire un triomphateur dans le ciel.

3 AVRIL

B. Benoît le More

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1525-1589)

Benoît, que la couleur de sa peau fit surnommer le More, vit le jour dans le bourg de S. Philadelphe, au diocèse de Messine. Ses parents descendaient d'esclaves d'Afrique et étaient esclaves eux-mêmes. A l'âge de 18 ans, affranchi de l'esclavage, il devint laboureur. Mais il abandonna bientôt ses bœufs et sa charrue pour obéir à l'appel de Dieu qui le voulait ailleurs. D'abord ermite, observant la Règle de Saint François, il fut ensuite reçu comme frère convers au couvent des Frères Mineurs de Sainte-Marie de Jésus, près de Palerme. Il y devint en peu de temps un modèle accompli de perfection religieuse. On lui confia, en premier lieu, l'humble emploi de cuisinier. Benoît transforma sa cuisine en un sanctuaire, où tout en s'acquittant de son devoir il faisait monter vers le ciel l'encens de sa prière embrasée. Son ardente piété était alimentée par la pratique d'une austère pénitence. A l'exemple de saint François il faisait sept carêmes chaque année : son lit était la terre nue, encore n'y prenait-il qu'un sommeil bien court. Son habit était vil et rugueux ; car son zèle pour la pauvreté séraphique égalait son amour pour la mortification, et le Seigneur voulut montrer par un miracle combien il avait pour agréable cette prédilection de son serviteur pour cette vertu. Pendant qu'il était cuisinier il s'aperçut que les jeunes scolastiques, lavant la vaisselle selon l'usage établi dans l'Ordre, ne mettaient pas assez de soin à conserver certains restes du repas, et les laissaient perdre dans l'eau. Poussé par son zèle, le serviteur de Dieu leur dit : « Je vous en prie, mes frères, ne laissez pas perdre ces restes qui vous semblent si peu de chose, conservez-les plutôt pour les pauvres ; c'est le sang de ceux qui nous ont fait l'aumône pour l'amour de Dieu. » Considérant cette délicatesse de conscience comme exagérée, les jeunes religieux n'en tinrent pas compte. Le Saint prend alors le petit balai, servant à net-

toyer l'évier et auquel adhéraient quelques débris de nourriture, et s'adressant aux scolastiques : « Voyez, dit-il, mes enfants, si je vous ai dit vrai ; » et en même temps il sortit du balai qu'il pressait dans sa main une grande abondance de sang. Témoins de sa conduite et des prodiges qui la signalaient, guidés d'ailleurs en cela par une inspiration d'en haut, les supérieurs de Benoît lui confièrent la charge de gardien, à lui pauvre ignorant qui, d'après ses historiens, ne savait ni lire, ni écrire. La conduite de Benoît, pour qui cette élection fut un sujet de peine profonde et de confusion, justifia pleinement le choix de ses supérieurs. Son éminente sainteté, ses lumières surnaturelles, sa prudence remarquable suppléèrent avec avantage au défaut de science acquise, et avec ce tact exquis que donne la vertu, il savait rendre à tous le devoir facile et la religion agréable. Le temps de sa charge expiré, il fut nommé vicaire du couvent et maître des novices. Aux dons extraordinaires qu'il avait reçus du ciel vinrent s'adjoindre le don de science infuse et celui de la pénétration des cœurs, aussi les novices trouvèrent-ils en lui un maître consommé dans la formation des âmes religieuses. — Au terme de cette double charge, il revint à sa cuisine avec autant de bonheur que d'humilité ; cependant la renommée de sa vie et le bruit de ses miracles l'en firent sortir souvent pour consoler les affligés et soulager les pauvres qui furent toujours l'objet de sa prédilection. Il mit bien souvent à contribution la générosité de la Providence, à leur sujet, et toujours Dieu récompensait par des miracles sa tendre compassion pour leurs misères. Il guérit pendant sa vie des infirmes de toute sorte, un grand nombre de mères dans les douleurs de l'enfantement durent la vie à ses prières ; les procès de sa canonisation rapportent même plusieurs résurrections de morts. Mentionnons encore le don de prophétie, et la grande puissance sur les démons que Dieu communiqua à ce héros de l'humilité. — La vénération du peuple pour lui était telle, que lorsqu'il sortait du couvent, la foule se pressait autour de lui, pour lui baiser les mains, toucher son pauvre vêtement et se recommander à ses prières. Pour se soustraire à ces marques de vénération, il voyageait, autant que possible, de nuit, le capuce baissé, afin de n'être pas reconnu. Mais la gloire poursuivait le Saint à mesure qu'il la fuyait. Après sa mort, qui arriva au jour qui lui avait été révélé, il se fit un grand concours à son tombeau, et il s'y opéra beaucoup de miracles. Son corps retiré de la sépulture commune trois années après, fut retrouvé intact et est demeuré tel jusqu'à ce jour. Les esclaves prirent notre Saint pour protecteur, plusieurs cités le choisirent pour patron et il est considéré comme le modèle des supérieurs et des frères convers.

B. Bentivoglio de Bonis

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1188-1232)

On lit dans les Fioretti de saint François : « Comme un beau ciel parsemé d'étoiles, la Province de la Marche d'Ancône fut jadis embellie de pieux et saints frères, qui semblables à des astres brillants, resplendissaient sur l'Ordre de Saint François et sur le monde tout entier par la lumière de leurs exemples et de leur doctrine. » Parmi ces saints frères il faut compter notre Bienheureux. Il naquit à San Sévérino, en Italie. Durant sa jeunesse, il fut vivement impressionné par les prédications d'un disciple de S. François, le frère Paul de Spolète. Il se sentit attiré, par son exemple, à embrasser la vie pénitente du Pauvre d'Assise, et renonçant aux espérances du siècle, il alla trouver saint François et demanda à revêtir les livrées de la Pauvreté. Son sacrifice fut pour sa famille une source de bénédictions : car plusieurs suivirent son exemple.

Rempli de zèle pour le salut des âmes, Bentivoglio devint un apôtre infatigable ; du haut de la chaire, comme au tribunal de la pénitence, il embrasait les âmes des ardeurs de l'amour divin. Un jour qu'il prêchait au peuple, une étoile vint se reposer sur son front et illumina toute sa personne, Dieu voulant autoriser par ce prodige la parole de son serviteur. Un autre miracle récompensa sa charité pour un pauvre lépreux qu'on avait confié à ses soins. Bentivoglio avait reçu ordre de changer de couvent. Ne voulant pas abandonner son malade, le Bienheureux le chargea sur ses épaules, et se mit en marche, au moment où l'aurore commençait à poindre ; il fit ce voyage avec une telle rapidité qu'un aigle n'aurait pu le suivre.

Ce grand serviteur de Dieu était aussi favorisé de communications célestes : on le voyait souvent en extase, et élevé de terre. Le curé de San-Sévérino l'ayant aperçu un jour en oraison, élevé dans les airs et environné de lumière, en fut si frappé qu'il embrassa la vie religieuse dans l'Ordre de Saint François et y vécut saintement sous le nom de frère Massé.

B. Antoinette de Florence

VEUVE, CLARISSE

(1401-1472)

Née à Florence, d'une famille noble, Antoinette s'était engagée, bien jeune encore, dans le mariage ; mais quelques années après, elle eut la douleur de perdre son époux. Malgré les désirs de ses parents qui voulaient lui faire contracter une nouvelle union, elle résolut de n'appartenir plus qu'à Dieu et alla revêtir l'habit de la Pénitence dans un institut de Tertiaires Regulières de saint François. Son mérite éminent et sa grande vertu la firent appeler à diriger successivement, en qualité de supérieure, deux monastères de son institut. Elle se montra dans les fonctions de sa charge une supérieure accomplie et ses filles trouvèrent en elle la tendresse de la mère unie à la prudence du guide spirituel.

Cependant, quelque fervente que fut la vie des religieuses du Tiers-Ordre Régulier, la Bse Antoinette éprouvait le besoin d'une règle plus austère, d'une pauvreté plus complète, d'une abnégation plus entière. Sur le conseil de saint Jean de Capistran, l'illustre apôtre franciscain, elle se retira avec douze de ses religieuses dans un monastère d'Aquila pour y suivre dans toute sa rigueur la première Règle de sainte Claire. Etablie abbesse de la communauté, elle y fit régner la ferveur, le zèle pour le service de Dieu, l'esprit de pauvreté : elle y maintint surtout avec sollicitude la pureté de cette Règle qui forma une pléiade de Saintes pour le ciel ; on pourrait compter par centaines, dit le Nécrologe de l'Ordre, les religieuses, qui dans ce saint asile ont mérité l'auréole de la couronne céleste et de la virginité.

A la tête de cette sainte phalange Antoinette brille d'un vif éclat. Fidèle imitatrice de sainte Claire elle offrait à ses filles l'exemple de toutes les vertus. La première quand il fallait remplir quelque office humble, toujours au dernier rang quand il s'agissait de paraître, son humilité transpirait dans toute sa

personne, ses paroles et ses actions ainsi que dans le jugement qu'elle portait sur elle-même. Sa patience fut admirable. Pendant quinze années, elle accepta avec un courage invincible toutes les suites d'une infirmité cruelle. Sans parler des peines intérieures et des tentations diaboliques qui furent pour sa vertu ce que le creuset est pour l'or, elle eut à supporter d'innombrables épreuves qui lui vinrent de la part de ses parents, d'un fils qu'elle avait laissé dans le monde et des supérieurs de l'Ordre. En digne fille de sainte Claire et de saint François elle se consolait de ces épreuves par la pratique de la pauvreté, qui avait pour elle des charmes particuliers. Pourtant cette austérité et cet amour de la pauvreté ne portaient nullement atteinte à la tendresse qu'elle éprouva toujours pour ses filles ; leurs peines étaient les siennes ; leurs maladies et leurs infirmités la trouvèrent toujours compatissante et empressée. A tant de vertus la Bienheureuse donnait l'aliment d'une oraison continuelle. Dieu fit connaître par un miracle l'ardeur de cette oraison ; car une nuit, tandis qu'elle priait, un globe de feu vint se reposer sur sa tête et illumina le lieu où elle priait.

Parmi les miracles qui ont suivi sa mort, il faut citer le miracle permanent de la conservation de son corps, qui depuis 4 siècles ne connaît point encore les atteintes de la mort, même dans les traits et l'expression de son visage ; ses yeux sont ouverts et ses membres si souples qu'on peut facilement la changer de vêtements. C'est ainsi que Dieu se plaît, même ici-bas, à glorifier ceux qui l'aiment.

PRIONS

Seigneur, vous qui, à travers tous les sentiers de la vie, avez admirablement dirigé vers vous la Bienheureuse Antoinette votre servante, faites, nous vous en supplions, que ses mérites et ses exemples nous aident à parvenir à la patrie céleste.

Ainsi soit-il.

B. Julien de S. Augustin

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1606)

L'humilité et l'obéissance sont les deux vertus qui ont brillé d'un éclat particulier dans la vie de ce saint religieux. Voulant fuir à tout prix les dangers sans nombre qui se rencontrent dans le monde, le Bienheureux résolut, encore jeune, d'embrasser la vie religieuse et de se consacrer entièrement au service de Dieu.

Dans ce dessein, il se présente deux fois chez les Frères Mineurs qui le reçoivent avec charité et l'admettent à revêtir les livrées séraphiques ; mais deux fois il est expulsé du noviciat, après avoir été dépouillé du saint habit qu'il avait tant désiré, et à deux reprises différentes il se voit relancé dans le monde pervers qu'il avait voulu fuir à jamais. Plein d'humilité et de résignation, il supporte ces épreuves avec courage, il prie, se livre à la mortification et, une troisième fois, il est admis au noviciat et puis enfin à la profession solennelle.

Il avait conçu une si basse opinion de lui-même qu'il se considérait comme l'homme le plus misérable, digne de tous les tourments, même du feu de l'enfer. Sa plus grande joie était de recevoir des insultes et des mépris, accusé injustement il ne s'excusait jamais et s'humiliait comme s'il avait été coupable. Il lui arrivait même d'affecter l'ignorance et la rusticité pour s'attirer des moqueries. C'était cet amour des insultes qui lui faisait chérir l'office de frère quêteur qui lui était confié, parce qu'il y trouvait l'occasion d'être mortifié et méprisé.

L'humilité appelle l'obéissance, et bien des traits édifiants que nous ne pouvons citer nous montrent à quel degré le bienheureux Julien la pratiqua. Si, à son départ pour la quête, le Supérieur lui fixait le jour où il devait rentrer, Julien arrivait au jour indiqué, malgré la pluie, la neige, les intempéries ou les autres empêchements. — Le saint exercice de l'oraison était devenu si familier au Bienheureux qu'il y vaquait en tout temps et en

tout lieu. A l'église, dans les rues, sur les places publiques, ou en pleine campagne, son âme ne cessait de s'entretenir avec Jésus. Un jour, quêtant à la campagne, il avait reçu quelques poulets pour les malades du couvent ; désirant prier, il déposa la cage, l'ouvrit et laissa aller les volatiles en liberté tandis que son âme entrait en communication avec Dieu. Son oraison terminée, il se relève et dit à haute voix : « Mes frères, partons, il se fait tard. » Et les poulets d'accourir sur le champ et de rentrer l'un après l'autre dans la cage sans qu'il en manque un seul à l'appel.

L'amour divin dont notre Bienheureux était embrasé lui inspirait une charité sans bornes pour le salut des âmes. Non content d'offrir à Dieu de continuelles prières pour les infidèles, les hérétiques et les pécheurs, il leur adressait de vives exhortations que Dieu se plaisait souvent à ratifier par quelque miracle. En voici un entre mille ; un jour, il rencontre sur sa route des jeunes gens qui dansaient ; le bon frère s'approche d'eux et les exhorte à cesser ce divertissement dont il leur montre tous les dangers ; il les invite à venir plutôt avec lui à l'église où il veut leur faire un petit sermon pour le plus grand bien de leurs âmes. Les jeunes gens se mettent à rire et le bal continue. Voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, le serviteur de Dieu dit avec simplicité ; « Puisque vous ne voulez pas venir entendre la parole de Dieu, moi je trouverai des auditeurs qui m'écouteront volontiers. » Aussitôt il appelle les oiseaux qui viennent en grand nombre, font cercle autour de lui et écoutent silencieusement sa prédication : puis il les bénit et les congédie. — Confus et émerveillés, à la vue de ce prodige, les jeunes libertins se dispersent, publiant partout le miracle dont ils ont été les témoins.

Comme saint François son Séraphique Père, le bienheureux Julien aimait toutes les créatures du bon Dieu, il avait une prédilection marquée pour les petits oiseaux, ses auditeurs dociles. Un jour à Terrejon, un de ses bienfaiteurs veut lui préparer pour son repas quelques oiseaux qu'il vient de prendre. Le serviteur de Dieu s'y refuse, mais on ne l'écoute pas et voilà les oiseaux à la broche. Averti, le bon frère prend la broche d'une main, de l'autre il en retire les oiseaux or à mesure qu'il les prend dans sa main, ils se couvrent de plumes, reviennent à la vie et s'envolent joyeux. — C'était un témoignage que le Seigneur rendait à sa sainteté, et les témoignages de cette sorte abondent dans sa vie, car Dieu ne sait rien refuser aux âmes innocentes. — « Seigneur, qui avez conduit le bienheureux Julien au sommet de la gloire céleste par les sentiers de l'humilité et de l'innocence, daignez nous faire la grâce de marcher sur ses traces et d'aller à vous avec la pureté et l'humilité du cœur. »

S. Thomas de Tolentino

PRÊTRE ET MARTYR, FRACISCAIN
(1322)

Ce glorieux martyr, né à Tolentino, en Italie, entra jeune encore dans l'Ordre Séraphique où il se fit remarquer par son zèle pour la pure observance de la Règle. D'abord missionnaire en Arménie il est envoyé de là en Tartarie. Après avoir converti un grand nombre d'infidèles dans ces vastes contrées, il gagne la Chine et arrive à Cambalek, (aujourd'hui Pékin), capitale de l'empire. Déjà plusieurs enfants de saint François avaient travaillé dans ce pays infidèle et y avaient établi de nombreuses chrétientés. Mais la moisson était abondante et les ouvriers insuffisants. Notre Bienheureux se rend à Rome et vient exposer l'état des missions, les merveilles opérées et le besoin d'ouvriers apostoliques.

Le Pape fut comblé de joie en apprenant ces heureuses nouvelles : sept religieux de l'Ordre de saint François, choisis par le Général parmi les plus doctes et les plus zélés, furent revêtus du caractère épiscopal, pour être envoyés en Chine, avec mission de sacrer le Père Jean de Montcorvin archevêque de Cambalek (Pékin) et de se mettre ensuite à sa disposition. Thomas de Tolentino reprit avec eux le chemin de la Chine, accompagné d'autres Frères Mineurs. Le nouvel Archevêque envoya notre saint dans l'Inde Orientale (Hindoustan) : c'est là que Thomas de Tolentino devait couronner, par un glorieux martyre, un apostolat de trente années, pendant lesquelles il avait converti des milliers d'infidèles.

Il reçut la mort par le glaive, après avoir confessé la foi de Jésus Christ, et au moment où, à genoux et les mains élevées vers le ciel, il recommandait son âme à la très sainte Vierge. Trois de ses compagnons furent associés à son triomphe : Jean de Padoue, Pierre de Sienne et Démétrius de Géorgie.

B. Archange de Calatafimi

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1390-1460)

Le B. Archange était de la noble famille Placentini, bien célèbre en Sicile. De bonne heure il se retira dans un lieu désert, peu éloigné de la ville, et se cacha dans une caverne, où il passait les jours et les nuits, appliqué à la prière et à la méditation des choses saintes. Sa tendre dévotion à Marie lui mérita dès lors de fréquentes apparitions de l'auguste Vierge. Le B. Archange mena ainsi la vie érémitique, jusqu'au jour où un décret de Martin V ayant aboli tous les ermitages qui peuplaient la Sicile, il se présenta au couvent des Frères Mineurs de Palerme et y prit l'habit de l'Ordre. Après son noviciat il fut renvoyé à Alcamo où un hospice, jadis confié à ses soins, lui fut rendu pour devenir une maison de son Ordre. Ce que le Bienheureux avait été dans la solitude, il le fut dans cette sainte demeure qu'il embauma des parfums de ses héroïques vertus. On le vit s'appliquer à l'oraison, à l'humilité, à l'obéissance et aux plus rigoureuses austérités. Rigide observateur de la Règle, il s'employa de toutes ses forces à la maintenir dans sa pureté primitive. Il exerça la charge de Provincial, et remplit avec le plus grand fruit pour ses frères tous les devoirs d'un zélé et d'un charitable pasteur.

Le désir de procurer la gloire divine arrachait souvent notre Bienheureux à sa chère solitude ; débordant d'amour et de zèle, il allait évangéliser les pays environnants et inviter les hommes à la pénitence. Dieu rendit sa parole efficace et la confirma par de nombreux miracles. Enfin, après de longues années, passées dans la pénitence et employées à l'œuvre du salut des âmes, il quitta le théâtre de ses combats comme un athlète sort de l'arène où il a conquis tous les applaudissements pour sa valeur et ses exploits. Les anges et les saints vinrent au devant de celui qui méritait tant de leur être associé.

B. Charles de Sezze

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1613-1670)

Ses parents, plus distingués par leur vertu et leur esprit de foi que par leur fortune, vivaient du travail des champs. Remarquant dans le jeune Charles d'heureuses dispositions pour la piété, ils l'envoyèrent de bonne heure à l'école, espérant que le Seigneur lui ferait l'honneur et la grâce de l'appeler au sacerdoce. Mais Dieu avait sur lui d'autres desseins. Son peu de succès dans l'étude l'obligea à abandonner l'école. Rentré dans la maison paternelle, il aida ses frères dans la garde des troupeaux et la culture des champs. La solitude développa dans son âme l'amour du recueillement et le dégoût du monde, tandis que la lecture de la vie des saints excitait en lui un vif désir de les imiter.

Il était dans sa vingtième année, honoré et aimé de tous ceux qui le connaissaient, à cause de l'aménité de ses mœurs et de sa sainteté, lorsqu'il tomba gravement malade. Les ressources de l'art sont impuissantes à conjurer le danger qui le menace ; mais lui, plein de confiance en Dieu, fait le vœu d'embrasser la vie religieuse, s'il recouvre la santé.

Dieu agréa son vœu, et Charles, une fois guéri, n'a rien de plus à cœur que de se faire admettre dans la famille religieuse des Franciscains qu'il avait toujours particulièrement aimés. Mais avant d'arriver au comble de ses désirs, il lui fallut surmonter de nombreux et difficiles obstacles, tant de la part de ses amis et de ses proches, que de ses parents dont il était toute l'espérance. Avec le secours de Dieu, il vint à bout et obtint enfin ce qu'il désirait si ardemment. A 22 ans il était reçu chez les Frères Mineurs et avait bientôt le bonheur de se consacrer à Dieu par la profession solennelle. Ses Supérieurs l'envoyèrent à Rome et c'est là dans le couvent de San Francesco a Ripa qu'il passa le reste de ses jours. Chose étonnante ! ce pauvre Frère qui n'avait jamais étudié et qui savait à peine lire et écrire, excita

bientôt l'admiration des hommes les plus doctes, exposant avec lucidité des questions très difficiles, et composant divers traités de spiritualité. Il raconte lui-même qu'ayant reçu ordre d'écrire sur la perfection et ne sachant comment s'y prendre il avait eu recours à la prière, se recommandant au saint roi David, à l'apôtre saint Paul et à sainte Thérèse. Tandis qu'il priait à l'autel de la Vierge du Carmel, il entendit une voix qui lui disait : « Celui qui m'a éclairée par sa grâce, te donnera aussi la lumière nécessaire. Ne crains rien. » Se trouvait-il arrêté par l'obscurité qui régnait dans son intelligence, il recourait au grand livre du crucifix et en recevait d'abondantes lumières. C'est ainsi qu'il a composé plusieurs traités de spiritualité approuvés par la Sacrée Congrégation des Rites.

Au don si remarquable de science infuse, le Seigneur en ajouta plusieurs autres. Un jour qu'il assistait à la messe, un rayon lumineux, parti de la sainte Hostie, vint le frapper au cœur et laissa sur sa chair l'empreinte sacrée d'un des clous de la Passion du Sauveur. Après sa mort, à la place de cette empreinte, il se forma une excroissance de chair en forme de clou, qui fut reconnue comme miraculeuse par treize médecins de la ville. — Le Frère Charles avait reçu aussi le don de prophétie. La plus remarquable est celle qu'il fit au Pape Clément IX, un mois avant sa mort. Le Bienheureux était aller visiter le Pontife mourant : « Nous nous reverrons à la fête de l'Epiphanie, » lui dit-il en se retirant, et en effet le saint Frère rendit ce jour-là son âme à Dieu en annonçant, qu'à ce même instant Clément IX sortait du Purgatoire pour jouir de la gloire céleste.

Dieu, qui peut tout, a souvent choisi, parmi les hommes que ne recommandaient ni la naissance, ni le génie, ni aucun des autres avantages d'où viennent l'autorité et le pouvoir dans le monde, ceux qu'il voulait combler des dons admirables de sa grâce, et le Bienheureux Charles de Sezze doit être compté parmi ces privilégiés.

PRIONS

« Seigneur Jésus, qui avez miraculeusement blessé le cœur du Bienheureux Charles par un rayon d'amour divin parti de la Sainte Hostie, à sa prière regardez-nous avec miséricorde et dans votre bonté enflammez nos cœurs du feu de votre amour. »

B. Ange de Chivasso

PRÊTRE, FRANCISCAIN

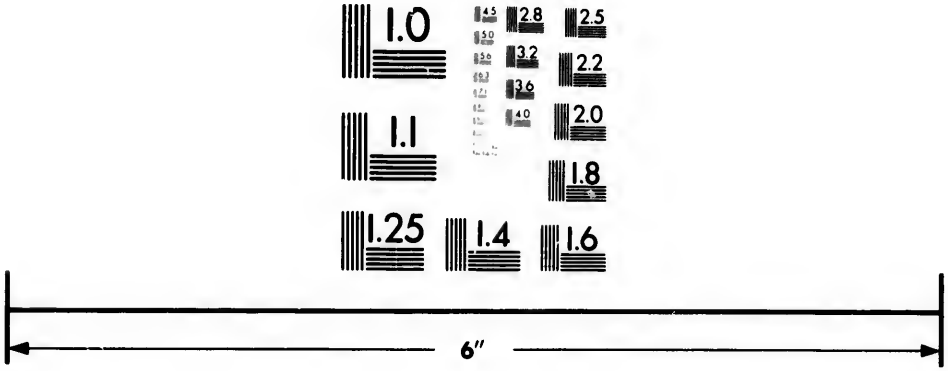
(1411-1495)

Ce fut à 33 ans que le B. Ange sacrifia pour Jésus, qui avait sollicité son cœur, un avenir tout plein de gloire, d'honneurs et de richesses. Il avait fait de brillantes études à l'Université de Bologne, il était docteur en théologie, en droit canon et en droit civil, il avait été élevé à la dignité de sénateur ; à la noblesse de sa naissance, à sa grande fortune venaient s'ajouter la faveur des princes et la considération publique ; mais il était de la race des géants de la perfection chrétienne, il méprisa tous ces avantages, pour revêtir les livrées séraphiques chez les Franciscains de Gênes. A l'ombre du cloître, l'amour de la croix ne fit qu'augmenter dans son cœur, et dans la contemplation du crucifix il puisa le zèle pour le salut des âmes et l'amour de la sainte pauvreté, deux vertus qu'il chérit particulièrement durant sa vie.

Devenu prêtre il travailla avec ardeur à la conversion des pauvres pécheurs. Pour eux il n'épargnait ni prières, ni pénitences, ni fatigues ; il prêchait le jour, il priait la nuit. Les pauvres étaient ses amis, il mendiait souvent pour eux, les visitait dans leurs demeures et dans les hôpitaux. Partout où il allait, il s'employait à établir et à consolider les Monts de piété, œuvre instituée par les Franciscains, dans le but de soustraire les pauvres à la rapacité des juifs et des usuriers.

La science et l'expérience que déploya notre Bienheureux dans la conduite des âmes firent rechercher ses conseils d'un grand nombre de personnes de toute condition ; Charles Ier, duc de Savoie, l'obtint pour son confesseur ordinaire ; la Bse Paule Gambara, comtesse de Bénasco, embrassa sous sa direction le Tiers-Ordre de saint François, et fut conduite par lui à un très haut degré de sainteté. Ange fut encore en relation avec sainte Catherine de Gênes qui voulut, elle aussi, bénéficier des conseils de l'illustre fils de S. François. On ne saurait dire com-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

bien furent abondants les fruits de salut que notre Bienheureux recueillit pendant le cours de son ministère apostolique. Pour aider les directeurs des âmes et les faire profiter de sa propre expérience le B. Ange composa une somme de cas de conscience, appelée de son nom : *Summa Angelica* ; ce livre remarquable fut édité plusieurs fois à Vénise.

Notre Bienheureux considérait le Tiers-Ordre de saint François, comme l'un des moyens les plus efficaces de sanctification pour les âmes ; aussi ne cessa-t-il de travailler à sa diffusion au sein du peuple chrétien. Dans un discours sur le Tiers Ordre, il s'écrie : « O Règle très sainte, qu'ils sont coupables ceux qui vous méprisent ! O Règle très parfaite, qu'ils sont aveugles ceux qui vous critiquent ! O Règle, source de bien, quel châtiment méritent ceux qui murmurent contre vos prescriptions ! Paresseux et négligents, que faites-vous donc ? Pourquoi ne pas embrasser cette sainte Règle ? Pourquoi différer ? Qu'attendez vous ? » — Il concluait ainsi : « Il n'y a personne, disait-il, qui, s'il ne peut embrasser le 1er ou le 2e Ordre de saint François, ne puisse du moins entrer dans le 3e et mériter de la sorte que la paix et la miséricorde de Dieu reposent sur lui. »

En deux circonstances, il fut chargé par le Souverain Pontife de missions importantes. Au moment où Mahomet II s'emparait d'Otrante et menaçait l'Italie, Sixte IV eut recours au B. Ange pour prêcher la croisade contre les Turcs, en qualité de nonce apostolique. Le saint prêche la guerre sainte avec feu et bientôt les guerriers s'enrôlent nombreux sous l'étendard de la croix et sauvent l'Europe. Onze ans plus tard, Innocent VIII confie à notre saint la difficile mission d'aller évangéliser les hérétiques qui infestaient de leurs doctrines les montagnes du Piémont et de la Savoie. Malgré ses quatre-vingts ans, le bienheureux Ange entreprend ce nouvel apostolat avec courage et a le bonheur de ramener dans le giron de l'Eglise une multitude d'égarés. Il passa les deux dernières années de sa vie dans la contemplation et mourut chargé d'ans et de mérites.

Il avait méprisé les honneurs de la terre et ses richesses pour l'amour de Jésus Christ, il reçut en échange une gloire immortelle et les richesses de la grâce et de la béatitude, richesses que la rouille, ni les vers ne peuvent détruire. Demandons au B. Ange qu'il nous obtienne de savoir préférer la vertu aux richesses, les biens de l'éternité aux biens et aux honneurs passagers de la terre.

B. André Hibernon

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1534-1602)

Une épreuve, infligée à sa piété filiale, fut pour le B. André, le moyen choisi par la divine Providence pour le retirer du monde et l'engager dans la voie étroite de la pénitence.

André appartenait à une noble et antique famille de Carthagène, que des revers de fortune avaient jetée dans un état voisin de l'indigence. Il passa sa jeunesse à Valence chez un de ses oncles ; durant ce séjour, à la pratique des devoirs de la vie chrétienne il joignit un grand amour pour le travail, et dans l'espoir de former une dot à sa sœur, il ne recula devant aucun labeur. Agé de 20 ans, il retournait en Espagne emportant avec lui le fruit de ses épargnes péniblement amassées, et il jouissait déjà du plaisir et de la surprise qu'il allait causer à sa sœur, lorsqu'il tomba entre les mains des voleurs, qui le dévalisèrent et le réduisirent à n'apporter que des regrets à sa chère famille. Cette circonstance, pénible pour son cœur, le fit rentrer profondément en lui-même : comprenant tout le néant des biens terrestres, il revêtit l'habit des Frères Mineurs, et sans se soucier des peines ni des obstacles, le regard fixé sur la croix du Sauveur, il entra hardiment dans la voie de l'humilité et de la souffrance. Les plus durs et les plus humbles travaux du couvent étaient son partage de prédilection ; son bonheur était de demander l'aumône dans les rues, de porter sur son dos le fardeau que l'on fait porter d'ordinaire aux bêtes de somme, comme aussi de suppléer ses frères dans les fonctions pénibles et humiliantes. Si, par vénération pour son âge et ses vertus, on l'appelait le *saint vieillard*, il répliquait aussitôt : « Ne dites pas le *saint*, mais le *sot.* » — Quelquefois les Supérieurs le reprenaient sévèrement afin de l'éprouver ; alors il se prosternait, écoutait en silence, et les remerciait bien sincèrement de leurs observations.

De ce grand mépris de lui-même, naissait pour le Bienheureux

une faim insatiable d'austérités, jeûnes rigoureux, sanglantes disciplines, macérations incessantes. Jusqu'à sa mort et au milieu des plus pénibles emplois, comme des courses les plus fatigantes, il porta sous ses vêtements une sorte de cilice qu'il avait façonné lui même avec des fers, grossièrement joints. Son grand amour pour la pauvreté le portait à choisir pour son usage ce qu'il y avait de moindre dans la maison ; son habit était usé, rapiécé et tenait à peine sur ses épaules. Ayant la charge de frère réfectorier, il ramassait les miettes avec le plus grand soin ; il mettait ensuite ces miettes tremper dans l'eau, puis les faisait cuire de nouveau, c'était là son pain à lui. Ces rigueurs contre lui-même n'altéraient pourtant en rien sa charité envers le prochain. Tout au contraire, il s'industriait à servir ses frères en toute occasion, à les soulager dans leurs travaux, comme à les assister dans leurs maladies et leurs infirmités. Les pauvres trouvaient en lui un frère et un ami compatissant qui les consolait, venait en aide à leur indigence, dans la mesure du possible ; il les recommandait aux personnes charitables dont la fortune pouvait suppléer à son insuffisance. — Nous ne pouvons entrer dans les détails de cette vie admirable, ajoutons seulement que le bien spirituel des âmes sollicitait vivement sa charité ; qui dira le nombre de pécheurs que ramenait à Dieu cet humble frère, par sa parole toute de flamme ? Ce que les autres prédicateurs et confesseurs ne pouvaient obtenir, il l'obtenait par ses prières et ses pénitences. A une tendre dévotion envers le mystère de la Croix et celui du Tabernacle, il joignait un filial attachement envers la Sainte Vierge. Il avait aussi des communications avec les esprits célestes, qui venaient l'aider quand il avait à faire un travail trop fatigant. Il resta, un jour, à servir les messes jusqu'au moment de servir le dîner. Un ange se mit à l'œuvre et prépara le repas à la place de frère André. Le Bienheureux prédit le jour de sa mort quatre ans à l'avance, et en ce même jour il alla jouir de la récompense que le Seigneur lui réservait.

PRIONS

Seigneur, qui avez voulu rehausser par la grâce de la contemplation, l'innocence admirable du Bienheureux André votre serviteur, accordez-nous, à ses prières, de pouvoir nous attacher de tout cœur à vous seul, à travers tous les dangers et les périls du monde. Par Jésus-Christ Notre Seigneur. Ainsi-soit-il.

B. Conrad d'Ascoli

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1234-1279)

La patrie de notre saint fut Ascoli dans la Marche d'Ancône. Ses parents nobles et pieux, l'élevèrent avec soin. A peine âgé de 7 ans, Conrad se lia d'amitié avec un jeune enfant de son âge et cette amitié ne devait jamais se démentir. Ensemble ils entrèrent au couvent des Frères Mineurs d'Ascoli ; ensemble ils prirent l'habit et firent leur profession religieuse ; ensemble aussi ils se livrèrent à l'étude et furent appelés par les supérieurs de l'Ordre à enseigner la théologie, dans la Ville éternelle. Quelques personnes ayant vu un jour le petit Conrad à genoux devant son compagnon, lui demandèrent pourquoi il lui donnait de telles marques de vénération : « Ah ! répondit Conrad, c'est que je vois dans ses mains les clefs du ciel ; » notre petit saint jouissait déjà du don de prophétie, car son ami était le *futur Général des Franciscains*, le *Père Jérôme d'Ascoli*, le *futur successeur de saint Pierre*, le *Pape Nicolas IV*.

Quand le Père Jérôme eut été promu au généralat, notre Bienheureux obtint la permission de passer en Afrique pour y dépenser sa vie à la conversion des pauvres païens. Là, au prix de fatigues inouïes et de courses incessantes dans les diverses contrées de la Lybie, aidé du reste d'en Haut par le don des miracles, le fervent missionnaire arracha à l'idolâtrie de nombreuses familles et à l'enfer des milliers d'âmes. Irrité de ses succès, le démon lui suscita chaque jour des tribulations nouvelles, il en vint jusqu'à le frapper continuellement, mais le serviteur de Dieu lui opposa la prière et sortit toujours victorieux des attaques de l'esprit de ténèbres. Au nom de l'Adorable Trinité qu'il prêchait toujours, Conrad rendait la santé aux malades, guérissait les paralytiques, mettait en fuite les démons ; il ressuscita même deux morts en Afrique, par l'invocation de cet auguste mystère.

Le B. Conrad pratiquait la pénitence à un degré héroïque. Il couchait sur une planche, ne prenant qu'un court sommeil, portait un vêtement grossier et marchait toujours nu-pieds. Il se nourrissait au pain et à l'eau quatre jours par semaine, les lundi, mercredi, vendredi et samedi. Il consacrait les mardi et jeudi à la délivrance des âmes du Purgatoire; ses prières et ses jeûnes furent si efficaces que des âmes nombreuses lui durent de voir abréger leurs peines, ainsi que Dieu le lui révéla par le ministère de ses anges. La Passion du Sauveur était le sujet habituel de ses méditations; le jour du Vendredi-Saint, il sentait redoubler sa compassion aux douleurs de l'Homme-Dieu, et chaque année, en retour de sa ferveur, Jésus daignait, en ce jour, lui apparaître tel qu'il fut devant Pilate et le peuple Juif, abreuvé d'afflictions et couronné d'épines.

Malgré les prodiges que son zèle opérait sur la terre d'Afrique, il fut bientôt rappelé en Europe par le Pape Nicolas III et envoyé, avec son ami, à Paris, pour négocier la paix entre les rois de France et d'Espagne. Leur mission terminée, ils revinrent à Rome, et de nouveau Conrad reçoit l'ordre du Souverain Pontife de se rendre à Paris pour y professer la théologie. Il ne tarda pas à attirer l'admiration de tous. Non moins éloquent que savant, il passait de la chaire du professeur à celle du prédicateur et trouvait encore le temps de visiter les hôpitaux au service desquels il mettait tous les trésors de tendresse et de compassion qui étaient dans son âme. — Pendant ce temps, son vieil ami élevé au souverain pontificat voulait associer Conrad au gouvernement de l'Eglise. Il le rappela à Rome dans l'intention de le nommer Cardinal et d'en faire son conseiller intime. Mais, en passant à Ascoli, notre saint demanda au Seigneur de le soustraire aux honneurs; il tomba dangereusement malade, et peu après il rendit son âme à Dieu, en disant : « Seigneur, j'ai espéré en vous et je ne serai point confondu dans l'éternité. » Le Pape Nicolas IV pleura amèrement la mort de son ami et déplora la perte que faisait en lui la Ste Eglise, car il attendait beaucoup de son zèle et de ses conseils pour l'aider dans son gouvernement. Les habitants d'Ascoli, fiers de la gloire de leur bienheureux concitoyen, lui élevèrent un tombeau magnifique. Quelques années plus tard, on construisit une église pour y transporter ses précieux restes; son corps fut trouvé sans corruption, et répandant une odeur suave.

B. Léopold des Gaiches

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1732-1815)

La même année, où saint Léonard de Port-Maurice, le grand apôtre Franciscain, qui par ses efficaces prédications avait remué l'Italie et ramené tant d'âmes à Dieu, allait se reposer de ses travaux et jouir de la gloire des vainqueurs, la milice séraphique ouvrait ses rangs à un nouveau soldat. Or, ce combattant qui au premier jour de sa nouvelle vie prenait saint Léonard pour modèle, était digne de prendre la place de celui dont il devait reproduire si fidèlement les vertus apostoliques.

Né à Gaiches, bourgade du diocèse de Pérouse, Léopold avait passé son enfance sous le regard attentif de ses pieux parents, occupé à la garde des troupeaux. A peine a-t-il fait profession dans l'Ordre Séraphique, qu'il s'adonne à l'étude avec ardeur et persévérance, au point que ses supérieurs le désignent pour enseigner la philosophie et la théologie à ses frères. Il professa ces deux sciences, pendant plusieurs années, après son sacerdoce. Jamais pourtant il ne chercha ni la gloire, ni la louange des hommes, mais uniquement la gloire de Dieu et l'avancement des religieux confiés à ses soins. Il s'appliquait à enrichir leur intelligence, tout en les aidant à orner leur cœur des plus saintes vertus. Quant à lui, amateur du silence et de la cellule, il travaillait à faire fleurir le jardin fermé de son âme, afin de lui faire porter des fruits plus abondants.

Ainsi préparé, il pouvait s'élancer à la conquête des âmes. Il fut, en effet, chargé du ministère de la prédication, et si l'obéissance le détourna des pays infidèles où il eût aimé dépenser l'ardeur de son zèle et même verser son sang, ce ne fut pas sans des transports de joie qu'il entreprit son apostolat en Italie. Dès ses premiers travaux, il recueillit des fruits immenses. En voyant apparaitre ce religieux mortifié, les yeux baignés des larmes qu'il avait répandues au pied de son crucifix, le front ceint

d'une couronne d'épines, une chaîne de fer enroulée autour du cou, une grande croix à la main, l'émotion gagnait les cœurs; à l'émotion succédaient les larmes, et bien souvent le saint missionnaire fut obligé de suspendre, et parfois d'abandonner son sermon pour laisser place aux cris de repentir qui s'élevaient de tous les points de l'auditoire, implorant le pardon et la miséricorde de Dieu. A ces démonstrations succédaient les actes. Qui dira les conversions sans nombre et, pour ainsi dire, prodigieuses qu'il opéra? A sa parole des ennemis jurés se réconciliaient, le bien d'autrui était restitué, des habitudes coupables et invétérées complètement déracinées : tandis que, d'autre part, des jeunes gens, à la fleur de l'âge, couraient s'enfermer dans les cloîtres : des jeunes filles auxquelles souriaient les plus belles espérances de la vie, renonçaient aux plaisirs du monde pour aspirer aux noces de l'Agneau sans tache. Enfin, une multitude innombrable de personnes se renouvelaient dans l'esprit de pénitence et prenaient l'habit du Tiers-Ordre de saint François, afin de mener une vie plus régulière et plus parfaite. Rien ne résistait à ses arguments, simples, il est vrai, mais longtemps préparés dans le feu d'une oraison ardente.

Appelé à gouverner ses Frères, il se hâta de se démettre de ses fonctions, afin de se donner tout entier aux observances de la Règle. Dans ce but, il fonda un *ritiro* (couvent de retraite) sur le Mont Luc près de Spolète et lui donna des règles spéciales qui méritèrent l'approbation du Siège Apostolique. C'est là que brilla d'un éclat merveilleux la constance du Bienheureux Léopold. Aux jours mauvais de la Révolution qui, à la fin du XVIIIe siècle, bouleversa la France et l'Italie, on s'attaqua à son couvent ; la violence, armée d'une loi inique, le força à quitter sa chère retraite, il partit donc avec plusieurs de ses frères, mais ils gardèrent dans le monde leur genre de vie.

Il ne cessa de prêcher à travers l'Ombrie ; refusant de prêter le serment constitutionnel devant l'officier civil, il fut pour ce fait envoyé plusieurs fois en exil, laissant à tous un exemple admirable de courage chrétien.

A tant de vertus et de zèle, le Seigneur répondit par des faveurs singulières, dont il gratifia son serviteur. Le don des miracles lui était presque habituel, il fit de nombreuses et importantes prédictions toujours réalisées, enfin il pénétrait les secrets des cœurs ; ces faveurs jointes à ses effrayantes austérités avaient fait de lui un objet de vénération pour l'Italie entière, qui le pleura à sa mort, comme on pleure un père et un grand bienfaiteur.

B. Egide d'Assise

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1292)

Le Séraphique Docteur saint Bonaventure a porté de lui ce jugement : « Qu'il avait reçu du ciel la grâce *d'aider d'une manière efficace ceux qui l'invoquent pour obtenir les biens de l'âme.* » C'est qu'en effet, Egide était une de ces âmes simples et fidèles avec lesquelles le Seigneur se complaît. Ayant appris, un jour, que saint François avait admis deux disciples, il se dit à lui-même : « Pourquoi ne ferais-je pas moi aussi comme ces deux frères, et pourquoi n'irais-je pas me joindre à ces *insensés* qui ont la *folie* de préférer les biens du ciel à ceux de la terre ? » Et incontinent il va trouver saint François. Il était riche, il abandonne tout et revêt l'habit de la pauvreté. Le nouveau Frère était digne d'être admis parmi les premiers compagnons de saint François. C'était, avons-nous dit, une âme simple et candide dans laquelle se trouvaient à la fois une tendre charité pour les autres et un profond mépris de soi, joint à un ardent amour des humiliations. Que de traits aimables dans sa vie révèlent cette charmante simplicité que notre Père chérissait tant ! Un jour, il s'entretenait avec saint Bonaventure, dont il admirait la piété autant que la science, et lui exprimait ses regrets de ne pouvoir louer le Seigneur autant que les savants de l'Ordre. « Quand Dieu n'aurait donné à l'homme que son seul amour, dit le Docteur Séraphique, cela lui suffirait. — Eh ! quoi, reprend Egide, un ignorant peut aimer Dieu autant que le docteur le plus savant ? — Assurément, répondit saint Bonaventure, et Egide, ivre de joie, court au jardin et crie par-dessus les murailles : « Femmes pauvres et ignorantes, réjouissez-vous, car vous pouvez aimer Dieu autant et plus que frère Bonaventure. »

Egide n'avait point étudié, mais il avait un maître qui lui donnait de grandes lumières : c'était le Saint-Esprit lui-même. Le Pape et les Cardinaux ne dédaignaient pas de venir le consulter. Un jour il voit venir à lui un illustre savant de l'Ordre de saint

Dominique, tourmenté par un doute sur la virginité de Marie. Egide va au-devant de lui et lui parlant le premier, il lui dit en frappant la terre avec son bâton : « O mon frère, elle est Vierge avant l'enfantement divin ! » Au même instant un lis magnifique sort de terre. Frappant de nouveau la terre, il ajoute : « Elle est Vierge dans son enfantement, » et un second lis parait à côté du premier. Une troisième fois il frappe la terre et s'écrie : « Elle est Vierge après son enfantement, » et aussitôt un troisième lis éclatant de blancheur se dresse devant eux. La tentation du théologien avait disparu.

Saint Louis, Roi de Florence, étant venu en habit de pèlerin visiter le tombeau de saint François, s'était arrêté à l'érouse où était le B. frère Egide et sans se faire connaitre demanda à lui parler. Egide, apprenant par révélation que ce pèlerin n'était autre que le roi de France, descendit au parloir, et les deux Saints, comme s'ils eussent été liés de la plus ancienne et de la plus étroite amitié, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, tombèrent à genoux, restèrent longtemps ainsi sans proférer une seule parole, se séparèrent sans avoir échangé le moindre mot. Comme on lui reprochait ce manque de civilité, Egide disait ensuite : « La langue humaine est incapable d'exprimer les secrets de Dieu, c'est pourquoi nous n'avons point parlé. Sachez, mes Frères, que le roi m'a quitté satisfait et le cœur rempli de consolation. »

Un jour le P. Gardien envoya à la quête un frère qui était en oraison. Celui-ci vint se plaindre au Frère Egide disant qu'il serait mieux pour lui de continuer sa prière. - « Mon Fils, répondit Egide, vous n'avez donc pas encore compris ce que c'est que la prière. La véritable prière, c'est de faire la volonté de son Supérieur, c'est d'accomplir ce que l'obéissance et le devoir demandent de nous. » Belle parole qu'il est bon de se rappeler souvent.

Le bienheureux Egide mourut consumé par l'amour divin, après avoir été ici-bas une copie vivante de son Séraphique Père. Ce Bienheureux avait coutume de dire : « Il y a trois choses très importantes et très utiles et celui qui les possède ne saurait tomber dans le mal ; ces trois choses sont : supporter de bon cœur pour l'amour de Jésus-Christ toutes les peines qui nous arrivent ; nous humilier en toutes choses et à chaque instant ; aimer fidèlement, et de tout notre cœur, le bien suprême, céleste et invisible.

Daignez, ô Bienheureux, notre frère, intercéder efficacement auprès de Dieu et nous obtenir de Lui les trois moyens de sanctification que vous nous avez recommandés.

S. Fidèle de Sigmaringen

MARTYR, CAPUCIN

(1577-1622)

Ce glorieux martyr de Jésus-Christ, naquit à Sigmaringen, petite ville de Souabe. Après de brillantes études dans la célèbre Université de Fribourg, il conquit le grade de docteur, et fut inscrit parmi les avocats de Colmar, en Alsace. Il abandonna bientôt cette fonction pour revêtir les livrées séraphiques. Au noviciat, Fidèle justifia sa dénomination, car il fit, malgré les efforts du démon, de tels progrès dans la voie de la perfection, qu'on le considérait comme une vivante image de son Séraphique Père et que les Supérieurs de l'Ordre, après l'avoir admis au sacerdoce, lui confièrent la charge de Gardien. Il s'acquittta de cette mission comme savent le faire les saints. L'observance exacte de la Règle et le maintien de la sainte pauvreté faisaient surtout l'objet de son zèle.

Au milieu de ses occupations, n'oubliant pas les âmes, il travaillait à la conversion des pauvres pécheurs et, à l'exemple de saint François, désirait ardemment répandre son sang pour la défense de la Foi. Il ne demanda pas en vain cette grâce à la sainte Vierge. Envoyé en Suisse par la Sacrée Congrégation de la Propagande, il s'y consacra, malgré les fatigues et les persécutions, à la conversion des Calvinistes ; prêchant partout la parole de Dieu il faisait briller la vérité, dans toute sa splendeur, aux yeux d'une foule de malheureux, jusque là aveuglés par l'hérésie. L'enfer s'émut de ses succès, et, un jour tandis qu'il prêchait dans l'église, des hérétiques obstinés le sommèrent d'embrasser la doctrine de Calvin. « Non, jamais, répondit le Saint avec calme et fermeté, je ne suis pas venu ici pour embrasser l'hérésie, mais pour la combattre. » Alors ces forcenés se jettent sur lui, le frappent avec rage, l'immolent dans le lieu même où le Divin Maître se sacrifie chaque jour pour nous, et l'invincible athlète de la foi cueille ainsi la palme tant désirée. Puissions-nous imiter, nous aussi, la constance du bienheureux Fidèle pour servir fidèlement Jésus-Christ, en méprisant le respect humain !

Bse Jeanne-Marie de Maillé

VEUVE, DU TIERS-ORDRE

(1331-1414)

Jeanne-Marie de Maillé naquit au château de la Roche au diocèse de Tours. Dès sa plus tendre enfance elle fut prévenue de bénédictions divines ; le recueillement, la prière, la lecture de la vie des saints faisaient ses délices, et en vain Jeanne de Montbazon sa mère essaya-t-elle de l'attirer aux distractions ordinaires à sa condition. Une voix intérieure la sollicitait à d'autres conversations et à d'autres joies. Elle n'avait que onze ans, quand un jour de Noël, assistant au saint sacrifice avec ferveur, elle fut ravie en extase et goûta pour la première fois ces consolations célestes dont elle devait être si souvent inondée. Peu de temps après, la Vierge Marie lui apparut, tenant entre ses bras le divin Enfant ; d'un encensoir d'or la Vierge versait des gouttes de sang sur les vêtements de la sainte, et offrant Jésus à son adoration, elle lui recommanda de toujours méditer sur la Passion douloureuse.

A l'âge de 15 ans, ses parents la fiancèrent au Seigneur Robert de Silly. Elle fut consternée de ce dessein, mais le Seigneur daigna la rassurer dans une vision et lui garantir le trésor de sa virginité, et dès lors, elle ne fit plus de difficulté d'accepter l'époux qu'on lui avait choisi. D'ailleurs un ange apparut à Robert pour lui recommander la vertu de sa jeune épouse. Leur union virginale dura treize ans, consacrés entièrement à l'amour du Christ et à la pratique des œuvres de charité. Après ces 13 années de bonheur, Robert de Silly mourut et la jeune veuve, dépossédée, chassée brutalement du château, trouva à grande peine un refuge dans la chaumière d'une ancienne servante. Comme sainte Elisabeth, patronne du Tiers-Ordre, elle souffrit avec une grande patience les pénibles épreuves qui l'affligèrent à cette époque. Elle se retira alors à Tours, dans un ermitage situé près de l'église des Franciscains, et là sous l'habit du Tiers-Ordre elle unit les œuvres de charité à la pratique de la plus austère pénitence et d'une contemplation continuelle.

Au moyen âge, une maladie, non moins cruelle que répugnante, apportée des lointaines contrées de l'Orient, exerçait en Europe d'affreux ravages. La lèpre condamnait à une perpétuelle séquestration les infortunés qui en étaient atteints et provoquait l'horreur de la société ; mais aussi elle fournissait un héroïque aliment au zèle de la charité chrétienne ; les âmes généreuses, appelées à une grande perfection, débutaient souvent, à l'exemple de saint François d'Assise, par le soin des lépreux, pour se former, à cette école, à l'abnégation et au sacrifice, fondement indispensable de toute sainteté. Marie de Maillé n'eut pas une moindre compassion pour ces infortunés ; elle allait les soigner jusque dans leurs léproseries et leur rendait tous les services que suggère la charité. Un jour elle en trouve un, entre autres, dont la vue révoltait les natures les moins délicates et qu'on avait relégué dans une petite chaumière, loin de toute habitation et de tout chemin public, pour que l'infection qui s'exhalait de son corps ne pût incommoder les passants. Marie conçut pour ce malheureux une affection de mère ; elle lui apporta tous les jours la nourriture et le soigna avec un si touchant dévouement qu'il ne tarda pas à recouvrer une santé parfaite.

Tout en s'occupant des œuvres de miséricorde notre Bienheureuse ne perdait point de vue sa propre sanctification. En récompense de ses macérations et de ses pénitences sans nombre elle fut favorisée de grâces de prédilection, les miracles l'accompagnèrent et firent éclater sa sainteté aux yeux des hommes. Sa vénération profonde pour le Saint Sacrement put alors se donner pleine carrière. Les Franciscains lui laissaient la faculté de passer les nuits entières devant le Tabernacle. Quand elle communiait, son visage, pâle et amaigri par les austérités, reprenait de vives couleurs, et son amour s'exprimait dans des vers pleins de piété et de douceur.

Elle avait, en même temps, une particulière compassion pour les prisonniers, qu'elle visitait, consolait et parfois même délivrait par ses prières. Ayant obtenu de Charles VI la grâce de tous les prisonniers de Tours, comme le geôlier ne se hâtait pas de les mettre en liberté, Jeanne pria le Seigneur, les portes de la prison s'ouvrirent d'elles-mêmes, et tous furent miraculeusement délivrés.

Elle désirait vivement la grâce du martyre ; or, un jour, elle se sentit mystérieusement attaquée et frappée par des êtres invisibles ; elle fut renversée à terre, son corps fut inondé de sueur et de sang. Quelques jours après, elle expirait saintement, âgée de quatre-vingt deux ans.

B. Jacques de Bitetto

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1490)

Originaire de la Dalmatie, ce serviteur de Dieu passa les dernières années de sa vie religieuse dans le couvent de Bitetto, au royaume de Naples. L'âme remplie de ferveur, il s'appliqua toujours à mener une vie obscure et toute cachée avec Jésus-Christ en Dieu. Sa dévotion à Marie était toute filiale : étant au couvent de Conversano, il se retirait le soir dans une grotte dédiée à la Mère de Dieu, et là, après s'être infligé une rude discipline, il passait la nuit presque entière en oraison.

Toute créature était pour le Bienheureux un moyen de s'élever vers le Créateur : le feu matériel en particulier, alors surtout qu'il remplissait l'emploi de cuisinier, lui rappelait sans cesse le feu dévorant de l'enfer et le malheur d'être séparé de Dieu pour l'éternité. Il n'en fallait pas davantage pour attiser la flamme de l'amour de Dieu qui consumait tout son être et pour stimuler une générosité qui ne connaissait pas de bornes. Il n'avait pas la science terrestre, mais Celui qui le conduisait dans les sentiers d'une oraison ardente, illuminait ses yeux et lui donnait de voir, de goûter ce que les savants de la terre n'ont point vu, ce que leur pensée n'a pas imaginé, ce que Dieu révèle aux humbles, et il contemplait dans la prière les mystères de la foi que les savants ne peuvent élucider dans leurs spéculations théologiques. — Ses lumières prophétiques étaient connues de tout le monde. Aussi quand il allait demander l'aumône, les mères lui présentaient leurs enfants malades et lui demandaient son avis : « Allez, disait il à l'une, votre enfant guérira. » Il touchait le front du petit infirme et aussitôt son mal disparaissait. A l'autre il ajoutait : « Votre fils est mûr pour le ciel, il va s'en aller en paradis, » et la prédiction se réalisait selon la parole de l'homme de Dieu.

Seigneur, qui donnez votre grâce aux humbles, accordez-nous l'humilité par l'intercession de votre serviteur, afin que lui ressemblant sur la terre, nous méritions de régner avec lui dans le ciel.

B. Luchésius ou Lucius

PREMIER MEMBRE
DU TIERS-ORDRE
(1241)

Depuis quelque temps saint François méditait dans son cœur la fondation d'un troisième Ordre, destiné à faire marcher dans la voie de la perfection les chrétiens que leur vocation retenait au milieu du monde, lorsqu'un jour Lucius ou Luchésius se présenta à lui Lucius, originaire de Poggi-Bonzi, en Toscane, était riche des biens de la terre, mais il ne songeait guère à ceux de l'éternité.

Cependant un jour, saisi par la grâce, il comprit le néant du monde et se prit à mener une vie plus conforme à l'esprit chrétien. Sur ces entrefaites, saint François passa par le pays prêchant la pénitence et le royaume de Dieu. Ce fut en cette occasion que l'Esprit-Saint l'amena à François qui, éclairé par les lumières divines, reconnut qu'il avait devant lui le premier soldat de la milice qu'il voulait fonder. Le saint fondateur lui donna l'habit que les Tertiaires portent encore aujourd'hui, et une règle qu'il composa et qui fut approuvée plus tard par le Pape Nicolas IV — Lucius ne se contenta pas de changer de vêtement, il réforma toutes les habitudes de sa vie. Il donna tous ses biens aux pauvres, ne se réservant qu'un petit champ pour lui-même, et cet homme qui, par le passé, avait été si actif à fomenter les divisions et à exciter les mauvaises passions de ses concitoyens, se fit alors l'apôtre de la paix et de la concorde.

Les pauvres qu'il avait dédaignés lorsqu'il était riche trouvèrent en lui un généreux protecteur, et bien souvent n'ayant rien à leur donner, il alla mendier pour eux. Il poussait sa charité jusqu'à sortir dans les rues pour voir s'il ne s'y trouvait pas quelque malheureux infirme, qui n'aurait pas eu la force de se traîner jusqu'à son logis, et lorsqu'il en rencontrait, ce qui arrivait souvent, il le portait dans sa demeure. Dans une de ces courses, où il s'était chargé de l'un d'entre eux gravement malade, tandis qu'il donnait la main à deux autres moins abattus, un jeune

homme de vie dissolue le rencontre sur son chemin et se met à le railler: « Quel singulier fardeau vous portez là, lui dit-il ; vraiment vous ne sentez pas le diable assis sur votre dos ? » Le saint homme lui répondit en pleurant : « Je porte Jésus-Christ qui nous a dit : « Ce que vous avez fait au moindre de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait. » Au même instant et par un juste châtiment du ciel, le jeune homme devenait muet. Effrayé, il reconnaît sa faute, il en demande pardon avec larmes à Lucius qui intercède pour lui et lui obtient sur le champ sa guérison. « Grâces soient rendues au Seigneur, s'écria le jeune homme, et à vous aussi frère Lucius, ma langue avait blasphémé Dieu et injurié ses pauvres, par vos mérites elle échappe ainsi à une juste punition. » — « Allez en paix, mon fils, lui dit le Bienheureux, mais veillez bien sur vous-même, afin de n'offenser Dieu dans la suite ni par vos actions, ni par vos paroles, autrement il pourrait vous en arriver pire. »

A la pratique de la charité il joignait celle de la mortification ; il s'infligeait de cruelles disciplines et macérait sa chair par toutes sortes de moyens. Aussi Dieu honora par de nombreux prodiges ce premier membre du Tiers-Ordre. — Bona Donna, son épouse, digne émule de ses vertus, vieillit aussi dans la pratique de toutes les bonnes œuvres. Ayant revêtu l'habit de la pénitence avec son époux et partagé ses travaux, elle alla jouir en même temps que lui de la récompense que le Seigneur leur réservait. Le B. Luchésius et son épouse puisèrent dans la prière et la contemplation le zèle de leur charité. Ils y consacraient de longues heures pendant la nuit, et, durant le jour, leur âme si pleine de sollicitude pour les pauvres, ne perdait jamais de vue le souvenir de la présence de Dieu.

PRIONS

Seigneur, vous qui plein de miséricorde avez voulu que le Bienheureux Lucius brillât dans les pieux exercices de la charité et de la pénitence, faites que ses exemples et son intercession nous rendent capables de faire de dignes fruits de pénitence afin que sur ses traces nous méritions votre miséricorde.

Ainsi soit-il.

B. Benoît d'Urbino

PRÊTRE, CAPUCIN

(1560-1625)

Né à Urbino, dans les Marches, Benoît fut privé de bonne heure de ses pieux parents. Il se jeta alors dans les bras de la sainte Vierge, et la conjura avec larmes de ne point le laisser orphelin et de lui tenir lieu de Mère. Dès ce jour l'amour de Marie devint, on peut le dire, le caractère propre de la piété de notre Bienheureux.

Après avoir étudié à Pérouse et à Padoue, où il obtint les plus brillants succès, il dit adieu au monde pour revêtir les livrées séraphiques chez les Capucins de Fano. Pendant son noviciat, il plut à Dieu de le soumettre à une cruelle épreuve ; sa santé se trouva si fortement ébranlée que ses supérieurs crurent devoir le renvoyer dans sa famille ; mais à la prière du jeune novice la sainte Vierge lui accorda une prompte guérison. La sainte oraison devint vite l'occupation continuelle de son esprit, et pendant le cours de ses études théologiques, il aimait à répeter : « Accordez-moi, Seigneur, la science qui apprend à vous connaître ; mais surtout faites-moi la grâce de vous aimer, car je ne veux vous connaître que pour vous aimer. »

Le Bienheureux prêcha la parole divine en Allemagne, où il combattit avec ardeur l'hérésie de Luther ; en Italie, où il recueillit parmi les petits et les pauvres des fruits abondants de salut. Dans ses courses comme dans sa pauvre et étroite cellule, il se montra toujours observateur fidèle des règles et des moindres observances. Son amour de la pauvreté était tel qu'il recueillait les enveloppes de lettres et les bouts de papier jetés au rebut, pour y écrire ses sermons. Après sa mort il s'exhala de son corps une odeur de myrrhe et d'encens qui figuraient, sans doute, l'austère pénitence et la prière fervente qui avaient occupé toute sa vie.

S. Pierre Régalat

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1390-1456)

Pierre Régalat est la première fleur de sainteté qui se soit épanouie dans le Premier Ordre de saint François sous le ciel de l'Espagne. Né d'une famille distinguée par sa noblesse et sa vertu, le jeune Pierre âgé de dix ans se sentit un vif désir de se consacrer au Seigneur et sollicita la grâce d'être admis dans l'Ordre Séraphique. Il éprouva une longue opposition de la part de sa mère, mais il montra, par sa persévérance, que cette pensée n'était le fruit ni de l'imagination, ni d'une ferveur passagère. Dans ce même temps, un homme suscité de Dieu, Pierre de Villaelet, travaillait à étendre en Espagne la réforme inaugurée par saint Bernardin de Sienne et saint Jean de Capistran. L'âme toute brûlante d'amour et avide de sacrifices, notre jeune saint n'hésita pas à se placer sous un tel maître dont l'austérité et la sainteté de la vie rappelaient les plus beaux jours de l'Ordre Séraphique : aussi notre Bienheureux avança-t-il rapidement dans les sentiers les plus élevés de la perfection.

Après la mort de son maître saint Pierre Régalat fut appelé à lui succéder dans le gouvernement de plusieurs couvents de l'Observance, et il était digne de ce choix à tous égards : grand amateur de la sainte pauvreté, il ne portait qu'un vêtement usé et couvert de pièces, marchait nu-pieds et ne consentit à prendre des sandales que dans sa vieillesse. Sa vie était, pour ainsi dire, un jeûne non interrompu au pain et à l'eau. Nous ne détaillerons pas ses autres pénitences, disons seulement qu'elles furent en rapport avec la soif d'immolation qui le dévorait. Dans ses entretiens avec le ciel, ce serviteur de Dieu apparaissait aux yeux de tous comme un séraphin ; de son cœur embrasé s'échappaient, comme d'une fournaise ardente, des gerbes de flamme ; à plusieurs reprises ses frères le virent environné d'une auréole de feu, élevé de terre et immobile, des heures entières.

Il arriva même, une nuit, que les habitants du voisinage,

ayant aperçu des jets de flamme au couvent, crurent à un incendie, et accoururent pour l'éteindre : c'était tout simplement notre Saint qui était ravi en extase et environné d'une nuée lumineuse.

Il était envers ses frères d'une charité et d'une sollicitude admirables. Une hirondelle venait troubler par son gazouillement la prière de ses religieux, il lui ordonna de s'en aller et fut obéi sur-le-champ. A sa prière, un envoyé mystérieux apporta au couvent le repas pour ses frères réunis devant les tables vides du réfectoire.

Il lui arriva souvent de se transporter avec la rapidité de l'éclair d'un couvent dans un autre pour y présider divers exercices. Quand, ayant à traverser un fleuve, il ne trouvait pas de barque à sa disposition, l'homme de Dieu jetait son manteau sur les flots ; puis faisant sur l'eau le signe de la croix, il s'avançait sur son manteau comme sur une nacelle. Il lui arriva souvent de transporter ainsi d'une rive à l'autre son compagnon et même la bête de somme dont il se servait pour aller à la quête.

La vie de saint Pierre Régalat était, à vrai dire, une suite non interrompue de miracles. Arrivé à sa dernière heure, il pria le Gardien de lui faire, pour l'amour de Dieu, la charité d'un pauvre habit ; après quoi il expira paisiblement en prononçant en union avec Jésus cette suprême parole : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. » Il avait, avant de mourir, guéri le neveu de l'évêque, accouru pour lui administrer les derniers sacrements, et dont il avait annoncé à ses frères l'arrivée, quoiqu'on ne l'attendit nullement en ce moment.

PRIONS

Seigneur qui avez daigné associer aux délices de votre gloire, le Bienheureux Pierre votre bien-aimé serviteur, daignez par ses mérites et son intercession, nous accorder la grâce de mener à son exemple une vie pénitente afin d'arriver un jour au bonheur éternel. Ainsi soit-il.

B. François de Fabriano

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1251-1322)

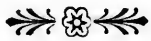
François était encore tout enfant, lorsqu'une grave maladie le conduisit aux portes de la mort. Dans cette extrémité, sa pieuse mère fit vœu de le porter au tombeau de saint François d'Assise, s'il recouvrait la santé, et bientôt le mal disparut ; dans ce voyage, elle rencontra le frère Ange-Tancrède, un des disciples du saint fondateur, homme d'une vertu éminente, qui prédit que cet enfant entrerait un jour dans l'Ordre Séraphique : l'événement vérifia la prophétie.

A l'âge de quinze ans, François étudiait la philosophie ; or un jour, tandis qu'il repassait dans sa chambre les leçons de son maître, une voix se fit entendre, qui lui dit, par trois fois : « François, lève-toi, va trouver le frère Gratien, de l'Ordre des Frères Mineurs, et accomplis sans retard tout ce qu'il te prescrira. » Quelque temps après, le Bienheureux faisait profession dans l'Ordre Séraphique et se livra ensuite à l'étude de la théologie dans laquelle il devint un maître consommé. Il aimait les livres, et, pour répondre à son désir, son père enrichit la bibliothèque du couvent d'un grand nombre de précieux ouvrages des Pères. François devint lui-même un prédicateur distingué, il annonça la divine parole avec succès et s'appliqua avec zèle à la conversion des âmes. Rien ne lui semblait difficile ni pénible pour les ramener à Dieu ; non seulement il prêchait, mais il se montrait assidu à entendre les confessions, il exhortait les hommes, en particulier comme en public, il les attirait par de douces paroles, il les entraînait par d'héroïques exemples de vertu.

Cet homme dont la vie avait été si pure, déclara une guerre perpétuelle à son corps, il l'immolait comme une victime pour les péchés du monde. Il ne mangeait qu'une fois par jour et son repas consistait en un peu de pain trempé dans de l'eau froide. Son vêtement avait l'âpreté du cilice ; il ne donnait que quelques heures au sommeil et sur une couche presque aussi

dure que la terre nue ; le reste de la nuit se passait en prières.— Son cœur brûlait de l'amour du prochain, et cet amour se portait partout où il y avait des souffrances à soulager. En un mot, il était, pour ses frères, un miroir de perfection et de vertu. Son humilité le rendait très-défiant de son propre jugement et de ses propres lumières. Lui demandait-on un avis, il l'émettait toujours, malgré sa grande science, avec réserve, et n'avançait rien qui ne lui parût autorisé et bien prouvé. Les grands mystères de la Passion du Sauveur, objet habituel de ses réflexions, lui faisaient verser d'abondantes larmes chaque jour. Une longue oraison le préparait à la célébration des saints mystères, qui étaient pour lui un inextinguible foyer de ferveur. Un jour, qu'il avait célébré la messe pour les défunts, comme en terminant il disait : *Requiescant in pace*, on entendit plusieurs voix répondre avec allégresse : *Amen, amen.* On crut avec raison que c'étaient les voix des âmes délivrées par le mérite du sacrifice et par les prières du serviteur de Dieu. — Un autre jour, au moment de prendre le Précieux Sang, notre Bienheureux s'aperçut qu'un petit scorpion était tombé vivant dans le calice : il pouvait, en suivant la rubrique du Missel, éviter le danger d'un empoisonnement, mais par respect pour le sacrement et sans s'émouvoir du danger, il prit le Précieux Sang, et avala en même temps le petit animal sans en être incommodé.

Le B. François de Fabriano connut par révélation le jour et l'heure de sa mort, qui arriva le 22 avril 1322 ; il était âgé de 77 ans, dont 56 s'étaient écoulés dans la vie religieuse. Le corps de ce Bienheureux enseveli dans l'Eglise des Franciscains de Fabriano se voit encore aujourd'hui préservé de toute corruption.



B. Bienvenu de Récanati

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1289)

Dès le début de sa vie religieuse, Bienvenu s'adonna avec ardeur à la pratique de l'humilité et de la pénitence, et trouva dans une fidélité inviolable à sa sainte Règle le moyen d'atteindre rapidement au sommet de la perfection. La divine Eucharistie était l'objet de ses adorations et de son amour; la vie cachée de Jésus dans nos tabernacles était le livre où le bon frère allait apprendre l'amour du silence, le mépris des agitations stériles du monde, la science de servir ses frères, et la fidélité à toutes les obligations de sa charge.

On lui avait confié l'emploi de la cuisine, ce qui n'était ni un obstacle ni une distraction à sa ferveur. Il savait que le royaume de Dieu est au-dedans de nous, et que les choses extérieures ne vont pas jusqu'à porter le trouble dans ce royaume, quand l'âme ne voit en toutes choses que la volonté du Père céleste. Les vertus du saint religieux reçurent dès cette vie leur récompense. Un jour, après avoir allumé le feu de sa cuisine et pris les premières dispositions pour préparer le repas, il se rendit à la chapelle, et y entendit la messe. Bientôt la contemplation du divin mystère le ravit hors de lui, plusieurs messes se succédèrent ; pendant de longues heures, le Saint demeura immobile en présence de son Sauveur immolé. Enfin revenu de son extase, il se rappela les devoirs de sa charge et sortit du saint Lieu en se reprochant son oubli. Mais à sa grande joie, il trouva tout en ordre : un ange, sous la forme d'un jeune homme, avait préparé le repas ; il pria le bon frère de ne pas se troubler, et disparut en le laissant comblé de consolations.

PRIONS

« O Dieu plein de miséricorde, faites, qu'en célébrant la mémoire du Bienheureux Bienvenu, nous imitions son humilité et la dévotion qu'il montra sur la terre afin que par son intercession nous méritions d'arriver à la bienheureuse éternité. »

S. Pascal Baylon

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1540-1592)

« Parmi les saints dont la piété à l'égard du sublime mystère de l'Eucharistie a paru se manifester avec une ferveur plus ardente, Pascal Baylon tient le premier rang. Espérant donc que Notre décision favorisera l'intérêt et le bien de la chrétienté, Nous déclarons et Nous constituons saint Pascal Baylon patron spécial des congrès et de toutes les associations qui ont pour objet la divine Eucharistie, tant de celles qui ont été constituées jusqu'à ce jour que de celles qui le seront dans l'avenir. » C'est en ces termes que le Souverain Pontife Léon XIII a exalté cet humble Frère Mineur, dont le nom sera prononcé avec amour par tous les chrétiens qui désirent s'embraser au contact de l'Eucharistie.

Cet aimable Saint vit le jour sur la terre d'Espagne. Ses parents gagnaient leur vie par le travail ; ils ne négligèrent pas, cependant, d'apprendre à leur enfant les premiers éléments de la religion, lui inspirant de bonne heure une tendre dévotion envers Jésus et sa très sainte Mère.

Pascal se laissa naturellement diriger par les pieux sentiments qui lui furent ainsi suggérés. A peine pouvait-il marcher qu'il s'échappait pour courir à l'Eglise, s'entretenir familièrement avec Jésus Eucharistie. Occupé, dès l'âge de sept ans, à la garde des troupeaux, il s'efforça d'apprendre à lire et à écrire, ne dédaignant pas de demander des leçons à ceux qu'il rencontrait. On dit que les anges furent quelquefois ses maîtres. Ce n'était pas une vaine curiosité qui le poussait ainsi à acquérir la science : son but était de pouvoir lire les livres traitant de la religion et réciter l'office de la sainte Vierge.

Le maître qu'il servait le prit en grande affection et voulut en faire son héritier. Mais Pascal, déjà embrasé d'amour pour la sainte pauvreté, le remercia de tant de bienveillance : « J'ai résolu, dit-il avec modestie, de m'engager à la suite de Jésus-Christ pauvre

et humilié, je ne puis donc accepter d'autre père que lui, ni d'autre héritage que la pauvreté, bien convaincu que si je m'abandonne à sa Providence il ne me laissera point manquer du nécessaire. » Divinement éclairé sur sa vocation, le *saint berger*, c'est ainsi qu'on l'appelait, entra dans l'Ordre des Frères-Mineurs, et il choisit la condition de frère lai, afin de remplir les offices les plus bas et de se sanctifier dans les humiliations.

Mais, avant de revêtir l'habit franciscain, il avait été favorisé d'une grâce toute divine. Un jour que, selon sa coutume, il se prosternait dans les champs, au moment de la Messe, pour adorer Notre-Seigneur dans son divin Sacrement, la sainte Hostie lui apparut dans les airs, renfermée dans une custode étincelante de pierreries et portée par les anges. Ainsi était récompensée sa dévotion envers la divine Eucharistie.

Les progrès du frère Pascal étonnaient les plus anciens et les plus saints de la communauté. D'une austérité sans égale, il jeûnait fréquemment au pain et à l'eau ; toutefois, il préférait toujours l'obéissance à sa dévotion particulière. La pauvreté brillait chez lui de tout son éclat, ses habits étaient fort rapiécés et sa cellule n'avait pour tout ameublement qu'une croix, une image de la Vierge et une misérable couchette de planches. Il se gardait bien de se plaindre du travail qu'on lui confiait, fût-il même au-dessus de ses forces : « Quelque nombreuses que soient mes occupations, disait-il un jour à un de ses supérieurs, tant que je me fatiguerai pour obéir, Dieu me viendra sûrement en aide. »

L'obéissance faillit lui procurer la palme du martyre. Vers l'an 1576, le Ministre Général de l'Ordre se trouvait à Paris, et la France était bouleversée en tous sens par les guerres de religion. Cependant le Provincial de Valence avait besoin de communiquer à son Général des lettres d'une grande importance ; or s'aventurer dans le pays ou régnaient les protestants, c'était aller à la mort. Mais frère Pascal était heureux d'offrir sa vie pour Jésus-Christ. Impossible de décrire ici les péripéties de ce voyage dangereux : plusieurs fois poursuivi à coups de pierres, blessé à l'épaule, arrêté deux fois comme espion, maltraité partout, il arriva néanmoins à Paris, accomplit sa mission et s'en retourna joyeux à son couvent, heureux d'avoir fait l'obéissance.

Sa charité pour les pauvres n'avait point de bornes. Il me paraît, lui disait un jour le Père Gardien, que vous ne saurez jamais refuser un seul pauvre. — « Oh ! mon Père, s'il se présente douze pauvres et que j'en renvoie quatre sans secours, ne peut-il pas se faire que Jésus-Christ Notre Seigneur soit parmi ces quatre ? Quel malheur si j'allais refuser à ce bon Maître et refermer ma porte sur lui sans lui rien donner ! Tel est le motif pour lequel je ne refuse l'aumône à personne. »

De tous les miracles qui se sont opérés à son tombeau, le plus curieux est le bruit qu'il fait entendre dans sa châsse pour rappeler le respect dû au Saint Sacrement. Tantôt c'est un frère, qui oubliant de faire la génuflexion devant le tabernacle, entend sortir de la muraille un grand coup qui lui cause une mortelle frayeur et le corrige pour longtemps de ses distractions. Tantôt ces coups se font entendre pour aviser les gardiens du sanctuaire que la lampe vient de s'éteindre. Aussi merveilleux qu'il paraisse ce fait est incontestable, il s'est renouvlé souvent et le P. Christophe d'Arta, son biographe, en rapporte plus de cinquante exemples arrivés de son temps.

Le P. Diego Gandel, carme déchaussé, était très dévot à saint Pascal, mais il avait peine à admettre la réalité de ce prodige et se faisait scrupule d'en parler en chaire. Il vint donc au tombeau du Saint et le pria avec instance de l'éclairer. Il entendit aussitôt trois coups ; cela ne le satisfit pas et il continua sa prière, trois autres coups se firent entendre ; et comme il doutait encore, le Saint renouvela le même prodige une troisième fois ; le religieux alors fut convaincu de la vérité de cette merveille.

Deux Pères Jésuites étaient venus visiter le tombeau de saint Pascal ; ils entrèrent dans la chapelle où se trouve la châsse et se mirent à disserter sur ce miracle qui leur paraissait impossible. Une bonne femme, nommée Joséphine Mas, qui était là en prière, s'apercevant de leur incrédulité, s'adressa avec foi à saint Pascal et lui dit : « Grand saint, c'est maintenant le moment de frapper un bon coup pour éclairer ces religieux. » On entendit aussitôt un grand coup qui retentit dans toute l'Eglise et les deux religieux stupéfaits furent heureux de se rendre à l'évidence.

Le même historien ajoute que ce prodige s'opère ordinairement lorsqu'après avoir demandé une grâce au Saint, on prononce, en présence de sa relique ou de son image, la louange du Très Saint Sacrement : « Loué et adoré soit à jamais le Très Saint Sacrement de l'autel. » — Il ne faut pas non plus passer sous silence ce fait rappelé par Léon XIII, que durant ses obsèques, ses yeux s'ouvrirent par deux fois au moment des deux élévations. Tel est le Saint que le Souverain Pontife a proposé comme modèle de la dévotion Eucharistique.

PRIONS

« Mon Dieu, qui avez accordé au B. Pascal un merveilleux amour pour les Sacrés Mystères de votre Corps et de votre Sang, faites qu'en participant à ce divin banquet, nous y puisions la même ferveur de dévotion que votre glorieux serviteur. »

S. Félix de Cantalice

FRÈRE LAI, CAPUCIN

(1513-1587)

Tel qu'une plante cultivée avec une rare sollicitude, le petit Félix, de Cantalice, petit bourg d'Italie, embaumait le foyer paternel du parfum de toutes les vertus. Mais il ne devait pas vivre longtemps au milieu des siens ; il n'avait que douze ans et déjà il se vit contraint, par indigence, de chercher ailleurs de quoi gagner sa vie. Devenu pâtre, sa vie angélique et sa tendre piété, d'abord un objet de moquerie et de dérision pour ses autres compagnons, lui gagnèrent ensuite leur estime et leur affection. Félix profita de cet ascendant qu'il avait acquis sur eux pour les porter à la vertu.

Cependant, depuis longtemps, il rêvait un genre de vie plus parfait, et il résolut de se donner à Dieu tout entier. Il entra au noviciat des Capucins et trois ans après sa profession il remplissait l'office de frère quêteur, donnant à tous l'exemple de l'humilité et de la simplicité. Il était beau de le voir parcourir les rues de la cité, la besace sur le dos, les yeux modestement baissés, égrenant son chapelet avec autant de piété que s'il se fut trouvé dans un oratoire. Les petits enfants venaient à sa rencontre et se pressaient autour de lui ; le Saint qui les chérissait à cause de leur innocence se faisait enfant avec eux et leur disait : « Jésus, Jésus, Jésus, prenez mon cœur et ne me le rendez plus. » Il se croyait indigne de porter l'habit religieux et se considérait comme la bête de somme du monastère. Se voyant un jour arrêté par une foule compacte aux abords d'une église : « De grâce, s'écria t-il, faites place à l'âne des Capucins ! »— « Où est donc votre âne, Frère Félix ? » lui répliqua-t-on. — « Vous ne le voyez donc pas ? Mais vous l'avez devant les yeux ! l'âne des Capucins, c'est le frère Félix. »

Notre Bienheureux s'était lié d'une étroite amitié avec saint Philippe de Néri. Les deux amis se saluaient par des paroles que nous pourrions trouver étranges, mais qui après tout n'étaient

que l'expression de leur grand amour pour Dieu et de leur mutuelle dilection : « Bonjour, mon frère, puissiez-vous avoir à endurer tous les supplices imaginables pour l'amour de Jésus-Christ ! » Saint Philippe voulut expérimenter un jour l'humilité de son ami. L'ayant rencontré sur une place de Rome, il ôta son chapeau et le posa sur la tête du bon Frère : « Allez, lui dit-il, continuez votre collecte. » Félix, le sourire sur les lèvres, se laissa faire et parcourut son chemin ainsi affublé.

Un trait montrera son amour pour la pauvreté. Un jour, par une innocente espièglerie, un jeune étudiant avait glissé dans la besace du Saint une pièce de monnaie. Aussitôt, le saint homme se sentit une telle fatigue, qu'il s'écria : « Mon Jésus, quel est donc ce poids qui m'accable ? J'ai assurément quelque grand démon sur les épaules ! » Il vida le sac et découvrant la pièce de monnaie : « Ah ! maudit argent, s'écria-t-il, c'est toi qui alourdissais ma charge ; te ramasse qui voudra ! tu sais que nous ne pouvons nous accorder. » Et il jeta la pièce de monnaie dans la boue.

Ajoutons un mot seulement sur sa dévotion à la sainte Vierge. Il se comportait envers elle comme un fils envers sa mère ; aussi daigna-t-elle récompenser, par des faveurs signalées, l'amour de son fidèle serviteur. Elle lui apparut plusieurs fois, et notamment la nuit de Noël, où elle déposa dans ses bras son divin Enfant.

PRIONS

« Accordez-nous, Seigneur Jésus, de marcher dans l'innocence et la simplicité de notre cœur, puisque l'amour de ces vertus vous a fait descendre du sein de votre Mère entre les bras du bienheureux Félix, votre confesseur. »

19 MAI

S. Yves de Bretagne

CURÉ, DU TIERS-ORDRE

(1253-1303)

Encore enfant, Yves avait pris pour règle de conduite cette devise : « Je dois devenir un saint. » Il le devint en effet. Ouvrant son cœur à l'amour de Marie, que sa mère lui inspira avec un tact si délicat et si surnaturel, il aima bien vite la piété, et dès qu'il sut lire il s'imposa pour pratique la récitation quotidienne du petit office de la sainte Vierge.

Il se forma dans la maison paternelle aux premiers éléments de la science ; à l'âge de quatorze ans on l'envoya à l'Université de Paris, où il étudia la philosophie, la théologie, le droit civil et canonique avec une application soutenue et un zèle infatigable. Il fut, de là, se perfectionner dans le droit civil à l'Université d'Orléans et devint un Jurisconsulte éminent.

Mais déjà, au milieu de ses études absorbantes, le pieux jeune homme portait le cilice, s'interdisait l'usage du vin et de la viande, jeûnait au pain et à l'eau, pendant l'Avent, le Carême et à plusieurs autres jours de l'année. Ses récréations étaient consacrées à la visite des hôpitaux et au soin des malades ; une simple natte était son lit, une pierre son oreiller. Il refusa un parti avantageux que voulait lui faire prendre sa famille, et son désir eût été de recevoir simplement les Ordres Mineurs, afin d'en remplir les humbles fonctions toute sa vie. Il dut cependant s'incliner devant le désir de son évêque, qui lui conféra la prêtrise et lui imposa la charge d'official ou juge ecclésiastique. Peu sensible aux honneurs, il ne vit dans sa charge que des devoirs à remplir et des vertus à pratiquer. Il se considéra, avant tout, comme le protecteur du pauvre et de l'orphelin, le défenseur du faible et de l'homme sans appui. De là lui vient le titre, qu'il s'est acquis, d'*avocat des pauvres*.

Nommé, quelque temps après, pour remplir les fonctions de curé dans un village de Bretagne, notre Saint crut devoir renon-

cer à sa charge d'official afin de se consacrer tout entier à son troupeau. Il voulut, avant d'entrer dans sa charge pastorale, revêtir l'habit du Tiers-Ordre de saint François, désirant par là s'engager à mieux pratiquer les vertus sacerdotales, et donner à ses paroissiens l'exemple d'une vie calquée, autant que la faiblesse humaine peut le permettre, sur la vie de Notre Seigneur. Pour lui, la pénitence prescrite par la Règle n'était pas un vain mot. Il portait une soutane grise, d'étoffe extrêmement grossière, et des sandales comme les Frères Mineurs ; sous ce vêtement pauvre et austère, il cachait un rude cilice. Ses jeûnes étaient fréquents et rigoureux ; il ne vivait que d'aliments grossiers ; ses nuits se passaient dans l'étude et la prière ; la fatigue l'obligeait-elle à prendre un peu de repos, il s'étendait sur une planche nue, avec une pierre ou sa bible pour oreiller. A minuit, il récitait l'office divin. Chaque matin, le saint pasteur montait à l'autel avec une tendre dévotion, qui lui faisait verser des larmes abondantes ; or un jour, au moment de l'élévation, une couronne de lumière environna l'hostie sacrée, puis s'attacha au calice pendant qu'il l'offrit à l'adoration du peuple ; l'auguste Victime voulut, par ce prodige, manisfester aux fidèles la foi ardente de son prêtre. Afin d'attirer les bénédictions de Dieu sur ses travaux, il avait coutume d'aller à pied ; il arriva qu'un jour, dans ses courses, il eut à traverser une rivière dont les eaux étaient débordées et couvraient le pont ; sans s'étonner il fait le signe de la croix et au même instant les eaux se divisent pour lui offrir un passage et se réunissent ensuite.

Saint Yves, l'une des gloires de la catholique Bretagne, est le patron des curés, des juges, des avocats et de tous les hommes de loi.

« Heureux l'homme qui a l'intelligence du pauvre et de l'indigent, le Seigneur le délivrera dans le jour terrible. » (Ps. 40.)

PRIONS

« Seigneur, qui avez voulu faire éclater les travaux, les miracles et les vertus de saint Yves votre confesseur, faites, nous vous en supplions, que par ses mérites et ses prières nous obtenions vos faveurs. » Ainsi soit-il.

S. Bernardin de Sienne

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1380-1444)

Un fils de saint Dominique, saint Antonin, archevêque de Florence, résume ainsi la mission de l'Illustre enfant de saint François : « La grâce de Dieu, notre Sauveur, est apparue en nos jours en son serviteur Bernardin. Par la clémence du Père des Miséricordes, Bernardin a brillé comme un nouvel astre ; il a brillé du plus pur éclat des dons divins, en répandant sur les épaisses ténèbres d'un siècle pervers les rayons lumineux de sa vie sainte et de sa doctrine. Sa mission a été de ramener les peuples, que leur aveuglement éloignait du droit sentier, et de les instruire par sa parole comme par ses exemples. » Saint Bernardin de Sienne devait apparaître, en effet, comme l'apôtre, le champion de l'Eglise et le réformateur de son siècle

Il appartenait à une famille illustre par le sang comme par la vertu, mais à peine âgé de six ans, il était déjà orphelin ; ainsi cet enfant d'abord si riche d'espérances, apprenait de bonne heure, à l'école du malheur, les vicissitudes de la vie. Dès qu'il fut en âge de fréquenter les écoles il se fit remarquer par la vivacité de son intelligence, le sérieux de ses goûts et une grande rectitude d'esprit. Mais les études ne nuisaient en rien à la piété du jeune homme. Doux et aimable dans ses manières, plein de modestie, de grâce et de candeur, Bernardin était estimé et chéri de tous. Rempli de cette douce et bonne gaîté qui semble être le partage des habitants de Sienne, il aimait à se mêler aux amusements de ses jeunes condisciples, mais jamais on n'entendit sortir de sa bouche un mot déplacé. Les condisciples le savaient ; aussi quand il s'approchait d'un groupe où l'on tenait des propos inconvenants, la conversation changeait et l'on disait : « Silence, voici Bernardin. » — Un jour sur la place publique un gentilhomme s'approche de lui et lui adresse une parole inconvenante ; l'enfant lui applique un soufflet, si vigoureux, que ceux qui se

promenaient l'entendirent à une distance assez éloignée. Tout le monde applaudit et le coupable se retira couvert de confusion.

Cependant un nuage sembla voiler aux yeux de ceux qui avaient soin de Bernardin cette modestie et cette pureté qui faisaient l'ornement de son âme. Arrivé à l'âge où les passions sont si redoutables, il dit un jour à Tobia, sa tante : « Je me sens épris d'amour, et de grand cœur je sacrifierais ma vie pour jouir de la présence de celle que j'aime. La nuit pour moi serait sans sommeil si je n'avais durant le jour salué l'image de ma bien-aimée. » Ces paroles, dites de l'abondance du cœur, causèrent une grave inquiétude à la sainte femme, aussi désirait-elle vivement être éclairée sur ce langage mystérieux : « Quelle est donc, lui dit-elle enfin, cette personne dont vous me parlez ? où demeure-t-elle ? — Elle demeure, répond Bernardin, auprès de la porte Camollia. » Tobia observa elle-même la conduite du jeune homme et le lendemain et les jours suivants, elle le vit se diriger vers la porte Camollia, s'agenouiller devant une image de Marie placée au fronton de cette porte et s'en retourner en toute hâte. Tobia avait découvert le mystère, elle tressaillit d'allégresse et embrassa tendrement son fils adoptif. Cette ardente dévotion à la Reine du ciel, Bernardin la gardera toujours dans son cœur, il deviendra l'apôtre de Marie et le zélé propagateur de son culte au sein du peuple chrétien.

Nous ne pouvons le suivre à l'hospice de la Scala où l'ardeur de son dévouement l'appela pour soigner les pestiférés, et sans nous arrêter aux premières années qu'il passa dans l'Ordre des Frères Mineurs, contemplons-le en chaire, dans les villes de la Toscane et de la Lombardie, pacifiant les séditions, réconciliant les partis, réformant les mœurs.

Cette mission de notre Saint avait été prédite du haut de la chaire par saint Vincent Ferrier, un jour que Bernardin se trouvait dans son auditoire, et la prédiction se réalisa à la lettre.

Il parcourt l'Italie, et partout les peuples se portent à sa rencontre, avides d'entendre sa parole ; il s'arrête dans les bourgades, comme dans les grandes villes, désireux d'annoncer à tous les vérités éternelles, pour gagner toutes les âmes à Dieu. Une mission en appelait une autre ; suivant le langage de la sagesse, notre Saint était de la race des Justes qui *se répandent dans le monde comme la flamme dans un champ planté de roseaux*, pour faire la loi aux peuples en y introduisant le règne de ce Dieu, *qui n'est feu dévorant que parce qu'il est charité.* Au témoignage de ses contemporains, il fut le plus grand orateur de son siècle ; nul plus que lui n'eut le secret d'électriser les peuples et de les entraîner sur ses pas. L'arme dont se servit surtout le grand apôtre, pour gagner les âmes, fut *la dévotion au saint Nom de*

Jésus dont il fut le zélé promoteur et l'ardent défenseur contre les intrigues suscitées par l'enfer, furieux de ses efforts.

C'est le culte du Nom de Jésus qu'il offrit aux cités en proie aux dissensions et aux troubles, il le prêcha à tous, aux pécheurs pour les émouvoir, aux justes pour les fortifier. Là fut le secret des triomphes de ce grand prédicateur. — Non content de prêcher le Nom de Jésus et d'en exalter la puissance, Bernardin fit peindre sur de petites tablettes le monogramme du Sauveur environné d'une couronne rayonnante, il engageait chacun de ses auditeurs à se procurer pour sa maison une de ces tablettes ; il en portait lui-même une sur lui ; en chaire, il la montrait au peuple à la fin de ses discours et invitait l'assemblée à se prosterner devant la pieuse image pour rendre gloire à Jésus. Ce culte produisait les fruits les plus abondants ; il ouvrait les âmes au respect, à l'amour et à la crainte du Sauveur des hommes. — Plus d'une fois le Seigneur confirma par des miracles cette salutaire dévotion. C'était en 1433, Bernardin se trouvait à Rome, sur son passage il rencontre un homme perclus de tous ses membres qui le supplie d'avoir pitié de lui. — Touché de son état, le Saint lui dit : « Croyez-vous qu'au Nom de Jésus je puisse vous guérir ? — Oui, mon Père, répondit le malade. » — Le Saint lui tend la main et invoquant le Nom de Jésus, lui commande de se lever, le malade obéit : il était guéri.

Notre Saint avait pourtant des ennemis que son zèle irritait. Ils crurent avoir trouvé l'occasion de l'attaquer victorieusement dans la façon dont il propageait le culte du Nom de Jésus, ils l'accusèrent auprès du Pape de faire adorer les lettres du Nom de Jésus, et non le Sauveur lui-même. — Cité devant le Pontife Martin V, il lui fut interdit de prêcher ; mais au jour du jugement Bernardin, accompagné de saint Jean de Capistran, expose si clairement sa doctrine, dévoile avec tant de force les merveilles du Nom de Jésus que son triomphe fut complet. Le lendemain du débat, le Pape leva l'interdit.—Le souvenir de ce mémorable événement fut plus tard conservé dans l'Ordre de saint François par l'établissement de la fête du triomphe du Saint Nom de Jésus. Les Pontifes romains l'ont étendue à l'Eglise universelle sous le titre de fête du Saint Nom de Jésus.

Ce grand lutteur allait recevoir les couronnes de ses victoires tandis qu'on chantait au chœur cette antienne de la fête de l'Ascension : « *Pater, manifestavi Nomen tuum hominibus,* » Père, j'ai manifesté aux hommes, votre Nom. » Apôtre par excellence du Nom de Jésus, enfant privilégié de Marie et zélé propagateur de son culte, le P. Bernardin possède au ciel et devant les hommes la double auréole de l'apostolat et de la virginité.

B. Humiliane

VEUVE, DU TIERS-ORDRE

(1219-1246)

Humiliane, sortie d'une des plus anciennes familles de Florence, aima Dieu dès sa plus tendre enfance. A seize ans, ses parents la forcèrent d'épouser un jeune patricien, dont la noblesse du cœur était loin d'égaler celle de la naissance. A un caractère violent, il joignait une prodigalité sans bornes, dans laquelle il engloutit plus que sa fortune. Notre Bienheureuse, ne répondant aux mauvais traitements que par la douceur et la générosité, mit sa dot au service de son mari, dont elle sauva ainsi l'honneur.

Devenue veuve, elle renonça complètement au monde, reçut l'habit de la Pénitence des mains des Frères Mineurs, et s'enferma dans les ruines d'une vieille tour pour y vaquer à la contemplation.

Blessée dans sa fortune par l'injustice, dans ses affections par son père et ses proches, dans son corps par une insolente servante qui la traita brutalement, éprouvée de Dieu par des infirmités corporelles et des peines intérieures, rien n'altéra son invincible sérénité. Son amour pour les pauvres égalait sa patience : non seulement elle se privait de sa nourriture et de ses vêtements, mais elle se fit mendiante pour eux. Sa soif du martyre ne pouvant être satisfaite, elle y cherchait une compensation dans des austérités difficiles à comprendre pour une complexion si délicate. Le Seigneur récompensa sa servante par des extases, des ravissements nombreux, des révélations intimes, et l'admit souvent, pendant sa vie, à ses entretiens familiers, et à ceux des esprits célestes. Le don de miracles lui était devenu habituel ; elle ressuscita une jeune fille morte subitement, et, par un signe de croix, elle mettait le démon en fuite et dissipait ses embûches.

A quelques dames venues réclamer ses conseils elle disait résumant sa propre vie : « Exercez-vous à l'humilité, car c'est grâce à cette vertu et à la pratique de l'aumône que j'ai reçu de Dieu de si grandes faveurs. »

22 MAI

B. Jean Forest

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1538)

C'était l'époque douloureuse où l'impie Henri VIII, roi d'Angleterre, ayant consommé le grand schisme de son royaume et offert le spectacle hideux de l'ambition la plus insatiable, de la corruption la plus dégoûtante et de la cruauté la plus intraitable, assouvissait sa rage en s'abreuvant du sang de ses sujets. Les catholiques qui, fidèles à l'autorité du Pontife Romain, refusaient d'approuver la conduite de leur prince et de renoncer à leur foi étaient voués à une mort cruelle et certaine.

Or, parmi les courageux athlètes du Christ qui luttèrent alors pour arrêter les progrès du schisme envahissant, nous dit la Légende du Bréviaire franciscain, le bienheureux Jean Forest occupe un rang distingué, non seulement par le brillant éclat des vertus dont il a donné l'exemple, mais surtout parce que soumis à une torture intolérable il a fait preuve d'une constance sans égale.

Docteur en théologie et ancien professeur à l'Université d'Oxford, il avait mérité, par la sainteté de sa vie et la vaste étendue de sa science, d'être nommé Ministre Provincial de ses frères et d'être choisi comme confesseur de la reine Catherine, épouse légitime de Henri VIII. Il combattit en toute occasion et par tous les moyens, le schisme formé par le roi, n'épargnant aucun labeur ni aucune fatigue pour lui porter de rudes coups soit par ses enseignements, soit par ses prédications et ses écrits.

Arrêté sur l'ordre du roi, il est jeté en prison où il reste abandonné pendant cinq années entières. Enfin il est condamné à mort et il doit périr par un nouveau genre de supplice.

Déjà une foule immense se presse sur les gradins de l'amphithéatre : le roi et les membres de la famille royale se rendent à l'estrade qui leur est réservée et immédiatement l'on voit apparaître le bienheureux Père.

A la vue du supplice qui se prépare, et des instruments de torture qu'il a sous les yeux, il promène avec calme son regard autour de lui et de toutes ses forces il s'écrie : « Non, ni le feu, ni les fouets, ni la potence ne me sépareront de vous, ô mon Dieu. Jamais je ne quitterai le sein de l'Eglise catholique ma mère. Que mon corps se dissolve ! pour moi je ne renierai point ma foi, lors même qu'un ange, descendu du ciel, viendrait m'apprendre une doctrine nouvelle. » On le suspend par les coudes entre deux poteaux parallèles, on allume un petit feu sous ses pieds afin que la flamme le grille lentement, et aussi afin qu'il soit torturé autant dans son âme que dans son corps. En effet, les blasphèmes, les sarcasmes et les railleries pleuvaient sur le saint martyr ; un évêque apostat l'exhortait, par des insinuations perfidement raffinées, à prêter le serment que le roi exigeait, enfin il voyait le feu qui le consumait alimenté par de saintes images et des statues en bois. Cependant ce feu, qui lentement enlevait la force à son corps, ajoutait une nouvelle vigueur à son âme ; ces affreux tourments continuèrent un jour entier, et durant tout ce temps l'on entendait le B. Jean répéter fréquemment ces paroles : « *Seigneur, j'attendrai en paix à l'ombre de vos ailes jusqu'à ce que l'iniquité soit passée.* »

Il récitait avec ferveur le psaume : « *J'ai espéré en vous, Seigneur,* » lorsque, arrivé à ce verset : « *Je remets mon âme entre vos mains,* » cette âme se détacha de son corps et s'envola vers les cieux.

PRIONS

« Seigneur Jésus, qui avez choisi le Bienheureux Jean votre martyr pour en faire le défenseur invincible de la foi catholique et de la primauté du Pontife Romain, accordez à ses prières que tous les peuples qui vous confessent comme le vrai Dieu, reviennent à l'unité de la vraie foi.» Ainsi soit-il.

B. Crispino de Viterbe

FRÈRE LAI, CAPUCIN

(1668-1750)

Le bienheureux Crispino de Viterbe, par son aimable et joviale physionomie, nous montre que la sainteté n'est pas synonyme de tristesse. Dans les emplois humbles et pénibles que l'obéissance lui confia, dans les souffrances et les maladies que la Providence lui envoya, le bienheureux Crispino fut toujours gai, toujours souriant, faisant l'admiration de ses frères et devenant l'objet de la vénération des foules. Viterbe fut sa patrie. Agé seulement de cinq ans, il fut conduit par sa pieuse mère dans un sanctuaire de Marie et consacré par elle à la Reine des anges : « Voilà ta mère, lui dit-elle : je te donne à elle en ce moment ; honore-la toujours comme un bon fils, invoque-la dans tes peines, en toute occasion elle te sera secourable. » Le jeune enfant comprit le sens de ces paroles, il grandit en nourrissant dans son âme ce germe de la dévotion à Marie, aussi devint-elle l'un des caractères dominants de sa vie. Admis au noviciat des Frères Mineurs Capucins comme frère convers et ayant reçu l'emploi de cuisinier, Crispino eut pour premier soin d'élever, dans sa cuisine, un petit autel à la très sainte Vierge ; il se plaisait à l'orner des plus belles fleurs, et tous les soirs, il y chantait les litanies en compagnie de quelques autres religieux. Ce fut devant cet autel que Marie se plut à récompenser son serviteur, en lui obtenant des faveurs singulières. Devenu jardinier, il voulut que l'autel de Marie le suivît dans son nouvel emploi et il éleva au milieu de son jardin une modeste chapelle à Celle qui était l'objet continuel de sa pensée. Sa manière d'agir avec Elle était celle de l'enfant avec sa mère ; un seul exemple le montrera. Un jour, des jeunes gens volèrent sur son autel de la Madone de beaux bouquets qu'il y avait déposés ; ce qui contrista beaucoup le Bienheureux, à cause de l'outrage fait à la très sainte Vierge. Le lendemain, un Père de la communauté lui ayant donné deux cierges, le B. Crispino s'empressa

de les allumer sur son autel, et sortit après dans le jardin, pour cueillir des légumes. Le Père profite de cette absence pour faire enlever les cierges ; et notre Bienheureux, de retour dans sa cuisine, s'aperçoit avec tristesse de la nouvelle disparition. Il s'en plaignit à la sainte Vierge : « Quoi donc ? fit-il avec une familiarité toute filiale, vous permettez qu'on enlève aujourd'hui vos cierges comme hier on enlevait les fleurs ! Vraiment, ma Mère, vous êtes trop bonne. Quelque jour, ils prendront votre Fils dans vos bras et vous n'oserez rien dire, oui, je vous le dis, je vous le répète, vous êtes si bonne qu'ils finiront par vous enlever votre Fils Jésus. » Le Père, qui s'était caché près de là, écoutait ses affectueux reproches ; puis se montrant il rendit les cierges au bon frère et se retira, admirant cette confiance si filiale et si amoureuse.

Chargé plus tard de l'office de frère quêteur, le chapelet ne quittait jamais ses mains. Il passa un grand nombre d'années dans cet emploi, opérant de nombreux miracles et produisant un bien immense dans les âmes. Des prélats, distingués par leur science et leur vertu, l'avaient en grande vénération et recherchaient sa compagnie ; de savants théologiens allaient souvent le consulter dans leurs doutes et s'en retournaient émerveillés. Cependant les témoignages de vénération dont il était environné n'affaiblirent jamais en lui les sentiments de sincère et profond mépris qu'il avait conçus de lui-même : il se considérait comme le dernier parmi ses frères et ne s'appelait, à l'exemple de saint Félix de Cantalice, que l'âne des Capucins. On lui demandait un jour pourquoi il allait nu-tête : « C'est parce qu'un âne ne porte pas de chapeau, répondit-il avec une aimable gaieté. » Non content de nourrir pour lui-même un profond mépris, le serviteur de Dieu se traitait avec la dernière rigueur : son vêtement était un vieil habit couvert de pièces, son lit, une planche avec une pierre pour oreiller. Mais autant il était sévère pour lui-même, autant il était compatissant aux souffrances du prochain ; les malades, les pauvres, les affligés trouvaient en son cœur des trésors de générosité et de consolation, qu'un indéfectible et croissant amour pour Jésus et sa divine Mère alimentait sans cesse.

Recueillons, comme une fleur du paradis, cette parole que le bienheureux Crispino répétait sans cesse : « Si votre prière passe par les lèvres de Marie, elle est d'avance exaucée ; » et encore cette autre sentence : « La vraie dévotion à la très sainte Vierge consiste surtout à ne pas offenser son divin Fils. »

B. Herculano de Piagale

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1390-1451)

Originaire du territoire de Pérouse, et issu d'une famille opulente, le bienheureux Herculano renonça de bonne heure aux espérances du siècle pour embrasser la vie des Frères Mineurs. Elevé au sacerdoce et nommé prédicateur, il s'appliqua avec beaucoup de zèle à prêcher la Passion du Sauveur, objet constant de ses oraisons et de ses larmes. Sa parole ardente, et empreinte des vifs sentiments dont débordait son âme, impressionnait profondément ses auditeurs, elle provoquait le repentir et faisait couler des torrents de larmes. C'était par la pratique d'une austère pénitence et dans de ferventes oraisons que ce nouvel Abraham plaidait devant Dieu le salut de ses frères coupables et puisait l'onction de sa parole embrasée. Aussi, après ses prédications, les conversions étaient-elles nombreuses : on voyait même des hommes de haut rang dire adieu au monde et prendre le chemin du cloître. Le saint apôtre eut la consolation d'étendre merveilleusement sa famille religieuse et de procurer ainsi à l'Eglise, avec de zélés missionnaires, des âmes consacrées à prier sans cesse pour l'avènement du règne de Dieu sur la terre. Il parcourut les Lieux Saints et l'Egypte, travaillant partout à faire connaître et aimer Jésus-Christ.

De retour en Italie, il exerça le ministère apostolique en Toscane : c'est dans cette province que devait se terminer sa sainte et laborieuse carrière.

Le B. Herculano prêchait le carême dans la cathédrale de Lucques, en 1430, lorsque les Florentins vinrent mettre le siège devant cette ville et la réduisirent à l'extrémité. Ce fut lui qui soutint les Lucquois, relevant leur courage, se dépensant pour soulager leurs misères, et les assurant de la fin de leurs maux.

Durant sa vie des miracles avaient confirmé sa prédication et après sa mort de nombreux et éclatants miracles ont illustré son tombeau.

B. Jean de Prado

Prêtre et martyr,

FRANCISCAIN

(1560-1631)

C'est sur la terre du Maroc, sur cette terre qui avait bu le sang des premiers martyrs de l'Ordre Séraphique, que le B. Jean de Prado eut la gloire de gagner la palme du martyre. Né en Espagne, de parents distingués par leur noblesse, il avait revêtu l'habit des Frères Mineurs, après avoir fait de sérieuses études à l'Université de Salamanque, et, peu après, il était ordonné prêtre. Dès les premiers temps de sa vie religieuse, Jean ressentit dans son âme généreuse le vif désir d'aller se sacrifier dans de lointains pays en y travaillant à la conversion des infidèles, mais un religieux, à qui il s'ouvrit de ce dessein, l'assura que le moment n'était pas encore venu de le mettre à exécution. Jean attendit donc, il fut entre temps chargé de l'emploi de Maître des Novices et remplit également dans plusieurs couvents l'office de Gardien. En toutes ses actions, il s'efforçait de faire l'apprentissage du martyre, dans la pratique de la plus rigoureuse pénitence, à laquelle il joignait l'immolation intérieure de son âme par l'exercice d'une oraison ardente. Enfin le moment, si souvent demandé, arriva, où le Bienheureux put faire voile vers des terres infidèles. Une peste avait emporté tous nos missionnaires du Maroc, et le P. Jean, que le Pape Urbain VIII avait nommé missionnaire apostolique avec des pouvoirs très étendus, partit pour les remplacer accompagné de deux autres Frères Mineurs. Arrivés dans le Maroc, leur tâche fut ardue, mais jamais au-dessus de leur zèle. Le roi Maure, irrité de leur succès, les fit mettre aux fers, mais les saints confesseurs en remercièrent le Seigneur. Un jour que le B. Jean avait, par son zèle intrépide, irrité le farouche tyran, celui-ci lui déchargea sur la tête un violent coup de sabre. Le visage du Bienheureux resplendit d'une lumière céleste, et tandis qu'un globe de feu apparaissait au-dessus de sa tête, il alla recevoir du Seigneur la palme du martyre.

Saint Ferdinand

Roi de Castille,

DU TIERS-ORDRE

(1200-1252)

Disciple de saint François par le Tiers-Ordre, Ferdinand III eut pour père Alphonse IX, roi de Léon, et pour mère, Bérangère, fille d'Alphonse III ; cette dernière était sœur de Blanche, reine de France et mère de saint Louis.

Roi de Castille à dix-sept ans, il s'entoura des conseillers les plus sages de ses Etats. Lui-même fit admirer sa prudence précoce, sa justice et sa bonté. Comme quelqu'un lui conseillait de lever de nouveaux impôts : « Dieu me garde, répondit le prince, d'adopter jamais votre projet. La Providence saura m'assister par d'autres voies. Je crains plus la malédiction d'une pauvre femme que toute une armée de Sarrasins. » Il épousa Béatrix, fille de Philippe de Souabe ; c'était une des princesses les plus vertueuses de ce temps et Dieu bénit cette union par la naissance de sept enfants. La gloire de Dieu et le bonheur de son peuple furent les deux mobiles de ce grand prince, qui se sanctifiait par l'observance de la Règle du Tiers-Ordre, en même temps qu'il y trouvait le secret de devenir un grand roi.

Il tint son épée longtemps dégainée contre les sectateurs de Mahomet, maîtres depuis des siècles d'une partie considérable de l'Espagne. Chaque année amenait de nouveaux combats et de nouvelles victoires ; la main de Dieu était visiblement avec son serviteur ; la Vierge Marie, dont l'image était toujours portée comme un étendard à la tête des troupes espagnoles, le couvrait de sa protection ; l'apôtre saint Jacques, le grand patron de ces contrées, priait pour son peuple ; dans une bataille, plusieurs le virent précéder ses troupes au combat, et les mener à la victoire.

Au milieu de l'effervescence de la guerre, le saint Roi n'avait lui-même en vue que l'honneur de son Dieu : « Seigneur, s'écriait-il, vous qui sondez les reins et les cœurs, vous savez que je cherche votre gloire et non la mienne ; je ne me propose

point d'acquérir des royaumes périssables, mais d'étendre la connaissance de votre Nom. »

Dans la plupart des villes qu'il enlevait à l'ennemi, Ferdinand établissait des évêchés ; il rétablissait partout le culte catholique, élevait des églises, fondait des monastères, dotait des hôpitaux. Il transforma la grande mosquée en une cathédrale dédiée à la Mère de Dieu, dont le pied vainqueur écrasera toujours le serpent de l'erreur.

Le saint Roi ne se contentait pas de détruire et de bâtir, il veillait aussi sur la conduite de ses soldats, il voulait qu'on leur inspirât les sentiments de la plus vive piété, et comptait plus, pour être assuré de la victoire, sur leur obéissance aux lois divines que sur leur bravoure. Ce saint monarque jeûnait lui-même strictement, portait un rude cilice, passait souvent les nuits en prière, et ne s'élançait au combat qu'après s'être assuré, par de ferventes prières, la protection du Dieu des armées. Au milieu du tumulte des camps, il vivait comme un religieux dans son cloître.

Le grand Pape Grégoire IX seconda puissamment un si vaillant champion de la cause de l'Eglise et un modèle si parfait du roi catholique ; il l'encouragea en toute circonstance, lui procura des secours pour ses conquêtes, et accorda à ses entreprises les indulgences de la Terre Sainte.

Il préparait encore une expédition contre les infidèles, lorsque le Seigneur l'appela à lui. On l'ensevelit dans la grande église de Séville devant l'image de la Sainte Vierge, revêtu, selon sa demande, de l'habit du Tiers-Ordre de saint François. Son corps s'est conservé sans corruption ; de nombreux miracles eurent lieu à son tombeau, et Clément X le canonisa en l'année 1671.

PRIONS

« Seigneur, qui avez accordé au B. Ferdinand, votre confesseur, de combattre vos combats, et de vaincre les ennemis de la foi, faites qu'aidés de son intercession, nous soyons délivrés des ennemis du corps et de l'âme. Ainsi soit-il. »

B. Gérard de Villamagna

ERMITE, DU TIERS-ORDRE

(1242)

Né d'une famille pauvre, le bienheureux Gérard devint orphelin dès l'âge de 12 ans ; il fut recueilli par le maître de la ferme que ses parents cultivaient, et élevé dans la piété. Après avoir été successivement Croisé et pèlerin des Saints Lieux, prisonnier, serviteur et Hospitalier, il se retira en Italie, où il reçut l'habit du Tiers-Ordre des mains de saint François d'Assise. Il alla alors se cacher dans un ermitage situé non loin de Villamagna et y séjourna jusqu'à sa mort, en menant une vie toute céleste. Docile aux inspirations de la grâce, il marcha de vertu en vertu, et parvint au plus haut degré de la perfection évangélique. Il se retranchait les choses de première nécessité afin de venir en aide aux pauvres et aux malheureux ; quand il n'avait plus rien à donner il allait mendier lui-même pour les indigents. Son zèle s'étendait à tout et à tous ; sa réputation attirait à sa cellule une foule de personnes des pays environnants : il leur annonçait la parole de Dieu, avec une onction qui lui faisait verser dans le cœur des autres la ferveur de son oraison ; ces efforts de son serviteur, Dieu les couronna de succès et de miracles. Un jour Gérard avertit un voiturier, conduisant un char de bois, que, s'il continuait à blasphémer, il se noierait dans l'Arno ; le coupable, ayant méprisé l'avis du saint, périt en effet dans le fleuve.

Le B. Gérard parvint à une extrême vieillesse sans rien diminuer de ses austérités. Il envisagea la mort avec calme et tranquillité, comme un bon serviteur toujours prêt à recevoir son maître ; fortifié à cette heure par les derniers sacrements, il s'endormit avec grande suavité entre les bras de son bien-aimé Sauveur.

S. Vital de Bastia

ERMITE, DU TIERS-ORDRE

(1491)

Ce saint Ermite, né au bourg de Bastia, dans le diocèse d'Assise, abandonna tous ses biens et revêtit l'habit du Tiers-Ordre de saint François pour embrasser la pauvreté évangélique dans toute son étendue.

En 1470, il se retira auprès d'une chapelle de la sainte Vierge, située dans un lieu solitaire, à une demi-lieue d'Assise ; c'est là qu'il passa sa vie dans la prière et la pénitence. Il macérait son corps par de longues veilles et des jeûnes rigoureux ; il marchait toujours nu-pieds, un peu d'eau et quelques légumes faisaient sa nourriture.

Vital mourut saintement le 31 mai 1491 riche en vertus et en mérites ; il avait passé vingt et un ans dans la solitude. Il fut enterré dans sa chapelle, sur l'emplacement de laquelle on érigea plus tard une église, lorsque le Seigneur eut fait connaître sa sainteté par de nombreux miracles. On cite entre autres la résurrection d'un enfant et la guérison d'un homme qui avait perdu la parole et la raison, et de plus la délivrance du seigneur de Todi qui avait été mis en prison. Les habitants d'Assise, témoins de ces merveilles, tranportèrent ses reliques dans leur principale église en 1509 ; une chapelle lui est consacrée et chaque année on célèbre sa fête le 31 mai dans le diocèse d'Assise sous le rite Double de 2me Classe.

B. Jacques de Strépar

ARCHEVÊQUE, FRANCISCAIN

(1411)

C'était vers le milieu du XIVe siècle, alors que la Russie, habitée par des schismatiques et des païens, offrait un vaste champ aux ouvriers évangéliques : Jacques de Strépar, qui descendait de l'une des plus anciennes et des plus nobles maisons de la Pologne, de la famille sénatoriale de Strépar, et qui avait revêtu l'habit des Frères Mineurs, demanda et obtint de ses supérieurs la permission d'aller se sacrifier dans ces contrées sectaires et d'y travailler à la dilatation du royaume de Dieu.

Dès le début de sa mission, il recueillit de nombreux fruits de salut ; il fut ensuite, par autorité apostolique, mis à la tête de toutes les missions de la Russie et, depuis dix années, secondé d'ailleurs par de laborieux coopérateurs désireux comme lui de servir l'Eglise et d'étendre le règne de Dieu, il remplissait cette charge délicate et difficile, lorsque le Seigneur donna à ses travaux une direction nouvelle. L'Archevêque de Kalitz venait de mourir, et le Souverain Pontife nommait le B. Jacques à ce siège métropolitain. L'humilité du Bienheureux dut s'incliner. Dès lors, il se montra le modèle accompli du pasteur des âmes. Pendant 39 ans, il se consacra tout entier aux besoins de son diocèse, multipliant les églises, formant des prêtres zélés, enracinant dans les âmes une forte dévotion à la Mère de Dieu et à l'Eucharistie, parcourant à pied son vaste diocèse, joignant à cela les pratiques de la plus austère pénitence. Admis en qualité de sénateur au conseil du gouvernement, il mérita par les sages avis qu'il donna et les importantes résolutions qu'il fit prendre, qu'on lui décernât le titre de *Protecteur de la Patrie et gardien du royaume.*

En l'année 1619, on ouvrit le tombeau du saint Archevêque, et son corps fut retrouvé intact et sans corruption.

B^se^ Baptiste Varani

VIERGE, CLARISSE

(1458-1527)

Camille Varani, qui prit, en entrant en religion, le nom de Baptiste, fut entourée dès son berceau de toutes les splendeurs et de tout ce que le monde aime et recherche. Jeune encore, des sentiments au-dessus de ceux des enfants de son âge, des pratiques pénibles de pénitence, faisaient prévoir que Dieu la distinguerait par des faveurs particulières. « Cependant, dit son biographe, dans le jardin de son âme, l'ivraie germait à côté du bon grain, et les mauvaises herbes menaçaient d'étouffer les fleurs. Au sortir de l'église, elle s'occupait de toilette et d'amusements ; ses méditations sur la Passion du Sauveur étaient suivies de lectures frivoles, d'amusements mondains. » Mais Dieu voulait l'avoir tout entière, et l'instrument dont il se servit pour la retirer de la voie dangereuse dans laquelle elle était engagée, fut un enfant du Séraphin d'Assise, le P. François d'Urbino, prédicateur célèbre dans toute l'Italie. Un de ses sermons dessilla les yeux à la jeune fille. Elle se mit sous la direction du saint Religieux, qui l'avait devinée, et fit de rapides progrès dans la vertu ; quelque temps après, agenouillée au pied des autels, elle consacrait à Dieu sa virginité. Toutefois, ce n'était pas encore là l'holocauste que son Créateur demandait d'elle, et la grâce frappa si fort à son cœur, qui essayait de repousser son inspiration, qu'elle fut obligée de céder. *Celui qui est la fleur des champs et le lis des vallées* lui apparut à plusieurs reprises et, après l'avoir inondée d'un déluge de grâces, il laissa dans son âme, dit la Bienheureuse elle-même, trois lis d'un parfum délicieux : *Une haine du monde invincible, une humilité sincère, et un ardent désir des souffrances.* Désormais, Baptiste était prête à tout sacrifier pour suivre la volonté de son Dieu, et lorsque une voix intérieure l'invita à se consacrer entièrement au Seigneur en embrassant la règle si austère de sainte Claire, ni les caresses, ni les menaces, ni les larmes, ni les

violences mêmes de ses parents, ne purent ébranler son énergique résolution. Le Jardinier céleste vint donc arracher du milieu du monde cette plante battue par l'orage et qui avait, au milieu du vent de la tribulation, jeté de profondes racines dans la vertu. Mais la jeune héroïne n'était pas au bout de ses luttes ; des scènes déchirantes pour le cœur d'un enfant, vinrent au monastère, comme au palais de son père, éprouver sa constance et faire éclater sa générosité. Elle fut invincible et le démon dut lâcher prise. Désormais la vie de la Bienheureuse se passera dans l'exercice de la mortification, de la patience et de l'humilité, associée aux douleurs de l'Homme-Dieu. Toutes les maladies se donnèrent rendez-vous pour torturer son corps ; son âme fut soumise à de longues et pénibles épreuves ; les ténèbres s'épaissirent autour d'elle, et le démon parut avoir obtenu de Dieu toute permission de la tourmenter. De violentes tentations l'assiègent, tandis que de longues sécheresses, lui faisant perdre jusqu'au souvenir des anciennes faveurs de son Sauveur, viennent resserrer son cœur. Les paroles suivantes, surprises dans une de ses prières, permettront de nous faire une idée de ses souffrances : « Voilà trois ans que j'erre dans les ténèbres, mes forces s'épuisent et le courage va m'abandonner. Rappelez-moi à vous, ô mon Jésus, soutenez dans vos bras votre fille qui chancelle. »

Dieu prolongea encore cette agonie et Baptiste resta de longues années sur la croix. Pourtant le ciel rendit la paix à cette âme généreuse et, quelques années avant d'aller jouir de l'éternelle paix, elle écrivit sur la Passion ce qu'elle avait appris de la bouche même du Sauveur, nous laissant ainsi un traité admirable des souffrances intérieures de Jésus-Christ. Citons de ce beau livre seulement quelques lignes détachées que nous méditerons avec fruit. « Mon premier avis, âme dévote, c'est que vous soyez amie de la *sainte oraison* ; c'est par cette porte qu'on entre dans la connaissance de Dieu et de soi-même ..... Il est une admirable révélation que vous devez demander à Dieu ; priez-le de vous faire connaître ce que vous êtes, ce que vous pouvez, ce que vous méritez ; sans cette révélation, il est impossible d'avancer dans la perfection. *Cette connaissance de soi-même* est un secret qui ne peut être enseigné par les hommes ; il est mis en réserve dans le Cœur très sacré de Jésus crucifié..... Appliquez donc tous vos soins à être humble de cœur, respectueuse, affable, pieuse et modeste, considérant dans le cœur très pur de Jésus les sentiments qu'il renferme, afin de vous y conformer, et ainsi vous aurez part à sa très douce familiarité et à son amour.»

B. André de Spello

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1194-1254)

Le Pauvre d'Assise remplissait l'Italie du bruit de ses prodiges ; ses disciples s'étaient déjà répandus dans les diverses contrées de l'Europe, prêchant partout la pénitence, lorsque le B. André vint demander à François la faveur d'être compté au nombre de ses enfants. Il était âgé de 44 ans ; l'innocence de sa vie passée avait rehaussé l'éclat de sa naissance, et le Seigneur, qui aime les cœurs purs, l'avait attiré dans la milice sacerdotale. Il avait eu, pendant plusieurs années, l'administration d'une paroisse, mais le Seigneur l'ayant visité par des chagrins domestiques, il avait compris le néant des choses humaines. C'est alors que, plein d'admiration pour la vie héroïque de saint François, il résolut de se débarrasser de ses biens terrestres pour marcher plus librement à la conquête des biens célestes.

Il fut l'un des 72 disciples de saint François, et eut le bonheur d'être témoin de sa mort. Ce souvenir le suivit toujours, et il s'efforça de marcher sur les traces de son glorieux Père et de tendre comme lui aux sommets les plus sublimes de la perfection. La Providence elle-même voulut mettre au jour la vertu du Bienheureux : obligé de se rendre en Espagne pour assister au chapitre général de l'Ordre, André trouva le pays en proie à une sécheresse désolante ; la moisson prochaine était compromise, et les habitants n'osaient considérer l'avenir qu'avec de poignantes inquiétudes. Touché du sort de ce bon peuple, chez lequel il recueillait tant de fruits de salut, le serviteur de Dieu se mit en prière avec ses frères et le Seigneur accorda à leurs ferventes supplications une telle abondance de pluie, qu'en peu de jours la terre prit un autre aspect, et la récolte qui suivit fut si abondante qu'elle surpassa celle des meilleures années. Ce miracle valut au saint religieux le nom *d'André aux eaux, et aujourd'hui on l'invoque avec efficacité pour obtenir la pluie ou le beau temps.*

Un autre trait montrera combien la vertu du Bienheureux plaisait au Seigneur. Il se trouvait un jour en oraison dans sa cellule, lorsque le Sauveur daigna lui apparaître sous la forme d'un enfant resplendissant de beauté. Il y avait longtemps déjà que l'Enfant Jésus s'entretenait avec lui, le comblant de ses divines caresses, tout-à-coup la cloche sonne et appelle tous les religieux au chœur pour réciter vêpres. La tentation était forte ; mais ce véritable obéissant n'hésite pas même un instant ; il quitte Dieu pour Dieu, dépose l'Enfant Jésus sur la table, et rejoint ses frères pour payer au Créateur son tribut de louanges. L'office terminé, il rentre dans sa cellule, et, ô prodige ! il y trouve encore son Hôte adorable qui lui dit : « Tu as bien agi en obéissant ainsi au premier signal, bientôt je te récompenserai. » Et, en effet, dans le courant de cette même année, le Bienheureux allait recevoir la couronne gagnée au milieu des persécutions et des adversités, car il eut beaucoup à lutter et à souffrir pour faire conserver intacte la pureté séraphique, à laquelle des tentatives malheureuses voulaient porter atteinte.

Il avait aussi prêché avec zèle le royaume de Dieu. L'Italie fut le théâtre où il exerça le ministère apostolique : il parcourut les provinces de la Lombardie, entraînant à sa suite des populations entières, convertissant les pécheurs les plus endurcis, apaisant les haines et les discordes, qui en ces temps si troublés ensanglantaient trop souvent les cités de la Péninsule.

Cet apôtre zélé, chargé de la direction des Clarisses de Spello, les avait, pendant plusieurs années, conduites dans les sentiers de la perfection avec un tact surnaturel qui décelait en lui une âme assistée de l'Esprit de Dieu.

Apprenons du Bienheureux André, comme bouquet spirituel, que l'obéissance prompte est le sacrifice le plus agréable aux yeux de Dieu, et répétons la prière que l'Eglise met sur nos lèvres le jour de sa fête : « Dieu de clémence qui avez accordé par l'intercession du B. André la pluie qui rend la fécondité à la terre desséchée, faites, nous vous en supplions, par ses mérites, que votre grâce tombe en rosée bienfaisante sur nos cœurs arides, et y laisse croître toutes les vertus qui nous mériteront un jour de contempler votre Face sacrée. Ainsi soit-il. »

B. Pacifique de Cérano

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1424-1482)

C'est la petite ville de Cérano, du diocèse de Novare, en Italie, qui se glorifie d'avoir vu naître notre Bienheureux. Jeune encore, il eut le malheur de perdre ses parents et fut alors confié aux Bénédictins de Novare, pour être élevé dans la science et la piété. L'abbé de ce monastère, qui lui avait servi de protecteur, étant venu à mourir, Pacifique résolut de se consacrer à Dieu dans la famille des Frères Mineurs, dont il prit l'habit dans le couvent de Novare. Entré dans la vie religieuse, Pacifique y croissait comme l'*arbre planté le long des eaux et qui doit donner son fruit en son temps.* Il avait voué une dévotion particulière à la sainte Vierge, qu'il fit beaucoup aimer plus tard dans ses prédications. Après avoir reçu l'onction sacerdotale, il se consacra pendant 19 ans à l'exercice des missions. Il fut ensuite envoyé en Sardaigne, par le Pape Sixte IV, pour remédier à certains désordres qui affligeaient l'Eglise dans cette île ; le Seigneur bénit cette mission et la rendit fructueuse pour les âmes.

De retour en Italie, le bienheureux Pacifique alla continuer son ministère apostolique dans le Nord de la Péninsule. Il prêchait, confessait, catéchisait, consolait les pauvres et les affligés, et était vénéré de tous comme l'envoyé de Dieu. A l'exemple du divin Maître, il se retirait souvent dans la solitude pour retremper son âme dans la prière et la pénitence. Durant cette période de sa vie, il fit construire à Cérano une chapelle en l'honneur de la Très Sainte Vierge, afin d'accroître parmi ses concitoyens le culte et la dévotion à la Mère de Dieu. Pendant qu'on y travaillait, il pria un voiturier d'aller prendre du bois de construction dans la vallée du Tessin ; celui-ci lui fit remarquer que les chemins étaient difficiles et presque impraticables. « Allez, lui dit le serviteur de Dieu, et s'il vous survient quelque danger, appelez-moi. » Le voiturier s'y rendit, chargea les pièces de bois, mais, pendant

qu'il rentrait à la ville, son chariot se renversa ; alors le pauvre homme se rappelant la parole du saint, de s'écrier : « Venez à mon secours, P. Pacifique, aidez-moi ! » A peine avait-il prononcé ces paroles, que le chariot se redressait de lui-même et le voiturier arrivait à Cérano sans aucun dommage.

La réputation de science, de zèle et de prudence dont jouissait le B. Pacifique était telle qu'on le pressa d'écrire un traité de théologie morale ; cet ouvrage, publié sous le titre de *Somme pacifique*, passait en ce temps-là pour le meilleur traité sur cette matière.

A cette époque, Mahomet II, après s'être emparé d'Otrante, rassemblait une puissante armée pour passer en Italie. Pacifique fut envoyé en Sardaigne par le P. Ange de Chivasso, nonce apostolique ; il recevait en même temps la charge de Visiteur et de commissaire général pour tous les couvents de l'Ordre situés dans cette île. Le Serviteur de Dieu prêchait à Cérano, lorsqu'on lui communiqua la Bulle du Souverain Pontife l'instituant nonce apostolique. Il voulut, avant de quitter cette ville, faire ses adieux à ses concitoyens, et il le fit en des termes qui arrachèrent les larmes et les sanglots à tous les assistants. La touchante scène qui marqua le départ de saint Paul, quittant Milet pour se rendre à Jérusalem, se renouvela au moment où le Bienheureux se sépara de ses chers habitants de Cérano. En lui, chacun pleurait un père, un bienfaiteur, un apôtre. Le bienheureux Pacifique ne devait revenir dans ce pays qu'après avoir reçu la récompense due à ses travaux ; car il était en Sardaigne lorsque le Seigneur le rappela à lui, et ses dépouilles mortelles furent transportées à Cérano pour y être pieusement conservées.

B. Etienne de Narbonne

BB. Etienne de Narbonne ET Raymond de Carbone

Prêtres et Martyrs,

FRANCISCAINS

(1242)

On sait que la France a donné à l'Ordre de saint François et à l'Eglise une multitude de nobles personnages qui se rendirent illustres par l'éclat de leurs vertus et dont plusieurs ont reçu les honneurs d'un culte public. Or, parmi les glorieux athlètes de l'Ordre Séraphique, morts en France sur le champ du martyre, nous trouvons en première ligne les Bienheureux Etienne de Narbonne et Raymond de Carbone.

D'après nos annalistes, le bienheureux Etienne de Narbonne, natif de Saint-Thibéry, au diocèse de Maguelonne, fut d'abord religieux de l'illustre famille de St Benoît, où il devint un homme accompli en science et en sainteté ; il fut même abbé d'un monastère de cet Ordre, dans le diocèse de Toulouse. Dans la suite, voyant les progrès merveilleux de l'Ordre des Frères Mineurs et l'esprit de cette nouvelle Religion, il demanda à revêtir l'habit de saint François, et ne tarda pas à jeter un grand éclat par sa doctrine, ses vertus et son zèle pour le salut des âmes. Grégoire IX, appréciant le mérite de l'éminent religieux, le nomma inquisiteur de la foi, et lui adjoignit le B. Raymond de Carbone, qui était prêtre, lui aussi, de l'Ordre des Frères Mineurs. Envoyés avec trois religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs, dans le midi de la France, pour arrêter les progrès des hérétiques Albigeois, ils ne se dissimulèrent pas les difficultés de leur mission ; ils s'associèrent plusieurs autres hommes apostoliques, et se trouvèrent ainsi au nombre de onze, pour travailler à cette œuvre d'évangélisation.

Au printemps de l'année 1242, ils arrivent à Avignonet, le foyer de l'hérésie. Les saints missionnaires prêchaient, tous les jours, à l'église paroissiale, et Dieu mettait sur leurs lèvres une parole d'une puissance merveilleuse; les habitants se pressaient

B. Raymond de Carbone.

en foule autour de leur chaire, un grand nombre de ceux qui avaient été séduits par les nouvelles erreurs se repentaient de leur apostasie, et demandaient à rentrer dans le sein de l'Eglise. A la vue de ces succès, les chefs de la secte frémissent de rage, et, dans leur fanatisme, ils forment le projet de massacrer les inquisiteurs. Peu de jours avant l'exécution de ce dessein, le B. Raymond de Carbone, étant en oraison, avait vu une couronne resplendissante descendre du ciel, et venir se reposer sur le château où ils étaient logés. Emerveillé de cette vision, il la raconta à ses compagnons, feignant de l'avoir eue en songe ; et le B. Guillaume, transporté de joie, de s'écrier : « Sachez, mes frères, que dans peu de jours, nous recevrons la couronne du martyre. » L'événement vérifia la prédiction. La veille de l'Ascension, à nuit close, une centaine de sectaires, armés d'épées, de haches et de couteaux, se glissent furtivement dans la ville, à la faveur des ténèbres ; ils arrivent aux portes du château. Elles leur sont ouvertes par le traître Raymond d'Alfaro, maître du château et secrètement affilié à la secte. En entendant des cris féroces, des coups violents et répétés, qui abattaient les portes, les serviteurs de Dieu comprennent que l'heure du combat est venue. Nul d'entre eux ne songe à fuir ; ils se mettent à genoux, entonnent l'hymne du triomphe, le *Te Deum*, et attendent leurs bourreaux bénissant Dieu d'avoir été trouvés dignes de la couronne du martyre. Les sectaires ont franchi les obstacles, les voilà en face de leurs victimes, sur lesquelles ils s'abattent avec fureur. Cependant malgré le secret de leur conspiration, la terrible nouvelle se répand en ville. On accourt et l'on dégage le B. Etienne et le B. Guillaume, qu'on transporte blessés à l'église paroissiale. Mais les autels n'ont plus rien de sacré pour ces forcenés ; ils abandonnent les cadavres mutilés et sanglants des victimes qu'ils viennent d'immoler, et courent après celles qu'on veut leur enlever. Les deux Bienheureux tombent sous leurs coups et inondent de leur sang le pavé du sanctuaire. C'était le 29 mai 1242, veille de l'Ascension de Notre Seigneur.

10 JUIN

Bse Yolande

VEUVE, CLARISSE

(1225-1298

La Bse Yolande, mère de sainte Elisabeth de Hongrie, était fille de Béla IV, roi de Hongrie, ami des Frères Mineurs et membre du Tiers-Ordre.

A peine âgée de cinq ans, elle fut confiée à sa sœur, la B. Cunégonde, qui avait épousé Boleslas-le-chaste, roi de Pologne. Devenue duchesse de la Grande Pologne par son mariage avec Boleslas-le-Pieux, Yolande usa de sa haute position pour venir en aide à tous les infortunés. De concert avec son époux, elle fonda des églises, des hôpitaux, des monastères, et contribua puissamment à répandre en Pologne la famille de saint François. Dieu bénit son union et lui donna trois filles : deux contractèrent de nobles alliances, et la plus jeune voulut rester près de sa vertueuse mère et marcher, sur ses traces, dans le chemin de la perfection.

Sur ces entrefaites, en 1279 Boleslas vint à mourir ; libre alors, la pieuse princesse se dirigea, avec sa fille, vers un monastère de pauvres Clarisses. Elles y demandèrent un asile pour faire pénitence, se soumettant à toutes les rigueurs de la règle et ne voulant garder de leur rang élevé, que le droit d'être comptées parmi les plus indignes du monastère. — Pour échapper aux incursions des barbares, Yolande alla chercher au monastère de Gnésen, fondé par elle et son époux, un asile plus sûr. — Bientôt elle fut choisie pour abbesse, malgré son opposition ; là encore, avec une générosité persévérante, elle sut précéder et diriger ses sœurs dans la voie des plus héroïques vertus. Pour la récompenser de son assiduité à méditer la douloureuse Passion, Jésus daigna lui apparaître et l'enivrer de son amour.

La servante de Dieu s'endormit dans le Seigneur au jour qu'elle avait prédit ; après sa mort elle apparut, brillante de gloire, à une abbesse de son Ordre et lui rendit la santé.

B. Gui de Cortone

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1190-1250)

En 1211, saint François évangélisait la ville de Cortone, et y annonçait la pénitence et la paix. Parmi ses auditeurs se trouvait un jeune homme, nommé Gui Vagnotelli. Elevé avec soin, dans les lettres et la vertu, Gui s'exerçait déja aux œuvres de miséricorde et de piété, et afin de conserver intact le précieux trésor de la pureté, il ne reculait pas devant les plus austères pénitences.

Dès la première prédication de saint François, le jeune Vagnotelli vint se jeter aux pieds du saint, le priant de venir loger dans sa famille. Le séraphique Père, divinement éclairé, le releva et, le pressant dans ses bras, il s'écria : « Ce jeune homme, par la grâce de Dieu, sera aujourd'hui des nôtres et se sanctifiera dans cette ville. » Après le repas, Gui demandait au saint la grâce d'être admis au nombre de ses disciples. Il reçut l'habit, des mains du saint Patriarche, dans l'église paroissiale, au milieu d'un grand concours de peuple. Avec la permission de saint François, il passa quelque temps dans une grotte voisine du couvent de Cortone, et creusée dans le flanc de la montagne, à condition toutefois de se réunir à ses frères, pour les exercices du chœur. Il s'appliqua à marcher avec ardeur sur les traces de son séraphique Père ; sa prière était continuelle, ses veilles prolongées, ses jeûnes et ses macérations extrêmement rigoureux.

Quand, par la volonté de ses supérieurs, il eut été élevé au sacerdoce, il fut chargé par saint François d'annoncer la parole de Dieu dans la ville d'Assise ; de retour à Cortone, il y exerça le ministère apostolique avec le plus grand succès, et la sainteté de sa vie, et les miracles éclatants qui accompagnaient ses prédications, déterminèrent la conversion d'une multitude de pécheurs.

Entre autres prodiges, on cite de lui les faits suivants : Par un signe de croix, il changea de l'eau en vin, et tous les malades qui goûtèrent de ce vin recouvrèrent la santé. Un Prêtre avait,

depuis plusieurs années, une main desséchée ; un signe de croix du Bienheureux suffit à la rendre à son état primitif. Un jour qu'il demandait l'aumône, une pauvre femme vint à sa rencontre avec deux enfants ; elle lui fit connaître sa détresse et le conjura de la secourir. Le serviteur de Dieu entra dans la demeure de l'indigente, prit une poignée de farine qu'on lui avait donnée pour les hosties du saint sacrifice, et après avoir prié, la versa dans le sac de cette femme. Le sac fut rempli, et durant quatre mois, c'est-à-dire jusqu'à la moisson, la pauvre famille put avec cette farine, divinement multipliée, pourvoir à sa subsistance. Une autre fois, on lui présenta le corps d'un enfant qui venait de se noyer à Cortone ; il pria, fit trois signes de croix sur l'enfant et lui rendit la vie.

Le B. Gui avait 60 ans ; il était exténué par les labeurs de l'apostolat et les austérités de la pénitence, lorsque saint François lui apparut, pour lui annoncer que l'heure de la récompense allait sonner. Au moment d'expirer, il s'écria : « Voici notre Père saint François, levons-nous, mes frères, allons à sa rencontre ! » — La ville de Cortone voulut conserver religieusement ses précieux restes et les fit transférer en grande pompe dans l'église paroissiale. Mais cette cité fut prise, en 1259, par les habitants d'Arezzo, mise à feu et à sang et entièrement ruinée ; le tombeau du B. Gui disparut, au milieu de la dévastation et de l'incendie. Toutefois, le sacristain de l'église avait eu la présence d'esprit de prendre le chef du Bienheureux et de le jeter dans un puits. Dans le courant de l'année 1212, pendant qu'on relevait les murs de l'église, une grande lumière parut au fond de ce puits ; on songea aussitôt au B. Gui. Le lendemain, une procession solennelle se rendit sur les lieux, où le chef du Bienheureux fut retrouvé, enveloppé d'un linge avec une inscription qui devait servir à le faire reconnaître. La sainte relique fut placée dans une chasse en argent et conservée avec honneur dans l'église principale, devenue depuis l'église cathédrale. De nombreux miracles s'y sont opérés, par l'intercession du Bienheureux.

S. Antoine de Padoue

Incomparable Thaumaturge

Apôtre de la France et de l'Italie

FRANCISCAIN

(1195-1231)

« A peine le Séraphin d'Assise, écrit Montalembert, a-t-il été prendre son rang devant le trône de Dieu, que sa place dans la vénération et l'enthousiasme des peuples est occupée par celui que tous proclamaient son premier-né, saint Antoine de Padoue, célèbre, comme son père spirituel, par cet empire sur la nature qui lui valut le surnom de Thaumaturge. » — Il naquit à Lisbonne de parents distingués, qui comptaient parmi leurs ancêtres l'immortel conquérant de Jérusalem, Godefroy de Bouillon. Il reçut au baptême le nom de Ferdinand. L'oraison dominicale, la salutation angélique et le symbole des apôtres, furent les premiers ornements de sa mémoire, et son âme, ainsi embaumée par de saintes paroles, s'ouvrit aux suaves impressions de l'amour divin, comme la fleur à peine éclose s'ouvre aux douces brises du printemps. Lorsqu'il eut atteint sa dixième année, on le plaça parmi les clercs de la cathédrale, pour y être formé aux lettres sous la direction des chanoines, au nombre desquels comptait un de ses oncles. Déjà, le démon, jaloux de sa vertu précoce et surtout de son angélique pureté, commençait à lui livrer des combats qu'il poursuivit pendant longtemps. Il lui apparut sous une forme hideuse, mais Ferdinand le chassa par le signe de la croix.

A cette même époque, l'Ordre de saint François, devenu célèbre après quelques années d'existence, allait s'étendant de royaume en royaume ; il avait traversé les Pyrénées, et s'était fixé en Espagne ; de là, il s'était implanté en Portugal. Ferdinand, âgé de 15 ans, sentait sa jeune âme éprise pour le Sauveur d'un amour de jour en jour plus intense. Lisbonne n'offrait pas à ses désirs une solitude assez profonde, et il obtint de passer au monastère de Sainte Croix de Coïmbre, chef-lieu de la congrégation des Chanoines réguliers. Il y fut favorisé de plusieurs miracles, qui

montraient assez combien il plaisait au Seigneur. Cependant, il fut frappé par la modestie et l'humilité de deux disciples de saint François, auxquels il donna l'hospitalité au monastère de Sainte Croix. Cette vision fut pour lui comme un parfum délicieux. Quelque temps après, il apprenait le martyre des cinq Frères Mineurs morts au Maroc pour la foi de Jésus-Christ. Le désir de donner sa vie pour son Sauveur, et d'imiter ces vaillants athlètes, rendit plus fort le dessein qu'il avait conçu depuis longtemps, d'entrer dans l'Ordre des Mineurs. Cette aspiration de son âme, il plut à Dieu de la réaliser. Nous le voyons, peu après, au monastère des Franciscains de Coïmbre ; il avait échangé la blanche robe des Chanoines réguliers contre la bure grossière de la pénitence. Il avait 25 ans ; il prit le nom d'Antoine pour se faire oublier du monde.

Nous ne le suivrons pas dans les progrès rapides qu'il fait dans la perfection, remarquons seulement que Dieu n'accepte pas le désir qu'il a conçu de répandre son sang parmi les infidèles pour la foi de Jésus-Christ. Le vaisseau qui le porte est refoulé par la tempête, et Antoine se dirige vers Assise pour assister au chapitre général. Sa modestie empêche qu'on ne le remarque, et à la fin du chapitre, tandis qu'on distribue les charges et les diverses missions, personne ne s'occupe de lui. Alors le provincial de Bologne l'emmène avec lui dans sa province, pour dire la messe dans le couvent solitaire de Monte-Paolo, au diocèse de Forli. Il reste là, inconnu, ignoré ; il se retire dans une cellule, creusée dans le flanc d'un rocher, où il se livre à la méditation des saintes Ecritures, aux rigueurs de la pénitence la plus austère, heureux de pouvoir ensevelir dans la solitude les faveurs du ciel, et d'immoler par une rigoureuse mortification une vie échappée au martyre. C'était là, pourtant, que s'allumait cet astre qui allait jeter dans le monde un éclat si pur et si brillant. La Providence elle-même se chargea de le montrer aux yeux de tous. Antoine accompagnait, un jour, plusieurs religieux du couvent de Monte-Paolo, qui se rendaient, avec quelques frères Dominicains, auprès de l'évêque de Forli, pour recevoir les saints ordres. Le Supérieur d'Antoine, prié par l'évêque d'adresser quelques paroles aux ordinands, commanda à Antoine de parler. Il pensait, dit l'ancien biographe du Saint, qu'Antoine ne savait pas un mot des Saintes Ecritures ; il espérait néanmoins qu'il pourrait toucher les cœurs, bien qu'on le jugeât plus apte à laver les ustensiles de la cuisine qu'à expliquer les secrets des Ecritures. Antoine s'exprime d'abord avec beaucoup de simplicité ; mais, peu à peu, sa parole s'anime malgré lui : elle devient brillante et enflammée, des flots d'une éloquence divine s'échappent de ses lèvres ; il s'élève enfin à une telle hauteur qu'il

enlève son auditoire. Les frères ont compris qu'un prodige d'humilité leur a caché jusqu'à ce jour le trésor que l'Ordre possédait dans son sein. Mais l'astre a entrepris sa course, et il ne l'interrompra point. Pendant neuf années, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, il poursuivra son ministère apostolique, parcourant les villes et les campagnes, pour détruire le désordre et l'erreur, pour ranimer la foi et faire fleurir partout la vertu ; sa parole aura une telle puissance sur les âmes, et sera accompagnée de si nombreux et éclatants prodiges, que les peuples lui décerneront le titre *d'apôtre et de Thaumaturge* par excellence.

A ses prédications, nous disent les biographes d'Antoine, on voyait accourir les bourgades et les villes entières ; justes et pécheurs, fidèles et hérétiques, tous voulaient voir et entendre cet homme, que précédait une si merveilleuse renommée. En entendant cette parole inspirée, les pécheurs, en proie aux habitudes perverses, faisaient entendre des gémissements, se frappant la poitrine, déplorant leur aveuglement et sollicitant leur pardon ; ceux que divisaient les rancunes et les inimitiés les plus enracinées se remettaient généreusement leurs torts mutuels ; les détenteurs des biens d'autrui, les usuriers et autres grands coupables, sentaient le remords naître dans leur conscience et s'empressaient de réparer leurs criantes injustices ; les hérétiques eux-mêmes abjuraient leurs erreurs et rentraient dans le giron de l'Eglise, ce qui valut à Antoine le surnom bien mérité de *marteau infatigable des hérétiques*. Le titre non moins glorieux, *d'Arche du Testament*, lui sera décerné plus tard par le Pape Grégoire IX, émerveillé de son éloquence et de sa connaissance profonde des Ecritures.

C'est en 1222, qu'Antoine, sur l'ordre de son séraphique Père, inaugura en Italie ce merveilleux apostolat : il fut d'abord envoyé dans la Lombardie et la Romagne. Là, non content de prêcher l'Evangile à la foule, il se fait encore le maître de ses frères, ayant reçu de saint François l'ordre d'enseigner la théologie, et de préparer les jeunes religieux au ministère de la prédication. Après l'Italie, c'est la France qui a la gloire de posséder cet envoyé du ciel ; Montpellier, Toulouse, Bourges, le Puy, Limoges, Brive, sont successivement le théâtre de son zèle, de ses pénitences, de ses miracles innombrables, des faveurs du ciel accordées à ce glorieux serviteur de Dieu, et des victoires remportées par lui sur le démon. Antoine retourne ensuite en Italie, pour y remplir la charge de provincial de Bologne. Rome, Venise, Padoue, le revoient ; c'est à cette dernière ville qu'il fait entendre ses dernières prédications.

Antoine a terminé sa carrière, et il va recevoir la récompense de ses travaux dans la patrie céleste. Au moment de sa

mort, les enfants de Padoue, poussés par une force irrésistible, se répandent dans la ville, en criant : « Le saint Père est mort, le saint Père est mort ; il est mort saint Antoine. » Il n'était âgé que de 36 ans, il avait cependant fourni une longue et vaste carrière : *consummatus in brevi explevit tempora multa.* Bien plus longue en durée et aussi féconde en merveilles, sera la carrière que le Saint, après son trépas, entreprendra parmi les hommes. Pendant sa vie et après sa mort aucun Saint n'a jamais fait autant de miracles. Des volumes entiers ne suffisent pas à rapporter les principaux. Saint Antoine est le *semeur de miracles*, lisons-nous dans la bulle de canonisation, il *illumine l'Eglise universelle par l'éclat de ses miracles ;* et le continuateur de l'auteur anonyme de sa vie a pu mettre à la suite de la bulle de Grégoire IX : *Les miracles d'Antoine sont si fréquents et si continus, qu'ils constituent tous ensemble un seul et même miracle, qui dure toujours ; le miracle serait non pas qu'il continuât de faire des miracles, mais qu'il cessât d'en produire.*

Le Thaumaturge, en effet, n'a pas cessé d'opérer des merveilles ; il sème vraiment les prodiges : grâces spirituelles, préservations, conversions, faveurs temporelles, guérisons, santé du corps, biens de la fortune, tout est demandé et obtenu : *petunt et accipiunt.* Qui pourra jamais apprécier le bien immense procuré par cette œuvre, qui mérite au bon Saint le titre de *protecteur des pauvres*, nous voulons parler de *l'Œuvre du pain de saint Antoine*, si connue et si universellement répandue. Que d'indigents lui doivent le soulagement de leur misère ! — Comment ne pas signaler encore le privilège accordé au Saint de faire retrouver miraculeusement les choses perdues ? Depuis plus de six siècles saint Antoine a été invoqué dans l'Eglise catholique comme ayant le pouvoir de faire *retrouver les choses perdues ;* des miracles éclatants et appuyés sur les témoignages les plus respectables, justifient cette dévotion. Saint François de Sales réprimandait les censeurs qui improuvaient l'usage populaire d'invoquer saint Antoine dans ce but : « Dieu, disait-il, a fait voir que c'était là son bon plaisir, puisqu'il a opéré tant de miracles par son intercession ; pourquoi ne pas se rendre à l'évidence des faits ? »

Daigne cet illustre Saint faire trouver à l'Eglise ses triomphes passés, à notre pays, la foi des anciens jours, à chacun de nous, la voie de cette perfection personnelle où nous appela la grâce, mais d'où nos infidélités nous firent sortir. Grand Thaumaturge, obtenez-nous votre humilité, votre zèle, votre amour pour Jésus et Marie, et associez-nous un jour à votre gloire !

Bse Micheline de Pésaro

VEUVE, DU TIERS-ORDRE

(1300-1356)

C'est à Pésaro, sur les bords enchantés de l'Adriatique, que Micheline vit le jour, de la noble et riche famille des Métellus. Son éducation fut en rapport avec les mœurs relâchées de l'époque, aussi aima-t-elle beaucoup le monde, ses fausses joies et ses plaisirs ; mais Dieu se réservait de purifier ces affections, au creuset des sacrifices et des épreuves. Mariée, jeune encore, au Seigneur de Rimini, elle vécut à peine huit années de la vie de famille ; à vingt ans, elle resta veuve et mère d'un tout jeune enfant, que Dieu ne tarda pas à ravir à son affection maternelle. A cette époque, une pieuse tertiaire de saint François, venue de la Syrie (d'autres disent que c'était un ange sous une forme humaine), édifiait la ville de Pésaro par ses jeûnes, ses longues oraisons et ses nombreuses extases. Micheline se sentit attirée vers cette étrangère. Syra, c'est le nom qu'on lui donnait, lui conseilla de revêtir les livrées séraphiques, en entrant dans le Tiers-Ordre de saint François. Dès cette époque, le palais de la veuve devint un lieu de recueillement et de prière. La noblesse du pays et la famille de Micheline, se trouvèrent fort contrariées d'un changement si subit, mais ni les railleries, ni les sarcasmes, ni les promesses, ni les menaces, ni même les mauvais traitements, ne purent troubler sa grande patience ni porter atteinte à sa fermeté inébranlable. Pendant quelques années, sa maison fut le rendez-vous de toutes les misères et de toutes les infortunes. Les immenses richesses dont elle disposait furent distribuées aux pauvres. Les bijoux, les terres, les châteaux, tout fut mis en vente, au déplaisir de quelques parents, qui espéraient jouir un jour de ce magnifique héritage. Cette jeune femme, hier encore riche et heureuse, parcourt maintenant les rues de Pésaro, nu-pieds et vêtue d'une misérable robe de bure, demandant l'aumône de porte en porte et ne recevant parfois qu'injures grossières, surtout de la part des membres de sa

famille ; mais rien n'altère la sérénité de son visage. Elle s'est assuré par avance les immenses richesses du royaume du ciel, et Dieu lui fait éprouver dans ses épreuves les plus douces consolations. Un jour, en effet, Notre Seigneur daigna se montrer à sa pieuse servante et lui dit : « Ta miséricorde envers les pauvres, les malades, les orphelins et les veuves, t'a gagné mon cœur, car ce que tu as fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi-même que tu l'as fait ; aussi ta récompense sera surabondante. Je t'assisterai et t'aiderai puissamment à suivre sans défaillance le sentier où tu t'es engagée ; tu ne te détourneras ni à droite ni à gauche ; je te ferai parcourir avec courage la voie droite qui conduit à la vie. » Toute tremblante de respect et d'amour, Micheline se prosterna et rendit d'humbles actions de grâce à l'Auteur de tout bien : « Seigneur, dit-elle, ce que j'ai fait ne vient pas de moi, mais de vous. Que peut-il sortir d'une pauvre et chétive créature telle que moi, qui puisse reposer le regard de votre infinie Majesté ? Je n'ai fait que vous rendre les dons que j'ai reçus de vous, et en récompensant mes aumônes, ô très miséricordieux Père, vous couronnez vos propres œuvres ; il n'y a pas jusqu'au désir du bien qui ne vienne de votre grâce. Faites donc, ô mon Seigneur, que ni ma volonté ni mes actes ne me séparent jamais de vous. »

Une autre fois, le divin Maître lui dit : « Ma fille, quand sainte Madeleine a versé sur moi des essences et des parfums, elle a été moins agréable à mon Père que vous-même, quand vous avez répandu autour de vous vos richesses, et consacré tous vos biens au soulagement des malheureux. »

Micheline s'efforçait de réparer, par sa vie mortifiée, ce qu'elle pouvait appeler les fautes de sa jeunesse. Les religieux les plus austères eussent été effrayés de tant de pénitences, et la prudence humaine aurait crié au scandale ; Dieu lui-même était son guide dans cette voie extaordinaire. La prière faisait ses délices, elle y consacrait une grande partie des nuits ; mais quand le soleil venait au matin l'avertir qu'un nouveau jour se levait, Micheline courait assister à la messe, puis se mettait en route pour recueillir des aumônes destinées aux pauvres, car elle ne cessait pas dans son dénûment volontaire d'être encore la providence des malheureux.

Pénétrée de dévotion envers la Passion du Sauveur, elle voulut visiter les Lieux Saints et voir ce Calvaire où son Sauveur était mort. Elle y fut favorisée de plusieurs extases. On rapporte qu'au moment de quitter la Terre-Sainte pour revenir à Pésaro, Dieu récompensa la foi et l'amour de sa servante, en gravant sur ses pieds, ses mains et son côté, les sacrés stigmates du Crucifié.

B. Bienvenu de Gubbio

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1232)

C'était en 1222 ; comme saint François traversait le territoire de Gubbio, un noble chevalier, nommé Bienvenu, déjà illustre par sa valeur militaire, se présente à lui et le prie avec une profonde humilité de vouloir bien l'admettre à combattre désormais avec lui, sous les livrées de la pénitence et l'étendard de la pauvreté. Le saint Patriarche aimait à recevoir, dans sa famille religieuse, les hommes exercés au rude métier des armes ; l'obéissance, les fatigues, les privations de toute sorte de la vie militaire, les dangers dont elle est entourée, étaient, à ses yeux, une efficace préparation aux sacrifices journaliers de la vie religieuse ; il admit donc volontiers le nouvel aspirant, et il eut tout lieu de s'en applaudir.

A peine entré dans l'Ordre, Bienvenu choisit pour son partage les emplois les plus humbles et les plus pénibles ; il se distingua par une prompte obéissance, une modestie grave et douce à la fois, un extérieur digne et conforme en tout point à sa sainte vocation. Zélateur ardent de la pauvreté évangélique, il était satisfait du vêtement le plus misérable, et il n'accordait à son corps, souvent épuisé de fatigue, que la nourriture strictement requise pour le soutenir dans ses travaux. Il parvint, en peu de temps, à un très haut degré de contemplation ; ses prières accompagnées de larmes abondantes, duraient des nuits entières ; il déplorait avec une douleur indicible les fautes du prochain et sollicitait, avec larmes, la conversion des pauvres pécheurs. La divine Eucharistie excitait en son âme des transports d'amour, et souvent, par une faveur céleste, il lui fut donné de contempler, des yeux du corps, le Dieu caché sous les voiles de l'auguste Sacrement ; le divin Sauveur lui apparut quelquefois sous la forme d'un enfant radieux et plein de charmes qui, de la sainte Hostie, descendait dans ses bras, l'enivrait de douceur et laissait en son âme comme un parfum des délices éternelles.

Saint François avait chargé notre Bienheureux du soin des lépreux dans les hôpitaux. Cet emploi aida singulièrement à ses progrès rapides, dans les voies de la perfection ; en contact avec un mal si repoussant, il dut se vaincre, chaque jour, lui-même, pour venir en aide aux souffrances des autres, fouler aux pieds les répugnances de la nature, s'armer d'un héroïque courage, s'inspirer des pensées de la foi et de la sainte charité. Il fut, dès le commencement, à la hauteur de sa noble mission ; sa compassion, son zèle actif, sa tendre sollicitude lui acquirent l'amour et la confiance de ses malades, qui, touchés de sa sainteté, lui demandaient le secours de ses prières, et, après sa mort, recoururent à son crédit auprès de Dieu, pour obtenir un allégement à leurs peines. Ses austérités et ses fatigues eurent bien vite épuisé ses forces ; il fut atteint de longues et de graves maladies, mais sa patience ne se démentit pas un instant ; il sut continuer dans sa propre souffrance, le sacrifice d'immolation qui, jusque là, avait consisté à secourir les souffrances d'autrui.

A peine avait-il quitté cette terre d'exil que des miracles éclatèrent sur son tombeau et établirent son culte. Une pauvre femme, dévorée de la lèpre et dont les chairs tombaient en lambeaux, s'approcha avec foi du cercueil, étendit sa main sur son visage, et fut guérie à l'instant même. Deux morts y recouvrèrent la vie ; des malades de toute sorte éprouvèrent les effets de son intercession auprès de Dieu.

L'église du couvent étant trop étroite pour recevoir l'affluence des pèlerins, on dut ensevelir le saint religieux dans l'église paroissiale, le Pape Grégoire IX autorisa son culte à Corneto, petite ville de la Pouille où le Bienheureux était mort, et dans les pays voisins. La ville de Corneto ayant été ruinée plus tard par les guerres dont elle fut le théâtre, le corps du B. Bienvenu fut transféré à Illéceto, dans le diocèse de Bovino, et les habitants de ce bourg le mirent au nombre de leurs patrons et protecteurs. Il se fait chaque année à son tombeau un grand concours de peuple, pour implorer la protection du serviteur de Dieu, spécialement afin d'obtenir la délivrance des sauterelles et des moustiques, qui ravagent les récoltes, et la merveilleuse puissance du Bienheureux se fait toujours sentir par de prompts effets.

PRIONS

Seigneur Jésus, qui avez accordé au B. Bienvenu, votre confesseur, de devenir votre glorieux imitateur, par l'abnégation complète de lui-même, donnez-nous, nous vous en supplions, de renoncer à notre volonté propre, afin d'avoir un jour part à sa gloire. Ainsi soit-il.

S. Laurent de Brindes

PRÊTRE, CAPUCIN

(1559-1619)

De la race des Bernardin de Sienne et des Jean de Capistran, Laurent de Brindes exerça une grande influence sur l'Europe de son temps. Né dans le royaume de Naples, il entra à l'âge de 16 ans chez les Capucins de Vérone.

Fervent chrétien dans le monde, il fut, dans le cloître, le modèle de ses frères, tant que durèrent son noviciat et ses études qui furent brillantes.

Ordonné prêtre, il n'eut plus de repos : l'Italie, l'Allemagne et plusieurs autres contrées de l'Europe, furent le théâtre de son zèle infatigable. Tour à tour, lecteur de théologie, Gardien du couvent de Venise, Provincial des provinces de Toscane et de Venise, définiteur général de son Ordre, jamais, malgré ces occupations accablantes, on ne vit diminuer en rien son zèle d'apôtre. Vers l'an 1606, à la demande de Rodolphe, empereur d'Allemagne, menacé par les Turcs, il va auprès des princes catholiques solliciter leur secours ; il marche même à la tête des armées, pour soutenir le courage des soldats et les exciter au combat. Quelque temps après, envoyé comme nonce apostolique auprès de Rodolphe, il réconcilie ce prince avec son père l'archiduc Mathias et rend de grands services à la religion, en combattant le protestantisme.

Une dernière mission allait enfin couronner la carrière de notre infatigable apôtre. Il fut envoyé vers le roi d'Espagne, pour lui porter les plaintes des Napolitains contre leur vice-roi. Notre Saint venait de terminer heureusement son ambassade, lorsqu'il tomba malade à Lisbonne. Sachant par révélation qu'il touchait à la fin de son existence, il avertit aussitôt ses deux compagnons, que cette maladie serait la dernière. En effet, après quelques jours passés dans l'extase de la prière, il s'endormit dans le baiser du Seigneur, le 22 juillet 1619, en la 60me année de son âge et la 45me de sa vie religieuse. Léon XIII l'a inscrit au catalogue des saints, le 18 octobre 1881.

Ste Elisabeth de Portugal

VEUVE, DU TIERS-ORDRE

(1271-1336)

Philippe III, roi d'Aragon, était déjà depuis longtemps en querelle avec le roi Jacques Ier, son grand-père, au grand détriment de leurs sujets, qui souffraient cruellement de ces divisions intestines, lorsque la naissance d'une enfant vint rétablir la paix dans le royaume ; en effet, la joie que causa sa venue dans le monde suffit pour faire succéder la concorde à la division et l'on put comprendre, dès lors, que cette enfant serait plus tard l'heureuse pacificatrice des rois et des royaumes. Elle passa sa jeunesse dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Son père, ravi d'admiration en voyant se développer le bon naturel de sa fille, disait, qu'à elle seule, Elisabeth surpasserait de beaucoup en vertu toutes les autres femmes issues du sang des rois d'Aragon. Contemplant avec respect sa vie toute céleste, son mépris des parures, son empressement à fuir la volupté, à pratiquer les jeûnes, à prier Dieu sans cesse, à s'employer à toutes les œuvres de charité, il rapportait au seul mérite de sa fille sa prospérité particulière et celle de son royaume. Bientôt, la réputation d'Elisabeth fut répandue partout ; beaucoup de princes recherchèrent son alliance, et elle fut enfin mariée à Denis, roi de Portugal.

Dans son nouvel état, notre sainte s'appliqua, avec un soin égal, à pratiquer la vertu et à élever ses enfants, ne négligeant aucun moyen de plaire à son époux, mais songeant encore davantage à se rendre agréable au Seigneur. Cependant la vertu de la sainte, ne devait pas tarder à passer par le creuset. Denis, il est vrai, était un prince doué d'excellentes qualités ; mais, aveuglé par le faste des grandeurs humaines, il oublia malheureusement les premiers devoirs d'un époux, pour abreuver d'amertume l'âme de la sainte princesse, et se livra aux plus honteuses passions. Elisabeth endura tout avec un calme héroïque et la fermeté d'une âme invincible. Bien loin de se laisser abattre, comme tant

d'âmes vulgaires, au milieu de ces cruelles angoisses, notre Sainte donna de nouvelles preuves de sa sublime charité et de sa prudence consommée. Versant continuellement dans le cœur de Dieu ses prières et ses larmes, elle essaya de retirer le roi de ses désordres ; son héroïsme alla même jusqu'à témoigner le plus sincère dévouement aux enfants issus du commerce criminel de son malheureux époux. Sa patience et sa résignation firent enfin violence au ciel ; le roi reconnut ses fautes et mourut saintement dans les bras de son épouse.

La moitié de l'année environ, Elisabeth ne prenait, pour nourriture, que du pain trempé dans l'eau. Cette eau se changea miraculeusement en vin, lorsque, dans une grave et cruelle maladie, elle persistait à ne pas vouloir user de vin, malgré la recommandation des médecins. Elle guérit subitement d'un horrible ulcère une pauvre femme, en la baisant sur cette plaie dégoûtante. Des pièces d'argent qu'elle allait distribuer aux pauvres se changèrent en roses, entre ses mains, pour que le secret de ses aumônes fût ignoré du roi. Après la mort de son époux, retirée dans la solitude, elle fut le modèle des veuves, comme elle avait été celui des vierges au commencement de sa vie, et celui des épouses dans l'état du mariage. Elle ne vivait plus pour elle-même, mais elle était tout entière à l'amour de Dieu et au bien de l'humanité ; nourrir les pauvres, protéger les veuves, défendre les orphelins, soulager les malheureux, étaient ses occupations de tous les jours. Elle s'employa aussi, avec une habileté sans pareille, à apaiser les dissensions qui s'élevaient entre les rois.

Un jour, son fils Alphonse, se mit à la tête d'une faction formée de mécontents, de gens sans aveu, à l'aide desquels il espérait s'emparer de la capitale et monter ainsi sur le trône. Denis se dirigea, avec une forte armée, vers Coïmbre devenue le quartier général d'Alphonse Apprenant que les deux armées avaient ouvert les hostilités et que le sang coulait à grands flots, Elisabeth accourut au lieu où le père et le fils, armés l'un contre l'autre, allaient croiser le fer ; elle se jette au milieu des rangs, fait suspendre le combat, parle à Alphonse dont enfin elle touche le cœur, puis au roi dont elle réveille l'amour paternel, et ainsi elle réconcilie à la face des deux armées, le père offensé et le fils coupable. Ce triomphe de l'admirable Reine devait se renouveler plusieurs fois.

La mort vint la surprendre dans cette œuvre de charité. Comme elle se rendait à Estrénoz pour réconcilier son fils et son gendre, elle tomba malade et mourut, le 4 juillet 1336, à l'âge de 63 ans, après avoir reçu la visite de la Ste Vierge. Trois siècles après sa mort, ses restes précieux étaient encore exempts de corruption. De nombreux miracles s'accomplirent à son tombeau.

S. Nicolas Pick
et ses dix Compagnons

Martyrs de Gorcum,
FRANCISCAINS
(1579)

S. Nicolas Pick.

Gorcum est une petite ville de 6 à 7.000 habitants, chef-lieu du district d'Arkel, en Hollande. C'était en 1572 ; les Gueux désolaient les Pays Bas, et leurs partisans étaient nombreux à Gorcum ; aussi, à la nouvelle de la prise de Dordrecht, qui se trouvait à environ 6 h. de marche de Gorcum, les catholiques commencèrent-ils à trembler pour leur fortune, pour leur famille, pour eux-mêmes ; mais surtout pour les Ecclésiastiques qui se trouvaient au milieu d'eux. Les Gueux, en effet, faisaient une guerre de religion et tuaient tous les serviteurs de Dieu.

Or, il y avait à Gorcum un couvent de Frères Mineurs, qui étaient regardés comme le soutien du catholicisme. Ils étaient peu nombreux, mais d'une grande ferveur ; aussi, pouvaient-ils s'attendre à voir s'exercer sur eux toute la fureur de leurs ennemis.

Vers le 25 juin, 13 barques, portant 150 Gueux, arrivèrent de Dordrecht ; à leur vue, la confusion et le tumulte furent à leur comble : les partisans secrets de l'hérésie se joignirent à eux. Alors le Père Gardien, voyant le danger imminent, rassemble ses frères, leur expose la situation et les autorise à se réfugier chacun où il voudrait : « Et vous, que ferez-vous ? lui demandèrent-ils. —Pour moi, leur dit-il, je resterai au couvent aussi longtemps que je pourrai ; ensuite je me retirerai dans la citadelle. — Eh ! bien, répondirent les frères, nous ne vous laisserons pas seul. » Le lendemain, les Gueux entraient dans la ville ; le Père Nicolas avec ses religieux s'étaient retirés dans la citadelle ; mais ils n'y furent pas longtemps en sûreté. Mal pourvue de vivres et de munitions de guerre, n'ayant pour toute défense que quelques soldats, la citadelle ne pouvait résister longtemps ; la nuit même l'assaut fut donné, et, malgré la courageuse résistance du gouverneur, il fallut capituler ; cependant, la capitulation se fit à la condition expresse qu'il ne serait point fait de mal à ceux qui se

S. Jérome de Verdt.

S. Nicaise Janssens.

trouvaient dans la citadelle, soit laïques, soit ecclésiastiques, et que liberté entière leur serait accordée. Mais ceux qui étaient traitres à leur Dieu et à leur roi, devaient-ils se mettre en peine de leur engagement vis à-vis des vaincus ? Les laïques, après une journée des plus humiliantes pour eux, furent enfin mis en liberté ; les religieux et les prêtres furent jetés en prison ; leur martyre commençait. Les Gueux, qui ne dédaignaient pas l'argent, commencèrent à torturer leurs victimes pour leur faire avouer quelles étaient les cachettes où ils avaient mis leurs trésors. Ils s'acharnerent d'abord sur les plus jeunes religieux, espérant vaincre plus facilement leur constance ; mais ceux-ci auraient été bien en peine pour les leur découvrir : leur seul trésor était la pauvreté. Vaincus de ce côté, les soldats cherchèrent le supérieur : « Où est-il le gardien de ces traitres? s'écrient-ils. » Et comme ils s'emparent du vicaire, le Père Jérôme, celui-ci accepte volontiers d'être pris pour son supérieur et de souffrir à sa place ; mais le Père Nicolas intervient en se déclarant le gardien qu'ils cherchent. Les bourreaux le chargent alors de coups et le somment d'avoir à livrer ses trésors. Le patient leur déclare que son seul trésor [illegible] l'aumône des fidèles. Alors ces forcenés s'emparent de sa corde, la roulent plusieurs fois autour de son cou, et, l'attachant par un bout à la porte de la prison, se mettent à tirer, à élever le patient en l'air pour le laisser retomber ensuite lourdement ; ils continuent ce supplice jusqu'à ce que l'extrémité de la corde se

S. Théodoric d'Emden.

S. Willehald.

rompe ; alors le corps s'affaisse et reste sans mouvement sur le sol. Les bourreaux, désappointés d'une mort si prompte, continuent cependant d'exercer leur fureur sur le cadavre. Ils lui brûlent cruellement les oreilles, le front, la bouche et le menton ;

S. Godefroy van Mervel.

S. Antoine de Weert.

S. Antoine de Hornaar.

S. François de Bruxelles.

lui ouvrant la bouche, ils lui brûlent la langue et le palais ; ils font monter la flamme dans ses narines pour voir, disent-ils, si le cerveau ne prendra pas feu, et ils se retirent. Après leur départ, les religieux s'empressent autour de leur supérieur, baisent ses plaies et s'encouragent à imiter sa constance. Mais, quel ne fut pas leur étonnement, d'entendre un profond soupir sortir de sa poitrine ! Le Père Nicolas n'était pas encore mort. Dieu le réservait sans doute pour fortifier ses frères dans leur dernier combat. Son premier sentiment, lorsqu'il eut repris ses sens, fut un sentiment de regret de se voir encore en vie : « Plût à Dieu qu'ils m'eussent achevé ! »

Les confesseurs de la foi restèrent 10 jours et 10 nuits exposés à la brutalité des Gueux ; c'était surtout vers le soir qu'ils avaient le plus à en souffrir. Au sortir de table, les soldats, à moitié ivres, se succédaient et, pendant de longues heures, torturaient les prisonniers. Un jour, un d'entre eux s'imagina de leur faire gonfler les joues ; alors il les soufflettait de toute sa force, de sorte que le sang jaillissait par la bouche, par le nez et même par les yeux ; chaque jour apportait un raffinement de cruauté. Quelquefois ils simulaient la confession, qui se terminait par une grêle de soufflets. Un jour, après une pareille confession, le pénitent demande l'absolution : « Hélas ! mon frère, je ne puis vous l'accorder, lui répond le vénérable religieux, puisque vous n'avez pas la contrition de vos péchés ; mais je prierai pour vous. »

S. Pierre d'Asshe.

S. Corneille de Wych.

Et le soldat se jette sur lui comme un forcené ; à chaque coup qu'il recevait le Père répondait : *Deo gratias.*

Cependant, les habitants de Gorcum commençaient à s'émouvoir du sort des prisonniers. On résolut donc de les conduire à Brielle, où se trouvait le comte de la Marche, l'ennemi le plus féroce des catholiques. Deux jours après, ils arrivaient à leur nouvelle résidence. Le comte les attendait. A leur vue, il ne peut s'empêcher de laisser éclater une joie satanique ; et bientôt, sur ses ordres, les prisonniers doivent organiser une procession autour de la potence. « C'est ici, leur disait ce bourreau, c'est ici le terme de votre pèlerinage. Chantez donc, pieux pèlerins ; nous allons vous rapprocher du ciel. »

L'heure du suprême combat avait sonné. C'était le 9 juillet 1572, 1 heure du matin ; les généreux confesseurs s'embrassent mutuellement, reçoivent une dernière absolution et se donnent rendez-vous au ciel. Puis on les dépouille de leurs vêtements ; on les suspend à deux poutres, et bientôt l'Eglise compte onze martyrs de plus dans l'Ordre de saint François.

Ces saints martyrs donnèrent leur vie pour la foi catholique, et plus spécialement pour la défense du dogme eucharistique et de la primauté du Pontife Romain. Puissions-nous, à leur exemple, brûler d'amour pour la divine Eucharistie et montrer un dévouement de plus en plus généreux au Vicaire de Jésus-Christ, gardien infaillible de la foi.

S. Bonaventure

Docteur de l'Eglise,

Cardinal, évêque d'Albano,

FRANCISCAIN

Huitième Ministre Général De l'Ordre

(1221 1274)

Peu de personnages offrent dans l'histoire une si belle figure que celui dont nous allons parler. Venu au monde à Bagnorea, ville épiscopale des Etats de l'Eglise, le fils de Maria Ritelli fut baptisé sous le nom de Jean. A l'âge de quatre ans, sur le point de mourir, il fut guéri par un miracle du Séraphin d'Assise qui, voyant l'enfant rendu à la vie, s'écria à plusieurs reprises : « O Buonaventura ! — Oh ! l'heureux événement ! »

De là, lui vint le nom de Bonaventure.

Le monde fut sans attrait pour cet enfant de bénédictions. Dès qu'il eut atteint sa vingt-deuxième année, Bonaventure s'en alla revêtir les livrées de la pénitence, dans l'Ordre Séraphique. Sa profession faite, il dut se rendre à l'Université de Paris, l'école la plus renommée du monde chrétien.

Le Frère Mineur, Alexandre de Halès, qui attirait autour de sa chaire toute la jeunesse studieuse venue du monde entier dans la grande ville, ne tarda pas à découvrir dans le nouveau venu un saint et une lumière future de son Ordre. Il l'aima particulièrement à cause de la candeur de son âme et de l'innocence de sa vie. « En vérité, s'écriait-il parfois, il semble que frère Bonaventure n'ait point péché en Adam. »

L'illustre élève conquit bientôt tous les grades académiques et ne tarda pas à occuper une chaire dans l'Université même. On accourut en foule à ses leçons, on vint entendre ses enseignements, aussi lumineux qu'empreints d'une piété suave, et on aima à suivre dans ses élucubrations profondes, ce jeune homme, devenu maître consommé, à un âge où les autres ont à peine entrevu les mystérieux secrets de la science. « Je ne sais, dit le savant et pieux Gerson, si l'Université de Paris a jamais eu un docteur semblable à Bonaventure. »

Nous ne pouvons nous étendre, dans cette notice, sur les œuvres admirables, enfantées par ce génie fécond et sublime. Outre une foule de traités sur des matières spirituelles, qui en font le premier des auteurs ascétiques, saint Bonaventure a composé une Somme théologique, des commentaires sur l'Ancien et le Nouveau Testament, un grand nombre de Sermons et une multitude d'écrits divers. Signalons entre autres : l'*Itinéraire de l'âme à Dieu* qui, d'après un juge bien compétent en cette matière, est une œuvre immense, un livre où il y a toujours à apprendre, un livre où le cœur trouve toujours à se nourrir, l'esprit à s'élever et l'âme à s'embraser. — La *Légende de saint François*, pieux et touchant récit, monument impérissable élevé à la gloire de son Séraphique Père. — Le livre de la *Pauvreté du Christ*, publié contre un infâme libelle de Guillaume de Saint Amour. — Son *Apologie des Pauvres*, dans laquelle il venge les Ordres mendiants, avec une force de logique et une abondance de doctrine vraiment extraordinaires.

Le mérite de ce grand Docteur a été reconnu dans tous les siècles qui l'ont suivi. Le décret de canonisation lui décerne ce beau témoignage : « Il a écrit de telle sorte des choses divines, que l'Esprit-Saint semble s'être exprimé par sa bouche. »

Gerson, à son tour, se faisant l'interprète fidèle d'une foule de savants et de saints, venus plus tard, s'exprime de la sorte : « Quand on me demande quel est le Docteur le plus parfait que « je connaisse, je réponds : Bonaventure ; car il est profond et soli- « de, pieux, juste et édifiant. On ne trouve pas chez lui de vaines « minuties, ni d'inutiles arguties ; il ne mêle pas, comme tant « d'autres, des digressions mondaines à de sérieuses discussions « théologiques. En même temps qu'il éclaire, il édifie ; en nour- « rissant l'intelligence, il remplit le cœur... Il n'y a pas de « doctrine qui soit plus élevée, plus divine, plus salutaire et plus « utile aux vrais théologiens que la sienne. »

Enfin le savant abbé Jean de Trithême, ajoute : « chez ce « Docteur, la doctrine inspire la dévotion, et la dévotion répand « la doctrine. Si vous voulez être savant et dévot, appliquez-vous « à la lecture de ses ouvrages. »

Au reste, pour avoir le secret de cette onction, de cette douceur qui font le caractère spécial de toutes ses œuvres, il suffit de ne pas oublier sa réponse à saint Thomas d'Aquin, qui fut son plus intime ami et son plus grand admirateur. Interrogé sur le livre, où il puisait les trésors de son érudition, il lui montra son crucifix qu'il avait usé, à force de le baiser, en lui disant : « Voilà mon livre. »

La lumière n'est pas faite pour rester sous le boisseau. Bonaventure, malgré son humilité profonde, devait être élevé aux plus

importantes charges de l'Ordre. Le 2 février de l'année 1257, les Frères Mineurs l'élurent d'une voix unanime, pour leur Ministre Général.

Dès cette époque, notre Saint pensa qu'il ne s'appartenait plus à lui-même ; vrai serviteur de ses frères, il se mit à la disposition de chacun d'eux ; il travailla avec zèle et succès à réformer tous les abus contraires à la Règle et à faire fleurir dans la Famille franciscaine, toutes les vertus réclamées par son illustre fondateur. Il réunit six fois le Chapitre général, fit rédiger les fameuses *Constitutions narbonnaises*, ordonna de s'en tenir à la Déclaration de la Règle, faite par Grégoire IX, établit dans l'Ordre l'uniformité de vêtements (du moins quant à la forme, si ce n'est quant à la couleur) ; introduisit dans la Famille franciscaine les fêtes de l'Immaculée-Conception et de la Visitation de Marie; ordonna à ses Religieux de réciter à la chute du jour et au son de la cloche, trois fois la *Salutation Angélique*, en mémoire de l'Incarnation, donnant ainsi naissance à la pieuse pratique de l'*Angelus*. Dans son filial amour pour la Mère de Dieu, il régla qu'on lui dirait, encore après Complies, une antienne spéciale et créa lui-même la Société du *Gonfalon*, la première confrérie instituée dans l'Eglise, en l'honneur de cette auguste Reine.

Tout brûlant de zèle pour le salut des âmes, saint Bonaventure consacra une large part de sa sollicitude à l'œuvre si importante des missions, son gouvernement donna à cette œuvre une impulsion si grande qu'on ne tarda pas à rencontrer partout les Frères Mineurs, chez les nations les plus barbares, comme sur les rivages les plus lointains.

L'intrépide Ministre général n'oublia pas non plus le deuxième Ordre du Séraphin d'Assise. C'est à sa persuasion, en effet, que le Pontife Urbain IV établit l'uniformité d'observance dans toutes les communautés de Clarisses.

« Cependant par sa vertu, par sa sagesse et par sa dextérité dans les affaires, Bonaventure avait gagné l'admiration de tous. Le grand saint Louis de France recourut à ses conseils. Clément IV l'éleva sur le siège d'York et ne consentit à la renonciation de l'humble Franciscain, qu'à la vue de ses prières et de ses larmes. Grégoire X le chargea de choisir les Frères Mineurs qui devaient être envoyés auprès de Michel Paléologue et du patriarche schismatique de Constantinople, pour préparer l'union de l'Eglise grecque à l'Eglise latine. C'est ce même Pontife qui, bientôt après, le créa cardinal et évêque d'Albano, lui ordonnant de se rendre auprès de sa personne, sans excuse, ni retard. Quand les deux nonces du Pape vinrent le trouver au couvent *del Bosco*, notre Saint lavait la vaisselle, en compagnie de ses religieux : il pria donc les envoyés de patienter, fit suspendre à

un arbre du jardin le chapeau cardinalice qu'ils lui apportaient, et, quand il eut terminé, il se rendit où l'appelait l'obéissance, mais sans se départir en rien de la Règle qu'il avait vouée.

En 1274, lors du Concile œcuménique de Lyon, Bonaventure fut chargé de la direction des travaux. Il eut le bonheur et la gloire de coopérer très efficacement à l'union des Grecs qui s'opéra dans ce concile et qui combla le monde entier d'une joie immense. Mais au lendemain de la consolante session qui avait vu finir le Schisme, Bonaventure tomba malade et ne parut plus au Concile. Le Pape qui l'avait lui-même sacré évêque, voulut lui donner encore une fois un témoignage de sa paternelle affection et vint en personne lui administrer l'Extrême-Onction. L'état du saint Cardinal ne lui permettait pas de recevoir le saint Viatique ; affligé, mais plein de résignation, il demande qu'on approche du moins de sa poitrine la divine Eucharistie ; or, voilà que l'Hostie-Sainte, s'échappant de la main du prêtre, vient se placer sur son cœur, le pénètre en imprimant la marque sensible de son passage et enivre le Saint d'un torrent de délices.

C'est dans les transports de cette céleste ivresse, que son âme bienheureuse quitta cette terre pour aller se plonger dans l'océan du divin amour. C'était le 15 juillet 1274 ; le Saint avait alors 53 ans.

Ses funérailles eurent lieu dans l'église des Frères Mineurs ; elles furent honorées de la présence du Pape et de tous les Pères du Concile. Un fils de saint Dominique, qui devint plus tard Innocent V, prononça l'oraison funèbre. Le Pape ordonna à tous les prêtres du monde de célébrer une messe pour l'illustre défunt. Le deuil fut immense dans toute l'Eglise... Sixte IV, qui avait été Frère Mineur, inscrivit Bonaventure au catalogue des Saints. Sixte V, sorti, lui aussi, de l'Ordre de saint François, le mit au rang des six premiers et principaux Docteurs. La postérité lui a décerné le titre de *Docteur Séraphique.*

Bse Angéline de Marsciano

VEUVE, DU TIERS-ORDRE

(1377-1435)

Né à l'ombre du Siège apostolique, et couvert de sa spéciale protection, le Tiers-Ordre de saint François s'était merveilleusement propagé dans l'Eglise, et avait porté des fruits admirables de sainteté. Dès le premier siècle de son apparition, plusieurs de ses membres voulurent se séparer du monde, afin de pouvoir ainsi se consacrer, avec plus de liberté, aux œuvres de zèle et de charité, qui sont renfermées dans l'esprit même du Tiers-Ordre. On vit dès lors se former des communautés, où l'on pratiqua la troisième Règle de saint François. Les religieuses n'étaient point astreintes à la clôture et n'avaient généralement que des vœux simples. La Bse Angéline de Marsciano fut la première, en Italie du moins, qui fonda des monastères cloîtrés.

Elevée à l'école d'une mère profondément pieuse, notre Bienheureuse apprit, dès le berceau, à articuler le langage de la prière, aussi sa vie fut-elle toute consacrée à l'oraison, à la pénitence et aux œuvres de charité. Elle avait à peine 15 ans, lorsque son père voulut lui faire épouser un noble seigneur de l'Abruzze. Angéline, résolue à n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ, refusa énergiquement les offres de son père. Celui-ci, irrité de sa résistance, la menace de mort si elle s'opiniâtre dans son refus, et lui accorde huit jours pour réfléchir. Pendant ce temps, alors qu'elle redoublait ses prières pour obtenir de son céleste époux la force de surmonter tous les obstacles, une voix se fit entendre : « Angéline, disait cette voix, soumets-toi aux volontés de ton père, et abandonne-toi pour le reste aux sages dispositions de la Providence. » Les noces se célébrèrent donc avec une grande solennité ; sur le soir, au moment où les réjouissances étaient sur le point de se terminer, Angéline se retira dans sa chambre, et là aux pieds du crucifix, fondant en larmes, elle demanda au Seigneur de lui conserver sa virginité. Un ange lui apparut alors,

et lui promit le secours d'en haut. Sur ces entrefaites arrive le jeune époux ; il veut savoir quel est ce mystérieux personnage qui s'entretenait avec elle et qui a si vite disparu. Angéline lui expose avec simplicité tout ce qui s'était passé, et le jeune comte, chrétien au cœur noble, non content d'accéder aux désirs d'Angéline, se consacra lui aussi au Seigneur par le vœu de perpétuelle chasteté. Deux années s'étaient à peine écoulées depuis leur mariage, lorsque le pieux comte de Civitella s'endormit du sommeil des justes.

Libre de tout lien terrestre, à l'âge de 17 ans, Angéline revêtit l'habit du Tiers-Ordre avec quelquesunes de ses dames d'honneur. Un grand nombre de jeunes personnes, des plus illustres familles, suivirent son exemple, au grand mécontentement des jeunes seigneurs qui l'accusèrent auprès du roi de jeter le trouble dans les familles, en inspirant aux jeunes filles la haine du mariage. Elle comparut donc à Naples devant le roi qui fut tellement ravi de son courage et de la force de ses paroles qu'il la déclara innocente. Elle passa encore quelques jours dans cette ville, où elle ressuscita l'héritier d'une noble famille.

De retour à Civitella, un grand nombre de jeunes filles se joignirent à elle, ce qui lui attira de nouvelles persécutions, car le roi Ladislas, fatigué des plaintes des seigneurs, porta un décret d'exil contre la princesse. Elle se rendit à Foligno, où elle fonda le premier monastère cloîtré, soumis à la Règle du Tiers-Ordre de saint François. Elle en fut la première abbesse. En peu de temps, plusieurs monastères s'élevèrent dans la Péninsule. Le Pape Martin V réunit tous ces monastères en une Congrégation sous le gouvernement d'une Supérieure Générale et sous la juridiction des Frères Mineurs. La Bienheureuse Angéline fut appelée à la charge de Supérieure Générale qu'elle remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 14 juillet 1435. Elle avait fondé seize monastères.

Après sa mort, son visage resplendit d'un éclat merveilleux et sa cellule fut embaumée d'un parfum céleste. Elle fut ensevelie dans l'église des Franciscains de Foligno, où se trouvait dejà le tombeau de la Bienheureuse Angèle.

En 1492, le 14 juillet, jour anniversaire de sa mort, elle apparut à un Franciscain du couvent de Foligno, malade depuis trois mois, le guérit et demanda que son corps fût placé par le Père Gardien en un lieu plus honorable. L'exhumation eut lieu et le corps fut retrouvé intact et sans corruption.

B. Simon de Lypnica

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1482)

C'était en 1453. Jean de Capistran cédant aux instances réitérées du peuple polonais, se dirigea vers Cracovie, capitale de la Pologne. Dès le lendemain il commençait ses prédications et déjà l'église ne pouvait contenir la foule de ses auditeurs. Des milliers de pécheurs se convertissaient et bien des âmes, éprises du désir de la perfection, embrassaient la vie religieuse. L'on vit des jeunes gens des premières familles du pays, des docteurs et des étudiants de l'université, en grand nombre, revêtir la bure franciscaine. Le B. Simon de Lypnica suivit ces âmes ferventes. Le temps de ses études, il le passa dans le silence et la prière, s'enflammant dans la méditation, comme le fer dans une fournaise, planant au-dessus des vains bruits de la terre, et s'élevant jusqu'à Dieu, dans les plus amoureux entretiens. Mais l'heure de la moisson arriva, il était temps de recueillir le bon grain pour les greniers du Père céleste. Devenu prêtre, il comprit les obligations du ministère que lui confiait le Seigneur. Il partit donc, parcourant les campagnes, ne s'épargnant ni peines ni labeurs : et si, parfois, il revenait dans la solitude, heureux et content comme l'ouvrier au soir de sa journée, ce n'était que pour y puiser de nouvelles forces, qu'il dépensait ensuite dans son apostolique labeur.

Lorsque ce moine faisait son entrée dans les villes et les bourgades de Pologne alors si riante aujourd'hui si malheureuse, des milliers d'auditeurs se pressaient autour de lui, gagnés par l'ascendant de sa vertu et de sa réputation, subjugués par la force persuasive de sa parole inspirée. Ils le suivaient, comme le troupeau suit le pasteur et, guidés par lui, ils entraient dans le bercail de Jésus-Christ. C'est ainsi que durant plusieurs années de suite, il évangélisa la ville de Cracovie et ses environs.

Mais cette vie ne répondait pas complètement aux inspirations de son cœur séraphique. Nourrissant la secrète espérance de

cueillir la palme du martyre, sur cette terre si souvent arrosée du sang le plus pur des disciples de François, il demanda la permission de faire le pèlerinage de Terre-Sainte. Le serviteur de Dieu visita pieusement les lieux sanctifiés par la vie et la mort de l'Homme-Dieu ; mais, comme son Séraphique Père, il dut revenir en Europe sans avoir vu se réaliser son ardent désir. Dieu lui refusait le martyre du sang, pour couronner par le martyre de la charité, une vie toute employée au service de Dieu et au salut des âmes.

De retour à Cracovie, le bienheureux Simon reprit le cours de ses prédications. Fervent admirateur de saint Bernardin de Sienne, il avait, comme lui, une dévotion spéciale au saint Nom de Jésus ; aussi après chacun de ses sermons faisait-il acclamer par trois fois ce Nom tout adorable. Le démon jaloux souleva contre lui bien des difficultés. Les chanoines de Cracovie, en effet, considérant cette pratique comme une innovation, voulurent l'en détourner ; mais notre Bienheureux, transporté d'un saint zèle, fit un discours si éloquent sur l'excellence, les gloires et la puissance de ce doux Nom, rappela si bien les persécutions subies par saint Bernardin de Sienne pour étendre son culte, que les chanoines touchés de ces raisons partagèrent son sentiment et approuvèrent sa manière de faire. Après Jésus, Marie était tout pour son cœur ; aussi s'employa-t-il avec zèle à répandre le culte de la sainte Vierge, et cette divine Mère récompensa son amour par diverses apparitions, qui inondèrent son âme d'ineffables délices.

Tout en travaillant avec ardeur à la vigne du Seigneur, notre Bienheureux rendit encore de grands services à son Ordre, en exerçant successivement les charges de Maître des Novices, de Gardien et de Provincial. Ces emplois ne lui laissaient plus de repos. Un jour, comme on lui conseillait de prendre quelque relâche, il répondit qu'il se reposerait assez pendant l'éternité. Ce repos ne tarda pas à venir. La peste s'étant déclarée à Cracovie, il se consacra au service des malades ; nuit et jour, il était au chevet des moribonds ; bientôt il fut lui-même attaqué du fléau et mourut le 18 juillet 1482.

Ce Bienheureux aimait à répéter ces paroles de saint Bernard : « La nourriture qu'on donne à mon âme me paraît fade, si elle n'est assaisonnée du doux Nom de Jésus.

B. Jean de Dukla

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1414-1484)

Jean appartient à l'illustre nation polonaise, dont le nom et la gloire survivent à tous les désastres. Il naquit à Dukla, ville peu éloignée des frontières de la Hongrie, et eut le bonheur d'avoir pour mère une femme vertueuse, qui lui apprit dès son bas âge à craindre Dieu, à lui offrir ses hommages, à invoquer avec dévotion les Noms à jamais bénis de Jésus et de Marie. Grandissant ainsi, comme une tendre fleur, sous la rosée bienfaisante de la grâce, il sentit se développer en son âme les germes que la piété maternelle y déposait chaque jour ; fortifié dans l'amour de la loi divine et le mépris du monde, Jean donna des indices de ce qu'il deviendrait plus tard. La terre ne pouvait attirer le regard du jeune homme : il dit adieu à ses espérances, s'en vint demander un asile aux Pères Conventuels de saint François et s'attacha à suivre la règle avec ferveur. Son humilité, sa douce modestie, sa régularité parfaite en toutes choses le rendirent cher à ses frères ; bientôt il fut considéré comme le modèle de la communauté et choisi pour remplir l'office de gardien. Dans les emplois, comme dans la vie de l'obéissance, il se fit chérir de tous ; l'amour divin était le mobile de sa conduite et lui inspirait, avant tout, le désir de sa propre sanctification ; aussi exerçait-il le commandement, bien plus par ses exemples que par ses paroles.

Lorsque saint Jean de Capistran vint en Pologne, la vue de cet homme apostolique, de ce grand héros de la foi, produisit dans le cœur de Jean une vive impression ; il voulut lui aussi appartenir à cette famille franciscaine de l'Observance, dont Jean de Capistran, à la suite de Bernardin de Sienne, avait élevé si haut la gloire et propagé dans l'univers la renommée. Il sollicita cette faveur et l'obtint sans difficulté.

Dès lors, il s'adonna à une oraison plus continuelle, passa de longues heures de la nuit, dans la prière, dans les larmes et les

gémissements de la pénitence ; ainsi il s'éleva sur les ailes de la contemplation à l'intelligence des vertus et devint en peu de temps le parfait modèle du vrai religieux ; il aimait Marie du plus tendre amour, l'invoquait et récitait avec ferveur son office ; partout où il passait, il enflammait les cœurs d'un amour plus grand pour cette bonne Mère. Jean aimait aussi sa vie de Frère Mineur : il la regardait comme le port du salut. Un homme, autrefois ermite, s'étant fait Franciscain, se repentait de son changement, et déjà il avait gagné un autre religieux à sa manière de voir. Jean chercha à les retenir et leur dit : « Pour moi, je ne rendrai jamais assez d'actions de grâces à mon Dieu, de m'avoir, malgré mon indignité, placé dans cette religion ; si dans son sein je trouve encore quelques pierres d'achoppement, que n'eussé-je point rencontré dans le monde ? Dans quel malheur ne serais-je pas tombé ? A ces paroles, les deux religieux convaincus, renoncèrent à leur projet et persévérèrent jusqu'à la fin.

A l'exemple de saint François, il aimait la pauvreté comme une mère, il la servait comme une reine. Sa règle était sa seule richesse, il la lisait tous les jours, et plus tard, quand Dieu voulut l'éprouver, comme autrefois Tobie, en le privant de la vue il se faisait lire par un autre frère ce précieux livre où il puisait la consolation et le courage, dans les peines de cette vie.

Il vécut jusqu'à l'âge de 70 ans, sans se relâcher en rien de ses rudes austérités. L'heure de la récompense était enfin venue ; son âme sainte se détachant de sa demeure terrestre s'envola libre et joyeuse, vers une patrie moins accessible aux vicissitudes d'ici-bas, pour y recevoir la couronne promise aux vaillants confesseurs du Christ Jésus : c'était le 29 septembre 1484. A la demande du peuple polonais, le B. Jean de Dukla a été placé au rang des principaux patrons de la Pologne et de la Lithuanie.

S. François Solano

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1549-1610)

L'Amérique découverte était plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie et, malgré les efforts généreux des missionnaires franciscains, la lumière de l'Evangile n'avait pu pénétrer jusqu'aux extrémités de ces vastes régions. Il était réservé à saint François Solano de recueillir, parmi ces peuples, une abondante moisson. Du fond de sa cellule, jetant un regard sur la lointaine Amérique, il avait vu des milliers d'âmes plongées dans le plus dégradant paganisme. Cette vue avait attristé son cœur ; il voulait désormais aller vers ces peuplades pour leur faire goûter les bienfaits de Jésus. Oui, il partira ! il ira répandre autour de lui, dans ces régions barbares, les rayons éclatants de la divine vérité. Ce fut dans le courant de l'année 1589, qu'il fit voile pour le Nouveau-Monde. Pendant la traversée, le serviteur de Dieu ne resta pas inactif ; il s'abandonna à son zèle d'apôtre et eut le bonheur de ramener à Dieu de nombreux passagers. Le vaisseau aborda à Panama. Les missionnaires traversèrent l'isthme et prirent une seconde embarcation qui devait les transporter au Pérou. Parmi les voyageurs, se trouvaient 80 nègres nouvellement arrivés de Guinée, et, pour la plupart, idolâtres. François les initia à la foi chrétienne et les prépara au baptême. On apercevait déjà les côtes du Pérou, lorsqu'une horrible tempête se déchaînant tout-à-coup, vint jeter le vaisseau sur un banc de sable ; à la vue du danger, le capitaine fit jeter en mer l'unique chaloupe dont il disposait, mais comme elle ne pouvait contenir tous les passagers, seuls les Européens y furent admis. Le Père Solano ne put se résoudre à abandonner ses chers catéchumènes ; les nègres n'étaient pas encore baptisés : « A Dieu ne plaise, dit-il à ceux qui le pressaient de se sauver, à Dieu ne plaise que, par amour pour la vie temporelle, je me sépare de ceux de mes frères qui sont en danger, à la fois pour le temps et pour l'éternité. »

La chaloupe s'éloigne abandonnant le Saint à son œuvre d'héroïque dévouement. Demeuré seul, avec ses néophytes, sur un navire sans équipage et secoué par une mer furieuse, François ne songe qu'au danger spirituel de ces malheureux nègres qui vont mourir. Il les rassemble autour de lui et leur administre le baptême. Scène incomparable, vraiment grande et sublime. La cérémonie s'achevait à peine, lorsque une vague terrible frappant le vaisseau l'entrouvre et le coule à fond. François resté sur quelques débris épars se sauve, trois jours après, par un acte de courage des plus héroïques. Quittant sa tunique extérieure, prenant en main le crucifix, il se jette à la mer et regagne, à la nage, la côte déjà bien eloignée. Le Saint retrouva sur le sable son habit plié et sec, comme s'il n'eût point touché l'eau. Arrivés sur l'île où la tempête les avait jetés, les voyageurs n'avaient rien à manger ; les fruits que cette terre produisait étaient presque tous vénéneux. Touché de l'infortune de ses compagnons, le Saint recourut au Seigneur ; prenant en main de ces fruits, il les bénit et les distribua aux pauvres naufragés ; puis il se rendit au bord de la mer où une foule de poissons accoururent et se laissèrent capturer. Les malheureux furent ainsi nourris miraculeusement durant deux mois entiers. Vers le mois de décembre un navire vint les prendre sur cette terre inhospitalière et les transporta au Pérou. François se rendit alors à Lima, où se trouvait un couvent de son Ordre. Quelques jours après son arrivée, il se mit en route pour le Tucuman, situé à 700 lieues de là. Pendant ce voyage, l'intrépide missionnaire se vit exposé à des dangers sans nombre. Désireux d'arriver, au plus vite, sur le théâtre de son apostolat, rien ne l'arrêtait. Au terme de ses désirs, au milieu des régions les plus barbares de la terre, il va commencer son évangélique mission ; mais il ne connaît point la langue du pays, chaque peuplade ayant son idiome, il se voit arrêté par cette difficulté insurmontable. L'Esprit-Saint renouvellera alors, en faveur de ces populations, le prodige qu'il avait opéré le jour de la Pentecôte ; notre missionnaire fut compris de tous les habitants du pays. Un jour, se trouvant dans le Paraguay, il prêchait en espagnol ; les Indiens l'entendirent, comme s'il eût parlé leur propre langue. Dans une autre circonstance, un Indien parlant une langue inconnue, se mourait à l'hôpital, sans qu'on eût pu lui conférer le baptême ; le Saint accourut, s'adresse au moribond dans sa langue, le convertit et le baptise. Un Jeudi-Saint, alors que les fidèles assistaient aux divins offices, une armée de barbares envahit la ville de Rioxa. Au milieu de la consternation générale, le Père Solano s'avance, seul et sans crainte, à la rencontre de l'ennemi : l'armée des envahisseurs se composait de tribus parlant des langues diverses. François s'adresse à eux,

tous le comprennent et sa parole est si efficace que plus de 9.000 de ces barbares demandent et reçoivent le baptême. Doué du don des langues notre Saint fut aussi un thaumaturge incomparable : dans une circonstance il fit jaillir une source d'eau vive ; rencontrant un jour un taureau sauvage qui était la terreur des Indiens, il l'arrête en le prenant par les cornes, lui passant ensuite au cou sa corde déjà usée, il le conduit comme un doux agneau. Lorsque les sauterelles venaient s'abattre sur les récoltes de ses Indiens, François se mettait en prière, et aussitôt ces terribles insectes s'envolaient vers les lieux que le Saint leur montrait du doigt. Thaumaturge, François fut aussi prophète. Un jour, comme il prêchait à Cruxillo, il annonça la destruction de cette ville et ajouta que les murs de l'église, dans laquelle il prêchait, s'écrouleraient un jour, mais que la chaire qu'il occupait alors resterait debout. En l'année 1618, 8 ans après la mort du Saint, survint un tremblement de terre qui détruisit la ville. Une pauvre femme se souvenant de la prédiction du Saint, alla se mettre à couvert sous la chaire où il avait prêché, et effectivement elle échappa à la mort.

Depuis 20 ans déjà François évangélisait le nouveau monde. Les fatigues, les périls, les voyages à travers les forêts vierges, les déserts et les fleuves immenses, rien ne lui avait coûté pour gagner à Jésus ces peuplades barbares. Sa grande passion à lui c'était de procurer la gloire de Dieu, aussi aimait-il à répéter souvent : « Dieu soit glorifié ! » Il prononçait toujours avec une dévotion spéciale le *Gloria Patri*. On ne peut aimer Jésus sans chérir aussi sa divine Mère, c'est pourquoi François aimait à publier les louanges de Marie, il s'efforçait de propager son culte et d'inspirer son amour à tous les fidèles. On le voyait quelquefois devant l'autel de Marie, chantant sur la lyre, les grandeurs de sa bonne Mère ; c'était là son délassement.

Brisé par les fatigues d'un prodigieux apostolat, il mourut le 14 juillet 1610, fête de saint Bonaventure, comme il l'avait prédit. Au moment de rendre à Dieu son âme séraphique, il répétait encore d'une voix expirante : « Que Dieu soit glorifié ! » Il fut béatifié par Clément X et canonisé par Benoit XIII en 1726. Il a mérité le nom glorieux d'*Apôtre de l'Amérique*.

Bse Cunégonde

VIERGE, CLARISSE

(1224-1292)

Cunégonde n'était pas encore née, que déjà sa mère fut instruite par une voix distincte venue du ciel, qu'elle donnerait le jour à une enfant d'une sainteté extraordinaire. A peine Cunégonde eut-elle vu le jour qu'au grand étonnement de tout le monde, elle salua d'une voix bien articulée la Bienheureuse Vierge, Reine des cieux. Elle sembla ne pas connaître les faiblesses spirituelles de l'enfance, et donna dès le premier âge des gages de sa future sainteté, s'abstenant du lait maternel le mercredi et le vendredi de chaque semaine. Assistant au saint sacrifice de la messe, entre les bras de sa nourrice, elle inclinait la tête pour adorer, toutes les fois qu'elle entendait prononcer les noms très saints de Jésus et de Marie, levait les yeux vers le ciel, et paraissait tout appliquée à la contemplation des divins mystères. Elle passa ainsi son enfance dans l'exercice continuel de la méditation des choses célestes, de la prière, de l'aumône et de toutes sortes de bonnes œuvres. Forcée, pour obéir à ses parents, de conclure un illustre mariage qu'elle avait longtemps refusé, elle persuada à son pieux époux Boleslas, duc de Pologne, de lui conserver les splendeurs de la virginité. Enflammé lui-même de l'amour de la pureté, de concert avec son épouse demeurée vierge, il fit vœu de chasteté perpétuelle et mérita ainsi d'être appelé Boleslas le Pudique. Ce prince procura merveilleusement le bien du royaume de Pologne, par l'exemple de ses vertus et la sagesse de son règne. Le Seigneur le bénit dans ses entreprises. Il découvrit d'une manière tout extraordinaire, une mine de sel qui devint pour le royaume une source de revenus considérables.

Au milieu des grandeurs de la terre, l'occupation principale de la pieuse reine, fut de vaquer à la prière, aux bonnes œuvres et aux pratiques de la plus austère pénitence. Elle se levait, avant le jour, pour aller nu-pieds visiter les églises malgré le

froid, la neige et l'intempérie des saisons ; quand les portes étaient encore fermées, elle s'agenouillait sur le seuil de la maison de Dieu, et souvent les anges vinrent lui ouvrir.

Cunégonde allait visiter les pauvres et les malades, dans les hôpitaux et les léproseries, les consolait dans leurs souffrances, pansait leurs plaies, faisait leur lit, lavait leur linge, leur rendait les plus humbles services ; elle guérit un lépreux et plusieurs autres malades, en appliquant ses lèvres sur leurs plaies dont la seule vue soulevait le cœur. Fidèle imitatrice de sa glorieuse tante, sainte Elisabeth de Hongrie, elle fut la providence de tous les malheureux, et le refuge de toutes les infortunes.

Durant les quarante années que Cunégonde eut à remplir les devoirs de la royauté, l'objet constant de sa sollicitude fut la sanctification et le bien-être de son peuple. Quand elle ne pouvait le secourir par ses dons, elle avait recours au Ciel, et le Ciel accordait des miracles à ses prières. En l'année 1266, les Russes schismatiques, envahissant la Pologne, promenaient de toutes parts, la dévastation et le carnage. La Bienheureuse, navrée des maux de son peuple, redouble ses austérités et ses prières, pour fléchir la colère de Dieu. Ses soupirs sont entendus ; les saints martyrs Cervais et Protais lui apparaissent et l'assurent que l'armée polonaise mettrait bientôt en fuite les ennemis. Quelques jours après, la prophétie se réalisait et les schismatiques envahisseurs prenaient honteusement la fuite.

Après la mort de Boleslas, Cunégonde refusa de gouverner la Pologne, et s'étant déchargée de tout soin temporel, elle distribua ses biens aux pauvres et fit profession dans l'Ordre de sainte Claire, au couvent de Sandeck, qu'elle avait fondé elle-même. Là, voyant un jour ses sœurs souffrir du manque d'eau, elle commanda à une rivière qui coulait près du monastère, de se détourner de son lit et de suivre un nouveau cours, qu'elle lui traça de sa main, sur des terrains inclinés. Dieu exauça les prières de sa servante et pourvut, par un insigne miracle, aux besoins du monastère.

Cunégonde vécut 13 ans en ce lieu, dans une très grande sainteté ; elle s'y rendit célèbre par la pratique des plus hautes vertus, par ses miracles et ses prophéties. L'heure de sa mort lui ayant été divinement révélée elle s'endormit doucement dans le Seigneur, le 24 juillet de l'année 1292. On vit son âme monter dans les cieux, entre les chœurs des anges, parée de vêtements aussi blancs que la neige. Des miracles innombrables attestèrent qu'elle était en possession de la gloire éternelle. Après l'avoir invoquée des captifs recouvrèrent la liberté, des aveugles la lumière, des malades la santé. Aussi le Pape Alexandre VIII a-t-il approuvé le culte très ancien, que rendait à la servante de Dieu le royaume de Pologne.

2 AOUT

B. Gauthier

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1258)

Forcé par la maladie de retourner en Italie et de laisser à d'autres, la charge d'évangéliser les Maures, François d'Assise, à son retour, convoqua le premier chapitre général de l'Ordre, au célèbre couvent de la Portioncule. L'assemblée délibéra sur ce qu'il convenait de faire pour mieux procurer la gloire de Dieu et avancer dans le monde la conversion des pécheurs et des infidèles. Ce fut à la suite de ces grandes assises, que le séraphique Patriarche envoya dans les diverses contrées de l'Europe, des missionnaires courageux et fervents. Le bienheureux Gauthier eut mission d'aller évangéliser le Portugal, où dominaient les Maures. Il partit donc avec quelques autres frères, vers ces régions barbares où l'attendait la mort. La nouveauté du costume de ces saints religieux, leurs effrayantes mortifications et leur humilité profonde, leur valurent une réception peu amicale et leur attirèrent beaucoup d'humiliations et de mauvais traitements. On refusa de croire à leur mission, et traités comme des intrigants et des malfaiteurs, ils eussent peut-être dû quitter le pays, si la reine Urraque ne les eût pris sous sa protection. Elle leur fit construire un petit couvent à Saint Antoine d'Olivarez, près de Coïmbre, où quelques années plus tard, saint Antoine de Padoue devait revêtir les livrées franciscaines. Peu à peu ils triomphèrent du mauvais vouloir qu'on leur avait témoigné tout d'abord, et bientôt l'on vit s'élever sur cette terre d'abord inhospitalière grand nombre de couvents. Le bienheureux Gauthier passa sa vie dans celui de Vimarino qu'il avait lui-même fondé : c'est là qu'il se rendit célèbre par sa sainteté, ses miracles et ses travaux apostoliques et qu'il détermina un grand nombre de Portugais à embrasser la Règle des Frères Mineurs. Sa mort arriva le 2 août 1258. Son tombeau devint célèbre par les miracles.

B. François de Pésaro

ERMITE DU TIERS-ORDRE

(1350)

Les amusements, les jeux, les courses folâtres à travers la campagne, voilà d'ordinaire le rêve et l'occupation des enfants. Notre bienheureux fit exception à cette règle générale ; tandis que ses camarades ne pensaient qu'à jouer, lui s'entretenait déjà de pensées sérieuses et songeait à un genre de vie plus parfait. Les souffrances des martyrs et les austérités des anachorètes excitaient sa pieuse envie, et au récit que sa mère lui faisait des traits les plus édifiants de la vie des saints, il ne répondait que par des larmes de désir. Parfois même, on l'entendait s'écrier : « Pourrai-je, moi aussi, aimer Dieu comme ils l'ont aimé ? »

L'an 1300, tout jeune encore, il entrait dans le Tiers-Ordre de saint François, décidé à mener la vie érémitique, loin du commerce des hommes. Brûlant du désir de copier la vie de notre Séraphique Père, il voulut, à son exemple, bâtir trois chapelles qu'il dédia à l'auguste Reine des Anges ; l'une, près de la ville de Fano, à laquelle il joignit un petit hospice où les voyageurs pauvres et les pèerins trouvaient un asile assuré. Les deux autres étaient situées près de la ville de Pésaro, l'une sur le mont Granario où il acheva sa course et l'autre sur le mont Saint-Barthélemy, qu'il habita longtemps, parce qu'elle était plus favorable à la contemplation. Notre Bienheureux passait sa vie dans la prière et les pratiques de la plus rigoureuse pénitence ; il portait un rude cilice et souvent une lourde cuirasse de fer ; sa nourriture ordinaire consistait dans un peu de pain, des herbes crues et quelques fruits sauvages. Furieux des nombreuses conversions qu'opérait notre Bienheureux, le démon voulut le détourner de sa manière de vivre ; mais François, fort de la force de Dieu, triompha toujours de ses terribles assauts. Ne pouvant le faire succomber, le démon résolut de le faire mourir. Un jour donc, un immense quartier de roche se détacha du

sommet de la montagne, roulant vers le pauvre ermitage et menaçant de le détruire ; mais Dieu détourna le rocher et, cette fois encore, le démon dut s'avouer vaincu. Bientôt, des disciples vinrent se mettre sous sa conduite, et, quelque temps après, le mont Saint-Barthélemy se peupla de pieux solitaires qui retracèrent la vie des anachorètes de la Thébaïde. François les réunissait à des jours déterminés, pour leur donner des conseils et les exciter de plus en plus à marcher dans la voie de la perfection. Il se chargeait lui-même d'aller quêter les vivres nécessaires pour ses disciples ; en retour des aumônes qu'il recevait, il donnait des conseils et des exhortations qui ramenaient de leurs égarements les pécheurs les plus endurcis. Bientôt même les dons spontanés devinrent si considérables que le serviteur de Dieu put entretenir plusieurs hôpitaux, délivrer ceux qui étaient détenus pour dettes, doter les jeunes filles pauvres, afin de leur procurer un mariage honnête et préserver ainsi leur innocence, réparer ou rebâtir des églises tombant en ruines. C'est ainsi que la charité se multiplie et fait souvent tout avec rien : le doigt de Dieu est là.

Chaque fois que l'homme de Dieu sortait de sa solitude, le peuple se pressait sur ses pas ; on s'estimait heureux de toucher ses habits, de baiser ses pieds et de recevoir sa bénédiction. Un jour cependant qu'il entrait dans son ermitage chargé des aumônes qu'il avait reçues des fidèles, deux jeunes insensés le poursuivirent en l'accablant d'injures et de coups. Bientôt, ils ajoutent la calomnie aux mauvais traitements et accusent le Bienheureux de garder pour lui-même les secours qu'il demande en faveur des malades. Son innocence ne tarda pas à être manifestée au grand jour et les calomniateurs furent, sur le champ, frappés d'un terrible châtiment. L'un perdit la parole et l'autre vit tous ses membres se dessécher l'un après l'autre. Bon à l'excès pour les autres, François était très dur pour lui-même, et lorsqu'il lui arrivait de céder à quelque mouvement de la nature, il s'en punissait sévèrement. Un jour, se trouvant chez un riche habitant de Pésaro, il vit servir à table un rôti succulent. La vue d'un pareil mets excita en lui la tentation d'en manger. Mais s'apercevant de sa gloutonnerie, comme il disait, il pria le maître de la maison de lui en donner une portion. Rentré à son ermitage, il attendit que cette viande fût tombée en décomposition et remplie de vers ; alors, malgré l'extrême répugnance qu'il en éprouvait, notre Bienheureux eut le courage de la porter à sa bouche en disant : « Mange, gourmand, ce que tu as souhaité avec une ardeur si immodérée. » Cependant, François avait achevé sa course ; arrivé à une vieillesse avancée, il était mûr pour le ciel. La mort vint le cueillir en 1550.

9 AOUT

B. Jean de l'Alverne

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1259-1322)

Le B. Jean de l'Alverne naquit à Fermo, ville de la Marche en Italie. Dès l'âge de 7 ans, il fuyait les enfants de son âge, pour se retirer en des lieux solitaires et méditer les souffrances du Sauveur.

Jaloux de garder la pureté de l'âme et du corps, il s'exerçait déjà aux plus rigoureuses austérités, jeûnait trois fois la semaine, prenait la discipline, portait sur sa chair innocente un rude cilice et une chaîne de fer. A 10 ans il fut admis chez les Chanoines Réguliers de Fermo. Trois ans plus tard, mû par une inspiration divine, il se présenta chez les Frères Mineurs et s'enrôla avec joie sous l'étendard de la sainte pauvreté.

La vie de notre Bienheureux ne fut dès lors qu'une suite d'extases et de ravissements. Altéré de pénitences, comme le mondain de plaisirs, Jean habitait une cellule qu'il s'était construite dans le flanc du Mont-Alverne, où il se trouvait exposé à toutes les intempéries. Dans cette solitude, l'esprit détaché de toute préoccupation mondaine, il cultivait en secret, dit son biographe, les belles fleurs de toutes les vertus, soutenu qu'il était par les visites fréquentes que lui faisaient les anges et la bienheureuse Vierge Marie.

Il semble avoir possédé, au plus haut degré, toutes les vertus religieuses. Patient, humble, infatigable, il ne se rebutait devant aucun ouvrage manuel, si pénible ou si désagréable qu'il pût être. Il remplissait à la fois les fonctions de jardinier, de portier, de cuisinier, servait à table les autres religieux, racommodait leurs vêtements, nétoyait leurs cellules, s'occupait de l'entretien de la sacristie, et tout cela sans murmure, sans une réclamation, toujours prêt à rendre service à ses frères.

Il était pauvre comme saint François lui-même. Un jour, dans une lecture faite au réfectoire, il apprit que le saint Patriarche regardait la pauvreté comme le fondement de toutes les

vertus religieuses, et en particulier de l'humilité ; le lendemain même il se débarrassa de quelques menus objets qu'il avait encore à son usage et depuis lors ne conserva plus qu'un mauvais habit tout usé, la corde dont il se seignait les reins et le bréviaire dont il se servait pour chanter les louanges de Dieu.

Retiré dans sa petite cellule, il y vivait dans les jeûnes rigoureux, les longues veilles, couchant sur la dure, avec une pierre pour oreiller ; il crucifiait enfin son corps par des disciplines sanglantes, usant d'instruments de pénitence qui mettaient ses chairs en lambeaux. Un jour qu'il était en oraison, saint François lui apparut et lui ordonna de modérer ses austérités et de conserver ses forces, pour le service de Dieu et du prochain ; puis, le saint patriarche lui fit toucher les plaies de ses pieds, de ses mains et de son côté, et le laissa inondé de consolations. Notre Bienheureux avait une grande compassion pour les pauvres âmes du purgatoire ; aussi adressait-il à Dieu de ferventes prières pour leur délivrance.

Les dernières années de notre saint furent consacrées au ministère apostolique. Il ne faisait pas grand étalage d'élégance de style ; ses discours étaient simplement le saint épanchement d'un cœur plein de Dieu ; il se faisait tout à tous. Un jour, le Père Gardien lui ordonna de composer ses sermons et de les apprendre par cœur, avant de parler aux foules. Parfait obéissant, Jean courut à la bibliothèque et, après bien des peines, il parvint à composer un sermon qu'il apprit par cœur. En montant en chaire, saisi de crainte il invoquait tous les saints du paradis ; sa voix était tremblante, il hésitait, bref, il ne sut rien dire. On le crut indisposé, mais lui alla trouver le Père Gardien, le pria de retirer son ordre et s'en vint ensuite au jardin y chanter le *Te Deum* de l'humilité. Il se trouvait au couvent de Cortone, lorsqu'il apprit de Notre Seigneur que sa mort était proche ; il se hâta de retourner à sa chère demeure de l'Alverne et, le 10 août 1322, son âme allait recevoir au ciel la récompense de ses travaux. Il était âgé de 63 ans, et faisait partie de l'Ordre de saint François depuis cinquante ans.

Recueillons comme un bouquet spirituel cette parole profonde que le B. Jean de l'Alverne mourant adressa à ses frères et qu'il développa ensuite dans un langage tout céleste : « Voulez-vous avoir une bonne conscience, ne désirer savoir que Jésus-Christ, parce qu'il est la voie. Voulez-vous posséder la sagesse, ne désirer savoir que Jésus-Christ, parce qu'il est la vérité. Voulez-vous enfin parvenir à la gloire, ne désirer savoir que Jésus-Christ, parce qu'il est la vie. »

12 AOUT

Ste Claire d'Assise

FONDATRICE

DES CLARISSES

(1194-1253)

La ville d'Assise, déjà si heureuse d'avoir donné naissance au chef de la famille Séraphique, eut encore l'honneur d'être la patrie de sainte Claire. Son nom de Claire lui fut donné, par suite d'une révélation faite à sa mère, avant sa naissance. Enfant de prédilection, la petite Claire montra dès son plus jeune âge qu'elle ne devait pas démentir le nom que le ciel avait suggéré à sa pieuse mère. En effet, les écrivains de sa vie font ressortir parmi les autres vertus de son enfance, la franchise parfaite de son caractère et la délicate sincérité de ses paroles. Jamais on ne surprit sur ses lèvres le plus léger mensonge ; l'amour de la vérité brillait en elle d'une clarté qui ne permettait jamais à ses auditeurs de concevoir le moindre doute, lorsqu'elle avait affirmé quelque chose. Elle aimait la prière, et recherchait déjà les œuvres de pénitence et de charité. Dès les premières années de sa jeunesse, alors qu'elle était obligée de paraître dans le monde, elle portait sous les habits que son rang lui imposait, un dur cilice par le moyen duquel elle s'humiliait intérieurement, tandis que ses amies admiraient l'éclat de sa parure et la fraîcheur de sa beauté.

Claire était encore bien jeune, lorsqu'elle vit pour la première fois François d'Assise. Lui ayant demandé la permission d'aller le voir à son couvent de la Portioncule, elle eut avec lui plusieurs entrevues, dans lesquelles elle lui exposa les sentiments de son âme, et le désir qu'elle avait de se consacrer à Jésus-Christ, par le vœu de virginité perpétuelle. Saint François trouvant cette enfant admirablement propre à le seconder dans le projet qu'il avait formé, d'instituer pour les femmes un Ordre semblable à celui des Frères Mineurs, l'encouragea dans son dessein, et après l'avoir instruite des obligations qu'elle allait contracter, il la revêtit de la bure franciscaine, le 19 mars 1212.

Lorsque les parents de Claire eurent connaissance de ce fait, ils en furent indignés, et voulurent l'arracher par la violence du couvent des Bénédictines, où François l'avait placée. Mais elle embrassa l'autel avec tant de force, qu'on n'osa l'enlever par respect pour le saint lieu. Sa sœur Agnès la rejoignit peu après : les parents firent de nouvelles tentatives pour s'emparer des deux jeunes filles ; mais cette fois, ils furent arrêtés par des prodiges si manifestes, qu'ils ne purent s'empêcher d'y reconnaître le doigt de Dieu, et ils laissèrent les deux sœurs accomplir en paix la volonté divine.

Entrées au couvent de Saint Damien que François leur avait préparé, les nouvelles religieuses commencèrent cette vie d'austérités et de privations que mènent encore les filles de sainte Claire, et qui offre un contraste si frappant avec la mollesse de notre siècle. Claire eut bientôt de nombreuses compagnes, entr'autres sa mère et ses sœurs. Elle eut bien de la répugnance à accepter la dignité d'abbesse, mais François la contraignit de se charger de cette fonction qu'elle conserva toute sa vie. Le caractère distinctif de l'Ordre de sainte Claire est la pratique absolue de la pauvreté ; les sœurs ne doivent avoir d'autres moyens de subsistance que les aumônes volontaires des fidèles, et Claire était si bien pénétrée de l'esprit du Pauvre d'Assise et de son amour pour sa dame Pauvreté, que lorsque le Pape Grégoire IX lui proposa de changer ce point de la Règle, elle ne voulut jamais y consentir. Ce cachet de pauvreté est si bien imprimé sur l'Ordre de sainte Claire, que le peuple n'a jamais donné aux religieuses d'autre nom que celui de « Pauvres Dames » ou, plus récemment, de « Pauvres Clarisses. » Le bon Dieu montra par plusieurs miracles combien lui était agréable la naïve confiance que Claire avait en sa Providence. Plus d'une fois le pain et l'huile se multiplièrent dans le couvent, et les sœurs qui avaient été sur le point de manquer du nécessaire, se trouvèrent dans l'abondance.

Les austérités de Claire étaient tellement rigoureuses que nous n'osons les dépeindre de peur de jeter nos frères et nos sœurs dans le découragement, à cause de leur peu de ressemblance avec le modèle que nous leur proposons. Qu'il suffise donc de dire que cette vraie fille de la pénitence pratiquait les plus effrayantes mortifications : les jeûnes, les disciplines, les cilices, les chaînes de fer ; et elle poussait si loin sa rigueur contre elle-même, que saint François lui-même crut devoir employer l'intervention de l'évêque, pour modérer les ardeurs de sa fille spirituelle. Sainte Claire avait une admirable dévotion au Très Saint Sacrement de l'Eucharistie, aussi veillait-elle avec soin à la propreté et même à la richesse de tout ce qui regardait le service de l'autel ; et lorsqu'elle était malade, elle se faisait asseoir

sur son lit et s'occupait à la confection de corporaux pour les églises, utilisant ainsi pour Notre Seigneur le temps qu'elle ne pouvait consacrer à ses travaux ordinaires.

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus lui était également chère. Ce Cœur adorable n'était pas encore honoré dans l'Eglise par un culte spécial et public, mais le Seigneur en avait révélé l'amour à quelques âmes choisies. Sainte Claire ne passait jamais aucun jour, sans adresser à ce divin Cœur de ferventes prières, et son céleste Epoux, pour lui témoigner combien ces hommages offerts à son Cœur sacré lui étaient agréables, comblait sa servante de douceurs spirituelles, pendant tout le temps qu'elle consacrait à ce saint exercice. La méditation de Jésus souffrant et la contemplation de ses plaies adorables, fournissaient à Claire une source inépuisable de tendresse et de larmes. Elle avait un grand zèle pour la sainte parole de Dieu et ne se lassait jamais d'entendre les prédications. Pleine de foi, elle ne se souciait pas de la forme, mais faisait ses délices du fond, et ses biographes disent d'elle : « Qu'elle aurait cueilli des roses sur des ronces. » Elle était si fidèle à l'oraison que Notre Seigneur récompensait souvent sa ferveur par des miracles, lui apparaissant sous la forme d'un petit enfant et lui accordant les autres faveurs qu'il tient en réserve, pour ses épouses privilégiées.

Toute la vie de sainte Claire est signalée par les prodiges les plus éclatants. Chacun sait comment elle délivra la ville d'Assise, de l'invasion des Sarrasins. Ces barbares engagés au service de l'impie Frédéric II, étaient venus mettre le siège devant Assise. Ils avaient formé le projet d'envahir d'abord le monastère de Saint-Damien, situé hors des murs ; déjà à la faveur des ténèbres ils en escaladent les murs en poussant d'affreux hurlements. Les religieuses éperdues viennent se grouper autour de leur Mère que la maladie clouait sur son grabat. Pleine de confiance elle se lève, court à l'église, prend en main le Saint Sacrement et s'avance vers les Sarrasins en répétant cette prière du Psaume : « Ne livrez pas aux bêtes, Seigneur, celles qui ont mis leur confiance en vous. » Les Sarrasins aveuglés par les rayons qui s'échappent du saint Ciboire sont saisis d'une panique générale et prennent la fuite, en s'écrasant les uns sur les autres dans leur déroute. Le monastère était sauvé et la ville délivrée.

La mort la plus sainte couronna dignement cette belle vie. Elle fut assistée dans ses derniers moments par le Pape Innocent IV, par plusieurs cardinaux et prélats, par les frères Junipère, Léon et Ange, tous trois, compagnons de saint François ; c'était le 11 août 1253.

B. Pierre de Molliano

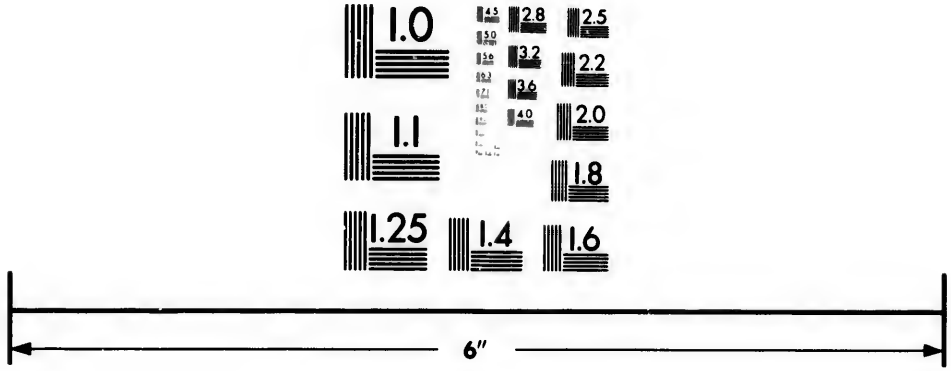
PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1442-1490)

C'était en l'année 1467. Le bienheureux Dominique de Léonisse, provincial des Observants de la Marche d'Ancône, prêchait dans le diocèse de Camerino. Touché des paroles de l'homme de Dieu, le Bienheureux Pierre de Molliano, qui depuis trois ans, étudiait avec succès à l'université de Pérouse, se prit à faire de sérieuses réflexions, sur la fragilité des choses humaines et sur les vraies félicités promises aux serviteurs de Dieu. Fidèle à l'appel de la grâce, notre Bienheureux dit adieu au monde et vint recevoir l'habit de saint François, des mains de l'apôtre dont la parole avait touché son cœur : il avait alors vingt cinq ans.

On le donna pour compagnon à saint Jacques de la Marche, l'une des colonnes de l'Observance, le plus illustre disciple de saint Bernardin après saint Jean de Capistran. Sous la conduite d'un tel maitre, notre Bienheureux fit de rapides progrès dans les voies de la sainteté et devint un digne ministre de l'Evangile. Il exerça le ministère apostolique en plusieurs provinces de l'Italie ; sa parole simple, douce et sympathique apaisait les discordes, ramenait les pécheurs dans le droit sentier et faisait pénétrer la componction dans les cœurs les plus endurcis. Ici, le biographe du saint s'interrompt pour placer cette réflexion: « Quelle est donc cette énigme, dira quelque savant docteur qui « aura vieilli sur les livres, qui aura beaucoup appris et beaucoup « oublié ? comment un homme simple peut-il ravir des multitu- « des, des savants, des évêques, des cardinaux ? Rappelons-nous « ce mot d'un ancien maître de l'éloquence : « *Pectus est quod* « *disertos facit,* » « c'est le cœur qui fait les éloquents, » l'éloquen- « ce du cœur va au cœur et c'est là le secret de l'orateur, secret « qui ne fit jamais défaut aux enfants de saint François. » Notre Bienheureux avait la confiance universelle : les peuples, les princes de l'Eglise, les docteurs en théologie accouraient pour

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
1.1
1.0

entendre les explications des sublimes mystères de notre foi. Une foule d'âmes s'adressaient à lui, dans leurs chagrins et leurs doutes. Sur tous les chemins on l'arrêtait, chacun cherchait à le voir là où il en trouvait l'occasion. Il écoutait avec patience ces longs récits des douleurs humaines, des perplexités de la conscience, des maladies de l'âme. Puis, il distribuait des conseils selon la diversité des besoins spirituels : à l'un il tressait une couronne d'avis salutaires, à l'autre il remettait l'anneau de l'union avec Jésus Christ, par la réconciliation sacramentelle, à celui-ci il distribuait l'or de la vérité, à celui-là il donnait un bon sur l'éternité. « Médecin incomparable, il possédait des remèdes « si efficaces, les administrait avec tant de douceur, qu'on ne les « refusait jamais : à celui-ci il conseillait comme un excellent « purgatif, la confession de ses péchés, à celui-là il coupait la « fièvre de l'or ; à ceux qui souffraient il inspirait la dévotion au « Sacré-Cœur de Jésus. C'est ainsi qu'il guérissait les coupables et « qu'il aidait les âmes pénitentes à former en elles Jésus-Christ. »

Notre Bienheureux dirigea, dans les voies de la perfection, la Bse Baptiste Varani. Trois fois il remplit les fonctions de Vicaire provincial dans la province des Marches, une fois dans celle de Rome ; en 1472, il fut envoyé comme Commissaire, dans l'île de Candie. Après une vie toute employée aux labeurs de l'apostolat, ce fidèle serviteur mourut dans la nuit du samedi au dimanche, le 21 juillet 1490, au moment où les religieux chantaient le Te Deum après Matines. Avant de rendre le dernier soupir, il prononça à plusieurs reprises le doux nom de Jésus.

En 1496, six ans après la mort de ce grand serviteur de Dieu, la Bse Baptiste Varani écrivit à la duchesse d'Urbino pour lui donner une relation circonstanciée sur les derniers moments du Bienheureux. En voici quelques extraits : « Sachez, ma chère dame, que notre bienheureux Père vint à Camerino le jour de la Visitation de la glorieuse Vierge Marie ; au moment d'entrer dans la ville, il arrêta son cheval, leva les yeux au ciel et resta un bon moment immobile, puis il baissa les yeux, manifestant une grande joie, comme s'il eût appris une grande nouvelle, et il dit à ses compagnons : entrons dans la ville. C'était un vendredi. Le dimanche suivant il fut pris par une fièvre violente...

Pendant cette dernière maladie, il montra une patience qui ne saurait s'exprimer ; on le vit toujours gai, toujours souriant... Après avoir reçu le sacrement de l'Extrême-Onction, il adressa à ses frères un discours où il s'étendit particulièrement sur la sainte pauvreté ; il termina son exhortation par ces remarquables paroles : « Mes frères, tenez pour certain que celui-là est saint, qui observe fidèlement notre Règle, selon qu'il l'a promis. »

14 AOUT

B. Santé d'Urbino

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1340-1390)

Attaqué à l'improviste par un de ses parents et contraint de mettre la main à l'épée, pour défendre sa vie contre son injuste agresseur, le B. Santé lui fit à la cuisse une blessure si grave, que ce malheureux en mourut, quelques jours après. Inconsolable d'avoir occasionné, bien qu'innocemment, un tel malheur, le jeune Santé renonça à l'état militaire, auquel ses parents, de la noble famille de Brancacini, le destinaient, pour embrasser la vie religieuse. Choisissant donc l'Ordre de saint François, comme le plus propre à le faire oublier des hommes et à lui fournir des austérités, en rapport avec ce qui faisait le sujet de ses remords,il demanda à y être reçu comme frère convers. Serviteur de tous, il ne croyait pas pouvoir se placer assez bas, s'humilier assez. Le pain lui semblait une nourriture trop douce, il s'en abstint pendant longtemps, se contentant de quelques herbes cueillies dans le jardin. Désireux de payer jusqu'à la dernière obole, sa dette à la justice divine, il se répandit en supplications devant le Seigneur, afin d'obtenir de souffrir en son corps, à l'endroit même où il avait blessé son ennemi. Sa longue et persévérante prière fut enfin exaucée. Un abcès se forma ; la douleur en fut violente, cruelle et sans interruption, elle dura jusqu'à sa mort. Tout dans la vie de notre Bienheureux répondait à ce sentiment de vif repentir ; son humilité ne fut pas un entraînement de quelques jours, il se considéra réellement et sans jamais se lasser, comme le dernier des religieux de son couvent. Rien ne lui était pénible, rien ne lui semblait rebutant ; son âme s'enivrait d'humiliation, c'était sa nourriture la plus suave. Jésus abaissé et anéanti dans le Sacrement de nos autels, sollicitait également son cœur et excitait ses plus tendres affections. Il reportait sans cesse sa pensée vers lui, il l'adorait dans les immolations continuelles de son divin amour, loin de l'église comme au pied des autels, il le contemplait en

esprit, il l'adorait, il l'aimait, il l'invoquait et le bénissait ; et le généreux Sauveur répondait par des grâces et des faveurs spéciales, à ces ardents soupirs d'un cœur blessé.

Un jour, retenu par les travaux de sa charge, notre Bienheureux ne pouvait assister à la Sainte Messe. En entendant le son de la cloche annonçant le moment de l'élévation, il se met à genoux pour adorer son Sauveur. Au même instant les murailles de l'église se séparent et permettent au saint religieux d'adorer son Dieu descendu du ciel et réduit à l'état de victime, à la voix du prêtre. Comme à saint François, Dieu lui accorda la puissance sur les animaux. Un jour qu'il avait mis au pacage l'âne dont il se servait pour aller chercher du bois dans la forêt, il oublia, le soir venu, de le faire rentrer dans son écurie. Venant le lendemain pour le chercher, il trouva la bête entre les griffes et sous la dent d'un loup féroce qui la dévorait après l'avoir mise à mort. Le Bienheureux adressa au loup de sanglants reproches, et lui commanda de réparer par son travail le tort qu'il avait causé à la communauté. Le loup, doux comme un agneau, se laissa imposer le harnais de sa victime et resta attaché au service du couvent.

Dans une maladie, au milieu de l'hiver, éprouvant le désir d'avoir quelques fruits pour se réconforter, il dit à son infirmier d'aller en chercher au jardin ; l'infirmier y trouva un arbre chargé de fruits, ce qui le surprit grandement.

Dans une autre circonstance, comme il n'avait plus de provisions pour préparer le repas de la communauté, le Bienheureux pria un autre frère d'aller voir au jardin si les raves qu'il avait semées la veille pouvaient être récoltées. Celui-ci s'y rendit, tout en riant de la simplicité du frère Santé ; cependant il vit avec admiration que non seulement les graines avaient germé, mais qu'elles avaient produit de très belles raves ; il en remplit une corbeille et tout joyeux alla les porter à notre Bienheureux.

Il avait environ quarante quatre ans lorsqu'il plut au Seigneur de l'appeler à lui. C'est vers le milieu du mois d'août 1390, la veille de l'Assomption de la Sainte Vierge, que son âme, quittant son corps épuisé par les rigueurs de la pénitence et les douleurs de la plaie cruelle que Dieu lui avait accordée, s'envolait vers le ciel, pour y célébrer le triomphe de Marie.

On l'ensevelit d'abord dans le cimetière commun, mais les miracles opérés par son intercession obligèrent les religieux à transférer son corps dans leur église conventuelle ; c'est là que les peuples viennent encore aujourd'hui vénérer sa sainte dépouille, préservée de toute corruption.

Saint Roch

DU TIERS-ORDRE

(1295-1327)

Saint Roch est un de ces serviteurs de Dieu, dont le nom devenu populaire est encore de nos jours en vénération dans les contrées témoins de ses vertus et dans celles plus nombreuses auxquelles il a fait sentir la puissance de son intercession, après sa mort.

A 20 ans, Roch avait perdu son père et sa mère : il se trouvait libre, à un âge où le monde offre au cœur de l'homme toutes ses espérances et ses séductions. Libre avec une fortune considérable, de nobles souvenirs de famille, et sa voie semblait naturellement tracée sur cette terre. Mais le pieux jeune homme, instruit à l'école du Sauveur et pénétré de la crainte de ses commandements, n'eut pour les espérances de la terre qu'un regard de mépris. Entré dans le Tiers-Ordre de saint François, il vendit tout ce qu'il put de son bien paternel, le distribua aux pauvres et aux indigents, laissa à son oncle le soin de ses terres seigneuriales, puis, disant adieu à ses proches et à ses amis, il se revêtit du pauvre habit des pèlerins et, à pied, se dirigea vers Rome, afin d'y visiter les tombeaux des saints Apôtres. La peste sévissait alors en plusieurs contrées de l'Italie. Arrivé à Aquapendente, Roch s'unit à un homme charitable, nommé Vincent, et s'en alla avec lui à l'hôpital, servir les malades. Roch faisait sur eux le signe de la croix et la contagion disparaissait au nom de Jésus. D'Aquapendente, il se rendit à Césène, et bientôt la ville fut délivrée du terrible fléau. En ce moment, la même maladie désolait Rome tout entière. Roch accourt, et Rome, dans cette épreuve douloureuse, doit son salut aux prières et à la charité du serviteur de Dieu.

Le Seigneur ne laisse pas longtemps ses amis sans épreuve. A ces faveurs insignes, accordées à la charité de l'héroïque pèlerin, il voulut faire succéder la tribulation et il l'avertit de se tenir prêt. Il se trouvait à Plaisance, se dépensant au service des

pestiférés, quand il fut frappé d'une flèche à la cuisse gauche, blessé douloureusement, puis saisi d'une fièvre ardente. Lorsqu'il se sentit revenu un peu à la santé, il résolut de retourner en son pays, en mendiant son pain. Pendant son voyage, rebuté par un riche habitant à qui il demandait l'aumône, il se retira dans un bois voisin où il se coucha sur la terre nue, en proie de nouveau à la fièvre. Le Seigneur le nourrit miraculeusement en lui envoyant chaque jour un chien, pour lui porter à manger. Cependant, Roch songeait toujours à revoir sa ville de Montpellier ; l'inspiration divine le poussait vers ce lieu où il devait achever sa sanctification.

Son oncle était gouverneur de la ville, et la province était en proie aux dissensions, aux troubles et à la guerre. L'arrivée d'un homme étranger à la contrée, indifférent aux choses de la terre, uniquement occupé des pratiques de la religion, inspira des soupçons ; on le considéra comme un émissaire secrètement envoyé par les ennemis, pour reconnaître les endroits faibles de la ville ; il fut arrêté et mis en prison. Cinq années se passèrent dans ce séjour d'ignominie ; et cependant il lui eût suffi d'un mot pour se faire reconnaître de son oncle, gouverneur de Montpellier, et reparaître dans la cité, entouré de tous les honneurs dus à sa naissance. Le serviteur de Dieu préféra une vie pauvre, obscure et méprisée. Du fond de son cachot, il ne cessait d'adresser au Seigneur des hymnes d'actions de grâces, et demandait, par l'intercession de Marie, la patience et la fidélité jusqu'à la fin.

Sentant que sa mort était proche et que son douloureux pèlerinage touchait à son terme, il demanda à voir un ministre de Dieu pour recevoir les derniers sacrements. Le prêtre en entrant vit la prison divinement éclairée ; la figure du pauvre captif était radieuse ; après lui avoir administré les Sacrements, il s'empressa d'informer le gouverneur des prodiges dont il avait été témoin ; le bruit s'en répandit rapidement et le peuple se porta en foule à la prison.

Le Saint prenait un peu de repos, lorsqu'il vit en songe un messager céleste qui lui dit : « Roch, voici l'heure où tu vas recevoir la récompense de tes travaux, où ton âme va se reposer dans le sein de Dieu. C'est pourquoi, si tu désires obtenir quelque grâce pour les hommes, demande-la au Très-Haut avant de mourir ; il sera fait selon ton désir. » A son réveil, il demanda que tous ceux qui l'invoqueraient fussent préservés de la peste. Il s'endormit quelques instants après, dans le baiser du Seigneur.

L'histoire des siècles qui ont suivi a prouvé que sa prière fut exaucée.

Ste Claire de Montefalco

VIERGE, DU TIERS-ORDRE

(1268-1308)

Montefalco, petite ville du diocèse de Spolète, dans l'Ombrie, fut la patrie de notre Sainte. A l'age de 6 ans, Claire fut admise au couvent de Saint-Illuminé dont Jeanne, sa sœur, était supérieure. Elle embrassa, dès lors, la Règle du Tiers-Ordre de saint François que suivaient les religieuses de cette communauté. La Règle de saint Augustin leur fut donnée plus tard, en 1290.

A peine entrée dans la communauté de sa sœur, Claire garda un silence rigoureux, s'appliqua à mortifier ses sens et s'exerça assidûment à la prière et à la contemplation. Sa couche était la terre nue, sa nourriture un peu de pain et d'eau ; son corps lui semblait indigne de la moindre attention, c'était un esclave à qui il fallait demander beaucoup et accorder peu ; elle le macérait par les jeûnes, les veilles, les disciplines. Elle passait les nuits presque entières sans sommeil, pour s'adonner à l'oraison et converser avec les anges.

Une vie si sainte lui mérita les faveurs singulières du Dieu qui aime les cœurs purs et se plaît à converser avec les âmes éprises de son amour. Au milieu des défaillances que produisaient en elle des austérités excessives, Claire entendit, à plusieurs reprises, les concerts harmonieux des anges, et chaque fois ces accents de la patrie lui rendaient ses forces. Jésus-Christ daigna la visiter sous les traits d'un voyageur : il lui apparut aussi sous la forme d'un ange. Lorsqu'elle était encore enfant, la sainte Vierge se montra à elle, portant dans ses bras son divin Enfant ; Claire n'osait approcher ; la divine Mère l'encouragea et lui dit : « Claire, embrassez votre Epoux. » Claire obéit, mais le petit Jésus, voulant embraser davantage son cœur et accroître ses désirs, se cacha sous le manteau de sa Mère et disparut. Un jour, sa sœur, pour l'éprouver, lui avait interdit la communion ; un autre jour, ayant oublié son manteau, elle n'osa approcher

de la grille ; dans ces deux circonstances, Notre Seigneur lui donna la communion de sa main.

Comme toutes les âmes vraiment saintes, Claire faisait, des souffrances du Rédempteur, le sujet le plus fréquent de ses méditations ; elle les pleurait avec des larmes abondantes. Pour répondre au désir qu'avait sa servante de lui être unie dans l'amertume de la croix, Jésus imprima dans son cœur l'image des divers instruments de sa Passion. Ces empreintes purent être vues et constatées après sa mort. Dans la bourse du fiel on trouva trois petites boules parfaitement semblables et d'une égale pesanteur, et néanmoins chacune d'elles pesait autant que les trois mises ensemble ; figure admirable du mystère de la Sainte Trinité, que notre Sainte méditait fréquemment.

Elue Supérieure, elle redoubla ses austérités, et ouvrit toute grande devant ses sœurs, la voie sacrée de la virginité, voie glorieuse et sûre, voie semée de croix sans doute, mais à laquelle est attaché, dans la gloire, l'insigne privilège de suivre partout l'Agneau sans tache.

Pleine de tendresse pour ses sœurs, sa charité s'étendit également en dehors de son monastère ; elle convertit une multitude de pécheurs, réconcilia bon nombre de familles, pacifia des villes armées les unes contre les autres ; à sa prière, les malades étaient guéris, les possédés étaient délivrés, les morts étaient ressuscités.

Avertie de sa fin prochaine, Claire fit venir près d'elle ses religieuses, leur donna les conseils les plus salutaires et les recommanda à son frère, le Père François Damiani, franciscain. Bientôt une illumination intérieure l'assura du pardon de ses péchés et de la récompense préparée à ses mérites ; elle s'écria alors : « O très doux Jésus ! qu'il est grand le bonheur réservé à ceux qui vous servent avec amour ! Non, les peines de cette vie ne sauraient entrer en comparaison avec la gloire qui nous est réservée au ciel ! » Elle s'endormit du sommeil des justes, le 17 août 1308 ; à ce moment un Frère Mineur vit son âme, brillante de lumière, entrer en Paradis, au milieu d'esprits célestes qui lui faisaient cortège.

Après sa mort, de nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau, et l'Eglise ne tarda pas à lui décerner l'honneur des autels. Elle a été canonisée solennellement par Léon XIII, le 8 décembre 1881.

Fidèle imitatrice de François, elle eut, comme lui, une dévotion toute spéciale aux grands mystères de la douloureuse Passion. Puissions-nous marchant sur ses traces graver dans notre esprit et dans notre cœur le souvenir du drame sanglant du Calvaire !

19 AOUT

S. Louis d'Anjou

Evêque de Toulouse

1274-1297

« Rose printanière de charité, lis de virginité, étoile de lumière éblouissante, » tel est l'éloge que l'Eglise fait de celui dont nous entreprenons de retracer la vie.

Né, pour ainsi dire, sur les marches du trône, dans ce XIIIe siècle qui a attaché tant et de si brillants astres de sainteté au firmament de l'Eglise, Louis devait attirer tout spécialement les regards des siècles futurs, et mériter le nom d'étoile brillante « stella fulgens. »

Noblesse oblige, dit-on, ne pourrait-on pas dire à plus forte raison que sainteté oblige? S'il en est ainsi, Louis ne pouvait être mieux partagé. Son père Charles II, roi de Naples et de Sicile, était neveu de saint Louis roi de France ; sa mère était fille d'Etienne V, roi de Hongrie, elle eut trois frères qui, sous la pourpre royale, pratiquèrent les vertus chrétiennes à ce degré héroïque qu'exigent les honneurs de la canonisation. Louis se montra digne de ses ancêtres. Dès son enfance, son cœur prévenu des douceurs de la grâce divine, dédaignant les plaisirs de son âge, se livra tout entier au service du Seigneur. On rapporte, et c'est la reine elle-même qui nous a conservé ce détail, que dès l'âge de 7 ans, dédaignant une couche trop molle, il prenait son sommeil sur la terre nue. Son plus grand plaisir était de visiter les pauvres et les églises, et on voyait avec admiration cet enfant privilégié du ciel passer des heures entières devant le Tabernacle du divin Prisonnier de l'Eucharistie. Une vertu si précoce devait attirer l'épreuve, sous sa forme la plus douloureuse, pour le cœur si aimant d'un enfant de 13 ans.

Fait prisonnier par Pierre, roi d'Aragon, son père Charles II ne put recouvrer la liberté qu'en laissant pour otages ses trois enfants, avec 50 jeunes seigneurs. Passer du palais royal dans une dure et longue captivité, était, ce semble, bien pénible: mais tout, dans les desseins de la Providence, ne doit-il pas concourir

à rendre plus brillantes les âmes que Jésus-Christ a rachetées de son sang ? L'adversité n'est-elle pas le creuset, où, sous l'action des flammes purifiantes de la grâce, le cœur humain se dépouille peu à peu des affections terrestres ? Louis, déjà initié aux mystérieuses douceurs de la croix, loin de se laisser vaincre par les chagrins et la tristesse, tâchait au contraire de relever les courages abattus : « L'adversité, disait-il à ses jeunes compagnons tentés de se plaindre, peut-être même, d'accuser la Providence, est très utile à ceux qui font profession de servir Dieu. Elle nous fait pratiquer la patience, l'humilité et la résignation à la volonté de Dieu ; et nous sommes alors mieux disposés, qu'en tout autre temps, à l'exercice des vertus. »

Dieu destinait Louis à de grandes choses, aussi lui donna-t-il de saints et savants précepteurs pour cultiver son intelligence et son cœur. Les Franciscains furent chargés de l'instruire et, quelque temps après, il était capable de discuter les points les plus subtils de la théologie. Mais que dire des efforts constants du jeune Louis pour la vertu ? Nous avons vu la résignation avec laquelle notre Saint avait accepté la captivité ; il la sanctifia par la prière et la mortification. Profitant des heures mystérieuses de la nuit, pour dérober sa démarche aux yeux de ses compagnons, il allait, durant un temps considérable, au pied du tabernacle, pour y prier le divin Prisonnier. Le démon, jaloux de sa ferveur, voulut le détourner, mais en vain, d'un exercice si salutaire. Une nuit, ses frères le virent aux prises avec un vilain chat noir, qu'il repoussait par un signe de croix. Ayant obtenu que les deux Pères Franciscains qui étaient plus spécialement chargés de lui, restassent nuit et jour à ses côtés, il modela sa vie sur celle des saints religieux : avec eux, il se levait au milieu de la nuit, pour louer le Seigneur ; comme eux, il châtiait son corps pour conserver intact le lis de la virginité. Les cilices, les jeûnes, les chaînes de fer, une vigilance continuelle sur ses sens, tels furent les moyens que le pieux jeune homme employa pour dompter sa chair. Quand il sortit de prison, la reine de France sa sœur voulut l'embrasser, mais le saint ne le lui permit pas ; il refusa même à sa mère cette satisfaction très légitime. La charité tend sans cesse à se dilater, c'est pourquoi lorsqu'il pouvait en obtenir la permission, il allait visiter les pauvres dans leurs réduits obscurs, les malades dans les hôpitaux. Une fois, il fit rassembler tous les lépreux de Barcelone, pour leur laver les pieds et leur donner à manger. Il s'en trouva un, rongé d'une lèpre si horrible, que sa seule vue faisait bondir le cœur. Louis lui prodigua ses soins plus qu'à tous les autres : le lendemain on chercha ce lépreux, il avait disparu.

La captivité de Louis touchait à sa fin lorsqu'il tomba grave-

ment malade. Il fait vœu d'entrer dans l'Ordre de saint François et le voilà aussitôt rendu à la santé. Il y avait à peine quelques jours qu'avait eu lieu son ordination sacerdotale, que déjà le pape Boniface VII, connaissant la haute sainteté de Louis, et le bien qui en résulterait pour les âmes, lui ordonna de prendre possession de l'évêché de Toulouse. Forcé d'accepter la pourpre, le jeune prince voulut auparavant revêtir les livrées séraphiques et fit profession de la règle de saint François la veille de Noël en 1296. Quand le jeune évêque fit son entrée à Toulouse, la ville entière, émue des merveilles que l'on racontait de ses vertus, vint à sa rencontre et le reçut comme un envoyé du Ciel. Tous furent ravis de l'air de sainteté répandu sur ses traits, de sa modestie, de sa douceur, de son angélique beauté. Aussi ne tarissait-on pas d'éloges enthousiastes. Les rues et les places étaient encombrées ; on ne pouvait se lasser de voir et d'admirer l'élu du Seigneur ; on s'attachait à ses pas, on prenait des rues détournées pour le rencontrer et le contempler de nouveau. Son seul aspect suffit pour convertir un pécheur qui, depuis de longues années, croupissait dans les plus criminelles habitudes. Par la grâce de son chaste maintien, la sérénité de son front virginal, la beauté de son visage aussi candide que sympathique, le jeune Evêque inspira à ce pécheur un amer repentir de ses fautes. Emu au plus profond de son cœur, ce malheureux s'écria : « Notre évêque est un saint. »

Louis devait pleinement répondre aux espérances de cet enthousiaste accueil. Placé sur le chandelier de la maison de Dieu, il l'inondera d'un torrent de lumière. Modèle accompli des brebis et des pasteurs, des hommes du siècle comme des ministres du sanctuaire, il tracera à tous sans distinction la ligne du devoir sous toutes ses formes.

Déjà chargé du diocèse de Toulouse, il devait l'être bientôt après du nouveau diocèse de Pamiers. Telle encore avait été la volonté de Boniface VIII.

Bien qu'évêque, il resta franciscain : il portait l'habit et pratiquait les austérités du Frère Mineur : son lit, ses chaises, ses meubles, tout dans sa maison respirait la Très-Haute pauvreté. Un jour, nous dit son biographe, son barbier voulut se servir d'un bassin d'argent ; ce luxe déplut au Saint qui se fit apporter un vase dont on se servait pour mesurer l'avoine aux chevaux.

Il se rendait à Rome pour se faire décharger de l'épiscopat, lorsque la fièvre l'arrêta à Brignoles où il mourut le 19 août 1297. Il était âgé de 23 ans. S'il avait peu vécu aux yeux du monde, il avait, selon la parole du sage, rempli devant Dieu la course d'une longue vie.

Saint Louis
Roi de France

Patron des Frères

DU TIERS-ORDRE

(1215-1270)

La vertu, il faut bien le reconnaitre, est toujours difficile à pratiquer. Tel est en effet le désordre, opéré dans les penchants de notre nature par le péché de nos premiers parents, qu'instinctivement nous sommes portés au mal, et que pour suivre l'étroit sentier des préceptes divins, nous devons nous imposer une contrainte incessante. Mais si, dans toutes les conditions, la vertu rencontre des écueils, il est entre tous, deux états particulièrement périlleux pour l'innocence : la prospérité sans bornes et l'excès de l'adversité.

D'ordinaire, la prospérité égare : elle aveugle l'esprit et enfle le cœur. L'adversité, elle, porte au murmure contre la Providence, au désordre et au désespoir. Aussi le sage, écrivant sous la dictée de l'Esprit Saint, demandait-il au Seigneur une honnête médiocrité comme l'état le plus favorable à la conservation de la justice, également éloigné des dangers d'une grande fortune et des périls d'une extrême misère. Mais Dieu, admirable dans ses Saints, et qui, dans toutes les conditions, veut offrir à notre imitation des modèles, sait, quand il lui plaît, conduire ses élus par des voies extraordinaires et les mener au sommet de la perfection, par les chemins en apparence les plus opposés au salut. Ainsi en fut-il de saint Louis, le quarantième de nos rois, l'honneur de la Maison de France, la gloire du Tiers-Ordre séraphique.

Il naquit à Poissy, le 27 avril 1215. Sa mère, Blanche de Castille, femme d'un esprit vraiment viril, l'éleva pour Dieu et pour la France. Elle s'appliqua à lui inspirer de bonne heure un grand amour pour les exercices de la religion et une vive horreur du péché : « Mon fils, lui disait-elle souvent, je vous aime avec toute la tendresse dont une mère est capable ; cependant, je préférerais vous voir tomber mort à mes pieds, que de vous savoir

jamais coupable d'un seul péché mortel. » Ces paroles furent comme un bouclier pour l'âme du jeune prince, il les eut sans cesse présentes à l'esprit ; elles le conservèrent toujours dans la crainte du Seigneur. Il n'avait pas douze ans, quand la mort de son père, arrivée le 8 novembre 1226, le mit en possession de la couronne de France.

Durant tout son règne, à une attention continuelle aux affaires de l'Etat, à un amour singulier de la justice, à un courage héroïque dans les dangers, il joignit les austérités du cloître, visita souvent les hôpitaux, et consacra, tous les jours, plusieurs heures à la prière. Comme on lui en faisait un reproche, il répondit avec sa douceur habituelle : « Les hommes sont étranges, en vérité : on me fait un crime de mon assiduité à la prière, et l'on ne dirait mot si j'employais les heures que j'y donne au jeu ou à la chasse. » Il était âgé de 19 ans, lorsqu'il se maria avec Marguerite, fille aînée du comte de Provence. En 1239, Louis racheta des mains des Vénitiens la sainte couronne d'épines engagée par Baudouin II de Constantinople, comme gage d'une somme considérable qu'il ne put jamais acquitter. Possesseur d'un trésor aussi précieux, il construisit, pour l'abriter, un magnifique monument, encore aujourd'hui une des gloires de la France, la Sainte-Chapelle, qui est devenue la chapelle du Palais de justice à Paris.

Quelques années plus tard, Louis, victorieux de ses ennemis, résolut d'aller porter la guerre en Orient et secourir les chrétientés chancelantes de la Palestine. Il s'embarqua donc, le 25 août 1248, et aborda à l'île de Chypre, où il campa jusqu'au mois de mai de l'année suivante. Il battit les Sarrasins devant Damiette le 14 juin. A l'automne, le saint roi se dirigea vers Le Caire. La peste se mit dans son armée et bientôt, grâce à la trahison qui vint au secours des Arabes, Louis et son armée tombèrent au pouvoir des Musulmans. Captif et enchaîné, le roi de France se montra digne de souffrir pour la cause du Sauveur ; sa vive et tendre piété ne l'abandonna pas un instant, sa résignation ne faiblit point : la mort tous les jours suspendue sur sa tête ne le troubla point : il était héroïque dans la prison, comme sur les champs de bataille, vraiment roi, dans les fers comme sur le trône.

Il y avait déjà 6 ans qu'il avait quitté son royaume lorsqu'il revint en France le 10 juillet 1254. Son amour pour la justice le fit admirer des nations étrangères : les Lorrains et les Bourguignons, dans leurs différends, sollicitaient ses arrêts. Henri III d'Angleterre, le choisit pour arbitre entre lui et les seigneurs de ses états ; les seigneurs français lui soumirent, de leur côté, toutes leurs querelles particulières, s'en rapportèrent à ses paternels

conseils et vécurent en paix. Les Ordres religieux lui étaient chers ; mais, entre tous, l'Ordre de saint François et l'Ordre de saint Dominique lui inspiraient une affection spéciale ; s'il eût été libre de suivre l'inclination de son cœur, il eût renoncé au sceptre et quitté le monde pour revêtir l'habit franciscain ; mais contraint de porter jusqu'au bout le fardeau des honneurs, fardeau qu'il soutenait si glorieusement, pour le triomphe de la religion et de la France, il voulut au moins s'associer au Tiers-Ordre, et, dans le secret de son palais, suivre la vie rigoureuse des fils les plus fervents de François d'Assise. C'est dans la Règle du Tiers-O dre qu'il apprit a être roi, et nul ne le fut autant que lui, nul ne porta plus haut l'étendard de la France. Jamais notre patrie n'avait été plus prospère, plus vertueuse, jamais depuis, elle n'a retrouvé pareille ère de bonheur.

Ému des dangers nouveaux des chrétiens de Palestine, Louis prit de nouveau la croix. Ce fut durant cette expédition que sonna sa dernière heure. Il vit la mort, sans crainte et sans regret ; uniquement préoccupé des intérêts de Dieu, il avait été toute sa vie prêt au dernier combat. La mort ne le surprit donc point, car, sentinelle fidèle, il veillait lorsque l'ennemi vint lui livrer le dernier assaut qu'il supporta avec le courage d'un héros et le calme d'un saint. Après avoir reçu les derniers sacrements, dans toute la plénitude de sa raison et la ferveur de sa foi, levant les yeux au ciel, il dit ce verset du psaume : « J'entrerai dans votre maison, Seigneur, et je vous adorerai dans votre saint Temple. » Ce furent ses dernières paroles ; quelques heures après il expirait au milieu de son armée et de sa cour en larmes, le lundi 25 août 1270. Il était âgé de 55 ans et en avait régné près de 44. Le Pape Boniface VIII le canonisa, 27 ans plus tard, à la suite de nombreux miracles opérés par ses puissants mérites devant Dieu. Son corps rapporté en France fut déposé dans l'église Saint-Denis ; la révolution de 93 dispersa ces reliques sacrées.

Dans le testament qu'il fit avant de mourir, notre Saint disait à son fils : « Je te recommande en premier lieu, mon très cher fils, d'aimer le Seigneur Dieu de tout ton cœur et de tout ton pouvoir, car sans cela il n'y a point de salut. Mon fils, tu dois te garder de toute chose qui peut déplaire à Dieu, à savoir de tout péché mortel ; tu dois être disposé à souffrir le martyre plutôt que de commettre un péché mortel. En outre, s'il plaît à Dieu de t'envoyer quelque tribulation, tu dois l'accepter avec actions de grâces, reconnaissant qu'elle t'arrive pour ton bien et que tu l'as méritée par tes péchés... Ecoute volontiers la parole de Dieu, en public comme en particulier, et efforce-toi de gagner les indulgences de la sainte Eglise notre Mère !.. »

27 AOUT

B. Timothée de Montecchio

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1444-1504)

Les annalistes de l'Ordre, nous ont laissé peu de détails sur la vie de ce bienheureux disciple de François. Il naquit d'une famille honorable, à Montecchio, petite ville voisine d'Aquila, dans l'Abruzze. A mesure qu'il avançait en âge, Timothée sentait s'accentuer plus fortement le désir qu'il avait d'une vie plus parfaite. Il éprouvait ce vide indéfinissable que Dieu met au cœur de celui qu'il veut posséder sans partage. Tout disposé à faire la volonté de Dieu, il pria longuement pour demander à sa divine Majesté qu'elle voulût bien l'éclairer sur la voie qu'il avait à suivre. Après bien des supplications, bien des gémissements adressés au ciel, il dit adieu au siècle et entra, jeune encore, dans l'Ordre de saint François.

Il oublia si vite le monde qu'on eût dit qu'il ne l'avait jamais vu et qu'il avait toujours vécu dans le cloître. Les religieux voyaient avec admiration son zèle et son application pour les offices les plus humbles. Ses progrès dans la perfection furent rapides ; ses pensées, ses paroles, ses actions, ses désirs, tout en lui n'avait qu'un objet, Dieu seul. Dieu était le centre de ses affections : vers Dieu seul il soupirait ; pour Dieu, il réprimait les mouvements de la concupiscence, et lorsque, par malheur, il lui arrivait de tomber dans quelque légère faute, il s'en punissait sévèrement. Bientôt, il excella dans la pratique de l'humilité, de la pénitence, de toutes les vertus religieuses. Sa piété et sa ferveur dans l'oblation du saint Sacrifice étaient telles que le Seigneur le favorisa plusieurs fois de mystérieuses visions. Que fallait-il de plus à cette âme pour se perdre dans le sein de Celui qui était devenu l'unique objet de ses pensées et de ses désirs ? Le moment semblait venu de quitter la terre pour le ciel. Une dernière maladie vint mettre le comble à ses vœux. Il s'endormit dans la paix du Seigneur au couvent d'Ocra, diocèse d'Aquila, à l'âge de soixante ans.

Bse Isabelle de France

VIERGE, CLARISSE

1225-1270

Cette illustre princesse, fille de Louis VIII et de la pieuse Blanche de Castille et digne sœur du roi Louis IX, naquit en 1225. Elle eut dès sa plus tendre jeunesse de si intimes communications avec Dieu, qu'on la trouvait parfois ravie en extase. Dans un voyage, comme elle priait auprès de son lit, abîmée dans les douceurs de la contemplation, l'officier chargé de transporter les bagages, l'enveloppa, sans qu'elle s'en aperçût, avec les draps, la couverture et les rideaux. Alors, revenant en sursaut de son sommeil extatique et se voyant dans une si mauvaise position elle crie pour appeler à son secours. A sa voix les demoiselles de sa suite accourent et la sauvent du danger où elle était d'être étouffée. Saint Louis avait beaucoup de plaisir à raconter plus tard cet accident arrivé à sa sœur.

La pompe et le luxe de la cour ne firent jamais aucune impression sur le cœur de notre Bienheureuse, et pour éviter toute oisiveté, elle apprit dès son bas âge à lire et à écrire ; elle s'appliqua ensuite à l'étude de la langue latine et bientôt elle l'entendit si bien qu'elle corrigeait souvent les lettres que ses chapelains avaient écrites en son nom, selon l'usage du temps. Elle se confessait tous les jours, jeûnait souvent et prenait très peu de nourriture. Sa grande récréation consistait en de pieux entretiens avec Louis ou avec ses demoiselles d'honneur, à filer sa quenouille d'or ou d'ivoire, à confectionner des vêtements pour les pauvres. « Comme elle venait d'achever une belle coiffe, dit un naïf historien de l'époque, le roi son frère la lui demanda moult gracieusement, afin de la porter la nuit. — Non, reprit Isabelle, j'ai résolu qu'elle appartiendrait à Notre Seigneur Jésus-Christ, car c'est la première que j'ai oncques filée. — Sœur, reprit Louis, or, vous prierai-je donc que vous en filiez une autre pour moi? — Je le veux bien, reprit-elle, si j'en file encore.»

Et le soir même elle envoya secrètement la coiffe à une pauvre femme malade. Non contente de faire parvenir aux indigents des secours abondants, Isabelle allait elle-même les visiter dans leurs maladies, pourvoyait à leurs besoins et les consolait par ses douces paroles. La charité croissait de plus en plus dans son cœur, aussi, après le saint roi, la cour de France ne comptait aucune personne si empressée au soulagement des malheureux, si humble dans la profusion de ses aumônes. Elle était vraiment digne d'être la sœur de saint Louis.

Après les exercices de la charité, Isabelle employait le reste de son temps à la contemplation des choses divines. Là, elle trouvait cette joie que le monde, même au milieu des splendeurs, est impuissant à donner ; dans ses intimes entretiens avec Dieu, elle posait les bases de cette sainteté que tous admiraient en sa personne. « Vrai miroir d'innocence, nous dit Agnès d'Harcourt, admirable exemple de pénitence, rose de patience et d'abnégation, lis tout brillant de chasteté, source abondante de miséricorde, elle était un modèle accompli de toutes les vertus. »

Elle était jeune encore, lorsque Conrad, fils de l'empereur Frédéric II, sollicita la main de la jeune princesse ; Blanche sa mère et Louis son frère se réjouissaient déjà d'une pareille alliance. Cependant Isabelle refusa son consentement et déclara qu'elle s'estimerait plus heureuse d'être la dernière parmi les vierges consacrées à Dieu, que d'être la première reine du monde.

Quelques années plus tard, elle fonda l'abbaye de Longchamps, près de Paris, sur les bords de la Seine, où elle établit les religieuses de Sainte Claire, dont elle fut la première abbesse. Là, cette fille des rois, vivait comme la plus austère de ses religieuses ; elle était vêtue de simple camelot ; son voile et ses mouchoirs étaient sans dentelle, elle jeûnait sans cesse, prenait souvent de rudes disciplines, gardait un rigoureux silence et passait la plus grande partie du jour et de la nuit dans une brûlante oraison.

Il y avait déjà dix ans qu'elle vivait dans ce monastère, dans le calme de la solitude, lorsque Dieu lui révéla que l'heure de sa délivrance approchait. Elle écrivit alors à Clément IV pour lui demander sa bénédiction que le Pape lui accorda par un bref de l'an 1269. Puis, étant tombée malade, elle reçut le saint Viatique, et fit ses adieux à ses religieuses : « Adieu, mes chères sœurs, dit-elle, souvenez-vous de prier pour votre pauvre Isabelle, qui vous a toujours si tendrement aimées et qui ne vous oubliera jamais devant Dieu. » Ce furent ses dernières paroles ; elle s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur, le 20 février 1270, à l'âge de quarante-cinq ans.

B. Jean de Pérouse, prêtre.

BB. Jean de Pérouse, ptre ET Pierre de Sasso-Ferrato

Frère lai,

MARTYRS, FRANCISCAINS

(1231)

Comme nous l'avons déjà vu, François, à la suite du premier chapitre général de l'Ordre, avait envoyé dans les diverses contrées de l'Europe, avec la mission de les évangéliser, des religieux fervents, des missionnaires pleins de zèle pour le salut des âmes. Jean de Pérouse et Pierre de Sasso-Ferrato avaient été jugés dignes de faire partie de l'héroïque phalange envoyée vers l'Espagne. Detachés de leurs frères et dirigés vers l'Aragon, ils se fixèrent dans la petite ville de Téruel où deux pauvres cellules furent leur unique habitation. Leur humilité, leur pauvreté, leur persévérance dans la prière leur conquirent bientôt l'estime et la vénération de tous les habitants ; ils prêchèrent la parole de Dieu qui produisit de nombreux fruits de salut.

Le royaume et la ville de Valence étaient alors au pouvoir des Musulmans dont le roi, Azit-Zitabuzit, était un ennemi acharné de la foi chrétienne. Le désir de convertir les Maures et l'espérance de cueillir la palme du martyre, dirigèrent nos deux religieux vers cette même ville. Durant quelques jours, ils se tinrent cachés dans une église et firent connaissance avec deux Espagnols qui leur témoignaient la plus grande estime. Mais ne pouvant contenir leur zèle, ils allèrent bientôt prêcher l'Evangile, jusque dans les mosquées, disant à qui voulait les entendre que Jésus était la voie du ciel, et Mahomet celle de l'enfer.

Leur prédication attira l'attention du roi Azit ; ce prince fit comparaître les deux religieux en sa présence et leur demanda pourquoi ils étaient venus dans ses Etats. Ils répondirent courageusement, qu'ils étaient venus pour le retirer, lui et son peuple, du milieu des ténèbres où ils croupissaient depuis

Pierre de Saxo Ferrato, frère lai.

longtemps. Le barbare irrité leur donna à choisir entre l'apostasie et la mort. Leur choix était fait depuis le moment où ils avaient franchi la frontière du royaume infidèle. Sans plus tarder ils furent exécutés devant le palais royal. Avant de mourir ils prièrent avec ferveur pour la conversion du roi Maure ; une voix intérieure les assura que leurs vœux seraient exaucés, et alors, joyeux, ils livrèrent leur tête au glaive de leurs bourreaux, c'était le 29 août 1231.

On vit bientôt ce que peuvent auprès de Dieu la prière et le sang des martyrs. Jacques Ier, roi d'Aragon, vint, quelque temps après, faire une guerre implacable aux sectateurs de Mahomet. Il marcha de victoire en victoire, contraignant les Maures à lui livrer les villes qu'il trouvait sur son passage.

Comme il aimait l'Ordre de saint François, Jacques Ier se fit un honneur de rapporter en grande pompe les reliques des deux saints martyrs de Téruel. Un couvent de Franciscains s'éleva bientôt dans cette ville, pour être le gardien des précieux restes de nos Bienheureux.

Quelques années plus tard, expulsé de ses états par un autre chef musulman nommé Zaën, qui régnait à Denia, Azit qui avait mis à mort nos deux martyrs, se réfugia dans l'Aragon, ouvrit les yeux à la vérité et reçut le baptême, sous le nom de Vincent, vers l'an 1235. Le roi Jacques d'Aragon, ayant pris Valence sur les Maures remit le prince converti en possession du palais qui avait été le théâtre de la mort des Bienheureux Jean de Pérouse et de Pierre de Sasso-Ferrato. Mais le nouveau chrétien, dans une pensée d'expiation, en fit don aux Franciscains qui le changèrent en un couvent où de fervents et saints religieux vinrent continuer et mener à bonne fin les travaux commencés par leurs glorieux prédécesseurs.

Clément XI confirma le culte que les fidèles rendaient aux saints confesseurs de la foi de Jésus-Christ.

Sainte Rose de Viterbe

VIERGE, DU TIERS-ORDRE

(1235-1252)

L'an 1249, au cœur de l'hiver le plus rigoureux, une enfant de dix ans quittait Viterbe, sa patrie, frappée d'ostracisme par les hommes qui étaient au pouvoir. Enveloppés dans la même proscription, ses parents la suivaient en exil. La jeune vierge s'appelait Rose. Son crime était d'avoir obéi à l'ordre de Dieu et d'avoir prêché Jésus-Christ et les droits de son Vicaire, dans les rues et les places de Viterbe, avec une éloquence qui avait effrayé Frédéric II, chef du saint Empire, défenseur élu de la sainte Eglise, devenu, par son orgueil, infidèle à son mandat. Ils'était rendu maître, par la mauvaise foi et par les armes, d'une partie du patrimoine de saint Pierre, et il triomphait à Viterbe, cité jusqu'alors dévouée au Pontife Romain.

Ce fut un jour de désolation pour ses habitants, lorsqu'ils virent s'éloigner Rose qu'ils aimaient presqu'à l'égal de leurs libertés. L'enfant était, en effet, une merveille de grâce et de sainteté, comme les siècles en ont rarement vue. Dieu la comblait visiblement de ses plus prodigieuses faveurs. Ses compagnes racontaient sur ce point des choses merveilleuses. Ainsi les petits oiseaux venaient parfois se reposer sur ses épaules, et battant des ailes ils cherchaient à la récréer, mais aussi ils avaient droit, quand elle prenait sa nourriture, de venir recevoir leur part de sa main. Il est rapporté dans ses Actes que n'ayant pas encore quatre ans, elle ressuscita une morte. Un jour qu'elle était allée à la fontaine avec plusieurs de ses compagnes, une d'entre elles laissa tomber sa cruche, qui se brisa; Rose fut si touchée de sa douleur, qu'elle se mit à prier Dieu pour elle, avec beaucoup de simplicité. Aussitôt les débris se rapprochèrent, et la jeune fille ramassa sa cruche qui ne gardait pas la moindre trace de fracture.

Rose éprouvait une indicible commisération pour les malheureux. La pauvre enfant se privait de nourriture pour en

donner à ceux qui n'en avaient point. Un jour, comme elle sortait de la maison avec des provisions dans son tablier, elle fut arrêtée par son père qui lui demanda ce qu'elle portait : « Des fleurs, » répondit-t-elle, et déployant son tablier, elle le montra tout rempli de roses magnifiques. Quand elle fut âgée de sept ans, elle sentit croître son attrait pour la solitude. La solitude est la patrie des âmes généreuses : c'est là que Dieu a coutume de les appeler pour les fortifier, surtout quand il veut les envoyer contre le monde. Rose se retira donc dans une cellule très étroite qui faisait partie de la maison de son père. Là, elle souffrait et priait pour l'Eglise, alors cruellement ravagée par les ennemis de Dieu. Ses mortifications la conduisirent à deux doigts de la mort, on s'attendait même un jour à la voir expirer, quand tout-à-coup elle s'écria : « Levez-vous, levez-vous ! voici la Mère de Dieu qui visite sa servante ! » Et quittant sa couche elle se met à genoux. La Vierge Marie lui ordonne de prendre l'habit du Tiers-Ordre. Elle a, dès lors, connaissance des tribulations qui l'attendent dans la carrière nouvelle qu'elle va embrasser. Notre Seigneur lui apparaît ; il est crucifié et déchiré de coups. Ce spectacle l'émeut si profondément, que pendant trois jours, elle se frappe la poitrine et fait souffrir à son corps d'effroyables mortifications.

Dès lors l'image de la glorieuse Vierge et celle de Jésus en croix ne sortirent plus de son cœur ; et parce que l'amour ne laisse pas de repos à celui qui aime, elle se levait de nuit et elle parcourait la cité, chantant les louanges divines avec un accent qui troublait les âmes. Durant le jour, elle reparaissait dans les rues, prêchait Jésus-Christ dans la simplicité de son cœur ; elle promettait aux bons les biens éternels, et elle annonçait aux méchants les supplices sans fin. Elle parlait avec tant de force contre la détestable hérésie de Frédéric, elle arrachait tant d'âmes pour les rendre à l'Eglise que les partisans de l'empereur en furent épouvantés. Voyant que les menaces ne pouvaient rien sur cette fille de dix ans et constatant que sa parole soutenait le peuple contre eux, ils se résolurent à la bannir. Son exil fut un vrai triomphe ; les populations coururent au-devant d'elle, enthousiasmées par les miracles qu'elle sème sur ses pas ; elle rend la vue à une femme aveugle de naissance. Pour vaincre l'obstination d'un hérétique, elle monte sur un bûcher allumé et, après trois heures, elle sort du milieu des flammes, le corps et le vêtement aussi intacts que si elle était restée couchée sur des fleurs. Un homme impie l'ayant frappée, Dieu le punit d'un châtiment qui le rend la risée des hommes. Un jour, elle dit aux habitants de Soriano : « Ecoutez-moi, fidèles du Christ, et réjouissez-vous, car dans peu de jours vous

aurez d'heureuses nouvelles. » Elle faisait cette prédiction, la veille de saint Nicolas. Quelque temps après, la nouvelle arrivait à Viterbe, que Frédéric, empereur hérétique, persécuteur de l'Eglise Romaine, était mort le jour de la vigile de saint Nicolas. Rose rentra dans sa patrie.

La joie de son retour fut égale à la tristesse de son départ. L'enthousiasme et la foi des habitants la saluaient des noms les plus magnifiques, mais sa mission était remplie et sa vie publique terminée. Elle alla frapper au monastère des pauvres Clarisses de Viterbe : il lui fut répondu que le nombre des religieuses était complet, qu'on ne pouvait la recevoir. « Je sais, dit-elle en souriant, je sais, je sais... Vous ne me voulez pas vivante mais peut-être, après ma mort, me réclamerez-vous. »

Le céleste Epoux ne devait pas tarder à appeler sa chaste fiancée au banquet des noces éternelles. Arrivée à ses derniers moments elle voulut adresser à ses parents désolés quelques paroles de consolation : « Je meurs, leur dit-elle, mais je meurs avec joie, car je désire m'unir à mon Dieu. Vivez de manière à ne point craindre la mort. Pour qui a vécu saintement dans le monde, la mort ne saurait être effrayante, mais plutôt douce et précieuse. Mon frère, ma mère bien-aimée, je me sépare de vous, mais mon âme vous sera toujours unie, et, une fois dans le sein de Dieu, elle sollicitera pour vous cette béatitude après laquelle je soupire en ce moment. »

Quelques instants avant de mourir, cet ange de la terre prononça les doux Noms de Jésus et de Marie qui semblables à une clef d'or lui ouvrirent les portes de la bienheureuse éternité. C'était le 6 mars de l'année 1252 ; sainte Rose avait alors dix-sept ans et quelques mois. Elle était d'une taille un peu au-dessous de la moyenne ; son visage respirait la candeur de la sainteté au point qu'on ne pouvait la regarder sans être porté à l'amour de la pureté ; son teint, naturellement rose et vermeil, était devenu pâle par suite de ses jeûnes et de ses austères pénitences ; ses yeux étaient brillants, ses traits d'une finesse et d'une beauté remarquables, son front digne et modeste, sa vue suffisait à inspirer la dévotion ; sa complexion extrêmement délicate n'avait pu supporter ses effrayantes austérités que par un miracle continuel.

Selon sa prophétie, les filles de sainte Claire voulurent avoir ses restes. La Sainte leur vint en aide, en apparaissant par trois fois à l'évêque de Viterbe, pour lui demander que son corps fût transféré chez elles, ce qui fut fait peu de temps après.

Ce fut en 1457, que Calixte III publia le décret solennel de canonisation.

B. Gentil de Mathelica

PRÊTRE

Martyr, franciscain

(1340)

Le B. Gentil se prépara par la retraite et la solitude aux travaux de l'apostolat. Comme tous ceux qui doivent être les instruments de Dieu pour opérer des prodiges, Gentil fut prévenu des bénédictions du ciel. Des parents chrétiens déposèrent dans son cœur d'enfant le germe des vertus qui devaient préserver sa jeunesse du souffle empoisonné des passions. Mais c'était surtout la vie religieuse qui devait leur donner un plein développement. La pauvreté de saint François d'Assise, la sainteté de ses enfants répandus sur toute la terre, fixèrent son choix, et fidèle à l'inspiration de la grâce, il demanda et obtint de revêtir les livrées du Stigmatisé de l'Alverne. Le sacerdoce ne tarda pas à le marquer d'un caractère ineffaçable, et Gentil, avec la permission de ses supérieurs, alla se cacher dans la solitude du Mont Alverne. En ces lieux, tout enseigne la perfection, tout prêche le renoncement, l'abnégation, le mépris du monde et de soi-même, tout inspire l'amour des choses divines et contribue à élever l'âme au-dessus des pensées de la terre. Gentil n'y séjourna pas inutilement.

Il s'adonna d'abord à une vie silencieuse et profondément solitaire. Jamais d'entretiens avec les hommes, sans une grave nécessité, jamais de ces discours futiles où l'âme perd son recueillement et sa force. Mais, ce qu'il savait soustraire aux hommes, il le donnait à son Dieu ; son oraison était longue et fervente : il y consacrait parfois des nuits entières ; il entrait alors dans un doux ravissement, et le spectacle des biens célestes absorbait son esprit et son cœur ; il pouvait, comme l'Apôtre, dire en toute vérité : « Mes entretiens sont avec le ciel. »

Mais cette lumière éclatante n'était pas destinée à rester toujours enfermée dans les limites étroites d'un couvent, elle devait dissiper les ténèbres que l'ennemi du genre humain ne cesse d'épaissir autour du cœur de l'homme ; ses premiers bienfaits

furent pour l'Italie. Cependant bientôt, comme Notre Séraphique Père, l'Egypte le captiva ; souvent il tournait ses regards vers ces plages inhospitalières assises à l'ombre du Coran. Etait-ce pressentiment du témoignage glorieux qu'il devait donner à la foi catholique? ou bien était-ce le désir de sauver les âmes innombrables qui se perdent malheureusement dans ces lointains pays? Nous ne saurions le dire. Mais toujours est-il que son cœur avait soif de plus grands combats.

Le saint religieux s'arrache donc à sa chère solitude de l'Alverne et s'embarque pour l'Egypte. Là, malgré tous ses efforts, il ne put arriver à apprendre la langue. Il crut voir en cela un signe évident de la volonté de Dieu et il se résigna à repartir pour l'Italie. Déjà il était en route, lorsque le Seigneur lui apparut et lui dit : « Voici que je mets mes paroles dans ta bouche ; tu iras partout où je t'enverrai, et tu diras à ces nations infidèles tout ce que je t'ordonnerai. »

Ce n'est point une illusion : celui qui vient d'être établi apôtre de ces nations infidèles commence immédiatement à annoncer l'Evangile aux Perses, qui par milliers touchés de la grâce veulent recevoir le baptême, et lorsque plus tard on leur demandera quelle est leur religion, ils répondront en toute simplicité : « La religion du Frère Gentil. » Avec le don des langues, notre Saint avait reçu le don de prophétie ; en effet, avant de partir pour l'Egypte, il avait promis à son père de venir l'assister dans ses derniers moments. Un miracle devait prouver la vérité de cette prédiction. Il accompagnait dans un voyage, Marc Cornaro, envoyé extraordinaire de la république de Venise auprès du roi de Perse, lorsqu'il disparut tout-à-coup. Huit jours après, il reparut au milieu de ses compagnons stupéfaits qui n'osaient en croire leurs yeux. Le Saint leur avoua qu'il venait d'assister son père à ses derniers moments.

Cependant, le saint religieux n'épargnait ni courses, ni fatigues pour répondre aux desseins du ciel : il voyait les conversions se multiplier dans les diverses contrées où il annonçait la parole de Dieu ; rien que dans la Perse, en effet, il baptisa plus de 10,000 infidèles. Mais ses ennemis se multiplièrent dans la même mesure ; ils ne pouvaient, sans frémir, voir ses conquêtes de chaque jour, et, au retour d'un pèlerinage qu'il venait de faire au tombeau de Sainte-Catherine, ils le massacrèrent en haine de la religion, le 5 septembre 1340. Les historiens ne nous font pas connaître les circonstances de son martyre. Un noble Vénitien racheta son corps à prix d'argent et le rapporta à Venise où il fut placé dans l'église des Frères Mineurs.

Le Pape Pie VI le mit au nombre des Bienheureux et autorisa le culte que lui rendent les fidèles.

6 SEPTEMBRE

B. Vincent d'Aquila

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1504)

Ce Bienheureux, natif d'Aquila en Italie, fut élevé par ses parents dans la crainte de Dieu et fit présager de bonne heure l'éminente sainteté à laquelle il devait un jour arriver.

Désireux de servir le Seigneur avec plus de perfection, il prit l'habit de saint François chez les Frères Mineurs de l'Observance, au couvent de Saint-Julien, voisin de sa ville natale. Cette pieuse communauté fondée par le Bienheureux Jean de Stroncone fut bientôt comme tout embaumée du parfum de ses vertus. On voyait notre bienheureux fuir le monde, rechercher la solitude, consacrer les nuits entières à la prière et à la contemplation : aussi le Seigneur le favorisait-il fréquemment d'extases et de ravissements.

Exerçant sur son corps les plus rudes pénitences, il ne prenait pour nourriture qu'un peu de pain et quelques herbes crues mêlées d'absinthe. Humilité profonde, angélique pureté, ravissante simplicité, patience inaltérable au milieu des peines, des travaux et des injures qu'il eut à supporter, pauvreté évangélique : toutes ces vertus brillèrent en lui d'un éclat merveilleux. La parole appuyée de tels exemples avait une efficacité étonnante pour porter les âmes à suivre les traces de Jésus.

Après une vie plus angélique qu'humaine, le bienheureux Vincent s'endormit dans le Seigneur au couvent de Saint-Julien le 7 août 1504. Le ciel a manifesté ses mérites et son crédit par les innombrables miracles opérés à son tombeau.

De nos jours encore, les fidèles viennent nombreux vénérer ses précieux restes qui sont conservés intacts, dans l'église du couvent où il quitta cette terre pour s'envoler vers le ciel.

Le Souverain Pontife Pie VI confirma le culte qu'on lui rendait et permit aux Frères Mineurs de célébrer sa fête, le sixième jour de septembre.

Bse Séraphine Sforza

CLARISSE

(1434-1478)

Gui Antoine, comte de Montefeltro, et Catherine Colonna, eurent le bonheur de donner le jour à la Bse Séraphine, dont nous allons essayer de retracer la vie. Encore jeune, Suéva, car c'est le nom qu'on lui donna au baptême, sous la douce influence de la grâce, s'attacha à Jésus. Bien souvent, sa pieuse mère lui parlait de l'amour du Dieu fait homme : et alors cette enfant bénie du ciel lui demandait :« Mais que pourrais-je faire pour l'Enfant Jésus ?» Et sa mère de lui répondre : « L'aimer, lui offrir chaque jour ton cœur et le lui conserver fidèle.» — « Oh oui, reprenait avec joie la naïve enfant, je vous offre mon cœur, ô Jésus, je vous offre mon cœur.»

Les parents voyaient avec bonheur les heureuses dispositions de Suéva, aussi n'épargnaient-ils rien pour la porter, de plus en plus, au mépris des richesses et des honneurs. Grâce à leur sollicitude, notre Sainte croissait tous les jours en générosité : déjà son cœur éprouvait le besoin de souffrir ; au récit des tortures que le divin Sauveur a voulu endurer pour nous, on l'entendait s'écrier : « Que ne puis-je souffrir quelque chose pour celui qui a voulu mourir pour moi ! » Et elle recourait à des pénitences extraordinaires pour prendre part à ce calice d'amertume. Mais Dieu voulait satisfaire le désir de sa servante, dont le cœur devait passer par toutes les amertumes, et tous les délaissements.

Bien jeune encore, elle perdit son père et sa mère ; elle dut se retirer à Rome, auprès de son oncle, prince de Colonna. A l'âge de 20 ans, sa main fut promise à Alexandre Sforza, comte de Cotignola. Quelque temps après leur mariage, les deux époux durent se séparer, car le comte se vit obligé de prendre les armes pour secourir son frère, duc de Milan. Les épreuves de notre Bienheureuse commençaient déjà. Le comte fut absent pendant 6 ans. Ce furent 6 années de tourments pour la jeune épouse. Seules ces paroles, que jeune encore elle aimait à répéter : « Mon

Jésus, je vous donne mon cœur,» étaient comme un baume salutaire qui portait la paix et la consolation dans son âme troublée. La guerre était terminée et Suéva eut la joie de revoir son époux après une absence qui lui avait coûté tant de larmes. Hélas ! ce retour, après lequel elle avait soupiré avec tant d'ardeur, devait porter la mort dans son cœur. Son époux était devenu infidèle ; et bientôt il installa dans son palais, sous les yeux de sa femme légitime, l'objet de son coupable amour. Plus sensible à l'offense de Dieu qu'à l'injure qui lui était infligée, la pieuse princesse ne cessait de verser au pied de la croix ses larmes et ses prières. Elle essaya d'abord de ramener son époux à de meilleurs sentiments ; elle lui fit, à plusieurs reprises, entendre la douce voix de la religion et montra en toute occasion une patience inaltérable.

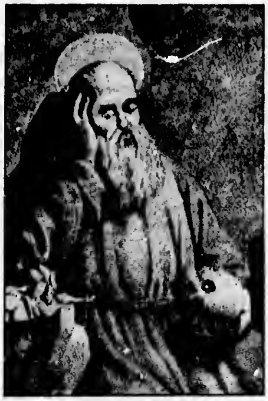
Loin de ramener le prince, ses avis ne firent que l'irriter davantage. Il n'était point d'insultes, d'outrages et de mauvais traitements qu'il ne prodiguât à notre Bienheureuse ; il poussa sa fureur jusqu'à vouloir attenter à sa vie ; trois fois il essaya de l'empoisonner ; une autre fois, il la prit à la gorge et tenta de l'étrangler ; mais le Seigneur veillait sur les jours de sa fidèle servante et lui inspirait une patience que rien ne pouvait altérer.

La vie de la pieuse princesse était donc un martyre de tous les jours ; mais plus les mauvais traitements augmentaient, plus elle redoublait ses prières, ses austérités, ses exercices spirituels, afin d'y puiser la force de souffrir avec patience et résignation. Cependant le prince, de plus en plus aveuglé par sa honteuse passion, en vient à ne pouvoir supporter davantage la présence de celle dont la vie était la condamnation de sa propre conduite. Un jour donc, il se jette sur elle, l'accable de coups, la traîne par les cheveux hors du palais, et lui ordonne d'aller s'enfermer au couvent des Clarisses de Pésaro.

Dans le monastère, la pieuse princesse garda tout d'abord l'habit séculier, mais elle se soumit à toutes les observances du cloître, comme la dernière des religieuses, espérant par là fléchir la colère divine et obtenir le pardon de François, son époux.

Mais bientôt les parents de notre Bienheureuse demandèrent à Sforza raison de sa conduite : afin de se justifier, le comte égaré par sa passion, inventa les calommies les plus atroces pour noircir sa fidèle épouse. Cependant Séraphine, qui avait pris le voile, sur l'exhortation de sa bonne Mère du ciel, ne cessait de prier pour son époux et sa malheureuse compagne, lorsque le Seigneur exauça ses prières. Le comte et sa complice qui mourut quelques jours après, reconnurent enfin leur faute et se reconcilièrent avec Dieu. Elue abbesse de son monastère, Séraphine s'endormit paisiblement dans le Seigneur le 8 septembre 1478. Aussitôt après sa mort, un parfum délicieux s'exhala de ses précieux restes.

11 SEPTEMBRE



B. Bernard d'Offida

FRÈRE LAI, CAPUCIN

(1604-1694)

Employé dès l'âge de 7 ans à la garde des troupeaux, Bernard se livrait déjà à l'oraison avec cette facilité et cet attrait que l'Esprit-Saint communique aux âmes pures. Il invitait les autres bergers à la prière et récitait avec eux le rosaire ou les entretenait des choses du salut. Le dimanche, il employait tout son temps à fréquenter les églises, il y priait avec ferveur et se préparait de son mieux à la réception des Sacrements. Aussi mérita-t-il d'entendre aux pieds des autels, l'appel du Dieu qui réjouissait si bien sa jeunesse.

La vie édifiante des Capucins lui ayant inspiré la pensée de revêtir dans cet Ordre, les livrées séraphiques, il réalisa son pieux projet en l'année 1626. Après sa profession, notre Bienheureux fut envoyé au couvent de Fermo et chargé du soin des malades. Là, il édifia ses frères par sa ferveur, son zèle pour la perfection et sa grande charité pour le prochain. Envoyé successivement dans plusieurs communautés, Bernard laissa partout après lui la bonne odeur de Jésus-Christ.

Il avait atteint l'âge de 60 ans, lorsqu'on lui confia l'office de quêteur, au couvent d'Offida. Dans l'exercice de cet emploi, sa vue seule était comme une prédication muette qui portait les âmes à Dieu ; il marchait les yeux baissés, la contenance modeste, et inspirait à tous la vénération par sa charité, sa douceur, et son aspect tout angélique. En sollicitant les biens temporels, Bernard donnait à toute la contrée des secours spirituels mille fois plus précieux ; il consolait les pauvres et les affligés, faisait rentrer en eux-mêmes ceux qui vivaient dans le péché ; il avait surtout un don particulier pour apaiser les différends et rétablir l'union dans les familles.

Lorsque les infirmités toujours croissantes du vénérable religieux, ne lui permirent plus d'exercer l'office de quêteur, ses supérieurs lui confièrent celui de portier. Ce fut pour lui un nouveau

moyen de pratiquer la charité envers le prochain ; les pauvres qui accouraient à lui en foule, il les assistait avec toute la tendresse d'un saint ; les affligés qui venaient lui confier leurs peines, il les consolait par de bonnes paroles qu'il allait, pour ainsi dire, chercher au ciel ; les ignorants excitaient surtout son zèle, avec une inaltérable patience il les instruisait des vérités de la religion et les disposait à la réception des sacrements. La haute opinion que sa vie toute sainte donnait de ses mérites était si bien établie qu'on venait tout simplement lui demander des miracles, avec la certitude confirmée par l'expérience, qu'on les obtiendrait de lui. Une mère lui porta, un jour, son jeune enfant dangereusement malade, et le lui remit entre les bras, en le suppliant de le guérir ; mais l'enfant rendit aussitôt le dernier soupir. Egarée par la douleur, cette pauvre femme se mit à crier que frère Bernard avait tué son fils, et voyant qu'il se retirait, elle le saisit par son habit en lui disant : « Je ne vous laisserai point aller que vous ne me l'ayez rendu vivant. » Le saint homme alla déposer l'enfant sur l'autel de saint Félix de Cantalice et s'adressant au Saint, il lui dit avec une admirable simplicité : « Voici le moment de m'assister, mon bon saint Félix. » Quelques instants après, l'enfant était revenu à la vie.

Il semble que quelque chose aurait manqué à la perfection de notre Bienheureux s'il n'eût eu à supporter des humiliations et des calomnies ; la Providence ne l'oublia pas dans le partage des épreuves. Sa sollicitude pour les besoins des pauvres et les peines qu'il se donnait pour les soulager déplurent à quelques-uns de ses frères. Mus par le malin esprit, qui profite de toutes les occasions pour faire souffrir les serviteurs de Dieu, ils le dénoncèrent au Père Provincial, comme dépourvu de discrétion dans la distribution des aumônes. Le Provincial, religieux fervent et délicat sur le point de la pauvreté, fit venir le saint frère en présence de toute la communauté et lui adressa une sévère réprimande. Notre Bienheureux, convaincu de son innocence, reçut cependant en silence ces reproches durs et donna ainsi à tous ses frères un exemple mémorable d'humilité. Encore une fois, le démon avait été dupe de ses propres machinations.

Le Seigneur voulant récompenser les grands mérites de Bernard, lui accorda le don des miracles, de pénétration des cœurs et le gratifia d'extases et de ravissements continuels ; la Ste Vierge même, daigna un jour se montrer à lui, pour l'assurer qu'il avait trouvé grâce devant Dieu qui lui avait pardonné tous ses péchés.

Il avait quatre-vingt-dix ans, lorsqu'il s'endormit paisiblement du dernier sommeil, au mois d'août de l'année 1694. De nombreux miracles opérés à son tombeau déterminèrent Pie IV à lui décerner les honneurs de la béatification, le 19 mai 1795.

BB. Apollinaire Franco, François Galvez, prêtres ; François de S. Bonaventure, clerc ; Paul de Ste Claire, fr. lai.

B. Apollinaire

ET SES

Compagnons

Martyrs Franciscains

1617-1632

Déjà, depuis quelque temps, les chrétiens japonais jouissaient de la plus grande liberté dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux, lorsque soudain s'éleva une grande et sanglante persécution qui ruina et anéantit de fond en comble ces magnifiques chrétientés.

Les bonzes, ennemis toujours acharnés du nom chrétien, s'efforçaient par tous les moyens d'agir sur l'esprit de l'empereur, favorable aux disciples de Jésus-Christ, et le menaçaient des vengeances des dieux de l'empire, s'il différait de détruire la religion chrétienne ; certains favoris appuyaient de leur influence les coupables insinuations des prêtres des idoles, et faisaient valoir en outre les raisons d'Etat qui avaient servi de prétexte à la première persécution, sous Taïcosama.

D'autre part, les Hollandais protestants, voulant supplanter à tout prix les Espagnols et les Portugais, dans le commerce avec le Japon, ne manquaient pas de les calomnier auprès de l'empereur, de calomnier surtout les missionnaires qui, pour la plupart, étaient venus d'Espagne. Ils lui représentèrent donc que ces prêtres étrangers, sous le prétexte de prêcher l'Evangile, n'avaient pour but que de préparer au roi d'Espagne la conquête du Japon ; comme l'empereur hésitait à rompre avec les Espagnols, à cause des avantages commerciaux qu'il en retirait, les Hollandais s'offrirent à lui fournir les mêmes denrées européennes, en plus grande abondance, de meilleure qualité et à des prix inférieurs.

Ces perfides manœuvres, inventées par l'avidité mercantile, et la haine de l'Eglise catholique, obtinrent enfin leur but, et en l'année 1614, l'empereur publiait un décret de proscription contre tous les missionnaires, il ordonnait de renverser toutes les

BB. Pierre de l'Assomption, Jean Marta, Richard de Ste Anne, ptres; Vincent de S. Joseph, fr. l.

BB. Pierre d'Avila, prêtre ; Lucie Freites, Léon Sazurna, du Tiers-Ordre.

églises et de faire apostasier, sous peine de mort, tous les chrétiens qui se trouvaient dans son empire.

On vit alors les disciples de Jésus-Christ, marchant sur les traces de leurs maîtres dans la foi, affronter la mort avec un courage dont on ne retrouve d'exemple qu'en remontant aux premiers âges de l'Eglise. Les uns sont attachés à des poteaux et consumés à petit feu ; d'autres ont la tête tranchée ; ceux-ci sont horriblement déchirés et coupés en morceaux ; ceux-là suspendus sous le cratère d'un volcan, y perdent la vie, après avoir été longtemps torturés dans des eaux sulfureuses et bouillantes ; quelques-uns plongés, pendant l'hiver le plus rigoureux, dans un étang glacé, y endurent une mort des plus cruelles par sa lenteur. Tous se montrent forts dans le combat, et dignes disciples du divin Crucifié.

La multitude des martyrs fut innombrable. Ce sont des princes issus d'un sang royal, des femmes opulentes, de tendres et délicates vierges, des vieillards courbés sous le poids des années, de candides adolescents, des enfants de quatre et même de trois ans. La famille franciscaine eut aussi son contingent dans cette phalange de martyrs. A la tête de ces héros qui étaient au nombre d'au moins 200, l'Eglise a placé le B. Apollinaire.

Issu de parents nobles et vertueux, en Espagne, il fit ses études

BB. Louis Sotelo, évêque élu ; Louis Sassandra, prêtre ; Louis Baba, du Tiers-Ordre.

à la célèbre université de Salamanque, y prit le grade de docteur, et revêtit ensuite l'habit de saint François. Ce fut un religieux très austère et élevé à une très haute contemplation. Il comptait parmi les prédicateurs les plus renommés de sa province, lorsqu'en 1600, ses supérieurs lui permirent de partir pour la mission des Philippines, en compagnie de 50 religieux de son Ordre ; de là, il passa au Japon.

Son zèle et sa sainteté produisirent dans cette mission des fruits abondants de salut ; lorsque parut en 1614 l'édit de proscription, il put se cacher et revenir au milieu des pauvres chrétiens, pour y continuer son ministère ; il fut nommé, à cette époque, Ministre provincial du Japon et chargé de la direction de la mission. En 1617, se trouvant à Nangazaki, il apprit qu'il ne restait plus aucun prêtre dans le royaume d'Omura, où les chrétiens étaient en grand nombre et la persécution très violente, il résolut donc de s'y rendre. Après avoir consulté Dieu dans la prière, notre Bienheureux, revêtu de l'habit religieux, partit prêchant partout publiquement l'Evangile.

Les bonzes, furieux contre l'apôtre de Jésus-Christ, le dénoncèrent au gouverneur qui le fit arrêter, le 7 juillet 1617, et jeter dans la prison d'Omura, avec quelques chrétiens Japonais. Le serviteur de Dieu passa cinq ans dans cette prison et ne cessa de travailler au salut des âmes. Parmi ses geôliers se trouvaient quelques hommes au cœur compatissant qui permettaient aux chrétiens de pénétrer la nuit dans ce réduit obscur ; le saint missionnaire les confessait et leur donnait les conseils nécessaires à leurs âmes. Au nombre des Japonais emprisonnés avec notre Bienheureux se trouvait un de ses catéchistes appelé François. Dès qu'il avait appris l'arrestation du Père Apollinaire, il s'était rendu auprès du gouverneur d'Omura, pour lui reprocher ses crimes et son apostasie ; celui-ci, irrité de sa hardiesse, l'avait fait jeter en prison. Notre Bienheureux lui donna le saint habit et

BB. François Cusioie, Luc Chiemon, Michel Chizaimon, Louis Mazua, Martin Gomez, Louis Maqui et Jean son fils. Tous du Tiers-Ordre.

lui imposa le nom de frère François de Saint Bonaventure. Un autre chrétien du nom de Paul fut admis comme frère lai ; un troisième fut reçu dans le Tiers-Ordre. Apollinaire leur fit suivre dans la prison les exercices du noviciat, et après l'année de probation, il les admit à la profession.

Dans les premiers jours de septembre, les captifs durent se séparer ; 20 d'entre eux furent conduits à Nangazaki pour y consommer leur sacrifice, et les 8 qui restèrent à Omura furent condamnés à être brûlés vifs et exécutés, le 12 septembre. C'étaient le B. Thomas Jermarraga avec deux frères de son Ordre, les BB. Apollinaire Franco, François de S. Bonaventure, Paul de Ste Claire et les deux Tertiaires Jean d'Irenda et Mathias Piaschi. Leurs corps, dit un annaliste, furent consumés par le feu matériel et leurs âmes s'envolèrent au plus haut des cieux, purifiées par le feu du divin amour.

Avant eux, les BB. Richard de Ste Anne et Pierre d'Avila, prêtres ; le B. Vincent de St. Joseph, frère lai ; le B. Léon de Satzuma, clerc japonais, tertiaire et catéchiste ; et la Bse Lucie de Fleites, tertiaire, avaient déjà versé leur sang pour la foi. Ces dignes enfants de S. François firent partie du GRAND MARTYRE qui eut lieu le 10 septembre sur la sainte montagne de Nangasaki et qui compta jusqu'à cinquante-cinq victimes.

Disons un mot des principaux. Le B. Richard de Ste Anne, d'origine belge, fut d'abord frère lai, il demanda et obtint d'être envoyé aux Philippines. Ses grandes vertus portèrent ses supérieurs à l'élever au sacerdoce malgré ses résistances. Envoyé de là au Japon, il en fut banni et rentra aux Philippines ; mais bientôt il reprit sa route du Japon avec le B. François Galvez. Pendant plusieurs années, sans que rien ne pût l'arrêter, il travailla à convertir les païens, à fortifier les nouveaux chrétiens, comme aussi à encourager les martyrs qu'il accompagnait souvent

BB. Louis Nifachi et son fils, Jean Tomachi et ses fils Dominique, Michel et Thomas. Mathieu Alvarez, Michel Tomada, Romain et Louise. Tous du Tiers-Ordre.

jusqu'au lieu du supplice. Avec lui travaillaient les BB. Pierre d'Avila et Vincent de S. Joseph qui furent livrés et trahis par un apostat; ce malheurenx qui connaissait la retraite du Père Pierre d'Avila vint le trouver le priant de le confesser, le Père lui dit d'aller se préparer et de revenir, mais le traître se hâta d'avertir le gouverneur que le moment était propice pour s'emparer du missionnaire, et il envoya ses satellites qui se saisirent des deux religieux. Ils furent d'abord enfermés à Nangasaki, puis transférés à Omura; le long du chemin le Père Pierre d'Avila prêcha la foi de Jésus Christ.

Averti, le B. Richard conçut le projet de convertir l'apostat et alla le trouver ; mais loin de se laisser toucher, ce malheureux dénonce le serviteur de Dieu qu'on arrête dans la maison de *Lucie de Fleites*, dont on confisque aussi les biens et qu'on met en prison à Nangasaki même, où sa famille occupait un rang des plus honorables.

A la nouvelle de l'arrestation du B. Richard, son catéchiste le B. Léon Satzuma, clerc japonais, court à Nangasaki, se dénonce lui-même au gouverneur et obtient d'être associé à son maître.

Ensemble ils allèrent à la mort, en louant le Seigneur, et périrent dans les flammes, en conjurant leurs bourreaux d'ouvrir les yeux à la lumière de la foi.

Le sang franciscain devait couler encore sur ces plages inhospitalières ; le 4 décembre de l'année suivante 1623 le *P. François Galvez* se trouvait à Yédo ; dénoncé au gouverneur il est arrêté, jeté en prison avec quarante-huit chrétiens, parmi lesquels se trouvait le courageux *Faramondo*, neveu de l'empereur. Tous ensemble ils furent condamnés à être brûlés vifs. Au moment de l'exécution, un seigneur du premier rang vint demander au chef de la justice pourquoi tous ces hommes allaient périr. — « Parce

BB. François de Ste Marie, prêtre ; Antoine de S. François, fr. lai ; Gaspard Vaz et son épouse Marie Thomas, du Tiers-Ordre.

qu'ils sont chrétiens.» — Je suis chrétien comme eux, s'écria-t-il alors, je vous adjure de m'associer à leur sort.» A cette vue trois cents chrétiens viennent aussi demander le martyre. Dans la crainte d'une révolte, on les éloigne de force et on se hâte d'allumer les bûchers pour en finir de suite. Les saints martyrs montrèrent tous au milieu des flammes une invincible constance.

Après cette immolation, le feu de la persécution ne fit que s'activer ; trois cents chrétiens à Yédo furent jetés en prison et, le 29 décembre, vingt-quatre d'entre eux remportèrent la palme du martyre ; on peut admirer parmi eux seize petits enfants qui, joyeux et souriants, allèrent à la mort comme à une fête.

Après sa mort, le B. François Galvez apparut au *B. Gabriel de la Madeleine* pour lui dire que lui aussi serait martyrisé et que la persécution allait recommencer avec plus de rage que jamais. Et en effet, l'Ordre séraphique en 1624 donna encore bon nombre de martyrs au Japon, parmi lesquels il nous faut faire une place spéciale au B. Louis Sotelo, évêque du Japon oriental.

Le B. Louis Sotelo fut l'un des plus illustres missionnaires du Japon. Un de nos grands écrivains a dit de lui : « L'histoire de cet insigne martyr franciscain exigerait un travail spécial qui renfermerait le récit des événements les plus importants de l'Eglise du Japon. Une fois son apostolat mis dans tout son jour, Sotelo serait l'une des plus splendides figures de l'Ordre séraphique et de l'Eglise de Jésus-Christ.»

Bien qu'issu de sang royal, à 20 ans il quitte le monde et entre chez les Observants de Séville. Il demande et obtient de partir aux Philippines. Trois ans après, en 1603, nous le voyons au Japon où son zèle et son intelligence opèrent des merveilles de conversion. Le monarque japonais se prend d'affection pour lui et lui permet d'annoncer partout l'Evangile. Qu'il nous suffise de dire que la sainteté et les œuvres du B. Louis Sotelo

BB. Antoine de S. Bonaventure, Jérôme de Torrès, prêtres ; Dominique de Nangasaki, Gabriel de la Madeleine, fr. lais

rendirent son nom célèbre dans tout l'empire. Aussi quand il fut question à la cour, d'envoyer une ambassade au Souverain Pontife et au roi d'Espagne, ce fut notre Bienheureux qui en fut chargé. Il quitta donc le Japon en 1613, il était accompagné de cent cinquante seigneurs. Partout ils furent reçus avec les plus grands honneurs, Séville surtout se montra fière de fêter son enfant devenu *l'une des gloires de l'Eglise et l'apôtre qui avait baptisé un nombre incalculable de païens.* — Au récit des merveilles opérées au Japon par le P. Louis Sotelo, le Souverain Pontife Paul V voulut l'élever au cardinalat ; il en fut dissuadé et le nomma évêque du Japon Oriental. Sur ces entrefaites le S. Apôtre reprit la route du Japon où il aborda en 1622. Il amenait avec lui deux compagnons qui devaient être associés à son martyre : les *BB. Louis Sassandra*, prêtre franciscain, et *Louis Baba*, du Tiers-Ordre.

La persécution sévissait avec une extrême violence, ils furent aussitôt arrêtés. Le Saint demanda à parler au gouverneur de Nangasaki : « Je suis, dit il, le P. Louis Sotelo envoyé en Espagne comme ambassadeur ; je reviens avec les réponses. Annoncez mon retour à l'empereur, que s'il me condamne à mort, je suis prêt à mourir pour Jésus-Christ. » Il fut quand même jeté en prison, il y séjourna deux ans attendant son supplice, car ce ne fut qu'en l'année 1624, le 25 du mois d'août, fête du roi saint Louis, que nos trois martyrs, du nom de Louis, allèrent recevoir au ciel les lauriers de la victoire ; ils périrent près d'Omivio là même où le B. Appollinaire avait cueilli deux ans auparavant la palme du martyre.

Trois ans après, en 1627, au mois d'août, l'Ordre Séraphique envoyait encore au ciel onze martyrs parmi lesquels : les *BB. François de Ste Marie, Barthélemy Laurel, Antoine de S. François.*

En 1628 le 8 septembre une nouvelle phalange franciscaine

faisait son entrée au ciel pour y glorifier la reine des Martyrs nous y relevons les noms des BB. Antoine de S. Bonaventure, Dominique de Nangasaki et treize tertiaires de tout âge et de tout sexe : Jean Tomaqui et ses quatre enfants : Dominique, Michel, Thomas et Paul ; Louis Nifaci et ses deux fils : François et Dominique ; le B. Mathieu Alvarez, sculpteur, et le B. Michel Jamada et son fils Laurent.

Rien d'édifiant comme la mort de ces enfants tertiaires qui dans cette longue et cruelle persécution, donnèrent leur sang pour la cause de Jésus-Christ. Le juge touché de compassion pour leur jeune âge, mit tout en œuvre, menaces et promesses, pour les faire apostasier ; mais peine inutile, ils restèrent fidèles à Jésus-Christ. Le juge s'adressant à Paul Tomaqui, le plus jeune d'entre eux, essaya de le séduire. L'enfant se contenta de répondre : « Mon père et mes frères m'ont dit que si vous me mettez à mort, j'irai en Paradis ; là, ma mère m'attend avec une belle couronne. Et puis, je trouverai en Paradis le Seigneur Jésus qui aime tant les petits enfants et leur donnera un royaume plus grand que celui du Japon ; c'est là que je veux aller, moi. » Alors le glaive frappe les victimes, et ces anges de la terre s'envolent vers la céleste patrie.

Enfin en 1652 le 3 septembre eut lieu une immolation qui ouvrit le ciel au *B. Jérôme de la Croix*, prêtre franciscain, et au *B. Gabriel de la Madeleine* ; ce dernier fut ravi en extase et élevé dans les airs au moment de son supplice et il ne redescendit que quand son tour fut venu d'être attaché au poteau du supplice.

Ces quarante-cinq martyrs franciscains immolés pour Jésus-Christ depuis l'année 1617 jusqu'à l'année 1632 ont été béatifiés par Pie IX. En joignant à ces Bienheureux les vingt-trois Martyrs japonnais canonisés en 1862 nous trouvons que l'Ordre de saint François a donné à l'Eglise du Japon soixante-huit martyrs placés sur les autels. Puisse leur sang devenir encore une semence de chrétiens et amener pour ce pays lointain de nouveaux jours de gloire pour la religion chrétienne ! Ces jours fortunés, nous l'espérons, seront hâtés par les intercessions de ces martyrs dont le Japon fut ici-bas la patrie d'adoption.

Ste Véronique Giuliani

VIERGE, CAPUCINE

(1660-1727)

Véronique Giuliani, appelée dans le monde Ursule de Mercatelli, donna dès le berceau des marques admirables de sa future sainteté. Étant encore petite enfant, trois jours par semaine, elle ne demandait au sein de sa mère que quelques gouttes de lait, le matin et le soir, quoiqu'elle eût coutume d'y puiser abondamment les autres jours. Elle avait six mois à peine, quand, le jour de la Trinité, elle s'élança des bras de sa mère et se tint ferme sur ses pieds. Toute jeune encore elle apostropha un homme qui allait commettre une injustice et par la véhémence de son langage elle le détourna du mal. Elle était favorisée d'un commerce familier avec l'Enfant Jésus et la bienheureuse Vierge. Un jour qu'elle priait avec larmes, le divin Enfant descendit auprès d'elle pour la consoler. Quelquefois, elle le reçut des mains mêmes de Marie qui lui prédit ses fiançailles avec Jésus, et lui en donna pour gage, la guerre qu'elle aurait à soutenir contre les hommes et les démons. Agée de douze ou treize ans, elle fut éprise de l'ardent désir d'imiter Notre Seigneur souffrant et crucifié pour nous, et entra dans ce but chez les religieuses Capucines de Tiferne qui pratiquaient la Règle primitive de sainte Claire avec les Constitutions données par les Pères Capucins. Dès son noviciat, elle parut avoir atteint le sommet de la perfection. Le démon souleva contre elle mille tempêtes, auxquelles elle opposa toujours un courage invincible. De son côté, Jésus récompensait par les faveurs spirituelles les plus abondantes les victoires de sa sainte épouse. Il marqua ses membres des Stigmates sacrés de la Passion, lui plaça sur la tête une couronne d'épines qu'il y enfonça profondément.

Ces états tout-à-fait extraordinaires furent pour Véronique une source abondante de tribulations ; car il se trouva des personnes qui les attribuèrent à des artifices diaboliques. La cou-

rageuse vierge supporta avec joie toutes ces contradictions ; elle désirait même voir fondre sur elle des maux plus cruels encore, par amour pour son Epoux crucifié. Sous le coup de ces accusations, elle fut jetée dans une prison ténébreuse et soumise à la dernière des sœurs à qui on avait enjoint de la traiter rigoureusement.

En tout temps elle se fit remarquer par la soumission la plus absolue envers les directeurs de sa conscience. Son obéissance fut admirable et alla vraiment jusqu'à la mort, comme nous le verrons : elle était, en effet, persuadée qu'elle ne pouvait faire à Jésus un sacrifice plus agréable que celui de la soumission. Le désir qu'elle avait de souffrir fut satisfait, car aux attaques d'apoplexie, auxquelles elle était sujette, se joignirent au dernier moment toutes sortes de maladies aigües. Elle supporta ces maux avec un courage parfait, durant 33 jours. Le 7 juillet, elle reçut les derniers sacrements, entourée de ses religieuses. Le 8, elle fut visitée une dernière fois par Monseigneur l'Evêque qui lui donna sa bénédiction ; vers le milieu de la nuit, elle entra dans une agonie qui dura trois heures, comme celle de Jésus, son bon Maître, au Jardin des Oliviers.

Son confesseur la voyant sur le point d'expirer, lui dit : « Sœur Véronique, vous voilà enfin parvenue au terme de vos désirs. » Elle manifesta d'abord une grande joie, puis regardant son confesseur, elle semblait vouloir lui demander encore quelque chose. Celui-ci, pendant quelques instants, chercha dans son esprit ce qu'elle pouvait bien lui demander ; puis inspiré d'en Haut, il se souvint de ce que la Sainte lui avait dit bien des fois, qu'elle voulait mourir dans l'obéissance et par obéissance.

Il se lève alors et lui dit : « Sœur Véronique, s'il plaît à Dieu que vous alliez jouir de lui, sortez de ce monde. » A ces mots, la sainte baisse la tête en signe de soumission, jette un dernier regard sur ses chères filles, et s'endort paisiblement dans le baiser du Seigneur. C'était le 9 juillet 1727.

Sainte Véronique dit dans ses écrits, qu'elle considérait comme perdue la journée où elle n'avait point fait quelque acte de mortification intérieure ; elle ajoute que si, parmi tant d'âmes qui aspirent à la perfection, il s'en trouve si peu de parfaites et de saintes, c'est que, pour être sainte, une âme doit renoncer à ses inclinations, par un motif surnaturel, et qu'il en est bien peu qui arrivent à ce parfait reconcement.

Sainte Véronique fut béatifiée par Pie VII en 1802 et canonisée par Grégoire XVI, le 2 juin 1839.

B. Gandolphe de Binasco

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1260)

Ce Bienheureux naquit, à ce que l'on croit, dans la petite ville de Binasco, en Lombardie. Le séraphique Patriarche vivait encore, lorsqu'il entra dans l'Ordre. Dès les premiers jours, il se fit remarquer par d'effrayantes austérités, une humilité profonde, un grand amour de l'oraison et un zèle sans bornes pour le salut des âmes. Désirant mener une vie toute cachée en Dieu, pour ne s'occuper plus que de son salut, il quitta le couvent de Palerme, et avec la permission de ses Supérieurs, se retira dans une solitude voisine de la petite ville de Polizzi, en Sicile.

Le Bienheureux Gandolphe dut néanmoins quitter quelquefois sa solitude, pour répondre à l'appel des populations et leur distribuer le pain de la divine parole. Ses prédications, autorisées par des prodiges, opérèrent partout des fruits abondants de salut. Un jour que, prêchant dans une église de Polizzi, le gazouillement des hirondelles l'empêchait de se faire entendre, il leur ordonna de se taire ; les oiseaux obéissant aussitôt à la parole de l'homme de Dieu, gardèrent le silence jusqu'à la fin de la prédication. On raconte que frère Pascal son compagnon, étant à toute extrémité, il lui rendit miraculeusement la parole, afin qu'il pût se confesser avant de mourir.

Cependant, c'était avec un sensible plaisir que notre Bienheureux se retirait dans sa chère solitude, au retour de ses pérégrinations. C'est là que, dans de brûlants entretiens avec Dieu, il reprenait de nouvelles forces pour se dépenser de plus en plus au service du prochain. Ses actions rappelaient les inénarrables transports du séraphique Patriarche, lorsque se sentant consumé par les flammes du divin amour, il se plaignait à son Bien-aimé de ce qu'Il lui avait ravi son cœur.

Ce fut dans sa chère solitude que Gandolphe finit saintement ses jours. Ses précieux restes furent transférés dans la principale église de Polizzi, diocèse de Céphalon.

S. Joseph de Cupertino

PRÊTRE, CONVENTUEL

(1603-1663)

Joseph, dit de Cupertino, petite ville des environs de Salente, diocèse de Nardo, naquit de parents pieux, l'an de grâce 1603. Prévenu de l'amour de Dieu, il passa son enfance et sa jeunesse dans une grande simplicité et innocence de mœurs.

Délivré d'une cruelle maladie, par sa bonne Mère du ciel, Joseph s'appliqua avec une nouvelle ardeur aux œuvres de la piété et à la pratique des vertus ; et, pour s'unir plus intimement à Dieu, qui l'appelait à une perfection plus élevée, il voulut revêtir les livrées du Séraphin d'Assise. Après bien des difficultés, il parvint enfin à la réalisation de ses désirs et entra chez les Pères Capucins, où, vu son ignorance des lettres humaines, il fut d'abord reçu parmi les Frères-lais. Toujours ravi en Dieu, il mettait un temps très-considérable à exécuter des travaux de peu d'importance ; et les supérieurs le jugeant incapable de rendre aucun service à la communauté, le renvoyèrent dans le siècle.

Il se trouva alors dans une bien triste position. Aucun de ses parents ne voulait lui donner asile, sa mère le maltraitait, et tous le considéraient comme un paresseux et un insensé. Enfin, sur les instances de sa mère, les Frères Mineurs Conventuels consentirent à lui donner l'habit de saint François, en le chargeant de soigner la mule du couvent. Dans cet humble emploi, il se distingua tellement par la sainteté de sa vie, et par son zèle pour la conversion des pécheurs, que ses supérieurs s'aperçurent qu'ils n'avaient pas affaire à une âme ordinaire. Ils conçurent pour lui la plus haute estime, et le reçurent enfin dans la communauté sous le nom de Frère Joseph.

Mais notre Saint n'était pas encore satisfait. Il ne lui suffisait pas d'être religieux, il aspirait au sacerdoce. Ambition étrange, et, selon toute apparence, présomptueuse et insensée ! à peine savait-il lire, et de toute l'Ecriture, il ne put jamais expliquer qu'un texte : l'Evangile des messes de la sainte Vierge : « Heureuses les

entrailles qui vous ont porté. » Marie cependant, contente de l'amour de son serviteur, le seconda dans ses desseins. Car, par une disposition merveilleuse de la Providence, dans tous ses examens, il ne fut jamais interrogé que sur cet évangile, qu'il avait si bien approfondi, et sur lequel il répondit de manière à satisfaire pleinement les examinateurs les plus exigeants.

Ordonné prêtre, au mois de mars 1628, Joseph se sépara complètement du monde. Il recherchait les emplois les plus humbles du couvent, il pratiquait des austérités inouïes, ne mangeait que tous les 3 ou 4 jours, et cela avec tant de modération, qu'il était facile de voir que son corps même vivait d'une nourriture cachée, que les hommes ne connaissaient pas. En effet, son corps, aussi bien que son âme, était soutenu par la sainte Eucharistie ; et après la messe qu'il célébrait tous les jours, avec une grande dévotion, l'augmentation de force qu'il avait puisée dans la sainte communion se manifestait par l'animation de ses traits et la vigueur de sa démarche. Comme à saint François, les animaux lui obéissaient, les éléments étaient dociles à sa voix ; à son attouchement, les malades étaient guéris. En un mot, la nature semblait n'avoir plus de lois en présence des désirs de Joseph.

Pour lui, les lois de la pesanteur étaient suspendues, ou plutôt le centre qui l'attirait, ce n'était pas, comme pour nous pauvres misérables, la terre, mais le ciel. Aussi était-il souvent élevé, à la vue de ses Frères, à une distance considérable du sol, et là, il demeurait en contemplation, tout absorbé en Dieu.

Le premier ravissement du Saint eut lieu le jour de la fête de saint François, peu après son ordination au sacerdoce. On l'avait désigné pour porter la chape à la procession ; au milieu de la cérémonie, il pousse un cri, s'élève en l'air, traverse l'espace et va se poser à genoux sur la chaire. Un jour qu'il se promenait dans le jardin du couvent avec un de ses amis, celui-ci lui dit : « Père Joseph, que Dieu a fait un beau ciel ! » A ces mots le Saint pousse un grand cri, s'élève dans les airs et, d'un vol rapide, va se poser à genoux sur la cime d'un olivier, dont la branche se balançait comme sous le poids d'un oiseau. Chaque fois qu'on récitait en sa présence les litanies de la sainte Vierge, il s'élevait en l'air et allait embrasser l'image de la Mère de Dieu.

Ces transports aériens, ces vols dans l'espace furent si habituels à notre Saint que les actes du procès de canonisation en rapportent plus de soixante-dix survenus dans le seul territoire de Cupertino, aussi peut-on affirmer sans crainte, que durant la moitié peut-être de sa vie, ses pieds n'ont point touché le sol.

Il mourut à Osimo, d'une mort digne de sa vie, le 18 septembre 1663, à l'âge de 60 ans. Il fut canonisé par Clément XIII en 1766.

24 SEPTEMBRE

B. Pacifique de San Severino

PRÊTRE, FRANCISCAIN

1653-1721

Orphelin dès le bas âge, Pacifique fut élevé par son oncle maternel, prêtre d'une vertu sévère qui le traitait durement. Dieu qui se complaisait déjà dans son innocence, prit un jour sa défense par un prodige éclatant. La servante ayant, par mégarde, laissé couler un tonneau de vin, accusa l'enfant de cette négligence. L'oncle le fit descendre à la cave, en l'accablant de reproches, pour lui montrer le dégât qu'il avait occasionné ; mais, ô prodige ! le tonneau était rempli de vin. A cette vue, la coupable confessa sa faute et proclama la vertu du pieux enfant.

Entré chez les Frères Mineurs, il se livra tout entier à la prédication ; on le vit parcourir durant plusieurs années, les plus humbles bourgades de la province des Marches, gravir les montagnes les plus abruptes et annoncer le royaume de Dieu aux petits et aux pauvres. Sa parole était simple, douce, onctueuse, pénétrante et toute brûlante du feu de la charité ; aussi ramena-t-il à Dieu une multitude d'âmes égarées.

Le Seigneur, cependant, le voulait dans une vie plus cachée ; aussi le visita-t-il par de cruelles infirmités qui le contraignirent à renoncer à l'œuvre des missions. Il avait environ trente-sept ans. L'épreuve était dure pour un cœur d'apôtre tout embrasé de zèle pour le salut des âmes ; notre Saint l'accepta néanmoins de bon cœur et s'efforça, par tous les moyens, de se sanctifier dans ce nouvel état, où le bon Dieu l'avait placé. Jamais on ne l'entendit se plaindre. Lui parlait-on de ses douleurs il répondait d'un air joyeux : « Dieu le veut ainsi, que sa volonté soit faite ! » A ceux qui lui demandaient des nouvelles de sa santé, il répondait : « Je me porte beaucoup mieux que je ne le mérite. » Ses infirmités ne furent jamais pour lui un motif de ménagements corporels ; car sa vie ne fut qu'un jeûne continuel. Outre les carêmes de l'Eglise et de l'Ordre il observait les sept carêmes de

saint François et jeûnait au pain et à l'eau, le vendredi, le samedi et la veille des fêtes de la Sainte Vierge.

Ami de la solitude et du silence, il ne se prêtait aux entretiens des séculiers, qu'autant que le demandait la charité. Un jour, sa sœur étant venue le voir, ne put obtenir de lui que ces quelques paroles : « Vous vous portez bien, ma bonne sœur, et vous voyez que je vais bien aussi ; au revoir dans l'éternité et loué soit Notre Seigneur. »

L'obéissance fut si chère à notre Saint qu'elle semblait lui donner des forces. Un jour du mois de janvier, le père Gardien lui commanda d'aller dire la messe dans une paroisse assez éloignée du couvent. Le temps était froid et pluvieux, les chemins difficiles et périlleux. Le serviteur de Dieu, sans tenir compte de ses souffrances et de ses infirmités, part à l'instant et chemine avec tant de courage et d'agilité, que son compagnon, homme très vigoureux, avait de la peine à le suivre. Le Supérieur eut cependant du regret d'avoir envoyé si loin et par un temps si rigoureux, un pauvre religieux accablé d'infirmités ; à son retour il alla le trouver pour lui faire ses excuses. Le Saint lui répondit avec une douce gaieté : « Mais ce n'est pas vous, mon Père, c'est Dieu qui me l'avait commandé. » Notre Seigneur avait voulu récompenser son obéissance ; on remarqua en effet que ses vêtements étaient parfaitement secs, tandis que ceux de son compagnon étaient tout mouillés et couverts de boue.

L'humilité de notre Saint n'était pas moins admirable. Ses supérieurs, pour éprouver sa vertu, le traitaient quelquefois d'hypocrite, qui prétendait voler le paradis ; Pacifique gardait le silence, et se réjouissait en son cœur, de se voir traité comme il le méritait. Un homme qui le haïssait lui cracha un jour à la figure, devant plusieurs personnes, en le traitant d'ivrogne ; le Saint s'essuya tranquillement et garda le silence.

Dieu se plut à récompenser la générosité de ses sacrifices par le don des miracles et de prophétie. Un jour ayant à passer un torrent rapide, à peine fut-il sur ses bords, que les eaux se divisèrent pour lui permettre de traverser à pied sec. En 1717, sortant un jour de sa cellule, le visage tout radieux, il annonce à ses frères que les chrétiens avaient mis en fuite l'armée des infidèles. Devenu aveugle par suite des larmes qu'il versait dans ses entretiens avec Dieu, il n'eut plus le bonheur de célébrer le saint Sacrifice. Ce fut pour lui une bien dure épreuve, mais ce fut la dernière, car notre Saint s'endormit du sommeil des justes, quelque temps après, le 24 septembre 1721. Il avait soixante-dix-huit ans ; il en avait passé plus de soixante-dix dans l'Ordre des Frères Mineurs.

Bse Lucie de Calatagirone

VIERGE,
DU TIERS-ORDRE

(1400)

Née à Calatagirone en Sicile, vers le milieu du XIVe siècle, Lucie appartenait à une pieuse et noble famille de la contrée. Elle apprit de ses religieux parents, à craindre Dieu, à lui offrir de fréquentes prières et à témoigner aux pauvres une tendre compassion. Le Seigneur ne tarda pas à la récompenser de ses efforts précoces ; à l'âge de six ans, conduite à la campagne par ses parents, elle s'éloigne d'eux et monte sur un figuier pour y cueillir quelques fruits ; mais tout-à-coup un orage éclate, le tonnerre gronde, la foudre brise l'arbre et laisse la jeune enfant étendue à terre, immobile de frayeur. Au même instant, un vieillard vénérable s'approche d'elle, la relève avec bonté, s'efforce par ses douces caresses de calmer son effroi, la prend par la main et la ramène à la maison. Lucie rassurée et encouragée, demanda au charitable inconnu : « A qui suis-je redevable d'un si grand service ? — Je suis, dit le vieillard, le serviteur de Dieu Nicolas, évêque de Myre. Tes parents m'honorent avec zèle ; j'ai voulu en retour te prendre sous ma protection et leur accorder une faveur ; » et il disparut.

Sous l'influence de cet événement miraculeux, Lucie sentit naître dans son âme un élan plus puissant encore vers les choses de Dieu et la pratique des vertus chrétiennes. Modeste dans son maintien et dans ses parures, réservée dans ses paroles, vigilante sur ses moindres actes et sur les plus légers mouvements de son cœur, mortifiée dans ses amusements et ses repas, elle offrait à son Dieu, ses jeunes années comme un sacrifice permanent. Les pauvres avaient une large part dans ses affections : déjà elle savait être sensible à leurs besoins ; elle était heureuse de leur venir en aide, et la joie la plus vive inondait son âme, quand elle avait pu leur procurer quelque soulagement.

Lucie avait environ treize ans, lorsqu'une sœur du Tiers-Ordre

de Saint François, vint passer quelques jours à Calatagirone. Pleine d'admiration pour la vertu de cette digne fille, elle se sentit fortement inspirée de se placer sous sa conduite, afin de lui ressembler. Elle découvrit son dessein à la pieuse Tertiaire, qui l'approuva, et toutes deux s'en allèrent secrètement à Salerne où Lucie revêtit l'habit du Tiers-Ordre et demeura cachée dans la maison de sa pieuse directrice, pour se soustraire aux recherches de ses parents. Elle y faisait de grands progrès, quand subitement Dieu rappela à lui celle qui l'avait dirigée avec tant de profit dans la voie de la perfection. Privée d'un tel appui, Lucie, poussée par une inspiration divine, se présenta au monastère de Sainte Marie Madeleine, habité par les Franciscaines du Tiers-Ordre régulier, et eut le bonheur d'y être admise. Elle offrit à la communauté un rare exemple de perfection religieuse.

Dans le monde, elle avait travaillé courageusement à l'œuvre de sa perfection ; dans le cloître elle s'y employa sans réserve. L'humilité fut sa vertu de prédilection ; les offices les plus bas, les charges les plus pénibles, étaient l'objet de son envie ; partout elle se plaçait au dernier rang, partout elle choisissait la dernière place, partout en un mot elle cherchait à se faire oublier.

Son obéissance était prompte, empressée, sans réflexion. Son oraison était de tous les instants ; dans le travail, elle s'entretenait avec Dieu, lui parlait avec amour et se tenait unie à lui avec tendresse. Afin de venger les injures, dont son Nom divin était l'objet, afin de compatir davantage à Jésus crucifié, elle soumettait son corps à des pénitences continuelles ; un peu de pain et d'eau suffisait à sa nourriture, la terre nue était sa couche.

Le souvenir de la croix la pénétrait d'une douleur si amère, qu'elle tombait quelquefois sans connaissance. Le vendredi elle observait le silence durant tout le jour, gardait en main son crucifix depuis le lever du soleil jusqu'au coucher, et le contemplait avec effusion ; le soir venu, elle prenait quelques misérables aliments.

Toute la contrée finit par connaître la haute vertu de Lucie ; on vint au pauvre couvent des Franciscaines la consulter, lui demander le secours de ses prières et admirer ses exemples. Elle s'était dérobée au monde et le monde revenait à elle, ce qui fut pour elle un sujet de douleur, car tout son désir était d'être inconnue des hommes et de compter pour rien à leurs yeux, selon le conseil que nous donne l'Imitation de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Après de longues et douloureuses souffrances, notre Sainte alla recevoir au ciel la récompense d'une vie toute d'amour et de sacrifice. Le pape Léon X autorisa son culte.

S. Elzéar de Sabran

DU TIERS-ORDRE

(1285-1325)

Elzéar, né d'une noble famille de Provence, suça la piété avec le lait de sa mère, qui mit tous ses soins à faire germer et fleurir la vertu dans l'âme de son enfant.

Après avoir fait de rapides progrès dans les lettres humaines, aussi bien que dans la science de la vie spirituelle, Elzéar fut marié à une jeune fille, de la noble maison de Glandève. Dès le premier jour du mariage, Delphine, c'était le nom de sa jeune épouse, déclara à son époux qu'elle avait fait vœu de virginité, et lui demanda de pouvoir garder la promesse faite à Dieu. Elzéar consentit à un si saint désir, et tous deux supplièrent le Seigneur de les conserver dans la sainteté et l'innocence.

Elzéar et Delphine rivalisèrent de zèle et de fidélité à marcher dans les voies de Dieu ; leurs journées étaient partagées entre la prière, les lectures pieuses, le soin des pauvres et des malades ; une partie de leurs nuits était employée à l'oraison ; ils ajoutaient à ces exercices la pratique d'une rude pénitence, au milieu des jeûnes, des haires et des disciplines qui ensanglantaient leur chair innocente.

Elzéar se confessait presque tous les jours, avec d'abondantes larmes, et il s'appliquait sans cesse à l'exercice de la présence de Dieu, qui lui rendit si facile la pratique du recueillement, que sa vie était comme une oraison continuelle. Quand il eut atteint sa vingtième année, Elzéar, désireux d'une solitude plus parfaite, quitta le château d'Ansouis pour se retirer au château de Puymichel, qui appartenait à Délphine.

A la mort de son père, le jeune comte de Sabran, âgé alors de 23 ans, hérita des seigneuries situées en Provence, et du comté d'Ariano, au royaume de Naples. S'étant rendu en Italie pour prendre possession de ce comté, il y trouva des sujets ennemis de la domination française, et si mal disposés à la soumission, qu'il ne put tout d'abord faire aucun usage de son

autorité. Mais sa douceur, sa modération et sa patience vainquirent bientôt toutes les résistances ; le peuple se soumit à son autorité et l'honora depuis comme un père.

Quatre ans après, Elzéar obtint du roi de Naples de retourner en Provence. C'est à cette époque que les deux époux reçurent l'habit du Tiers-Ordre de Saint François ; à cette occasion, ils s'engagèrent à persévérer dans la virginité et saint Elzéar fit le vœu perpétuel de chasteté. Il fut, depuis, favorisé d'extases, de ravissements et de visions ; Dieu lui accorda le don des miracles et de prophétie. Ses historiens nous rapportent un grand nombre de guérisons dues à ses prières. Il visita un jour une léproserie, où se trouvaient six malades, dont la seule vue excitait l'horreur plutôt que la compassion ; le serviteur de Dieu les exhorta à la résignation, puis les embrassant les uns après les autres, il les rendit tous à la santé.

Cependant la mort du roi Charles II, arrivée en 1309, avait mis en deuil toute la ville de Naples et avait été pour Elzéar et son épouse le sujet d'une vive affliction. Robert, fils de Charles II et frère de saint Louis d'Anjou, devenu l'héritier du royaume de Naples et du comté de Provence, se rendit à Avignon pour recevoir du pape Clément V l'investiture de ses Etats. Saint Elzéar l'accompagna dans ce voyage.

Après quelques mois d'absence, la bienheureuse Delphine ne recevant point de ses nouvelles, lui écrivit la lettre suivante : « Je ne sais si les divertissements de la cour vous font perdre le souvenir des personnes qui vous sont attachées ; pour moi, je languis beaucoup, étant privée de votre présence, et ne recevant point de vos nouvelles, et la peine où je me trouve au sujet de votre santé, me tient dans une inquiétude mortelle. Veuillez me tirer de cet ennui, quelques lignes de votre main suffiront pour me rassurer. »

Saint Elzéar répondit à sa pieuse épouse : « Je ne puis comprendre que vous soyez en peine de moi, ayant l'occasion de me voir à tout moment. Vous savez que je fais ma demeure ordinaire dans le cœur de Jésus ; soyez assurée que vous me trouverez toujours dans cet asile sacré. Il ne faut pas chercher ailleurs de mes nouvelles. » Cette admirable réponse nous montre que notre Saint savait se recueillir au milieu du tumulte de la cour, aussi bien que dans le calme de la solidude.

En 1324, le roi de Naples envoya notre Saint en ambassade à la cour de France, afin de demander en mariage pour le duc de Calabre, la princesse Marie, fille du comte de Valois. Le comte de Sabran conduisit à bonne fin l'affaire dont son prince l'avait chargé ; mais à peine était-elle terminée qu'il tomba dangereusement malade et s'endormit du sommeil des justes, le 27 septembre de l'année 1325 ; il était âgé d'environ quarante ans.

28 SEPTEMBRE

B. Bernardin de Feltre

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1439-1494)

Saint Bernardin de Sienne prêchant un jour à Pérouse, laissa tomber du haut de la chaire ces paroles prophétiques : « Après moi viendra un autre Bernardin, revêtu de ce même habit, et il fera de grandes choses. Plusieurs, je le sais, ne l'écouteront pas ; pour vous, croyez à ses paroles et conformez-vous à ce qu'il vous enseignera. » Cette prophétie se réalisa de point en point dans la personne de Bernardin de Feltre.

Jeune homme, Bernardin épris du désir de la science, se livra à l'étude avec une telle ardeur que, dans peu de temps, il put soutenir avec un rare talent des thèses publiques qui lui valurent l'admiration de ses condisciples et de ses maîtres. Une brillante carrière semblait s'ouvrir devant lui ; mais Dieu avait sur lui de tout autres desseins. Le jeune homme revêtit en effet les livrées séraphiques le 14 mai 1456. Après la cérémonie qu'il avait présidée, saint Jacques de la Marche, se tournant vers l'assistance, dit ces mémorables paroles : « Nous avons enrôlé aujourd'hui dans la milice de Jésus-Christ un nouveau soldat qui jettera un grand éclat sur notre Ordre, coopérera puissamment à la gloire de Dieu ainsi qu'au bien des âmes, et battra en brèche l'empire de Satan. » Notre Saint avait à peine dix-sept ans.

A peine eut-il franchi le seuil de la vie religieuse, qu'il s'adonna avec ardeur à la pratique de l'oraison et de la pénitence, ailes indispensables au vol de l'âme vers Dieu. Il y avait déjà treize ans que Bernardin, dans l'étude, la solitude et la prière, se préparait à exercer l'apostolat que Dieu allait lui confier, quand le chapitre de Venise l'institua prédicateur. Notre Bienheureux, arrêté par le sentiment de son indignité et par le défaut naturel de sa voix, hésita d'abord à accepter un ministère si redoutable. Le bienheureux Sixte, son directeur spirituel, l'encouragea ; puis l'ayant fait mettre à genoux, il lui fit sur la langue un signe

de croix, et aussitôt sa voix devint claire, harmonieuse, forte et puissante. Il se livra dès lors au ministère de la parole, et pendant environ vingt-cinq ans, il évangélisa l'Italie et accomplit des travaux prodigieux.

Notre Bienheureux avait le secret d'électriser les masses et de les entraîner sur ses pas. Là où il prêchait, les logements n'étaient pas assez nombreux pour les étrangers qui arrivaient en foule, de toutes parts. Et cependant Bernardin annonçait l'Evangile avec une liberté tout évangélique, flétrissant partout le vice et le désordre et ne ménageant pas plus les grands que les petits. « Je suis, disait-il, un prédicateur de l'Evangile et non un flatteur.» A cette époque, l'Ombrie était déchirée par de sanglantes discordes. Envoyé dans cette province par Innocent VIII, Bernardin en parcourut les principales villes et partout son zèle réussit à bannir les divisions et les discordes.

Il propagea avec ardeur les Monts-de-piété dus à la généreuse initiative des Frères Mineurs de l'Observance. Le premier qu'il érigea fut celui de Mantoue en 1484. Il voyait avec peine que les dernières ressources des pauvres étaient épuisées par les usures implacables des Juifs. Il prononça sur la place publique un admirable sermon où il montrait le fonctionnement et l'avantage de ces monts-de-piété, peignit au vif l'âpre cupidité des Juifs qui attiraient dans leurs coffres tout l'argent des villes. Le duc et ses courtisans furent si émus qu'ils versèrent sur le champ les sommes nécessaires pour la fondation du Mont-de-piété, malgré l'opposition d'un certaine nombre.

Bernardin de Feltre ne fut pas l'inventeur des Monts-de-piété, mais il en fut le plus ardent propagateur. C'est pourquoi on le représente ordinairement avec un Mont-de-piété à la main ou devant lui.

Plus tard les Monts-de-piété furent approuvés formellement par les Papes, en particulier par Léon X, au Concile de Latran.

Dieu se plut à favoriser notre Saint du don de prophétie. Un jour qu'il prêchait à Pavie, appuyant sa tête sur la chaire, il s'écria : « N'entends-tu pas, ô Pavie, les Français qui font ferrer leurs chevaux pour envahir l'Italie ? » Quelques mois après, ses paroles étaient réalisées. — Il avait environ soixante-dix-sept ans lorsqu'il s'endormit du sommeil des justes, le 28 septembre 1494. Les doux Noms de Jésus et de Marie avaient été ses dernières paroles.

La congrégation des Rites a rendu, le 30 janvier 1872, un décret relatif à la cause de sa canonisation. Ce décret fut ratifié et confirmé par le Souverain Pontife Pie IX, le 1er février de la même année.

Bse Louise de Savoie

VEUVE, CLARISSE

(1461-1503)

Cette bienheureuse fut successivement le modèle parfait de la jeune fille, de l'épouse, de la veuve et de la vierge consacrée à Dieu. Née de l'ancienne et illustre maison de Savoie, elle eut pour père le bienheureux Amédée IX et pour mère Yolande, fille de Charles VII, roi de France, et sœur de Louis XI. Dès son jeune âge, la Bse Louise se livra si bien à la dévotion qu'au dire du P. Fodéré « elle faisait déjà quasi une maison religieuse de la maison de son père, portait ordinairement le cilice et jeûnait toutes les Vigiles des fêtes de Notre-Dame au pain et à l'eau, et que, d'après Catherine de Saulx, l'une de ses dames d'honneur : « Elle estoit tant douce et benoiste, débonnaire et amiable qu'à un chacun montrait signe d'amour, et estoit gracieuse et amiable à tous. »

Privée de trop bonne heure des auteurs de ses jours, notre Sainte dut renoncer à son projet de virginité perpétuelle et obéir à la volonté de Dieu et à celle de Louis XI, son tuteur, qui voulait lui faire épouser Hugues, prince de Châlon. « Adoptant dans l'état conjugal, une chaste et sainte manière de vivre, méprisant toute recherche dans ses vêtements, nous dit le Décret de béatification, Louise réforma la tenue de ses dames, réprima par sa modestie et sa gravité la licence des paroles, et s'efforça non seulement par ses exemples, mais aussi par l'autorité de ses paroles, d'opérer une amélioration dans les mœurs de ses sujets.» — Le P. Fodéré ajoute : « Elle régla tellement la maison de son mari, en fait de mœurs, qu'elle sembloit plustôt un monastère que chasteau de prince mondain.

« Si quelqu'un, quel qu'il fût et de quelle qualité jusques aux plus grands gentilshommes, juroit le nom de Dieu ou des saints, elle le faisait à l'heure mesme mettre à genoux, baiser la terre et demander pardon à Dieu et aux saints qu'ils avaient offensés et puis, selon leurs facultez ou conditions, elle leur faisoit mettre

une aumosne en forme de petite amende dans une cachemaille, qu'elle tenoit dans sa chambre à cet effect, et puis distribuoit le tout aux pauvres. »

Au reste, les deux vertueux époux étaient admirablement faits pour s'entendre et pour marcher d'un pas égal dans la voie de la perfection. « Quand on dansait en leur présence, nous dit Catherine de Saulx, l'une des plus illustres dames d'honneur de notre bienheureuse, eux n'y estoient point attentifs, mais parloient ensemble de Notre-Seigneur, des liesses du benoist paradis et de moult autres et dévotes matières. » Souvent aussi, la Bse Louise répétait que les bals et les comédies sont comme les champignons, dont le meilleur ne vaut rien, et qu'il est plus facile de s'en passer que d'en bien user.

Devenue veuve à l'âge de 27 ans, notre Sainte ne voulut plus entendre parler d'alliance nouvelle, mais n'ayant point eu d'enfants de son mariage, elle résolut de se consacrer totalement à Dieu dans une maison de sainte Claire. Les membres de sa famille, ses sujets et surtout les indigents, dont elle était la mère, cherchèrent par tous les moyens, à la détourner de son pieux projet, mais tout fut inutile. Après deux ans de luttes et souffrances, ayant distribué ses biens aux pauvres ou aux églises du voisinage, elle entra avec Catherine de Saulx et Charlotte de Saint Maurice, au monastère d'Orbe, que sainte Colette elle-même avait fondé, en Bourgogne.

La vie de la bienheureuse devint à partir de cette époque un parfait miroir de vertu et de perfection religieuse. D'une obéissance prompte et entière, d'une charité sans bornes à l'égard des malades, d'une humilité parfaite en tous temps et en tous lieux, Louise de Savoie fut un modèle et un sujet d'édification pour toutes ses compagnes. Vigilante en tous ses actes et mortifiée en sa conduite, elle parvint bientôt à un sublime degré d'oraison, qui l'unit étroitement à l'Epoux de son âme. Jusqu'à sa mort, elle eut un grand amour pour l'Ordre Séraphique et se montra pleine de respect et de vénération pour les Franciscains, desquels dépendait sa communauté. « Je pense, disait-elle, que Notre-Seigneur nous fait grand bénifice, les jours et tems qu'il nous envoie ces dits bons Pères et Frères, et ne pouvons manquer avoir beaucoup de biens quand viennent scéans des fils de notre benoist Père Monseigneur sainct François. »

Cette servante de Dieu s'endormit paisiblement du sommeil des justes, le 24 juillet 1503, à l'âge de quarante-deux ans. Plusieurs miracles s'opérèrent sur son tombeau, et en 1839 le pape Grégoire XVI approuva le culte immémorial qui lui était rendu.

4 OCTOBRE

Le Séraphique Père S. François

DIACRE

Fondateur et Patriarche

des Frères Mineurs

des Clarisses

et de l'Ordre de la Pénitence

1182-1226

Résumer en quelques pages la vie de S. François d'Assise ; dans un cadre si restreint, faire un tableau fidèle et complet de ses vertus; raconter en si peu de lignes tant de faits étonnants et héroïques qu'on veut lire tout au long pour en savourer la poésie naïve et pieuse ; en quelques mots, redire les transports d'amour de ce Séraphin, ses hymnes brûlantes à sa dame la Pauvreté et ses conversations naïves avec son frère le loup, ses sœurs les tourterelles et toutes les créatures du bon Dieu ; rappeler même simplement les grandes œuvres qu'il a si solidement fondées, et qui sont ses trois Ordres admirables, sources fécondes et intarissables de sainteté pour les âmes et de force pour l'Eglise; grouper en si peu d'espace les traits innombrables de sa simplicité, de sa charité, de sa sublime folie : voilà une tâche que nous n'osons entreprendre, parce qu'elle nous semble impossible. Ce serait enlever à cette vie si originale, tout ce qu'elle a de ravissant dans sa simplicité sublime. Le Bréviaire lui-même, si fidèle, si complet et souvent si gracieux dans les abrégés qu'il donne de la *Vie des Saints*, a reconnu ici son impuissance et nous fait lire, le 4 octobre, un passage seulement de la Légende du Saint composée par saint Bonaventure.

Un génie toutefois s'est trouvé qui, plein d'admiration pour Celui qu'avec des millions de chrétiens, il appelle son Séraphique Père, nous a résumé sa vie en quelques traits puissants et a envoyé cet abrégé aux quatre coins du monde, afin de faire connaître saint François à tous les chrétiens et de le faire aimer de tous. Ce génie dont tous admirent l'élévation et vénèrent la divine autorité, c'est Léon XIII. Nous ne pouvons rien faire

de mieux que de transcrire ses paroles, dans l'Encyclique *Auspicato.*

Après avoir rapidement dépeint la situation de l'Eglise au XIIe siècle, décrit ses malheurs, et montré ses plaies, Léon XIII continue :

« C'est à la fin de ce siècle que parut saint François d'Assise. Avec une constance admirable et une simplicité égale à son courage, il s'efforça par ses paroles et par ses actions de placer sous les yeux du monde vieillissant une image sincère de la perfection chrétienne. En effet, de même que le Bienheureux Père saint Dominique de Gusman défendait à cette époque l'intégrité des célestes doctrines et confondait par la lumière de la sagesse chrétienne les erreurs perverses des hérétiques, ainsi saint François, que Dieu poussait aux grandes choses, obtint la grâce d'exciter les chrétiens à la vertu et de ramener à l'imitation du Christ ceux qui s'en étaient écartés davantage et depuis longtemps. Ce n'est certes point par hasard qu'arrivèrent aux oreilles de l'adolescent ces paroles de l'Evangile : « Ne possédez ni or, « ni argent, ne portez point de monnaie dans votre bourse, ne « prenez pour la route ni besace, ni double vêtement, ni chaus- « sure, ni bâton. » (Math. x, 9-10.) Et encore : « Si tu veux « être parfait, va et vends ce que tu possèdes, donnes-en le « prix aux pauvres et suis-moi. » (Math. XIX, 21.)

« Interprétant ces conseils comme adressés personnellement à lui-même, il se défait à l'instant de tout, change d'habit, épouse la pauvreté, la prend pour son associée, sa compagne tout le reste de sa vie, et décrète que ces préceptes sublimes des vertus évangéliques, qu'il embrasse avec courage et grandeur d'âme, seront les règles fondamentales de son Ordre. Depuis ce temps, au milieu de la mollesse si grande du siècle et de la délicatesse exagérée des mondains, il se montrait avec un extérieur pauvre, rude et négligé, et mendiait son pain de porte en porte ; les moqueries d'une populace insensée, les injures les plus grossières non seulement ne lassaient pas sa patience, mais excitaient au contraire ses désirs et son avidité. Assurément, il avait goûté la folie de la Croix du Christ, il l'avait embrassée comme la perfection de la sagesse ; et après avoir pénétré bien avant dans l'intelligence des augustes mystères du crucifiement, il comprit qu'il ne pouvait nulle part ailleurs mieux placer sa gloire.

« Avec l'amour de la Croix, une ardente charité pénétra le cœur de François, le poussant à propager avec zèle le nom chrétien jusqu'à mettre sa vie manifestement en péril.

« Il embrassait tous les hommes dans cette charité ; mais il chérissait particulièrement les pauvres ; et les plus rebutants,

ceux qui étaient un objet d'horreur ou de mépris, faisaient ses délices. C'est ainsi qu'il a mérité de cette vraie *Fraternité* que Jésus-Christ a réparée, a sanctifiée, pour faire de tout le genre humain une seule famille placée sous l'autorité de Dieu, père commun de tous.

« Avec tant de vertus et surtout avec une rare austérité chrétienne, cet homme très pur s'appliqua à reproduire en lui-même, autant qu'il le pouvait, l'image de Jésus-Christ. Une marque de la divine Providence brille en outre dans certaines ressemblances, même extérieures, de saint François avec le divin Rédempteur. A l'imitation de Jésus-Christ, il lui fut donné de naître dans une étable, et d'avoir pour berceau, comme autrefois Jésus, la terre couverte de paille. A ce moment, dit-on, les chœurs célestes des anges, et leurs douces mélodies dans les airs, rendaient complète la ressemblance de Bethléem. Ainsi que le Christ avait choisi ses apôtres, il s'adjoignit pareillement pour disciples quelques hommes d'élite, leur ordonnant de parcourir la terre comme messagers de paix et de salut éternel. Dénué de tout, bafoué, renié par les siens, il eut encore cette ressemblance avec Jésus-Christ, qu'il ne voulut même pas avoir où reposer sa tête. Pour dernier trait de conformité, sur le Mont Alverne, son Calvaire, il fut pour ainsi dire mis en croix, par un prodige nouveau jusque-là, et il reçut dans ses membres l'impression divine des Sacrés Stigmates.

« Nous rapportons ici un fait non moins éclatant en lui-même par le miracle, que rendu célèbre par la voix des siècles. Un jour saint François était plongé dans une ardente contemplation des plaies de Notre-Seigneur, et aspirait pour ainsi dire, faisait passer en lui-même leur poignante amertume, qu'il semblait boire comme s'il eût eu soif ; alors un ange, descendu du ciel, se montra tout à coup, puis une vertu mystérieuse ayant aussitôt brillé, saint François sentit ses mains et ses pieds percés de clous et son côté traversé par une lance aiguë. Depuis, il ressentit dans son âme une immense ardeur de charité ; et sur son corps il porta jusqu'à la fin l'empreinte vivante des plaies de Jésus-Christ.

« De pareils prodiges qui devraient être célébrés par les Anges plutôt que par les hommes, montrent assez combien était grand, combien était saint, l'homme choisi par Dieu pour rappeler ses contemporains aux mœurs chrétiennes. Certes, dans l'église de Saint-Damien, c'était une voix plus qu'humaine qui se fit entendre à saint François, lui disant : « Va, soutiens ma maison chancelante. » Ce n'est pas un fait moins digne d'admiration que cette apparition céleste où Innocent III voyait François soutenant de ses épaules les murs ébranlés de la basilique de Latran. Le sens de ces prodiges est manifeste : c'était l'annonce de la

destinée de saint François, soutien futur et appui de la république chrétienne. En effet, il ne tarda pas à se mettre à l'œuvre.

« Les douze disciples, qui se placèrent les premiers sous sa direction, furent une petite semence ; mais par la grâce de Dieu et sous les auspices du Souverain Pontife, on en vit bientôt sortir une moisson abondante. Après les avoir saintement formés sur les exemples du Christ, François leur distribua les différentes contrées de l'Italie et de l'Europe, pour y porter l'Evangile : il chargea même quelques-uns d'entre eux de passer jusqu'en Afrique. Et de suite, quoique pauvres, ignorants et incultes, ils se mêlent au peuple ; dans les carrefours et sur les places, sans appareil extérieur, ni pompe de langage, ils se mettent à exhorter les hommes, à leur inculquer le mépris des choses humaines et la pensée de la vie future. On s'étonne de voir des ouvriers, en apparence si impuissants, travailler avec tant de succès. Les foules avides de les entendre accouraient de tous côtés ; alors chacun se mit à pleurer ses fautes, à oublier les injures et à revenir par l'apaisement des discordes à des sentiments de paix.

« On ne saurait croire avec quelle ardente sympathie, qui allait jusqu'à l'impétuosité, la foule se portait vers François. Partout où il allait, un grand concours de peuple le suivait, et il n'était pas rare que dans les petites villes, dans les cités les plus populeuses, des hommes de toute condition lui demandassent de vouloir bien les admettre sous sa Règle. C'est la raison qui détermina ce grand Patriarche à établir son Troisième Ordre, destiné à comprendre toutes les conditions, tous les âges de l'un et de l'autre sexe, sans que pour cela les liens de famille ou de société soient rompus. Il l'organisa sagement, moins avec des règles particulières, que d'après les lois évangéliques, qui ne sauraient paraître trop dures à aucun chrétien.

« On comprend facilement quels immenses services a dû rendre une institution aussi salutaire en elle-même qu'opportune pour le temps..... Des derniers rangs de la société jusqu'aux rangs les plus élevés, il y eut un empressement unanime et une généreuse ardeur pour s'affilier à ce Tiers-Ordre des Franciscains. Entre tous, Louis IX, roi de France, et Elisabeth, reine de Hongrie, ambitionnèrent cet honneur..... »

Avant d'instituer le Troisième Ordre, le Séraphique Patriarche avait fondé le Deuxième, celui des *Pauvres-Dames* ou *Clarisses*. Ce fut en 1212 que François prêchant à Assise fit la conquête de l'illustre et noble vierge Claire à laquelle il communiqua son enthoisiaste amour pour la Pauvreté. Il la revêtit lui-même des livrées de la pénitence dans l'humble chapelle de Notre-Dame des Anges, et dès lors, plantée dans le parterre de l'Eglise, Claire devint la souche prodigieusement féconde d'un Ordre

admirable par son héroïque pauvreté et son incomparable austérité.

La mort de François arrivée le 4 octobre 1226, fut accompagnée et suivie de prodiges éclatants. Le Séraphin de la terre était devenu le Séraphin du ciel par sa profonde et incomparable humilité. Plus tard, Notre Seigneur fit entendre à sainte Marguerite de Cortone ces paroles : « Ce trône resplendissant que tu as vu dans l'Ordre des Séraphins fut celui de Lucifer; ton Bienheureux Père, mon élu François, y est assis aujourd'hui tout éclatant de gloire ; le vaste espace qui l'environne sera rempli par les membres de son Ordre qui auront imité ses vertus. »

La mort ne mit pas fin à l'action que cet homme pauvre et humble avait exercée sur l'Eglise et sur le monde. Il laissait derrière lui Trois Ordres qui devaient durer jusqu'à la fin des temps, suivant la promesse du Christ à son serviteur, et perpétuer son esprit et ses vertus.

Ne vous contentez pas, chers lecteurs, de ce court résumé, si parfait qu'il soit, lisez une de ces *Vies de Saint François d'Assise* qu'à chaque instant, surtout de nos jours, des écrivains et des poëtes offrent à la piété des fidèles et à l'admiration des ignorants eux-mêmes. Lisez et relisez les gracieuses légendes des *Fioretti*. Puisse notre résumé vous en avoir inspiré le désir, et puissiez-vous, devenus ses enfants du moins dans le Troisième Ordre, mériter la récompense promise par Dieu à ceux qui auront imité ses vertus.

B. Jean de Penna

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1271)

Né au diocèse de Fermo, dans la Marche d'Ancône, le bienheureux Jean fit entrevoir dès son enfance qu'il grand serviteur de Dieu il deviendrait un jour. Il était encore fort jeune quand un messager céleste d'une remarquable beauté l'avertit de se rendre à l'église de San Stéfano, d'écouter les paroles du prédicateur et de les mettre résolument en pratique. « Ensuite, ajouta l'envoyé de Dieu, une voie bien longue s'ouvrira devant vous, mais quand vous l'aurez parcourue vous arriverez au ciel, votre patrie. »

A l'église, frère Philippe, un des premiers disciples de saint François, annonçait la parole de vérité dans un langage étranger à la sagesse humaine, mais plein de la vertu du Saint-Esprit. Jean courut immédiatement pour l'entendre, et touché jusqu'au fond du cœur, il supplia le missionnaire de vouloir bien lui donner l'habit de son Ordre. Envoyé à Récanati, le jeune aspirant fut, en effet, admis chez les Frères Mineurs. Dès cette époque, sa mortification, sa pauvreté, son recueillement et son amour de la prière montrèrent en lui un véritable serviteur de Dieu. Aussi, fut-il bientôt jugé digne d'annoncer aux autres la doctrine du salut.

Vers 1217, le Séraphique Père l'envoya dans la Gaule Narbonnaise, pour s'y dépenser à la conversion des âmes et à l'extension de l'Ordre. Par sa douceur inaltérable, par sa patience invincible, et par sa parfaite pureté, il s'y concilia vite tous les cœurs, et pendant vingt-cinq ans il y opéra un bien immense. Rappelé ensuite dans sa province par le Ministre Général, Aymon de Faversham, il rentra en Italie et eut à gouverner un grand nombre de communautés. Enfin, une nuit qu'il se trouvait en contemplation, un ange lui annonça que sa course touchait à son terme, et lui offrit de choisir entre sept jours d'expiation en ce monde ou bien un seul jour en purgatoire. Jean choisit l'expiation dans ce monde et après 7 jours de souffrances, il partit pour le Ciel.

6 OCTOBRE

Ste Marie-Françoise des Cinq Plaies

VIERGE, DU TIERS-ORDRE

(1715-1791)

Cette illustre vierge originaire de Naples, donna dès ses plus tendres années des signes non équivoques de sa sainteté future. Pour avoir refusé une alliance avantageuse, elle s'attira toutes sortes de persécutions de la part de son père. Mais par bonheur celui-ci, éclairé par un Religieux Franciscain de l'Observance, reconnut enfin ses torts ; il permit à sa fille d'entrer dans le Tiers-Ordre séculier de saint François et de porter extérieurement les saintes livrées de la pénitence.

A partir de ce moment, notre Bienheureuse se fit remarquer davantage encore par sa grande dévotion envers les Plaies du Sauveur. Il ne se passait pas de jour qu'elle ne les méditât, en parcourant les stations de la voie douloureuse. Aussi puisa-t-elle dans la contemplation de ces douloureux mystères une soif insatiable de sacrifices et de mortifications. C'est pourquoi à des douleurs physiques, à des tracasseries de personnes jalouses, à la sévérité de ses confesseurs, à des désolations intérieures de son céleste Epoux, elle voulut ajouter encore des pénitences volontaires ; ses jeûnes étaient rigoureux, ses veilles prolongées, des cilices, des flagellations et d'autres austérités macéraient son corps.

La considération incessante de Jésus crucifié n'eut pas seulement pour effet d'allumer dans le cœur de cette Sainte un vif désir et un incroyable amour des souffrances, elle excita encore un très grand amour pour le prochain. Les indigents, les malades, les pauvres pécheurs et les âmes du purgatoire étaient l'objet de sa compassion et avaient tous des titres à ses bienfaits. Pour soulager les uns, elle allait jusqu'à se priver du nécessaire, et pour venir en aide aux autres, elle offrait toutes les souffrances qu'elle s'imposait, les messes qu'elle entendait, les communions qu'elle faisait et toutes les indulgences qu'elle pouvait

gagner. Aussi en 1786, pour récompenser son zèle, son divin Epoux lui apparut et lui promit le salut de tous les pécheurs en faveur desquels elle intercéderait.

Eclairée de Dieu, la Bienheureuse donna un jour, au P. Pierre-Baptiste de la Conception, un sage avis qui concerne la direction des âmes : « Prenez garde, mon Père, lui dit-elle, qu'il ne se glisse parmi vos pénitentes l'esprit de jalousie, auquel nous, femmes, sommes si sujettes ; je sais par expérience combien j'ai eu à en souffrir. Je bénis le Seigneur de ce que, dès le principe, mon Père spirituel m'a conduite à cet égard avec tant de sagesse. Il voulait que j'allasse le trouver seulement au confessionnal ; là, il faisait passer avant moi toutes ses autres pénitentes ; et lorsque après avoir longtemps attendu, je me présentais au confessionnal, il se contentait quelquefois de me dire d'une manière brusque: « Allez communier. » Cependant, le démon me tourmentait et me disait intérieurement : « Vois, comme ton confesseur a peu de pitié pour toi ! il n'ignore pas néanmoins ce que tu souffres à la maison, les plaintes de ton père et de tes sœurs, mécontents de ce que tu reviennes toujours si tard de l'église. » Pour moi, sans écouter de pareilles suggestions, je m'efforçais de me tenir dans le silence ; ce qui me faisait le plus de peine c'était d'attirer l'attention du public par ma trop grande assiduité au confessionnal. Je vous dis ceci, mon père, afin que vous usiez d'indulgence et de prudence, mais que vous n'épargniez pas celles qui ont besoin d'être éprouvées. »

La dévotion de sainte Marie-Françoise pour l'Eucharistie mérite encore d'être signalée. Ses confesseurs nous attestent que plusieurs fois l'Hostie s'envola miraculeusement du saint Ciboire et vint se reposer sur la langue de notre Bienheureuse. « Dieu daigna même, dit le vénérable Bianchi, la faire participer au Précieux Sang qui était dans le calice ; en effet, l'archange Raphaël, après la consécration ou avant la communion, prenait le calice de l'autel et la faisait communier. » Enfin, à l'exemple de son Séraphique Père, cette belle âme se sentait fort portée à méditer et à honorer de son mieux les gracieux mystères de Jésus Enfant. En 1741, dans la nuit de Noël, pendant qu'elle se trouvait devant la Crèche, elle fut, comme cela lui arrivait souvent, ravie en extase : Notre-Seigneur se montra à elle, et lui prenant la main droite, lui adressa ces paroles : « Cette nuit, je te fais mon épouse. »

Notre Bienheureuse ayant connu par avance les terribles malheurs qui devaient suivre l'arrestation de Louis XVI, demanda la mort et l'obtint le 6 octobre 1791. Sainte Marie-Françoise a été canonisée par Pie IX en 1867.

8 OCTOBRE

Ste Brigitte de Suède

VEUVE, DU TIERS-ORDRE

(1302-1373)

Brigitte naquit vers 1302, dans le royaume de Suède. Privée de fort bonne heure de sa vertueuse mère, elle fut élevée par son père et surtout par une tante qui faisait profession d'une vie parfaite. — A l'âge de dix ans, Brigitte entendit un sermon sur les souffrances de Jésus ; la nuit suivante elle vit le Sauveur attaché à la Croix, meurtri de coups, déchiré de plaies, ensanglanté, couronné d'épines. « Ah ! Seigneur, s'écria-t-elle, qui donc vous a traité de la sorte ? — Ce sont, lui répondit le Sauveur, ceux qui me méprisent et qui dédaignent mon amour. » A partir de ce moment, la Passion du Rédempteur devint l'objet habituel de ses méditations.

La jeune enfant désirait consacrer à Dieu sa virginité, mais par obéissance à son père, elle dut épouser Ulphon, prince de Méricie et jeune homme d'une étonnante vertu. Après qu'ils furent entrés dans le Tiers-Ordre de saint François, Dieu bénit leur union par la naissance de huit enfants. Brigitte, voulant en faire de vrais chrétiens, n'admit que des serviteurs modèles, leur donna elle-même l'exemple d'un travail assidu, d'une obéissance parfaite à toutes les lois divines, d'une tendre charité pour les pauvres et d'une dévotion bien comprise. – Après avoir été quelque temps surintendante de la reine de Suède, notre Bienheureuse s'en alla, avec son époux et ses enfants, visiter les plus célèbres Sanctuaires de la Norvège, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne et de la France. Au retour, Ulphon étant entré dans l'Ordre de Cîteaux, elle partagea ses biens entre ses enfants et les pauvres, se couvrit de vêtements grossiers, prit une corde pour ceinture, commença une vie très austère et donna naissance à *l'Ordre du Sauveur*. Dieu sait les obstacles qu'elle rencontra dans ses desseins ; on la railla, on la tourna en dérision, on l'insulta bien des fois ; mais à tous, elle répondit : « Vous n'êtes pour rien dans ma détermination et ce n'est pas à cause de vous que je changerai rien à ma manière de vivre. »

Ce fut vers l'année 1345, que sainte Brigitte commença à recevoir ces mémorables *Révélations* dans lesquelles le Seigneur se plut à lui découvrir ses merveilles et ses secrets.

Tout d'abord, se défiant d'elle-même, elle redouta les illusions de l'esprit de mensonge, mais Dieu vint à son aide en lui faisant trouver de sages et saints directeurs. Le premier fut le Chanoine Mathias, homme savant, éclairé, et d'une habileté parfaite dans la conduite des âmes ; le second, qui l'accompagna dans ses divers pèlerinages, se nommait Pierre et était Prieur au Monastère d'Alvastra, qui appartenait à l'Ordre de Cîteaux. Les temps où le Seigneur parlait ainsi à sa fidèle servante étaient des temps malheureux et troublés; et il lui dévoilait sa douleur non pour elle-même, mais dans l'intérêt des âmes. Aussi, instruite des larges plaies faites à la sainte Eglise par les vieilles factions des Guelfes et des Gibelins, par l'éloignement des Papes qui avaient quitté Rome, et par le désordre qui régnait partout, elle commença à élever la voix, pour reprendre avec une juste sévérité les excès de tous sans s'inquiéter du rang ni de la dignité des coupables. Elle s'adressa toutefois, d'une façon spéciale, aux habitants de Rome et à ceux de Naples, pour les engager à réprimer certains abus dont Dieu était particulièrement offensé chez eux, et pour les porter à apaiser la colère divine par la pénitence et par une conversion sincère.

En 1354, la Sainte visitant une Eglise de Rome, dédiée à saint François, son Séraphique Père lui apparut et l'invita à faire le pèlerinage d'Assise. Elle obéit et pendant qu'elle était à Assise Notre-Seigneur l'assura lui-même que l'indulgence de la Portioncule était vraiment authentique.

Comme sainte Catherine de Sienne et le Franciscain Pierre d'Aragon, neveu de saint Louis d'Anjou, sainte Brigitte fut suscitée de Dieu pour travailler au retour de la papauté à Rome : dans ce but elle remplit plusieurs messages auprès d'Innocent VI, Urbain V, et Grégoire XI.

Partie en Terre-Sainte, dans le courant de l'année 1371, elle y reçut du Sauveur les grâces les plus précieuses et à son retour mourut à Rome, le 27 juillet 1373, âgée de 71 ans. Canonisée par Boniface IX, elle est honorée dans toute l'Eglise et sa fête se célèbre partout, le 8 octobre.

12 OCTOBRE

Saint Séraphin

FRÈRE LAI, CAPUCIN

(1540-1604)

Le décret de sa Canonisation nous apprend qu'« issu d'une famille pauvre des biens de ce monde et obscure aux yeux des hommes, Séraphin s'éleva par les sentiers d'une vie humble et cachée, aux degrés d'une perfection sublime. »

Tout jeune enfant, il fut placé chez un homme de la campagne et employé à la garde des troupeaux. « Cette occupation, ajoute le décret, loin de nuire à sa ferveur, contribua à l'accroître de jour en jour ; vivant dans la solitude, rien ne mettait obstacle aux élans de son cœur ; il avait gravé une croix sur un chêne, et devant cette croix il passait de longues heures en prière ; il appelait son Dieu de toute l'ardeur de son âme, implorait miséricorde et lui demandait son amour. » Bientôt pourtant, devenu orphelin par la mort de son père et de sa mère, il fut retiré de son emploi par son frère aîné, ouvrier maçon, d'un caractère dur et violent, au service duquel il eut singulièrement à souffrir. A seize ans, pour obéir à une inspiration d'en Haut, il se rendit à un couvent de Capucins et y fut reçu en qualité de frère lai. Dès lors, tout en lui commença à dénoter le vrai disciple de saint François. Très dévot envers la Sainte Eucharistie, tous les soirs, lorsque ses frères se retiraient pour prendre leur repos, il se rendait devant l'autel et passait trois heures entières dans une méditation enflammée sur le Sacrement d'amour ; puis, après un court sommeil, il assistait aux Matines et reprenait jusqu'au jour ses saintes contemplations.

L'amour, dont son cœur fut bientôt embrasé pour Dieu, ne manqua pas de lui inspirer une tendre charité pour le prochain. Pour tous il était affable, bienveillant et toujours disposé à rendre service. Toutefois les pauvres eurent une plus grande part de son affection. Une famine étant survenue, il se contenta pour lui-même de quatre onces de pain par jour, afin de pouvoir leur en

donner davantage. A l'époque où il remplit l'office de portier, son zèle à les secourir dépassa bien vite les règles de la prudence humaine, il se mit à leur distribuer tous les légumes du jardin. Réprimandé par son Supérieur : « Ne vous inquiétez pas, lui répondit-il, au sujet de ces légumes ; nous en aurons toujours en abondance et la communauté n'aura rien à souffrir de nos aumônes. » « Et de fait, nous dit le Décret de sa Canonisation, ce qu'il avait coupé le soir, repoussait durant la nuit, et la part du pauvre n'avait en rien diminué la récolte. »

Plein de sollicitude pour le bien matériel de ses frères, saint Séraphin le fut encore beaucoup plus pour leurs intérêts spirituels. Il retira du vice une foule de pécheurs que la parole des plus grands prédicateurs n'avait pu toucher. Il voulut même passer chez les infidèles pour faire connaître Jésus-Christ et donner sa vie pour son amour ; mais ses Supérieurs ne crurent pas devoir se rendre à ses vœux.

Comme tous les prédestinés, Séraphin eut un très grand amour pour sa bonne Mère du ciel, aussi mérita-t-il d'en recevoir toutes sortes de grâces. Il en fut visité, affermi et protégé bien des fois. Un jour, entre autres, qu'il se rendait au sanctuaire de Lorette, il eut à traverser la rivière de Potenza dont les eaux avaient débordé ; nul n'osait s'aventurer à travers les flots ; pour lui, plein de confiance en la Très Sainte Vierge, il poursuivit tranquillement sa route sans se préoccuper du danger, passa le fleuve à pied sec, et ses vêtements ne furent même pas mouillés par le contact de l'eau.

Grand ami de la Pauvreté, saint Séraphin habita toujours une cellule obscure, étroite et incommode, il ne portait que des vêtements misérables ; ses jeûnes étaient fréquents et sa nourriture, lorsqu'il en prenait, ne consistait guère qu'en un peu de pain et d'eau. Ce Saint qui se croyait le dernier des hommes et qui désirait passer pour tel aux yeux de tous, fut favorisé des dons de pénétration des cœurs, de prophéties et de miracles, et cela à un tel point, que ses frères étaient sans cesse troublés par les foules qui se portaient vers lui, et que, bien des fois, ses supérieurs faillirent lui défendre de faire encore des merveilles.

Il mourut au couvent d'Ascoli, dans la Marche d'Ancône. Son tombeau se conserve encore dans cette sainte maison et de nombreux miracles, opérés depuis son glorieux trépas, sont venus attester sa puissance auprès de Dieu. C'est Clément XIII qui l'a inscrit au catalogue des Saints.

S. Daniel.

Saint Daniel
ET SES
Compagnons

Martyrs, franciscains

(1227)

Le récent triomphe des cinq glorieux apôtres, qui venaient de donner à l'œuvre du Séraphique François la consécration du martyre, avait excité dans l'Ordre des Frères Mineurs une noble et généreuse émulation. Une foule de religieux désiraient partir eux aussi chez les infidèles pour y annoncer le saint Evangile et pour y verser leur sang. En 1227 Daniel, homme d'une éminente sainteté, demanda à frère Elie, alors Vicaire Général, d'aller avec six compagnons prêcher la foi aux Sarrasins du couchant, c'est-à-dire du Maroc.

D'après Wadding, ce Daniel dont il est ici question, était né à Belvédère et avait été établi Provincial de la Calabre par saint François lui-même. Les six frères qui voulaient le suivre étaient Ange, Samuel, Donule, Léon, Hugolin et Nicolas. Ce dernier était originaire de Sasso Ferrato, dans l'Ombrie, et Donule de Montalcino, au diocèse de Lucques, mais on ignore complètement quelle fut la patrie des autres.

La permission ayant été accordée, les saints Missionnaires s'embarquèrent dans un port de la Toscane pour passer en Espagne, et se diriger de là vers les plages africaines.

Leur premier dessein avait été d'aller directement à Maroc, capitale du pays, où ils espéraient souffrir et mourir pour la foi, mais des circonstances particulières les déterminèrent à se rendre à Ceuta, l'une des principales villes de cet Empire. Comme l'entrée de la cité était rigoureusement interdite aux chrétiens, ils se fixèrent d'abord dans l'un des faubourgs où résidaient des marchands chrétiens de Pise, de Gênes et de Marseille. Durant tout ce temps, ils annoncèrent les vérités saintes avec un zèle admirable. Mais peu de temps après, le vendredi premier jour d'octobre, ils délibérèrent sur les moyens à prendre pour péné-

S. Ange.

S. Samuel.

trer dans Ceuta même et s'y livrer à la prédication de l'Evangile. Le lendemain, samedi, ils se confessèrent l'un à l'autre, reçurent la sainte communion, et le soir du même jour, à l'imitation du Sauveur, ils se lavèrent les pieds mutuellement. La nuit suivante fut employée à recommander à Dieu dans la prière l'œuvre qu'ils allaient entreprendre pour sa gloire.

Le dimanche, la tête couverte de cendres, ils s'avançèrent dans les rues de la ville, criant à haute voix : « Jésus-Christ est le seul vrai Dieu, il n'y a de salut qu'en lui. » Ils prêchèrent sur les places publiques avec une force incroyable ; mais bientôt un grand tumulte se fit autour d'eux ; les infidèles se répandirent d'abord en injures, puis voyant qu'ils n'arrivaient pas à leur imposer silence, ils les arrêtèrent, les chargèrent de mauvais traitements et les conduisirent au gouverneur de la ville. En sa présence et devant les grands de la Cour, loin de se taire, les apôtres annonçaient avec plus de courage encore les vérités de la foi. Aussi le Chef Mahométan, les voyant rasés et les entendant parler avec tant de véhémence, les prit pour des fous. Néanmoins il ordonna qu'ils fussent chargés de fers et jetés en prison ; ils y demeurèrent huit jours, exposés à des avanies de tout genre de la part des Maures. C'est alors qu'ils adressèrent aux marchands chrétiens du faubourg la lettre suivante, où se révèle la joie dont leur âme était inondée, dans l'espérance de donner leur vie pour le Seigneur :

S. Donule.

« *Béni soit Dieu, Père des* « *miséricordes, et Dieu de* « *toute consolation, qui nous* « *console en toutes nos peines!* « *Le Sauveur nous a dit :* « *allez, prêchez l'Evangile à* « *toute créature... Le ser-* « *viteur ne saurait être de* « *meilleure condition que son* « *Maître... Si les hommes* « *vous persécutent, songez* « *qu'ils m'ont persécuté le* « *premier.* » Et nous, très « petits et très indignes ser- « viteurs de Jésus-Christ, « touchés de ces paroles, « nous avons abandonné « notre patrie et nous som- « mes venus prêcher en ces « contrées pour la gloire de « Dieu et le salut des âmes, « pour l'édification des fidèles et la confusion des infidèles obs- « tinés... Nous sommes donc entrés dans cette ville, nous avons « prêché, devant le roi lui-même, le Nom de *Jésus*, nous lui « avons déclaré qu'il n'y avait pas de salut en dehors de ce « Nom, le lui prouvant par des raisons irréfutables en présence « de ses sages. Mais lui, nous traitant comme des insensés, « nous a fait jeter en prison. Bien que nous ayons beaucoup à « souffrir ici, nous sommes néanmoins grandement consolés en « Notre-Seigneur, espérant qu'il aura pour agréable le sacrifice « de notre vie. A lui seul, l'honneur et la gloire à jamais. »

Le dimanche, 10 octobre, le juge, nommé Arbald, les fit comparaître devant son tribunal, et leur dit : « Renoncez au Christ et embrassez la foi de Mahomet. » Les Confesseurs répondirent : « Jésus-Christ seul est Dieu, il n'y a de salut qu'en lui ; » On les sépara dans l'espoir de les séduire avec plus de facilité : on les tenta chacun en particulier par des promesses et des menaces ; peine inutile ! les serviteurs de Dieu ne se démentirent pas un seul instant, ils restèrent inébranlables.

Daniel parlait avec beaucoup de force : un Maure lui déchargea sur la tête un coup de cimeterre. Il répondit sans aucune émotion : « Misérable ! quittez votre Mahomet maudit, ses sectateurs sont les ministres de Satan et suivez Jésus-Christ. »

La sentence de mort fut alors prononcée contre ces généreux confesseurs. Arbald les condamna tous à avoir la tête tranchée.

S. Léon.

S. Hgolin.

A ces mots ils tressaillirent de joie. Rentrés dans leur prison, les six religieux se jetèrent aux pieds de saint Daniel, leur supérieur, le remercièrent de les avoir conduits sur cette plage fortunée et le prièrent de les bénir. Voici leurs paroles : « Nous « rendons grâces à Dieu et à vous, mon père, de nous avoir « conduits à la couronne du martyre. Bénissez-nous et mourez ; « le combat finira bientôt et nous aurons une paix éternelle. »

Daniel embrassa en pleurant ces héros de Jésus-Christ puis il les bénit et les convia en ces termes au festin du Père de famille : « Réjouissons-nous dans le Seigneur, mes fidèles com- « pagnons ; voici pour nous un jour de fête. Les anges viennent « au-devant de nous, pour conduire nos âmes dans les tabernacles « éternels. Aujourd'hui les martyrs nous recevront dans leurs « saintes phalanges. Les Cieux s'ouvrent déjà sur nos têtes, « bientôt nous serons en possession de l'éternelle béatitude. »

C'est le 10 octobre qu'eut lieu le dernier combat et la dernière victoire de ces vaillants Frères Mineurs. Ils s'avancèrent radieux, on aurait cru qu'ils allaient s'asseoir à un banquet nuptial. Tout le long de la route, ils chantèrent des cantiques d'actions de grâces. Parvenus à l'endroit de l'exécution, ils tombèrent à genoux, prièrent le Seigneur d'agréer leur sacrifice et de changer leur sang en une semence de futurs chrétiens, puis, ils se recommandèrent à Dieu, à la Vierge et aux Saints et présentèrent leur tête au glaive du bourreau. Aussitôt leurs âmes

S. Nicolas.

bienheureuses, prenant leur essor vers le ciel, s'en allèrent recevoir la couronne des martyrs, couronne de gloire et d'immortalité. Immédiatement, la multitude se rua sur leurs corps et les mit en pièces. Leurs membres sacrés devinrent le jouet des enfants et des impies. Ce ne fut qu'à grand peine que des chrétiens inconnus parvinrent à retirer des mains des infidèles ces précieuses reliques et à leur donner une sépulture convenable. Autorisé par l'empereur du Maroc, un prince portugais les fit transporter en Espagne. Des prodiges éclatants et nombreux attestèrent d'une façon irrécusable la gloire dont jouissaient au ciel ces intrépides confesseurs. En 1516, Léon X leur décerna l'honneur des autels. En ce jour le Martyrologe romain en fait mémoire et l'Ordre Séraphique tout entier célèbre leur fête.

L'historien Fleury semble vouloir contester à ces vaillants athlètes du Christ leur titre glorieux de martyrs, parce qu'il se seraient présentés d'eux-mêmes à la mort. — Saint François de Sales n'a pas le même scrupule. — Après avoir rapporté différents exemples de personnes qui se sont offertes spontanément au martyre il dit : « Mille des anciens martyrs firent de même, et pouvant également éviter et subir le martyre sans pécher, ils choisirent de le subir généreusement plutôt que de l'éviter loisiblement. En ceux-ci donc le martyre fut un acte héroïque de la force et constance qu'un saint excès d'amour leur donna. Mais quand on est forcé d'endurer le martyre ou de renoncer à la foi, le martyre ne laisse pas d'être martyre et un excellent acte d'amour et de force ; néanmoins je ne sais s'il faut le nommer acte héroïque, n'étant pas choisi par aucun excès d'amour, mais par la nécessité de la loi, qui en ce cas le commande. » Ainsi, selon ce grand maître et juge des vertus chrétiennes, les martyrs de Ceuta et de Maroc, que l'Eglise honora comme de véritables martyrs et que Dieu a glorifiés par un grand nombre de miracles, auraient même une préférence sur les autres.

19 OCTOBRE

S. Pierre d'Alcantara

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1499-1562)

C'est au couvent de Manjarès, situé sur le versant des montagnes qui séparent la Castille du Portugal, qu'en 1515, les Franciscains donnèrent l'habit religieux à Pierre Garavito, dont Dieu prétendait faire le grand saint Pierre d'Alcantara, l'une des plus belles figures de l'Ordre Séraphique.

Hélas ! ce n'est pas dans une courte notice comme celle-ci que nous pourrons faire connaître la vie de ce grand Saint. Toutefois, nous essaierons de faire ressortir au moins les traits saillants de cette grande et austère physionomie.

Tout d'abord, on peut dire que la pénitence fut la vertu caractéristique de saint Pierre d'Alcantara. Sa nourriture consistait en quelques bouchées de pain noir, auxquelles il ajoutait des herbages aux jours de fête ; jamais il ne prenait de vin ; pendant quarante ans, comme nous l'affirme sainte Thérèse, il ne dormit qu'une heure et demie par jour ; au cœur de l'hiver, il laissait la porte et la croisée de sa cellule ouvertes, ou bien descendait au jardin, allait se jeter dans un étang glacé et endurait cette espèce de martyre pendant deux ou trois heures ; pendant quarante-six ans, il prit toutes les nuits deux fois la discipline et ses flagellations étaient si rigoureuses que le pavé et les murs de sa cellule en étaient ensanglantés ; enfin, pendant l'espace de vingt ans, il porta sur les reins un cilice métallique dont les pointes lui déchiraient la chair. Comme on l'invitait, dans sa vieillesse, à diminuer ses austérités, il s'y refusa en disant : « Entre mon corps et moi « il y a un pacte ; le corps a promis de se laisser maltraiter sur « la terre, et j'ai promis de le laisser se reposer dans le ciel. »

Crucifié dans son corps, saint Pierre d'Alcantara le fut aussi dans son âme. Il serait bien difficile de rapporter combien il fut calomnié, persécuté, maltraité ; combien il eut d'afflictions et d'épreuves ; combien il rencontra de difficultés et d'obstacles

dans la direction des âmes et dans la prédication de l'Evangile et surtout dans ses généreux efforts pour produire dans la famille franciscaine un nouvel épanouissement de l'esprit séraphique. Cependant jamais on ne l'entendit se plaindre. A tel point que dans la suite les Espagnols disaient, par forme de proverbe : « Pour supporter un tel affront, il faudrait avoir la patience de saint Pierre d'Alcantara. »

Après la pénitence, ce qui brille le plus en ce grand serviteur de Dieu, c'est l'esprit d'Oraison. Le démon fit des efforts inouïs afin de le détourner de ce saint exercice. Quelquefois il se montra à lui dans de hideuses apparitions, d'autres fois il fit pleuvoir sur lui des pierres si grosses et en si grand nombre que le bruit en éveillait les religieux et que le plancher se couvrait de ces projectiles peu rassurants. Mais, loin de s'inquiéter de ces attaques, il ne faisait que se livrer avec plus d'ardeur à la prière et à la contemplation. Il écrivit lui-même un *Traité de l'Oraison*, qui après avoir fait l'admiration de tous les saints et savants personnages de l'époque, nous découvre qu'il fut vraiment un des plus grands maîtres de la vie spirituelle, aussi remarquable par sa discrétion que par ses ardeurs séraphiques. « On en trouve, dit-il, qui après avoir reçu de Dieu quelque faveur dans l'oraison ne savent plus mesurer le temps, ni garder la discrétion dans les exercices de piété ; c'est là, à mon avis, un danger. Ils s'adonnent sans modération aux oraisons, aux veilles, aux macérations, jusqu'à ce que la nature succombe, de cette manière ils finissent par se rendre incapables de tout travail extérieur et de l'exercice même de l'oraison. Il importe donc d'user en ces choses d'une grande discrétion, surtout dans les commencements, où l'on a beaucoup de ferveur et peu d'expérience et de retenue. » Ses oraisons étaient parfois accompagnées des ravissements les plus prodigieux.

Un jour, se trouvant dans le jardin du couvent de Pédroso, il contemplait de loin une grande croix qu'il avait fait planter sur le sommet d'une montagne voisine ; tout à coup, au souvenir de la Passion, il est ravi en extase, s'élève de terre, traverse l'espace, arrive au sommet de la montagne, et s'arrête devant la croix, soutenu en l'air et les bras étendus. De ses yeux jaillissent des rayons, qui illuminent le signe de notre délivrance, et de la croix aussi partent des rayons qui vont frapper le visage du Saint. En même temps apparaît au-dessus de sa tête une nuée lumineuse qui s'étend peu à peu et finit par former un riche pavillon. De cette nuée se détachent des jets de lumière plus resplendissants que le soleil et toute la montagne et une partie de la plaine en sont éclairées. Les religieux, présents à cette scène unique peut-être dans les fastes de l'Eglise, sont à genoux dans le respect et la crainte ; c'est le Thabor renouvelé.

C'est dans l'oraison que saint Pierre d'Alcantara puisa cette soif insatiable de sacrifices et d'immolations dont nous avons déjà parlé, mais c'est aussi dans ce saint exercice qu'il trouva une science merveilleuse pour diriger les âmes vers le ciel. Inutile de rappeler longuement les relations de notre Saint avec l'illustre Réformatrice du Carmel, le Décret de canonisation de saint Pierre d'Alcantara porte ce qui suit : « Il aida Sainte Thé-« rèse, avec un zèle infatigable, dans l'établissement de la réforme « du Carmel, de telle sorte que d'après le témoignage de l'illustre « vierge, il doit être considéré comme le *principal promoteur* de cette réforme. » Le P. François de Sainte-Marie, annaliste des Carmes-Déchaussés, déclare à son tour que sa Réforme l'honore comme son Père : « *Nostra Reformatio... plena voce nominat patrem.* »

Saint Pierre d'Alcantara quitta cette terre à l'âge de 63 ans. Après sa mort, il apparut à sainte Thérèse et lui dit : « Bienheureuse pénitence qui m'a mérité une si grande gloire ! » La même Sainte connut encore par révélation le grand crédit de saint Pierre d'Alcantara. « Notre-Seigneur, dit-elle, m'a assuré qu'on ne lui demanderait rien, au nom de son Serviteur, qu'il ne l'accordât : j'ai très souvent prié le Bienheureux de présenter au Seigneur mes demandes, et je les ai vues toujours exaucées. »

La nouvelle du trépas de l'illustre religieux, promptement répandue dans le royaume, causa en Espagne une douleur qui se propagea au loin et amena à ses funérailles un nombre immense de fidèles, qui voulaient considérer une dernière fois celui qu'ils appelaient déjà le Saint. Dieu se plut à ratifier ce jugement populaire, les guérisons miraculeuses éclatèrent et se succédèrent sous les yeux de la foule dont l'enthousiasme ne connut plus de bornes. La puissance du Saint sembla se manifester et se développer en proportion des hommages qui lui étaient rendus. Six résurrections, plus éclatantes les unes que les autres, finirent de mettre à son comble l'émotion populaire. Dès lors le culte de saint Pierre d'Alcantara prit un caractère national. Le vœu public appelait sur lui la suprême consécration de la sainteté. Déclaré Bienheureux par le Pape Grégoire IX, le 18 avril 1622, il fut inscrit au catalogue des Saints par le Pape Clément IX. La solennité de la Canonisation se fit dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, le 4 mai 1669. Le Pape Clément IX étant décédé peu après, la bulle de Canonisation ne fut publiée que l'année suivante par le pape Clément X, son successeur, le 19 mai 1670. La fête du Saint se célèbre le 19 octobre dans l'Eglise tout entière.

22 OCTOBRE

B. Ladislas de Gielnow

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1505)

Sollicité de fort bonne heure par le Dieu de son cœur, Ladislas lui consacra sans réserve les prémices de sa vie. Envoyé à l'Université de Cracovie, il se livra à l'étude avec ardeur, et ne tarda pas à faire de grands progrès dans la science et dans la vertu. Cependant en 1464, pour obéir à une voix intérieure qui le pressait toujours, il dit adieu au monde et entra chez les Frères Mineurs de l'Observance, que saint Jean de Capistran venait d'établir en Pologne.

Dès lors, les jeûnes, les veilles et les autres pénitences furent l'élément habituel de sa vie ; une humilité profonde, une parfaite obéissance et par-dessus tout un grand zèle pour les moindres prescriptions de la Règle firent prévoir la grande sainteté qu'il devait acquérir un jour. Une fois prêtre, il s'adonna tout entier au Ministère apostolique. Empêché par le grand duc de Russie d'aller évangéliser les Tartares Kalmouks, il se livra à la prédication dans son propre pays. Son éloquence, appuyée de l'éclat des miracles, ramena au bien une foule de pécheurs.

Notre Bienheureux eut cinq fois l'office de Provincial à remplir. En 1504, les Pères du Chapitre tenu à Cracovie, pleins de respect pour ses mérites et de reconnaissance pour les services inappréciables qu'il avait rendus à la religion et à l'Ordre, le supplièrent de se choisir le couvent où il lui plairait d'habiter: « Mes Pères, leur dit le saint vieillard, vous voulez donc que je « vive à ma guise et selon ma volonté ! Oubliez-vous que je me « suis engagé à observer mon vœu d'obéissance jusqu'à la mort? » On le nomma alors Gardien dans la ville de Varsovie et ce fut là qu'il termina ses jours, l'année suivante.

A la suite de nombreux miracles obtenus par son intercession, Urbain VIII fit procéder à une enquête, Sixte V le désigna sous le nom de Bienheureux, mais c'est seulement Benoît XIV qui consacra ce titre glorieux et approuva son culte.

S. Jean de Capistran

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1385-1456)

Issu d'une famille honorable, Jean montra de bonne heure les rares qualités qui devaient faire de lui un des plus grands hommes de son époque. Envoyé à Pérouse pour s'y perfectionner dans l'étude du droit, il fut bientôt considéré comme le prince des jurisconsultes. Aussi Ladislas, roi de Naples, n'hésita pas à le nommer gouverneur de plusieurs villes de son territoire. Un avenir des plus enviables lui paraissait réservé dans le monde ; heureusement pour lui et pour nous, cet avenir si glorieux lui échappa tout-à-coup.

En 1416, pendant une guerre entre les Pérugins et les Seigneurs de Rimini, il fut livré par trahison et enfermé dans une tour obscure. Là, il comprit l'instabilité, le néant des espérances humaines. C'est pourquoi il chercha quelque chose de plus solide, et, instruit par une vision du stigmatisé de l'Alverne, il résolut de ne plus servir que Dieu, dans l'ordre de saint François.

A peine délivré, il courut donc chez les Observants DEL MONTE, et demanda son entrée dans l'Ordre ; mais le B. Marc de Bergame ne voulut l'admettre qu'après une humiliation publique. Jean dut parcourir les rues de Pérouse, monté à rebours sur un âne, mal vêtu, et coiffé d'une mître de carton, sur laquelle étaient écrits en gros caractères tous les péchés de sa vie.

Reçu ensuite chez les Frères Mineurs, le 4 Octobre de l'année 1416, Jean fut placé sous la direction d'Onuphre de Seggiano, simple frère lai, mais religieux d'une rare prudence et d'une haute sainteté, qui éprouvait ses disciples comme le feu éprouve l'or le plus pur. — Admis à faire profession le 5 Octobre 1417, il fut envoyé au couvent de Fiésole, pour y étudier la théologie avec saint Jacques de la Marche, à l'école de saint Bernardin de Sienne lui-même. L'illustre élève devint, en fort peu de temps, un profond théologien et un savant canoniste. Après quoi il accompagna son maître à l'extérieur du couvent, pour apprendre

le secret de toucher, de remuer et de convertir les foules. Ainsi formé, Jean de Capistran reçut la consécration sacerdotale et commença sa vie apostolique (1425).

A partir de cette époque, il n'y eut plus de repos pour lui. Il parcourut l'Italie en tous sens, la France en grande partie, et presque tous les autres pays de l'Europe ; sur le parcours du fameux missionnaire, c'étaient des auditoires de cent, cent vingt et quelquefois cent cinquante mille personnes qui venaient entendre sa parole. Ceci est indiscutable : tous les historiens et tous les monuments de l'époque sont d'accord sur ce point, lorsqu'ils parlent de l'apostolat de cet homme extraordinaire, de cet autre saint Paul, de cet ange descendu du ciel, comme ils l'appellent.

Mais Jean de Capistran, ne fut pas seulement l'Apôtre des provinces et des nations, il se fit encore le champion de l'Eglise contre les erreurs du XVe siècle, attaqua toutes les Sectes qui osèrent se montrer. C'est pourtant contre les Fratricelles et les Hussites, vrai fléau de la religion et de la société, qu'il se dépensa davantage. Pour qu'il pût les combattre avec succès, les papes Martin V, Eugène IV, Nicolas V et Calixte III, lui donnèrent successivement les plus amples pouvoirs ; aussi est-ce par centaines de mille qu'il ramena à Dieu les pécheurs égarés, les juifs, les hérétiques et les schismatiques. Ceux qu'il ne put remettre dans le chemin du ciel, il les força du moins au silence par la sainteté de sa vie, la force de sa parole et l'éclat de ses miracles.

Comme on le sait, Jean de Capistran fut encore, avec le valeureux Hunyade de Transylvanie, l'homme choisi de Dieu pour sauver, à Belgrade, l'Europe chrétienne, alors que Mahomet II, vainqueur de Constantinople, commençait à tout envahir sans que personne n'osât, ni pût lui résister.

Terreur des puissants et des orgueilleux, ce vrai fils de saint François fut encore l'avocat des humbles et des opprimés. C'est lui et saint Laurent Justinien qui déclarèrent les disciples de saint Jean Colombini, connus sous le nom de Jésuates, exempts des erreurs et des scandales dont on les accusait. C'est lui qui vint au secours de saint Bernardin de Sienne et qui l'aida puissamment à faire triompher la dévotion du Saint Nom de Jésus.

Enfin, si saint Jean de Capistran a bien mérité de l'Eglise et de l'univers entier, il a encore plus mérité de sa Famille Religieuse. « Il dilata et accrut, plus qu'aucun autre, dit Nicolas de Fara, non seulement le Premier Ordre de saint François, mais aussi le Second et le Troisième. » Son action fut des plus décisives sur les destinées de l'Observance et de tout l'Ordre des Frères Mineurs.

Il mourut, en 1456, trois mois après la victoire de Belgrade.

B. François de Calderola

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1507)

Fidèle à l'appel du Seigneur, ce Bienheureux entra chez les Observants de la Marche, qui comptaient alors dans cette Province des hommes tout-à-fait remarquables, tant pour leurs vertus que pour leur savoir. Ainsi excité par toutes sortes de bons exemples, il ne tarda pas à marcher lui-même à pas de géant dans le chemin de la perfection.

Dévoré d'un zèle infatigable pour le salut des pécheurs, il employait toutes ses journées à prêcher, à catéchiser, à confesser ; et lorsque exténué de fatigue, son corps aurait eu besoin de repos, le saint Missionnaire prolongeait ses veilles bien avant dans la nuit, pour donner à son apostolat le double et indispensable aliment de la prière et de la pénitence.

Sans doute, il pratiqua toutes les vertus à un degré bien sublime, néanmoins l'humilité fut celle qu'il cultiva avec le plus d'ardeur. On aurait pu craindre qu'après ses brillantes études, il ne fît quelquefois parade de sa science, mais au lieu de se rechercher lui-même, il ne poursuivit jamais que le bien des âmes, et soit en conversation, soit en chaire, il employa toujours un langage fort simple que tout le monde comprenait. Dans ses instructions, il aimait beaucoup à citer des traits édifiants que lui fournissait la vie des Saints et qui venaient à propos confirmer ses paroles.

Il serait bien difficile de rapporter combien de haines il apaisa, combien de discordes il éteignit et combien d'adversaires il réconcilia ; partout il parut comme l'ange de la paix.

Grand serviteur de Marie, le B. François fit tous ses efforts pour la faire aimer et honorer en tous lieux. Il sculpta lui-même une image de la Vierge qui opéra une foule de miracles et qui fut couronnée par Pie VII. Enfin, après une existence pleine de mérites, il passa à une vie meilleure le 12 septembre 1507, au couvent de Colfano.

B. Bonaventure de Potenza

PRÊTRE, CONVENTUEL

(1651-1711)

Ce grand Serviteur de Dieu naquit à Potenza, ville épiscopale du royaume de Naples. Dès l'âge le plus tendre, l'enfant de bénédiction se fit remarquer par sa modestie, son innocence, son amour de la prière et cette pureté virginale dont le parfum embauma toute sa vie. De bonne heure, un charitable prêtre l'initia aux éléments de la langue latine, et, à quinze ans, il prit l'habit de François d'Assise, à Nocéra, chez les Frères Mineurs Conventuels. Promu au sacerdoce, au couvent de Mataloni, il alla ensuite passer huit années à celui d'Amalfi, où ses progrès dans la perfection remplirent tout le monde d'étonnement et de joie. On eut lieu d'admirer son obéissance. Un jour notre Bienheureux s'en va dire au Père Dominique de Muro, son directeur, que la clef de la sacristie était perdue. « Eh bien, répond celui-ci en riant, il faut la chercher au fond de la citerne ; prenez une ligne et repêchez votre clef. » Bonaventure, sans hésiter, prend un hameçon qu'il attache au bout d'un fil, le jette à fleur d'eau, et, sentant quelque chose de lourd s'y accrocher, il tire, c'est la clef de la citerne. — Une autre fois, pendant que notre Bienheureux habitait le couvent de Capri, le Gardien, étant avec lui dans un oratoire intérieur de la communauté, le quitta en disant : « Restez ici, Père Bonaventure, jusqu'à ce que je revienne du port ; je dois aller à Naples et je vais m'informer des heures du départ. » Or, comme il arrivait au rivage, une barque levait l'ancre ; il y monta et ne revint qu'au bout de trois jours. A sa rentrée, ne voyant pas le Père Bonaventure, il demande ce qu'il est devenu. « Voilà trois jours que nous ne l'avons vu, répondent les religieux, nous le croyions avec vous. » De suite on le cherche de tous côtés et on le trouve tout simplement à l'endroit même où le Supérieur l'avait laissé. « Par obéissance, disait-il quelquefois, j'irais jusqu'au fond de l'enfer. » Ce fidèle Serviteur de Dieu donna l'exemple de l'obéis-

sance, même après sa mort. Sur l'ordre de son Gardien, il leva et présenta son bras droit à un chirurgien qui voulait y pratiquer une saignée ; et, en 1740, à l'invitation d'un évêque, il resserra miraculeusement ses bras et ses épaules, de manière à entrer facilement dans un nouveau cercueil plus convenable, mais aussi beaucoup plus étroit que le premier.

Ce Bienheureux si charitable et si bon, avait par nature un tempérament de feu ; à force de le vaincre il parvint à une douceur angélique. Quand on l'insultait, quand on l'outrageait, quand on le calomniait, il se disait en lui-même : « Crève et meurs, s'il le faut, mais tu ne répondras rien ! »

Très sévère envers lui-même, il était d'une indulgence étonnante pour les autres. Il dit un jour à un de ses frères qui voulait prendre un cilice semblable au sien : « Non, non, vous êtes trop jeune et trop délicat ; cela est bon pour moi qui suis vieux et qui ai la peau dure. »

Plein de tendresse pour la très sainte Vierge, il n'entreprenait rien sans se mettre sous sa protection, en récitant trois Ave Maria. Dans son amour pour elle et dans son désir de la faire connaître à tout le monde, il s'écriait parfois: « Oh ! que je voudrais être un autre Scot pour défendre l'Immaculée Conception de Marie ! »

D'une humilité sans bornes, il dit avant de mourir : « J'ai été la plus indigne créature et le pécheur le plus infâme du monde. Par mon relâchement, j'ai scandalisé mes frères et les personnes du siècle ; c'est pourquoi j'en demande à Dieu et à vous tous, humblement pardon. » Puis se tournant vers le Supérieur il ajouta : « Je confesse, mon Père, que j'étais indigne de porter l'habit et le nom de religieux ; mais avant de mourir, pardonnez-moi, je vous en prie, mes péchés et toutes mes transgressions de la Règle, permettez que je me jette à vos pieds pour vous témoigner mon repentir. » Il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, au couvent de Rovello, le 26 octobre 1711.

Bse Paule de Mantoue

VIERGE, CLARISSE

(1443-1514)

Paule naquit à Montaldi près de Mantoue, de l'illustre famille des Montaldi. Dès son enfance, elle manifesta de vives dispositions à la piété. Le mépris du monde et de ses fêtes grandit en elle avec l'âge, à quinze ans elle quitte la maison paternelle et prend le voile chez les Clarisses Urbanistes de Mantoue.

Religieuse, Paule consacre toutes ses forces à l'acquisition des vertus de son état. Les veilles prolongées, les disciplines, les jeûnes, et l'oraison donnent à son âme un puissant essor vers le ciel. En retour, Dieu la gratifie d'extases et de ravissements qui n'empêchent pas notre Bienheureuse de s'estimer la dernière et la moindre d'entre toutes les sœurs de la Communauté.

Jugeant mieux son mérite, ses compagnes l'élurent trois fois abbesse et jamais le monastère ne compta un aussi grand nombre de religieuses avancées dans la perfection, grâce à la douceur, à la prudence et à l'humilité sans égales de cette supérieure selon le Cœur de Dieu.

Le bruit de sa sainteté se répandit bientôt au loin ; beaucoup de personnes accouraient au monastère de Sainte-Lucie, pour obtenir la guérison de leurs infirmités, pour recevoir des conseils ou se recommander à ses prières. Furieux du bien opéré par la servante de Jésus-Christ, le démon lui livra de rudes attaques, mais l'humble fille de sainte Claire, confiante en la grâce de son céleste Epoux, lutta courageusement et remporta sur son ennemi d'innombrables victoires.

La Bse Paule fut conviée au banquet des noces éternelles le 18 août 1514. Son culte a été approuvé par Pie IX.

30 OCTOBRE

B. Liberat de Lauro

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1260)

Libérat de Lauro naquit dans la Marche d'Ancône, au commencement du XIIIe siècle, de l'illustre famille des comtes de Brufort ou Brunfort. L'Esprit-Saint lui ayant inspiré de renoncer au monde et à ses fragiles espérances, il prit l'habit de saint François dans un couvent solitaire, appelé Solfiano, voisin du château seigneurial de Brunfort.

Elevé à la dignité sacerdotale, le B. Libérat passa le reste de sa vie dans cette solitude et s'appliqua si bien à la pratique de toutes les vertus, qu'il devint bientôt la règle vivante de ses frères. Il passait souvent des journées et des nuits entières dans l'exercice de la contemplation. Le silence, la solitude, l'esprit d'oraison lui étaient devenus si chers qu'il parlait très rarement, même à ses frères ; s'il était obligé de répondre à ceux qui l'interrogeaient, on croyait entendre non plus les paroles d'un homme, mais plutôt le langage d'un ange.

Il n'est pas surprenant qu'une âme si parfaite, qu'un cœur si brûlant de l'amour divin ait été comblé de dons surnaturels, qu'il ait été favorisé fréquemment d'extases et de ravissements.

Sa vie fut courte ; mais on peut dire qu'il a rempli une longue carrière. Il parlait de l'éternité bienheureuse, promise par Dieu à ses serviteurs fidèles, quand il s'endormit dans le sein du Seigneur vers l'an 1260. Son corps fut transporté à Brunfort, qui prit bientôt après le nom de San-Liberato. Le Bienheureux y est en grande vénération à cause des miracles qu'il a accomplis pendant sa vie et après sa mort. Son culte a été approuvé par Pie IX.

B. Ange d'Agri

PRÊTRE, CAPUCIN

(1669-1739)

Elevé dans le royaume de Naples par d'honnêtes parents, le B. Ange reçut l'habit séraphique en 1687, mais chose singulière ! il ne persévéra pas et, se croyant incapable de supporter les rigueurs de la Règle, il retourna dans sa famille. Revenu à la charge et accepté de nouveau, il céda encore aux suggestions de l'ennemi. Mais enfin ayant demandé à Dieu le courage et la force qu'il ne possédait pas lui-même, il se présenta, pour la troisième fois, chez les Capucins, en 1690, et s'y fixa pour de bon.

Dès lors, il résolut de devenir un saint, coûte que coûte. Aussi ses rapides progrès dans la pratique des vertus religieuses furent-ils pour ses supérieurs comme pour ses frères un grand sujet d'admiration. Jamais l'on ne vit religieux plus humble et plus obéissant. Pendant quelques années, il eut à soutenir de terribles tentations contre la sainte vertu; néanmoins par un recours perpétuel à la Reine des anges, par une prière incessante à Jésus crucifié, il triompha pour toujours de ce genre d'épreuve.

Voulant connaître à fond l'esprit qui l'animait, ses supérieurs, à leur tour, ne le ménagèrent pas. Le Provincial lui adressait en présence de toute la communauté de sévères réprimandes, le traitait d'orgueilleux, d'hypocrite et lui infligeait de dures pénitences. Mais lui, loin de s'excuser, acceptait ces humiliations, faisait ces pénitences et restait bien persuadé qu'on l'épargnait encore.

A sa première messe, il ne put contenir les flammes du divin amour dont son cœur était embrasé, les larmes inondèrent son visage, et après la consécration, à la vue de tous les assistants, il fut ravi en extase.

Destiné à la prédication, il commença son ministère au bourg de Saint-Georges, en 1702. Il s'y était préparé de son mieux, avait même écrit son carême avec le plus grand soin, mais

dès qu'il fut en chaire, la mémoire lui fit défaut, il resta court au milieu de son premier sermon, et bon gré mal gré il fut obligé de descendre. Aux heures des autres instructions il remonta en chaire, mais le malheureux prédicateur fut chaque fois forcé d'en redescendre, sans avoir pu terminer son discours.

Abandonnant son Carême, il s'en retourna donc à sa communauté, tout triste et tout affligé de se voir un serviteur inutile. Mais le bon Dieu, qui précisément voulait en faire un instrument de salut pour un grand nombre, ne tarda pas à arranger toutes choses. Un jour dans sa prière, notre Bienheureux entendit une voix qui disait : « Ne crains rien ; je t'accorderai *le don de la prédication ;* désormais tes travaux ne seront plus stériles. » Et à sa question : « Qui êtes-vous ? » sa cellule trembla, et la voix reprit : « *Je suis Celui qui suis ;* tu prêcheras à l'avenir dans un style simple et familier, afin que tous puissent comprendre tes paroles. » Revenu de son ravissement, Ange brûla tous ses sermons, ne voulut avoir d'autres livres que la Bible et le Crucifix et ne monta plus en chaire qu'après s'y être préparé par une longue oraison. A partir de cette époque, il put se lancer sans crainte. Il ne fut d'abord goûté que du peuple. Dans la classe élevée, beaucoup de personnes se moquaient du Missionnaire et de son langage ; mais Dieu se chargea de réduire les railleurs au silence et cela par de terribles leçons.

A Naples, dans la paroisse de Saint-Eloi, on s'était plu à ridiculiser la simplicité du pauvre Capucin. Mais hélas ! après un sermon, celui-ci leur dit avec tristesse : « Mes frères, récitez un *ave Maria* pour l'âme de celui, qui au sortir de cette église, va être frappé d'un terrible accident. » Et de fait, tout à coup, un homme de loi, très connu dans la ville et chef des railleurs, est frappé d'apoplexie et tombe mort sur le seuil de la porte. Ce châtiment et quelques autres de ce genre suffirent. Pendant trente cinq ans, le Bienheureux put parcourir la Calabre en tous sens, prêcher dans les villes, les bourgs et les hameaux, et partout sa parole ramena au bien une foule de pécheurs. Dans ses missions, il annonçait surtout les fins dernières, parlait de la Passion et érigeait de grandes croix, afin que la présence de Jésus-Crucifié empêchât tout désordre nouveau.

Six mois avant sa mort, le B. Ange devint aveugle, néanmoins il recouvrait tous les jours la vue pour réciter son office et célébrer la sainte messe.

Il rendit son âme à Dieu, le 30 octobre 1739. Le Pape Léon XII le béatifia en 1825.

B. Théophile de Corté

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1676-1740)

Dès l'âge le plus tendre, Blaise de Signori, né à Corté, retraça dans sa conduite les leçons de vertu que lui avaient données ses pieux parents. De très bonne heure, il tourna ses pensées vers la famille franciscaine et, après avoir glorieusement triomphé des affections de la nature, il eut la joie de se consacrer à Dieu, le 21 Septembre 1683. En revêtant l'austère livrée de l'Institut Séraphique, il échangea son nom de Blaise contre celui de Théophile.

Après avoir terminé son noviciat en Corse, sa patrie, il alla achever ses brillantes études à Rome, puis à Naples, où il fut ordonné prêtre.

Cependant le bon Dieu, qui se sert des instruments dociles, voulait faire de grandes choses par son moyen. Aussi l'ayant mené dans une retraite obscure et cachée, proche de Subiaco, il le mit en relation avec le B. Thomas de Cori, qui devait le soutenir, et lui confia la tâche de promouvoir une plus étroite et plus rigide discipline dans les maisons de son Ordre.

Le saint Religieux, justement appelé par les Franciscains le propagateur des admirables couvents de *Ritiro* ou *de retraite*, jugea qu'il devait abonder lui-même dans toutes les vertus auxquelles il exhortait ses frères. Aussi la pauvreté, l'obéissance, la chasteté, la charité, le zèle apostolique et toutes les autres vertus furent de sa part l'objet d'une application constante.

Impossible de rapporter les heureux fruits que sa parole et son exemple produisirent dans la Toscane et dans toute la Corse.

Léon XIII, le 24 Septembre 1895, lui décerna le titre de Bienheureux.

B. Thomas de Florence

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1447)

L'enfant prodigue désabusé trouve, dans tous les siècles, le Père de famille aussi miséricordieux qu'aux jours de la prédication évangélique. L'histoire de notre Bienheureux en est une preuve.

Entré dans l'adolescence, Thomas se laissa aller à la fougue de ses passions et descendit, avec une effrayante rapidité, au fond de l'abîme ; il devint même si mauvais que les jeunes gens de son âge le fuyaient et auraient eu honte d'être vus en sa compagnie. Un riche seigneur florentin, homme profondément pervers, l'associa à ses œuvres de ténèbres. Mais l'aveugle jeune homme reconnut bientôt combien peu on doit se fier à de tels amis, car à l'heure de l'épreuve, le palais de son protecteur ne s'ouvrit plus devant lui. L'ayant rencontré sur une place, ce misérable alla même jusqu'à lui dire : « Si tu désires me voir, viens de nuit, car de jour, j'aurais honte qu'on me vît converser avec toi. »

Thomas, instruit par cette disgrâce et par les avis du P. Ange del Pace, directeur de la société de Saint-Jérôme, ne tarda pas à prendre en dégoût sa vie passée, et à soupirer après des jours plus calmes. A de grands désordres, il faut une grande pénitence : c'est pourquoi il courut chez les Franciscains de Fiésolé. Le souvenir d'une vie scandaleuse avait fait hésiter quelque temps le B. Jean de Stroncone, gardien du couvent, sur la vocation de cet étrange postulant, mais l'avenir dissipa vite ses craintes. Toutes les vertus religieuses resplendirent bientôt dans cette grande âme, qui, dans le bien comme dans le mal, ne savait rien faire à demi. Successivement, il s'appliqua avec un zèle admirable à devenir un saint, à former une multitude de vrais apôtres, à établir ou à consolider l'Observance dans le midi de l'Italie et en Corse, à convertir les Fratricelles du territoire de Sienne et des Etats du seigneur de Piombino, et à faire rentrer dans l'unité de l'Eglise Romaine les Jacobites, répandus dans la Syrie, la Mésopotamie, l'Egypte et l'Ethiopie.

Impossible de rapporter tout ce qu'il eut à souffrir.

Deux fois, les Sarrasins se saisirent de lui, l'accablèrent de coups, le jetèrent dans les fers et le condamnèrent à souffrir toutes les horreurs de la faim ; mais loin de l'abattre, les mauvais traitements ne faisaient qu'exciter son courage. Racheté par des marchands Florentins, il ne fit que continuer sa route et son apostolat avec plus de zèle et d'intrépidité. Retombé entre les mains de ses ennemis, il fut supérieur aux flatteries, aux promesses et aux menaces. Vainement les infidèles le battirent-ils de verges, le tinrent-ils enfermé durant trois mois dans une vieille citerne, vainement lui refusèrent-ils à manger et à boire l'espace de vingt jours : il n'en confessa sa sainte religion qu'avec plus de liberté et de force.

Après tout cela, rien d'extraordinaire si le Seigneur se complut à opérer une foule de merveilles à l'égard ou par le moyen de son fidèle serviteur. En voici quelques-unes qui ne sont pas des moins surprenantes. Pendant que notre Bienheureux gouvernait le couvent de Scarlino, il établit que tous ses religieux se rendraient processionnellement, après Matines, dans le bois voisin pour y réciter les psaumes de la pénitence et y prier jusqu'au matin.

Or une nuit, alors que l'office n'était pas encore terminé, un loup vint devant l'église et se mit à hurler si fort pour appeler des compagnons, que la psalmodie en fut même troublée ; mais aussitôt que la communauté sortit du chœur on vit apparaître autant de loups qu'il y avait de religieux, et ces animaux, devenus doux comme des agneaux, leur firent cortège, se couchèrent à leurs côtés, et ne se retirèrent qu'à l'aurore, après avoir reçu leur bénédiction. Ce miracle, bien constaté, se renouvela toutes les nuits, aussi longtemps que les Religieux furent fidèles à cette sainte pratique. Notre Bienheureux soumit encore au harnais et au frein, un cerf de la forêt qui fut bientôt un excellent serviteur de la communauté.

Le B. Thomas mourut au couvent de Riéti, le 31 octobre 1447, et du fond de sa tombe, il obéit à la voix de son Supérieur. Ses miracles, en effet, retardant la canonisation de saint Bernardin de Sienne, saint Jean de Capistran lui ordonna de n'en plus faire, avant qu'elle ne fût prononcée, et il s'en abstint durant les quatre années exigées. Alors seulement, il répondit de nouveau à la confiance des fidèles, en opérant une foule de prodiges et en leur accordant toutes sortes de grâces et de bienfaits. A la grande joie des habitants de Riéti et des Frères Mineurs, Clément XIV approuva son culte.

B. Julien de Valle

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(XIVe SIÈCLE)

Ce Bienheureux vécut au couvent de Valle, dans l'Istrie qui fait partie aujourd'hui de l'Autriche. Barthélemy de Pise est le premier historien qui fasse mention du B. Julien Cesarelli. Après avoir signalé le couvent de Valle, il ajoute : « En ce lieu repose le saint frère Julien de Valle, dont la fête se célèbre tous les ans. » Wadding et les autres annalistes de l'Ordre, qui font mention de ce Bienheureux, ne nous fournissent pas plus de détails que l'auteur du « Livre des Conformités. » Les traditions locales sont muettes elles aussi. On n'a rien de précis sur la date de sa mort ; cette date est nécessairement antérieure à l'année 1395, époque à laquelle Barthélemy de Pise écrivait son admirable livre.

Le culte du B. Julien remonte au XIVe siècle et n'a pas été interrompu depuis. En 1477, la population de Valle l'avait déjà choisi comme patron, sa fête se célèbre tous les ans, en ce lieu, avec une très grande solennité. En 1793, Pie VI accorda une indulgence plénière à l'occasion de cette fête. Les reliques du B. Julien reposèrent d'abord dans l'Eglise des Franciscains de Valle ; mais les religieux ayant abandonné ce lieu, ces saintes reliques furent déposées dans l'église paroissiale, dans le courant du XIVe siècle.

Le siècle présent a vu la reconstruction de l'église paroissiale de Valle ; et c'est le 16 octobre 1882 que les reliques du Bienheureux ont été solennellement transférées dans le nouvel édifice.

5 NOVEMBRE

B. Raynier d'Arezzo

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1304)

Eclairé de bonne heure sur le néant des choses humaines, ce Bienheureux qui descendait de la noble famille des Mariani, demanda l'habit de saint François aux Frères Mineurs de sa ville natale. Mais il ne voulut devenir que simple frère lai, afin de pouvoir mener dans l'Ordre une vie obscure et toute cachée en Dieu.

Dès son entrée au couvent, il se proposa notre divin Sauveur pour modèle ; aussi fit-il bientôt l'édification de tous, par sa pauvreté, son humilité, son obéissance et sa charité. Ne souhaitant rien plus que la conversion des pauvres pécheurs, il passait des journées entières à demander leur retour à Dieu. Pour cette fin, il s'adonnait à la mortification et à toutes sortes de bonnes œuvres. Ce fut un vrai bonheur pour lui de pouvoir accompagner dans ses courses apostoliques le B. Benoit d'Arezzo, son illustre compatriote, qui donna l'habit de Frère Mineur à Jean de Brienne, empereur de Constantinople, et qui accomplit d'immenses travaux pour l'extension de son Ordre et le bien de l'Eglise.

Le B. Raynier eut encore la joie d'être en relation intime avec le B. Massée, disciple de saint François. Il apprit de cet homme vénérable les circonstances qui avaient accompagné la concession de l'indulgence de la Portioncule, et il en attesta la vérité par écrit.

Plus ce Bienheureux chercha à vivre caché, plus le Seigneur prit plaisir à le faire briller aux yeux de tous. De son vivant, il délivra du malin esprit une foule de possédés et guérit un grand nombre de malades, mais après sa mort, il accomplit encore des miracles plus nombreux et plus extraordinaires. Son corps, préservé de toute corruption, se conserve chez les Conventuels, dans la petite ville de Bourg-Saint-Sépulcre, située près d'Arezzo. Pie VII confirma, en 1802, le culte immémorial rendu au B. Raynier.

Bse Hélène Enselmini

VIERGE, CLARISSE

(1208-1242)

Jeune encore, Hélène donna d'heureux présages de cette haute sainteté qu'elle devait atteindre un jour. Méprisant les joies mondaines, son âme soupira de bonne heure après la solitude du cloître. Aussi, lorsqu'en l'année 1220, notre Séraphique Père passa à Padoue, elle ne manqua pas de lui demander le saint habit des Pauvres Dames.

Une fois religieuse, Hélène se fit remarquer par son amour tendre et affectif envers la Passion du Sauveur, et, ayant saint Antoine pour directeur, elle pratiqua à un degré éminent toutes les vertus de son état.

Dieu, qui a coutume de châtier ceux qu'il aime, n'oublia pas de faire passer sa fidèle épouse par le creuset de la souffrance. Durant seize années entières, Hélène eut à supporter de cruelles maladies, mais au contact de l'épreuve qui donne nos cœurs à Jésus, comme la communion donne Jésus à nos cœurs, elle se transforma de plus en plus en son Bien-Aimé. Au reste, elle fut encore récompensée de sa constance par de mystérieuses visions. D'abord, elle entrevit les magnificences de la Jérusalem céleste, la gloire de tous les élus en général, et celle de saint François en particulier.

S'étonnant de voir plus élevés dans le ciel les Religieux des communautés régulières, que les ermites, dont la vie avait cependant été plus pénible, il lui fut répondu que les religieux ayant vécu sous le joug de l'obéissance, avaient été plus conformes à Notre-Seigneur, qui par obéissance a pris notre chair et subi la mort de la croix.

Cette Bienheureuse fut conviée au banquet des noces éternelles, le 4 novembre 1242. Son corps s'est conservé jusqu'à nos jours exempt de corruption.

6 NOVEMBRE

Bse Félicie Méda

VIERGE, CLARISSE

(1378-1444)

Les parents de cette Bienheureuse mirent tous leurs soins à l'élever dans la crainte de Dieu. Ses progrès dans la vertu furent rapides, mais ceux qu'elle fit dans les études ne le furent pas moins. Bientôt elle posséda la langue latine, outre les connaissances requises dans une personne de sa condition.

Après avoir perdu ses parents et avoir fait vœu de chasteté, elle rompit les derniers liens qui l'attachaient à la terre, en allant prendre l'habit religieux chez les pauvres Clarisses de Sainte Ursule, à Milan.

Dans son nouvel état, cette servante de Dieu se fit surtout remarquer par sa parfaite obéissance, ses rigoureuses macérations et son assiduité à la prière.

Félicie fut éprouvée par de grandes tentations. Le serpent infernal lui apparaissait sous la forme d'un Ethiopien, d'un horrible dragon ou de monstres divers, dont la seule vue la glaçait d'effroi. Accablée de coups et laissée quelquefois agonisante, la Bienheureuse ne perdait pas courage, mais recourait à la prière avec plus de ferveur et finalement l'esprit de ténèbres était bien contraint de s'enfuir.

Vers 1425, les suffrages unanimes des religieuses la nommèrent Abbesse. Dans cette dignité, elle continua à remplir les plus humbles emplois de la maison. Modérée dane le commandement, compatissante envers les faibles et les pusillanimes, pleine de sollicitude pour les malades, et tout-à-fait douce dans la réprimande, elle avait pour maxime de conduire ses filles par la voie de l'amour, plutôt que par celle de la crainte. Aussi, durant son gouvernement, on vit fleurir dans cette communauté une régularité admirable.

Ses sœurs l'affectionnaient comme on peut affectionner la meilleure des mères. Elles auraient voulu l'avoir toujours pour

supérieure. Malheureusement, en l'année 1439, la princesse Baptista de Montefeltro entreprit de fonder à Pésaro un monastère de Pauvres Dames. Or, dit l'annaliste Mariano, « ayant en« tendu parler de la sainteté des Clarisses de Milan, elle obtint « un bref d'Eugène IV, puis elle pria saint Bernardin de Sienne, « alors Vicaire Général de l'Observance, de lui envoyer quelques « sœurs de ce Monastère. Saint Bernardin, pour répondre au « désir de cette pieuse princesse, envoya à la Bse Félicie l'obé« dience qui lui donnait le titre d'abbesse, avec l'ordre d'em« mener à Pésaro sept religieuses, pour y faire la nouvelle fon« dation. »

Cette nouvelle foudroya les pauvres religieuses de Milan et leur douleur fut partagée par les habitants de cette grande ville : tous voyaient s'éloigner avec peine cette belle âme qui avait passé quarante ans dans ce saint monastère. La Bienheureuse ne ressentit pas moins que les autres tout ce qu'il y avait de dur dans cette séparation, mais elle ne laissa rien paraître, et se disposa à faire avec courage la volonté de Dieu.

Au moment de les quitter, elle consola ses filles, les exhorta à pratiquer de plus en plus la pénitence et l'oraison ; puis elle les supplia de lui pardonner ses prétendus scandales. La sainte Abbesse refusa la voiture qui lui avait été envoyée et voulut faire à pied ce long voyage. Partout elle fut accueillie avec des témoignages de bienveillance et de respect, mais c'est à Pésaro surtout qu'elle fut reçue avec de grandes manifestations de joie.

Après avoir formé un bon nombre de religieuses, qui conservèrent toujours son esprit et son zèle pour la perfection, la Bse Félicie alla recevoir au ciel la récompense de ses travaux et de ses vertus. Ce fut le 30 septembre de l'année 1444, à l'âge de soixante-six ans, dont quarante-quatre passés dans la vie religieuse. Elle fut ensevelie dans l'église du monastère et de nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau. Vers l'année 1810, lors de la première suppression des Ordres religieux en Italie, les corps de la Bse Félicie Méda et de la Bse Séraphine Sforza, morte en 1478 dans ce même monastère, furent transférés dans l'Eglise Cathédrale de Pésaro. Le culte de la Bse Félicie a été approuvé par Pie VII et Pie IX.

B. Bernardin de Fossa

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1420-1503)

Cet illustre serviteur de Dieu naquit à Fossa, près d'Aquila, de l'illustre famille Amici. Ses parents l'envoyèrent à Aquila pour étudier les Belles-Lettres, puis à Pérouse où il suivit les cours de droit civil et canonique. C'est à Pérouse que saint Jacques de la Marche lui donna l'habit de Frère Mineur, avec le nom de Bernardin, en souvenir du grand apôtre Bernardin de Sienne, qui venait de s'éteindre à Aquila. Il avait vingt-cinq ans ; une fois revêtu des livrées séraphiques, à l'exemple de Bernardin de Sienne, qu'il prit pour modèle, il fit l'admiration de ses frères, par sa douceur, son humilité, son obéissance, son assiduité à l'oraison et ses effrayantes austérités. Son amour de la pureté était tel, qu'à le voir on eût dit un ange revêtu d'un corps mortel ; en récompense et comme témoignage de cette parfaite chasteté, il s'exhalait de son corps un délicieux parfum de rose et de lys qui fortifiait les malades qui l'approchaient.

Annonçant la parole de Dieu en beaucoup d'endroits, il parcourut l'Italie, la Dalmatie et la Strigonie. Dieu se plut à confirmer sa parole par de nombreux miracles ; Notre-Seigneur lui-même lui apparut un jour, sous la figure d'un pèlerin.

Le B. Bernardin de Fossa mourut au couvent de saint Julien près d'Aquila le 29 novembre 1503, à l'âge de quatre vingt-trois ans. Le B. Vincent d'Aquila vit son âme, environnée de gloire, s'élever vers les Tabernacles éternels. Son corps fut déposé dans l'église du couvent, plus tard il fut transféré à Ocra. Léon XII approuva en 1828 le culte immémorial qui lui était rendu.

S. Didace d'Alcala

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1463)

Didace vint au monde dans le diocèse de Séville. Dès qu'il fut en âge de supporter le joug suave de la pénitence, il alla se mettre sous la conduite d'un prêtre vertueux qui menait la vie érémitique. Néanmoins, se sentant appelé à un genre de vie plus parfait, il se fit bientôt admettre chez les Frères Mineurs, qui habitaient près de Cordoue.

Une fois religieux, il eut un très grand zèle pour la pratique de la Règle et pour l'exercice de l'oraison. Il y puisa le plus tendre amour pour Dieu et pour ses frères.

Rien de plus délicieux pour lui que de partager avec les indigents sa pauvre nourriture. Lorsqu'il se trouvait dans l'impuissance de les soulager, il les consolait par des paroles d'une douceur inexprimable. Souvent repris pour sa trop grande libéralité envers les pauvres, il répondait modestement que l'aumône faite pour l'amour de Dieu est une source de bénédictions. Le Seigneur qui aimait son serviteur, prit finalement sa défense, et les reproches fréquents et les critiques intéressées durent bien faire place aux sentiments de la plus haute vénération. Un jour, en effet, que le charitable frère se disposait à distribuer aux pauvres une corbeille pleine de pain, des religieux mécontents s'approchèrent : « Mais, voyez, leur dit-il, ce sont des fleurs que je porte. » Et de fait, à leur grande stupéfaction, c'étaient bien des fleurs odoriférantes qui étaient sous leurs yeux.

Saint Didace eut une très grande dévotion aux souffrances du Rédempteur, dont il faisait le sujet ordinaire de ses méditations ; à la sainte Eucharistie où il trouva le secret de bien des vertus ; à la très sainte Vierge, qui lui accorda toujours ce qu'il désira.

Il opéra de nombreux miracles ; en voici un accompli près de Séville. Une pauvre femme avait un fils âgé de sept ans, qui dans la crainte d'être châtié pour une faute commise, alla se cacher dans le four et s'y endormit d'un profond sommeil.

Voulant chauffer le four, pour faire cuire le pain, cette femme le remplit de bois et y mit le feu. Mais peu après, entendant la voix de son fils sortir des flammes, elle tombe évanouie. Revenue à elle-même, elle court à travers la ville, folle de douleur, pleurant, se lamentant et conjurant tous ceux qu'elle rencontre de sauver son pauvre enfant. Informé de la triste nouvelle, saint Didace adresse quelques paroles de consolation à cette mère infortunée, l'engage à se rendre de suite devant l'autel de la Vierge, et lui, se rend aussitôt avec son compagnon et une foule de peuple, auprès du four. Après une courte prière, il appelle l'enfant au nom de Jésus et de Marie, et l'enfant s'avance joyeux, à travers les charbons embrasés, et sort du four, sain et sauf, sans la moindre trace de brûlure.

En 1445, quoique simple frère lai, et très opposé à ce choix, saint Didace fut nommé gardien du couvent de Fortaventure, qui était comme le centre de la mission, aux îles Canaries. Certes, il ne trompa pas les espérances des religieux ; il gouverna sa communauté avec une sagesse admirable et, dans les exercices de la dévotion comme dans les labeurs de l'Apostolat, il se montra toujours le modèle de ses frères. Dans son vif désir d'endurer le martyre, il s'embarqua même pour la grande Canarie, où la foi n'avait pas encore été annoncée. Cependant, Dieu avait d'autres vues sur son serviteur : une tempête s'éleva et il fut contraint de revenir à Fortaventure pour y travailler à la conversion des infidèles qui restaient encore.

En 1449, il fut rappelé en Espagne et, l'année suivante, il se rendit à Rome. A son arrivée, il y trouva près de quatre mille Frères Mineurs, accourus de toutes les parties du monde à l'occasion du grand jubilé et de la canonisation de saint Bernardin de Sienne. Mais, bientôt, parmi cette multitude, beaucoup tombèrent malades, et l'on dut établir une vaste infirmerie, dont notre Bienheureux reçut la direction. Impossible de rapporter avec quel zèle, avec quelle vigilance, avec quel bonheur il s'acquitta de cette mission toute de charité. Vainement une grande disette vint-elle désoler la ville à cette époque, toujours les pauvres de l'Ara-Cœli eurent le nécessaire. Didace alla même jusqu'à rendre miraculeusement à la santé un grand nombre d'entre ses malades.

De retour en Espagne, notre Saint passa les dernières années de sa vie à N.-D. de Salceda, donnant l'exemple des plus sublimes vertus et opérant *d'innombrables* miracles.

Il rendit le dernier soupir en pressant le crucifix sur son cœur, et en prononçant ces paroles : « Que vous êtes doux à mon âme, ô bois, ô clous bénis qui eûtes la fortune de porter le Roi et le Seigneur des cieux ! »

12 NOVEMBRE

B. Jean de la Paix

DU TIERS-ORDRE

(1353-1433)

Pise fut la patrie de ce Bienheureux. Tout jeune encore il embrassa la carrière des armes, et offrit ses services à l'un des principaux seigneurs de la cité. Dieu toutefois qui avait jeté sur cette âme généreuse un regard de compassion l'attira à Lui.

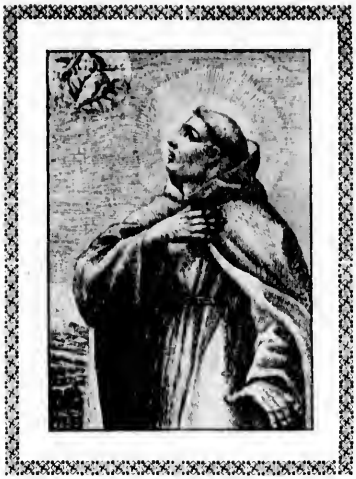
Un jour, infidèles à leur parole, les Florentins se soulèvent en masse, prennent les Pisans au dépourvu et en font un massacre affreux ; Jean, il est vrai, échappe sain et sauf, mais, réfléchissant au danger qu'il vient de courir, il veut se mettre en sûreté et pour l'âme et pour le corps ; il renonce à un brillant avenir, reçoit l'habit du Tiers-Ordre et se livre tout entier à la grande affaire de son salut éternel.

Dès ce moment, il macère son corps par la discipline et par une chaîne de fer cruelle ; il s'adonnne aux œuvres de bienfaisance et de zèle ; il visite les malades, console ceux qui pleurent, et institue l'admirable société des Flagellants, qui devait se maintenir jusqu'à la fin du dernier siècle, et qui avait pour mission spéciale de secourir les pauvres honteux et de porter remède aux misères cachées.

Tel est le genre de vie que pratiqua notre Bienheureux jusqu'au 30 novembre 1433, date de sa mort bienheureuse. Fière de lui avoir donné naissance, Pise lui éleva un magnifique tombeau, et aussitôt commença ce culte ininterrompu auquel le grand Pontife Pie IX donna l'approbation de l'Eglise.

« Seigneur, vous qui avez fait briller le bienheureux Jean, par son esprit de pénitence et son amour pour le prochain, nous sommes vos serviteurs, accordez-nous donc de marcher sur ses traces, de vaincre comme lui nos passions, d'aimer comme lui sur la terre ceux qui sont dans le besoin, afin que comme lui également nous obtenions la glorieuse couronne de l'immortalité. »

(Oraison de l'office.)



B. Gabriel Ferretti

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1385-1456)

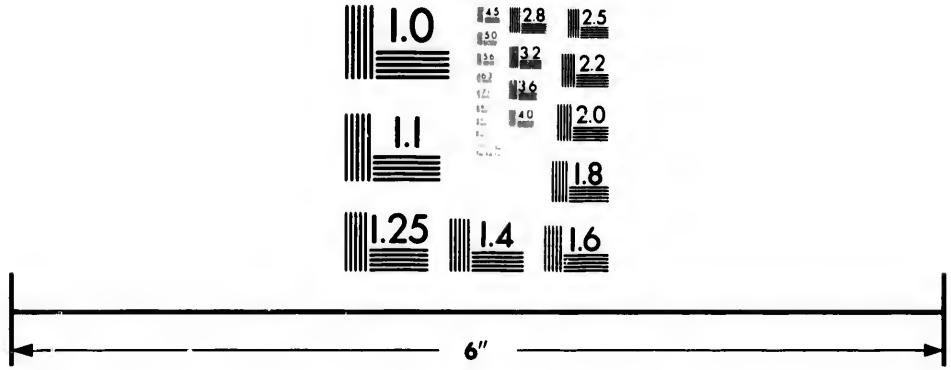
Le B. Gabriel naquit à Ancône de la noble famillle Ferretti. Docile aux leçons de ses pieux parents, il montra de bonne heure les plus heureuses dispositions. Ses progrès furent également rapides dans la science et dans la vertu, aussi fut-il accueilli avec bonheur lorsqu'à 18 ans il vint demander l'habit de saint François aux Frères Mineurs de la province des Marches.

Une fois enrôlé dans cette sainte milice, toute son ambition fut de se faire oublier de tous et c'est avec complaisance que ses biographes nous parlent de son humilité, de sa parfaite obéissance, de son amour de la pauvreté et de son attention scrupuleuse à garder les moindres observances de la Règle. Ordonné prêtre, on l'appliqua au ministère apostolique. Après quinze années de prédication, il fut nommé Gardien à Ancône, dans cette charge il faisait ses délices des offices les plus pénibles du couvent, ses exemples plus que ses paroles portaient ses religieux à la plus parfaite régularité.

En 1443, à la satisfaction de tous, il fut élu Provincial ; ce fut pendant le temps qu'il exerçait cette charge qu'il se rendit en pèlerinage à Assise pour gagner l'indulgence de la Portioncule. En passant à Foligno, il s'arrêta à l'église des Franciscains ; le prenant pour un frère lai, le Père Sacristain lui demanda de servir la messe. Il le fit très volontiers et comme ensuite le Gardien du couvent l'ayant reconnu, faisait des reproches au Sacristain pour avoir manqué d'égards envers un prélat majeur si respectable, le Bienheureux répondit : « Servir une messe est une fonction sublime dont les anges se tiendraient pour très honorés, ne blâmez donc pas ce Père de m'avoir fait cet honneur. »

Le B. Gabriel mourut au couvent d'Ancône le 12 nov. 1456, assisté par le B. Georges d'Albe et par S. Jacques de la Marche. De nombreux miracles illustrèrent sa mémoire, son corps est exempt de corruption. Le Pape Benoît XIV a approuvé son culte en 1753.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 1458
(716) 872-4503

Ste Agnès d'Assise

VIERGE, CLARISSE

(1198-1253)

Au départ de Claire, son illustre sœur, Agnès, la seconde fille de François, se demanda si elle aussi ne pourrait pas suivre la voie de la perfection, s'attacher uniquement à Jésus-Christ, ne connaître et n'aimer que lui seul sur la terre. Ce n'était pas là une émotion naturelle, un mouvement d'enthousiasme, mais une inspiration de l'Esprit-Saint. C'était la voix de Dieu appelant à la solitude cette jeune vierge de quatorze ans. Aussi, seize jours après la fuite de Claire, Agnès s'en va au couvent de Saint-Ange, se jette dans les bras de sa sœur, lui fait part de son inébranlable résolution et promet d'être à l'avenir son inséparable compagne.

Cependant, comme on devait s'y attendre, un orage terrible éclata. En effet, hors de lui-même, le pauvre père des deux fugitives rassemble ses frères et ses parents, leur fait part de sa douleur, et leur demande leur concours pour une affaire où son honneur l'oblige à avoir raison. Tous se lèvent alors et se déclarent prêts à faire respecter les droits méconnus de leur famille ; ils s'arment au nombre de seize et jurent d'arracher Agnès de son couvent. Arrivés devant elle, ils font appel à sa piété filiale, à sa tendresse pour ses parents, ils lui retracent leur désolation et leur désespoir ; ils la conjurent de considérer la faiblesse de son âge et les facilités que lui offre la maison d'Ortolana sa mère pour satisfaire ses goûts religieux. Mais la jeune fille est inflexible dans sa résolution.

Alors, pleins de colère, ces hommes s'écrient : « De quel droit es-tu venue ici ? tu en sortiras sans retard et tu viendras avec nous à la maison paternelle.» — « Non, reprend Agnès, je ne me séparerai pas de ma sœur. » Mais aussitôt ils mettent la main sur elle, la saisissent par les cheveux, la frappent à coups de pieds, la poussent, la soulèvent, et s'efforcent de l'entraîner au plus vite avec une diabolique brutalité. Par bonheur, Claire vient

d'entendre Agnès lui crier : « Venez à mon secours, sœur bien-aimée, ne souffrez pas qu'ils me ravissent à Jésus-Christ, mon Seigneur, » et s'adressant au ciel, elle obtient un miracle. Tout-à-coup les persécuteurs sentent leurs bras robustes plier sous le faible fardeau, ils sont contraints de le déposer. Et puis, c'est en vain qu'ils font appel aux hommes qui travaillent dans la campagne, tous réunis sont incapables de le soulever de terre. Les parents de Favorino, obligés d'avouer leur impuissance, sans vouloir néanmoins y reconnaître un prodige, se mettent à accabler leur victime des plus insultantes railleries. Monaldo, un des oncles d'Agnès, va même jusqu'à prendre son glaive pour l'en frapper ; mais une douleur violente lui saisit le bras et le glaive lui échappe des mains. Enfin, tous finissent par rougir de leurs excès contre une enfant si faible et se retirent pleins de confusion.

Monaldo lui-même reconnaît sa faute, obtient sa guérison et se change en un admirateur sincère des héroïques religieuses.

Agnès, au comble du bonheur d'avoir eu à souffrir pour son divin Epoux, rentre alors au Monastère et se joint à sa sœur pour rendre au ciel les plus vives actions de grâces. François, apprenant la victoire complète de cette jeune vierge, en tressaille, lui aussi, d'une douce allégresse et en bénit grandement le Seigneur. Puis, il conduit les deux sœurs à Saint-Damien, revêt l'héroïque postulante d'un habit très pauvre et la consacre immédiatement au Seigneur.

Dès lors, Agnès se livre à la pratique de toutes les vertus. Son obéissance devient prompte, sa charité inépuisable et son humilité à toute épreuve. Sa dévotion envers l'Enfant Jésus qui la visite et la caresse souvent, est admirable. La ferveur de son oraison la conduisit jusqu'au ravissement et à l'extase. Sa sœur l'aperçut élevée de terre et le front rayonnant d'une triple couronne, qui signifiait sans doute sa triple victoire sur le démon, la chair et le monde.

Le Patriarche d'Assise ne tarda pas à découvrir le riche trésor de vertus caché en cette grande âme. Aussi, lors de la fondation à Florence du Monastère de Monticelli, il n'hésita pas à la placer, malgré sa jeunesse, à la tête de cette communauté qui devint bientôt célèbre. Dans la suite, Agnès fut encore envoyée dans la haute Italie fonder et gouverner plusieurs communautés et jamais elle ne démentit la haute idée qu'on avait de son mérite.

Agnès eut la consolation de se trouver à Saint Damien quand sa chère sœur partit pour le ciel. Bientôt elle fut appelée, à son tour, par l'Epoux céleste, et son âme s'envola joyeuse vers les tabernacles éternels ; ce fut le 16 novembre 1253.

Bse Salomée

VIERGE, CLARISSE

(1201-1268)

Salomée naquit à Cracovie de Lescon V, prince de Pologne ; dès l'âge de trois ans, elle fut fiancée à Coloman, fils du roi de Hongrie. Inspirée du ciel elle n'en fit pas moins de bonne heure le vœu de virginité. L'époque fixée pour ses noces étant arrivée, elle se maria étant âgée de 13 ans à peine, mais le premier jour de leur union, les jeunes époux firent ensemble le vœu de virginité perpétuelle et s'adonnèrent en commun à la prière, à la mortification, aux veilles et à toutes les pratiques de la pénitence. Leurs exemples furent aussi efficaces qu'ils étaient extraordinaires. A la cour, les parures et les divertissements firent place à la prière et aux œuvres de miséricorde.

Devenue reine par l'élection de son mari au trône de Galicie, elle ne profita de son élévation que pour multiplier ses bonnes œuvres. Après 12 ans de cette union plus angélique qu'humaine, Coloman mourut et Salomée, devenue veuve, usa de ses immenses richesses pour secourir les misères les plus cachées, bâtir des maisons aux Frères Mineurs et donner de nouvelles résidences aux Filles de sainte Claire. Quelques années après la mort de son époux, en 1240, ayant abandonné ses Etats à Boleslas, son frère, elle embrassa la Règle des Clarisses au couvent de Zavichost.

Elle vécut ving-huit ans dans le silence du cloître, donnant l'exemple de toutes les vertus. Longtemps elle remplit la charge d'abbesse.

La B. Salomée s'endormit dans le Seigneur, le 17 novembre 1268. Son corps fut, selon ses désirs, enseveli dans l'église des Frères Mineurs de Cracovie, auprès des restes du roi Coloman. Dieu manifesta par des miracles la sainteté de sa servante et Clément X approuva son culte.

Ste Elisabeth de Hongrie

VEUVE,

Patronne des Sœurs

DU TIERS-ORDRE

(1207-1231)

Sainte Elisabeth, nièce de sainte Hedwige de Silésie, cousine de la Bse Agnès de Bohême, tante de sainte Elisabeth de Portugal, de saint Louis d'Anjou et des Bses Cunégonde, Yolande et Marguerite, est assurément l'une des plus grandes gloires de l'Ordre Séraphique.

Fille d'André II, roi de Hongrie, et de Gertrude, duchesse de Carinthie, Elisabeth fut fiancée, à l'âge de quatre ans, au jeune Louis duc de Thuringe, et on l'envoya à cette cour, pour y apprendre les usages d'un peuple dont elle devait un jour être la souveraine.

Là, les vertus de notre Sainte ne tardèrent pas à se développer. Ce qu'elle aimait surtout, c'était d'aller visiter et consoler le divin Prisonnier de nos tabernacles. En route, elle portait sur sa tête une couronne d'or, ornée de pierres précieuses, mais à peine dans le lieu saint, elle déposait cette couronne pour ne la reprendre qu'en sortant : « Je ne saurais, disait-elle, paraître avec une couronne éclatante et fastueuse, là où mon Sauveur est couronné d'épines. »

Elle commençait aussi à se dérober le plus possible aux fêtes de la cour, à fuir les longs entretiens, à secourir les pauvres et à se livrer aux œuvres de charité. Par malheur, loin de lui attirer l'estime et l'admiration, tout cela ne fit qu'exciter contre elle l'envie et le blâme des Seigneurs. « Il faut l'envoyer dans un monastère, murmurait quelquefois la princesse Sophie ; elle mène ici la vie du cloître et ne comprend pas la dignité de son rang. »

Elisabeth entendait tous ces propos, elle voyait tous les manques d'égards et de respect que ses serviteurs eux-mêmes se permettaient impunément et son cœur très sensible en souffrait d'une façon cruelle. Un jour pourtant, l'iniquité dut garder le

silence. Le noble cœur du prince Louis comprenait les belles et touchantes vertus de sa future épouse, et lorsqu'il aperçut tout le monde contre elle, il se rangea hautement de son côté. En 1221, à l'occasion de son mariage, il fit déployer une magnificence extraordinaire, voulant montrer par là combien il estimait les qualités incomprises de sa sainte compagne et combien il méprisait les injures dont elle avait été trop longtemps la victime.

Dans l'affliction, Elisabeth ne s'était pas laissé abattre, dans la prospérité elle ne se laissa pas non plus éblouir. Elle redoubla ses austérités et ses prières et s'acquitta parfaitement de tous ses devoirs d'état. Les deux saints époux, bien faits pour s'entendre et pour marcher à pas égal dans le chemin de la vertu, se portèrent toujours la plus vive affection. Trois enfants, que le ciel leur envoya, vinrent encore les unir davantage et augmenter leur bonheur.

En ce nouvel état de choses, sainte Elisabeth pouvait donc suivre à son aise les désirs de son tendre cœur, pratiquer le bien sous toutes ses formes. Et certes, elle en profita. Une inépuisable charité, pour les membres souffrants du Sauveur, devint la vertu caractéristique de l'illustre princesse.

Un jour un malheureux se présente à elle, la tête couverte de plaies hideuses, elle le tire à part, lui coupe les cheveux, lave ses ulcères, y applique quelques remèdes et lui permet de reposer quelques instants sur son sein sa tête abattue par la souffrance. Aperçue par quelques femmes de sa suite et reprise assez âprement, elle ne répond à leurs reproches que par un sourire des plus gracieux. Le Jeudi-Saint, elle lavait humblement les pieds à douze pauvres, et leur donnait ensuite une abondante aumône. En ce même jour, elle réunit une fois plusieurs lépreux, leur lava les pieds et les mains et baisa leurs plaies avec tendresse. En 1225, pendant que le duc de Thuringe était en Italie, une famine s'étant fait sentir en Allemagne, Elisabeth considéra comme son devoir de venir en aide aux besoins de tous et de ne laisser aucune infortune sans secours. Elle prit à sa charge des familles entières, fit construire plusieurs hospices et distribuer des sommes énormes pour fournir le nécessaire à tous ses sujets, sans exception.

Tant de générosité aurait dû gagner tous les cœurs à la charitable princesse ; or, ce fut le contraire qui arriva. A son retour, le duc fut assiégé des plaintes de ses divers administrateurs ; à les entendre, Elisabeth l'avait ruiné par ses aumônes indiscrètes. « Mon château est encore debout, leur répondit le prince ; laissez ma sœur (c'est ainsi qu'il appelait sa sainte épouse) continuer ses bonnes œuvres ; le pain ne manquera pas, tant que nous lui permettrons de venir en aide aux malheureux. » En effet, Dieu se

plut à approuver même par ses prodiges l'inépuisable charité de sa fidèle servante. Un jour qu'elle descendait à Eisenach portant dans son manteau du pain, de la viande et d'autres provisions pour les pauvres, elle se trouva tout-à-coup en face de son mari, qui revenait de la chasse. Etonné de la voir ployant de la sorte sous le fardeau, le prince voulut voir ce qu'elle portait, il ouvrit son manteau, mais il n'y avait plus que des roses blanches et rouges, les plus belles qu'il eût vues de sa vie. Une autre fois, elle donne un bain à un pauvre lépreux, lave ses plaies avec soin, et le couche dans le lit même du duc. Celui-ci, arrivant contre toute attente, apprend bien vite ce qui se passe et s'élance vers sa chambre à oucher : un homme en effet s'y trouve, mais il n'a pas de lèpre, une douce lumière environne son front, une majesté ineffable se reflète sur chacun de ses traits ; il repose sur une croix, des clous retiennent ses pieds et ses mains, c'est le lépreux chargé des fautes du peuple, le Fils unique de Dieu abaissé jusqu'à l'humiliation du Calvaire. A ce spectacle, Louis de Thuringe demeure sans parole ; et tombant à genoux, il comprend, mieux que jamais, la merveilleuse sainteté de son épouse.

Sa sollicitude pour les pauvres volontaires ne fut pas moindre. Les Frères Mineurs surtout trouvèrent en elle la plus dévouée des protectrices. Elle leur bâtit un couvent, choisit parmi eux son directeur et suivit scrupuleusement les règles du Tiers-Ordre. Pour lui témoigner sa reconnaissance, François d'Assise lui envoya son pauvre manteau qu'elle conserva comme le plus précieux des trésors. Cependant Elisabeth était trop chère au Seigneur, avant de terminer sa carrière elle devait boire à la coupe de toutes les amertumes. Ce fut une cruelle séparation d'avec son époux partant pour la croisade ; ce fut la foudroyante nouvelle de la mort de ce prince ; ce furent les bassesses de Henri, son beau-frère, qui la chassa du palais ; ce furent enfin l'ingratitude et la cruauté des habitants d'Eisenach qui lui fermèrent leur porte et l'obligèrent à se refugier dans une étable. Des moqueries, des injures et des coups, voilà ce qu'on lui rendit pour ses libéralités ; mais elle voulut en bénir le ciel et lorsque à minuit les Franciscains sonnèrent Matines elle alla leur demander un *Te Deum* d'actions de grâces !

La justice, il est vrai, ne se fit pas attendre. Les enfants de la sainte virent leurs droits reconnus et elle-même fut rétablie dans ses Etats. Mais c'était trop tard, elle avait entrevu le bonheur d'une vie humble et obscure et ne voulut plus en mener d'autre. C'est pourquoi elle passa les dernières années de sa vie à Marbourg dans une humble cabane, près d'un couvent de Frères Mineurs.

Elle mourut le 19 novembre 1231 et fut canonisée en 1236.

Bse Elisabeth la Bonne

VIERGE,

DU TIERS-ORDRE RÉGULIER

(1386-1420)

Elisabeth naquit à Valdsée, ville de Souabe, le 25 novembre 1386 ; ses parents étaient de modeste condition, mais vertueux. Dans son jeune âge, on l'appelait déjà *la Bonne*. A quatorze ans, elle commença à observer la Règle du Tiers-Ordre dans la maison paternelle ; bientôt, avide d'une plus grande perfection, elle se mit au service d'une pieuse Tertiaire. Le démon, jaloux de sa ferveur, lui livra de rudes assauts et Dieu permit qu'elle tombât dans la misère. Après trois années de cette dure épreuve, elle entra dans une maison du Tiers-Ordre Régulier que son confesseur venait d'ouvrir. Là, elle vécut durant trois ans sans prendre de nourriture ; ses austérités ne faisaient qu'augmenter la rage de Satan qui fit sentir à cette douce vierge toute sa fureur. Il l'attaqua de diverses manières ; il la fit passer pour voleuse et alla jusqu'à transporter lui-même dans sa cellule des objets appartenant aux autres sœurs. Quand une visite amena la découverte de ces objets, loin de se disculper, Elisabeth accepta d'être traitée comme coupable, elle souffrit tout sans se plaindre, jusqu'au jour où la supérieure soupçonna la vérité, et lui ordonna de parler. En d'autres circonstances, le démon lui appparaissait sous des formes visibles, soit pour la tenter, soit pour la maltraiter cruellement. Enfin elle fut frappée d'une lèpre horrible et repoussante ; au milieu de ses cruelles souffrances elle goûtait, nous disent les historiens du temps, un bonheur inconnu à la terre, bonheur qu'elle puisait au pied de la croix de son Jésus.

Dieu se plut à montrer combien il avait pour agréable l'héroïsme de sa servante et lui accorda les faveurs les plus signalées. — Elle reçut dans son corps les sacrés stigmates qui n'apparaissaient que par intervalles, bien qu'elle en souffrit sans cesse.

Après une vie si extraordinaire, elle quitta cet exil à l'âge de 34 ans, le 25 novembre 1420.

S. Léonard
DE
Port-Maurice

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1676-1751)

Saint Léonard de Port-Maurice, que saint Alphonse de Liguori a surnommé le *grand Missionnaire du XVIIIe siècle*, eut des parents bien plus distingués par leur piété que par leur noblesse. Leurs trois fils entrèrent dans l'Ordre des Frères Mineurs et leur fille prit le voile dans un monastère.

Pour ce qui regarde notre Saint, il se distingua, dès son enfance, par une piété précoce et une filiale dévotion à Marie. C'était ravissant de le voir s'entretenir avec le bon Dieu, et de l'entendre exhorter ses petits condisciples à la pratique des vertus. A treize ans, il fut envoyé à la Ville Eternelle, pour y suivre les cours du Collège Romain. Là, il se fit remarquer par la vivacité de son esprit et ses succès littéraires, mais surtout per l'innocence et la sainteté de sa vie : l'admirable Louis de Gonzague paraissait de retour dans cette sainte maison.

Voulant à tout prix s'unir étroitement à son Dieu, travailler au salut du prochain, et parvenir de la sorte à une perfection élevée, Léonard de Port-Maurice songea bientôt à se faire religieux. Vainement un de ses oncles fit des efforts incroyables pour le retenir à ses côtés ; ni caresses, ni menaces ne purent arrêter le pieux jeune homme dans son dessein et il alla demander l'habit chez les Observants Réformés, dont il admirait surtout la modestie et l'extrême pauvreté.

Dès son entrée en Religion jusqu'à la fin de sa carrière, il n'eut rien plus à cœur que d'imiter en tout les sublimes exemples de François, son Séraphique Père.

Après avoir fait son noviciat au couvent de Ponticelli, dans la Sabine, Léonard fut rappelé à Rome, au couvent de Saint-Bonaventure, pour s'y livrer à l'étude de la philosophie et de la théologie. Là, il se montra singulièrement attentif à garder les moindres observances de la Règle et des Constitutions. « Si mainte-

nant que nous sommes jeunes, disait-il à ses frères, nous ne tenons point compte des petites choses, et que nous les négligeons de propos délibéré, lorsque nous serons plus avancés en âge, et que nous aurons plus de liberté, nous nous permettrons de transgresser des points plus importants. »

A cette époque, notre Saint s'offrit à Mgr Tournon, qui cherchait des ouvriers évangéliques pour les mener en Chine, mais des obstacles survinrent et il dut renoncer à son projet, épreuve dont il ne put jamais se consoler, et qui devait lui faire dire souvent dans la suite : « Oh moi, je n'ai pas été jugé digne de verser mon sang pour Jésus-Christ ! »

Devenu prêtre, Léonard fut nommé lecteur de philosophie. Mais bientôt une longue maladie, qui défiait tous les remèdes humains, s'étant déclarée, il fit vœu à la très sainte Vierge que, si elle lui rendait la santé, il se consacrerait à l'œuvre des missions et emploierait sa vie entière à convertir les pécheurs. Marie le prit au mot ; sa vocation véritable lui était donc révélée.

Il inaugura son ministère évangélique dans son propre pays : à Port-Maurice, au bourg d'Artallo, à Caramagna et dans quelques autres localités ; mais son prodigieux apostolat dans toute l'Italie ne commença guère avant l'année 1709. C'est alors seulement qu'il entreprit sa campagne ouverte contre l'enfer, et cette campagne dura quarante ans.

Pour assurer les fruits de ses missions, saint Léonard avait dressé un Règlement pour lui et pour les Religieux qui l'accompagnaient. Le voici en abrégé :

Ils devaient garder un jeûne perpétuel et un silence rigoureux, ne coucher que sur des planches ; annoncer, dès le premier sermon, qu'ils vivaient d'aumônes comme leur Séraphique Père ; avoir avec eux un frère lai, chargé de quêter les aliments et de préparer leurs repas ; ne jamais prendre ni viande, ni œufs, ni laitage d'aucune sorte ; ne faire aucune visite, si ce n'est aux malades ; n'aller dîner chez personne, pas même chez l'évêque.

Après les grandes vérités de la Religion, qu'ils prêchaient avec un saint zèle, Léonard de Port-Maurice et ses disciples faisaient ordinairement trois autres sermons. Le premier sur le Saint Nom de Jésus, et lorsqu'ils en montraient toutes les douceurs et toutes les tendresses, les larmes du peuple venaient souvent interrompre leur discours. Aussi, dans les villes où ils avaient prêché, cet adorable Nom était peint ou gravé sur presque toutes les portes.

Le second était sur la très sainte Vierge. « Ce que ne fait pas la crainte de l'enfer et du jugement, disait le saint Missionnaire, je l'obtiens toujours du sermon de Marie, notre divine Mère. » Dans une des processions de pénitence qu'ils organisaient sur le

soir, ils faisaient porter une image de cette Souveraine, sur un char splendidement illuminé, et la faisaient acclamer avec frénésie par un peuple enthousiaste.

Le troisième était sur les pauvres âmes du Purgatoire. Après ce sermon, ils faisaient faire une quête pour elles, et les sommes recueillies étaient distribuées aux prêtres de la ville comme honoraires de messes pour les defunts.

Dans leurs missions, ils devaient encore introduire partout le pieux exercice du Chemin de la Croix, et certes, on peut l'affirmer, saint Léonard en est le propagateur dans le monde. C'est sur sa demande, que les Souverains Pontifes permirent aux Franciscains d'en ériger les Stations, en dehors de leurs églises et des lieux soumis à leur juridiction. C'est à ses instances également que sont dûs les *Avertissements* et les *Décrets* de la Sacrée Congrégation qui règlent ce qui en concerne l'érection et la pratique. Après l'avoir établi dans plus de six cents paroisses, il pouvait bien écrire ces paroles que l'on trouve dans une de ses exhortations : « J'en appelle à l'expérience..... Tous les jours, « j'ai eu l'occasion de constater que là où cette sainte pratique « a été mise en vigueur, on a remarqué aussitôt une amélioration « très sensible dans les mœurs. »

Enfin, saint Léonard et ses disciples devaient réconcilier tous les ennemis et terminer leur mission par la communion générale et la bénédiction papale.

C'est par ces mesures pleines de sagesse que notre Saint opéra un bien immense dans toutes les contrées qu'il parcourut.

Maintenant faisons connaître le théâtre sur lequel saint Léonard exerça son zèle. Ce fut d'abord la Toscane. Il y parcourut successivement plus de 15 diocèses ; ce furent ensuite les autres provinces de l'Italie, il évangélisa Rome, Velletri, Orvieto, Civita-Vecchia, Rieti, Naples, Gênes etc. etc. ; ce fut enfin l'île de Corse qu'il aurait pacifiée tout entière, si une blessure qu'il reçut dans la paroisse d'Isolaccia ne l'avait contraint de retourner à Gênes. Dès son rétablissement, il alla continuer ses missions dans les diocèses de Ferrare, de Bologne, de Ravenne, de Spolète, de Terni etc. etc. — En 1749, sur l'ordre de Benoît XIV, il vint préparer les Romains aux grâces que Dieu devait répandre sur leur ville durant l'année sainte. Tandis que d'ordinaire il prêchait à des foules immenses, cette fois ce fut au Sacré-Collège et au Pape lui-même qu'il adressa la parole. C'est à cette occasion qu'il établit au Colisée les Stations du Chemin de la Croix devenues fameuses.

Saint Léonard partit recevoir la récompense de ses travaux et de ses fatigues au mois de novembre de l'année 1751.

Bse Delphine de Glandèves

VIERGE, DU TIERS-ORDRE

(1284-1358)

Delphine vint au monde sous le beau ciel de Provence. Privée de son père et de sa mère à l'âge de sept ans, elle fut élevée par une de ses tantes, abbesse de Sainte-Catherine-de-Sorbs, au diocèse de Riez.

Volontiers, la sainte enfant eût fait le sacrifice de son immense fortune pour appartenir à Dieu seul, mais le Seigneur lui fit connaître clairement qu'il la voulait dans le monde. C'est pourquoi assurée de l'assistance de la Reine des Anges, elle consentit à épouser Elzéar de Sabran, comme le désirait si fort Charles II, roi de Sicile.

Toutefois, le soir même des noces, elle déclara à son époux qu'elle avait fait vœu de virginité perpétuelle ; elle lui fit ensuite si bien ressortir les avantages de cette vertu que le jeune comte s'engagea à en être, jusqu'à sa mort, le témoin et le gardien fidèle et fit lui aussi le même vœu.

Pour tenir plus facilement leur sainte résolution, ils entrèrent tous deux dans le Tiers-Ordre de saint François. Et dès lors, leur sainteté édifia grandement leur entourage, leur exemple entraîna les autres et bientôt la Religion fleurit dans tous leurs domaines, la paix rentra dans chaque demeure et la charité fit sentir partout sa douce présence. Ils passèrent ainsi quelques années, s'excitant l'un l'autre à la vertu, s'adonnant aux bonnes œuvres et s'affermissant chaque jour dans le bien. Mais un jour, Delphine reçut une nouvelle foudroyante : elle apprit la mort de son époux Elzéar, que le roi de Naples avait envoyé en France pour une importante mission.

La Bienheureuse, perdant ainsi ce qu'elle avait de plus cher au monde, fut en proie à une douleur immense. La crainte que son pieux époux ne fût en purgatoire augmentait encore sa peine. Sous le poids de cette pensée, elle multipliait ses prières et ses aumônes, mais rien ne lui rendait la joie. Par bonheur, Elzéar

lui-même vint la rassurer : « Vous avez tort, Delphine, d'être « ainsi inconsolable de mon absence : eh quoi ! vous plaignez-« vous donc de mon bonheur ? Dieu m'a fait miséricorde, il a « rompu mes liens et je suis dans la société des bienheureux. Et « vous, également affranchie de tout lien terrestre, vous n'avez « plus qu'à servir Dieu le reste de votre vie. »

Excitée à une perfection plus haute par ces paroles de son époux triomphant, elle vendit tous ses biens pour secourir les indigents, fit vœu de pauvreté, foula aux pieds les vanités humaines, échangea ses habits superbes contre de vrais haillons, fréquenta les églises, visita les malades et porta secours à tous ceux qui en avaient besoin. On la vit même, la besace sur l'épaule, parcourir les grandes rues et mendier pour elle ou pour les autres le pain de la charité.

Sa conduite opéra un bien immense à la cour de Naples et parmi la noblesse de la contrée. A la vue de cette femme, naguère dans la splendeur et à cette heure volontairement réduite à un tel genre de vie, une foule de personnes, adonnées aux plaisirs, eurent honte d'elles-mêmes, réformèrent leurs mœurs et embrassèrent l'état religieux.

Mais, si les personnes sages admiraient un tel héroïsme, d'autres la taxaient de ridicule et d'insensée. Plus d'une fois, la servante de Dieu eut à subir des insultes et des avanies indignes, de la part de gens grossiers et sans religion. Heureusement, jamais elle ne s'arrêta aux vains jugements des hommes, aussi persévéra-t-elle jusqu'à la mort dans sa manière de vivre.

L'humilité de la Bse Delphine ne l'empêchait pas de donner fréquemment d'utiles et précieux conseils. Eléonore, sœur de saint Louis d'Anjou et reine de Sicile, profita plusieurs fois de ses lumières ; et à la mort de Robert, roi de Naples, la Bse Sanche ne manqua pas de demander à la bonne comtesse des consolations à sa douleur.

Après avoir ainsi partagé son temps entre la prière, le travail et les bonnes œuvres, durant de longues années, purifiée davantage encore par le martyre d'une maladie de plusieurs mois, la Bse Delphine rendit son âme à Dieu, le 27 novembre 1358. Elle fut inhumée dans l'église des Franciscains d'Apt, près du corps de saint Elzéar.

« Seigneur qui, parmi tant d'autres dons, avez accordé à la Bse Delphine, votre servante, la gloire de la virginité dans le mariage, daignez nous faire participer un jour à la béatitude de celle dont nous célébrons ici-bas la mémoire. »

(Oraison de l'Office de la Bienheureuse.)

B. Raymond Lulle

Martyr,

DU TIERS-ORDRE

(1236-1315)

Ce Bienheureux appartenait à la noble famille des Lulle de Barcelone, qui vint s'établir à Majorque quand Jacques d'Aragon en eut fait la conquête. Né à Palma, il fut appelé de bonne heure à la cour de son souverain. Malheureusement, il s'y livra aux plaisirs et à la débauche plus qu'à la pratique des vertus : il y devint même le lâche esclave de la honteuse volupté.

Toutefois, le Seigneur qui avait de grands desseins sur ce nouveau prodigue, abaissa sur lui un regard de compassion. Un jour il se montra à lui crucifié comme sur le Calvaire et lui dit : « Raymond, suis-moi. »

Raymond, âgé de trente ans et engagé dans les liens du mariage, hésite d'abord : la pauvreté lui fait horreur, les humiliations le font trembler. Mais la tendresse du père pour le prodigue n'a pas de bornes : cinq jours de suite, le Sauveur revient à la charge et il finit par triompher.

Confus de sa propre malice et de la bonté de son Dieu, Raymond se donne à Lui corps et âme. Du consentement de son épouse, il vend ses biens, fait la part de sa famille et la part des pauvres, embrasse le Tiers-Ordre de saint François et quitte son pays avec l'intention de se consacrer tout entier au service de son Vainqueur.

Durant neuf années, il demeura sur une montagne, dans une solitude complète, où il fut favorisé de célestes visions et reçut cette science infuse qui devait lui valoir plus tard le titre de *Docteur illuminé*.

Au sortir de son désert, il remplit sa mission véritable, établissant une foule de couvents où l'on enseignait les langues des nations infidèles et composant des livres spéciaux pour la conversion de ces peuples. Il mourut en 1315, à la suite des mauvais traitements que lui avaient infligés les infidèles d'Afrique.

S. Jacques de la Marche

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1391-1476)

Après avoir achevé ses cours d'une façon brillante et obtenu à Pérouse le titre de docteur en droit canonique et civil, Jacques de la Marche parvenait au comble de ses vœux en recevant un emploi honorable dans la magistrature de Florence.

Le plus bel avenir s'ouvrait devant ce jeune homme de 24 ans, lorsque Dieu lui inspira tout-à-coup le mépris du monde et le désir irrésistible de la vie religieuse.

Sa première pensée fut de se faire Chartreux, mais le Seigneur, qui l'avait choisi pour la propagation de la Foi et pour la conversion des âmes, dirigea ses pas vers un couvent des Frères Mineurs.

Jacques de la Marche reçut l'habit franciscain à Sainte-Marie des Anges, des mains du bienheureux Nicolas Uzzanio, et alla faire son noviciat au couvent solitaire des CARCERI. Pendant son année de probation, il pratiqua si bien l'obéissance, la pauvreté et toutes les vertus qu'il fit l'étonnement de la communauté et qu'il apparut bientôt comme un parfait modèle de perfection religieuse. Content de trois heures de sommeil, il consacrait le reste de la nuit à méditer les biens futurs, à louer le Seigneur et à se flageller cruellement. C'est alors qu'il mettait cette terrible cotte de mailles de fer, armée de pointes aiguës, qu'un ordre exprès de son directeur fut seul capable de lui faire enlever, vingt ans plus tard. Quant à sa nourriture, c'était à peine s'il prenait un peu de pain et quelques herbes sauvages.

Après sa profession Jacques de la Marche se livra quelque temps à l'étude de la théologie. Ensuite il reçut l'onction sacerdotale et fut institué prédicateur par saint Bernardin de Sienne lui-même.

Aussitôt, il commença son ministère apostolique, qu'il devait poursuivre pendant plus de cinquante ans. Sans se préoccuper

d'aucune considération humaine, il flagellait le vice sous toutes ses formes, il montrait la vertu sous tous ses aspects. Quand les plus vastes églises ne pouvaient contenir les foules, il prêchait sur les places publiques ou en rase campagne, ne se laissant arrêter par aucun obstacle, ni intimider par la puissance ou les mauvaises dispositions de ceux à qui il s'adressait. Par une seule prédication, il convertit trente-six femmes de mauvaise vie, qui réparèrent par de touchants exemples, les scandales d'une existence coupable.

Mais, certes, l'Italie ne fut pas le seul théâtre, sur lequel notre apôtre dût exercer son zèle. Bientôt les princes, les rois et les empereurs firent les plus vives instances pour l'avoir dans leur pays. Jacques de la Marche, délégué, avec les plus amples pouvoirs, contre les Manichéens, les Patarins, les Hussites, les Taborites et les Juifs, par Martin V, Eugène IV, Nicolas V, Calixte III, Pie II, Paul et Sixte IV, partit donc pour évangéliser la Russie, la Norwège, le Danemark, la Bohême, la Hongrie, la Pologne, la Prusse, l'Autriche, la Bosnie, la Transylvanie, la Dalmatie et l'Albanie. Il baptisa au moins deux cent mille infidèles, ramena un nombre incalculable d'hérétiques et de schismatiques au giron de la sainte Eglise, et éteignit pour jamais la funeste secte des Fratricelles, qui venait de reparaître pour la troisième fois. Il fut appelé par le Souverain Pontife au fameux concile de Ferrare qu'on transféra ensuite à Florence. Il aida les empereurs Sigismond et Albert dans l'administration de leurs biens et surtout dans leurs saintes entreprises contre les Turcs. Enfin, comme saint Bernadin de Sienne, saint Jean de Capistran et le B. Albert de Sartiano, il travailla avec un zèle admirable à établir l'Observance dans tous les couvents de l'Ordre qu'il eut à fonder ou à visiter.

A la vue des fruits abondants que recueillit partout cet ouvrier évangélique, on doit croire sans peine ce que nous rapportent de lui les historiens sérieux. Jacques de la Marche était d'une éloquence si nerveuse, si entraînante, qu'il se faisait écouter avec plaisir par ses adversaires les plus acharnés; il connaissait à fond la Sainte Ecriture et la maniait avec une habileté remarquable; il était très-fort dialecticien, de sorte que ses ennemis le redoutaient extrêmement, sans qu'aucun d'eux lui pût tenir tête dans les disputes publiques qu'il avait coutume de provoquer ; enfin, Jacques de la Marche était un saint et un saint que son immense réputation, soutenue par des miracles sans nombre, précédait en tous lieux.

Bien des fois les hérétiques obstinés et les impies sectaires conjurèrent la mort de ce grand apôtre, mais ce que Dieu garde est bien gardé et leur malice tourna toujours à leur confusion

et à leur perte. En Allemagne, ce sont des mets délicieux qu'ils lui présentent, disent-ils, pour le réconforter, mais le Saint fait le signe de la croix sur ces mets, et aussitôt, devant toute une foule, le plat se brise, son contenu se répand à terre, et un chien qui en mange meurt à l'instant empoisonné. — A Prague, les Hussites y vont plus ouvertement : ils promettent de se convertir, mais à la condition qu'il va prendre sous leurs yeux un breuvage empoisonné qui ne lui fasse pas de mal. Le Saint accepte leur proposition, fait le signe de la croix sur la terrible liqueur et la boit jusqu'à la dernière goutte, sans la moindre émotion. — En Bosnie le roi lui-même, tout en se disant fils de l'Eglise Romaine, favorisait secrètement les Manichéens. Le courageux Frère Mineur se dirige vers la cour, et sans se laisser tromper par les belles paroles du prince, lui reproche en face sa duplicité et lui annonce qu'après la mort tragique qui l'attend, il devra rendre un compte terrible de sa fourberie. La reine, froissée de tant d'audace, s'associe encore plus étroitement aux hérétiques, place quatre sicaires sur le chemin, et invite le Saint à venir au palais. Les quatre bandits, sur le point de le mettre à mort, sont comme foudroyés subitement et en proie aux douleurs les plus atroces. Jacques de la Marche ému, obtient leur guérison, continue sa route, va trouver la reine, et lui fait, devant toute la cour, reproche de sa lâche trahison.

Dans ses dernières années surtout, Jacques de la Marche travailla activement à l'œuvre si populaire des Monts-de-piété, que le franciscain Barnabé de Terni avait inaugurée pour protéger les pauvres contre l'usure des Juifs.

L'heure de la récompense sonna enfin pour ce fidèle et infatigable serviteur de la sainte Eglise. A ses derniers moments, il demanda pardon à ses frères des peines qu'il avait pu leur causer, il les exhorta avec zèle à persévérer dans la pure obéissance, dans la stricte observance de leur Règle et, après avoir reçu avec une angélique piété les derniers Sacrements, il s'endormit dans le Seigneur du sommeil des justes, le 28 novembre 1476. Il était âgé de quatre-vingt-cinq ans, et avait passé soixante années dans la vie religieuse.

Saint Jacques de la Marche fut enseveli dans l'église des Frères Mineurs de Naples. Son corps est resté jusqu'à nos jours intact, flexible et exhalant un céleste parfum.

Pour avoir refusé l'Achevêché de Milan durant sa vie, il n'a eu que plus de gloire après sa mort, Benoit XIII le canonisa solennellement, le 10 décembre 1726.

5 DÉCEMBRE

B. Humble de Bisignano

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1582-1637)

Baptisé sous le nom de Luc-Antoine, ce Bienheureux manifesta, dès le premier éveil de son intelligence, les indices de la charité divine qui avait prévenu son cœur.

Particulièrement dévot à la Passion du Rédempteur et à la Sainte Eucharistie, il avait coutume, lorsqu'il travaillait à la campagne, de se mettre à genoux devant quelque croix et d'y méditer longuement sur les souffrances du Calvaire.

A dix-huit ans, comme il recherchait l'état de vie qui serait le plus agréable au Seigneur et le plus sûr pour le bien de son âme, il connut intérieurement que Dieu le voulait dans l'Ordre de François d'Assise, parmi les Frères convers.

Il ne put toutefois répondre à sa chère vocation que neuf ans plus tard, en entrant chez les Observants Réformés de sa ville natale.

Dans sa nouvelle demeure, il ne tarda pas à devenir un modèle achevé de perfection religieuse. A partir de sa profession, il s'attacha si étroitement à Dieu que rien n'était capable de le distraire. Qu'il fût à la quête, au jardin du couvent, au milieu des emplois les plus humbles et les plus actifs, on pouvait le dire avec assurance : sa conversation était toujours dans le ciel.

Sa dévotion spéciale pour la Vierge Immaculée, et les grandes austérités qu'il exerça sur lui-même, pour réduire sa chair en servitude, lui méritèrent une chasteté si sublime qu'à ses manières ont pouvait le prendre bien plutôt pour un ange que pour un homme déchu. Grégoire XV, et plus tard Urbain VIII l'appelèrent à Rome pour jouir de sa présence et de sa conversation. Le séjour de Rome fut fatal à sa santé. On le ramena malade dans sa patrie, où après avoir souffert avec courage, il s'endormit doucement dans le Seigneur, tenant entre ses mains l'image de Jésus crucifié.

8 DÉCEMBRE

LA Conception Immaculée DE LA Très Sainte Vierge

Patronne

de l'Ordre Séraphique

Le culte de la Vierge Immaculée est, pour les enfants de saint François, une tradition de famille. Pendant six siècles, ils se sont montrés les propagateurs et les défenseurs les plus dévoués et les plus fidèles de cette grande prérogative, dont l'année 1854 devait entendre la consolante définition. Qu'il nous soit donc permis de rechercher, dans l'Ordre des Frères Mineurs, quelques-uns des doctes et saints personnages qui ont le plus fait pour l'Immaculée Conception de leur Mère, pour le triomphe complet de ce qu'on appela bientôt, après la fondation de l'Ordre, l'*Opinion franciscaine.*

Notre Séraphique Père saint François, non content de se placer, lui et son Ordre, sous la protection particulière de Notre-Dame des Anges, statua, en 1219, qu'on célébrerait tous les samedis une messe solennelle en l'honneur de l'*Immaculée* Vierge Marie.

Saint Antoine de Padoue enseigne, dans ses sermons, qu'il n'y eut dans l'âme de Marie aucun sentiment de pénitence, d'amertume, de douleur causé par le péché. Or, le péché originel mérite d'être amèrement pleuré par tous ceux qui en sont atteints. Ainsi donc, ce grand apôtre répandit la doctrine de l'Immaculée, au moins d'une façon implicite et indirecte.

Alexandre de Halès, atteint d'une maladie grave pour avoir enseigné que l'Auguste Mère de Dieu n'avait pas été exempte du péché originel, se rétracta et écrivit un livre en faveur de l'Immaculée Conception sur ces paroles du Cantique : « Vous êtes toute belle, ô ma Bien-Aimée, et il n'y a point de tache en vous. »

Saint Bonaventure, pendant qu'il était Général de l'Ordre, renouvela la prescription du Séraphique Fondateur au sujet de la messe à dire tous les samedis. Il introduisit, dans toute sa

famille religieuse, la fête de la Conception de Marie et ordonna de plus qu'une antienne spéciale fût encore récitée tous les soirs après Complies en l'honneur de cette Auguste Reine.

« Les premières années du XIVe siècle, dit dom Guéranger, virent s'élever la chaire glorieuse de Duns Scot, auquel était réservé d'assigner à son tour, par la méthode scolastique, la place que doit occuper le privilège de Marie dans l'ensemble du dogme catholique. Dès lors la ferveur prit un nouvel essor. . . . . » Scot, en effet, après avoir enseigné cette doctrine à Oxford avec un succès incomparable qui lui valut le titre de Docteur de Marie, *Doctor Marianus*, la fit triompher à Paris contre 200 Docteurs. Au lendemain de cette fameuse discussion publique, les membres de l'Université s'assemblèrent sous la présidence des légats du Saint Siège. Il fut résolu que la doctrine de Scot sur l'Immaculée Conception serait enseignée à la Sorbonne, que la fête en serait célébrée tous les ans avec grande pompe, et que le titre de Docteur subtil serait décerné à Duns Scot. Ce titre glorieux, le Souverain Pontife le confirma au Docteur franciscain dans une lettre qu'il lui écrivit pour le féliciter de sa victoire. Dans ce même siècle, Nicolas de Lyre, Barthélémy de Pise, sainte Brigitte, sainte Elisabeth de Hongrie eurent la même croyance.

Le Pape Alexandre V, de l'Ordre des Mineurs, approuva la doctrine chère à son Ordre. Saint Bernardin de Sienne, saint Jean de Capistran, Pierre d'Aquila, Olivier Maillard, Thomas Illyricus l'enseignèrent au peuple. Sixte V inaugura la fête de la Conception dans l'Eglise Romaine, exhorta tous les fidèles à la célébrer dignement et approuva deux Offices en son honneur. A une époque moins reculée, saint Léonard de Port-Maurice écrivit une lettre fameuse où il témoignait le désir le plus ardent de voir définir ce mystère. Enfin, c'est un fils de saint François par le Tiers-Ordre, c'est l'immortel Pie IX qui porta le décret infaillible, faisant de cette doctrine un article de notre Foi.

Il n'y eut jamais, pour la Famille franciscaine, de jour plus consolant et plus glorieux que le 8 décembre de l'année 1854. Certes, ce fut avec raison que le Général des Observants et celui des Conventuels se présentant devant le Saint Père lui offrirent, l'un le lis d'argent et l'autre le lis d'or, comme étant un faible gage de leur immense gratitude.

Bse Jeanne de Signa

VIERGE RECLUSE,

DU TIERS-ORDRE

(1244-1307)

Il nous reste peu de renseignements sur la vie de cette Bienheureuse. Nous allons simplement reproduire ce que nous rapporte d'elle, un manuscrit sur parchemin qui a pour titre : *Beatæ Joannæ vita et miracula*, Vie et miracles de la bienheureuse Jeanne. Ce manuscrit remonte à l'année 1374.

Jeanne eut pour parents de pauvres cultivateurs, mais Dieu qui se plait à exalter les humbles voulut en faire un instrument de salut pour un grand nombre.

Appliquée de bonne heure à la garde des troupeaux, elle passa ses premières années dans les champs, à converser avec le Seigneur. Parfois elle réunissait autour d'elle d'autres bergers, les entretenait des choses célestes et leur inspirait, avec la haine du péché, l'amour de la vertu. En plusieurs rencontres, sa sainteté fut trahie par des prodiges éclatants. Lorsque un orage survenait, que la grêle et la pluie venaient s'abattre sur la campagne, il lui suffisait de se rapprocher d'un vieux chêne, qu'on voit encore, et son troupeau aussi bien qu'elle étaient toujours épargnés. — Quand l'Arno, grossi par les pluies ou la fonte des neiges, devenait une barrière infranchissable, il suffisait à Jeanne d'étendre son manteau sur le fleuve, et de s'agenouiller sur cette nacelle d'un nouveau genre : elle regagnait ainsi l'autre rive.

A 23 ans, notre Bienheureuse se sentit appelée à une vie de réclusion complète. Elle se fit donc construire une pauvre cellule aux portes de la ville de Signa, embrassa la Règle du Tiers-Ordre, et demeura 40 ans dans ce cachot volontaire. Elle y partagea sa vie entre la prière, la pénitence et l'exercice de la charité. De la sorte elle ramena à Dieu une foule de pécheurs. Après ces 40 ans, Jeanne mourut, et aussitôt les cloches de trois églises voisines sonnèrent miraculeusement, pour annoncer à tous la gloire dont elle jouissait au ciel.

Bse Marguerite Colonna

VIERGE, CLARISSE

(1284)

Cette Bienheureuse eut pour père le Comte Odon, Seigneur de Palestrine. Privée de ses parents dans un âge fort tendre, elle demeura sous la tutelle de ses deux frères.

Cependant un combat des plus terribles lui fut bientôt livré. Les membres de sa famille avaient projeté une union entre elle et le premier magistrat de Rome ; les démarches avaient complètement réussi, il ne manquait plus que l'adhésion de Marguerite. Or celle-ci, découvrant son dédain pour les plaisirs de ce monde et pour les alliances les plus avantageuses, se déclara résolue à n'appartenir qu'au Seigneur. Ce furent alors des colères, des menaces et toutes sortes de mauvais traitements.

Par bonheur, durant ces épreuves, Jacques Colonna, son jeune frère, ne cessa de l'encourager, et la Très Sainte Vierge la consola d'une manière indicible, par trois apparitions merveilleuses.

Ayant fini par triompher, l'humble vierge s'appliqua à la prière et à la mortification avec une ferveur nouvelle. Puis, sous l'inspiration de son divin Epoux, elle se sépara entièrement du monde et se retira avec deux servantes sur la montagne qui domine la cité de Palestrine. Dans la solitude, ces vraies épouses de Jésus-Christ se couvrirent d'un rude cilice, revêtirent un habit fort pauvre et vaquèrent à la contemplation des choses divines et aux exercices d'une vie toute d'austérités et de pénitences. Là aussi, elles supplièrent fréquemment le Seigneur, par l'oraison et le jeûne, de vouloir leur ouvrir enfin un monastère de Clarisses.

Le ciel ne voulait pas encore exaucer cette prière de Marguerite, mais il devait la dédommager immédiatement de ses généreux sacrifices. D'abord saint François lui apparut tenant une croix rouge à la main et cette croix vint s'incruster dans la poitrine de notre Bienheureuse, comme si elle eût voulu pénétrer dans son cœur ; ensuite ce fut le divin Epoux qui déposa

sur sa tête une couronne de lis et qui lui mit au doigt un anneau d'or, en signe de sa céleste alliance ; enfin, en la fête de saint Jean-Baptiste, elle reconnut, parmi les pauvres qu'elle nourrissait, Notre-Seigneur lui-même, accompagné de son glorieux Précurseur.

Cependant, notre Bienheureuse, empêchée d'abord par une grave maladie d'entrer chez les Clarisses d'Assise, revint à la santé. Elle se rendit à Rome, visita le tombeau des Apôtres, et en quittant la cité des Papes, elle regagna sa chère montagne de Palestrine, avec la résolution d'y fonder à tout prix une maison de sainte Claire.

Le cardinal Jacques Colonna exposa au Souverain Pontife les désirs de sa sœur et sollicita la permission d'ériger canoniquement la nouvelle communauté. Le Pape accéda volontiers à cette demande, en exigeant toutefois qu'on suivît dans ce monastère la Règle des Clarisses Urbanistes.

Parvenue ainsi au comble de ses vœux, Marguerite Colonna ne fit que marcher avec plus d'ardeur encore dans le chemin de la perfection religieuse. Aussi, des faveurs nouvelles vinrent bientôt récompenser son amour grandissant. Elle désirait éprouver en son corps les douleurs de son Maître ; elle fut exaucée. Le divin Epoux lui apparut sous la forme d'un roi plein de bonté, mais crucifié pour les crimes des hommes. Aussitôt un ulcère affreux se mit à ronger au côté droit la chair de notre Bienheureuse, et des douleurs indicibles se firent sentir dans tout son corps.

Pendant sept années, la généreuse victime du saint amour demeura ainsi sur l'autel du sacrifice. « Priez Dieu, mes filles, disait-elle à ses compagnes, de ne pas alléger mes souffrances, mais bien plutôt de couper, de tailler, de brûler ici-bas, afin que je ne sois pas confondue dans l'éternité. »

Certes, Marguerite ne devait pas être confondue dans l'autre monde. En effet, pour lui donner le temps de se bien préparer, Notre-Seigneur lui fit connaître à l'avance l'heure de sa mort, lui envoya son frère, le cardinal Colonna, pour l'assister, et vint Lui-même avec la glorieuse Vierge Marie, lui apporter les plus douces consolations.

Ce fut le 30 septembre 1284, que notre Bienheureuse alla s'unir à son Bien-Aimé d'une façon indissoluble.

« Seigneur, vous qui avez embrasé la Bse vierge Marguerite d'un amour si grand pour vous qu'elle s'est montrée admirable dans son mépris du monde, par son intercession accordez-nous de porter notre croix de façon à ne nous attacher qu'à vous seul. » Ainsi soit-il.

(Oraison de l'Office.)

B. Conrad d'Offida

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1241-1306)

Ce Bienheureux vint au monde à Offida, petite ville du diocèse d'Ascoli, dans la Marche d'Ancône. Elevé par des parents chrétiens, il passa son enfance dans une grande dévotion.

A quatorze ans, il entra chez les Frères Mineurs, traversa courageusement les épreuves de son noviciat et se livra ensuite avec entrain à l'étude des sciences sacrées.

Le B. Conrad nous a indiqué lui-même, dans une lettre à un ami, la voie qu'il parcourut constamment depuis son arrivée dans l'Ordre, jusqu'à son départ pour le ciel. « L'homme, dit-il, qui veut arriver à la perfection doit d'abord se dépouiller intérieurement de l'affection à toute créature, et ne vouloir posséder rien autre chose que Jésus-Christ... Il doit, en second lieu, soupirer après les mépris, les humiliations et les opprobres de la part de toute créature. Il doit désirer être dans la désolation, accablé de peines, abreuvé de douleurs et de souffrances en son corps, et surtout d'amertumes en son cœur, pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa très douce Mère. »

Ce Bienheureux obtint d'interrompre ses études théologiques pour suivre longtemps les sentiers d'une vie humble et cachée ; toutefois, plus tard, il fut ordonné prêtre et s'acquitta avec grand fruit du redoutable ministère de la prédication.

En récompense du saint zèle qu'il déploya en ses actions, notre Bienheureux put fréquemment jouir des entretiens de la Vierge, des bons Anges, de son Séraphique Père, du B. Egide d'Assise et de plusieurs autres Saints. Une fois, Marie se présenta à lui portant l'enfant Jésus dans ses bras et lui remit entre les mains ce trésor inappréciable.

Après cinquante années de vie religieuse, ce grand serviteur de Dieu mourut à Bastia, près d'Assise, au cours d'une mission qu'il donnait en ce lieu ; c'était le 12 octobre 1306, il était âgé de soixante-cinq ans.

B. Hugolin Magalotti

ERMITE, DU TIERS-ORDRE

(1373)

Dès l'enfance, ce Bienheureux travailla à comprimer les mouvements déréglés de la nature et à déraciner jusqu'aux moindres défauts qu'il découvrait en sa conduite. Nul passe-temps ne lui fut si agréable que la lecture des Livres Saints. Grave dans sa démarche, prudent dans ses paroles, il étonna vraiment tous ceux qui le connurent.

Resté orphelin, à la fleur de l'âge, il voulut s'engager pour de bon à la suite du Sauveur crucifié. C'est pourquoi il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, et après avoir revêtu l'habit du Tiers-Ordre, il se retira dans un lieu solitaire, pour y vivre en ermite. Là, il réduisit son corps en servitude, par le jeûne et la pénitence, et son esprit, dégagé de toute entrave, put s'élever à la contemplation des choses divines.

Pour lui faire abandonner ce genre de vie, Satan lui livra de longs et de rudes combats ; mais fort de la prière et du secours de Marie, notre Bienheureux déjoua toutes ses ruses et le vainquit complètement.

Par plusieurs années de mortifications et de luttes, il s'amassa de la sorte un vrai trésor de mérites. Aussi, des personnes de tout âge et de tout rang vinrent bientôt solliciter ses prières, recevoir ses conseils et obtenir un soulagement à leurs maux.

Sur son lit de souffrance, le B. Hugolin reçut avec une admirable piété les sacrements de la sainte Eglise, et le 11 décembre 1373, il s'endormit très paisiblement dans le Seigneur.

« O Dieu très clément et miséricordieux, qui avez daigné accorder au B. Hugolin votre confesseur l'amour de la solitude avec la pratique de la pauvreté évangélique, accordez-nous, comme étant vos serviteurs, d'imiter ses exemples afin de partager aussi sa récompense. » Ainsi soit-il.

(Oraison de l'Office.)

23 DÉCEMBRE

B. Nicolas Factor

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1520-1583)

Le B. Nicolas Factor fut l'un des plus grands serviteurs de Dieu que produisit l'Espagne au XVIe siècle. Il avait à peine cinq ans que déjà il jeûnait rigoureusement trois fois la semaine. A l'école, il fit l'admiration de ses maîtres et de ses condisciples par son obéissance, ses succès littéraires et sa ravissante modestie. Un jour qu'il venait de donner sa nourriture à une pauvre femme, un de ses compagnons lui dit : « Que te restera-t-il maintenant pour toi ? » et son charitable cœur fit cette réponse : « Crois que ce déjeûner, donné à cette pauvre femme, me profitera bien plus que si je l'avais pris moi-même. »

Vincent Factor aurait voulu voir son fils entrer dans le commerce ; mais à peine âgé de dix-sept ans, Nicolas venait faire appel aux sentiments de foi de son père et demande la permission de se faire religieux. Puis le 30 novembre 1537, il allait revêtir les livrées séraphiques, aux environs de Valence, chez les Frères Mineurs Observants de Sainte-Marie-de-Jésus. Après son noviciat et sa profession, il fut ordonné prêtre à Valence même. Dès lors, il s'adonna au ministère apostolique. La grâce d'aller évangéliser les infidèles lui ayant été refusée, il travailla sans relâche à convertir les Maures de sa propre patrie ; deux fois, discutant avec ces pauvres aveugles, il s'engagea à se jeter dans une fournaise s'ils lui promettaient de recevoir le baptême dans le cas où il en sortirait sain et sauf, mais chaque fois sa proposition fut rejetée.

Les biographes nous citent une foule de traits qui révèlent qu'il avait reçu le don de pénétrer le secret des cœurs.—C'est un gentilhomme qu'il arrête pour l'empêcher de se pendre, alors que celui-ci pourtant n'a communiqué sa résolution à personne. — C'est une femme qu'il exhorte à la patience et qu'il prie de renoncer à son criminel dessein, alors qu'elle a vraiment l'intention de

se noyer de désespoir. — C'est la victoire de Lépante, qu'il annonce avant que la nouvelle ait pu en parvenir en Espagne.— Enfin c'est l'élection de Sixte V qu'il prédit trois ans à l'avance.

Si notre Bienheureux ramena tant d'âmes au Seigneur, s'il fut favorisé de dons extraordinaires, c'est dans sa vie d'oraison et dans ses incroyables austérités, qu'il faut en chercher la cause. Avant de monter en chaire, il prenait une discipline pour ses propres péchés, une autre pour ceux du prochain et une troisième afin que sa parole portât du fruit.

Vrai disciple de saint François, il avait un très grand amour pour la pauvreté. La Passion du Sauveur lui arrachait des larmes abondantes. Son obéissance était aveugle, prompte et entière. Sa charité envers le prochain n'avait guère de bornes ; il visitait fréquemment les hôpitaux, soignait les malades, pansait leurs plaies, les consolait et leur procurait enfin tous les secours dont il pouvait disposer.

Pourtant, ce furent toujours les lépreux qu'il affectionna d'une manière spéciale. Considérant en leurs personnes le Lépreux de nos Saints Livres, il baisait leurs pieds, leurs mains et leurs plaies avec une tendresse amoureuse.

Ses frères le choisirent plusieurs fois comme gardien, ils l'élurent pour Définiteur de leur Province, et le désignèrent enfin pour confesser les Clarisses de Valence et celles qui habitaient le royal monastère de Madrid. Notre Bienheureux habita assez longtemps des communautés de récollection et en fonda lui-même un grand nombre. Dans ses divers emplois, il produisit un bien immense dans les âmes, et par sa sagesse toute divine et par l'éclat vraiment prodigieux de ses miracles. Car, chose étonnante, au milieu de ses occupations multipliées, Nicolas Factor, se conservait en la présence de Dieu et dans une parfaite tranquillité d'esprit.

Des extases le surprenaient durant la sainte messe, au chœur, en chaire, dans le cloître et quelquefois même dans la rue. Et ces ravissements merveilleux se prolongeaient des heures et même des journées entières : quelquefois ils lui survenaient pendant qu'il distribuait la sainte communion ; alors un autre prêtre venait le remplacer, mais quand ils lui arrivaient au milieu de ses sermons, ses auditeurs étaient finalemeut contraints de se retirer avant que le prédicateur fût revenu à lui-même.

Les biographes nous disent que ce grand serviteur de Dieu fut souvent visité par Notre-Seigneur, par la sainte Vierge, par saint Joseph, saint Jean l'Evangéliste, saint Dominique, saint François.

En 1583, il termina sa carrière dans l'humble couvent de Sainte-Marie-de-Jésus, où il avait commencé sa vie religieuse.

APPENDICE

QU

L
rabl
l'inn
prod
T
voul
pren
duir
qu'a
Tren
et il
ferm
Bien
terri

APPENDICE

QUI RENFERME 1° Quelques Saints ou Bienheureux dont le culte est approuvé par l'Eglise, qui n'ont pas trouvé place dans le cours de l'ouvrage, faute de gravures; 2° quelques fêtes spéciales célébrées dans l'Ordre; 3° quelques noms plus connus parmi les Bienheureux qui possèdent ce titre de temps immémorial, sans avoir cependant de culte explicitement approuvé par l'Eglise; 4° quelques « Vénérables, » c'est-à-dire, quelques personnages morts en odeur de sainteté dont la cause de béatification a été introduite en cour de Rome.

4 JANVIER

Vén. Antoine Pougani

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1536-1589)

Le Vén. Antoine naquit à Venise, en 1536, d'une famille honorable, et reçut au baptême le nom de Marc. Il grandit dans l'innocence et s'appliqua à l'étude, avec un succès qui tenait du prodige ; à dix-neuf ans, il était reçu docteur et nommé avocat.

Toutefois, Dieu l'appelait à une vocation plus parfaite, il le voulait tout à lui; pour répondre à cet appel, notre jeune homme prend à Udine l'habit de saint François, et s'applique à reproduire en lui les vertus du séraphique Père. A cette époque, presqu'aussitôt après qu'il eut prononcé ses vœux, le Concile de Trente étant venu à s'ouvrir, il y fut envoyé comme théologien, et il fut en grand renom parmi les évêques pour sa science et la fermeté de sa foi. Il resta à Trente jusqu'à la fin du Concile. Bientôt après, son zèle trouva un aliment de son goût ; une peste terrible éclate à Venise ; le père Antoine ne quitte plus dès lors

le chevet des malades; infatigable, il court de l'un à l'autre pour les consoler, les préparer à la mort, et qui dira jamais le nombre de pécheurs qu'il convertit dans ces jours de deuil? Aussi le démon ne tarda pas à se venger ; malgré la régularité tout édifiante de sa vie, il fit peser sur lui les plus noirs supçons ; le père Antoine souffrit tout sans se plaindre et sa patience fut si admirable qu'au lendemain de sa complète justification l'évêque disait : entre tous les miracles du père Antoine, je n'en connais pas de plus grand que celui d'avoir supporté sans se plaindre une pareille tempête. Il savait inspirer la même charité chrétienne à ceux qui l'entouraient. Un de ses amis avait résolu de venger la mort de son frère lâchement assassiné ; par ses bons conseils le père Antoine l'amena à pardonner. Une autre fois le bon Père détermina un gentilhomme gravement offensé à donner à son ennemi le baiser de paix.

S'il nous fallait maintenant raconter toutes les merveilles qu'il opéra pendant sa vie, tout un volume ne suffirait pas ; disons seulement qu'il s'appliqua surtout à fonder des congrégations d'hommes et de femmes et que Dieu se plut, pour le récompenser de son zèle, à lui accorder le don des miracles et de prophétie. Il lui arriva plus d'une fois de savoir d'une façon miraculeuse ce qui se passait au loin, ou de connaître les secrets des cœurs. Une religieuse avait des accès de désespoir, elle se croyait damnée et n'osait s'en ouvrir à personne ; le père Antoine lui explique un jour tout ce qui se passait en son âme, prie pour elle et dès cet instant ses craintes disparaissent.

Un jour on vient le trouver à Vicence pour lui demander de prier pour une personne qui se mourait à Venise. « Elle ne mourra pas, répondit-il, cette nuit je lui ai donné la sainte communion. » Quelques jours après, en effet, on reçut une lettre de Venise annonçant que cette nuit-là même la mourante avait reçu miraculeusement la communion et que depuis lors elle était guérie.

A différentes reprises il voulut se retirer dans la solitude, mais toujours les foules se portèrent vers lui, avides de ses conseils, en quête de ses miracles, si bien qu'il fut obligé de revenir au couvent de Barbarano. Là, malade et fatigué, il continua à travailler au bien des âmes pendant trois ans encore, jusqu'au jour où on le ramena au couvent de Vicence, pour mourir le 4 janvier 1589.

A la nouvelle de sa mort, les habitants de Vicence vinrent en foule vénérer ses restes, lui baiser les mains et les pieds, prendre un morceau de ses vêtements. Ses funérailles furent un vrai triomphe. Quatre années plus tard, on l'exhuma pour le placer au pied du maître-autel. Vingt-cinq ans après, en 1614, on

ouvrit le tombeau, le corps était parfaitement intact, et on trouva encore du sang dans les veines.

A l'occasion de ce miracle, une commission fut nommée à Vicence, dans le but de fournir les renseignements relatifs au procès de béatification. Cependant de nouveaux prodiges s'accomplissaient tous les jours, et en 1646, son tombeau était orné de plus de quatre cent cinquante ex-voto, témoignages de la reconnaissance populaire.

10 JANVIER

B. Egide de Lorenzana

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1443-1518)

Ce Bienheureux naquit de parents chrétiens dans la petite ville de Lorenzana, au royaume de Naples. Prévenu dès l'enfance des bénédictions du ciel, on le vit bientôt fuir le monde et se retirer dans une solitude, où le Seigneur ne tarda pas à le glorifier par des miracles. Emues des prodiges que l'on racontait, les foules accouraient vers lui afin de solliciter le secours de ses prières. L'humilité du serviteur de Dieu en est alarmée, et pour voiler sous les dehors d'une vie commune les faveurs du ciel, il quitte sa solitude chérie, et se met au service d'un agriculteur de la contrée. Dans ce nouveau genre de vie, le Seigneur ne cessa point de le favoriser de grâces surnaturelles. Les journées se passaient dans la contemplation, et le labour de ses champs était aussi avancé que s'il y eût consacré la journée entière. Son maître ayant constaté ce prodige, le laissa libre de se consacrer au service de Dieu.

Notre Bienheureux revêtit l'habit de saint François, chez les Franciscains de l'Observance, au couvent de Lorenzana. Sa vie dans cette communauté, sera toute consacrée au travail et aux exercices de la pénitence et de la contemplation.

La vie du B. Egide fut marquée encore par les assauts qu'il eut à soutenir de la part du démon et par les mauvais traitements qu'il en reçut. D'un autre côté, le Seigneur récompensa sa fidélité et son innocence en lui rendant en quelque sorte, sur les animaux, l'empire que l'homme perdit par le péché ; les oiseaux

l'approchaient familièrement, recevaient de sa main leur nourriture et chantaient avec lui les louanges du Créateur. Il mourut à Lorenzana, le 10 janvier 1518, et six ans après sa mort, son corps fut retrouvé intact et flexible comme s'il eût été vivant ; il n'était point étendu dans la position où il avait été placé, mais à genoux, la face tournée vers le Saint Sacrement, et ayant en ses mains la couronne de la sainte Vierge. En 1880, Léon XIII approuva le culte immémorial qui était rendu à ce serviteur de Dieu.

13 JANVIER

Vén. François Ximénès

ARCHEVÊQUE ET CARDINAL, FRANCISCAIN

(1436-1517)

François Ximénès, une des gloires de l'Ordre Séraphique, naquit en 1436 à Torrelaguna, d'Alphonse Ximénès, serviteur dévoué du roi, et de Marie Garzia, femme d'une grande piété ; elle paraît avoir eu de Dieu le don de connaître l'avenir ; en effet son fils était petit enfant encore, que déjà on entendait sa mère répéter souvent : « Où est mon petit cardinal, faites venir ici mon petit cardinal. » Cet enfant, béni du ciel, devait un jour revêtir la pourpre des princes de l'Eglise.

Envoyé à Alcala, le jeune Ximénès y fit de brillantes études, et étonna plus d'une fois ses maîtres par la sagacité de son esprit, et sa précision dans les questions philosophiques les plus obscures. Désirant se créer une position, il partit pour la ville éternelle en 1455. Là, Ximénès devint l'avocat du consistoire ; il montra tant d'éloquence dans cette position si difficile que le Pape lui promit, par une bulle, le premier bénéfice vacant dans l'archevêché de Tolède. De retour en Espagne, Ximénès demanda sa place à l'archevêque de Tolède qui le fit enfermer dans la tour du château d'Uzéda. C'est là qu'un prêtre, comme lui [illegible], lui prédit sa grandeur future : « Mon père, répondit-il [illegible] riant, d'aussi tristes commencements ne présagent pas [illegible] fin. » Six ans après, mis en liberté, il devint le grand [illegible] l'évêque de Siguenza. En peu de temps Ximénès sut gagner le respect et l'affection de tout le monde, tant par la dou-

ceur de son autorité que par la sainteté de sa vie. Mais cette brillante position lui devint à charge, toutes les affaires temporelles dont il avait à s'occuper lui pesaient comme un fardeau ; il sentit renaître en lui son vieil amour pour l'étude des Livres saints, et son attrait pour la vie contemplative. Il sollicita donc l'honneur d'entrer dans l'Ordre des Frères Mineurs. Ses désirs furent exaucés, et après un noviciat, passé dans la ferveur la plus édifiante, il prononça ses vœux dans le petit couvent de Salceda en 1485 à l'âge de 49 ans.

Après quelques années de prière et de solitude, Ximénès devint tour à tour, confesseur de la reine, provincial de la Nouvelle-Castille et enfin archevêque de Tolède. Devenu prince de l'Eglise, il ne se relâche en rien de son austérité et de sa ferveur. Le bon Dieu l'a appelé à l'épiscopat, il en remplira avec zèle les moindres obligations, et dans le choix qu'il fera des ministres sacrés, il sera d'une rigueur et d'une délicatesse extrêmes ; rien ne pourra le faire dévier de sa ligne de conduite : l'honneur de Dieu avant tout. Cependant son extérieur, pauvre et détaché, déplut à quelques-uns ; on porta plainte au Pape de ce qu'il déshonorait la dignité épiscopale par ses vêtements grossiers et rapiécés. Le Souverain Pontife lui ordonna de se conduire extérieurement, soit pour ses vêtements, soit pour sa suite, d'une manière conforme à sa haute position. Cet ordre attrista beaucoup Ximénès, cependant il se soumit sans retard et bientôt sa demeure épiscopale fut digne de son haut rang. On avait blâmé sa pauvreté, on blâma aussi sa splendeur, cependant il ne se troubla point et supporta avec patience et humilité les attaques dont il fut l'objet.

Durant son épiscopat, Ximénès compatit à toutes les souffrances de l'humanité, de sorte qu'on pouvait dire de lui qu'il était le grand aumônier de l'Espagne. Il bâtit plusieurs couvents d'hommes et de femmes, éleva des maisons d'éducation pour les jeunes filles, donna un grand développement aux lettres et aux sciences, fonda l'Université d'Alcala où il appela les professeurs les plus célèbres de l'Europe et d'où sortirent grand nombre de personnages considérables : Ignace de Loyola, fondateur de la société de Jésus ; saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence ; quatorze cardinaux, cinq archevêques de Tolède, plus de trois cents évêques etc. etc..... Il fit publier la bible polyglotte d'Alcala, son honneur et sa gloire. On raconte que lorsque le fils de l'imprimeur vint apporter au vénérable prélat, les dernières pages de la bible traduite, Ximénès s'écria : « Merci, mon Dieu, merci pour m'avoir permis de voir terminer cette œuvre qui a été l'objet constant de ma sollicitude. » Et se tournant vers ses amis il ajouta : « Là est la source de toute vérité

et de toute religion, c'est là et non ailleurs qu'il faut chercher la démonstration du catholicisme et les raisons pour le défendre contre les attaques des impies ; voilà pourquoi j'ai tant désiré pendant toute ma vie et pourquoi je suis si heureux aujourd'hui de contempler l'achèvement de ce bel édifice. »

En l'année 1507, un bref du Pape nommait Ximénès Cardinal d'Espagne, en même temps qu'une lettre du roi lui conférait le titre de grand inquisiteur de Castille et de Léon. Nous ne suivrons pas notre illustre Cardinal, devenu régent du royaume d'Espagne, dans les affaires qu'il eut à régler, dans les dissensions qu'il eut à réprimer, dans les expéditions qu'il dut organiser contre les Maures ; le cadre de notre ouvrage ne nous le permet pas.

Cependant, le grand Cardinal, sentant tous les jours que sa mort approchait, ne songeait plus qu'à se préparer au grand passage de l'éternité. Il montra au milieu de cruelles souffrances le courage d'un martyr et reçut avec piété le sacrement de l'Extrême-Onction ; souvent il pressait sur son cœur un crucifix d'ivoire, en demandant à Dieu pardon pour ses péchés. Les assistants ne pouvaient retenir leurs larmes. Quelques minutes avant d'expirer, il murmura les paroles de David. « Ayez pitié de moi Seigneur, car j'ai mis en vous mon espérance. » Il s'éteignit peu après dans le calme le plus parfait. Il était âgé de 90 ans.

Un mot suffit pour qualifier son rôle public : il fut le plus grand homme d'Etat que l'Espagne ait jamais possédé. Un seul mot suffit également pour caractériser sa vie privée : il demeura jusqu'au bout, disciple de François d'Assise, humble, pieux, austère, recherchant la solitude, tel enfin qu'il nous est apparu au début de sa carrière. L'histoire nous rapporte plusieurs traits qui nous font voir qu'il plaçait sa confiance, pour le gouvernement des affaires publiques, en Dieu seul. « Prier, disait-il, c'est gouverner. » Quand il était en voyage, il méditait souvent et ses méditations avaient en général pour objet la Passion du Sauveur, dont il portait toujours, sur la manche de son habit, le signe rédempteur.

14 JANVIER

Fête du Triomphe du T. S. Nom de Jésus

FAC-SIMILE DE L'IMAGE

COMPOSÉE PAR S. BERNARDIN DE SIENNE

Cette fête a pris naissance chez les Franciscains de l'Observance. Saint Bernardin de Sienne fut le promoteur de la dévotion au Nom de Jésus ; saint Jean de Capistran en fut le défenseur, saint Jacques de la Marche, le B. Mathieu, évêque de Girgenti, le B. Gabriel Ferretti, saint Léonard de Port-Maurice et un grand nombre d'autres saints religieux de l'Observance travaillèrent à l'étendre parmi les fidèles.

Cette fête est appelée *Triomphe du Nom de Jésus*, parce *qu'en ce jour* saint Bernardin de Sienne et saint Jean de Capistran remportèrent une victoire éclatante sur les adversaires de cette

dévotion. En 1427, une discussion mémorable eut lieu à Rome, en présence du Pape Martin V, entouré de tous les Cardinaux. Plus de soixante docteurs s'étaient chargés de démontrer que la dévotion au Nom de Jésus était entachée d'idolâtrie et devait être réprouvée par l'Eglise. Saint Bernardin de Sienne et saint Jean de Capistran confondirent leurs accusateurs et justifièrent si bien cette pieuse pratique que le Pape ordonna une procession solennelle dans Rome, en l'honneur du Nom Sacré de Jésus. La fête en fut établie dans l'Ordre en 1530, et étendue à toute l'Eglise en 1721.

Que les enfants de saint François invoquent souvent ce Nom béni ; ils y trouveront la source des joies les plus pures, le remède à tous leurs maux spirituels, et le soutien le plus inébranlable contre tous les assauts du monde et de l'enfer.

Une indulgence de 50 jours a été accordée par Pie IX à la récitation de cette prière de saint Jérôme Emilien : « Dulcissime Jesu, ne sis mihi judex, sed salvator. Mon très doux Jésus, ne soyez pas mon Juge, mais mon Sauveur. » Une indulgence de 100 jours à ceux qui récitent l'oraison jaculatoire si familière à saint Léonard de Port-Maurice : « Mon Jésus, miséricorde ! » Indulgence de 25 jours chaque fois que l'on invoque pieusement les saints noms de Jésus et de Marie.

Vén. Nicolas Molinari

CAPUCIN, EVÊQUE (1707-1792)

C'est le 10 mars, 1707, que naquit, à Sagonegro, au royaume de Naples, ce grand serviteur de Dieu. Il reçut au baptême le nom de Joseph ; son père Charles Molinari, homme vertueux, veilla sur sa première éducation avec le plus grand soin, et ses biographes nous rapportent que sa mère chrétienne, au cœur noble dans sa pauvreté, le conduisait souvent devant les images de Jésus et de Marie : « Mon fils, lui disait-elle alors, voici Jésus, ton véritable Père, sois-lui fidèle ; voilà Marie, ta Mère bien-aimée, cherche toujours un refuge dans ses bras. »

L'enfant eut soin de pratiquer ces grandes vertus, il ne connut pas les écarts si communs à la jeunesse. Aussi est-ce avec bonheur et sans regret du passé, que, le 25 novembre 1730, à l'âge de 23 ans, Joseph revêtit les livrées séraphiques. Il reçut en religion le nom de Nicolas ; dès lors il se mit à pratiquer toutes les vertus de son état avec une telle perfection, qu'au jour de sa profession, le P. Michel Ange de Mana, le Maître des novices, disait de lui : « Je n'ai jamais vu de novice aussi accompli. » Son ardeur ne devait pas se ralentir. Ses études terminées, il reçut l'onction du sacerdoce avec une humilité admirable et, durant cinq ans, fut employé au ministère apostolique, au couvent de Lauria, distant de Lagonegro de quelques lieues seulement.

Il fut ensuite Maître des novices, puis Gardien à Lagonegro, sa patrie. Partout il prêchait d'exemple, il vivait de pain et d'eau, ne faisait qu'un repas, sa cellule n'avait ni chaise, ni table, il couchait sur la terre nue et travaillait à genoux. Aussi ses prédications portaient-elles des fruits merveilleux. Enfin, Dieu faisait descendre sur lui la rosée de ses faveurs célestes en lui accordant le don des miracles.

Un jour qu'il prêchait sur la place de Sizi, au diocèse de Tursi, le soleil dardait des rayons si ardents que ses auditeurs incommodés étaient forcés de se retirer. A cette vue, le Père Nicolas s'arrête, récite à haute voix un *Ave Maria*, et aussitôt un immense nuage s'étend comme un dais gigantesque au dessus de la foule émerveillée de ce prodige.

Un autre jour, les habitants de Castel-Sarrasin le supplient de leur obtenir de la pluie. — « Priez pour moi pendant trois

jours et vous serez exaucés.» — Au troisième jour la pluie tomba. — A cette époque de sa vie on le rencontre partout dans l'Italie Méridionale, partout missionnaire ardent et écouté, partout où il y a un pécheur à convertir ou un malade à soulager. Micheline Corsetti lui présente son enfant paralytique, le Bienheureux le lui rend guéri. — Livia Piccine, aveugle depuis de longues années, implore le secours de ses prières, il fait sur ses yeux fermés un signe de croix et ses yeux s'ouvrent à la lumière.

En 1778, le Pape Pie VI l'obligea à accepter un évêché ; l'humble religieux se soumit à regret, mais il demeura pauvre, modeste, dévoué à tous, portant partout la semence de la parole, si féconde sur ses lèvres d'apôtre.

Cependant, l'exil de ce glorieux serviteur touchait à sa fin ; épuisé, malade, il voulut encore prêcher, la fête de Noël de l'année 1791 ; son sermon finissait ainsi : « Mes enfants, c'est la dernière fois que vous entendez la voix de votre Pasteur, et que vous le voyez en ce lieu. L'heure approche où je vais vous quitter pour toujours. » Et, en effet, le 18 janvier 1792, il expira en murmurant les doux noms de Jésus et de Marie.

A sa mort, le diocèse de Bovino fut en deuil. Dix heures après son dernier soupir, on fit au bras droit une légère incision et le sang en coula avec abondance. Ce ne fut pas d'ailleurs le seul prodige que l'on eut à consigner. Des aveugles, des sourds, des paralytiques furent guéris par l'intercession du Bienheureux, toujours puissant auprès de Dieu, après sa mort comme pendant sa vie.

Ses funérailles furent célébrées avec pompe, et les miracles qui s'accomplirent pendant la cérémonie en réhaussèrent encore l'éclat.

25 JANVIER

Vén. François de Ghisone

(1832)

François Ghisone naquit dans l'île de Corse, vers la fin du siècle dernier. Ses parents, dépourvus des biens de la fortune, possédaient le plus précieux de tous les trésors, la piété chrétienne. Aussi veillèrent-ils avec un grand soin sur l'âme de leur fils. Leurs efforts ne furent pas inutiles : François croissait en âge et en sagesse. Un coup terrible, qui vint le frapper, ne fit que le fortifier dans sa piété. Il perdit, presque en même temps, son père et sa mère ; ce fut le moyen dont Dieu se servit pour concentrer uniquement vers le ciel toutes les affections de son cœur.

Seul et sans asile, François se retira chez un de ses oncles paternels. Mais il ne retrouva point là l'affection et les conseils maternels. Sa tante n'avait pas même les sentiments d'une femme chrétienne, aussi n'épargna-t-elle pas ses sarcasmes et même ses injures aux pieuses pratiques qu'elle remarquait chez son neveu. Mais François, fortifié par la prière, supportait tout avec une patience héroïque, et les misères de la vie le trouvaient calme, tranquille et inébranlable.

Dieu, touché de tant de ferveur, lui envoya un guide éclairé, religieux d'une grande vertu et d'une prudence consommée, le Père Pierre de Venance, de l'Ordre des Frères Mineurs. Le directeur n'oublia rien pour seconder les heureuses dispositions de son pénitent, et lui prédit sa sainteté future.

Cependant, François languissait au milieu du monde et désirait, de toutes les forces de son âme, cette vie du cloître qui seule convient aux âmes pures, cette vie de prière et de solitude où Dieu semble communiquer de plus près avec ses élus. Sur les conseils de son directeur, il revêtit l'habit de saint François au couvent des Franciscains de Civitella, où, un an après, il prononçait ses vœux solennels. C'est alors qu'il arriva à ce degré de perfection que nous admirons en lui : à l'humilité profonde il joignait la mortification constante, l'obéissance héroïque et par dessus tout l'ardent amour de Dieu. Mais l'humilité fut pour ainsi dire sa vertu de prédilection ; admis au nombre des clercs, et par conséquent destiné aux fonctions sublimes du sacerdoce, il s'alarmait en mesurant la perfection que requiert cette haute dignité. Dès lors, il demanda à Dieu de ne point lui accorder l'honneur du sacerdoce. Ses désirs furent exaucés, car après avoir reçu les

Ordres Mineurs il fut pris d'une maladie incompatible avec le ministère sacerdotal : l'épilepsie.

Que dirons-nous maintenant de ses mortifications ? Les austérités de la Règle et les prescriptions plus sévères encore des couvents de retraite, ne pouvaient suffire à son ardeur. Jeûne continuel, veilles fréquentes, durs cilices, coups de discipline, il ne s'épargnait rien.

L'obéissance, ce nerf des institutions religieuses, était portée chez lui au plus haut degré. Un jour, son supérieur, pour éprouver sa vertu, fit allumer un brasier ardent et dit à notre Vénérable : « Frère François, au nom de la sainte obéissance, je vous commande d'aller vous jeter dans le feu. » Frère François n'hésita pas un instant, et il allait se précipiter dans les flammes si les religieux, qui étaient présents, ne l'eussent retenu.

Tant de sainteté fut récompensée par des grâces extraordinaires. On raconte qu'il fut plusieurs fois ravi en extase devant un tableau de la sainte Vierge. On le vit quelquefois, au milieu des oraisons qu'il prolongeait pendant la nuit entière, environné de lumière, comme si un rayon de la gloire de Dieu avait rejailli jusqu'à lui. Il eut aussi le don des miracles. Sa seule présence rendit la santé à une jeune fille qui se mourait. Un autre jour, prenant dans ses bras un enfant boiteux, il le remit guéri entre les mains de son père.

Enfin pour cette âme d'élite, le moment d'échanger l'exil pour la patrie était arrivé. C'est le 28 janvier 1832, qu'elle s'envola vers le ciel. Voulant pratiquer l'obéissance jusqu'à son dernier moment, François ne rendit le dernier soupir qu'après en avoir reçu l'ordre de son supérieur.

La S. Congrégation s'occupe actuellement de sa béatification et c'est une des premières causes qui vont être achevées en Cour de Rome.

9 FÉVRIER

B. Egide de S. Joseph

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1729-1812)

Le B. Egide naquit à Tarente, province de Naples, de parents pauvres, mais vertueux. L'enfant grandit dans la piété et fit bientôt présager la sainteté éminente à laquelle il devait un jour arriver.

Répondant à l'appel divin qui le sollicitait, notre Bienheureux revêt bientôt l'habit franciscain, en qualité de frère lai. Dans la vie religieuse, Egide apparaît à ses frères comme un modèle accompli de toutes les vertus. Abandon filial au bon plaisir de Dieu, parfaite obéissance, austérités sans nom, pauvreté absolue, charité sans bornes envers le prochain, tendre dévotion envers Jésus-Hostie, sentiments d'amour et de confiance envers la Très Sainte Vierge : telles sont les vertus par lesquelles il édifia la ville de Naples pendant un demi-siècle. C'est dans cette ville en effet que se passa toute sa vie religieuse ; et qui dira jamais le nombre de pécheurs qu'il convertit en remplissant les humbles fonctions de portier et de quêteur ? Le Seigneur se plaisait d'ailleurs à glorifier son serviteur par le don des miracles et de prophétie.

Si les limites de cette notice nous le permettaient, nous pourrions citer ici beaucoup de prodiges qui attiraient à lui des foules qui l'accompagnaient partout dans ses visites aux malades ; les rassemblements devinrent si fréquents, qu'ils éveillèrent l'attention de la police, Egide fut menacé d'un procès. « Un procès contre moi, dit-il, c'est contre vous qu'il faut intenter un procès pour tout le mal que vous faites dans le royaume. » Les juges se le tinrent pour dit.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer au moins quelques-uns des nombreux miracles opérés à Naples par notre Bienheureux.

Une marchande d'œufs, faisant sa tournée ordinaire, glisse et tombe avec tous ses œufs : par bonheur le B. Egide passait par là et en voyant cette bonne femme pleurer sur la perte de ses œufs, il s'approche et lui dit : « Calmez-vous, bonne femme, ce n'est rien, ce n'est rien. » Il se baisse, prend deux coquilles, les joint ensemble et pose le tout dans le panier en disant : « En voilà

un qui est entier. » Il prend ainsi tous les autres et remplit le panier ; le bon frère semblait se jouer avec la puissance divine, tous les œufs étaient entiers, pas une trace de rupture ne paraissait.

Un autre jour, frère Egide, voulant se procurer du poisson, se persuada qu'il trouverait ce qu'il lui fallait dans l'étang du palais royal. En arrivant, les serviteurs lui disent que n'ayant pas pêché, ils ne pouvaient le satisfaire.—«Qu'à cela ne tienne, répond le frère, je me charge de prendre moi-même les poissons. — Et avec quoi les prendrez-vous ? — Avec mes mains. — Allez, dirent les officiers en plaisantant, tout ce que vous prendrez est à vous. » Le Frère les laisse rire et s'en va droit à l'étang, il tire de sa poche un morceau de pain qu'il émiette sur l'eau. Aussitôt les poissons accourent. Celui-ci les examine et quand un lui convient, il l'attire au bord par ces seuls mots : « Pour saint Pascal, » le saisit et le met dans son panier. Il fait sa provision, s'en revient au couvent tout joyeux et laisse les officiers grandement surpris et édifiés.

Le procès de béatification de notre Bienheureux rapporte les guérisons innombrables qu'il opéra dans la ville de Naples ; la nature semblait être à ses ordres. Aussi son influence fut immense comme ses bienfaits. C'est en 1812, au commencement de notre XIXe siècle, que ce digne disciple de saint François échangea les tristesses de l'exil pour les joies de la patrie, il était plus qu'octogénaire. Sa Sainteté Léon XIII l'a béatifié le 21 novembre 1886.

15 FÉVRIER

Translation de S. Antoine de Padoue

(1231-1263-1310-1350)

Le vendredi, 13 juin 1231, vers le soir, saint Antoine rendait son âme à Dieu, dans un faubourg de Padoue, chez les Frères Mineurs qui desservaient le monastère des Clarisses, appelé l'*Arcela*. Il fut décidé que le corps serait transporté à Padoue même, pour être enseveli dans l'église Sainte-Marie, des Frères Mineurs, comme le Saint en avait témoigné le désir. La cérémonie fut fixée au mardi, 17 juin.

Padoue déploya en ce jour toute la splendeur de ses pompes ; toutes les rues étaient pavoisées et jonchées de fleurs. Sur le parcours du cortège, Dieu se plut à semer les prodiges les plus éclatants, afin de glorifier son serviteur · tous les malades qui eurent le bonheur de toucher son cercueil, furent guéris ; ceux-là mêmes qui, en raison de la foule, ne pouvaient approcher, étaient guéris par la seule vue de ses reliques. Aussi bien, ce jour de merveilles, qui se trouvait être un mardi, resta impérissable dans la mémoire des fidèles et le *Mardi* fut dès lors consacré à saint Antoine. Les prodiges se continuant et se renouvelant sans cesse, Grégoire IX ne crut pas devoir différer davantage sa canonisation, cette solennité eut lieu le jour de la Pentecôte 1232, environ un an après sa mort.

A vingt-cinq ans de là, les habitants de Padoue, délivrés de la tyrannie d'Ezzelino, par la protection de notre Thaumaturge, voulurent lui prouver leur reconnaissance. Une église lui fut bâtie sur des proportions assez vastes pour recevoir la multitude des pèlerins ; on employa à l'orner tout ce que l'art de cette époque produisait de plus beau ; le tabernacle du maître-autel était tout entier en pierres précieuses ; des statues de marbre et de bronze ornaient l'intérieur du monument. La construction fut bientôt assez avancée pour qu'on y pût transférer l'*Arche* ou tombeau du Saint.

Cette seconde translation fut fixée au dimanche de Quasimodo de l'année 1263. Saint Bonaventure, alors Général de l'Ordre, se rendit à Padoue pour la solennité. Quand on ouvrit le tombeau, il s'en exhala un parfum céleste qui remplit toute l'église ; les chairs étaient tombées en poussière, mais la langue fut trouvée fraîche et vermeille comme au jour où elle annonçait les miséricordes du Seigneur. Saint Bonaventure la prit respectueusement entre ses mains et, versant des larmes d'attendrissement, il s'écria : « O langue bénie, qui toujours avez loué Dieu et l'avez fait bénir des hommes, on voit maintenant combien vous êtes précieuse devant Dieu. » Elle fut placée dans un reliquaire d'or et conservée comme un trésor inestimable.

Une troisième translation eut lieu en 1310, lorsque les travaux de la Basilique furent entièrement terminés. La cérémonie se fit en présence des membres du Chapitre général et fut présidée par Gonzalve de Valbonne, Ministre général de l'Ordre. Le tombeau du Saint fut transporté au milieu de la grande nef. La Basilique de Saint-Antoine est l'une des plus belles et des plus riches du monde. Dans l'intérieur, on édifia plus tard une magnifique chapelle, plus spécialement consacrée à saint Antoine, et dans laquelle devaient se conserver ses reliques. Dès que cette chapelle eut été achevée, on y transféra le saint tombeau à

l'endroit même où il se voit encore aujourd'hui ; cette dernière translation eut lieu le 15 février 1350.

En 1351, au Chapitre général de Lyon, il fut décrété que la fête de la translation de saint Antoine se célèbrerait dans l'Ordre le 15 février.

21 FÉVRIER

Sainte Angèle de Mérici

VIERGE, DU TIERS-ORDRE

Fondatrice des Ursulines

(1470-1540)

Angèle naquit à Decenzano, petite ville du nord de l'Italie ; sa piété fut si précoce, qu'à l'âge de cinq ans elle se livrait à l'oraison et aux pratiques de la plus rigoureuse pénitence. Dieu qui la destinait à fonder dans l'Eglise un nouvel Institut de vierges, mit dès lors dans son âme un amour singulier pour la virginité ; cette vertu répandait déjà sur toute sa personne un tel parfum de modestie qu'on l'appelait communément la « vierge de Jésus. »

A l'âge de treize ans, ses pieux parents étant déjà morts, elle revêtit l'habit du Tiers-Ordre, et à partir de ce moment on la vit avancer à grands pas dans les voies de la sainteté. Embrassant la haute pauvreté de son Séraphique Père, elle ne voulut plus vivre que d'aumônes, et pour imiter sa vie crucifiée, elle ne cessa de macérer son faible corps par les austérités et les jeûnes ; elle passait quelquefois une semaine entière sans autre nourriture que la divine Eucharistie.

A l'exemple encore de saint François, Angèle voulut faire le pèlerinage des Lieux-Saints et celui de Rome au tombeau des saints Apôtres, opérant partout de nombreux miracles.

De retour à Brescia qu'elle habitait depuis plusieurs années, elle trouva sa nouvelle patrie menacée par les ennemis. Pour fléchir le ciel elle châtie si rudement son corps qu'elle tombe malade, la mort est imminente, lorsque tout-à-coup elle se lève, demande ses vêtements et se plaint amoureusement à son Dieu

de n'avoir pas été jugée digne du ciel. Mais Dieu appelait sa servante à une haute mission à laquelle il l'avait déjà préparée de longue main. Dans une vision elle avait compris qu'elle devait fonder une compagnie de vierges avec la mission d'instruire les jeunes personnes de leur sexe.

Cependant, en attendant le moment de la Providence, Angèle se préparait, et s'exerçait dans la pratique de toutes les œuvres de miséricorde. Le démon voyant avec peine les nombreuses conversions qu'elle opérait, lui livra les plus rudes assauts, jusqu'à se transformer en ange de lumière pour la tromper, la distraire de son oraison, lui inspirer de la vaine gloire. Par son humilité Angèle déjouait toujours ces pièges infernaux.

En 1531, associée à douze jeunes filles, agrégées comme elle au Tiers-Ordre de saint François, la servante de Dieu commença à enseigner la doctrine chrétienne aux petites filles ; sainte Ursule, dans une apparition, l'encouragea à poursuivre son entreprise et lui promit sa protection. Enfin, en 1535, le nouvel Ordre était fondé sous le titre de Compagnie de sainte Ursule.

Le corps de sainte Angèle de Mérici se voit encore à Brescia, préservé de toute corruption et revêtu de l'habit du Tiers-Ordre franciscain.

2 MARS

Vén. Benoît Bacci

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1591-1659)

Dès ses premières années, Benoît se signala par des dons précieux qui le rendaient aimable à tous. Il avait de la pénétration dans l'esprit, de la maturité dans le jugement, de la politesse et de l'affabilité pour tout le monde, une gaieté modeste, toutes qualités qu'ornait une douce piété. Il prit l'habit de saint François au couvent du Mont-Alverne, et durant son noviciat, il montra un zèle parfait pour l'observation de la Règle et, surtout, un grand amour pour la mortification. Après sa profession, on l'envoya à Florence perfectionner ses études. Il aima l'étude avec passion, de sorte qu'il oubliait presque l'enseignement qu'avait donné saint François à saint Antoine : « L'étude me plaît chez les Frères, mais associée à la piété. » Une épreuve, que lui envoya la divine Providence, lui fit comprendre que le savoir sans la piété rend l'homme vain et méprisable. A partir de ce jour, il devint un modèle d'obéissance et de patience, et se montra grand amant de la pauvreté.

Un jour, il était si malade qu'il ne pouvait se remuer dans son lit : les frères lui demandèrent ce qu'il ferait, s'il recevait l'ordre de déloger à l'instant. « Je prendrais un bâton, répondit-il, et je délogerais. » — « Mais, reprit-on, vous feriez une imprudence et vous vous exposeriez à la mort. » — « Eh bien, répliqua-t-il, mon plus grand plaisir serait de mourir en pratiquant l'obéissance. » Il aimait encore à dire, lorsqu'on lui objectait son exagération pour l'obéissance : « C'est mon affaire d'obéir, et celle du supérieur de réfléchir sur ce qu'il ordonne. »

Par esprit de pauvreté, il portait toujours des habits dont les autres ne voulaient plus, et il les raccommodait avec les plus petits morceaux d'étoffe qu'il trouvait dans les rues.

Insatiable de souffrances, il avait demandé à Dieu de ne l'appeler à lui qu'après de longues maladies. Le Seigneur exauça sa demande ; car pendant vingt-cinq ans des maux insupportables, qui ne lui laissaient pas un seul instant de repos, ni le jour, ni la nuit, lui faisaient éprouver des souffrances atroces. Souvent l'excès de la douleur était tel qu'elle le faisait tomber à terre, et alors encore, le P. Benoît étouffait ses gémissements pour ne

pas exciter la compassion des personnes présentes. Malgré ces graves maladies, il accomplissait, tous les ans, les sept jeûnes de saint François, ne mangeant qu'une fois par jour et se contentant de légumes. En tout temps, il avait soin, lorsqu'il trouvait sa nourriture trop savoureuse, d'y verser assez d'eau pour la rendre insipide.

Sa cellule n'avait d'autres ornements que ses instruments de pénitence et quelques sentences tirées des saints Pères.

Tant de pénitences et de vertus lui valurent, de la part du Seigneur, des grâces singulières. Le divin Sauveur lui apparut souvent, tantôt sous la forme d'un petit enfant, assisté de Marie et de Joseph, tantôt dans les douleurs de Gethsemani. La divine Mère vint aussi s'entretenir avec son serviteur dévoué, quelquefois durant plusieurs heures. Benoit fut encore favorisé du don des larmes, du don de seconde vue, et jouit d'une grande puissance sur les démons, qui ne pouvaient voir sans dépit une telle vertu et une telle austérité. Un jour que le Vénérable serviteur de Dieu avait reçu ordre de changer de couvent, on eût dit que l'enfer entier l'avait suivi. On entendit, le jour et la nuit, des hurlements formidables, des tambours et des trompettes. Le toit du cloître fut ouvert, les livres de la bibliothèque dispersés, les lampes éteintes, les meubles brisés ; mais la prière de Benoit chassa la légion infernale. A partir de ce moment, son ombre seule, l'attouchement d'un morceau de son habit, et même la simple invocation de son nom, suffisaient pour mettre le démon en fuite. Benoit fit également plusieurs prédictions qui se réalisèrent.

Il mourut au jour qui lui avait été annoncé depuis longtemps. Ses funérailles eurent lieu au milieu d'un concours considérable, et des miracles se firent autour de son tombeau. Les procès-verbaux rédigés pour la béatification du saint homme contiennent plus de deux cent cinquante miracles, racontés tout au long, de 1661 à 1695. Dans le cloître de Praro, sont conservés des registres où sont relatés plus de mille faits miraculeux arrivés depuis cette époque.

13 MARS

B. Henri, roi de Danemark

DU TIERS-ORDRE

(1418)

Ce prince était fils d'Aquin, roi de Danemark, de Norwège et de Suède. Dès sa plus tendre enfance, le Seigneur lui révéla le néant des grandeurs humaines, et son cœur, détaché de tout ce qui est créé, ne soupira plus qu'après les biens célestes et éternels.

Après la mort de son père et de son frère, le B. Henri resta seul héritier du trône ; mais les grands du royaume ne purent jamais le faire consentir à ceindre la couronne, ni à contracter une alliance afin de perpétuer sa dynastie. Uniquement désireux des seuls biens véritables, le jeune prince s'échappa secrètement de son palais, revêtit l'habit du Tiers-Ordre de saint François, et s'enfuit dans une solitude où il passa plusieurs années dans les exercices de la contemplation et de la pénitence.

Les grands du royaume firent longtemps des recherches pour le retrouver, et ayant fini par découvrir sa retraite, ils le ramenèrent dans sa capitale, le revêtirent des insignes de la royauté et lui rendirent hommage comme à leur souverain.

Peu après, notre Bienheureux s'échappait de nouveau, et revêtu de l'habit de pèlerin, il se dirigeait vers l'Italie, pour visiter le tombeau des saints Apôtres à Rome, et celui de saint François à Assise.

Arrivé à Pérouse, il tomba gravement malade à l'hôpital des pèlerins ; comprenant alors que Dieu allait l'appeler à Lui, il se fit étendre sur la terre nue, reçut pieusement les derniers sacrements, et, après avoir fait connaître son nom et sa qualité, il s'endormit du sommeil des justes, le 15 mars 1418. Au moment de son bienheureux trépas, les cloches de la chapelle de l'hospice et celle de l'église Saint-André sonnèrent d'elles-mêmes, comme pour annoncer la gloire dont il jouissait au ciel. Son corps, revêtu de l'habit du Tiers-Ordre, fut déposé dans l'église paroissiale de Saint-André, où de nombreux miracles s'opérèrent. (La fête du B. Henri se célèbre tous les ans dans cette église, le 13 du mois de mars).

vège et
évéla le
tout ce
ternels.
i resta
purent
tracter
ésireux
tement
çois, et
ans les

es pour
e rame-
oyauté

et re-
visiter
rançois

al des
i, il se
sacre-
lité, il
oment
ospice
comme
s, revê-
pissiale
La fête
13 du

LE DOCTEUR SÉRAPHIQUE SAINT BONAVENTURE

14 MARS

Translation du Séraphique Docteur S. Bonaventure

(1434)

Saint Bonaventure mourut à Lyon le 14 juillet 1274 ; enseveli d'abord dans l'église de son Ordre, il y demeura jusqu'en 1434. A cette date, les Franciscains de Lyon ayant résolu de transférer son corps dans la nouvelle église qu'ils venaient de construire, on ouvrit le tombeau vénéré et le chef du Saint fut retrouvé dans un état de parfaite conservation ; sa langue était aussi vermeille que s'il eût été encore vivant.

C'est le 14 mars 1434 qu'eut lieu cette *translation* dont la mémoire se célèbre en ce jour dans tout l'Ordre Séraphique. Saint Bonaventure fut canonisé solennellement par le pape Sixte IV, qui avait été lui-même Frère Mineur. A cette occasion, l'église, où reposait son corps, dédiée jusque-là à saint François, fut placée sous le vocable de saint Bonaventure. Un siècle plus tard, Sixte V, lui aussi Frère Mineur, plaçait notre Saint au rang des docteurs de l'Eglise.

Le peuple de Lyon eut toujours une singulière dévotion pour le Docteur Séraphique, les jeunes gens de la ville, qui l'avaient pris pour Patron, tenaient à honneur de célébrer sa fête avec le plus grand éclat, et, en ce jour-là, ils s'étaient réservé le privilège de fournir le luminaire. Mais hélas ! l'hérésie devait un jour ravir à cette pieuse cité son précieux dépôt. Au seizième siècle, les huguenots parcourent la France, égorgeant les prêtres et les religieux, profanant les églises, brûlant les monastères, détruisant en un mot tout ce qui rappelait le culte catholique. Acharnés principalement contre les Frères Mineurs de l'Observance, qui s'étaient rendus redoutables à l'hérésie par leur zèle à défendre la foi catholique, ils livrent aux flammes la plupart de leurs couvents et près de deux cents fils de saint François ont alors, en France, l'honneur de verser leur sang pour l'amour de Jésus-Christ et de l'Eglise, son immortelle Epouse.

En l'année 1562, ces hérétiques se rendaient maitres de la ville de Lyon et portaient dans ses murs le deuil et la désolation. Le couvent des Frères Mineurs fut envahi et saccagé, les religieux

expulsés. Le vénérable P. Jacques Goyette, leur supérieur, refusa constamment de révéler aux Calvinistes le lieu où était caché le corps de saint Bonaventure, et pour prix de son courage, il reçut la palme du martyre. Les hérétiques ayant fini par découvrir le corps du saint Docteur, le jetèrent dans le Rhône ; le chef de saint Bonaventure put seul être soustrait à leurs mains sacrilèges. (1)

Cette précieuse et insigne relique du Docteur Séraphique, échappée providentiellement à la rage des disciples de Calvin, fut conservée dans l'Eglise des Frères Mineurs Observants de Lyon ; mais ce trésor disparut dans la tourmente révolutionnaire de 1793, et tous les efforts, tentés depuis pour le retrouver, sont restés jusqu'ici sans résultat. Un bras du Saint, envoyé en Italie avant les ravages du Protestantisme, se conserve encore à Bagnorea, lieu de sa naissance.

15 MARS

Vén. Jean de Maurienne

PRÊTRE, CAPUCIN

(1548-1614)

Le Vénérable Jean de Maurienne était curé de sa paroisse natale quand il sollicita et obtint la faveur d'entrer dans l'Ordre des Frères Mineurs Capucins, au couvent de Saint-Jean de Maurienne. Après avoir fait sa profession solennelle au couvent de Saint-Victor de Milan, il revint en Savoie, au couvent de Chambéry. Il se complut dans les fonctions de sacristain, portier, quêteur, qu'il exerça successivement et qui convenaient à son amour pour la pauvreté et la mortification. Elu ensuite maître des novices, puis Gardien, il passa les dernières années de sa vie dans la charge de Définiteur de sa province.

(1) Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici tout au long la narration du P. Fodéré sur ces événements, elle se trouve dans le Tome Ier de *l'Auréole Séraphique*, page 632 et suivantes, nous engageons nos lecteurs à s'y reporter, ils verront là les circonstances émouvantes qui accompagnèrent cet épisode si douloureux pour l'Ordre de saint François.

L'amour de la retraite et la vertu d'humilité brillent dans sa vie d'un éclat particulier. C'est dans la retraite qu'il obtenait du ciel, par une prière fervente, les lumières dont il avait besoin pour s'acquitter de ses diverses fonctions. Aussi aimait-il à répéter : « Jésus crucifié, voilà toute ma science.»

Souvent, pendant qu'il priait, sa cellule se remplissait tout-à-coup d'une éclatante lumière, et l'on vit plus d'une fois sa tête couronnée de rayons lumineux, tandis qu'il célébrait le divin sacrifice.

Une parole révèlera en quelle estime il tenait la modestie : « N'oubliez pas, disait-il à ses religieux, que vos yeux sont des fenêtres par lesquelles la mort entrera dans votre âme et détruira toutes vos richesses spirituelles. »

Plein de mépris pour lui-même, il n'était pas d'office, si humble fût-il, qu'il ne remplît avec bonheur, même lorsqu'il avait les charges de Gardien et de Définiteur. Il savourait les injures et les afflictions, et il cherchait toujours quelque nouveau moyen de torturer son corps.

Le jour de sa mort lui fut révélé d'avance ; avant d'expirer, il s'étendit sur la terre nue, puis murmurant doucement les psaumes des agonisants, il rendit sa belle âme à Dieu, c'était le 13 mars 1614.

Le corps du Vénérable était encore intact et miraculeusement conservé en l'année 1836, époque où il fut exhumé pour la dernière fois.

16 MARS

B. Torello de Poppi

ERMITE, DU TIERS ORDRE

(1202-1282)

Ce Bienheureux, issu de l'illustre famille des Torelli, naît à Poppi, en Toscane, le 16 mars de l'année 1202. Elevé par ses parents dans la crainte de Dieu, il devient en grandissant un modèle de piété et d'innocence. Malheureusement, il perd ses parents à l'âge de 18 ans. Cette perte ne l'ébranle pas tout d'abord : il prend au contraire la résolution de s'attacher plus étroitement à Dieu par l'abondance de ses aumônes. Mais en

pratiquant ces bonnes œuvres, il oublie la vigilance, si nécessaire à l'inexpérience. Entrainé par des mauvais compagnons, il finit par se livrer à une vie dissolue. Dieu cependant qui a sur cette âme infidèle des desseins de miséricorde, le conduit au repentir.

Un jour étant à jouer à la boule avec ses amis, il entend une voix mystérieuse lui crier : — « Il est temps de sortir du sommeil du vice. » Torello en éprouve une si vive impression, qu'il court à l'instant même à l'Abbaye de Saint-Fidèle, de l'Ordre de Vallombreuse, et se jetant aux pieds du Père Abbé, dom Raynald, il le supplie de l'aider à rentrer en grâce avec Dieu. L'Abbé l'accueille avec bonté, le confesse et lui donne le *Pain des forts*. Intérieurement renouvelé, le jeune converti manifeste bientôt à dom Raynald la résolution qu'il a prise en face du Christ, de se retirer dans la solitude, pour pleurer ses fautes, soit dans l'Ordre des Frères Mineurs, soit sous l'habit du Tiers-Ordre. C'est en effet après avoir embrassé la Règle du Tiers-Ordre, que nous le voyons, quatre ans plus tard, abandonner ses biens aux pauvres de Poppi, et entreprendre une vie de pénitences nombreuses et austères, retiré dans une grotte appelée Avellaneto, et se nourrissant du produit d'un petit jardin qu'il cultivait avec soin.

Le démon, furieux de ses progrès dans les vertus, l'assaille de tentations terribles pendant trente ans. Aussi, vers la fin de sa vie, son corps est tellement macéré par les austérités de tout genre, qu'il se voit forcé d'en adoucir la rigueur. Le Seigneur, en récompense, manifeste la sainteté de son serviteur par de nombreux miracles.

On lui accorde spécialement un grand pouvoir sur les loups. On lui attribue par exemple d'avoir sauvé en 1267 le fils d'une veuve qu'un loup venait de ravir à son affection, d'avoir guéri miraculeusement, en 1260, une personne malade, etc.

Enfin, après avoir passé soixante ans dans la solitude, notre Bienheureux est averti par un ange que dans trente jours, il échangera l'exil contre la patrie céleste.

Il rend son âme à Dieu le 16 mars 1282, âgé de quatre-vingts ans, et les cloches de Poppi, s'ébranlant d'elles-mêmes, annoncent son bienheureux trépas.

Sa fête se célèbre en ce jour dans le diocèse d'Arezzo et en quelques autres diocèses de la Toscane.

néces-
nons, il
i a sur
uit au

entend
u som-
n, qu'il
rdre de
aynald,
L'Abbé
forts.
bientôt
Christ,
t dans
Ordre.
e, que
ns aux
s nom-
laneto,
it avec

ille de
de sa
e tout
gneur,
par de

loups.
d'une
guéri

notre
échan-

-vingts
s, an-

et en

SAINT JOSEPH

Patron de l'Eglise Universelle et Protecteur spécial de l'Ordre Séraphique.

19 MARS

Saint Joseph

Protecteur spécial de l'Ordre Séraphique

Notre siècle a eu le privilège de voir se propager le culte envers saint Joseph d'une façon merveilleuse ; il semble que la sainte Vierge, glorifiée dans l'Eglise entière par la définition du dogme de sa Conception Immaculée, veuille aussi mettre en lumière les vertus et le crédit de son chaste époux ; il semble également que Jésus-Christ, après avoir glorifié sa divine Mère, veuille exalter celui qui eut le glorieux privilège de lui servir de Père et qui veilla avec tant de sollicitude sur les premières années de sa vie mortelle.

L'Ordre de saint François, parmi les Ordres religieux, n'a pas le moins contribué à promouvoir, à travers les siècles, le culte de saint Joseph. Sa fête ne se célébrait pas encore dans l'Eglise Universelle et déjà elle était solennisée dans l'Ordre des Frères Mineurs, depuis l'année 1399. Plus tard le Pape Franciscain, Sixte IV, celui-là même qui établissait la fête de l'Immaculée Conception pour toute l'Eglise, étendait aussi dans le monde entier la fête de son virginal époux. De nos jours enfin, un autre enfant de saint François, le glorieux Pie IX, après avoir défini le dogme de l'Immaculée Conception, a voulu, en 1870, en ce même jour du 8 décembre, rehausser aussi, d'un éclat incomparable, la gloire de saint Joseph, en lui décernant le titre de *Patron de l'Eglise Universelle* et en élevant sa fête du 19 mars au rang des premières solennités liturgiques.

Nous pourrions nommer encore, parmi les Saints les plus dévoués à la gloire de l'angélique Patriarche, saint Bernardin de Sienne qui confirma en chaire, par un miracle, la pieuse croyance de la résurrection en corps et en âme de saint Joseph ; S. Pierre d'Alcantara, qui avec sainte Thérèse, vulgarisa au XVIe siècle la dévotion envers le Père nourricier de Jésus : saint Léonard de Port-Maurice qui fut un des plus zélés et des plus éloquents panégyristes du virginal époux de la Reine des anges.

Les membres du Second et du Troisième Ordre de saint François, ne se montrèrent pas moins empressés que les religieux du Premier Ordre à honorer saint Joseph. Nous ne citons que

sainte Catherine de Bologne et sainte Marguerite, l'illustre pénitente de Cortone : ce serait, en effet, trop long si nous voulions rapporter tous les noms de ceux qui, dans l'Ordre, ont été les fidèles et dévoués serviteurs du Père adoptif de Jésus. A sainte Catherine de Bologne, saint Joseph lui-même vint apporter une coupe d'une matière transparente, lui assurant que c'était le vase dont se servait la sainte Vierge, pour donner à boire à l'Enfant Jésus. — Et Marguerite de Cortone mérita d'entendre Notre Seigneur lui dire : « Il me plaira que tu rendes tous les jours un hommage spécial de louanges au bienheureux et virginal saint Joseph, mon très généreux nourricier, tu le feras en t'entretenant de cette pensée : « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. »

Enfin, c'est à deux religieux franciscains, naufragés sur les côtes de Flandre, que le saint Patriarche lui-même apprit à réciter 7 *Pater* et 7 *Ave* en l'honneur de ses Sept Douleurs et de ses Sept Allégresses : pieuse pratique qui se répandit dans toute l'Eglise.

Le *Martyrologe Séraphique* donne à saint Joseph le titre de « Protecteur spécial de l'Ordre. »

20 MARS

B. Hippolyte Galantini

TERTIAIRE (1620)

Le B. Hippolyte Galantini naquit à Florence en Italie en 1563. Tout jeune encore, il semblait favorisé du don de la parole, car il s'exprimait déjà avec une grande facilité. A l'âge de cinq ans, il rassemblait les enfants du voisinage, montait sur une borne et leur répétait les sermons qu'il avait entendus à l'église. Il savait persuader à chacun tout ce qu'il voulait.

Il n'avait encore que neuf ans, lorsqu'on le jugea digne de faire sa première communion. Depuis ce moment il consacra à la prière plusieurs heures chaque jour ; tout le temps qu'il travaillait auprès de son père, il méditait sur les choses du ciel, et élevait son cœur à Dieu, d'heure en heure, en récitant la salutation angélique.

Notre Bienheureux était arrivé à l'âge critique de la jeunesse, mais le souffle impur des passions ne put arriver jusqu'à lui, tant il était versé dans la prière et la contemplation, barrières infranchissables aux attaques de l'enfer. C'est alors qu'il entreprit de former une société de jeunes gens qui s'occuperaient de l'éducation des enfants pauvres. Quand il exposa ses desseins à ceux qui pouvaient lui venir en aide, il ne rencontra tout d'abord que contradiction et mauvais vouloir ; il eût même désespéré de mener à bonne fin son entreprise, s'il n'eût entendu une voix céleste l'encourager et lui dire : « Courage, Hippolyte, serviteur de Dieu, persévère dans ta bonne œuvre, tu recueilleras bientôt les fruits de ton travail. » Bientôt en effet il trouva un puissant protecteur auprès d'Alexandre de Médicis, archevêque de Florence, qui devint plus tard pape, sous le nom de Léon XI. Dès lors, tout marcha rapidement et la confrérie alla se développant toujours de plus en plus, malgré les tracasseries qu'on lui suscitait encore. La société prit le nom de *Confrérie de la Doctrine chrétienne de saint François.*

Cependant la réputation de la nouvelle confrérie s'était bientôt répandue dans toute l'Italie. Hippolyte était demandé de toutes parts pour en établir de nouveaux centres. Les ducs, les comtes, les évêques l'appelaient à grands cris et partout se fondaient de pieuses maisons où les enfants recevaient une éducation solide et religieuse.

Tout en s'occupant de la perfection d'autrui, Hippolyte ne se négligeait pas lui-même ; il était constamment occupé à fuir toutes les occasions où sa vertu aurait couru le risque de se souiller. Un jour, une femme d'une remarquable beauté vint à lui pour lui donner de l'argent en faveur de ses pauvres et pour s'entretenir quelques instants avec lui du salut de son âme. Le Bienheureux sentit tout-à-coup la séduction de la beauté s'exercer sur lui ; il eut peur et s'enfuit sur le champ, aimant mieux perdre l'argent de ses pauvres que de s'exposer lui-même à une tentation.

Son humilité était telle qu'il avait la ferme conviction d'être le plus grand pécheur du monde. Quand on disait autour de lui, « ce saint homme est un ange envoyé par Dieu sur la terre, » il implorait aussitôt la miséricorde du Très-Haut pour ses nombreuses fautes. — Jamais il ne se fia à ses propres lumières ; il demandait toujours conseil à des hommes pieux et agissait d'après leur avis.

Il lui arrivait souvent d'être plongé dans l'extase ; et ceux qui avaient alors le bonheur de l'approcher, l'entendaient dire : « O Jésus, que vous êtes bon, que vous nous aimez ! » Parfois encore dans son repos il murmurait doucement : « Je dors, mais mon cœur veille et pense à vous, Seigneur. » Une telle vie lui mérita le don de prophétie. Un jour qu'un gentilhomme venait lui demander de prier pour sa femme : « Retournez chez vous, lui dit-il, votre épouse vient de mettre au monde un fils qui sera la joie de votre famille. » L'événement vint plus tard confirmer la prédiction de notre Bienheureux.

Quand Hippolyte ressentit les atteintes de sa dernière maladie, il se soumit sans murmure à la volonté de Dieu. Beaucoup de religieux, de prêtres et de personnes du monde, vinrent lui faire visite et lui demander une dernière fois le secours de ses prières. Il rendit doucement son âme à Dieu le 20 mars 1620. Il était âgé de quarante-six ans. La douleur fut universelle : on le pleura comme un père tendrement aimé. Son tombeau devint un lieu de pèlerinage où s'accomplirent de nombreux et éclatants miracles.

24 MARS

B. Diégo-Joseph de Cadix

PRÊTRE, CAPUCIN (1743-1801)

Le Bienheureux naquit à Cadix, le 29 mars 1743, de parents riches en vertus comme en biens de la terre. Comme d'instinct, l'âme de l'enfant s'ouvrit aux choses du ciel et, tout jeune encore, on remarquait déjà chez lui une piété douce et tendre ; mais hélas! à l'école il fut loin de répondre aux espérances de son père: bégaiement, intelligence lente, mémoire ingrate, tout en lui concourut à décourager ses professeurs, qui le remirent à ses parents. Ce fut une dure épreuve, mais l'enfant ne se découragea pas, et se mit à fréquenter assidûment le couvent des Capucins d'Ubrique. Or, voici qu'un jour, l'enfant dit à son père qu'il voulait être missionnaire Capucin. « Vous missionnaire ! lui fut-il répondu, vous ne savez seulement pas parler. »

Pourtant après de longues résistances, son père le conduit au R. P. Gardien, mais les quelques questions qu'on pose à l'enfant ne servent qu'à prouver son ignorance et ses anciens défauts ; de nouveau il est remis à ses parents. Un tel échec aurait dû le déconcerter ; il n'en fut rien, il se remit dès lors entre les mains de Dieu. Un jour, frappant à la porte du tabernacle, il s'écrie dans un élan de foi sublime : « Mon Dieu, mon Dieu ! enseignez-moi, vous, et j'apprendrai. » Le Seigneur ne pouvait résister plus longtemps, dans une vision il change ses dispositions, lui donne la science infuse, une parole facile ; aussi, quand il tente une nouvelle démarche pour entrer dans l'Ordre, on le reçoit avec plaisir et on l'envoie immédiatement au noviciat de Séville.

Après seize mois et demi d'un fervent noviciat, il fut admis à la profession le 31 mai 1759, le lendemain du jour où il avait accompli sa seixième année. Ses études terminées, il reçut l'onction sacerdotale ; il était prêt pour l'apostolat fécond et prodigieux auquel il allait vouer le reste de son existence.

Toujours humble et modeste, il n'aspirait qu'à se dévouer sans bruit au salut des âmes. Il devait en être autrement, et Notre-Seigneur lui-même, pour vaincre ses hésitations et ses terreurs, lui apparut pour lui dire : « Courage, mon fils, tu prendras place parmi mes Apôtres, et je t'établis prédicateur de mes mystères divins. »

Une autre fois, ce sont trois vierges, radieuses de jeunesse, aux yeux voilés par les larmes, aux vêtements déchirés et portant un lourd fardeau, qui lui apparaissent et lui disent : « Le Seigneur soit avec vous, mon frère, nous sommes les symboles des trois vœux monastiques, défendez-nous ! »

Réconforté par toutes ces grâces, le pieux missionnaire se met à prêcher partout, aux habitants des villes et des campagnes, aux grands et aux petits, dans les églises et sur les places publiques, et aujourd'hui encore, les paroisses et les familles conservent les pratiques qu'il aimait et qu'il conseillait à tous.

Il nous est impossible de le suivre dans ses courses incessantes, citons seulement quelques incidents qui montrent l'Esprit-Saint agissant par lui.

Un jour que l'apôtre prêchait, dans la chapelle des Capucins à Ubrique, une petite fille s'écria tout à coup : « Maman, vois-tu une colombe sur les épaules du Père Diégo ? »

L'apôtre venait d'achever une mission à Grenade, et il se rendait à Cadix. Le soir le surprend et il demande l'hospitalité à de pauvres paysans ; bientôt on lui amène une femme aveugle et paralytique, en lui demandant de prier pour elle : « Bien volontiers, répond-il. » Mais déjà le prodige est accompli, la malheureuse se lève et s'écrie : « Je vois et je suis guérie. »

Nous aurons suffisamment fait connaître notre missionnaire, en disant qu'il fut apôtre infatigable et que, depuis son sacerdoce jusqu'à sa mort, il ne cessa de parcourir toute l'Espagne, portant partout et à tous la conversion et le salut.

Au milieu de ses immenses travaux on voit resplendir en lui toutes les vertus : l'humilité, l'esprit de foi, l'obéissance, l'amour de Dieu et le zèle des âmes. On demandait un jour au serviteur de Dieu, ce qu'il pensait quand il voyait les multitudes accourir sur son passage et l'acclamer avec transport : « Je dis alors tous bas au Seigneur : pourquoi tant de vent pour si peu de poussière ? »

Au milieu des honneurs sans précédents dont il fut l'objet de la part du roi, des Evêques, des villes, on l'entendait répéter souvent : « On me regarde comme un grand savant. Quelle dérision ! petit enfant on m'appelait un âne ; mes condisciples et mes professeurs me le répétaient souvent. La même épithète me convient toujours parfaitement. » — Il professa toutes les autres vertus dans le même degré de perfection.

Après une vie si bien remplie, riche de mérites et parvenu à sa cinquante-huitième année, notre Bienheureux s'endormit dans le Seigneur, le 24 mars 1801.

Ses funérailles furent un triomphe rehaussé encore par des prodiges qui attestèrent aux yeux de tous la puissance et le

crédit dont jouissait déjà le saint missionnaire auprès de Dieu.

En 1838 et en 1892, un sang vermeil coula en abondance de ses ossements. Ce miracle est relaté dans le décret de béatification. En effet, s'appuyant sur ce miracle et sur d'autres encore, non moins que sur les vertus héroïques de l'illustre Apôtre de l'Andalousie, le 24 avril 1894, Sa Sainteté Léon XIII mettait au rang des bienheureux, l'humble Capucin : Diégo-Joseph de Cadix.

25 MARS

B. Jérémie Lambertenghi

PRÊTRE, DU TIERS-ORDRE RÉGULIER

(1440-1513)

Jérémie naquit à Côme, dans le Milanais, de l'ancienne et noble famille de Lambertenghi. Ses premières années se passèrent dans la piété et l'innocence. Entré au couvent de Côme, chez les Pères du Tiers-Ordre Régulier, il fit de rapides progrès dans les vertus religieuses, et parvint bientôt à un très haut degré de sainteté.

Ce grand serviteur de Dieu s'employa toute sa vie au ministère de la prédication, et sa parole, autorisée du don des miracles, produisit de très grands fruits dans les âmes. Il habita successivement les couvents de Côme, sa patrie, de Montebello au diocèse de Lodi, de Pradella près d'Imola, où il fut Vicaire, puis Gardien de la communauté. Les dernières années de sa vie se passèrent au couvent de Forli, dans la Romagne ; c'est là qu'il s'endormit dans le Seigneur, le 25 mars 1513. De nombreuses guérisons s'opérèrent à son tombeau, et un culte lui fut rendu par la piété des fidèles. En 1603, son corps fut retiré du tombeau, avec la permission du Saint Siège, et placé dans une chapelle de la sainte Vierge, pour y être exposé à la vénération publique ; le 25 mars, jour anniversaire de sa mort, on célébrait une grande fête en son honneur.

L'église des Pères du Tiers-Ordre Régulier ayant été fermée en 1810, lors de la première suppression des Ordres religieux en Italie, les précieux restes du B. Jérémie furent transportés

d'abord dans l'église des Camaldules, puis chez les religieuses du *Corpus Domini*, où l'on continua à lui rendre les honneurs du culte public. Ce monastère de religieuses ayant été fermé à son tour, lors de la dernière suppression, l'évêque de Forli fit transporter dans la cathédrale la vénérable dépouille du Bienheureux.

Tous les ans, on célèbre une fête en son honneur, le lundi de Pâques.

On est en instances, auprès du Saint Siège, pour obtenir l'approbation formelle du culte immémorial rendu à ce Bienheureux.

25 MARS

Vén. Jeanne-Marie de la Croix

CLARISSE (1673)

Encore enfant, la Vén. Jeanne-Marie de la Croix fut favorisée d'une vision, pendant laquelle Jésus lui apparaissant dans toute sa splendeur et toute sa majeste, se déclara son fiancé et s'unit à elle pour toute l'éternité. L'esprit plein de ce touchant souvenir, la jeune fille manifesta toujours une grande dévotion au Dieu fait Homme, et aussitôt qu'il lui fut permis, elle alla s'enfermer dans un couvent de sainte Claire, pour y consacrer à son Bien-Aimé la fleur de sa pureté virginale.

Sa vie fut celle d'une sainte. Toujours occupée à prier et à se mortifier, elle s'efforçait, par tous les moyens, de ne jamais déplaire à son Jésus. Les sœurs avaient pour elle une estime et un respect sans bornes. Aussi fut-elle bientôt choisie pour fonder un couvent de Clarisses à Bergo, dans le Tyrol, et un autre à Roverodo. Elle administra longtemps ces deux monastères en qualité d'Abbesse, avec une scrupuleuse régularité et une douce rigidité, donnant à ses sœurs l'exemple de toutes les vertus religieuses, mais surtout des vertus particulièrement chères à leur Mère sainte Claire. Chaque jour, elle s'approchait de la sainte Table pour se nourrir du pain de vie, du pain des forts, du pain des Vierges.

Durant la journée, elle passait de longues heures à prier et à méditer sur les souffrances de Jésus crucifié. Son cœur en était tout rempli ; comme une autre Thérèse, elle écrivit de ravissants

morceaux sur ce sublime sujet ; on ressent, en les lisant, je ne sais quoi de céleste, qui fait tomber à genoux pour adorer le divin Crucifié et lui demander pardon des fautes qu'on a commises.

Elle recevait fréquemment la visite des anges, qui, du haut du ciel, lui apportaient des chapelets, des crucifix et des images miraculeuses. Ces objets merveilleux guérissaient les maladies, tant de l'âme que du corps, convertissaient les pécheurs les plus enracinés dans le crime, inspiraient à tous le culte et l'amour du divin prisonnier de l'Eucharistie.

Bientôt, la renommée de sa sainteté se répandit de tout côté, et l'on vint de tous les lieux pour lui demander des conseils. Des personnages considérables, l'empereur Léopold Ier et sa femme Marguerite, Thérèse, infante d'Espagne, Maximilien-Henri, électeur de Cologne, l'archevêque de Paris, et nombre d'autres princes et dignitaires du siècle et de l'Eglise se firent un honneur de venir la visiter.

Telle fut la vie de la Vén. Jeanne-Marie de la Croix, jusqu'à l'âge de soixante-dix ans. Ses mortifications avaient diminué les forces de son corps, mais non celles de son intelligence ; elles semblaient, au contraire, se développer tous les jours davantage.

Après son pèlerinage, effectué sur cette terre dans la mortification et la pratique des autres vertus chrétiennes, cette sainte âme mourut pieusement dans la paix du Seigneur, le 25 mars 1673, laissant, après elle, le parfum d'une vie toute consacrée à Jésus. Ses religieuses la firent enterrer dans le caveau du couvent, ne voulant point se séparer des restes précieux de celle qui si longtemps les avait guidées dans la voie du renoncement et de la perfection.

Sa cause de béatification a été introduite en cour de Rome.

5 AVRIL

Vén. Marie-Crescence Hœss

VIERGE, DU TIERS-ORDRE RÉGULIER

(1682-1744)

Anna Marie-Crescence naquit le vingt octobre 1682, dans la petite ville de Kaubeuren, diocèse d'Augsbourg. Issue de parents dépourvus des biens terrestres, mais dont la piété et l'honnêteté attiraient le respect et l'admiration universels, la petite enfant se fit remarquer dès l'âge le plus tendre par son amour de la prière et des choses saintes. Sa jeunesse se passe dans l'innocence, la simplicité et le calme. Près de Jésus-Hostie, elle demeure à genoux, immobile pendant de longues heures. Sous l'influence du divin amour, sa figure rayonne de joie et de bonheur : Jésus en effet vient de se révéler à cette âme innocente, car, ainsi que nous le lisons dans le procès de béatification, elle est initiée aux ineffables consolations dans des visions merveilleuses de l'Enfant Jésus et de son ange gardien, avec lesquels elle converse familièrement.

Douée d'une intelligence facile et pénétrante, servie par une brillante imagination, Anne se distingue par une bonté excessive, un cœur toujours prêt à se dévouer et à souffrir. Consolation de sa famille à l'intérieur du foyer domestique, ange de charité auprès des pauvres, elle ne recule devant aucun obstacle pour plaire à Celui qui, dans les ravissements de l'extase, lui avait dit : « Maintenant, je te choisis pour ma fiancée, ton cœur et mon cœur ne doivent plus faire qu'un. » En réponse aux avances de Jésus, et sous l'impulsion du Saint-Esprit, Anne fait le vœu de virginité. Quelques mois plus tard, à peine âgée de sept ans, elle avait l'insigne faveur d'être admise au banquet eucharistique. Dès lors, toute la joie de cet « ange fait chair, » ainsi que l'appellera plus tard l'un de ses directeurs les plus éclairés, était passer des heures entières en adoration devant le Très Saint Sacrement. Son désir de la communion était tel que, dès deux heures du matin, elle se rendait à la porte de l'église. Plus d'une fois, au témoignage de son confesseur, il arriva que les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes pour se refermer ensuite. Qui s'étonnera que cette âme privilégiée ait entendu de bonne heure, l'appel

à la vie parfaite? A 14 ans, son ange gardien lui apparaît portant d'une main une croix rouge, de l'autre l'habit de saint François : « Regarde, lui dit la vision, c'est l'habit qui t'est préparé. » Convaincue de la volonté divine, Anne ne peut reculer. Malgré les refus formels qu'elle éprouve, elle ne cesse d'espérer, et Dieu dont les desseins sont imprévus, se servit d'un protestant pour ouvrir à cette âme les portes du cloître.

Toute âme, appelée au plus haut degré de la perfection, doit passer par le creuset de la souffrance et de la tribulation. Anne le sait. La croix rouge, qu'elle a vue dans les mains de son ange gardien, l'a avertie. Jésus lui-même vient préparer la jeune novice à l'orage qui va fondre sur elle : Anne le vit sortir de la cellule de la supérieure chargé d'une lourde croix. Dieu permit en effet que les supérieures se méprissent sur les vertus de sa servante et exerçassent à son égard une excessive rigueur. Les religieuses induites en erreur s'éloignent, les confesseurs eux-mêmes, soit prévention, soit désir de l'éprouver, ne lui sont d'aucun secours. Dans cet abandon, notre Vénérable se voit en proie aux vexations diaboliques qui, secrètes au début, ne tardent pas à devenir publiques et manifestes aux yeux de tous. A ces tribulations s'ajoutent des souffrances plus pénibles encore. Dieu semble s'être retiré. Plus de consolations spirituelles, plus d'encouragement pour la prière ; c'est l'obscurité la plus complète. Scrupules, sécheresse désolante, angoisses de l'abandon, tentations violentes contre la foi et l'espérance, tel est le partage de celle que Dieu avait tirée d'entre les humbles et les pauvres, pour en faire la lumière et la consolation des riches et des puissants.

Dans l'épreuve à laquelle Marie Immaculée vient de mettre fin par une apparition, Crescence est demeurée inébranlable. L'humilité, l'obéissance, une paix et une sérénité extraordinaires furent le cachet distinctif de cette époque de la vie de notre héroïne. Sa force, elle la trouvait dans la croix : « Toute ma joie, toute ma vie, toute ma force consistent à souffrir et à aimer. Si avec le Christ, je me voyais clouée à la croix, tous mes désirs seraient satisfaits. »

L'épreuve une fois terminée, Dieu se plut à manifester la sainteté de sa servante, par le don de prophétie et la pénétration des cœurs. Maîtresse des novices pendant 10 ans, elle est élue supérieure générale, en 1741. Celle qui autrefois était méprisée de tous, se voit aujourd'hui un objet d'admiration universelle. Non seulement les pauvres, les petits, mais les grands, les riches, les puissants, les prêtres, les évêques, les cardinaux eux-mêmes recourent à ses lumières. Crescence cependant se confond dans son humilité et, avec son séraphique Père, elle se regarde comme la plus indigne des servantes du Christ.

En 1742, Crescence apprit que son exil allait bientôt finir, et que dans deux ans, elle serait réunie pour toujours à son Bien-Aimé. L'amour qui depuis plusieurs années consumait son corps prend un nouvel élan, et la fièvre, résultant de cet amour, ne la quitte plus. Souvent on l'entend s'écrier : « Il n'y a rien de plus doux que Jésus, Marie et la mort. » C'est le 5 avril 1744, que Marie-Crescence entrait dans la céleste patrie et entonnait le cantique que seules les vierges peuvent chanter à la suite de Jésus.

Sa cause de béatification a été introduite en cour de Rome.

6 AVRIL

B. Guillaume de Scicli

ERMITE, DU TIERS-ORDRE

(1309-1404)

On a peu de détails sur la vie que mena le B. Guillaume Cuffitelli, pendant les années qui précédèrent sa conversion. En quittant le siècle, il prit l'habit du Tiers-Ordre et se retira dans une étroite cellule cachée au fond d'un bois, aux environs de Scicli, bourg à peu de distance de Noto, en Sicile. Il servait le Seigneur dans la prière, les veilles et les plus effrayantes austérités. Mais une délicieuse oasis avait été ménagée par Dieu pour charmer son désert : c'était une chapelle, voisine de sa cellule, et dédiée à Notre-Dame de Pitié, dont le soin lui était confié. La charité des fidèles, et les légumes qu'il cultivait dans un petit jardin, suffisaient à son entretien.

Saint Conrad de Plaisance, fixé dans la grotte de Pizzonni, à une lieue de Noto, venait quelquefois le visiter : les deux ermites passèrent ensemble un carême entier sans prendre de nourriture, uniquement occupés de saintes oraisons et de célestes entretiens.

Bien que Guillaume évitât le plus possible le commerce des hommes, il recevait avec charité tous ceux qui venaient chercher auprès de lui des consolations ; sa compassion s'étendait surtout aux pauvres qu'il assistait de tout son pouvoir et qu'il aimait à visiter dans leurs maladies. Le Seigneur le glorifia de nombreux miracles pendant sa vie et après sa mort.

Guillaume avait passé près de soixante-dix ans, dans les labeurs de la pénitence, quand les portes du ciel s'ouvrirent devant lui ; c'était le quatre avril, 1404, il était âgé de quatre-vingt quinze ans. Les cloches de Scicli sonnèrent d'elles-mêmes pour annoncer son bienheureux trépas.

Paul III béatifia ce serviteur de Dieu le vingt-sept juin 1537, sa fête se célèbre dans le diocèse de Noto. — Les habitants de Scicli, préservés de la peste en 1570, par son intercession, le choisirent pour protecteur, et célèbrent tous les ans sa fête, avec grande solennité, le dimanche *in albis*.— On invoque le B. Guillaume, pour la guérison des hernies et, en temps de sécheresse, pour obtenir la pluie.

13 AVRIL

B. Albert de Sarziano

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1384-1450)

Au temps où saint Bernardin de Sienne remplissait l'Italie du bruit de ses prédications, et saint Jean de Capistran le monde entier de la renommée de ses grandes œuvres, vivait dans l'Ordre Séraphique, un homme formé à leur école et digne d'être associé à des personnages aussi illustres. C'est Albert de Sarziano, une des gloires les plus pures, les plus splendides de la famille franciscaine, l'une des plus douces et des plus aimables figures de l'Italie au XVe siècle.

Nous ignorons complètement le nom de sa famille. Il était de Sarziano, dans le pays de Sienne. A l'âge de 20 ans, il renonça entièrement au monde, où de sérieuses études et d'heureuses dispositions lui permettaient d'espérer un magnifique avenir, et entra dans l'Ordre Séraphique. Confié par Bernardin de Sienne aux soins du frère Ange, l'un des plus fervents religieux de la famille franciscaine à cette époque, il fit de rapides progrès dans la voie de la pénitence et dans l'étude des auteurs sacrés.

Albert fut bientôt le religieux le plus savant de son époque ; mais, nature timide et défiante de ses forces, il eût passé inconnu dans l'Eglise et au milieu des hommes, si la main vigoureuse de

Bernardin de Sienne ne l'eût lancé dans les grandes œuvres où ses vastes connaissances et sa haute vertu marquaient sa place.

Bientôt, son ardeur pour l'étude inspira quelque inquiétude à ses frères : ils craignaient de voir s'évanouir en lui, cette ferveur, cette humilité, cette piété tendre et suave dont le parfum les avait jusqu'alors réjouis ; ils furent bien vite rassurés en voyant qu'il s'appliquait, avant tout, à lire les écrits des docteurs de l'Eglise. L'occasion s'en étant présentée, il attaqua vigoureusement cette littérature mondaine qui commençait à se répandre en Italie et menaçait les mœurs sous le nom de *Renaissance* ; littérature dont les effets ont été si funestes à la religion, à la société, à la vie intime des familles : littérature qui a mis le monde moderne à la remorque des païens de la Grèce et de Rome, et nous a privés de cette mâle et belle littérature dont les siècles de foi contenaient les germes puissants, dont les livres saints offraient un si magnifique modèle, et qu'il eût été si facile de propager dans le monde catholique.

Albert fut aussi un des défenseurs renommés de la vie religieuse, que les nouveaux littérateurs attaquaient. Il la vengea noblement et ses écrits réduisirent au silence tous les suppôts que l'enfer avait suscités contre la religion catholique. L'enfer ne peut longtemps résister aux attaques terribles de la sainteté et à sa grande honte il doit battre en retraite devant le plus petit des élus du Seigneur.

Formé à l'étude de nos grands docteurs et stimulé par saint Bernardin, notre Bienheureux devint un éminent prédicateur. Il se fit entendre en plusieurs villes, tonna contre les désordres auxquels il voyait sa patrie en proie, prêcha la concorde au milieu des dissensions civiles et s'appliqua, comme son maître, à inspirer la dévotion au Nom sacré de Jésus, comme le moyen le plus propre à ramener la paix.

En 1435, Albert mandé à Rome par Eugène IV, reçut de lui l'ordre d'aller à Jérusalem, afin de sonder les dispositions des chrétiens d'Orient. On est saisi d'effroi quand on pense à ces contrées désertes, arides, sans voies et sans ressources, qu'eut à parcourir notre saint religieux, pour répondre aux vœux paternels du chef de l'Eglise. Dieu seul connaît ses souffrances, ses privations, ses fatigues ; mais aussi, disons-le, Il ne l'oublia pas, Il l'accompagna de son regard et pourvut lui-même à ses besoins. Une fois, Albert avait passé deux jours sans une goutte d'eau pour se désaltérer sous un ciel brûlant ; il s'était jeté, exténué et abattu, sous un arbre dont le maigre feuillage pouvait à peine lui offrir un peu d'ombre, contre les rayons dévorants du soleil. Là, il se rappela les promesses que le Seigneur avait faites à saint François d'Assise de ne pas laisser ses enfants manquer

des choses nécessaires à la vie ; il fit entendre alors une plainte amoureuse et s'écria : « Voici que je vais mourir, Seigneur, et ainsi je ne pourrai accomplir les ordres de votre Vicaire ; je ne pourrai ramener dans la voie du salut, les âmes qui périssent au milieu du paganisme. Ah ! mon Dieu, ayez pitié de moi. » Au même instant se présente à lui un beau jeune homme qui le salue dans sa langue natale et lui offre des aliments. Albert les accepte, répare ses forces, et puis demande à son bienfaiteur qui il est, et comment il se trouve en ces lieux déserts et arides. « Je suis, répondit le jeune homme, le Dieu qui a promis à François, son serviteur, de lui venir en aide en temps opportun. — Allons, ajouta-t-il, en lui frappant doucement sur l'épaule, ne vous défiez plus à l'avenir de ma miséricorde et de ma Providence, » et il disparut aussitôt.

Albert, après avoir rempli avec succès sa mission, revint dans son pays. Les honneurs l'accueillirent à son retour, les populations accouraient sur ses pas et lui témoignaient leur estime et leur amour.

Le jour de l'Assomption 1450, notre Bienheureux, après une vie de pénitence et d'amour toute employée au service de son prochain et de son Dieu, rendit sa belle âme à Dieu, à l'âge de soixante-six ans ; il en avait passé 46 dans la vie religieuse. Saint Jean de Capistran vit son âme brillante et radieuse s'envoler vers le séjour des élus.

20 AVRIL

B. Jean de Massacio

ERMITE, DU TIERS-ORDRE

(1399)

Jean de Massacio naquit, dans le pays de la Marche, de parents hérétiques, qui le firent néanmoins élever dans la religion catholique.

Dès ses jeunes années, il reçut de Dieu des faveurs particulières. Il avait toujours sur ses lèvres le *Pater Noster* et la *Salutation angélique.* Ce zèle précoce se communiquait aux autres enfants qui le fréquentaient et Dieu le récompensa par un éclatant miracle. Une année, il y eut une telle disette d'eau pendant l'été que les fruits de la terre périssaient dans les champs. Jean, touché de la misère qu'il voyait à ses côtés, demande au Seigneur de venir au secours de ses compatriotes ; puis creusant un trou dans la terre sèche et aride, il en fait jaillir une source abondante.

Cette source coule de nos jours encore, et se nomme, en souvenir du miracle, la source du B. Jean.

Jeune homme, Jean ne s'occupa plus que du salut de son âme et se retirant dans une caverne, que seule sa mère connaissait, il se livra à la plus austère pénitence. Sa mère allait tous les jours lui porter un peu de nourriture, qui consistait dans du pain et quelques fruits secs. . Là, notre Bienheureux dut soutenir de cruelles et terribles luttes contre les ennemis de son salut. Ils usèrent de tous les moyens pour le faire désister de ce genre de vie. Ils cherchaient tantôt à le séduire par des peintures enchanteresses du monde, tantôt par des visions terribles : ils allèrent même jusqu'à le frapper. Mais aidé de la force de Dieu, l'intrépide jeune homme surmonta la malice de ses cruels ennemis et les força par sa patience et sa résignation à s'éloigner de lui.

Il resta dans cette caverne jusqu'à la mort de sa mère ; alors il se vit obligé de la quitter de temps à autre pour aller de porte en porte mendier son pain de chaque jour. Ayant connu, quelque temps après, l'Ordre Séraphique, il demanda la faveur d'être admis dans le Tiers-Ordre. Cette grâce lui fut accordée. Sous l'habit de François d'Assise et guidé par sa règle, il fit de rapides progrès dans la voie de la sainteté et bientôt ce fruit était mûr pour le ciel. Après une longue et douloureuse maladie, il quitta ce monde le vingt avril 1399.

Le Seigneur fit connaître miraculeusement la mort de son fidèle serviteur. A peine eut-il rendu le dernier soupir que les cloches de l'abbaye de Massacio, qui appartenait aux moines Camaldules, sonnèrent d'elles-mêmes. Les habitants de Massacio se demandaient avec étonnement ce que cela pouvait être, lorsque quelqu'un leur dit, que l'ermite Jean qu'on n'avait point vu sortir de sa retraite depuis plusieurs jours, était sans doute mort. On accourt à la grotte ; le saint homme avait en effet quitté cette terre. Son corps était là à genoux, les mains croisées sur la poitrine et les yeux levés vers le ciel.

Le tombeau du Saint ne tarda pas à briller par les miracles qui s'y opérèrent. De nombreux malades y furent rendus à la santé. L'abbaye, où son corps fut inhumé, fut plus tard donnée aux religieux franciscains.

24 AVRIL

B. Jean de Peckam

FRANCISCAIN, ARCHEVÊQUE DE CANTORBERY

(1292)

Le Bienheureux vint au monde pauvre, comme son divin Maître. Pieux, intelligent, il entra dans l'Ordre des Frères Mineurs, dès qu'il eut l'âge requis. Ses progrès furent si étonnants qu'on l'envoya à Paris, étudier sous saint Bonaventure ; il en revint bientôt pour occuper une chaire de théologie à l'Université d'Oxford, dont il devint ensuite Recteur.

Elu Provincial d'Angleterre, il parcourut à pied, non seulement cette vaste contrée, mais encore d'autres pays d'Europe. Très zélé pour l'observance de la Règle, assidu à la prière, avide de pénitence, il ne devait pas tarder à connaître la contradiction. Appelé à Rome, pour exercer la fonction de lecteur au palais pontifical, il fut accusé indignement auprès de saint Bonaventure, général de l'Ordre. Profondément affligé, Jean, à genoux devant un crucifix, se plaignait amèrement à Notre-Seigneur de ces calomnies, soudain le crucifix s'anime et Jésus lui dit : « Et moi-même, Jean, en quoi ai-je mérité d'être livré à des bourreaux et de mourir sur une croix ? Pourquoi ai-je dû boire le calice de ma

passion, moi qui demandais à mon Père de me l'épargner? » C'en fut assez, Jean ne se plaignit plus. D'ailleurs, le nuage ne tarda pas à se dissiper, et son innocence reconnue, Nicolas III le nomma archevêque de Cantorbery et primat d'Angleterre. Le Pape déclarait dans une lettre écrite à ce sujet, qu'il élevait sur ce siège primatial, le Père Jean, à cause de sa science, de sa prudente maturité, de son rare mérite et de ses excellentes vertus, et qu'il espérait que ce choix serait agréable au roi d'Angleterre, ainsi qu'à tout le peuple au milieu duquel ce Père était né.

Notre Bienheureux eut surtout à cœur de faire revivre la pureté de la discipline religieuse; dans ce but il visita lui-même tous les monastères de l'Angleterre et réforma tous les abus qu'il rencontra, sans faire acception de personnes. Il fut aussi le champion infatigable des droits de l'Eglise; pour les revendiquer il ne recula devant rien, il n'hésita pas à lancer l'interdit contre les seigneurs et les pasteurs rebelles. Le roi Edouard lui-même ayant fait plusieurs ordonnances au préjudice des églises, l'archevêque lui écrivit pour l'en blâmer. Bien que repris souvent par le courageux prélat, le roi ne laissait pas de l'aimer, de l'estimer et de l'employer à des négociations difficiles.

D'ailleurs au milieu de ces agitations perpétuelles, il savait rester religieux édifiant, austère, pénitent, tout à tous; il était le père des pauvres, il fonda même un beau collège pour les étudiants pauvres et acheva le Séminaire commencé par son prédécesseur.

Il aimait tendrement la Mère de Dieu et il contribua beaucoup à répandre sa dévotion dans toute l'Angleterre. Il avait un grand zèle pour l'entretien et l'ornement de la maison de Dieu. Sa science était remarquable, ainsi qu'en témoignent ses nombreux écrits.

Harpsfeld, célèbre écrivain anglais, déclare que parmi les successeurs de Jean, il n'en est peut-être aucun qui l'ait égalé en science et en vertus épiscopales.

Il mourut, plein de jours et de mérites, en 1292, après treize ans d'épiscopat. Des miracles s'opérèrent par son intercession.

Vén. François de Gonzague

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1546-1620)

Le Vén. François de Gonzague naquit à Gazzolo, près de Mantoue, en l'année 1546, de Charles de Gonzague, seigneur de Gazzolo et prince du Saint-Empire, et d'Emilie de Gonzague Boschetti ; il reçut au baptême le nom d'Annibal.

Dès sa plus tendre enfance, on remarqua en lui une grande charité pour les pauvres et un attrait marqué pour la prière, pour laquelle il laissait volontiers les amusements de son âge. A neuf ans, ayant perdu son père, il fut confié au cardinal Hercule de Gonzague, qui lui fit faire ses études. Deux ans après, le jeune prince fut envoyé à la cour de Philippe II, roi d'Espagne et des Pays-Bas, où il termina ses études avec le plus grand succès. Au lieu de porter atteinte à son innocence, ce séjour, d'ordinaire si plein de périls, fit ressortir la solidité de sa piété et de ses vertus. Ce fut là même, que Dieu lui parla et l'attira à l'Ordre de saint François.

Mais ce ne fut pas sans avoir eu à lutter fortement contre toutes sortes d'obstacles, que le jeune Annibal put enfin réaliser le vœu de son cœur, en revêtant les livrées séraphiques et en changeant son nom pour celui de François.

Jamais novice n'entreprit l'œuvre de sa perfection avec plus de ferveur et n'y fit des progrès plus rapides ; il devint le plus humble, le plus pénitent et le plus amateur de la pauvreté, en même temps qu'avide de silence, de retraite et d'oubli. Il fit un jour cette belle réponse à son cousin, vice-roi de Valence, qui s'offrait de lui procurer ce dont il aurait besoin : « Un Frère Mineur qui a une aiguille, du fil et quelques morceaux d'étoffe pour raccommoder son habit, ne manque de rien. »

Une fois prêtre, il est rappelé en Italie, et bientôt il est nommé lecteur en théologie au couvent de Mantoue, puis Définiteur, et enfin Provincial en l'année 1576.

Pour imiter saint François et se conformer à la Règle, il se considérait comme le serviteur de ses frères, et bien que supérieur, il ne craignait pas de travailler comme un simple frère,

et même de prendre la besace pour aller mendier le pain de la communauté.

En 1579, François de Gonzague, malgré les résistances de son humilité, fut nommé Ministre-Général ; il avait alors 33 ans. Digne successeur de saint François et de saint Bonaventure, il s'appliqua à maintenir l'intégrité de la Règle et de la Pauvreté séraphique. Dans la visite qu'il fit de toutes les Provinces de l'Ordre, il allait toujours à pied, malgré les rigueurs des saisons et pratiquant toujours ses austérités ordinaires.

Ce fut pendant ces voyages, que le serviteur de Dieu rencontra saint Louis de Gonzague, son cousin, qu'il confirma dans son projet d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Après la mort de saint Louis de Gonzague, François de Gonzague travailla activement à sa canonisation et le donna comme patron à la ville de Mantoue, sa ville épiscopale.

En effet, après avoir refusé plusieurs archevêchés et même le cardinalat, pendant qu'il goûtait les douceurs de la retraite, après l'expiration de son généralat, Sixte-Quint l'avait nommé évêque de Ofalu, puis transféré à Mantoue.

La dignité épiscopale ne changea rien à son genre de vie, toujours aussi pauvre, aussi pénitent, aussi fidèle à tous les points de la Règle.

Nous ne pouvons nous étendre ici sur ses vertus épiscopales, qu'il nous suffise de dire que François de Gonzague fut à Mantoue ce que saint Charles Borromée fut à Milan. On ne l'appelait que le saint évêque. A sa mort le pape Paul V s'écria : " C'était un grand serviteur de Dieu ; le vrai miroir et l'éclatant modèle de tous les prélats de la sainte Eglise ! » Ce fut à l'âge de 74 ans qu'il s'endormit doucement dans le Seigneur, embrassant avec amour le crucifix, le 11 mars 1620.

Après sa mort son visage parut transfiguré, et son corps, exposé plusieurs jours, conserva avec la chaleur naturelle la flexibilité et exhala une odeur très suave.

Les nombreux miracles qui permirent l'introduction de la cause justifient le titre de Vénérable, donné au grand serviteur de Dieu.

3 MAI

B. Christophe de Milan

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1564-1658)

Christophe avait déjà vingt-quatre ans, lorsqu'un jour, s'entretenant avec quelques amis sur des sujets de piété, il rencontra deux Frères Mineurs. Sur l'invitation qu'ils lui en firent, il se rendit le lendemain matin au couvent de Lodi et y reçut l'habit de saint François, peu de jours après.

Il fit de rapides progrès dans le mépris de lui-même et dans les voies de la perfection : l'oraison mentale faisait ses délices ; sa douceur était inaltérable ; les occupations les plus viles étaient l'objet de ses préférences.

Il est inutile de parler de ses mortifications, qui n'étaient jamais assez dures pour sa ferveur. Que dire de son obéissance ? L'amour spécial qu'il avait pour cette vertu, fut cause que ses supérieurs le chargèrent, à diverses reprises, de missions difficiles ; car ils savaient que cet amour de l'obéissance donnait des ailes à Christophe.

Les injures et les humiliations ne lui furent point inconnues, mais, se considérant comme un pécheur indigne, il s'imaginait que tous les hommes devaient le mépriser et le haïr.

Il méditait presque toujours sur les souffrances de Notre-Seigneur, et sur la douleur que ressentit sa sainte Mère au pied de la croix. Il croyait les voir, pendant qu'il servait la Messe, de sorte que, fondant en larmes, il portait les prêtres eux-mêmes à la piété. Cette dévotion pour la sainte Vierge fut dignement récompensée ; car, pendant qu'il était retenu à Milan, dans son lit, par une forte fièvre, Marie lui apparut et le guérit en un instant. Souvent on le trouva au chœur plongé dans le ravissement et goûtant une céleste douceur.

Les péchés des hommes lui faisaient verser d'abondantes larmes, et, pour obtenir leur conversion, il se condamnait à d'austères pénitences. Il parlait souvent des souffrances que le Fils de Dieu a endurées pour notre salut, et bien des fois ses pieuses exhortations amenèrent les pécheurs à se corriger. Ses supérieurs, connaissant son zèle, l'envoyaient souvent visiter les malades, et pour les préparer à la mort, il passait les jours et les nuits

à côté d'eux ; quelquefois il obtint leur guérison par ses prières.

Le B. Christophe fut favorisé du don des miracles et de prophétie. Le concours des peuples à son tombeau est toujours considérable et la confiance des fidèles obtient tous les jours des prodiges. Son culte a été approuvé par Léon XIII.

3 MAI

Vén. Jeanne de la Croix

VIERGE, DU TIERS-ORDRE RÉGULIER

(1481-1534)

Née à Hazanna, entre Madrid et Tolède, Jeanne reçut, dans ses jeunes années, des faveurs singulières, qui annonçaient les desseins de Dieu sur elle. L'Enfant Jésus lui apparut fréquemment, et la pieuse fille s'imaginait que tous les hommes le voyaient comme elle. Elle s'appliquait déjà avec ardeur à la prière et s'adonnait à la pratique d'une rude mortification. Longtemps, elle sollicita de son père la permission de se retirer dans un monastère, mais en vain. Cependant, un jour, après avoir imploré le secours de Dieu, Jeanne se déguise sous un habillement d'homme, afin de gagner le monastère du Tiers-Ordre Régulier de Cuba. Le démon essaie de dresser des embûches sur sa route, mais l'ombre du Tout-Puissant la protège. Elle est reçue parmi les religieuses et, un an après, est admise à la profession.

La croix est la pierre de touche de la vertu : Jeanne dut donc aussi passer par le creuset des souffrances. Une voix, que les autres religieuses entendirent, lui dit un jour : « Je veux montrer en vous ce que peut souffrir la faiblesse humaine fortifiée par la grâce : votre corps sera un tableau vivant des supplices les plus variés, et votre âme deviendra un champ de bataille sur lequel les puissances de l'enfer se livreront de durs combats. C'est ainsi que vous mériterez la couronne que je réserve à ceux qui ont bien travaillé. » C'était le Saint-Esprit qui parlait et il accomplit ses desseins.

Jeanne fut tourmentée par d'horribles souffrances. Ses bras étaient disloqués, tous ses membres rompus. Les douleurs devin-

rent si vives que la pieuse servante de Dieu ne pouvait s'empêcher de se plaindre et de pousser des gémissements ; ses jambes se rétrécirent et se courbèrent à un tel point qu'il lui fut impossible de les allonger : ses mains enflèrent et ses doigts devinrent d'une sensibilité si grande qu'elle ne pouvait porter aucune nourriture à sa bouche. Souvent elle ressentait des douleurs cuisantes et des douleurs d'entrailles et d'estomac insupportables. Ces maladies durèrent quatorze ans.

Les démons eurent pouvoir d'ajouter leurs vexations au martyre de Jeanne. Souvent ces esprits pervers venaient l'arracher de son lit et la flageller avec une telle violence, qu'on voyait, pendant longtemps, sur elle la trace de leurs coups. Un jour, elle vit le couvent rempli d'une foule de démons qui, sous la figure d'animaux immondes et effrayants, faisaient du monastère un véritable enfer.

A ses maladies et à ses luttes contre les démons, s'ajoutèrent encore des épreuves diverses, qui mirent au jour la profondeur de son humilité et l'étendue de sa patience.

Cependant, dans toutes ces tribulations, le divin Maître ne laissa pas sans consolations sa servante fidèle. Ses extases et ses ravissements étaient fréquents ; elle parlait alors diverses langues avec une rare perfection et donnait des instructions aux personnes présentes. Une religieuse, nommée Marie Evangélista, écrivit soixante et onze de ses discours, qui remplissent sept cent trente-trois pages. Ce livre, examiné par un inquisiteur de la foi, fut trouvé pur de toute erreur. François de Torrès, célèbre prédicateur en Espagne, ainsi que d'autres prédicateurs de l'Ordre, l'ont eu en grande estime.

Jeanne rendit son dernier soupir tandis qu'elle était plongée dans un profond ravissement. Une odeur suave s'exhala de son corps et de ses vêtements. Sept ans après sa mort, un doux parfum, qui s'échappait de sa tombe, décida les religieuses à la faire exhumer. Le corps de Jeanne, qui avait été enseveli sans cercueil et recouvert d'une forte couche de chaux, fut retrouvé intact, tandis que les autres cadavres étaient consumés.

La Vén. Jeanne opéra un grand nombre de guérisons, et ces miracles augmentèrent de plus en plus la vénération qu'on avait conçue pour elle : les cortès espagnoles, réunies en 1615, votèrent 4,000 ducats pour subvenir aux frais de sa béatification. En 1622, le Pape fit faire les dernières enquêtes, dont les conclusions favorables furent approuvées par une assemblée de cardinaux. Tout paraissait terminé, quand tout à coup, cette affaire fut abandonnée ; on essaya vainement de la reprendre en 1650, jamais elle ne fut achevée. Néanmoins la réputation de la sainte religieuse n'a pas diminué, on continue à visiter son tombeau

comme par le passé : on s'y rend en pèlerinage, non seulement de toute l'Espagne, mais encore des contrées lointaines, et le jour de sa fête, Cuba et les villages voisins regorgent d'étrangers qui viennent l'invoquer.

7 MAI

B. Agnello de Pise

(1233)

Agnello, de la noble famille des Agnelli, naquit à Pise vers la fin du douzième siècle et devint, jeune encore, l'un des premiers compagnons de saint François. Le Bienheureux Père lui donna lui-même l'habit à Pise en 1211, et il ne tarda pas à l'avoir en grande affection, pour ses progrès dans la vertu et son mépris des vanités du monde. Dès l'année 1216, il l'envoya en France pour établir à Paris un couvent de l'Ordre ; il en fut le premier Gardien. En 1219, il quitta Paris pour aller en Angleterre remplir la même mission. Il y arriva en 1220 avec le B. Albert de Pise qui devait être plus tard Général de l'Ordre. Ils passèrent successivement à Cantorbery, à Oxford, puis à Abingdon. Un miracle signala leur arrivée en cette dernière ville : un jeune moine leur ayant donné l'hospitalité, contre la volonté de son prieur, Notre-Seigneur, en compagnie de saint François et de saint Benoit, daigna lui apparaître pour l'en féliciter. Le roi Henri III en ayant eu connaissance, voulut voir les deux frères. Il leur donna ensuite une maison pour y établir un couvent de l'Ordre, où plus d'une fois il vint passer quelques jours tranquilles, loin du monde et des flatteries de sa cour. C'est le premier couvent de Frères Mineurs qui fut fondé en Angleterre, d'autres suivirent. Les vocations se multipliant, le B. Agnello fut nommé Provincial et imposa l'habit franciscain à l'Archevêque d'Oxford qui déposa la croix et la mitre pour prendre les livrées de la pauvreté.

Cependant notre Bienheureux parcourait le royaume, multipliant les couvents de l'Ordre, et les peuplant de frères savants et pieux, avides d'entendre et de prêcher la parole de Dieu. De retour à Oxford, il s'adonna tout entier à l'étude des livres saints,

il discutait les textes avec des disciples ardents et infatigables comme lui. C'est là l'origine de l'Académie d'Oxford. Il s'attacha aussi à répandre et à faire pratiquer la Règle de l'Ordre Séraphique, qui venait d'être publiée avec l'autorisation du Pape Grégoire IX.

Agnello avait su conquérir, en Angleterre, l'estime et le respect de tous. Il mourut le 12 mars 1233, en grand renom de sainteté, et sa mort fut l'occasion de plusieurs miracles.

Il fut enseveli avec de grands honneurs dans la chapelle d'Oxford. Quelques années plus tard, quand les frères voulurent transporter son corps dans un tombeau particulier, il s'en exhala un parfum céleste, signe de sa sainteté et de la gloire dont Dieu l'avait revêtu dans le séjour des Bienheureux.

Le Souverain Pontife Léon XIII a confirmé son culte et a autorisé l'Office et la Messe composés en son honneur, pour le diocèse de Pise et pour tout l'Ordre Séraphique.

11 MAI

B. Thomas Illyricus

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1520)

Thomas, originaire d'Osimo, dans la Marche d'Ancône, entra dans l'Ordre Séraphique, à l'époque où les disciples de saint Bernardin de Sienne et de saint Jean de Capistran, jetaient un vif éclat en Italie, par leurs brillantes prédications. C'est à leur école que Thomas se forma à l'apostolat. Dès qu'il eut terminé ses études théologiques, ses supérieurs appréciant son zèle, ses vertus, sa rare doctrine, lui confièrent la charge de prédicateur général. Alors s'ouvre sa carrière de *réformateur* et de *missionnaire ;* l'Italie, le Piémont, la France surtout sont successivement le théâtre de son zèle apostolique. « Le fervent et évangélique prédicateur, Thomas Illyricus, dit Wadding, évangélisa presque l'Europe entière ; il séjourna surtout en France et prédit clairement toutes les calamités que le torrent de l'hérésie allait amener sur cette nation. Là où sa parole se faisait entendre, un changement subit s'opérait dans les mœurs ; les divertis-

sements coupables cessaient, les scandales disparaissaient. Il exerçait sur lui-même, avec une extrême rigueur, la pénitence qu'il prêchait aux autres, portait un rude cilice, mangeait peu, et crucifiait son corps de toute manière. »

L'Italie ne suffisant plus au zèle infatigable de Thomas, il traversa, en effet, les Alpes, se dirigea vers le midi de la France, s'arrêta d'abord à Toulouse, puis à Bordeaux. « Cet homme, dit la *Semaine catholique* de Toulouse, demeuré célèbre dans nos *Annales*, attirait autour de sa chaire une foule si nombreuse et si empressée, que l'Eglise des Cordeliers, malgré ses vastes dimensions, était beaucoup trop petite pour la contenir. On fut obligé d'élever une chaire sur la place Saint-Georges et de construire tout autour des bancs en amphithéâtre, pour toutes les compagnies de la ville. C'est là que cet homme apostolique fit entendre la parole de Dieu... Les pécheurs se convertirent en grand nombre, et le bien qu'il opéra dans les âmes fut immense. Il fit défendre les jeux de hasard, et abolit l'usage des masques, que les jeunes gens, et particulièrement les étudiants portaient dans les rues, non seulement au carnaval, mais même pendant l'année. Ce fut aussi à l'instigation de ce grand serviteur de Dieu que les Capitouls firent placer, au-dessus des principales portes de cette ville, des marbres sur lesquels on avait gravé le saint Nom de Jésus. » (Année 1865.)

Pendant son séjour à Toulouse, le Bienheureux évangélisa également le pays de Foix. Il se fit entendre à Condom où il eut, un jour, plus de trente mille auditeurs.

En quittant la capitale du Languedoc, le B. Thomas Illyricus se rendit à Bordeaux, et sa parole y produisit des fruits abondants de salut. Un chroniqueur du temps dit, en parlant de lui : « Quand il arrivait en quelque ville, toutes sortes de jeux, débauches et dissolutions, en étaient bannis : tout ne respirait plus que piété et dévotion ; le peuple accourait de dix lieues à la ronde, pour voir ce saint homme, de sorte qu'il fallait ouvrir les places publiques pour les sermons. »

C'est au B. Thomas qu'est due la fondation du pèlerinage de Notre-Dame d'Arcachon. Après ses predications de Bordeaux, le vaillant apôtre s'était retiré sur les bords du bassin d'Arcachon, pour procurer à son âme une solitude complète. Priant un jour sur la plage, il aperçoit deux navires prêts à sombrer. Il prie pour les infortunés que l'abîme menaçait d'engloutir. La mer s'apaise aussitôt, et, au même moment, les vagues déposent sur le rivage une statue en marbre de la sainte Vierge. Le B. Thomas reçut avec respect l'image miraculeuse et la plaça dans une chapelle en bois, qu'il bâtit en ce lieu : ce fut l'origine du sanctuaire.

Le serviteur de Dieu continua encore sa mission de réformateur des mœurs et de défenseur de la foi, par la parole et par la plume. Les écrits du B. Thomas ne dénotent pas moins que ses prédications, une âme d'apôtre, que navre et tourmente la vue prophétique des calamités et des scissions qui menacent de disperser le troupeau de Jésus-Christ.

Bien que le B. Thomas n'ait jamais eu de culte approuvé par l'Eglise, les Bollandistes et les Annalistes de l'Ordre donnent à Thomas Illyricus le titre de Bienheureux, que, de temps immémorial, la voix du peuple lui avait décerné.

21 MAI

B. Jean Bonvisio

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1409-1473)

Jean Bonvisio appartenait à une famille de Lucques, qui comptait parmi ses membres, des cardinaux et d'autres hommes remarquables. Sa jeunesse fut innocente et pieuse. Il se livra d'abord au commerce, comme c'était la coutume parmi les nobles d'Italie. Dans un voyage qu'il fit en Espagne, il établit ses Courtiers en Aragon et en Portugal, et son nom devint célèbre au point que les princes eux-mêmes recherchèrent son amitié.

Mais au sein de la prospérité, Jean ne trouvait pas le calme dont son âme avait besoin, ni la nourriture spirituelle qu'il lui fallait. Il va donc frapper à la porte d'un couvent de Frères Mineurs, et dès ce jour, il commence le sacrifice de sa vie, par une immolation continuelle de lui-même, pour ne l'achever qu'à son dernier soupir. Il s'efforcera de faire croître dans le jardin fermé de son âme, les vertus séraphiques, en ayant soin de les protéger par le rampart d'une profonde humilité.

Loin de fuir les humiliations et les contrariétés, il paraissait les provoquer, au contraire. Plusieurs fois, il demanda l'autorisation de changer de résidence, afin d'être placé sous la direction de supérieurs austères et sévères, qui contenteraient sa soif de l'hu-

milité. « Soyons humbles, avait-il coutume de dire, parce que sans cette vertu, il n'y a pas de perfection : mais, avec elle, nous pouvons avancer dans la connaissance de Dieu, beaucoup plus que par trente années de méditations : sans elle, nous aurons beau élever nos yeux vers le Seigneur, nous serons aveuglés. » — Il attribuait également à cette vertu la faveur dont saint François avait été honoré, lorsqu'il reçut l'impression des Stigmates. « C'est une présomption, disait-il encore, de s'exercer de préférence aux autres vertus : car le moyen d'arriver à la vie éternelle, c'est la connaissance de notre abjection : nous devenons des démons par la présomption, et des anges par le mépris de nous-mêmes. »

Jean passa les trois premières années de sa vie religieuse en Aragon, chargé de l'office de réfectorier. Il parcourut divers couvents de l'Espagne, visitant les sanctuaires vénérés en ce pays. Il retourna ensuite en Italie, car en Espagne le peuple commençait à soupçonner sa sainteté et Jean craignait d'y trouver un aliment pour la vaine gloire.

Arrivé en Italie il fut nommé maître des novices, au couvent de Cési, bien qu'il eût quitté l'Espagne pour échapper à ces honneurs. Cependant, plein de confiance en Dieu, il s'acquitta de ses devoirs avec zèle et succès, conduisant ses novices par la voie de l'humilité, dont il était lui-même un modèle si accompli.

Le temps de sa charge expiré, il fut nommé gardien du couvent de la Grotte, au milieu des montagnes de Narni, emplacement de la grotte où saint François reçut les sacrés Stigmates. Il se fit remarquer par son zèle pour la discipline, tout en se montrant large et facile pour les légères infractions. Il voulait surtout que la sainte pauvreté fût scrupuleusement observée. Un jour de grande fête, il eut un grand ravissement de sorte qu'il oublia de faire préparer pour ses religieux une nourriture un peu plus copieuse qu'à l'ordinaire. Ceux-ci étaient mécontents ; il leur fit alors une si belle instruction sur la pauvreté, qu'ils ne voulurent pas d'autres mets que des légumes.

Ami du silence et du recueillement, il vivait le plus souvent dans le ciel. La vue du firmament, des fleurs de la nature, le plongeait dans le ravissement ; pendant la récitation du saint Office, il versait toujours des larmes de joie ; quelquefois même son visage pâlissait, et une clarté céleste l'entourait. Mais sa ferveur éclatait surtout pendant la sainte Messe ; il y était pour ainsi dire transfiguré.

Ce n'étaient pas là les seules faveurs que Jean reçût du ciel : ce vénérable serviteur de Dieu opéra de nombreux miracles pendant sa vie, et son âme fut souvent enlevée dans l'extase et le ravissement.

Sur le point de mourir, il s'écria tout à coup : « O jugement de Dieu ! je ne puis expliquer ce que je vois maintenant, cela surpasse l'intelligence humaine. Le Seigneur me fait voir comment il éprouve les âmes fortes en cette vie et de quelle manière il distribue à chacun selon ses forces les peines et les afflictions. Il est impossible que celui qui souffre vaillamment la contradiction par amour pour Dieu ne soit pas reçu dans sa gloire. »

Jean avait été du nombre de ces âmes fortes ; aussi, en s'endormant de son dernier sommeil, put-il dire au jeune frère qui soutenait sa tête : « adieu, mon cher ami, je m'en vais auprès de Dieu. »

Le Martyrologe de l'Ordre lui donne, de temps immémorial, le titre de Bienheureux.

24 MAI

Vén. Marie d'Agréda, Conceptionniste

(1602-1665)

Marie d'Agréda vient au monde, en Espagne, sur les confins de l'Aragon et de la Nouvelle-Castille. Son corps est frêle, sa santé délicate, et son enfance maladive est ruinée par des fièvres ardentes.

Bien jeune encore, elle donne l'exemple d'une piété sans égale et tellement sympathique, qu'à l'âge de quinze ans, dévorée du désir de se consacrer à la vie religieuse, elle entraîne à sa suite sa mère et sa sœur, qui se vouent avec elle aux austérités du cloître dans la maison paternelle. Son père et son frère sont également vaincus par ses exhortations : ils renoncent à leurs biens temporels et à leur patrie et partent s'enfermer ensemble dans un humble couvent franciscain de la province de Burgos.

Cette faible jeune fille préludait de la sorte à cette vie du cloître, qui est vraiment la vie des courageux et des forts.

C'est le 13 janvier 1619 qu'elle entre chez les Conceptionnistes, religieuses édifiantes, qui après avoir suivi quelque temps la Règle de sainte Claire, en reçurent une autre du pape Jules II et furent mises sous la juridiction des Frères Mineurs. Alors commencent contre les démons des luttes épouvantables que notre pauvre recluse devra soutenir pendant son existence entière. C'est seulement avec le bouclier de la foi, le casque du salut et le glaive de la mortification, qu'elle tient ferme et qu'elle finit par terrasser son redoutable adversaire.

Les âmes qu'il plaît à Dieu d'établir dans l'état surnaturel le plus élevé, celui des révélations divines, savent bien que la chair est un obstacle à l'abondance des influences célestes, elles savent bien que le corps doit être châtié comme un esclave rebelle, qu'il faut l'anéantir, pour ainsi dire, le spiritualiser en quelque sorte afin que le vol de l'esprit soit plus libre.

Ainsi s'expliquent les pieuses cruautés de Marie d'Agréda. Le Seigneur, qui la destinait à écrire l'histoire mystique de la Mère de son adorable Fils, qui voulait lui donner une claire connaissance des conseils éternels qui avaient préparé la rédemption du monde, qui voulait en quelque sorte la faire assister aux délibérations

divines de l'auguste et incompréhensible Trinité, devait purifier cette âme, comme on purifie l'or le plus pur.

Dès l'âge de dix-huit ans, cette sainte religieuse a des révélations et des visions extatiques tellement fréquentes, que cet état surnaturel devient pour elle presqu'une habitude, et qu'il lui est impossible de le dissimuler aux yeux de ses compagnes. Dans une de ses visions les plus surprenantes, elle est transportée dans le Nouveau-Mexique. Y fut-elle transportée en esprit ou en corps ? *Je l'ignore, Dieu le sait,* pourrait-elle dire avec saint Paul ; mais ce fut probablement en son corps. En effet, plus tard, des missionnaires franciscains venant évangéliser ces peuples, les trouvèrent catéchisés, puis dans une circonstance quelconque, le portrait de Marie d'Agréda ayant été montré aux habitants de ces régions, ils la reconnurent aussitôt et affirmèrent que cette humble religieuse avait été leur apôtre.

A l'âge de trente-cinq ans, dans une de ses visions extatiques, elle reçoit du ciel l'ordre d'écrire l'histoire de la Mère de Dieu. Elle cherche longtemps et par toutes sortes de moyens, à se soustraire à une mission qu'elle se croit impropre à remplir, mais finalement la volonté de Dieu se manifeste de manière à ne lui laisser aucun doute, et alors, en fille soumise, elle écrit cet admirable livre de la *Cité mystique,* où la main du Dieu de toute science semble avoir elle-même dirigé la plume de l'écrivain. C'est sous la dictée de la Mère de Jésus-Christ, qu'elle retrace l'histoire de sa vie mortelle et des incompréhensibles faveurs dont elle fut favorisée.

Lorsque les docteurs de l'Université de Toulouse donnèrent leur approbation motivée à l'*Abrégé d'Examen de la Cité mystique de Dieu* par Grenier, ils n'hésitèrent pas à dire :

« . . . Nous ne disconvenons pas qu'il n'y ait, dans cet ouvrage, des faits nouveaux dont nous n'avions point ouï parler, et des révélations extraordinaires, qui vont au delà de ce que nous avions cru jusqu'à présent ; mais, ni dans ces nouveaux faits, ni dans ces révélations extraordinaires nous ne voyons rien qui choque les principes de la foi ou des bonnes mœurs, rien même qui soit au-dessus des grandeurs de Marie et qui ne s'accorde parfaitement avec l'idée confuse et générale que nous avons de l'excellence de la Mère de Dieu, que les Pères traitent d'incompréhensible et que l'Eglise regarde toujours comme la créature la plus distinguée et la plus privilégiée qui fut jamais, de sorte que cet ouvrage, à le bien prendre, ne fera que développer cette idée confuse et générale, en nous faisant voir plus distinctement et en détail ce que nous ne voyons que confusément et en gros, c'est-à-dire la conduite de la Mère de Dieu, et les merveilles surprenantes qu'il a plu au Seigneur d'opérer en elle. C'est un secours qu'elle nous

envoie elle-même, secours qui vient à propos et dont nous avons besoin dans ces derniers temps, pour *une plus ample instruction des fidèles*, pour le soutien de son culte, et pour la confusion de ses ennemis. »

Cette forte note d'*extraordinaire* et certaines causes plus ou moins extrinsèques qu'il nous serait trop long de rapporter, expliquent très suffisamment les vicissitudes diverses par lesquelles cet ouvrage a dû passer.

En 1680, le Pape Alexandre VIII en permit la lecture : *viva vocis oraculo :* la mort l'empêcha d'en porter le décret. En 1681, le 4 avril, la Sacrée Congrégation de l'Index censura ce livre ; mais bientôt après, Innocent XI donna un bref par lequel il suspendait la censure. En 1694, la Sorbonne de Paris, qui était à cette époque la fidèle servante du roi, et la plus haute personnification scientifique des malheureuses tendances jansénistes et rationalistes du pays, intervint au nom de l'esprit national, condamna comme faux et contraires à la doctrine de l'Eglise quelques articles de cet ouvrage ; mais le 19 août 1697, les Universités de Salamanque et d'Alcala, affirmèrent que la défense du Franciscain Gabriel de Noboa renversait la censure de la Sorbonne avec autant de modestie que de succès. En 1704, Clément XI défendit expressément de mettre la *Cité mystique* à l'Index, et malgré les assertions contraires, elle n'y a jamais été mise ni avant, ni après ce Pontife. En 1713, l'évêque de Cénédo interdit la lecture de ce livre, et le 15 septembre de la même année, la Sacrée Congrégation du Saint-Office lui ordonna de retirer cet interdit. Le 20 juillet 1715, l'Université de Louvain examina à son tour cet ouvrage et se déclara hautement en sa faveur. En 1729, Benoît XIII, par son décret du 20 mars, permit de retenir et de lire la *Cité mystique*. En 1768, Benoît XIV donne une longue Bulle dans laquelle il en fait un éloge pompeux. En 1771, Clément XIV, par son bref du 11 mars, déclara que cet ouvrage est vraiment de la servante de Dieu, Marie de Jésus d'Agréda. Enfin, Dom Guéranger, dans une magistrale série d'articles parus, en 1858, dans l'*Univers*, a fait de notre Vénérable, une apologie remarquable, qui aux yeux de certains connaisseurs est une de ses plus vigoureuses démonstrations.

Après avoir écrit ce bel ouvrage, Marie d'Agréda continue comme auparavant à mener une vie toute de prières et de bonnes œuvres. Dans la charge d'abbesse, comme dans les plus bas offices, elle se montre toujours religieuse modèle, digne de saint François. Aussi, le jour de la Pentecôte, 1665, elle s'endormit très paisiblement dans le Seigneur. La cause de sa béatification est, depuis très longtemps, en cour de Rome.

24 MAI

B. Gérard de Lunel

DU TIERS-ORDRE

(1275-1299)

Le B. Gérard naquit au château de Lunel, diocèse de Montpellier, où son grand-père maternel, Raymond Gausselin, baron de Lunel, avait eu le bonheur de donner l'hospitalité à saint François.

L'enfant fut merveilleusement prévenu de la grace divine ; à peine âgé de cinq ans, il sollicita avec instance l'habit du Tiers-Ordre, qui lui fut accordé. Sa jeunesse, passée dans les exercices de la prière et de la pénitence, fortifia encore cette ferveur précoce.

A dix-huit ans, saisi d'un vif attrait pour la solitude, il quitte furtivement le manoir paternel, accompagné de son jeune frère Effrenaud, digne émule de ses vertus. Deux cavernes solitaires leur servirent d'abri, et leurs âmes ne voulurent plus goûter que Dieu, la pénitence et l'oubli des hommes. Mais, quelques miracles opérés par Gérard attirèrent bientôt en foule les populations environnantes avec leurs affligés et leurs malades.

L'humilité des pieux solitaires s'alarma de ce concours ; ils résolurent de quitter le pays et se rendirent à Rome pour aller de là à Jérusalem. Ils voyageaient à pied, en demandant l'aumône, à la manière des pèlerins. Cependant, Gérard ne devait pas voir la Terre-Sainte. Epuisé par la marche, il fut forcé de s'arrêter dans une chaumière déserte, sur le territoire de Monte-Santo, et pendant que son frère allait chercher du secours, le Bienheureux rendait sa belle âme à Dieu, c'était le 24 mai 1299 ; il n'avait pas encore vingt cinq ans.

Les cloches de Monte-Santo sonnèrent d'elles-mêmes pour annoncer le trépas du serviteur de Dieu. Le B. Gérard fut enseveli en ce lieu, et sur son tombeau, on construisit une chapelle qui subsiste encore. On l'invoque surtout contre l'épilepsie. Les Souverains Pontifes ont approuvé le culte qui lui est rendu, et sa fête se célèbre dans les diocèses de Fermo et de Montpellier.

25 MAI

Translation du Séraphique Père Saint François

(1226-1230)

Saint François d'Assise s'était endormi du sommeil des justes dans l'humble Sanctuaire de Ste Marie-des-Anges, le 4 octobre 1226. Aussitôt après sa mort, son corps fut embaumé et le cœur en fut retiré pour être conservé à Ste Marie-des Anges, selon le désir qu'il en avait lui-même exprimé. Ses précieux restes furent ensuite solennellement transférés à Assise et déposés dans l'église St-Georges. Ce fut la première translation.

Le 16 juillet 1228, le pape Grégoire IX se rendit à Assise et, dans cette même église, il promulguait le Décret de canonisation du Séraphique Patriarche, en présence du Sacré Collège et d'une foule immense de peuple. Le lendemain, il posait la première pierre de l'église destinée à recevoir le tombeau du Saint.

Saint François avait désiré être enseveli sur la *colline d'Enfer*, lieu destiné au supplice des malfaiteurs ; son vœu fut exaucé, mais non comme il l'avait souhaité. Aidé du concours des princes et des peuples chrétiens, Grégoire IX fit construire dans ce lieu qu'il nomma la *colline du Paradis* un de ces édifices que les siècles de foi seuls sont capables d'élever à la gloire des serviteurs de Dieu. Les travaux furent poussés avec tant d'activité, qu'au bout de deux ans l'église fut terminée et la cérémonie de la translation du corps de saint François fut fixée au 25 mai de l'année 1230.

Grégoire IX, que les affaires de l'Eglise avaient empêché de venir présider cette fête, envoya trois légats pour le représenter ; deux mille Frères Mineurs étaient accourus de toutes les Provinces pour assister à la glorification de leur Père ; d'autre part, le concours des pèlerins fut si considérable qu'il fallut dresser des tentes en pleine campagne pour les abriter pendant la nuit. Toutefois un incident troubla cette imposante manifestation, au moment le plus solennel. Au cours de la procession, les habitants d'Assise, ayant remarqué un mouvement dans la foule, craignirent de se voir enlever leur trésor. Ils se précipitèrent sur le

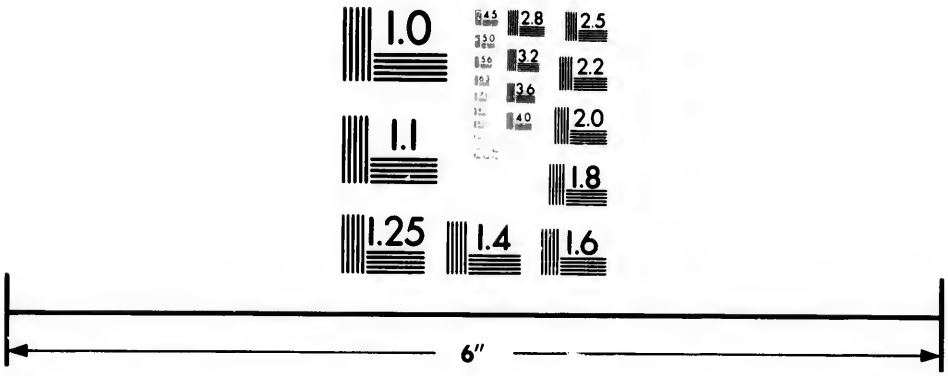
NOTRE SÉRAPHIQUE PÈRE SAINT FRANÇOIS

char, se saisirent du saint corps, entrèrent dans l'église, fermèrent les portes et placèrent le sacré dépôt dans le lieu où il devait être mis, sans qu'il fût permis aux prêtres, aux religieux et au peuple de lui rendre aucun honneur. C'était du zèle, mais non un zèle selon la science. Ce fut la seconde translation.

C t événement avait jeté un voile mystérieux et impénétrable sur la vraie position du corps de saint François. En 1818, le pape Pie VII permit de faire des recherches sous le maître-autel. Le travail fut entrepris en secret, prolongé pendant cinquante-deux nuits, et poussé avec une vigueur incroyable. Après avoir brisé et rompu des roches, des massifs, des murs, on trouva une grille en fer qui renfermait un squelette humain, couché dans un cercueil de pierre, d'ou s'exhalait une odeur très suave. Le Souverain Pontife délégua les Evêques d'Assise, de Nocera, de Spolète, de Pérouse et de Foligno, pour en faire l'examen juridique et en constater l'authenticité ; puis conformément au décret du Concile de Trente, il nomma une commision de cardinaux et de théologiens et, le 5 décembre 1820, il put déclarer par un bref que « ce corps était véritablement le corps de saint François d'Assise, le fondateur de l'Ordre des Frères Mineurs. »

Plus de six siècles se sont écoulés depuis la mort de l'humble serviteur de Dieu, et son nom n'a rien perdu des respects et de la vénération des hommes, il survit à toutes les agitations dont le monde est troublé. François a choisi pour son partage la croix et la croix seule, et en sa personne s'accomplit sans interruption la parole du Maître « *Celui qui s'abaisse sera élevé.* »

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

31 MAI

B. Félix de Nicosie

FRÈRE LAI, CAPUCIN

(1787)

Frère Félix naquit à Nicosie, dans le diocèse de Messine, en Sicile. Encore enfant, il aimait à entendre la messe dans le couvent des Capucins, et les mœurs austères et humbles, les vertus modestes et secrètes des bons religieux avaient vivement frappé sa jeune imagination. Il soupirait après le jour où il pourrait revêtir leur habit d'étoffe grossière, marcher nu-pieds, et se consacrer sans réserve au service de Dieu et du prochain.

Admis parmi eux, il fut chargé, après son noviciat, de l'office de frère quêteur. Félix s'appliqua à éteindre dans son cœur les affections mondaines. Ce qu'il aimait, ce qu'il recherchait, c'était la solitude et le silence. Quand il pouvait s'enfermer dans sa cellule et méditer, au pied de son crucifix, sur les douleurs de la Passion du Sauveur et l'ingratitude des hommes ; quand il contemplait, avec les yeux de la pensée, la divine Mère prosternée sur le Calvaire, il était heureux. Et certes, quelles amours terrestres peuvent être comparées à celles-là ?

Sans cesse, la nuit et le jour, la pensée du frère Félix est avec Dieu. Il parle peu, ne répond que par des monosyllables ; il ne vit pas, à ce qu'il semble, de la vie de ce monde ; mais il habite déjà dans le ciel et se mêle aux chœurs des Anges. Cependant, chose merveilleuse, jamais un de ses supérieurs ne lui donna un ordre, sans qu'aussitôt il l'entendît et l'exécutât. Si abîmé qu'il fut dans son extase et absorbé par sa prière, il devinait au moindre geste l'intention du Gardien, et, comme mu par un ressort, il se levait et marchait. C'est qu'il avait au plus haut degré le culte de la sainte obéissance, qui est la première vertu des parfaits religieux : comme le saint patriarche d'Assise, il était convaincu que c'est l'une des conditions sans lesquelles on n'obtient rien de durable, on ne fonde rien de solide.

Il avait aussi, en même temps, le culte de l'humilité. Ses supérieurs, ses frères eux-mêmes, se plaisaient à lui imposer des mortifications continuelles ; il les subissait sans murmure, allait même au-devant.

Dieu ne laissa pas sans récompense la vertu de son serviteur. Il le favorisa du don de prophétie, de celui de guérir les malades, et de la grâce de l'extase, en attendant qu'il lui donnât de jouir de l'extase éternelle dans le sein de l'immortelle félicité.

Il a été béatifié en 1888, le 3 février.

5 JUIN

B. Pierre d'Aragon

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1380)

Pierre, fils de Jacques II, roi d'Aragon, était par sa mère le neveu de saint Louis, évêque de Toulouse. Jeune encore, il épousa la princesse Jeanne, sœur du comte de Foix, dont il eut quatre enfants. Ses brillantes qualités lui valurent les plus hautes dignités du royaume, mais ces honneurs, dont on le couvrait, ne suffisaient pas à satisfaire son grand cœur, il avait hâte d'être délivré du monde pour se consacrer à Dieu. Tous les jours il invoquait le ciel à cette intention. Or, un jour le saint évêque Louis, son oncle, lui apparut avec quelques Frères Mineurs et lui ordonna de faire son salut sous la Règle de saint François. Quelque temps après, le prince partagea, entre ses trois fils, ses biens et ses domaines; et sa femme étant morte, il s'en fut recevoir l'habit de l'Ordre Séraphique, en 1358, au couvent de Barcelone.

Devenu, par ses vœux, humble fils de saint François, il oublia ses dignités passées, s'appliqua à l'étude avec ardeur et devint un profond théologien et un prédicateur distingué. Les progrès dans la vertu ne furent pas moins rapides ; aussi le Seigneur trouva bon de lui faire certaines révélations. Quand Urbain V fut élu pape, Jésus chargea notre Bienheureux d'aller lui porter ces paroles : « Il plaît à l'Eternel que le premier de ses serviteurs sorte d'Avignon et retourne à Rome. » Pierre obéit, et quelque temps après, Urbain V quittait Avignon et rentrait dans la ville du Prince des Apôtres. Trois ans plus tard, le pape, étant retourné à Avignon, malgré les avertissements de notre Bienheureux, il y mourut dans l'exil et dans la solitude.

Ce saint religieux mourut en 1380, à Valence en Espagne.

8 JUIN

B. Barthélemy de Montepulciano

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1330)

Ce serviteur de Dieu naquit à Montepulciano, en Toscane, de la noble et riche famille des Pucci Franceschi. Il était engagé dans les liens du mariage et père de nombreux enfants, lorsque le Seigneur lui inspira de se consacrer à son service dans la vie religieuse. Docile à l'appel de Dieu, notre Bienheureux pourvut à l'avenir de sa famille, et, du consentement de son épouse, il entra chez les Frères Mineurs établis dans sa ville natale. Le Seigneur allait récompenser par des grâces signalées la générosité d'un tel sacrifice.

Engagé dans la voie de la perfection évangélique, le B. Barthélemy devint un modèle accompli de toutes les vertus. Pendant ses oraisons, il était souvent ravi en extase, son visage était environné d'une lumière céleste et son âme tout embrasée du feu du divin amour.

Plein de mépris pour lui-même, il ne consentit à être élevé au sacerdoce que sur l'ordre exprès de ses supérieurs ; son amour des humiliations lui inspira quelquefois de contrefaire l'insensé afin de devenir l'objet de la risée publique. Sa charité pour le prochain, et pour les pauvres en particulier, fut sans bornes ; à sa prière, Dieu multiplia souvent la nourriture, soit en faveur des indigents, soit en faveur de la communauté. Les saints Anges, et la Très Sainte Vierge elle-même, lui apparurent quelquefois sous la figure des pauvres qui venaient solliciter sa charité.

Le B. Barthélemy s'endormit du sommeil des justes, vers l'année 1330. Léon XIII a approuvé, en 1880, le culte immémorial qui lui était rendu et a permis à l'Ordre de saint François de célébrer sa fête.

Vén. Florida Céroli

VIERGE, CAPUCINE

(1685-1767)

Florida naquit à Pise, et reçut au baptême les noms de Lucrèce-Hélène. Dès ses plus jeunes années, elle mérita, par ses vertus précoces, d'être appelée l'ange de Pise. Elle était d'une beauté merveilleuse ; mais cette beauté faillit la perdre. Comme un jour elle s'admirait elle-même dans son miroir, elle aperçut tout-à-coup à côté de sa figure souriante de vanité, le visage affligé de la Vierge Marie, qui lui dit : « Eh ! quoi ! vas-tu céder au démon ? La beauté du corps n'est rien, au ciel on ne tient compte que de la beauté de l'âme. »

C'en fut assez ; à quelque temps de là, elle recevait le voile des Capucines ; après un noviciat exemplaire, elle fit ses vœux et changea son nom contre celui de Florida, elle avait 19 ans.

Dès lors l'humilité, la pauvreté, l'obéissance brillèrent d'un éclat surprenant dans toute sa vie ; aussi en 1727, après la mort de sainte Véronique Giuliani, fut-elle élevée à la dignité d'abbesse. Ce lui fut une raison pour s'humilier et se mortifier davantage. « Puissé-je souffrir beaucoup en cette vie ! ce me sera une garantie que je serai heureuse dans l'autre. » — « Heureux ceux qui souffrent, répétait-elle souvent, parce qu'il seront consolés. » La consolation, pour elle, était la sainte communion. — Elle en était toujours avide ; pour la récompenser, le Divin Jésus lui accorda le don des miracles et de prophétie. Un jour entr'autres elle dit à une de ses religieuses : « Préparez-vous à la mort, votre heure est proche. » — La religieuse de répondre : « Dieu seul le sait. » — « Préparez-vous à la mort, reprend Florida, demain nous prierons pour vous. » En effet, elle mourut le jour même.

Enfin la bienheureuse servante du Seigneur, pleine de mérites et d'années, s'endormit elle-même dans le Seigneur le 12 juin 1767, entourée de ses sœurs qui priaient auprès de son lit et versaient des torrents de larmes. L'une d'elles prétendit avoir vu son âme s'élever au ciel, sous la forme d'une colombe blanche et immaculée.

Son procès de béatification est commencé.

13 JUIN

B. Olivier Maillard

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1502)

Le bienheureux Père Olivier Maillard naquit en Bretagne. Il étudia la théologie à Paris et plus tard occupa avec éclat une chaire en Sorbonne. Il passait pour être un éloquent prédicateur ; mais il est encore plus célèbre par ses vertus et la sainteté de sa vie.

Olivier Maillard fut cinq fois provincial dans différentes provinces, et à trois reprises, il exerça la dignité de vicaire général de l'Ordre en Espagne, en France, aux Pays-Bas et en Allemagne. Son séjour de prédilection était le couvent de Malines aux Pays-Bas.

Charles VIII, roi de France, professait pour ce saint homme la plus grande estime, et c'est à sa prière, qu'il se décida à rendre à Ferdinand, roi d'Espagne, la ville de Perpignan, et le comté du Roussillon. Le pape Innocent VIII le chargea de négociations importantes.

Par son zèle et sa prédication populaire, Olivier Maillard eut une grande influence sur son temps, et son nom se trouve mêlé aux événements politiques et religieux de l'histoire de France du XVe siècle.

Olivier paraît avoir reçu de Dieu le don de prophétie, et l'on a conservé quelques-unes de ses prédictions. Après avoir contribué au développement de l'Ordre Séraphique par l'habileté avec laquelle il exerça ses dignités de provincial et de vicaire général, il mourut, riche de vertus, au couvent de Toulouse, le 13 juin 1502.

Sa mort fut le signal et l'occasion de beaucoup de miracles et, en 1508, le chapitre général de Barcelone ordonna que son corps serait exhumé et placé dans une chapelle à lui consacrée. On célébrait autrefois, le vingtième jour de juin, au couvent de Toulouse, l'anniversaire de la translation de ses précieux restes.

Il n'a pas cependant de culte reconnu par l'Eglise.

15 JUIN

Vén. André de Burgio

CAPUCIN, FRÈRE LAI

(1705-1772)

Le vénérable André naquit à Burgio en Sicile ; ses parents étaient de modeste condition, mais pieux ; aussi dès ses plus tendres années André montra ce qu'il devait être un jour. On le citait comme un modèle à tous les enfants de son âge, et ceux qui le connaissaient disaient de lui : « S'il reste dans le monde, ce sera un parfait homme de bien ; mais ce sera un saint, s'il entre dans un Ordre religieux. » C'est la seconde supposition qui se réalisa.

Ayant perdu successivement son père, sa mère, ses sœurs et son frère aîné, il vint frapper à la porte du couvent des Capucins de Burgio. Son noviciat achevé, il prononça ses vœux en qualité de frère lai. Ennemi de l'oisiveté, il ne perdait pas un moment ; le jour, il s'adonnait aux plus durs travaux ; la nuit, il passait de longues heures à méditer devant le Très-Saint-Sacrement. Depuis ce temps aussi, jusqu'à sa mort, il ne vécut que de pain et d'eau. Dieu devait récompenser une vertu si éminente ; il le fit d'une façon digne de Lui, il lui accorda le don des miracles.

Un jour il rencontre un pauvre boiteux, François Niceli, que son infirmité rendait la risée de tous les mauvais garnements du pays. André lui dit : « Pourquoi ne te tiens-tu pas droit ? — Comment le pourrais-je, je suis ainsi dès mon enfance, répond François. — Lève-toi et marche, dit André, je te l'ordonne au nom de Jésus. » — Et le boiteux se leva et se mit à marcher.

Un autre jour, un enfant se mourait, atteint d'une maladie incurable ; sa mère voyant passer le Frère André, lui cria : « Mon fils se meurt, mon fils est mort ! — Il vit, répond André, et tenez, le voilà qui vient à vous et qui vous tend les bras. » L'enfant en effet accourait parfaitement guéri.

Dans l'espoir de cueillir la palme du martyre, il partit pour le Congo, et là encore il put montrer le crédit dont il jouissait près de Dieu. A sa prière une tempête effroyable est apaisée, à sa prière encore, le vice-roi de Cadix est guéri d'une longue et terrible maladie. Il consacra dix-sept ans de son zèle vraiment

apostolique à la conversion du Congo, et il y serait mort si l'obéissance ne l'eût pas rappelé en Europe. — Quand on lui annonça qu'il devait quitter sa chère mission : « Je savais bien, dit-il avec tristesse, que Dieu ne me permettrait pas de mourir pour lui, mais que sa volonté soit faite ! » Et il se mit en route.

Arrivé à Lisbonne, il fut reçu avec joie : « Grâce à Dieu, lui dit la reine, vous voilà de retour pour ne plus nous quitter. » — André sourit : « Non, Madame, répondit-il, ce n'est pas ici que je dois mourir. — En effet, il reçut l'ordre de partir pour la Sicile. Il partit un jour à dix heures du matin, et le même jour, à la même heure, il frappait à la porte du couvent de Palerme : « Qui êtes-vous ? lui dit le Gardien. — Je suis le Frère André de Burgio et je viens de Lisbonne en Portugal. — Avez-vous une lettre d'obédience ? — Oui, en voici une du Général de l'Ordre. » — Tout est bien, dit le Gardien, mais à quelle heure êtes-vous parti de Lisbonne ? — A dix heures. — Quel jour ? — Aujourd'hui. — Que me dites-vous là. Aujourd'hui à dix heures ? Vous êtes un menteur, allez vous donner la discipline. »

André allait obéir, mais le Gardien, qui connaissait sa sainteté, retira son ordre et remercia Dieu avec lui.

Les années que frère André passa à Palerme furent une suite non interrompue de miracles qu'il serait trop long de raconter ici.

Enfin le 11 juin 1772, le Frère André rendit sa belle âme à Dieu et alla recevoir au ciel la récompense due à ses vertus et à ses mérites.

La cause de sa béatification a été introduite en cour de Rome.

5 JUILLET

B. Elie de Bourdeille

FRANCISCAIN, CARDINAL ARCHEVÊQUE DE TOURS

(1422-1484)

Ce saint prélat naquit vers l'an 1422, au château de Bourdeille, en Périgord. Renonçant aux honneurs que sa haute naissance et sa rare intelligence lui promettaient, il entra, à peine âgé de 10 ans, chez les Franciscains de Périgueux. Etudiant remarquable, il fut novice exemplaire, avant de devenir un saint religieux et un savant théologien. Ravis de ses heureux talents, ses supérieurs le destinèrent à la prédication ; ce fut alors qu'il parcourut tout le midi de la France. Bientôt il reçut l'ordre de se rendre au couvent de Limoges. Chemin faisant, il dut traverser le Périgord et bientôt lui et son compagnon se trouvent sur les terres dépendantes du château de Bourdeille. Sur le soir, ils s'en vont demander l'hospitalité au château. Pour ne pas être reconnu, le frère Elie marchait derrière, la tête couverte du capuce ; un serviteur les conduit dans un hangar et leur apporte un pain, comme à des mendiants. Le lendemain matin, le compagnon du Frère Elie se présente à la porte, remercie la pieuse baronne et les deux religieux continuent leur voyage. Or, à quelque distance, une vielle femme reconnait le frère Elie de Bourdeille, elle se jette à ses pieds, fond en larmes et court en porter la nouvelle au château. Quelque diligence qu'on fit, on ne put rejoindre nos voyageurs.

Frère Elie aima particulièrement son couvent de Limoges en souvenir de saint Antoine qui en avait été le premier gardien, et devenu archevêque de Tours il aimera à venir s'y retirer dans la retraite et la solitude.

La ville de Périgueux ayant perdu son évêque, le chapitre décida de demander frère Elie pour lui succéder ; malgré son jeune âge (il n'avait que vingt-cinq ans), frère Elie dut accepter, sur un ordre formel du pape, Eugène IV. A peine revêtu du caractère sacré, Elie commença ses courses épiscopales ; c'est là que Dieu l'attendait pour le soumettre à l'épreuve, il tomba entre les mains des Anglais et fut emmené prisonnier en Angleterre. Sa captivité dura plusieurs années, sans lasser son courage et sans

qu'il oubliât son troupeau. A son retour, son zèle ne fit que redoubler. On le voyait tour à tour entendre les confessions, administrer les sacrements, prêcher la parole de Dieu, veiller à la réparation ou à la construction des églises et donner au culte divin toute la splendeur possible. Il pratiqua, sous la mitre, la pauvreté séraphique dans toute sa rigueur et ne voulut jamais quitter l'habit de son Ordre.

Louis XI instruit de son mérite le fit transférer au siège archiépiscopal de Tours et le choisit pour son confesseur. Le zélé pontife fut auprès du prince ce qu'il avait été partout : le défenseur de la vérité. Les droits du Saint Siège étant attaqués dans le concile de Bâle et par la pragmatique sanction de Bourges, il les combattit ouvertement et jamais considération humaine n'influa sur sa conduite dans les graves circonstances où il put se trouver.

Elevé par Sixte IV au cardinalat, il reçut cette auguste distinction sans témoigner aucun sentiment de joie. A partir de ce jour, il résolut de se dérober aux regards des hommes et se retira dans la retraite. C'est là qu'il mourut, le 5 juillet 1484, étendu sur la cendre, à l'exemple de son Séraphique Père.

Des miracles avaient illustré sa vie, des miracles eurent lieu à son tombeau. Quarante-deux ans plus tard, en 1526, un évêque de Périgueux fit prendre des informations sur la vie et les vertus de ce grand et illustre prélat. Il recueillit avec un soin religieux les prodiges attribués à son intercession, se proposant de solliciter auprès de la cour de Rome un décret qui le placerait au nombre des saints. Les malheurs de l'Eglise, les agitations de la France pendant le XVIe siècle ne permirent pas de donner suite à cette affaire. Le nom d'Elie de Bourdeille n'en est pas moins resté inscrit au rang des gloires les plus pures de l'Eglise de France, et l'Ordre Séraphique l'a toujours compté parmi ses plus grandes illustrations : son *Martyrologe* lui donne le titre de Bienheureux.

7 JUILLET

B. Davanzat

CURÉ, DU TIERS-ORDRE

(1200-1295)

Ce Bienheureux naquit à Poggi Bonzi en Toscane et passa son enfance et sa jeunesse dans la pratique de la piété. Entré dans le Tiers-Ordre Séraphique, il se plaça sous la direction du B. Luchesio, premier tertiaire admis dans l'Ordre par saint François, et fit, sous un tel maître, de rapides progrès dans la perfection. Mais Dieu l'avait appelé à le servir dans le sacerdoce ; après avoir fait de solides études, il fut ordonné prêtre et nommé curé de la petite paroisse de Sainte-Lucie au diocèse de Florence. Là, pendant près de soixante-dix ans, la vie de ce digne et excellent pasteur fut partagée entre la prière, la pénitence et le soin de son troupeau.

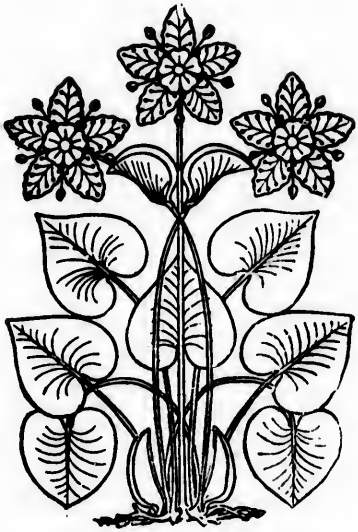
Le Seigneur daigna glorifier son serviteur par d'éclatants miracles.

L'homme de Dieu destinait aux pauvres le revenu des terres de sa cure, ne s'en réservant qu'une faible part, indispensable à son entretien. Il avait recommandé à son disciple de donner à tous les pauvres qui se présenteraient. Or celui-ci remarqua à son grand étonnement que plus il donnait aux indigents, plus la provision augmentait : il vint raconter le prodige à son vénérable maître qui lui répondit, en souriant : « Il n'y a pas lieu de s'émerveiller, mon fils, ne savez-vous pas ce que dit le Seigneur : « Donnez et il vous sera donné ? »

Un pauvre se présenta un jour à la cure, demandant un peu de vin ; le Bienheureux appelle son clerc et le prie de servir ce pauvre. « Mon père, répond le jeune homme, nous n'avons plus de vin depuis quatre mois. — Allez, mon fils, lui dit le serviteur de Dieu, faites ce que je vous dis. — J'obéirai, reprit le disciple, mais je sais d'avance que le tonneau est à sec. » Il descend néanmoins à la cave, et, à sa grande surprise, il trouve le tonneau rempli d'un excellent vin. Joyeux, il s'empresse de remplir le vase de l'indigent, et publie le prodige en bénissant Dieu.

Dans une autre circonstance, plusieurs prêtres du voisinage étant venus à l'église Sainte-Lucie, pour assister à une fête de la paroisse, le saint curé offrit à ses confrères une modeste réfection. Le vin manquait cette fois encore, le saint prêtre ordonna au jeune clerc d'aller puiser de l'eau à une fontaine voisine et d'en remplir quelques vases ; à l'instant même où les convives versèrent cette eau dans leurs verres, elle se trouva changée en un vin exquis.

Ce saint pasteur mourut le 7 juillet 1295, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans ; au moment de son bienheureux trépas, une merveilleuse clarté illumina l'appartement et l'on entendit des concerts angéliques ; de sa bouche sortit un lis d'une éclatante blancheur, Dieu ayant voulu, par ce prodige, manifester et glorifier la pureté de son serviteur. La fête de ce Bienheureux se célèbre en ce jour, dans l'église où repose son tombeau.



9 JUILLET

V'én. Emmanuel Ruiz
et ses sept Compagnons
Martyrs de Damas

FRANCISCAINS

(1860)

Le temps qui emporte tant de souvenirs, n'a pas encore effacé de notre mémoire les tragiques événements dont la Syrie fut le théâtre en 1860. Ces scènes de carnage et d'horreur donnèrent lieu aux plus émouvantes péripéties. Nous ne dépeindrons pas en détail chacun de ces lugubres tableaux, ce serait trop long et trop triste. S'élançant de leurs montagnes, les Druses, ennemis irréconciliables du nom chrétien, fondent sur les villages comme un torrent dévastateur : partout sur leur passage les récoltes sont saccagées, les demeures incendiées, les habitants cruellement égorgés. Ni l'innocence de l'enfant, ni les cheveux blancs du vieillard n'obtiennent grâce à leurs yeux.

Affolées, les tristes épaves de cette tourmente, accourent dans les villes, comptant y trouver secours et protection. Mais hélas ! encouragés par la coupable connivence des autorités, les Musulmans au cri de : « Qu'il est doux de tuer des chrétiens ! » achèvent ces lamentables débris. Qui peindra jamais les scènes navrantes de ce drame sanglant qui rappellent les plus tristes époques de l'histoire du genre humain ? On évalue à 12.000 le nombre des victimes qui tombèrent dans ces jours néfastes. Les Franciscains ne furent pas épargnés dans ce conflit général. Les consuls les firent prévenir de quitter leur maison pour aller se réfugier chez Abd-el-Kader, demeure française. Mais les vaillants religieux, remerciant de leur attention les consuls européens, leur répondirent : « Que craindrions-nous ? nous n'avons jamais fait que du bien aux Musulmans, pourquoi nous feraient-ils du mal ? Nous avons dans nos classes, leurs enfants qui nous regardent comme leurs pères. Si la maison d'Abd-el-Kader est française, la nôtre l'est aussi. Nous sommes paroisse française, et qui nous touche, touche à la France. » Nobles paroles, généreux sentiments, mais hélas ! illusion fatale. Laissons passer la

nuit, nuit de désolation, de ruines et de meurtres, et tout aura changé de face. Ne demandez plus l'église : ne cherchez plus le couvent : ne parlez plus d'école, on ne vous montrerait que quelques débris de murailles noircis par le feu.

Le désastre matériel est donc complet : mais dans ce total effondrement de leur habitation, que vont devenir les religieux ? C'est ce que nous allons voir en retraçant en quelques mots l'histoire de ces saints martyrs, au milieu de la tempête qui grondait autour d'eux.

Vén. Emmanuel Ruiz. — Le Révérend Père Emmanuel Ruiz était le gardien du couvent de Damas, lorsque sonna l'heure néfaste du drame en question.

Il naquit en 1803, à la montagne de Rinosa, dans la catholique Espagne. A l'âge de 22 ans, obéissant à l'attrait qui le poussait vers la vie religieuse, il va frapper au couvent des Frères-Mineurs et demande son admission parmi les fils du Séraphin d'Assise. Ses désirs sont exaucés et il revêt le saint habit en 1828, dans la province de l'Immaculée Conception. Après un noviciat des plus fervents, le jeune religieux commence ses études. Doué d'une intelligence remarquable, Emmanuel fournit avec éclat le cycle des cours de philosophie et de théologie. Malgré son amour pour l'étude il ne se relâche en rien de sa première ferveur ; et à l'acquisition des sciences humaines, il s'efforce toujours de joindre la science des saints. Le flambeau de la foi éclaire son esprit et le feu de la charité embrase son cœur. Mais c'est peu de brûler lui-même de cette flamme céleste, s'il n'en répand autour de lui la douce et puissante influence. Le feu est communicatif de sa nature : aussi les bornes de sa patrie ne suffisent bientôt plus à son zèle : il lui faut de plus vastes horizons, il lui faut des rivages lointains à parcourir. Comme François il brûle du désir de convertir à la foi les disciples du Coran et comme François aussi, il soupire après le martyre. Mourir pour son Dieu, voilà son unique ambition. Il demande la permission d'aller prêcher l'Evangile sur la terre baignée du Sang de Notre-Seigneur. Ses Supérieurs ont reconnu l'appel de Dieu, et dans le courant de l'année 1831, il s'embarque pour la Terre-Sainte.

Au comble de ses vœux, le fervent missionnaire se livre avec toute l'ardeur de sa foi à la sanctification de ces populations asiatiques. Dieu bénit les travaux de son fidèle serviteur et des fruits abondants de salut viennent couronner ses efforts. Mais un obstacle s'oppose à la réalisation de tout le bien qu'il pro-

jette. Si quelques personnes comprennent les langues européennes, la généralilé des habitants ne parle que l'arabe. Il se met à l'étude et bientôt il possède le mécanisme de la langue du pays. Dès lors rien ne peut l'arrêter.

Toujours sur la brèche, s'il s'agit d'une âme à gagner à Jésus-Christ, il ne connaît ni fatigue ni repos. L'amour de Dieu le soutient dans cette campagne contre l'enfer. Cependant après 12 années consécutives de travaux pénibles et accablants, ses forces s'épuisent, et il est obligé de prendre quelque repos. Notre vaillant athlète revient donc en Europe prendre ce repos qu'il a si bien mérité et puiser au sein de la patrie une vigueur que son corps exténué ne possède plus. Mais à peine se sent-il revivre qu'il prend de nouveau le bâton de missionnaire et retourne en Orient. Quelque temps après, il est nommé gardien de Damas.

Depuis quelques jours il voyait monter l'orage et se préparait à une attaque prochaine. Dès qu'il a la certitude du danger, il fait exposer le très Saint Sacrement. Mais voici que l'ennemi approche. Le généreux confesseur est prêt à livrer sa vie, mais que va devenir son Dieu ? Il ouvre donc le Tabernacle, consomme à la hâte les saintes espèces, et déjà les infidèles sont à ses côtés. Ils le pressent d'embrasser le mahométisme ; mais lui s'écrie : « Je suis chrétien et je mourrai chrétien ; » puis appuyant son front sur la pierre où tant de fois il avait offert la divine victime : « Coupez, » dit-il aux assassins ; déjà sa tête vénérable roulait sur la table de l'auguste sacrifice. Il était âgé de 57 ans.

Un coup de cloche retentit aussitôt : c'était le signal convenu entre les sicaires et aussitôt les bandits ivres de sang s'écrient : « Première messe, à Napoléon. »

Vén. Carmel Botta. — Il est écrit : « Je frapperai le berger et les brebis seront dispersées. » Ces paroles vérifiées dans la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de ses disciples trouvent aussi leur application dans la personne du Père Carmel Botta et des fidèles de Damas.

Né à Réal de Gandie, province de Valence, en l'année 1802, le Vénérable Carmel Botta fit profession dans l'Ordre Séraphique en 1825. Du même âge que le Vénérable Emmanuel Ruiz son Supérieur, dont nous venons d'esquisser à grands traits la vie, comme lui il fut favorisé d'une intelligence d'élite et comme lui aussi fit de brillantes études. Son application ne s'étant jamais démentie, il arriva au terme de ses cours orné de connaissances variées qui pouvaient lui assurer une carrière distin-

guée. Jeune, actif, d'un caractère sympathique, d'un commerce doux et agréable,il voyait l'avenir lui sourire et se présenter devant lui, riche de promesses.

Mais lui aussi a entendu cette parole venue du ciel : « Sors de ta patrie, quitte ta famille et la maison de ton père et viens dans la terre que je te montrerai. » Sa famille, il y a longtemps qu'il lui a dit adieu, la maison de son père, voici plusieurs années qu'il en a franchi le seuil pour n'y plus revenir. Mais un dernier sacrifice lui est demandé : quitter sa patrie. Une âme vulgaire aurait reculé, mais une âme généreuse ne sait pas transiger avec l'appel de Dieu; il part donc sans hésiter, laissant tout pour la terre étrangère qui lui est montrée.

A son arrivée à Damas, le Père Carmel reçoit le soin de la paroisse, la charge des âmes. Pasteur plein de sollicitude, il se fait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. Aussi les habitants de Damas lui ont-ils voué la plus grande vénération et sa mort sera-t-elle un deuil pour la ville tout entière. A ne juger les choses qu'au point de vue humain, il semblerait qu'un homme si dévoué à la gloire de Dieu, dût fournir ici-bas une longue existence. Mais que les jugements de Dieu diffèrent des nôtres ! La couronne était tressée : le fidèle serviteur appelé à la ceindre.

A l'arrivée de la soldatesque, le Père Carmel se retire dans un réduit obscur ; mais bientôt un Turc le découvre et s'écriant : « Celui-là vit encore, » il lui assène un vigoureux coup de bâton. — Cependant notre saint religieux n'est pas mort. Deux heures plus tard se montrent d'autres Turcs qui lui demandent de se faire disciple de Mahomet : « Non jamais, » répondit avec indignation le vaillant confesseur, et aussitôt il est assommé d'un coup de massue. La cloche alors retentit pour la deuxième fois, et les bandits de s'écrier : « Seconde messe, pour le consul de France. »

Vén. Angelbert Kollard. — Ce religieux, dont le caractère jovial contrastait avec les deux figures que nous venons d'esquisser, naquit à Ramsan, dans le Tyrol allemand, en 1827. Dieu se fit entendre de bonne heure à son cœur. A ce moment où la vie se présente au jeune homme avec ses mirages et ses séductions, il avait déjà compris que tout est vanité, hormis aimer Dieu et le servir lui seul. Désabusé de tout ce qui passe, avant d'en avoir connu les charmes trompeurs, notre adolescent revêtait à vingt ans les livrées du pauvre d'Assise, dans la province de St-Léopold. Gai dans le monde, il fut encore gai dans le cloître. Qui

donc pourra l'en blâmer? Disons-le sans crainte, il avait le don de saisir le côté original des choses et de le faire ressortir avec finesse. Sa correspondance est émaillée de traits piquants qui font naître le sourire sur les lèvres, on cite de sa jeunesse monacale des certains faits qui lui ont plus d'une fois attiré des réprimandes et même des punitions de la part de ses supérieurs, lesquels, tout en admirant sa vertu, auraient alors aimé à le voir plus austère observateur de la gravité religieuse. Mais qu'y faire? Nul n'est enfant comme un moine : comme il possède une âme tranquille et sans souci, le moindre incident provoque chez lui une joie candide.

Le Père Engelbert avait donc ses moments d'hilarité, mais il avait surtout ses heures de recueillement. Qu'on le regarde au saint autel, qu'on l'examine pendant l'oraison, partout et toujours on croirait voir un ange descendu sur la terre. Homme d'oraison, il est encore un homme d'étude. Il étudie donc les sciences sacrées, mais il ne néglige point les connaissances profanes. Polyglotte distingué, il parle sept langues. Prêtre, notre Vénérable, dans sa patrie, exerce le ministère paroissial. Mais Dieu le veut en Terre-Sainte. Il demande en effet, 7 ans après son ordination à la prêtrise, d'aller évangéliser les infidèles, ses supérieurs le laissent partir en 1855. On le nomma de famille à Damas.

A l'approche du danger, le Père Engelbert prend un déguisement et se réfugie dans une maison voisine du couvent ; mais bientôt reconnu par ses sandales il est assailli par les assassins ; on veut le faire apostasier, mais peine perdue, à tous les mauvais traitements il n'oppose qu'une seule réponse : « Je suis chrétien et ministre de Jésus-Christ. Mahomet est un imposteur! plutôt mille morts que de le reconnaître pour un prophète inspiré de Dieu. » Désespérant de vaincre sa résistance, les bourreaux qui lui avaient déjà porté six coups de hache, lui en assènent un septième qui lui ouvre les portes du ciel.

La cloche sonne pour la troisième fois ; et les fils du Coran de s'écrier! « Troisième messe, pour Lanusse chancelier du consulat de France. »

Vén. Nicanor Mianio.— Le Père Gardien, le Père Curé et le Père Vicaire, l'Etat Major de la pieuse cohorte est tombé tout entier. Privée de ses guides spirituels, que va devenir la petite troupe? Le danger est pressant : le combat est engagé, la mêlée est terrible ; mais ne craignons rien : les soldats sont dignes de leurs chefs et pas un ne manquera à son devoir. Ils sont entrés

8 dans la lice, tous les huit triompheront dans un glorieux trépas ; mais continuons notre récit.

Le Père Nicanor Ascagne Mianio, vit le jour en 1840, dans la ville de Reios d'Albassès en Castille. Nous ne connaissons pas de détails sur ses jeunes années. A l'âge de 16 ans, mis en demeure de se prononcer sur le choix d'une carrière il s'écria : « Le Seigneur est la part qui m'est échue et la portion de mon héritage ; » il revêtit quelque temps après l'habit des Frères Mineurs. Bientôt cependant, la guerre civile vient disperser les religieux, voilà donc notre jeune profès de nouveau lancé au milieu de l'agitation du monde. Que ce départ du couvent dut lui être pénible ! il se soumit toutefois et prit le chemin de son pays natal ; après de fortes études ecclésiastiques, il fut promu au sacerdoce.

Alors à la suite de son Séraphique Père, le jeune religieux prend le bâton du missionnaire, et le voilà qui parcourt les villes et les bourgades, exposant à tous les vérités de la foi, rappelant avec force « l'unique chose nécessaire » le salut de son âme. Ses discours sont pénétrés du feu qui l'embrase lui-même, sa parole est onctueuse et décisive ; les indifférents sont remués, les pécheurs brisent leurs chaînes et les justes se sentent fortement portés à devenir meilleurs.

Voilà déjà 20 ans qu'il exerce le ministère évangélique. Contraint de vivre en dehors de la discipline religieuse, il souffre, son âme est inquiète et son cœur est privé d'un aliment nécessaire à son bonheur. Si la catholique Espagne interdit la vie claustrale et ferme les couvents, les pays musulmans acceptent les religieux et leur permettent l'exercice de leur règle. Il partira donc vers ces régions lointaines. Il en demande l'autorisation à ses supérieurs et s'embarque pour la Terre-Sainte en 1852.

En 1860, il allait quitter le couvent de Damas pour se rendre à Jérusalem afin de commencer en ces lieux sa carrière apostolique. Mais déjà les routes ne sont plus sûres : les Druses et les Bédouins infestent les campagnes : dans certaines localités même les massacres ont commencé. Sur l'avis de ses supérieurs, il reste donc ; quand le couvent est envahi, notre Vénrable religieux va chercher asile dans une maison voisine. Que se passa-t-il alors ? c'est le secret de Dieu ; nous n'avons aucun détail sur sa mort. Mais Dieu ne voulut point que le triomphe de son serviteur fût caché au monde, et ce furent ses propres bourreaux qu'il chargea de le publier. La cloche voisine tinta de nouveau, et les assassins de s'écrier : « Quatrième messe, pour les chiens qui fréquentent ce lieu maudit. »

Vén. Nicolas Alberca. — L'ennemi ravage la vigne : il en a déjà mis à mort les ouvriers les plus expérimentés : assistons maintenant au sacrifice des plus jeunes.

Le Père Nicolas Alberca, était né en 1830, à Cordoue, dans la province d'Andalousie. De bonne heure, le Seigneur fit entendre à son âme candide ces paroles inspirées : « Ecoute, ma fille, et prête à ma voix l'oreille de ton cœur : oublie ton peuple et la maison de ton père et le roi sera épris de ta beauté, parce qu'il est le Seigneur ton Dieu. » Un double renoncement lui est ici demandé : sortie de la maison paternelle et abandon de la patrie. Heureux qui entend cette voix, mais plus heureux mille fois qui en suit les inspirations ! L'ordre est donné, l'héroïque jeune homme n'hésite pas, mais au sortir du toit qui l'a vu naître, de quel côté doit-il porter ses pas ? quelle forme de vie est-il appelé à embrasser ? Dieu parle de nouveau à son cœur : « Si vous voulez être parfait, lui dit une voix intérieure, vendez tout ce que vous avez et le donnez au pauvre et vous aurez un trésor dans le ciel : puis venez et suivez-moi. » Le doute est résolu, c'est la vie religieuse, c'est la pauvreté absolue qui doit être son partage, et cette pauvreté, ce complet détachement de toute chose, où les trouverait-il plus absolus que dans la famille de François d'Assise ?

Le jeune Alberca n'oppose aucune résistance à la grâce, et s'il est triste, ce n'est pas dans la perspective de tout quitter, c'est dans la crainte de ne pouvoir obéir à l'appel du ciel, car l'Espagne sa patrie ne comprend plus l'héroïsme du dévouement religieux. Livrée aux inspirations impies d'un gouvernement haineux, elle a proscrit tous les foyers de perfection chrétienne, a fermé tous les cloîtres et interdit toute vocation à ces asiles de sainteté. Mais si le bien des âmes ne l'intéresse plus, le souci de son prestige national la préoccupe encore. Elle sait qu'au loin l'habit religieux relève son influence, et pour ne pas perdre le lambeau qui lui reste de son ancienne grandeur, elle tolère sur son sol un réduit où chaque famille monastique pourra former des missionnaires pour les pays étrangers. Heureuse inconséquence ! Alberca pourra donc aller frapper à cette porte. A peine promu au sacerdoce, il part pour la Terre-Sainte où il est dirigé sur Damas ; il brûle du désir d'assister les catholiques, ses frères en Jésus-Christ, il rêve même de convertir les infidèles et de travailler à la réunion du troupeau sous un même pasteur. Généreuses aspirations ! qui ne devaient pas se réaliser. Dieu s'est contenté du bon vouloir de son serviteur, il l'appelle à la récompense avant même le travail.

D'après un témoin oculaire qui se trouvait au couvent, au moment même du carnage, le Père Alberca fut invité à renier la foi de Jésus-Christ. A cette proposition impie son cœur se révolte :

« Plutôt souffrir mille morts dans les tourments, » s'écrie-t-il. Les musulmans enragés tirent sur lui un coup de fusil qui le couche par terre : il était mort, il n'avait que 30 ans.

Et la cloche annonce encore ce que les bandits appellent la cinquième messe.

Vén. Pierre Soler. — Pierre Soler vint au monde à Orca, dans la province de Murcie, en 1827. Il offre avec le père Nicolas Alberca plus d'un trait de ressemblance. Comme lui et en même temps que lui, il entendit cet appel divin qui jeta les Bérard et ses compagnons sur les plages du Maroc, les Pierre-Baptiste et ses frères sur les rives du Japon, les Odoric et tant de religieux à sa suite sur les côtes de l'Asie-Mineure, en Arménie, en Perse et jusque dans les Indes et la Chine.

Le jeune Pierre a donc entendu aussi cette voix, par laquelle le divin Maître a prescrit à ses envoyés de ne rien porter en chemin qu'un bâton seulement, pas de sac ni d'argent dans leur bourse, d'avoir des sandales aux pieds et de ne point se pourvoir de deux habits. » Il brûle d'exécuter l'ordre divin. Avec Nicolas, il ira frapper au couvent des Frères Mineurs. Ensemble ils s'y exerceront à la pratique des vertus séraphiques, ensemble ils s'y formeront à la science du missionnaire, ensemble ils partiront pour la terre lointaine qui leur est échue en partage : ils y débarqueront simultanément et se rendront de compagnie au couvent de Damas.

Au moment où les Turcs envahissaient la maison de tous les côtés à la fois, le père Pierre prit avec lui un jeune garçon de 12 ans. Ne possédant que très imparfaitement encore l'intelligence de la langue arabe, il pensait que cet enfant pourrait lui être d'un secours précieux comme interprète. Mais après le premier moment de saisissement, il comprit à quel danger sérieux il exposerait ainsi son compagnon et courut le cacher dans un réduit obscur sous un escalier, tandis que lui-même se retirait dans l'école. Cet acte d'abnégation sauva l'adolescent.

Bientôt un Turc aperçoit le religieux d'une terrasse voisine ; il appelle d'autres bandits à son secours, et interrompant alors leur triste besogne, ils courent sur lui. Leur première pensée est de lui demander de l'argent. De l'argent, un enfant de saint François n'en possède pas, mais il possède un trésor bien autrement précieux que tous les métaux de la terre. Il a le don de la foi, il a les paroles de vie : écoutez-le et vos yeux s'ouvriront, et vous aurez trouvé la véritable richesse. Ne pouvant rien obtenir, les fils du Coran lui crient avec fureur : « Fais-toi musulman. » —

« Je suis chrétien, répond-il alors avec fermeté : plutôt mourir que de renoncer à ma foi, » et il fait résolument le signe de la croix. C'en est trop : un Turc exaspéré lui porte un coup de cimeterre, et les autres lui assènent d'autres coups qui l'achèvent.

Une nouvelle sonnerie proclame ce sixième exploit.

Vén. François Pinazzo. — Nous avons épuisé la liste des religieux honorés du sacerdoce. Mais outre les Pères, le couvent de Damas possédait encore deux frères convers ; eux aussi cueilleront glorieusement la palme du martyre. Nommons d'abord le frère François Pinazzo.

Né à Alpuente dans la province de Valence en 1812, de parents dont la foi se transmet de génération en génération, notre Bienheureux suça avec le lait maternel les principes qui seront le guide de toute sa vie. Les premières années de son existence se passent dans la pratique des vertus chrétiennes et l'accomplissement des devoirs de la piété filiale. A l'âge de 19 ans, il veut choisir un état de vie. Son cœur, qui a toujours appartenu à Dieu, n'hésite pas longtemps, et il va se présenter au couvent des Franciscains pour solliciter l'habit de l'Ordre dans l'humble condition de frère convers.

Plus modeste, mais non moins méritoire, est la condition de ces religieux employés aux travaux matériels de la maison, leur rôle est effacé et leurs bonnes actions ne sont connues que de Dieu seul. Mais, au service du Seigneur rien n'est petit ni méprisable. Aussi le divin Maître se plait souvent a élever aux honneurs des autels ceux dont la vie s'est écoulée ignorée de tous, dans ces emplois que l'orgueil mondain dédaigne.

Le frère François passa 12 ans dans l'exercice de ces modestes occupations, travaillant sous l'œil de Dieu, ennoblissant son emploi par la pureté de ses intentions, et amassant ainsi un trésor de mérites pour l'autre vie. Tout en vaquant aux soins de sa charge, il aimait à méditer les souffrances de Notre-Seigneur, et son âme trouvait dans cette contemplation un aiguillon qui soutenait et stimulait son courage. Mais comme il aurait aimé à vénérer les Lieux Saints, où s'étaient accomplies les scènes déchirantes de la Passion ! Cette consolation devait lui être accordée. Il partit pour la Terre Sainte en 1843 et demeura plusieurs années à Jérusalem, après lesquelles ses supérieurs l'envoyèrent au couvent de Damas. Etre éloigné de sanctuaires si chers à sa dévotion, fut un sacrifice pour son cœur, mais le religieux sait s'imposer la privation des jouissances les plus légitimes. Il part donc sans hésiter pour la destination où Dieu l'appelle.

Mais voici l'heure du sacrifice. A l'arrivée des bandes sanguinaires, le frère François se réfugia sur le faîte du couvent ; il y fut bien vite découvert, et alors s'établit un dialogue entre lui et ses bourreaux. Quelles paroles furent échangées ? La distance ne permit pas aux témoins de cette scène de percevoir les sons de la voix. On le vit seulement élever les mains au ciel et prier tandis que les barbares le frappaient à coup de maillet. Bientôt on le précipite d'en haut sur le sol et il meurt dans sa chute. Il était âgé de 49 ans.

La cloche annonce encore cette mort et ce triomphe.

Vén. Jean-Jacques Fernandez. — Voici le dernier joyau de cette sainte couronne dont l'Espagne a le droit de revendiquer avec un noble orgueil sept fleurons.

Jean-Jacques Fernandez naquit en 1808 de parents chrétiens qui dès le bas âge lui inculquèrent la crainte et l'amour de Dieu. Le jeune homme grandit dans ces pieux sentiments, et la voix de l'Esprit-Saint parlant à son cœur, à l'âge de 23 ans, il se présentait au couvent des Franciscains, sollicitant son admisssion dans la famille séraphique au rang des frères convers.

Dès le début de sa carrière religieuse, notre Bienheureux sentit dans son cœur un vif attrait pour les Lieux-Saints. Depuis l'an 1219, où saint François conduisit lui-même ses frères en Orient, son Ordre garde les sanctuaires sanctifiés par la présence du Sauveur. Nombreuses sont les vexations et les peines de tout genre qu'ont eues à endurer ces intrépides religieux pour acquérir d'abord, pour conserver ensuite au monde chrétien ces Lieux vénérables entre tous.

Cette perspective si peu attrayante pour la nature, loin d'arrêter notre jeune religieux, ne fait qu'enflammer son ardeur. Mais Dieu, pour éprouver notre confiance, pour augmenter nos désirs, pour nous faire mieux apprécier la faveur de la grâce que nous requérons, se plait parfois à prolonger notre attente. Il y avait 28 ans que le frère Jean-Jacques renouvelait en vain ses instances, quand en 1859 ses vœux sont enfin comblés. Il part pour la Terre-Sainte que ses ardents soupirs demandent depuis si longtemps et se rend directement à Jésusalem. Il n'y fait que passer, mais ce passage est de ceux qui laissent après eux des traces ineffaçables. De là, il est envoyé à Damas, où il arrive quelques mois seulement avant la catastrophe.

Au moment de l'invasion du couvent, le frère Fernandez s'était réfugié avec le frère Pinazzo sur la terrasse du clocher. Tous les deux furent découverts en même temps et subirent le

même sort. Cependant, grièvement blessé et meurtri de coups, il est précipité sur le sol, mais il ne succombe point dans sa chute. Combien dut lui paraître longue cette cruelle agonie. Souffrant cruellement et couché sur la terre nue, il unissait ses douleurs à celles du divin Crucifié, il le priait d'agréer son sacrifice et demandait que son sang fût le dernier répandu. Le lendemain matin, pendant qu'il demandait à Dieu pardon pour ses bourreaux, un Turc l'aperçut et lui porta un coup de couteau qui acheva de rompre ses liens terrestres. Il avait 58 ans, et en avait passé 29 en religion.

Et la cloche sonna pour la dernière fois, annonçant à la terre la mort et le triomphe du dernier fils de François au couvent de Damas.

Les fidèles, ne doutant nullement que ces huit généreuses victimes ne fussent des martyrs de la foi, se mirent aussitôt à les honorer comme tels et les prirent comme intercesseurs auprès du trône de Dieu. De son côté, le Seigneur se plut à révéler la gloire de ces héroïques champions en opérant des prodiges au lieu où reposent leurs restes vénérés.

Leur cause de béatification a été introduite en cour de Rome.

27 JUILLET

B. Névolon de Faenza

Artisan, du Tiers-Ordre

(1200-1280)

Névolon, né à Faenza en Italie, exerçait la modeste profession de cordonnier. Jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, il mena une vie qui était loin d'être chrétienne. Il tomba malade, et la grâce toucha son cœur ; après de sérieuses réflexions sur sa conduite passée, résolu de changer de vie, il entra dans le Tiers-Ordre et se consacra tout entier aux œuvres de piété et de charité.

Le fruit de son travail était consacré au soulagement des pauvres, il ne se réservait de son avoir que la part absolument indispensable à son entretien et à celui de sa femme. Il prenait de sanglantes disciplines, pratiquait des jeûnes rigoureux et employait de longues heures à la contemplation. Il plut au Seigneur de le favoriser du don des miracles. Un pauvre s'étant présenté pour lui demander l'aumône, le Bienheureux pria sa femme de lui donner un peu de pain ; celle-ci lui répondit qu'il n'y en avait pas dans la maison. « Je te le demande au nom du Seigneur, reprit le serviteur de Dieu, donne du pain à ce pauvre. » Celle-ci ouvre l'armoire où elle gardait le pain et la trouve miraculeusement remplie. Depuis ce jour, cette femme, à qui la conversion de son mari avait déplu, devint elle-même pieuse et bonne et s'associa aux œuvres de charité de Névolon.

Notre Bienheureux fit une fois le pèlerinage de Rome et dix fois celui de saint Jacques de Compostelle. Après avoir édifié pendant cinquante-six ans la ville de Faenza, par l'exemple des plus héroïques vertus, le B. Névolon s'endormit dans le Seigneur, le 27 juillet 1280. (Le clergé du diocèse de Faenza récite l'office et célèbre la messe du B. Névolon, le 27 juillet ; son corps repose dans la cathédrale de cette ville où sa fête se célèbre tous les ans avec beaucoup de solennité. D'après les leçons du bréviaire, il naquit en 1200 et mourut en 1280.) Les cordonniers ont choisi ce Bienheureux pour patron. Son culte a été approuvé par Pie VII, en 1817.

27 JUILLET

Vén. Marie-Madeleine Martinengo

CAPUCINE (1687-1737)

Le dimanche de la Septuagésime, 29 juin 1899, a été rendu le décret de *Tuto*, pour la prochaine canonisation de la Vén. Marie-Madeleine Martinengo. Le document pontifical débute, selon l'usage, par l'éloge de la future Bienheureuse.

« Entre les vierges qui ont suivi sur la terre le Christ pauvre, en désirant les noces éternelles, brille d'une éminente vertu, Madeleine, de la noble race des Martinengo, née à Borgo, près de Brescia, en l'année 1687. Dès sa plus tendre enfance, méprisant le faste du siècle et les délices de sa maison, elle alla chercher le Christ parmi les Religieuses Capucines, et se montra dans leur monastère le modèle de toutes les vertus. D'un zèle admirable pour la discipline régulière et enflammée pour Dieu d'un amour ardent, elle ne recula pas devant les travaux les plus rudes, ni devant les emplois les plus humbles. Elle souffrit avec une grande patience une longue maladie, désirant encore de plus cruels tourments, pour arriver plus sûrement au sommet des vertus.»

Elle mourut enfin, pleine de mérites et ornée des dons divins, le 27 juillet 1737. Loin de s'affaiblir à sa mort, la renommée de sa sainteté ne fit que se répandre. Aussi commença-t-on à traiter de sa béatification, et après avoir accompli les formalités d'usage prescrites par le Saint Siège, on proposa deux miracles qui reçurent l'approbation du Souverain Pontife.

31 JUILLET

Vén. Généreux-Marie de Premosello

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1729-1804)

Ce serviteur de Dieu naquit le 24 août 1729, dans la petite ville de Premosello, de parents pauvres, mais vertueux. Ses parents, témoins de ses vertus précoces, lui permirent d'entrer au séminaire ; bientôt avide d'une plus haute perfection il alla frapper, en 1750, à la porte des Frères Mineurs d'Assise. Après un an de noviciat, il prononça ses vœux et fut envoyé à Pérouse pour y terminer sa théologie. — Vers 1756, il dut se rendre à Milan et c'est au couvent de cette ville qu'il eut la terrible vision qu'on va lire. Il dormait depuis quelques instants, quand tout à coup, il lui sembla qu'il était mort et qu'on le conduisait avec cinq autres Frères Mineurs, dans un grand palais où le Christ se tenait assis sur un tribunal. Les cinq Frères Mineurs s'approchèrent, furent déclarés indignes de porter l'habit de l'Ordre et honteusement chassés. Le Père Généreux s'avançait à son tour, tout tremblant ; le bruit de la cloche le réveilla alors, il se rendit au chœur, où ses frères virent avec stupeur que ses cheveux, de noirs qu'ils étaient, étaient devenus tout blancs.

C'était un religieux austère dans ses vêtements et sa nourriture, toujours vêtu d'un cilice, se soumettant à de longues veilles et à de plus longs jeûnes, se donnant la discipline. Son amour pour les âmes ne connaissait ni obstacles, ni limites. Pendant trente-six ans qu'il demeura au couvent d'Ameria, il se chargea des malades et du soin d'instruire les enfants. Pour cela plusieurs fois la semaine il faisait un trajet de plus de 12 kilomètres.

Dieu le favorisa de différentes faveurs, ses frères le virent souvent en extase pendant sa messe : des rayons partaient alors de sa tête comme d'un autre soleil.

C'est dans son cher couvent d'Ameria que le B. Généreux termina sa glorieuse vie, le 17 juin 1804.

Notre Séraphique Père S. FRANÇOIS obtient l'Indulgence de la Portioncule.

2 AOUT

Dédicace de l'église de Ste-Marie-des-Anges

Grand Pardon d'Assise. — Indulgence de la Portioncule.

La ville d'Assise, qui fut le berceau de saint François et de sainte Claire, est bâtie sur une colline qui domine la belle et riante vallée de l'Ombrie. Le sanctuaire de Sainte-Marie-des-Anges s'élève à ses pieds, dans la plaine qui s'étend des hauteurs de Spolète à la montagne de Pérouse. On désigne sous le nom de *Portioncule* soit ce sanctuaire privilégié, soit l'indulgence que Notre-Seigneur daigna lui-même y attacher, à la demande de saint François d'Assise.

En 1207, saint François répara ce sanctuaire qui lui fut donné en 1210. Le Séraphique Patriarche choisit l'église de Sainte-Marie-des-Anges, pour être comme le *berceau de son Ordre*, c'est là en effet qu'il en jeta les premiers fondements ; il déclara en outre que ce sanctuaire, si cher à son cœur, serait *l'Eglise Mère et chef de son Ordre*. Cette humble chapelle qui appartient aux Frères Mineurs, se trouve aujourd'hui renfermée dans une vaste basilique, construite par le Pape S. Pie V.

Voici quelle fut l'origine de la célèbre *Indulgence de la Portioncule* qui est appelée aussi le *Grand Pardon d'Assise*. Une nuit que saint François était en prière dans sa cellule, demandant avec ardeur le salut des âmes, il lui fut miraculeusement annoncé que Jésus-Christ et sa divine Mère, environnés d'une grande multitude d'anges, étaient dans la chapelle de la Portioncule. Transporté d'une indicible joie à cette nouvelle, le Saint se lève à l'instant : il entre avec un profond respect dans l'enceinte sacrée et à peine a-t-il aperçu l'ineffable majesté et la gloire du Fils de Dieu, qu'il se prosterne en sa présence et l'adore avec tous les pieux sentiments dont un cœur tel que le sien était capable. Notre-Seigneur Jésus-Christ, abaissant sur lui un regard de bonté toute divine, lui adressa ces paroles : « François, le zèle que vous et les vôtres avez pour le salut des âmes, fait qu'il vous est permis de me demander quelque chose

en leur faveur, à la gloire de mon nom, car je vous ai établi pour le soutien de mon Eglise et le salut des nations. »

Au milieu des merveilles qui le ravissaient, le Saint fit cette prière : « Notre Père, Très-Saint, je vous supplie, quoique je ne sois qu'un misérable pécheur, d'avoir la bonté d'accorder aux hommes que tous ceux qui visiteront cette église reçoivent une indulgence plénière de tous leurs péchés, après s'en être confessés à un prêtre ; et je prie la bienheureuse Vierge, votre Mère, l'avocate du genre humain, d'intercéder pour me la faire obtenir. » La miséricordieuse Vierge intercéda et Jésus prononça ces paroles : « François, ce que vous demandez est grand : mais vous recevrez des faveurs plus grandes encore. Je vous accorde celle-ci ; je veux néanmoins que vous alliez trouver mon Vicaire, à qui j'ai donné le pouvoir de lier et de délier, et que vous lui demandiez en mon nom cette indulgence. »

Le lendemain, François, accompagné de l'un de ses disciples, se rendit à Pérouse, où se trouvait le Pape Honorius III, pour lui exposer son humble requête. Le Vicaire de Jésus-Christ écouta le Saint, accéda à son désir, mais il limita ainsi cette grande faveur : « Cette indulgence est accordée pour tous les ans, à perpétuité, mais seulement pendant un jour. »

Saint François avait obtenu cette indulgence au mois d'octobre 1221, mais le jour n'était pas fixé. Or deux ans après, Notre-Seigneur apparut encore à notre Saint dans l'église. — François prosterné devant le Seigneur lui dit : « Notre Père, Très-Saint, Seigneur du ciel et de la terre, Sauveur du genre humain, daignez par votre grande miséricorde, déterminer le jour de l'indulgence que vous avez accordée pour ce saint lieu. » Jésus-Christ lui répondit qu'il voulait que ce fût depuis le soir du jour où l'apôtre saint Pierre se trouva délivré de ses liens jusqu'au soir du lendemain, 2 août, et les anges entonnèrent d'une voix solennelle le *Te Deum*, et comme saint François avait demandé de quelle manière cela se publierait et si on ajouterait foi à ses paroles, Notre-Seigneur lui ordonna d'aller se présenter à son Vicaire, et d'emmener avec lui quelques-uns de ses compagnons qui rendraient témoignage de ce qu'ils avaient entendu.

Saint François partit pour Rome, obtint du Pape Honorius III qu'il confirmât l'indulgence. De plus le Souverain Pontife ordonna aux évêques d'Assise, de Pérouse, de Todi, de Spolète, de Foligno, de Nocera et de Gubbio de s'assembler à Sainte-Marie-des-Anges au mois d'août de la même année, afin de publier solennellement l'indulgence.

Les évêques s'y étant rendus au jour marqué, saint François prêcha au peuple avec une onction et une ferveur angéliques. Il annonça ensuite l'indulgence plénière et perpétuelle qui était

accordée dans cette égl se, en faveur de ceux qui, à pareil jour visiteraient chaque année cette église. Les évêques ne voulurent point que cette indulgence fût accordée à perpétuité ; ils jugeaient qu'une concession aussi extraordinaire ne pouvait être dans la pensée du Pape. Ils résolurent donc ensemble de ne l'annoncer que pour dix ans. L'évêque d'Assise parla le premier, mais il répéta ce qu'avait dit saint François, savoir que l'indulgence était *perpétuelle*, sans qu'il lui fût possible de dire autre chose. Les autres évêques essayèrent de ne l'annoncer que pour dix ans, mais malgré eux, ils publièrent tous qu'elle était perpétuelle, et reconnurent ainsi la volonté manifeste du Seigneur.

Depuis le jour où l'indulgence de la *Portioncule* fut solennellement établie par saint François et les délégués du Saint-Siège, on vit affluer chaque année dans cet auguste sanctuaire un immense concours de fidèles qui, conduits par la foi et la piété, venaient solliciter le pardon de leurs fautes. Saint Bernardin de Sienne affirme avoir vu à Assise dans ces circonstances plus de cent mille hommes. On comprend ce pieux empressement des fidèles lorsqu'on se rappelle l'excellence de l'indulgence, accordée par Jésus-Christ lui-même, sur la prière de sa divine Mère.

Cette précieuse indulgence, attachée d'abord à la seule chapelle de Saite-Marie-des-Anges, a été depuis étendue à toutes les églises de l'Ordre de saint François. Le Saint-Siège a accordé même quelquefois à d'autres églises ce grand et précieux privilège.

L'indulgence de la *Portioncule* a ceci de particulier, c'est qu'on peut la gagner autant de fois qu'on visite l'église à laquelle elle est attachée, depuis 2 heures de l'après-midi, la veille de la fête, jusqu'au coucher du soleil du 2 août. Ce privilège du *Toties quoties* est appuyé sur une ancienne tradition qui a été plusieurs fois sanctionnée par l'Eglise.

Le Pape Innocent XI permit d'appliquer ces indulgences, par voie de suffrages, aux âmes du purgatoire. On peut d'abord s'appliquer à soi-même quelques-unes de ces indulgences, car si on n'est pas assez disposé pour les gagner *plénièrement*, on les gagne au moins partielles, puis on applique les autres indulgences aux âmes du Purgatoire.

4 AOUT

Notre Père Saint Dominique

FONDATEUR

De l'Ordre des Frères Prêcheurs

(1170-1280)

En l'année 1216, le grand patriarche saint Dominique venait à Rome demander au Sain -Siège l'approbation des Constitutions de son Ordre. Or, une nuit qu'il était en oraison dans la Basilique de Saint Pierre, il fut ravi en extase et favorisé d'une merveilleuse vision : le ciel s'ouvrit à ses yeux et il vit le Christ, irrité contre la terre, brandissant trois dards enflammés et prêt à exterminer trois classes de pécheurs : les orgueilleux, les avares et les impudiques. Comme le Saint tremblait à cette vue, et cherchait un secours pour la terre contre la colère divine, tout à coup apparut l'auguste Mère du genre humain qui se jeta aux pieds de son Fils et implora le pardon des coupables, en présentant à leur Juge en courroux, deux hommes vêtus en mendiants : « Voici, dit la toute Puissante Médiatrice à son Divin Fils, voici deux fidèles serviteurs qui feront refleurir partout la foi et les vertus évangéliques.»

Dominique s'était reconnu pour l'un de ces deux pauvres, mais il ne connaissait pas le second : il sortait à peine de la Basilique, que son mystérieux compagnon venait au-devant de lui ; Dominique court à sa rencontre, l'embrasse avec transport, et les deux Saints se comprennent et s'aiment, bien que jusque-là ils ne se fussent jamais vus ni parlé ; Dominique raconte à François la vision dont il vient d'être favorisé, puis il ajoute : « Vous serez mon Frère, nous travaillerons ensemble ; demeurons saintement unis, et personne ne pourra prévaloir contre nous. » A partir de ce jour, un amour inexprimable unit les deux saints Patriarches : Dominique voulut que François lui donnât sa corde grossière, et il la porta depuis sous ses habits, comme le symbole du lien indissoluble qui devait l'unir à son frère d'armes dans le camp du Seigneur.

L'amitié qui a uni les deux Saints pendant leur vie s'est perpétuée parmi leurs enfants : les Frères Prêcheurs et les Frères Mineurs ont travaillé de concert à la défense de l'Eglise et à la réforme de la société chrétienne : portant dans le monde entier le flambeau de la foi, il se sont rencontrés sur toutes les plages, sous tous les climats, et souvent ils ont cueilli ensemble la palme du martyre.

Pour garder, dans les traditions des deux Ordres, cette étroite union, un usage touchant a été établi, éternel mémorial de l'amitié des saints Patriarches : le 4 août, fête de notre Père saint Dominique, le Ministre Général des Frères Mineurs se rend au couvent de la *Minerve*, afin d'y célébrer les offices solennels, et le 4 octobre, fête de notre Père saint François, le Maître Général des Frères Prêcheurs préside au couvent généralice des Frères Mineurs et célèbre, avec le successeur de saint François, la fête du Séraphique Patriarche. Cet usage se pratique également dans toutes les autres villes où les Dominicains et les Franciscains sont établis, à la seule différence qu'ici c'est le supérieur local, ou le Provincial, s'il s'y trouve, qui préside les offices.

Cette admirable fraternité des deux Ordres se retrouve jusque dans leur liturgie respective : les Frères Prêcheurs récitent, pour la fête de saint François, l'office propre du Saint que récitent les Frères Mineurs de l'Observance, et ceux-ci, pour la fête de saint Dominique, disent le même office que les Dominicains. Telles sont les touchantes traditions, tel est l'admirable héritage de fraternelle et indissoluble amitié que les deux grands Patriarches ont légués à leur innombrable postérité.

C'est la raison pour laquelle nous avons donné une place parmi *Nos Saints* au Patriarche des Frères Prêcheurs, que nous appelons d'ailleurs *Notre Père* saint Dominique.

La fête de saint Dominique se célèbre chez les Frères Mineurs, avec l'office propre des Dominicains et sous le rit Double de 1e Classe avec Octave.

4 AOUT

B. Chérubin de Spolète

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1484)

Né dans l'île de Négrepont en Grèce, de parents originaires de Spolète, ville d'Italie, le bienheureux Chérubin fut, dès son enfance, doué des plus belles qualités morales et intellectuelles. A dix ans, il parlait parfaitement le latin, et à seize ans il terminait, après les cours les plus brillants, ses études de philosophie et de théologie. Jeune encore, il entendit la voix du Seigneur qui l'appelait à son service, et entra dans l'Ordre Séraphique.

Sa science le désignait naturellement pour la prédication ; il fut bientôt en effet chargé de porter la parole de Dieu aux villes et aux bourgades d'Italie. Tout d'abord, Chérubin parut s'inquiéter bien plus d'acquérir une vaine gloire que de sauver les âmes ; ses sermons ornés et fleuris étaient loin de respirer la vigueur et l'austérité de la prédication franciscaine. Beaucoup venaient l'entendre, mais peu se retiraient contrits et repentants. Ses supérieurs le lui firent remarquer ; et un jour, qu'il allait, avant de monter en chaire, demander sa bénédiction au Vén. Jean Bonvisio, son Gardien, le saint homme lui dit : « Voulez-vous être encore le prédicateur arrogant et babillard, qui a la prétention d'embellir la parole de Dieu avec des ornements terrestres et impies ? Loin de moi alors ! car je refuse de vous bénir, et je ne vous verrai plus avec plaisir qu'à partir du jour où vous prêcherez simplement et fortement, comme il convient à un ministre du Seigneur. Ce ne sont pas les louanges des hommes qu'il vous faut chercher, mais leur amendement et leur conversion ; vous devez leur mettre sous les yeux, non pas des phrases plus ou moins brillantes, mais leurs péchés et leurs vertus, les peines ou les félicités éternelles qu'ils se préparent. »

La remontrance de son Gardien alla droit au cœur du jeune prédicateur, et le Père Chérubin, étudiant dès lors à fond les sermons de saint Bernardin, y trouva ce qui lui manquait et par [illegible] opéra un très grand bien dans toute l'Italie. Son éloquence [illegible]ointe de la simplicité et de la vigueur des orateurs francis[illegible] opéra des prodiges : nombre de jeunes gens des deux sexes, après avoir entendu quelques-uns de ses sermons, entraient dans

la vie religieuse ; les femmes de mauvaises mœurs faisaient pénitence ; les commerçants distribuaient aux pauvres leurs gains illégitimes ; en un mot, partout où il avait passé, régnaient en souveraines la piété, la justice et la charité.

Tout le temps que lui laissaient ses sermons, il l'employait à méditer, à prier et à travailler. « Pourquoi toujours étudier, lui demandait un jour le cardinal Jean Baptiste Labelli, qui le connaissait et l'estimait beaucoup, depuis quinze ou vingt ans que vous prêchez, n'êtes-vous pas bien assuré que ni les mots ni les pensées ne vous feront défaut ? » « C'est vrai, répondit le saint missionnaire, mais pensez-vous que la parole de Dieu ne doive pas être enseignée avec réflexion et recueillement ? Pour moi, je croirais commettre une faute grave et manquer de respect envers Celui qui m'a envoyé, si je ne me préparais à chacun de mes sermons par une méditation et une oraison de sept ou huit heures. »

Comment s'étonner ensuite de l'effet produit ? Quand le laboureur a bien travaillé son champ, la moisson est abondante, et celui qui sème beaucoup peut espérer de beaucoup recueillir.

C'est ainsi que le bienheureux Chérubin travailla à la vigne du Seigneur jusque dans la plus grande vieillesse, sans que ni l'âge ni les fatigues l'arrêtassent jamais, toujours enseignant la parole de Dieu, non seulement dans les villes, mais encore dans les villages qu'il traversait et sur les routes qu'il suivait. Pour le récompenser, Dieu lui avait accordé le don de prophéties et de miracles. A Bourg-Saint-Sépulcre, il rendit la santé à un paralytique en lui imposant les mains. Une femme jusque là stérile eut recours à lui : le saint lui donna sa bénédiction, et cette même année, il lui naissait un fils. A Florence il annonça au seigneur Antoine Malagoncelle que son fils, alors âgé de cinq ans, serait un jour un grand prédicateur et l'une des lumières de l'Ordre séraphique. L'événement vint confirmer la prédiction.

Cependant l'heure de quitter cette vallée de larmes avait sonné pour notre Bienheureux ; après avoir reçu les secours de la Sainte Eglise, il s'endormit dans la paix du Seigneur le 4 août 1484, au couvent de Notre-Dame des Anges. Il était âgé de soixante-et-onze ans.

Le *Martyrologe franciscain* seulement lui donne le titre de Bienheureux.

20 AOUT

Vén. Antoine de Scalmati

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1552)

Le Vén. Antoine naquit à Calatagirone, au royaume de Sicile, de la noble famille des Scalmati. Dès ses plus tendres années, il fut favorisé de grâces spéciales ; ses goûts en effet n'avaient rien de puéril, son cœur se trouvait disposé pour la vertu, avant d'en avoir parcouru les sentiers, et son esprit, en s'ouvrant aux premières lueurs de l'intelligence, était déjà illuminé des rayons de la grâce.

Aussi, personne ne s'étonna lorsque devenu orphelin, il vint frapper à la porte des Frères-Mineurs, demandant son admission dans l'Ordre. Son noviciat se passa dans la pratique des plus rudes mortifications. Quand il eut prononcé ses vœux il augmenta encore ses pénitences, il vécut pendant six ans de pain, de légumes et d'eau, ne faisant par jour qu'un seul repas.

Il avait attaché à sa discipline quatorze pointes de fer et il s'en fouettait jusqu'à ce qu'il tombât épuisé. Une planche lui servait de lit, une pierre d'oreiller ; son habit vieux et percé de mille trous, cachait à peine son cilice et ne le protégeait ni contre le froid de l'hiver, ni contre les ardeurs de l'été.

Il passait ses nuits, presque entières, au pied du Tabernacle, et que dire de son obéissance, de son activité et de son humilité ? Alors même qu'il exerçait les premières dignités de la province, il ne cessait pas d'aller recueillir les aumônes et de s'occuper avec les Frères lais de tous les travaux du couvent. Il visitait les pauvres, soignait les malades, accomplissait partout des merveilles de charité. D'un abord facile et doux, il accueillait avec bonté tous ceux qui imploraient son secours et il les renvoyait toujours avec une parole de consolation.

Comme il avait une grande réputation de vertu et de sainteté, il exerçait une immense influence sur les pécheurs qui venaient en foule demander le secours de ses lumières pour sortir de leur triste état.

Dans la pratique de toutes les vertus, aimé et estimé de tous, le Vén. Antoine parvint à un âge très avancé. Quand il sentit venir la mort, il demanda humblement pardon à ses frères des

mauvais exemples qu'il leur avait donnés, et après avoir reçu les derniers Sacrements, il échangea les tristesses de l'exil contre les joies de la patrie céleste, le 20 août 1552.

Les miracles qui s'accomplirent a son tombeau, ajoutèrent encore à l'éclat de sa réputation. Pierre Guazar était, depuis quatre ans, perclus de tous ses membres, Florir Lescatra, hydropique ; Mathieu Billia, malade d'une hernie ; Josepha Matinur, boiteux ; Patronille Nomfo, paralytique ; Ange Cayniaco, aveugle de naissance : tous et bien d'autres encore recouvrent la santé par son intercession.

Ces miracles sont relatés tout au long dans les procès-verbaux rédigés sur l'ordre de l'évêque de Syracuse. Le corps du Vén. Antoine fut enseveli dans le couvent de son Ordre. Le peuple de Calatagirone l'honore comme un saint et aujourd'hui encore implore souvent sa toute puissante intervention.

23 AOUT

Vén. Ange del Paz

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1596)

Ce saint religieux qui appartenait à une des familles les plus considérables de la Catalogne, naquit à Perpignan, au mois de novembre 1540, du noble Jean del Paz, baron de Saint-Marsal, et d'Anne Pericarde, son épouse. Ses parents songèrent de bonne heure à faire germer dans son cœur les pieux sentiments qui les animaient eux-mêmes, tout en ornant son esprit par l'étude des lettres.

Dès l'âge de 7 ans, on voyait en lui une gravité douce et naturelle, une remarquable sagesse dans les habitudes qu'il s'était formées. Avant de se rendre à l'école, il assistait, tous les jours, au saint sacrifice de la Messe avec une ferveur angélique. Il évitait la compagnie de ceux qui pouvaient le scandaliser, s'adonnait aux saints exercices de l'oraison et de la charité envers les pauvres.

Une vertu si précoce et déjà si solide ne pouvait manquer d'exciter l'infernale jalousie de l'esprit de ténèbres. Une malheureuse créature ne rougit pas de diriger d'audacieuses attaques contre la vertu du saint jeune homme. Mais Ange, sans perdre un instant, prend la fuite, court chez ses parents, et là humblement prosterné au pied du crucifix, il s'écrie : « O mon Dieu, ne permettez pas que je réponde à vos bienfaits par l'ingratitude et la perte du plus bel ornement de mon âme. » Le calme et la force lui furent rendus et il sortit victorieux de son premier combat.

Il avait environ quinze ans, lorsque la voix du Seigneur se fit entendre. Docile à l'appel de Dieu, il va demander l'habit de saint François, au couvent même de la ville de Perpignan. Le baron del Paz, qui avait ignoré les desseins de son fils, ne put contenir sa colère lorsqu'il apprit l'entrée de son enfant au couvent des Frères Mineurs. Il accourt et prodiguant les reproches et les menaces aux religieux du couvent, il les contraint à lui livrer son fils qu'il emmène chez son beau-frère, chanoine de la cathédrale d'Elne.

Que peuvent les jugements des hommes contre les dispositions de Dieu ? Le saint jeune homme disparut le lendemain et retourna secrètement au couvent de Perpignan, où il revêtit enfin les livrées du Pauvre d'Assise en 1556. Pour soustraire le jeune novice aux importunités de son père, on jugea prudent de l'envoyer au couvent de Barcelone. Nous croyons inutile de rapporter ici les scènes de violence que le baron renouvela dans le couvent de Perpignan et même les paroles de malédiction qu'il lança contre son fils, en apprenant son départ. Un an plus tard, le frère Ange prononçait ses vœux solennels.

Messire del Paz, informé de cet engagement irrévocable et n'espérant plus dès lors recouvrer son fils, sent son cœur paternel s'attendrir au récit des hautes vertus du jeune religieux. Il court à Barcelone et demande à voir son fils. Le frère Ange hésite un instant, mais à la voix de l'obéissance il se rend auprès de son père qui se jette en pleurant dans ses bras et le tient longtemps pressé sur sa poitrine. La grâce avait transformé le cœur du baron ; on devine les émotions et les consolations de son fils.

Quelque temps après, notre nouveau profès est envoyé à l'Université d'Alcala pour y faire ses études théologiques. Durant 3 ans, il se livre avec ardeur à l'acquisition de la science et bientôt il peut avec éclat soutenir des thèses publiques. Il avait alors 25 ans. Dès cette époque, il devint tour à tour prédicateur, professeur, gardien et custode. Les charges ne sauraient l'arrêter dans la voie de la perfection religieuse, tout au contraire, elles

sont pour lui comme une échelle dont il se sert pour approcher de plus près la Divinité.

Sixte-Quint, frappé par la douceur et l'humilité de l'homme de Dieu, reconnaissant ses excellentes intentions et sa haute sainteté, l'appela à Rome et lui ordonna de faire une *Exposition sur les quatre Evangiles.* Ce fut une dure épreuve pour le religieux : son obéissance cependant triompha de son humilité. Afin de travailler avec plus de calme, il se retire au couvent de Tivoli, et dans le court espace d'un an, sans avoir une grande bibliothèque à sa disposition, il composa 28 livres sur l'*Evangile de saint Mathieu*, et un traité sur *La connaissance et l'amour de Dieu.* Comme dans ses nombreux ouvrages on ne remarquait aucune rature ni correction, le père Zaragoza, compagnon du Maitre du sacré palais pour l'examen des livres du père Ange, en témoigna sa surprise ; le saint religieux répondit avec une humble simplicité : « Ce n'est pas moi qui suis l'auteur de ce que j'écris ; mais le Saint-Esprit a soin de me faire connaitre et même de me dicter les citations qui peuvent être utiles, comme il m'accorde la faveur de tomber du premier coup sur le tome et la page des auteurs qu'il m'inspire de consulter. »

La vie du Vénérable Religieux était remplie. Dieu daigna lui découvrir que l'heure de sa mort approchait ; dès lors le père Ange s'appliqua avec une ferveur plus grande encore, s'il est possible, aux saints exercices de l'oraison et de la pénitence. Dans la nuit du 13 au 14 août 1596, notre Vénérable fut atteint de la maladie qui devait le mettre en possession de la bienheureuse éternité. Le 23 août vers neuf heures du soir, il rendait en effet son âme à Dieu. Bientôt tous les abords de la colline, où se trouvait le couvent, furent encombrés par la foule avide de vénérer dans la mort, celui qu'elle avait admiré durant sa vie. On baisait ses pieds et ses mains ; et nonobstant la présence des religieux, chargés de veiller auprès de cette précieuse dépouille, on dut revêtir jusqu'à cinq fois le corps de notre saint religieux, tant on était empressé pour emporter des morceaux de son vêtement.

Sa cause a été introduite à Rome.

27 AOUT

B. Gabriel-Maria

PRÊTRE, FRANCISCAIN

Fondateur de l'Ordre royal de l'Annonciade

(1532)

Ce fervent serviteur de Marie naquit à Riom, l'an 1463, de parents distingués par leur noblesse et leurs vertus. Il révéla, dès ses plus jeunes années, de précieuses qualités et un goût prononcé pour la piété.

Une année, le jour de l'Immaculée-Conception de la Mère de Dieu, il vint à l'église pour entendre un religieux de saint François : le prédicateur parla de l'incomparable beauté de l'Immaculée Reine du ciel, et de la gloire réservée aux âmes pures qui auront marché sur ses traces. Ce fut pour le pieux jeune homme comme une subite révélation. Il s'échappe de la maison paternelle et va à Mehun-sur-Nièvre, puis à Amboise, demander aux Frères Mineurs la grâce de son admission dans l'Ordre ; il avait seize ans, mais sa figure juvénile, son extérieur chétif et délicat le firent juger incapable de supporter les rigueurs de la Règle franciscaine. L'épreuve était rude ; sans se décourager il part à travers la Touraine et le Poitou et frappe au couvent des Frères Mineurs de Notre-Dame de la Font, près de la Rochelle. Cette fois, il est plus heureux ; touchés de son courage et de sa persévérance, les religieux lui donnent les livrées Séraphiques.

Le jeune aspirant est au comble de ses vœux, l'avance de vertu en vertu et devient bientôt pour tous un véritable modèle. Sa vie est une continuelle oraison, souvent il verse d'abondantes larmes en contemplant les mystères de la Passion du Sauveur et les douleurs de sa Sainte Mère. Sa dévotion à la divine Eucharistie étais si vive que, plus tard, en célébrant les saints mystères, son visage se transformait, s'inondait de larmes, et sa ferveur se communiquait à tous les assistants.

Profondément humble et mortifié, il chercha à fuir les honneurs, il refusa plusieurs évêchés et ne consentit jamais, malgré sa science suréminente, à prendre le titre de docteur. Attentif à ne juger personne, il avait coutume de dire : « L'humilité a deux

yeux au cœur, l'un pour voir ses propres défauts, l'autre pour voir les qualités d'autrui. »

Ses frères tenaient en si grande estime sa sagesse, sa doctrine et ses vertus, qu'ils le portèrent aux premières charges de l'Ordre. Il fut trois fois Provincial, deux fois Vicaire Général des Frères Mineurs, et enfin Commissaire général. Toujours à la hauteur des divers ministères qui lui furent confiés, notre Bienheureux ne cessa point de se dépenser pour les intérêts de l'Ordre et la dilatation du règne de Dieu.

La Providence le réservait encore pour une autre œuvre. La Très Sainte Vierge l'avait choisi pour coopérer à la fondation d'un Ordre qui devait lui être spécialement consacré. Il avait été appelé à succéder au Père Jean de la Fontaine comme confesseur de sainte Jeanne de Valois, fille du roi Louis XI et épouse du duc d'Orléans. On sait que ce prince, parvenu au trône sous le nom de Louis XII, obtint du Saint-Siège une sentence qui déclarait nul son mariage avec Jeanne de Valois. La pieuse princesse, soumise et résignée, se retira à Bourges dans un château que l'on voit encore et consacra tous ses soins à la fondation de l'*Ordre de la Vierge Marie* ou de l'*Annonciade*. — Jeanne voulut que le Père Gabriel-Maria, son sage et pieux directeur, fût le protecteur, le visiteur et comme l'ange tutélaire du nouvel Institut, et que ses filles fussent toujours dirigées par les Frères Mineurs. Le Père Gabriel composa la Règle des Religieuses de l'Annonciade et fit le voyage de Rome pour la faire approuver. Il dirigea l'Ordre pendant trente ans, après la mort de la glorieuse fondatrice, et c'est à juste titre qu'il en est considéré comme le second fondateur et le Père.

Notre Bienheureux avait toujours dans le cœur et sur les lèvres le doux Nom de Marie. Dans chacun de ses sermons, il ramenait à son sujet, avec beaucoup d'à-propos, un verset du *Magnificat* ou une partie de la *Salutation Angélique*. Quand il s'agissait de louer la glorieuse Vierge ou de la défendre, son zèle s'enflammait et lui donnait de nouvelles forces. Un docteur osa un jour à Paris attaquer en sa présence l'Immaculée-Conception; le Père Gabriel s'anime aussitôt et défend si bien la cause de la Vierge Immaculée, que le docteur subjugué par sa doctrine et son éloquence s'avoue vaincu.

Le Père Gabriel-Maria s'endormit dans le Seigneur, chez les Annonciades de Rodez, le 27 août 1532. Son culte s'est perpétué chez les Religieuses de l'Annonciade, à qui un décret d'Innocent X a permis de célébrer sa fête en ce jour.

6 SEPTEMBRE

Vén. Bernardin de Calenzana

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1653)

Calenzana, village de l'île de Corse, eut la gloire de donner le jour au Vén. Bernardin. Son père Benoît Alberti, et sa mère Honorée Benjamin étaient deux fervents chrétiens qui formèrent le cœur de leur fils à la pratique de toutes les vertus. L'enfant montra de bonne heure que son âme était une terre fertile où la semence ne resterait pas infructueuse. Il se faisait principalement remarquer par une rare charité et une miséricorde extraordinaire envers les pauvres. Les nombreuses aumônes qu'il distribuait en secret lui attiraient parfois de fortes réprimandes de la part de son père ; mais Dieu voulut montrer par un miracle charmant combien lui plaisait la conduite du petit Bernardin.

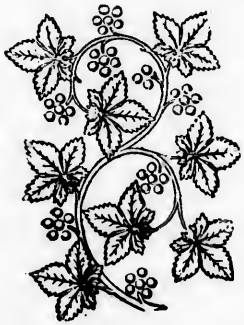
Un jour, à l'insu de son père, il distribue entre plusieurs pauvres, tout un tonneau de vin. Mais bientôt sa mère descendant à la cave pour faire ses provisions, trouve le tonneau complètement vide. Elle comprend que c'est l'œuvre de son fils et sur le champ lui fait une forte réprimande. Mais l'enfant répond avec douceur : « Mère, allons voir, le tonneau ne doit pas être vide. » La mère redescend au cellier accompagnée de son fils et à sa grande stupéfaction elle trouve la futaille remplie de vin excellent et généreux.

A la mort de sa mère, son père voulut le fiancer à une charmante jeune fille dont la vertu donnait encore plus d'éclat à la beauté naturelle, mais Bernardin va frapper à la porte d'un couvent de franciscains et là revêt les livrées du Patriarche d'Assise. Benoît Alberti apprenant la détermination de son fils, oublie ses sentiments chrétiens, et, furieux, il court chez les Frères-Mineurs redemander son fils. Bernardin ne s'émeut point de l'agitation de son malheureux père, et paraissant à une fenêtre en habit de religieux, il lui déclare que sa résolution est prise et qu'il préfère à la riche fiancée qu'on lui promettait, la bure grossière de saint François.

Cependant craignant pour ses frères en religion le ressentiment de son père, il s'éloigne et va dans un couvent lointain du même Ordre chercher la paix et la tranquillité qu'il désirait depuis si longtemps. Après avoir prononcé ses vœux, il se met avec ardeur à l'étude de la philosophie, mais bientôt affligé par de longues et douloureuses maladies il dut interrompre ses cours. Il profita de ce contre-temps pour travailler de plus en plus à l'œuvre de sa sanctification.

Plus tard, il fut tour-à-tour maître des novices et Gardien. Dans l'exercice de ses fonctions, il se montra toujours doux, ferme, prévoyant et très zélé pour l'observation rigoureuse de la Règle et des cérémonies du culte divin. Sa sollicitude s'étendait aussi aux nécessités de la vie matérielle. Sa dignité de Gardien ne l'empêchait pas d'aller lui-même recueillir des mains des fidèles les aumônes nécessaires à l'entretien de ses frères. Dieu l'en récompensa par un magnifique et éclatant miracle. Un jour il revenait de Calvo, où il était allé pour se procurer un peu de poisson ; comme on n'avait pu lui en donner, notre Vénérable s'approcha du bord de la mer, plongea dans l'eau sa besace vide, et à la grande surprise de son compagnon, la retira remplie de beaux poissons.

Il mourut au mois de septembre 1653. Il était âgé de 62 ans. Les miracles nombreux et éclatants qui eurent lieu à son tombeau répandirent dans toute la Corse la renommée de son éminente sainteté, et ses compatriotes attendent avec impatience sa béatification.



11 SEPTEMBRE

B. Bonencontre

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1230)

Le frère Filipontini, connu en France sous le nom de Bonencontre, était un prêtre romain qui, touché des vertus de François, renonça au monde pour s'attacher à l'illustre serviteur de Dieu et embrasser son genre de vie.

Vers l'an 1212, un noble et pieux Seigneur, Guillaume Ier de Chauvigny, bâron de Châteauroux en France, revenant de la croisade, s'arrêta à Rome. Il entendit parler de saint François, de ses disciples, de ses miracles et de sa vie merveilleuse, et il désira le voir. Il le vit et, comme tous ceux qui l'approchaient, il subit la douce influence de sa vertu ; il admira sa haute pauvreté, son entier détachement des choses terrestres, son zèle pour les intérêts de Dieu. Il crut qu'il rendrait un grand service à sa ville de Châteauroux, s'il pouvait lui donner quelques-uns des disciples de ce saint homme.

Guillaume fit part au serviteur de Dieu de son désir. François s'était jusqu'alors borné aux missions d'Italie, malgré sa volonté bien arrêtée de disperser ses enfants sur un théâtre plus vaste. La demande du pieux croisé lui sembla inspirée par cette Providence paternelle dont il reconnaissait tous les jours les attentions miséricordieuses. Filipontini était prêtre ; François jeta les yeux sur lui, et probablement, selon son habitude, il lui adjoignit un frère comme compagnon.

Guillaume quitta l'Italie, plus fier du résultat de ses entretiens avec François d'Assise que de ses succès parmi les Musulmans. La piété, la modestie et la douceur de ces religieux affermirent son estime pour le nouvel Ordre ; puis, quand, arrivé à Châteauroux, il présenta le prêtre italien à sa famille et à son peuple, et fit connaître quelles merveilles François et ses enfants opéraient dans les provinces au-delà des monts, tous, émerveillés de l'air vénérable et de la pauvreté du saint religieux, s'écrièrent : « O prince, quelle bonne rencontre vous avez faite ! » Filipontini, qui, peut-être, dut à ce dernier incident d'être appelé Bonencontre, s'occupa activement de la construction de son couvent et de l'église, secondé par le généreux seigneur de Châteauroux. Trois

ans plus tard, le 1er mai 1216, Girard de Cros, archevêque de Bourges, vint consacrer l'église des Franciscains et bénir leur maison encore inachevée. Ce fut un jour de fête solennelle pour la ville, un jour de douce consolation pour Bonnecontre et son illustre protecteur. C'était probablement la première demeure élevée en France par les enfants de François. Des novices vinrent se ranger sous la conduite du Franciscain de Châteauroux et, en peu de temps, il fonda une communauté fervente. En même temps d'autres disciples de François traversaient les montagnes et allaient se fixer dans la province de Narbonne. Dix ans plus tard, le couvent de Châteauroux eut le bonheur de voir dans son cloître un hôte illustre, c'était saint Antoine de Padoue. Sa présence fut pour Bonencontre et sa communauté une bénédiction du ciel. Les conseils, les exhortations de ce grand serviteur de Dieu, éclairant les esprits, embrasaient les cœurs et les remplissaient de zèle.

Ce zèle et cette ardeur, l'exemple des vertus que Bonencontre offrait à ses frères et au peuple, les excitaient également, car, favorisé du don des miracles, le Bienheureux jouissait d'une grande réputation de sainteté parmi les peuples qui se confiaient en ses prières et allaient à lui comme à un saint.

Bonencontre s'endormit du sommeil des justes, le 4 octobre 1230. Son corps fut déposé dans l'église bâtie par ses soins et de nombreux miracles accrurent après sa mort la renommée de sa sainteté. Les fidèles honorèrent sa mémoire avec une religieuse ferveur, et, jusqu'à la funeste révolution de 1793, le culte du serviteur de Dieu persévéra à Châteauroux. Ses restes furent respectés durant la tourmente, et de nos jours des démarches ont été faites pour faire reconnaître son culte.

Puisse l'Ordre Séraphique compter bientôt en lui un Bienheureux de plus à mettre sur les autels !

17 SEPTEMBRE

Fête des Sacrés Stigmates

DU

Séraphique Père S. François d'Assise

Les circonstances du prodige de la stigmatisation nous sont ainsi racontées par saint Bonaventure. Ce prodige s'opéra en l'année 1224, sur la montagne de l'Alverne.

« Un matin, c'était vers la *fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix*, pendant qu'il (saint François) priait sur le versant de la montagne, il vit descendre des hauteurs célestes un Séraphin aux six ailes de feu toutes resplendissantes. Conduit bientôt, par la rapidité de son vol, tout près de l'homme de Dieu, l'Esprit demeura suspendu dans les airs. Alors entre les ailes du Séraphin apparut un homme crucifié ; ses mains et ses pieds étaient étendus et attachés à une croix. Deux de ses ailes s'élevaient au-dessus de sa tête, deux autres étaient étendues pour voler et les deux dernières couvraient son corps. A cette vue, le Saint demeura dans un étonnement indéfinissable, et son cœur éprouva un sentiment de joie mêlé de tristesse. Il se réjouissait d'un aussi admirable spectacle, où le Seigneur, sous la forme d'un Séraphin, contemplait son serviteur, et son âme était transpercée d'un glaive de compassion douloureuse en le voyant ainsi attaché à la croix. Une vision si insondable le jetait dans une anxiété profonde, car il savait que l'infirmité de la Passion n'était aucunement compatible avec l'immortalité d'un esprit séraphique. Enfin il comprit par une illumination céleste que la Divine Providence lui avait permis de jouir d'une telle faveur pour lui apprendre à lui, l'ami de Jésus-Christ, qu'il devait se transformer, non par le martyre du corps, mais par le feu de l'amour, en la ressemblance du Sauveur crucifié. La vision disparut, mais elle laissa dans son cœur une ardeur merveilleuse et dans sa chair la trace non moins merveilleuse de l'empreinte divine ; soudain commencèrent à paraître dans ses mains et dans ses pieds les marques de clous, telles qu'il les avait vues tout à l'heure dans le crucifié offert à ses regards. Ses mains et ses pieds semblaient transpercés de ces

clous, leurs têtes apparaissaient à l'intérieur des mains et sur les pieds, et l'on voyait sortir leurs pointes à la partie opposée. Ces têtes étaient noires et rondes, les pointes longues et comme recourbées avec effort ; après avoir traversé la chair, elles en demeuraient tout à fait distinctes. Son côté droit portait aussi l'empreinte d'une cicatrice rouge comme s'il eût été transpercé d'un coup de lance et souvent le sang s'échappait en telle abondance de cette plaie que ses vêtements en étaient imprégnés. »

Le lieu vénérable qui fut le théâtre de ce prodige, nouveau Calvaire de saint François, est situé en Toscane, près d'Arezzo, et est appelé la montagne Séraphique, la montagne des Anges ou enfin le Mont Alverne. On y voit trois églises occupées par les Franciscains, qui conservent aussi, à Florence, l'habit que portait saint François lorsqu'il fut stigmatisé.

La fête des Stigmates établie d'abord dans l'Ordre de saint François en 1337, a été depuis étendue à l'Eglise entière.

17 SEPTEMBRE

B. Paul de Trinci

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1309-1390)

Le B. Paul, appelé aussi *Paulet* à cause de la petitesse de sa taille, naquit à Foligno, en 1309, du comte de Vagnotio de Trinci, seigneur de Foligno, et d'Octavie, issue des princes Orsini. A l'âge de quatorze ans, l'héritier des Trinci dit adieu au siècle et à ses espérances pour revêtir l'habit de saint François au couvent de sa ville natale, où il voulut être admis comme frère lai, malgré le fini de son éducation et l'éclat de sa naissance. On vit alors ce jeune seigneur, devenu pauvre volontaire, mendier de porte en porte dans cette même ville où sa naissance lui destinait le premier rang. Sa vie se passa dans les exercices de l'humilité, de la pénitence et de la prière, il fut élevé à un très haut degré d'oraison, et Dieu le favorisa du don des miracles, comme de la joie du ravissement et de l'extase.

Ce grand serviteur de Dieu ne cessait, dans ses prières, de supplier le Seigneur de faire vivre de plus en plus, dans l'Ordre,

l'esprit du Séraphique Patriarche. En 1368, comme il avait atteint soixante ans, Dieu lui inspira de continuer l'œuvre de réforme de son maître Jean de Vallé. Par l'entremise de son frère Hugolin de Trinci, seigneur de Foligno, il obtient le petit couvent de Bruliano, il s'y enferme et travaille à faire revivre les belles vertus qui avaient fleuri autour du berceau de l'Ordre. Le B. Paul de Trinci, ne tarde pas à voir venir à lui un grand nombre de religieux désireux d'une vie plus parfaite, il en reçut même de la France, et l'un d'eux le B. Pierre de Narbonne fut plus tard martyrisé à Jérusalem en 1382.

Dès l'année 1370, le Pape Grégoire XI, instruit de la vie sainte que menaient les religieux de Bruliano, leur adressa d'Avignon une bulle, en date du 28 juillet, qui fut la première accordée à l'*Observance*. Le Ministre Général, permit au B. Paul de Trinci de prendre pour ses religieux plusieurs autres couvents, si bien qu'en 1[illegible], le B. Paul fut nommé commissaire général pour les quinze communautés qu'il avait établies et pour celle qu'il établirait à l'avenir. Le B. Paul de Trinci ne s'en occupait pas moins avec ardeur à réconcilier les pécheurs avec Dieu. Les larmes qu'il versait pour obtenir leur conversion étaient continuelles, de sorte qu'à force de pleurer nuit et jour les péchés des chrétiens, il en devint aveugle. Il supporta la perte de la vue avec une patience admirable et s'appliqua avec une nouvelle ardeur à la contemplation des choses du ciel. Ne pouvant plus faire la visite de ses couvents, il recevait avec joie ses enfants qui venaient recevoir ses paternelles instructions. Avant de mourir, il se retira à Foligno, et fit encore une fois, quoiqu'aveugle, le pèlerinage d'Assise afin de remercier son Séraphique Père des grâces qu'il reconnaissait avoir obtenues par son intercession.

De retour à Foligno, la fièvre le saisit pour ne plus le quitter. Sentant que son exil s'achève, il demande les derniers sacrements et les reçoit avec une piété angélique au milieu des sanglots des nombreux assistants. Il veut alors être étendu sur la terre nue pour y mourir comme saint François. Croisant ses bras sur sa poitrine, il expire, le sourire sur les lèvres, en prononçant les noms de Jésus et de Marie. C'était le 17 septembre 1390, notre Bienheureux avait quatre-vingt-un ans.

Il fut enterré à Foligno. Dieu se plut à honorer la mémoire de son serviteur par de nombreux miracles.

23 SEPTEMBRE

Invention du corps de Ste Claire d'Assise

(1850)

Le 23 septembre 1260, le corps de sainte Claire fut transféré solennellement dans l'église qui venait d'être construite à Assise en son honneur, par le Frère Mineur Philippe de Campello, célèbre architecte de l'époque. Le sacré dépôt avait été placé sous le maître-autel de cette église ; il y reposa, profondément caché, pendant près de six siècles, comme l'avait été le corps de saint François sous le maître-autel de la Basilique. Ces grandes précautions s'expliquent assez par les guerres qui ensanglantaient l'Italie au XIIIe siècle.

En 1820, le corps du Séraphique Patriarche avait été découvert à la grande joie de l'Eglise entière. Les pieuses filles de sainte Claire conçurent le désir de tirer de l'obscurité du tombeau le corps de leur glorieuse Fondatrice ; elle s'adressèrent à l'évêque d'Assise qui, après en avoir obtenu l'autorisation du Saint Siège, s'empressa de se rendre à leurs pieux désirs. Les fouilles commencèrent le 23 août 1850, et, après sept jours de travaux, on mit à découvert le tombeau de pierre qui renfermait les restes vénérés de la Sainte. L'évêque d'Assise convoqua aussitôt les évêques de l'Ombrie, pour venir assister à l'ouverture du sépulcre, et procéder à la reconnaissance des reliques. Cette cérémonie eut lieu le 23 septembre. Les évêques descendirent dans le caveau qui avait été pratiqué, le couvercle du tombeau fut descellé et ôté en leur présence et le corps de sainte Claire apparut aux regards de tous. La reconnaissance juridique étant terminée, l'archevêque de Spolète entonna l'hymne d'action de grâces, et la ville entière célébra, par des fêtes publiques, un si heureux événement.

Les restes précieux de sainte Claire furent confiés à ses filles, jusqu'au jour où l'on aurait terminé la crypte destinée à les recevoir. En 1820, le corps de saint François, une fois découvert, avait été placé dans une crypte pratiquée au lieu même où il avait reposé pendant près de six siècles ; de même, en 1850, une crypte destinée à recevoir les restes vénérés de Claire sera pratiquée dans le réduit obscur qui les avait abrités durant le

même laps de temps ; ce sera là un nouveau trait de ressemblance que la sainte aura avec son bienheureux Père.

En raison des malheurs des temps, la crypte ne put être terminée qu'en 1872, et, c'est le 3 octobre, jour anniversaire de la première translation, que le corps de la Sainte put y être déposé. La cérémonie se fit avec une grande pompe et au milieu d'un concours immense de peuple ; elle fut présidée par le cardinal Pecci, archevêque de Pérouse, qui, comme Pape, devait être plus tard l'immortel Léon XIII.

La fête de l'invention du corps de sainte Claire a été fixée au 23 septembre. Elle se célèbre chez les Frères Mineurs et chez les Clarisses.

27 SEPTEMBRE

B. Gauthier de Bruges

Evêque de Poitiers, Franciscain

(1307)

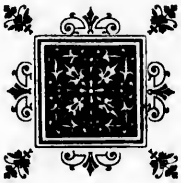
Le B. Gauthier de Bruges, entré tout jeune dans l'Ordre, étudia au couvent de Paris, y prit le grade de docteur et fut ensuite nommé provincial de la Province franciscaine de Tours. Peu après, il fut choisi par les chanoines de Poitiers pour occuper, comme évêque, le siège devenu vacant.

L'humble religieux déclina d'abord cette dignité et il fallut un ordre exprès du Pape Nicolas III, pour le forcer à accepter. Le B. Gauthier avait été jusque-là, le modèle du religieux, il devint le modèle du Pasteur.

Le Seigneur le favorisa du don des miracles ; il guérit des aveugles, des paralytiques, des épileptiques ; pendant qu'il célébrait la sainte Messe, on vit souvent une blanche colombe se reposer sur sa tête.

Le Cardinal Pie parle en ces termes du courage et de la sainteté de cet admirable prélat : « Le B. Gauthier de Bruges, prélat d'une activité et d'une bravoure égales à sa sainteté, eut l'honneur d'exciter la colère et de s'attirer les sarcasmes et les rigueurs du despotique monarque (Philippe le Bel) comme il eut le mérite d'imiter le Pape, saint Célestin, en quittant une dignité qu'il n'avait point cherchée. »

Pendant son épiscopat, le B. Gauthier eut un différend à propos des droits de son église, avec Bertrand de Goth, archevêque de Bordeaux. Celui-ci devenu Pape, sous le nom de Clément V, crut devoir le déposer. Le prélat se soumit aussitôt et rentra à son cher couvent de Poitiers, où il mourut l'année suivante. — A ses derniers moments, notre Bienheureux avait fait et écrit un appel contre la sentence de déposition prononcée contre lui. Après sa mort, il garda en ses mains cette cédule d'appel. Le Pape Clément V, étant venu loger dans le couvent de Poitiers, on lui parla des miracles opérés par le B. Gauthier et de la mystérieuse cédule ; le Souverain Pontife voulut la voir, mais il fut impossible de l'enlever sans la déchirer. Le Pape alors lui fit enjoindre, sous peine de désobéissance, de donner la cédule, avec promesse de la lui rendre après l'avoir lue. Sur cet ordre, l'évêque défunt ouvre la main et on apporta au Pape la cédule qui l'appelait au tribunal de Dieu pour répondre de la sentence de déposition. Quelle ne fut pas la stupeur du Souverain Pontife ! Il fit faire au Saint une sépulture plus honorable, il se repentit de l'avoir déposé et mourut en effet au jour qui lui avait été annoncé. La précieuse dépouille du Bienheureux fut placée au pied du maître-autel. Ce nouveau tombeau devint un lieu de pèlerinage où s'opéraient d'innombrables miracles, et le Bienheureux y était en possession d'un culte immémorial qui subit une interruption en 1793, par la suppression de l'église, mais ce culte se continua dans le Diocèse. Toutefois ce culte n'a pas encore été confirmé par le Saint-Siège. Ce Bienheureux avait travaillé à la Bulle : *Exiit qui seminat*, dans laquelle Nicolas III donne une interprétation de la Règle des Frères Mineurs.



30 SEPTEMBRE

Vén. Bénigne de Cunéo

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1673-1744)

Ce fils de saint François, né en 1673, profondément humble, s'exerça pendant 40 ans dans le ministère apostolique des missions. Il n'y a pas un endroit dans le diocèse de Cunéo ou dans les pays voisins qu'il n'ait parcouru pour y semer la parole de Dieu, supportant avec bonheur, les fatigues et les souffrances de toute sorte. Sa prédication, fortifiée des lumineux exemples dont il l'appuyait, produisait tant de fruits que les disputes, les rixes, les jeux, les danses et le luxe immodéré des femmes disparurent presque entièrement des pays qu'il évangélisait.

Il mourut en septembre 1744, à Sainte-Marie-des-Anges, près de Cunéo. Il prédit, en mourant, la délivrance de cette ville alors assiégée par les troupes Franco-Espagnoles ; l'effet suivit sa prédiction.

En 1881, la Congrégation des Rites se réunissait en présence de Sa Sainteté pour la troisième fois, afin de discuter sur l'héroïcité des vertus de ce Vénérable serviteur de Dieu. Le diocèse de Cunéo et l'Ordre Séraphique, attendent avec impatience sa béatification.

3 OCTOBRE

Translation de Sainte Claire d'Assise

(1260)

La glorieuse Vierge sainte Claire, était allée se réunir à l'Epoux céleste, le 11 août 1253. Les funérailles furent célébrées à Saint-Damien, par les Frères Mineurs, au milieu d'un concours immense de peuple et en présence du Pape Innocent IV.

Les magistrats de la ville d'Assise, jugeant que la petite église

de Saint-Damien, n'était ni assez digne de la Sainte, ni assez sûre pour qu'on pût y laisser exposé un pareil trésor, obtinrent que sa précieuse dépouille fût transférée dans les murs de la cité. Saint François avait été transporté, après sa mort, de Sainte-Marie-des-Anges à Assise, dans l'église Saint-Georges, en attendant qu'on l'eût déposé dans la magnifique basilique élevée en son honneur ; sa fille spirituelle aura avec lui ce nouveau trait de ressemblance. Après la cérémonie des funérailles, le corps de la Sainte, porté par les Frères Mineurs, fut accompagné par le Souverain Pontife, le clergé et un peuple innombrable jusqu'à Assise, et déposé également dans l'église Saint-Georges.

Des miracles, tous les jours plus nombreux, s'opérant au tombeau de Claire, Alexandre IV, qui avait succédé à Innocent IV, fit examiner la cause et porta en 1255 le Décret solennel de canonisation.

Les habitants d'Assise, heureux de posséder un si riche trésor, sentirent le besoin d'élever à leur nouvelle patronne, un temple digne de leur piété et de ses vertus. L'église Saint-Georges était d'ailleurs trop étroite pour la multitude des pèlerins qui venaient chaque jour se presser autour de son tombeau.

Sur les ordres du Souverain Pontife et à ses frais, Philippe de Campello, Frère Mineur et l'un des architectes les plus distingués de l'époque, s'occupa de construire une église digne de recevoir ce précieux dépôt. L'édifice fut achevé en 1260, et le 3 octobre, veille de la fête de saint François, fut le jour choisi pour la nouvelle translation de sa fille spirituelle.

Afin de donner plus d'éclat à cette solennité, le Pape y convoqua tous les évêques de l'Ombrie.

Le clergé se rendit dans l'église Saint-Georges, pour prendre le trésor qu'on y avait enfermé ; le tombeau fut ouvert et on y trouva le corps de la Sainte intact et sans le moindre signe de corruption. Puis le cortège se rendit processionnellement à la nouvelle église construite en l'honneur de la Sainte, où son corps fut déposé dans un tombeau de pierre qu'on avait creusé sous le maître autel, à une grande profondeur.

Les filles de sainte Claire quittèrent alors Saint-Damien, pour venir habiter le monastère qui leur avait été construit auprès de la nouvelle église ; depuis six siècles, elles sont là pour garder le tombeau de leur glorieuse Fondatrice. L'église de sainte Claire fut consacrée en 1265 : Clément IV, étant venu visiter le tombeau de la Sainte, chargea le Cardinal Rodolphe de faire cette cérémonie ; mais il voulut lui même consacrer le maître-autel. La fête de cette translation se célèbre en ce jour dans tout l'Ordre.

4 OCTOBRE

Les Bienheureux Compagnons de N. S. Père S. François

Comme Notre-Seigneur eut durant sa vie mortelle, des apôtres et des disciples auxquels il révéla ses mystères et communiqua son Esprit, afin d'en faire les pierres fondamentales de l'Eglise, ainsi François d'Assise, le Christ de l'Ombrie et le restaurateur de la vie évangélique, eut ses disciples de choix, auxquels il inspira sa pensée et qu'il destinait à être les continuateurs de son œuvre. La Providence, dont l'action divine est si visible aux débuts de l'Ordre Séraphique, favorisa également sous ce rapport le Séraphique Fondateur, et groupa autour de lui toute une pléïade de saints personnages qui seront le modèle des générations franciscaines, jusqu'à la fin des temps.

Ces amis, ces disciples de Notre Séraphique Père, ces témoins de sa vie glorieuse, nous voulons qu'ils lui soient unis jusque dans cet humble travail, c'est pourquoi nous les associons tous, en cette date du 4 octobre, à la fête de Notre Bien-aimé Père.

Tous ceux qui ont lu la merveilleuse Vie du Séraphique Patriarche connaissent leurs noms. Ces noms de fr. Léon, la petite Brebis du bon Dieu, de fr. Junipère, de fr. Ruffin et des autres, qui pourrait les oublier ? Ils respirent tant de poésie gracieuse et de piété naïve, tant de simplicité et d'héroïsme ! Redire les merveilles et les travaux qui ont rempli la vie de ces saints personnages, alors qu'ils étaient en compagnie de leur Maître, telle n'est pas notre intention. Tout le monde les connaît. Mais que sont devenus ces héros, après la mort de leur Père ou dans les missions qu'il leur a confiées ? Voilà ce que beaucoup ne savent pas et ce qui intéresserait pourtant la piété des lecteurs.

Si l'Eglise n'a solennellement décerné les honneurs des autels qu'à un seul de ces premiers disciples de saint François, au frère Egide d'Assise, la mémoire de tous est cependant en vénération

dans l'Ordre et parmi les peuples. — Le *Martyrologe franciscain* leur donne de temps immémorial le titre de Bienheureux.

L'ainé de notre grande famille est **Bernard de Quintavalle.** Le premier, il comprit et admira la sainte folie de François, alors que les hommes en faisaient l'objet de leurs railleries; « le premier, dit le Dante, il se déchaussa pour courir à la suite de la pauvreté et tout en courant il lui semblait marcher avec lenteur. » — C'était en 1209 ; comme son maître, Bernard était d'Assise. Envoyé à Bologne, il inspira par son humilité, sa patience merveilleuse et sa pauvreté, l'estime et la vénération pour son Ordre naissant. En Lombardie, il édifia également les peuples et bâtit plusieurs maisons franciscaines. En Espagne, se rendant au tombeau de saint Jacques de Compostelle, il fut averti miraculeusement des tentatives téméraires de frère Elie. Au milieu des ardeurs de son union avec Dieu, son âme demeurait souvent en proie à des aridités désolantes et terribles ; divinement instruit des épreuves de son cher disciple, François d'Assise en fut effrayé ; mais Dieu lui montra le nom de Bernard écrit sur le livre de vie.

Bernard fut fidèle à toutes les prescriptions de la Règle et résista à toutes les innovations, aussi vit-il arriver la mort sans crainte.

En ce moment, son visage devint brillant et lumineux, une allégresse toute sainte inonda son âme ; mais déjà elle était entre les mains des anges. Deux religieux la virent s'élever vers le ciel. Bernard avait vécu 32 ans dans l'Ordre Séraphique : il mourut en 1241, entouré de la vénération de ses frères, comme un disciple parfait de saint François.

A côté de Bernard, il convient de placer **Pierre de Catane**, chanoine d'Assise. En effet, le jour où Bernard se rendait à l'église pour consulter Dieu sur ce qu'il avait à faire, Pierre se joignit à lui et à François, se démit lui-même de ses biens, et tous deux reçurent l'habit de Frères Mineurs, le 10 avril 1209.

Pierre devint un des hommes de la droite du saint Patriarche, il fut à plusieurs reprises son Vicaire Général dans le gouvernement de l'Ordre et un de ses plus humbles enfants. François lui donnait ses conseils comme à un fils d'obéissance. Il lui

disait : « Si un frère a péché dans le monde, quelle que soit la grièveté de sa faute, une fois qu'il aura paru devant vous, qu'il ne se retire jamais sans avoir éprouvé votre miséricorde. S'il ne demandait pas son pardon, demandez-lui, vous, s'il le désire.

« Loin de vous, frère bien-aimé, d'agir contre la Règle et de vous rendre coupable en considération d'un homme quel qu'il soit. »

Soumis avec humilité à son bienheureux maître, Pierre gouverna sa famille avec sagesse, vigilance et charité ; il dirigea ses frères dans la voie droite et mérita leur confiance par ses douces vertus. En lui ils voyaient l'image de leur vénéré Père, ils reconnaissaient son esprit, sa prudence et sa simplicité. François gouvernait par son disciple.

Pierre ne tarda pas à succomber à ses travaux et à ses austérités. En 1221, au mois de mars, ce vénérable fils du grand Patriarche s'endormit, avant son Père, du sommeil des justes. D'éclatants miracles illustrèrent son tombeau, jusqu'au jour où François, redoutant pour les siens la dissipation causée par de continuelles visites, lui commanda en vertu de l'obéissance de ne plus opérer de prodiges ; ce fut fini, les miracles cessèrent. L'obéissance est la vertu des Saints, au ciel comme sur la terre.

Le troisième disciple de notre Père fut le Bienheureux **Egide d'Assise**, nous en avons raconté la vie au 23 avril, son culte a été approuvé par l'Eglise.

Que dire de **Rufin**, le quatrième disciple de saint François ? — Il appartenait à l'une des principales familles d'Assise et était parent de sainte Claire. Dieu révéla à son serviteur François la haute vertu de ce nouveau disciple : « Je ne crains pas de l'appeler un saint, disait-il, car son âme, le Seigneur me l'a révélé, est dès maintenant canonisée dans le ciel. »

Rufin marcha à pas de géant dans les sentiers de la perfection ; il devint terrible aux esprits infernaux par la pureté de son âme, son humilité, son oraison persévérante, sa tendre charité et sa rigoureuse pénitence. Cependant il faillit être victime des illusions de Satan et succomber au désespoir. L'esprit de mensonge lui apparut sous la forme de Jésus crucifié et lui annonça sa damnation, ainsi que celle de François et de ses disciples.

Effrayé, Rufin voulait fuir, mais François le fait venir et lui dit : « Hélas ! frère Rufin, comment a ez-vous été assez simple pour vous laisser tromper par le diable ?... Les visions de Dieu produisent la paix, et celles du démon apportent la tristesse... Si l'esprit pervers vous apparaît de nouveau, accablez-le d'injures ou de reproches, il s'évanouira honteux de voir sa fourberie démasquée. En attendant réjouissez-vous dans le Seigneur. »

Une humble obéissance à ces paroles rendit la paix au bon religieux qui ne fut plus tenté. Il fut le témoin assidu de la vie de son Bienheureux Père, et plus tard il reçut l'ordre, avec Léon et Ange de Riéti, d'écrire cette *Légende des Trois Compagnons*, dont le texte complet vient enfin d'être heureusement mis au jour. L'apparition en sera saluée avec bonheur par tous ceux qui désirent connaître plus intimement la vie de Notre Séraphique Père.

Rufin vécut jusqu'à une vieillesse très avancée, sans rien relâcher de sa ferveur, de son humilité et de sa contemplation. Dieu lui révéla le moment de sa mort qui arriva en 1270 ; il avait passé environ soixante ans dans les travaux de la pénitence sous la Règle franciscaine.

Léon d'Assise était bien jeune quand il prit le joug du Seigneur. Il le porta soixante et un ans dans l'Ordre Séraphique. Saint François disait de lui : « Celui-là serait un vrai Frère Mineur, qui aurait la pureté et la simplicité de frère Léon. » Il le choisit pour son confesseur et il le menait souvent avec lui. Léon fut témoin des ravissements de son bienheureux Père, il connut les grâces merveilleuses dont son âme était enivrée et il comprit combien est libérale la bonté du Seigneur envers ses amis. La vue de ces prodiges l'inondait lui-même de consolations, il s'humiliait, versait des larmes embrasées, et conjurait Dieu de lui faire miséricorde à cause de son serviteur François.

Léon était au Mont Alverne, quand saint François y reçut les Stigmates. Il lui fut donné de contempler à plusieurs reprises ces signes sacrés et vénérables de la Passion. Ce spectacle fut pour lui un aiguillon pénétrant, il se sentit brûler d'une ardeur nouvelle, la vertu lui parut sans obstacle, quand il la vit laisser de telles empreintes sur le corps même de son Père.

Il fut témoin également de la mort du serviteur de Dieu et reçut sa dernière bénédiction.

Des temps d'épreuves arrivèrent ; Elie, le successeur du Saint, n'avait pas son esprit ; Léon en souffrit, chassé d'Assise, de

Sainte-Marie-des-Anges, il fut contraint de se retirer à Fabriano.

Cependant, il vit des jours meilleurs se lever pour son Ordre, et il travailla lui-même à en guérir les plaies. Il concourut à rédiger la pieuse vie de saint François. Il prit part aussi à la canonisation de sainte Claire, il connaissait mieux que personne les vertus de cette illustre servante de Dieu, ce fut pour son cœur une douce consolation d'avoir à en rendre témoignage en face de l'Eglise.

Le Seigneur accorda au frère Léon le don des miracles et étendit au loin la renommée de ses mérites. Enfin le 15 novembre 1271, l'heureux vieillard sentit ses liens terrestres se briser, et l'un de ses frères vit son âme s'élever radieuse vers la demeure céleste.

Frère Pacifique est digne de compter parmi les illustres enfants de saint François, aux premiers jours de la grande famille. Le monde lui avait souri, il avait accordé à ses chants poétiques la récompense la plus propre à flatter l'orgueil d'un poëte. La cour impériale l'avait surnommé le *roi des vers ;* mais le monde ne donnait rien à son âme avide de vérité. Le poëte vit François l'an 1212, alors que sa réputation était déjà répandue dans toute l'Italie, il entendit sa parole et il sentit bien vite combien cette parole, simple, ardente, remplie d'amour de Dieu, était supérieure aux agencements de la poësie mondaine, combien les choses dont elle traitait l'emportaient sur l'objet de ses vers. Un prodige acheva ce que la grâce avait commencé, le poëte vit un double glaive sortir lumineux de la bouche de François, inonder sa personne de ses rayons et marquer sur son corps l'image sacrée de la croix dont le Saint annonçait alors les gloires et la puissance.

C'en fut assez. Le poëte dit adieu à ses chants profanes, à ses espérances passagères, et il s'attacha au prédicateur pour devenir, lui aussi, un disciple de la croix. La conversion était totale et, en peu de temps, il se montra tellement maître de lui-même, il domina si complètement tous les mouvements de son esprit et de son cœur que François, charmé de ses triomphes, lui donna le nom de Pacifique.

A l'école d'un tel maître, le bon frère s'affermissait de jour en jour dans toutes les pratiques de la vie religieuse, il recevait ses enseignements avec une douce humilité et les acceptait comme la règle la plus parfaite de sa conduite. Il l'accompagnait dans ses voyages, partageait ses fatigues et s'efforçait d'imiter sa ferveur dans la peine. Un jour, il fut ravi en extase et entre plu-

sieurs sièges qu'il vit dans le ciel, il en remarqua un plus élevé, orné de pierres précieuses et environné d'une gloire plus éclatante. Transporté d'admiration à la vue de ce trône magnifique, il se demandait à qui il était destiné, quand une voix se fit entendre qui lui dit : « Ce trône était celui d'un des anges qui sont tombés, et maintenant il est réservé à l'humble François. » Revenu à lui-même, Pacifique sortit de l'église, avec son bien-aimé Père.

Dans le chemin, le frère toujours plein de sa vision fut curieux de savoir quel sentiment le Saint avait de lui-même. François lui répondit : « Je crois être le plus grand des pécheurs. » Et comme le frère soutenait qu'il ne pouvait parler de la sorte en conscience, le saint homme ajouta : « Si Jésus-Christ avait témoigné, au plus scélérat des hommes, autant de miséricorde qu'à moi, cet homme se serait, sans aucun doute, rendu plus agréable à ses yeux que je ne l'ai fait. »

Telle était l'école de François d'Assise, école d'humilité, d'abaissement, comme aussi d'abnégation et de sacrifice. Quand ce grand serviteur de Dieu voulut envoyer des missionnaires en France, il jeta les yeux sur Pacifique, comme sur un des religieux les plus aptes à remplir le ministère de la parole, à concilier à son Ordre l'affection des hommes par ses douces vertus. Il l'associa aux frères Ange et Albert de Pise, et en 1217 ils fondèrent un couvent à Paris.

La douceur du pieux Pacifique, nommé ministre Provincial de France, n'empêchait pas en lui l'énergie et la puissance de la volonté. Il avait le zèle des intérêts divins. Il étendit son Ordre d'année en année jusqu'aux extrémités de la France et de la Belgique. Dans plus d'une circonstance, le Seigneur glorifia ses œuvres par des miracles, et quand il mourut au milieu des fonctions de son ministère, il emporta avec lui les regrets de ses frères et la vénération de la France le suivit à son tombeau.

En 1219, il avait fondé à Lens, au diocèse d'Arras, un couvent qui devint célèbre, c'est là qu'il mourut vers 1229, quelques années après saint François, son maître bien-aimé.

Frère Junipère. Ce frère, aux yeux des hommes et de plus d'un religieux, fut peut-être regardé comme un insensé. Ainsi n'en jugeait pas François. « Non seulement, dit-il, je ne rougis pas de la simplicité de ce frère ; mais faisant allusion à son nom qui signifie genèvrier, je souhaite ardemment que Dieu me donne un grand nombre de genèvriers semblables. »

Entré dans l'Ordre en 1210, Junipère s'appliqua avec un grand courage à la patience, à l'humilité, au mépris du monde et de lui-même, et à l'aide de ces vertus il arriva à une paix inaltérable. Sa charité pour les pauvres était sans bornes, pour eux il sacrifiait tout, jusqu'à ses vêtements. Sa vertu faisait trembler les démons.

Junipère parvint à une grande vieillesse, il reçut des faveurs extraordinaires. Un jour qu'à l'église, il était ravi en extase durant plusieurs heures, il vit la félicité préparée aux élus. Revenu à lui-même, il s'écriait : « O mes frères, pourquoi ne pouvons-nous supporter un peu de travail pour acquérir la vie éternelle ? » Il mourut à Rome le 4 janvier 1258 et fut inhumé au couvent de l'*Ara-Cœli*.

Frère Sabatino. L'extrême abnégation du serviteur de Dieu, François, l'avait touché, et sans se soucier des moqueries du monde, frère Sabatino demanda à s'adjoindre à la petite famille du Poverello d'Assise. — Dans la suite Sabatino accompagna son bien-aimé Père à Rome et fut comme ses frères envoyé prêcher dans les contrées voisines d'Assise.

En 1219, lorsque François voulut aller en Orient, Sabatino fut l'un des douze qui accompagnèrent le saint Fondateur ; à son retour il vécut de longues années dans l'Ordre, qu'il édifia par ses hautes vertus. Il mourut à Rome, et fut inhumé au couvent de l'*Ara-Cœli*.

Le bon **Frère Massée** occupe aussi un rang distingué entre les plus éminents disciples de saint François. Il était de Marignan et il entra dans l'Ordre en 1210. Sa douceur, son aménité, le charme de son langage, lui gagnaient tous les cœurs. Aussi saint François lui confia les ministères les plus difficiles, en même temps que les plus contraires à ses inclinations, afin de l'établir solidement dans l'humilité. Le Frère Massée, à cette école, apprit à aimer le recueillement, la retraite, la vie contemplative, ce qui ne l'empêchait pas de mendier dans la ville pour les frères, de répondre à la porte aux étrangers et de préparer les repas.

Il jeûnait tous les jours et ne faisait qu'un repas, son sommeil était de deux heures, puis il consacrait le reste de la nuit à la prière. Il soupirait sans cesse après la vertu d'humilité, le Sei-

gneur lui déclara enfin, dans une vision, que ses vœux étaient comblés, il sentit et comprit son néant et se regarda désormais comme l'être le plus abject de la terre.

Massée avait pour saint François une affection vraiment filiale, seulement il éprouvait quelque peine à la vue des honneurs dont les populations et les grands l'environnaient, il craignait pour lui les atteintes de l'orgueil et, un jour, il lui dit en toute simplicité : « Vous avez en votre personne peu d'apparence, votre habileté et votre savoir sont assez médiocres... d'où vient donc que tout le monde vient à vous et s'attache à votre suite ? »

François lui répondit avec bonté : « Vous voulez savoir d'où me vient tout cela ?... le regard de Dieu n'a vu sur la terre aucun pécheur plus grand que moi, aucun homme plus insensé entre tous les hommes, aucune créature plus vile entre toutes les créatures, et voilà pourquoi Dieu m'a pris comme son instrument ; c'est ainsi qu'Il fait toujours choix de ce qu'il y a d'insensé pour confondre les sages. »

En entendant ce langage, Massée se jeta aux pieds de son maître et lui demanda pardon de n'avoir pas compris plus tôt la sublimité de sa vertu.

Deux ans après la mort de saint François, Massée vint en France, et établit une maison de son Ordre à Bourges, où durant de longues années, il édifia la ville. Il mourut à Saumur en 1280, après 70 ans de vie religieuse.

Christophe de Cahors. — Né dans la Romagne, Christophe de Cahors avait d'abord exercé le ministère paroissial. En 1210, à l'âge de 44 ans, il vint trouver saint François, se mit sous sa conduite et s'appliqua à devenir un religieux digne de ce nom par sa mortification, son humilité, son esprit d'oraison et son détachement du monde. Rien n'abattit l'indomptable courage de cet homme, ni l'âge, ni les dégoûts, ni les peines ; il portait sa croix à la suite de Jésus-Christ et jamais elle ne lui parut trop lourde.

La paix de son âme se reflétait sur son visage, dans ses paroles et dans sa démarche ; sa charité était sans bornes, elle embrassait dans son ardeur les malades, les lépreux les plus dégoûtants et elle leur rendait les services les plus pénibles avec une humilité admirable.

En 1219, saint François l'envoya dans le midi de la France établir des maisons de son Ordre. Là, il trouva moyen, malgré ses occupations sans nombre, de s'adonner à tous les exercices

de la vie contemplative. La Sainte Vierge lui apparut un jour pour lui dire que ses fautes lui étaient remises. Lors de la mort e son bien-aimé Père, il en fut averti du ciel et fut transporté en esprit près de sa couche de douleur afin de recevoir sa bénédiction.

Christophe atteignit sa centième année. Au milieu de ses religieux et des habitants de Cahors où il résidait, il ressemblait à un des anciens patriarches de la Bible. Lorsqu'il mourut en 1272, après cinquante-six années de pénitence, il emporta les regrets de la ville; des miracles nombreux s'opérèrent à son tombeau et la vénération des peuples lui offrit ses hommages comme à un saint.

Monseigneur l'évêque de Cahors vient d'annoncer publiquement son intention de s'occuper de la cause du frère Christophe, en vue d'obtenir sa béatification par Rome.

Ange Trancrède. Un jour à Riéti, en 1210, François rencontre un noble chevalier, qu'il n'avait jamais vu; divinement inspiré, il lui dit : « Seigneur Ange Trancrède, assez longtemps vous avez porté le baudrier, l'épée et les éperons, maintenant il faut changer le baudrier contre une corde, votre épée contre la croix, et vos brillants éperons contre la poussière et la boue des places publiques. Suivez-moi, et je ferai de vous un soldat de Jésus-Christ. »

Ange ne résista pas à l'appel de la grâce, son cœur était gagné ; le lendemain, il revêtit les livrées séraphiques et le brillant chevalier Tancrède s'appela Ange de Riéti.

Dès lors il s'avança sans vaciller dans les voies du renoncement et devint bientôt un éminent religieux. — Il accompagna très souvent saint François dans ses prédications, comme dans ses retraites. Ce fut lui qui écrivit, sous la dictée du maître, le *Testament* que l'Ordre des Frères Mineurs a toujours entouré de tant d'estime et de vénération, ce fut lui aussi qui écrivit la *Légende des Trois Compagnons*, ouvrage où respire la plus tendre piété.

Toujours rigide observateur de la Règle, Ange mérita de Dieu le don de prophétie. Vers 1251, il rencontra une femme qui portait son enfant malade au tombeau de saint François. Ange la consola et lui prédit que son enfant serait Frère Mineur : en effet l'enfant grandit et devint le B. François de Fabriano. — Il travailla aussi à la canonisation de sainte Claire. Enfin en 1258, Ange alla recevoir au ciel la récompense de sa vie d'abnégation.

Il fut enseveli à Assise, près du tombeau de son Père bien-aimé. Des miracles s'opérèrent à son tombeau.

Frère Sylvestre. Il était d'Assise et déjà initié au sacerdoce quand saint François quêtait des aumônes pour réparer la pauvre église de Saint-Damien. Il fournit des pierres avec l'espoir d'en être payé, et comme saint François oubliait de se libérer, Sylvestre lui demanda s'il ne serait pas plus convenable de se libérer de ses dettes que de faire l'aumône. François pour toute réponse lui remit une poignée d'argent en lui demandant si c'était assez ; mais cet argent fut bientôt comme du feu pour son avare possesseur. Un peu plus tard une vision miraculeuse lui fit connaître la vertu puissante de cet homme qu'il avait contristé ; pour réparer sa faute, il résolut de marcher sur ses traces.

Sylvestre ne tarda pas à devenir un religieux parfait, c'est lui que saint François députait près de Dieu pour connaître sa volonté et il recevait ensuite ses paroles comme des oracles divins.

Sylvestre survécut longtemps à son saint maître. Modèle de toutes les vertus d'un vrai Frère Mineur, il se distinguait surtout par son amour de l'oraison. Ses entretiens avec Dieu étaient des plus intimes, il y était favorisé des grâces les plus abondantes. C'est dans la douce solitude de Sainte-Marie-des-Anges que s'endormit Sylvestre, de là il s'éleva au séjour de l'éternelle allégresse pour y jouir désormais sans interruption de la vue de son Dieu.

Philippe le Long, après avoir exercé ses premiers disciples à mendier à Assise, où ils reçurent souvent plus d'injures et de mauvais traitements que d'aumônes, François les conduisit dans la vallée de Riéti. Il reçut là un nouveau compagnon : *Philippe* qu'on nomma *le Long.* — Il n'avait pas fait d'études ; mais c'était un religieux d'une haute et sublime vertu, plus versé que bien des hommes savants dans la connaissance de Dieu et des Saintes Ecritures. L'Esprit Saint avait trouvé en lui un cœur pur, une âme candide, toujours ouverte à ses inspirations, et pour cet homme il avait eu des faveurs singulières : il l'avait illuminé de ses rayons célestes, et quand le bon frère parlait des choses spirituelles, la joie et le bonheur débordaient de son cœur.

Comme le prophète Isaïe, il avait vu un ange descendre jusqu'à lui, toucher ses lèvres avec un charbon ardent et conférer à ses paroles cette innocence immaculée qui ravit les âmes éprises de sainteté. Plus tard le cardinal Hugolin le força d'accepter la charge de Visiteur des diverses maisons de Religieuses Clarisses. Il mourut en 1259 à Pérouse, après cinquante années passées dans la vie religieuse.

Jean Parent. Il était de Carmignano, en Toscane, versé dans la science du droit et juge de la ville de Fercennisse. Il avait été engagé dans le mariage et avait un fils qui entra dans l'Ordre Séraphique et s'y rendit remarquable par sa vertu.

Jean quitta sa charge en 1211, vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres et vint se placer sous la conduite de saint François. Son renoncement était parfait, sa volonté inébranlable; il marcha vite dans les sentiers de la vertu et devint en peu de temps un personnage digne de l'Ordre auquel il avait donné son nom. En 1219, il fut envoyé en Espagne pour fonder de nouveaux monastères franciscains.

Jean demeura longtemps en Espagne où l'Ordre se propagea rapidement. Sa haute vertu le rendit célèbre et lui conquit l'affection de tous. Il eût assurément passé sa vie au milieu de ces œuvres confiées à son zèle, si, en 1230, les circonstances ne l'eussent pas appelé à recueillir la pénible succession de frère Elie.

Durant les six années de son généralat, Jean s'appliqua à rendre à la Règle toute sa pureté. Pour cela il s'adressa au chef de l'Eglise, Grégoire IX, le confident de saint François, et il s'entoura lui-même des conseils les plus sages. Dur et simple pour lui-même, plein de tendresse pour les autres, il employa son temps à visiter les couvents de son Ordre pour y faire refleurir la stricte observance. Il allait toujours à pied, sans provisions, sans autre ressource que l'aumône. Quelquefois Dieu se plaisait à montrer aux hommes combien lui était cher le dénûment de son serviteur. Le chapitre général des Frères était assemblé à Soria en Espagne, l'an 1233 ; les populations, désolées par une sécheresse inquiétante, s'adressèrent aux Frères, leur demandant de fléchir le ciel. Jean fit prier et la pluie ne tarda pas à tomber ranimant les espérances de la contrée.

Sous sa direction, l'Ordre s'étendit de plus en plus, malgré des tribulations de tous genres. En 1236, les partisans d'Elie s'agitèrent de nouveau et mirent tout en œuvre pour le faire

réélire. A cette vue, Jean versa des larmes de douleur, l'âme brisée, il se démit de sa charge qu'il avait toujours considérée comme un fardeau. Il sortit alors de l'assemblée et s'en alla dans l'île de Corse. Là, un champ vaste s'offrait à son zèle : sa voix retentissait féconde, la foi fut mieux connue, les pécheurs se convertirent nombreux, Dieu voulut par là consoler les dernières années de son serviteur. Jean mourut entouré de la vénération de ceux à qui il avait annoncé l'Evangile ; il a laissé un nom béni de toute la famille franciscaine.

Tels sont les principaux disciples de notre Séraphique Père. Il y en a d'autres encore, mais leurs noms sont moins connus des hommes, quoique glorieux devant Dieu.

Les notices que nous venons de faire sont bien courtes, nous croyons cependant qu'elles peuvent déjà satisfaire la pieuse et légitime curiosité de nos lecteurs. Nous avons voulu surtout les édifier, car il est bon de nous le redire souvent : la famille franciscaine fut fondée par saint François, mais l'humilité de ses premiers enfants l'a affermie et étendue ; leur charité l'a consolée et réjouie, leurs bons exemples ont été pour elle un parfum dont les célestes émanations se font encore sentir après six siècles, et leur prière la conserve au milieu des afflictions qui sont le partage des jours mauvais que nous traversons.

10 OCTOBRE

B. Robert de Malatesta

Prince de Rimini, du Tiers-Ordre

(1411-1432)

Ce serviteur de Dieu naquit à Brescia, ville dont son père Pandolphe, seigneur de Rimini, était gouverneur. Dès l'âge le plus tendre, il faisait ses délices de la prière, affligeait sa chair innocente par les jeûnes, les cilices, les disciplines. A mesure qu'il grandissait, son cœur s'enflammait du feu sacré du divin amour ; il passait une partie des nuits absorbé dans la contemplation, souvent sa chambre s'illuminait d'une clarté céleste, il était alors favorisé des doux entretiens de Notre-Seigneur. — Saint François, qu'il avait choisi pour patron, daignait aussi lui apparaître, un jour il lui permit de contempler ses stigmates.

A la mort de son père, Charles Malatesta, son oncle, qui n'avait pas d'enfants, adopta Robert pour son fils et le nomma son légataire universel. Pour obéir à son oncle, le jeune prince épousa, à 18 ans, Marguerite d'Este, fille du marquis de Ferrare ; cette pieuse princesse avait été élevée à la cour de son père avec Catherine de Vigri, qui fut plus tard sainte Catherine de Bologne. Les deux époux vécurent dans une sainte et chaste union.

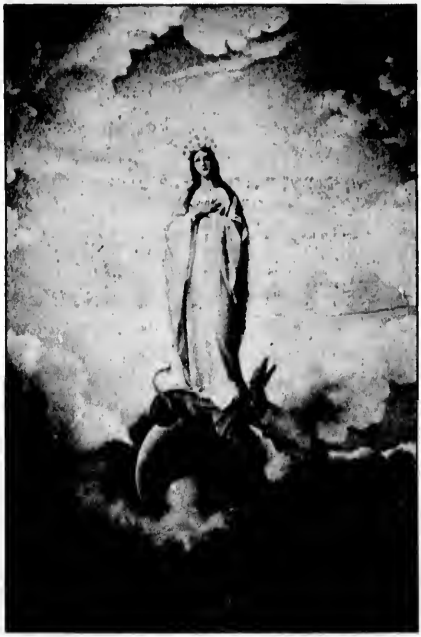
Dans l'année qui suivit, Robert perdit son oncle, et joignit les Etats qu'il lui avait légués à sa principauté de Rimini ; il avait alors dix-neuf ans. Devenu plus indépendant, Robert en profita pour se livrer avec plus de liberté à ses œuvres de piété et de charité. Sur l'avis de saint François, qui lui apparut, il prit, en 1430, l'habit de la Pénitence des mains d'un Frère Mineur, son confesseur, et en garda fidèlement la Règle. Les pauvres avaient eu lui un père dont la main toujours ouverte versait dans leur sein d'abondantes aumônes, il les hébergeait dans son palais, et les servait de ses mains, honorant en eux la personne de Jésus.

Une âme si belle et si pieuse fut bientôt mûre pour le ciel. Le B. Robert avait à peine vingt-deux ans, quand le Seigneur l'appela à lui, c'était le 19 octobre 1432. — On l'ensevelit, selon son désir, avec l'habit de saint François, dans le cimetière des Frères Mineurs. De nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau ; bien qu'il n'ait pas été établi de fête en son honneur, il est en possession de temps immémorial du titre de *Bienheureux*.

ère
e le
hair
sure
ivin
em-
e, il
. —
lui

qui
ıma
nce
ıre ;
vec
olo-
on.
les
vait
ofita
t de
en
son
ient
leur
s, et
us.
ciel.
ıeur
elon
des
om-
r, il
eux.

Vous êtes toute belle, ô Marie !



Il n'y a pas de tache en Vous.

8 NOVEMBRE

B. Jean Duns Scot

Docteur de Marie, Frère Mineur

(1274-1308)

Jean Duns Scot naquit en l'an 1274 ; l'Angleterre, l'Irlande et l'Ecosse se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. Quoi qu'il en soit, ses parents, honnêtes laboureurs, l'employèrent jeune encore à la garde des troupeaux. Un jour qu'il était ainsi dans la campagne, conduits sans doute par la Providence, deux religieux, Frères Mineurs, l'accostent et le prient de les conduire chez son père à qui ils veulent demander l'hospitalité. L'enfant les accompagna à la maison paternelle où ils prirent un peu de repos qu'ils sanctifièrent en apprenant au petit pâtre à prier Dieu. Ils ne furent pas peu surpris de voir que cet enfant, qui ignorait même l'Oraison dominicale, ne l'eut pas plutôt entendu réciter une fois, qu'il la répéta sans hésiter ainsi que les autres prières, qu'ils se plaisaient à lui enseigner. Charmés, ils proposèrent aux parents d'emmener leur fils afin de l'élever et de l'instruire dans leur communauté. La proposition fut acceptée et Jean quitta sa houlette pour les suivre.

Ses progrès dans la science, comme dans la vertu, dépassèrent toutes les espérances, jusqu'au jour, où après avoir été admis dans l'Ordre, il s'appliqua à l'étude de la philosophie. Soit que son intelligence fût trop vive et trop impatiente, soit qu'il se trouvât comme arrêté dans les difficultés de la logique, il n'y aperçut bientôt plus qu'un labyrinthe obscur, confus, inextricable, et son ennui devint si grand que peu s'en fallut qu'il ne désespérât de sa vocation. Mais la Très Sainte Vierge, qu'il aimait d'un amour tout filial, lui apparut un jour pour le rassurer et lui dit que désormais il comprendrait aisément et à merveille toutes ces questions qui lui avaient paru si obscures et si difficiles. Elle ne lui demandait en retour que de défendre partout ses glorieux privilèges.

Dès lors, le jeune religieux se sentit un autre homme. Le jour semblait s'être fait dans son intelligence et il entrevoyait déjà comme un nouveau monde d'idées et de vérités. Bientôt les

questions les plus ardues n'eurent plus de difficultés pour lui et ses maîtres jugèrent convenable de l'envoyer étudier, à Oxford, la haute philosophie et la théologie.

Là, le nouvel étudiant surpassa bien vite tous ses condisciples, et à vingt ans il fut élevé au doctorat, avec mandat d'occuper de suite, à Oxford même, la chaire de philosophie d'abord, puis celle de théologie. Malgré ces honneurs, Duns Scot restera toujours humble fils de saint François, religieux austère rapportant toute sa gloire à Marie. — Trois villes furent les principaux théâtres où notre docteur, Frère Jean, dut mettre dans leur plus grand jour sa doctrine et sa dévotion envers Marie. La première fut Oxford même, la seconde Paris, et la dernière Cologne, où il mourut à l'âge de trente-quatre ans. Vie trop courte, hélas ! pour la gloire de sa Mère et les besoins de l'Eglise, semble-t-il ; mais Dieu n'a besoin de personne.

C'est dans ces trois Universités qu'il a mérité le titre de *Doctor Marianus*, de Docteur de Marie. Mais ce fut surtout à la Sorbonne de Paris que son triomphe fut le plus complet; en sorte que nous lui sommes en partie redevables de la consolation dont le glorieux Pie IX a réjoui nos cœurs, en déclarant dogme de foi : l'Immaculée Conception de Marie.

Nous racontons brièvement, au 8 décembre, cette séance solennelle qui se termina par ces cris enthousiastes : *Victoire au Docteur Scot ! Victoire et gloire au Docteur de Marie !*

C'est à dater de ce jour que l'Université de Paris lui décerna le titre de *Docteur subtil*, qu'il a conservé depuis. Duns Scot enseignait à Paris depuis environ trois ans, lorsqu'il reçut du Ministre Général l'ordre de se rendre à Cologne. Il se promenait avec ses disciples, hors les murs de la ville, lorsque la lettre lui fut remise. Après l'avoir lue, il prit congé de ses disciples, sans vouloir même rentrer à Paris, il se dirigea de suite à pied vers la ville où l'appelait la sainte obéissance.

La ville de Cologne ne devait pas le posséder longtemps, mais elle eut l'honneur de garder son tombeau. C'est le 8 novembre 1308, que s'éteignit doucement cette grande lumière de l'Eglise. Duns Scot fut enseveli dans l'église des Frères Mineurs de Cologne, plus tard ses précieux restes furent exhumés et placés au-dessus du maître-autel. Cette église, aujourd'hui tenue par des prêtres séculiers, renferme le tombeau de Duns Scot, à qui de temps immémorial on a donné le nom de *Bienheureux*, soit en raison de la sainteté de sa vie, soit en raison des miracles qui lui sont attribués. La vénérable Mère Jeanne Rodriguez, morte en 1650 chez les Clarisses de Burgos, eut une vision le jour de la Portioncule, il lui fut donné de voir saint François descendre en purgatoire pour y délivrer des âmes : le saint

Patriarche tenait dans sa main un étendard portant d'un côté les insignes de la Passion, de l'autre l'image de la Vierge Immaculée, il n'était accompagné que d'un seul de ses frères, qu'elle sut par révélation être Duns Scot, le Docteur de Marie.

14 NOVEMBRE

B. Nicolas de Tavilée

PRÊTRE ET MARTYR, FRANCISCAIN

(1391)

Nicolas naquit à Sébénic, en Dalmatie, d'une famille remarquable tant par son ancienneté que par sa noblesse. Enrôlé dès sa plus tendre jeunesse dans l'Ordre des Frères Mineurs, il embauma de sa vie toute céleste, les couvents de Berberi, voisin de sa patrie, et de Rivo-Torto, près d'Assise.

Eu égard à sa science et à la sainteté de sa vie, les supérieurs de l'Ordre lui confièrent la tâche d'annoncer l'Evangile en Bosnie. Il s'en acquitta d'une façon exemplaire, consacrant douze années de labeurs à réfuter et soumettre les schismatiques et les hérétiques Patarins.

Ce n'était pas encore assez pour son zèle brûlant ; il obtint de ses supérieurs la permission de passer en Palestine, où l'attirait la perspective du martyre. Par ses prédications publiques de la foi chrétienne et son ardeur à démasquer les fourberies du mahométisme, il ne tarda pas à s'attirer la haine des infidèles. Aussi le 11 novembre 1391, fut-il saisi à Jérusalem, et, sur l'ordre du magistrat, frappé de verges jusqu'à ce que sa chair fût réduite en lambeaux. Alors chargé de chaînes, il fut enfermé dans une horrible prison, où il demeura trois jours, sans boire ni manger.

Enfin le 14 du même mois, percé d'un glaive et coupé en morceaux, il consomma sa vie apostolique par un glorieux martyre.

Le Pape Léon XIII confirma, par un décret, le culte immémorial rendu à notre Saint.

14 NOVEMBRE

Vén. Antoine Alphonse Bermejo

DU TIERS-ORDRE

(1678-1758)

Le Vénérable serviteur de Dieu, Antoine Alphonse Bermejo, naquit le 29 janvier 1678, à la *Neva del Rey*, dans le diocèse de Valladolid en Espagne. Quoique simples agriculteurs, ses vertueux parents possédaient une belle fortune. Elevé dans la crainte de Dieu, le respect de son nom et l'amour de sa loi, Antoine Alphonse montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour la vertu. Jeune encore, il se fit à lui-même avec un clou cinq plaies : une au côté, deux aux mains et deux aux pieds, afin d'avoir par là une ressemblance visible avec son Sauveur crucifié. Plein de mépris pour les biens périssables, il s'imposa dès lors un règlement de vie, fondé sur l'esprit de pénitence et d'oraison, mais sans négliger jamais d'aider son père, de tout son pouvoir, dans la culture de ses vastes terres.

A la mort de ses parents, il résolut de se vouer au service des pauvres et des malades. En conséquence, il revêtit l'habit du Tiers-Ordre de saint François, vendit l'héritage paternel et fit construire à la *Neva del Rey*, un hôpital immense avec une pharmacie et une vaste église à cinq autels. Durant tout le temps des constructions, qui absorbèrent toute sa fortune, on le vit travailler comme un manœuvre, portant sur ses épaules les pierres, le ciment, et la chaux.

Une fois son œuvre établie sous le rapport matériel, il se mit en quête de malades. Semblable à une mère pleine de tendresse pour ses enfants, il allait les chercher dans les maisons particulières, et ceux qu'il trouvait, il les conduisait à l'hospice afin de leur procurer tous les soins et les remèdes nécessaires. On ne saurait dépeindre avec quelle joie, quelles attentions délicates, quelle patience, quel amour et quel inaltérable dévouement il les servit jusqu'à la fin, sans que jamais rien pût abattre son courage. Sa sollicitude pour les besoins spirituels de ses chers malades était plus grande encore que celle qu'il ressentait pour leur soulagement corporel. Il excellait aussi à ramener la paix et la concorde parmi les hommes que divisaient des intérêts et des passions contraires.

Toutes ces vertus admirables furent libéralement récompensées dès ici-bas par le Seigneur. Dom Augustin Gonzalez, raconte qu'une de ses tantes, se trouvant atteinte d'une grave maladie qui mettait ses jours en danger, reçut la visite du Vénérable serviteur de Dieu, qui la consola et releva son courage, en lui disant que « Dieu voulait la conserver en vie.» En effet elle mourut dans un âge fort avancé. Dans une autre circonstance, le frère Antoine Alphonse apprenant que D. François Rodriguez d'Oviedo était gravement malade, se rendit près de lui ; témoin des vives inquiétudes de la sœur du malade, il s'empresse de la rassurer et lui affirme que non seulement son frère guérira, mais encore que Dieu le destine à l'épiscopat ; ce qui se réalisa vingt ans après.

Malgré ses pénitences extraordinaires, son jeûne perpétuel et ses cruelles infirmités, le serviteur de Dieu vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Le médecin de son pieux hôpital, Dom Antoine de la Fuënte, ne put s'empêcher d'attester que la simple existence de ce véritable père des pauvres lui paraissait un miracle permanent, attendu qu'une hernie intestinale et un cancer dont il souffrait, joints aux travaux excessifs auxquels il se livrait incessamment, étaient des causes plus que suffisantes pour lui ôter la vie bien avant la vieillesse.

Enfin le jour marqué par la sagesse de Dieu pour le repos et le bonheur éternel de son serviteur arriva, et ce fut le 14 novembre 1758 dans son cher hôpital de la *Neva del Rey*, qu'il rendit sa belle âme à Dieu. Pie IX, en 1860, promulgua le décret consacrant les *vertus héroïques* du Vénérable serviteur de Dieu.

15 NOVEMBRE

Vén. Barthélemy de Saluce

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1558-1617)

Ce grand serviteur de Dieu naquit en 1558, dans le petit village de Pieve-Socana, dans le diocèse d'Arezzo, en Toscane, à deux lieues du Mont-Alverne. Ses parents étaient des paysans pauvres, mais vertueux et craignant Dieu.

A 17 ans, il entra chez les Frères Mineurs, et sa profession faite, on l'envoya au couvent de Montopoli pour y faire ses études. Ses progrès furent si rapides que souvent on le fit monter dans la chaire du professeur, n'étant encore qu'élève. Son éloquence dans la prédication lui valut bientôt de paraître dans les premières chaires de l'Italie. Hélas ! il ne sut pas résister à la vaine gloire, il commença à se relâcher, à se complaire en lui-même, il tomba dans quelques fautes légères contre les devoirs de son état. Peu à peu, il l'a écrit lui-même, il en vint à vivre dans l'Ordre comme un homme du monde, non comme un religieux, transgressant sa Règle et même les Commandements de Dieu.

Sur ces entrefaites, le Souverain Pontife Clément VIII, dans l'inspection qu'il fit du couvent où se trouvait de famille le P. Barthélemy, trouva dans sa cellule divers objets contraires à la Règle. Appelé à comparaître devant le Pape pour se disculper ou s'expliquer, le P. Barthélemy n'en eut pas le courage ; il prit la fuite et il fallut attendre deux ans le retour de la brebis égarée. Mais enfin l'heure de la grâce sonna ; dès lors sa vertu ne connaîtra plus de defaillances. Pour l'éprouver, ses supérieurs le soumettront aux humiliations les plus révoltantes, les Souverains Pontifes, à différentes reprises, lui interdiront d'annoncer la parole de Dieu, les démons lui livreront les assauts les plus pénibles : il supportera tout sans se plaindre. Tout le monde s'étonnait de ce que malgré tant d'injures, tant de tracasseries, il conservât le calme, au point que jamais une parole d'impatience ne sortit de sa bouche et qu'il fut toujours souriant et joyeux ; mais lui répétait à tous : « Plus je souffrirai, mieux cela vaudra. »

Il serait trop long de raconter en détail les terribles persécutions qu'eut à subir le P. Barthélemy, comme aussi les fruits admirables de son ministère apostolique. Voici le portrait que nous en a laissé l'évêque de Crémone, il suffit pour nous le faire connaître : « Le P. Barthélemy est un grand théologien, d'une doctrine solide, versé dans plusieurs langues, très sobre dans le boire et le manger, et cependant plutôt gai que triste. Il parle peu avec les hommes ; mais beaucoup avec Dieu. Il prêche comme les apôtres, d'une manière simple qui ne plairait pas à un autre. On peut comparer ses sermons à un grand arbre presque sans feuilles, mais chargé de fruits mûrs. Il rejette les ornements, et conformément à sa Règle, il traite des péchés et des vertus, des peines et des récompenses éternelles ; cependant il s'énonce en termes propres et expressifs, avec une voix claire et tonnante, pour ne pas dire effrayante, avec vivacité et chaleur ; il a surtout une manière secrète de toucher et d'émouvoir. Ses paroles semblent toucher le cœur plus que l'oreille. On n'a vu personne ici qui, en l'entendant, ait pu retenir ses soupirs et ses larmes, tant l'on était touché de ses avertissements, de ses réprimandes et de ses menaces. Il est infatigable et toujours en mouvement. Il ne dort jamais plus de deux heures de suite. Il a opéré des miracles à Crémone et guéri instantanément plusieurs maladies incurables. Une fois, le soir, ses frères le décidèrent à sortir dans le jardin et à se promener pour se délasser de ses travaux ; il s'appuya contre un cerisier qui n'avait pas de fruits et presque pas de feuilles. L'arbre parut sentir l'honneur qui lui était fait parmi les autres, car le lendemain il se trouva couvert de feuilles, et trois jours après il produisit des cerises mûres et non mûres, quoique le temps en fût passé. Le peuple l'apprenant, dépouilla l'arbre de ses cerises, de ses branches et de son écorce, dont on faisait de petites croix. Néanmoins quelques jours après, on vit les plus hautes branches, pousser de nouvelles feuilles et de nouvelles cerises, qui furent distribuées à un grand nombre de personnes.

Le bruit des merveilles que faisait le P. Barthélemy se répandit dans toute la Lombardie et toutes les villes, les princes et les évêques tenaient à le posséder ; c'est ainsi qu'il se rendit à Gênes, à Parme, à Mantoue, à Ferrare et que partout il multiplia les miracles. — Il prêchait ainsi lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à Rome, où se tramaient contre lui de nouvelles persécutions : les Juifs, dont il flétrissait et réprimait les machinations infernales, avaient résolu de le réduire au silence. Le P. Barthélemy savait bien ce qui l'attendait à Rome ; il part pourtant sans hésiter. En chemin il eut plusieurs ravissements, et, comme il lui arrivait souvent de chanter, il ordonna aux deux Frères qui l'accompa-

gnaient de dire aux passants qu'il était fou. Souvent il s'arrêtait pour s'agenouiller et prier. Ayant rencontré un gros arbre que deux hommes auraient eu de la peine à entourer de leurs bras, il prit sa croix de la main gauche, pendant que de sa main droite, il le courbait comme un roseau en répétant avec dévotion : « O amour, amour de mon Jésus ! »

C'est au milieu de merveilles du même genre qu'il arriva à Rome. Les contradictions ne lui manquèrent pas, mais loin d'abattre son courage, elles ne firent qu'enflammer son amour de la pénitence. Il répétait souvent : « Je veux mettre mon corps en gage, pour qu'il soit torturé, crucifié, brûlé, mis en morceaux, par amour pour mon Dieu et pour le salut des âmes. »

Enfin le 15 novembre de l'année 1617, plein de jours et de mérites, il rendit à Dieu son âme pénitente et purifiée. Il avait soixante ans.

Les miracles, qui avaient illustré sa vie, ne manquèrent pas de glorifier son tombeau.

Quatre ans après sa mort, sur l'ordre de Grégoire XV, dont le P. Barthélemy avait prédit la promotion au Cardinalat et au Souverain Pontificat, son corps fut tiré du cimetière commun et placé dans une châsse, près de l'autel de saint Antoine de Padoue.

Le procès de sa béatification, achevé et approuvé en 1627, fut abandonné lorsque le Pape Urbain VIII défendit de poursuivre la béatification de ceux qui n'étaient pas morts depuis plus de cinquante ans. On reprit sa cause dans la suite ; mais elle n'a pas reçu de sanction définitive.

19 NOVEMBRE

B. Thomas de Foligno

DU TIERS-ORDRE

(1319-1377)

Ce Bienheureux naquit à Valmacinaia, paroisse du diocèse de Nocéra, dans l'Ombrie ; ses parents, riches propriétaires, élevèrent leurs enfants dans la crainte de Dieu et la pratique de la vertu. L'enfant répondit aux soins vigilants dont il était l'objet, et à douze ans, il consacrait à Dieu sa chasteté que n'avait point

ternie et que ne devait jamais ternir le souffle empoisonné du mal.

Mû par une inspiration du ciel, Thomas quitte un jour la maison paternelle et va demander à un saint ermite, le B. Pierre de Gualdo, de le prendre sous sa direction. Il avait 24 ans, et durant 24 ans, il resta dans cette solitude, s'associant à la vie pénitente et contemplative du B. Pierre. A la mort de son maître, Thomas embrasse un genre de vie plus austère encore ; il choisit pour demeure un pauvre réduit dont on mure la porte et mène dans cette réclusion une vie plus angélique qu'humaine. Le Bienheureux ne prenait de la nourriture que deux fois la semaine, et n'interrompait son silence que pour s'entretenir avec son confesseur.

Le désir du serviteur de Dieu eût été de demeurer jusqu'à la mort dans cette prison volontaire, ou plutôt dans ce tombeau ; mais le Seigneur avait sur lui d'autres vues. Il vivait depuis trois ans en réclusion, lorsqu'un jour le Sauveur lui apparut et lui dit : « Thomas, sors de ce sépulcre, et va annoncer aux peuples de la Toscane leurs crimes ; va sans crainte, car je serai avec toi, et je t'inspirerai les paroles que tu dois leur faire entendre. » Effrayé de ce commandement, convaincu de son impuissance à remplir une semblable mission, le Saint supplia le Seigneur de le laisser dans sa solitude ; il dut céder néanmoins aux ordres réitérés du ciel.

L'envoyé de Dieu inaugura sa mission dans la Province des Marches ; il prêcha ensuite dans les principales villes, annonçant partout les fléaux qui menaçaient l'Italie, et semant des prodiges sous ses pas.

L'homme de Dieu fut souvent méprisé, insulté, persécuté ; mais sa parole opéra une réforme générale dans les mœurs publiques. Le B. Thomas fut favorisé d'extases, de révélations et de visions merveilleuses. Transporté en esprit dans la Jérusalem céleste, il y contempla les divers Ordres des Bienheureux, la gloire dont sont en possession la Reine des Anges, le Séraphique Patriarche, ses fidèles disciples, et en particulier les membres du Tiers-Ordre qui gardèrent fidèlement la Règle.

Après avoir rempli sa mission, le B. Thomas fut averti par un ange de se retirer à Foligno ; là, devaient se passer les quatre dernières années de sa vie. Il logeait dans un coin de l'hôpital, dormait sur la terre nue, et employait son temps à la prière et aux exercices de pénitence.

Sa mort arriva le 15 septembre 1377 ; ceux qui l'assistèrent à ses derniers moments virent apparaître une grande lumière, et entendirent le concert mélodieux des anges, accourus pour conduire en paradis son âme bienheureuse.

Le corps du B. Thomas repose à Foligno, dans l'église de Saint-Augustin, où sa fête se célèbre tous les ans le 19 novembre.

29 NOVEMBRE

Tous les Saints de l'Ordre Séraphique

L'Ordre de saint François, illuminé et réchauffé par les vertus de son glorieux fondateur, a toujours été un ardent foyer de sainteté. Le Ménologe du P. Hueber nous donne les noms de six mille martyrs, confesseurs, vierges ou veuves, recrutés au sein de la famille franciscaine, dont le Seigneur a voulu révéler dès ce monde, et souvent faire éclater par des miracles, les grandes vertus. Mais qui dira la multitude des disciples de saint François, dont les mérites et les sacrifices connus de Dieu et de ses anges, ne seront révélés qu'au dernier jour ?

C'est pour mettre sous nos yeux ces admirables vertus, que l'Eglise réunit dans une même solennité la fête de tous les élus que l'Ordre Séraphique a donnés au ciel.

Les membres de la famille franciscaine sont les fils et les descendants des Saints, le souvenir des vertus de leurs devanciers doit remplir leurs âmes d'une généreuse émulation, et le spectacle de leurs glorieux combats doit leur rappeler cette parole qui rassura l'âme de saint Augustin : « Pourquoi ne pourriez-vous pas ce qu'ont pu ceux-ci et ceux-là ? »

Ces Saints sont aussi, pour leurs frères de la terre, de puissants intercesseurs. Les Saints du Premier Ordre présentent à Dieu, pour appuyer leurs suffrages en notre faveur, les sueurs de leurs travaux apostoliques et les flots de leur sang répandu pour la foi. — Les Saintes du Second Ordre présentent à Dieu leurs oraisons, leurs veilles, leurs larmes, leurs macérations. — Les élus du Tiers-Ordre présentent leur fidélité à la pratique des vertus chrétiennes et à l'observation du Décalogue. — Aussi, leur adressons-nous, en ce jour, cette prière que nous offre la liturgie franciscaine : « O Saints illustres, qui fûtes les parfaits imitateurs de François, obtenez-nous d'être ici-bas intrépides dans les combats du Seigneur et fervents à son service, afin de mériter de participer un jour à votre béatitude. »

10 DÉCEMBRE

B. Barthélemy de Pise

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1291-1401)

Né à Pise, de la noble famille des Albizzi, ce saint religieux entra de bonne heure chez les Franciscains et s'appliqua avec tant de zèle à la perfection de son état et à la science, que son nom devint célèbre dans toute l'Italie. Il professa la théologie avec succès à Pise, Bologne, Padoue, Sienne et Florence ; mais son éloquence dans la chaire n'était pas moins remarquable, et ses prédications ramenèrent un grand nombre d'hérétiques à la foi, de pécheurs à la pratique des sacrements, d'âmes tièdes à la piété. Jamais il ne voulut profiter des privilèges qui permettaient quelqu' adoucissement à la Règle ; il aimait la pauvreté religieuse à tel point qu'en composant ses sermons, il écrivait sur des tables ou sur des bouts de papier, afin de ne point paraître s'approprier ce qui pouvait servir à d'autres ; il portait presque toujours un habit déchiré, marchait pieds-nus, même dans les pèlerinages qu'il faisait chaque année à Assise pour l'indulgence de la Portioncule, et au mont Alverne, où saint François avait reçu l'impression des stigmates. Cependant, lorsqu'il fut usé par les travaux et la vieillesse, l'obéissance le contraignit à accepter des sandales. Ses études et ses occupations ne l'empêchaient pas de se livrer à la prière ; il observait rigoureusement les sept jeûnes de saint François ; le reste de l'année, il vivait avec une très grande sobriété, et s'efforçait de mériter par ses mortifications les douceurs de la vie spirituelle.

La renommée de sa sainteté était si bien établie qu'on accourait en foule des villes et des bourgs, pour le voir et le vénérer, baiser ses mains et ses habits, lui demander sa bénédiction. Il mourut à Pise, le 10 décembre 1401, à l'âge de cent dix ans. On exposa son corps pendant plusieurs jours à la vénération des fidèles, et on l'enterra devant l'autel où reposent les restes du vénérable Gérard.

Il a laissé plusieurs livres de sermons, pour le carême, sur les mystères de la vie de Notre Seigneur et de la sainte Vierge et sur les Saints ; mais son ouvrage le plus remarquable est celui qu'il composa sur les ressemblances de saint François avec

Notre-Seigneur, et qui fut imprimé à Venise, à Milan et à Bologne. Examiné au Chapitre général de l'Ordre, à Assise, en 1399, il fut approuvé, et, en récompense de son travail, l'auteur reçut un habit porté pendant quelque temps par saint François lui-même. Barthélemy en fit don à sa patrie, et les habitants de Pise le déposèrent dans une châsse de très-grand prix.

Le *Martyrologe* de l'Ordre lui donne le titre de *Bienheureux*.

13 DÉCEMBRE

Saint Barthole

CURÉ, DU TIERS-ORDRE

(1228-1300)

Saint Barthole naquit à San-Gémignano en Toscane, de l'ancienne et illustre maison des comtes de Mucchio dont il fut le dernier descendant. L'enfant parut, dès ses plus tendres années, prévenu des grâces du ciel : sa piété, sa modestie, son obéissance faisaient l'admiration de tous. Il était le modèle des enfants de son âge, qui l'avaient surnommé l'*Ange de la Paix*.

Se sentant appelé de Dieu au service des autels, le jeune Barthole s'en ouvrit à son père ; celui-ci irrité d'une telle résolution mit tout en œuvre pour détourner son fils de son pieux dessein. Plus résolu que jamais à servir le Seigneur, Barthole fut obligé de s'enfuir de la maison paternelle ; il se rendit à Pise et se loua comme domestique dans l'abbaye des Bénédictins de *San-Vito*. Les religieux, charmés de sa piété et des rares qualités dont son âme était ornée, lui proposèrent l'habit monastique. Avant de se décider, Barthole recourut à la prière ; or, une nuit pendant son sommeil, Jésus-Christ lui apparut, le corps couvert de plaies, une discipline à la main, et lui dit : « Barthole, ce n'est point sous l'habit monastique que vous devez vous sanctifier, mais par les souffrances et les plaies dont vous serez affligé en votre corps pendant vingt ans. » C'est alors qu'il revêtit l'habit du Tiers-Ordre de saint François et qu'il se lia par le vœu de chasteté pour se livrer avec une nouvelle ardeur aux austérités de la pénitence et à la contemplation des choses divines.

L'évêque de Volterre, informé des rares vertus du fils du comte de Mucchio, l'invita à rentrer dans son diocèse pour y recevoir les saints Ordres : le moment lui sembla venu de répondre à l'appel de Dieu, et Barthole reçut l'ordination sacerdotale à trente ans. Nommé vicaire à Picciolo, il remplit cette charge pendant dix ans, et pendant douze ans il gouverna la paroisse de Pichena. Ses biographes nous parlent longuement de sa sollicitude et de son zèle, on devine aisément ce qu'il fut comme curé, il était tout à tous, pour les pauvres il se dépouillait de tout et vivait lui-même dans la plus extrême pauvreté.

A l'âge de cinquante-deux ans, Barthole fut atteint d'une lèpre horrible qui fut pour lui, pendant vingt ans, un martyre de tous les jours. Barthole se souvint de la prédiction que lui avait faite le Sauveur, et accepta cette grande épreuve comme une grâce du ciel. Il pria son évêque de le décharger de sa paroisse et se retira avec saint Vivaldo, son disciple, dans un hospice de lépreux, situé à un mille de distance de San-Gémignano.

Grande fut l'épreuve de ce serviteur de Dieu ; son corps ne formait qu'une plaie, ses chairs tombaient en putréfaction ; mais au milieu de ses plus atroces souffrances, il ne cessait de bénir et de louer le Seigneur. Une patience si admirable, qui ne se démentit pas pendant vingt ans, attirait auprès du Saint une multitude de personnes qui venaient s'édifier d'un tel spectacle et recevoir ses conseils. Le Seigneur le gratifia du don de miracles, et on remarqua que ses plaies, loin d'exhaler une odeur infecte, répandaient un parfum tout céleste.

Le jour de sa mort lui fut révélé ; après avoir reçu les derniers sacrements, il s'endormit dans le Seigneur, le 12 décembre 1300. Le lendemain, son corps fut transféré à San-Gémignano dans l'église des religieux de Saint Augustin où il avait demandé à être enseveli. Le concours des fidèles fut immense et de nombreux miracles manifestèrent la gloire dont il jouissait au ciel. Son culte a été approuvé par Alexandre VI.

14 DÉCEMBRE

B. Jean Deschaux ou Discalcéat

PRÊTRE, FRANCISCAIN

(1280-1349)

Ce grand serviteur de Dieu naquit dans le pays de Léon, en Bretagne, vers l'an 1280. Son humilité se fit remarquer dès son enfance, au point qu'il ne voulut porter d'autre nom que celui de Jannic ou petit Jean. Pour aider ses vertueux parents, Jean résolut de gagner son pain à la sueur de son front et se fit maçon. Dieu bénit si bien son travail que le jeune homme ne tarda pas à jouir d'une honnête aisance. Ce fut alors que Dieu lui inspira la pensée d'abandonner le monde. Jean se rendit donc à Rennes, y fit ses études et reçut les ordres sacrés avec la plus vive piété.

Ses vertus le firent dès lors remarquer ; aussi Yves, évêque de Rennes, le nomma-t-il curé de la paroisse de St-Grégoire près de sa ville épiscopale. En peu de temps, il fit un grand bien par ses bons exemples, ses prédications et sa charité inépuisable ; aussi sa mémoire resta-t-elle impérissable dans cette paroisse qu'il administra pendant treize ans.

Ce n'était pas assez pour notre Bienheureux d'avoir quitté le monde pour le clergé séculier, voilà qu'un jour il se sent porté à embrasser la vie religieuse. Il demande donc à l'évêque de Rennes la permission de quitter sa chère paroisse pour entrer dans l'Ordre de saint François. Le prélat, nous disent les chroniqueurs d'alors, ne put s'empêcher de *pleurer amèrement la perte* qu'allait faire son diocèse, toutefois *embrassant tendrement* le B. Jean, *il lui donna son congé et sa bénédiction.* »

Le serviteur de Dieu entra alors chez les Franciscains de Quimper. Là, ses vertus brillèrent du plus vif éclat ; lui seul ne le soupçonnait pas, bien plus, interrogé un jour pourquoi il portait un habit plus vil que les autres religieux du couvent : — « Parce que, dit-il, je suis le plus imparfait de tous. »

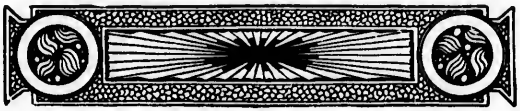
Il chérissait tellement les pauvres qu'il en était réellement « le père nourricier. » Quand il allait à l'église où ailleurs, ils s'amassaient près de lui pour recevoir l'aumône ou quelque consolation spirituelle. Quand il n'avait plus rien à leur distribuer, il

leur donnait son manteau à l'exemple de son Séraphique Patriarche. Son austérité envers lui-même n'était pas moins grande que sa charité envers les autres : il passa « seize ans entiers sans boire de vin, ni manger de chair ; il mangeait même fort rarement du poisson, se contentant de gros pain d'orge, d'avoine, ou de fèves. Il versait dans l'eau qu'il buvait quelque liqueur aigre et amère, pour se ressouvenir du fiel et du vinaigre que son Sauveur avait bu pour lui sur l'arbre de la croix. Enfin, il jeûnait au pain et à l'eau presque toute l'année qu'il divisait en huit carêmes. »

Cette vie pénitente se termina dans l'héroïsme de la charité. Au milieu du XIVe siècle, une peste terrible ravagea la ville de Quimper, et grand nombre d'habitants succombèrent au fléau. Ce fut là pour notre saint religieux une occasion de prouver son zèle et sa charité qu'il s'empressa de saisir. Chaque jour, on le voit « assistant les malades, les communiant et leur administrant les autres sacrements nécessaires. » La contagion ne l'effrayait point, elle l'attirait au contraire, mais Dieu, le jugeant mûr pour le ciel, permit qu'il en fût atteint. Il succomba à cette horrible maladie, victime de son dévouement, et son corps fut pieusement déposé dans l'église de son couvent.

De nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau, on l'invoque surtout pour les maux de tête ; sa statue se voit encore dans l'église cathédrale de Quimper. Cependant l'Eglise n'a pas encore reconnu son culte.

A l'heure présente, on travaille avec activité pour que sa cause soit reprise en cour de Rome. Tous les enfants de saint François verraient avec bonheur ce grand serviteur de Dieu recevoir enfin les honneurs que ses vertus et ses miracles semblent mériter.



Vén. Innocent de Chiusi

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1557-1631)

Dans tous les temps, le Seigneur s'est servi des petits et des faibles, comme d'instruments pour manifester sa toute-puissance, et pour confondre, selon la parole de saint Paul, la sagesse et la force du monde. C'est ainsi qu'il choisit le Vén. Innocent pour travailler à sa gloire, et qu'il en fit l'objet d'une admiration universelle en Italie. Ce grand serviteur de Dieu, naquit en 1557 de parents pauvres, à Chiusi, dans l'évêché de Girgenti, le jour de la Toussaint. Il passa les années de son enfance et de sa jeunesse dans les exercices de la piété et la fuite du péché. A vingt et un ans il se sentit appelé de Dieu d'une manière très-vive ; cependant, ce n'est qu'après beaucoup de luttes intérieures et de tentations, qu'il entra enfin chez les Frères Mineurs de Camarata.

Des les débuts de sa vie religieuse, Innocent s'appliqua avec ferveur à mortifier la nature, et dès lors, Dieu se plut à faire par lui, un grand nombre de miracles.

Pendant vingt-cinq ans, le serviteur de Dieu marcha pieds-nus, quelle que fût la rigueur de la saison, et souvent, de ses pieds blessés le sang coulait au point qu'on pouvait suivre ses traces. Il porta pendant trente-six ans, deux chaînes de fer autour de son corps, et, par suite de ces instruments de supplice, il avait au côté et aux reins des plaies qui fourmillaient de vers. Sa discipline était ornée de pointes de fer, et il s'en frappait violemment trois fois par jour. A partir de sa profession il ne mangea plus de viande, ni d'aliments cuits. Malgré toutes ses pénitences son application au travail était toujours la même, son visage souriant, sa conversation douce.

L'humilité était le rempart de ses vertus. Il appelait son corps « l'âne son frère, » et souvent il se jetait à terre en priant les religieux de le fouler aux pieds et de lui apprendre à devenir un bon frère de saint François. Il fallait lui faire violence pour qu'il acceptât les charges de gardien ou de vicaire dans un couvent : et encore ne voulait-il jamais s'asseoir au réfectoire à la place du

supérieur par respect pour les prêtres, auxquels il avait promis obéissance. Il rappelait souvent aux religieux ces belles paroles de saint François, disant « qu'il aurait baisé la main d'un prêtre plutôt que celle de l'ange qu'il aurait rencontré en même temps.»

Innocent avait une si grande dévotion pour sainte Anne, qu'on l'appelait ordinairement: Innocent de Ste Anne. Grâce à l'intercession de cette Sainte il obtint, entre autres miracles, la guérison du Pape Grégoire XV. Notre saint religieux avait de fréquentes extases. A Rome, on le vit une fois entouré d'une lumière si éclatante que la nuit était comme changée en jour : dans ses extases il volait souvent de l'autel de la sainte Vierge à celui du Saint-Sacrement. Lorsque, après plusieurs années de luttes, la sainte Vierge le délivra enfin des tentations de la chair, il fut élevé dans les airs au-dessus de l'arbre, sur lequel la sainte Vierge lui avait apparu : quand il eut repris ses sens, il vit avec peine que ses frères, craignant qu'il ne se fît quelque mal en tombant, avaient placé sous lui un grand tapis ; mais des mains invisibles le transportèrent dans un autre endroit et le déposèrent à terre, de sorte que personne ne le vit revenir. Dès ce jour, il obtint par ses prières que ses frères ne s'aperçussent plus de ses extases.

Tant de vertu et de faveurs célestes excitèrent la rage des démons, qui lui livrèrent de furieux assauts. Souvent il était accablé d'une grêle de pierres pendant qu'il vaquait à l'oraison ; une fois, il reçut du démon un coup de poing si violent qu'il tomba sans connaissance, et lorsqu'il rentra dans sa cellule, des mains invisibles le flagellèrent si cruellement que pendant plusieurs jours il eut peine à marcher. Une nuit que plusieurs démons cherchaient à l'effrayer dans l'église, en apprêtant pour lui des instruments de supplice, notre Saint eut réellement peur et s'enfuit ; mais s'apercevant que les esprits de ténèbres se raillaient de lui, il revint sur ses pas en se flagellant d'une manière cruelle, et en se riant à son tour des ruses diaboliques : alors les démons se retirèrent en faisant un bruit si épouvantable que l'église sembla devoir s'écrouler ; à la prière du Saint la tranquillité se rétablit.

Les triomphes que le Vén. Innocent avait remportés pour lui-même sur les puissances diaboliques, l'avaient rendu si redoutable à l'enfer que les possédés le fuyaient ; quand on les présentait devant lui, il traitait les démons comme des esclaves, démasquait leurs pièges, humiliait leur orgueil, et les chassait comme des moucherons impuissants.

Innocent brûlait de zèle pour le salut des âmes. C'est, du reste, la meilleure manière d'aimer le bon Dieu, qui aime tant

nos âmes. Et lorsque les pécheurs refusaient de se rendre à ses exhortations, il y joignait souvent des miracles pour les contraindre en quelque sorte à se convertir. C'est ainsi qu'un usurier, qu'il pressait de sauver son âme, lui ayant demandé de s'expliquer, le saint religieux répondit : « Prenez votre mouchoir, et vous le verrez. » Cet homme obéit et trouve son mouchoir tout dégouttant de sang : « Ce que je veux dire, reprit alors le frère, le voici : tout ce que vous possédez est le sang des pauvres. » Ce miracle confondit le pécheur qui, rentrant en lui-même, embrassa sérieusement la vie chrétienne.

Cependant, le Seigneur devait enfin appeler à l'éternel bonheur le vaillant soldat qui avait soutenu tant de luttes contre l'enfer, le monde et la chair, à la gloire de Dieu. Innocent mourut à Rome, le jour de l'octave de l'Immaculée Conception, comme il l'avait annoncé trois mois d'avance. A peine sa mort fut-elle connue qu'une foule immense accourut pour le voir et vénérer ses restes. Les cardinaux, les évêques et les plus grands seigneurs de Rome demandaient quelques morceaux de ses habits, ou d'autres objets qui avaient été à son usage. On arracha même les clous et on enleva le bois de sa cellule ; la paille de son lit, les pierres de sa chambre furent enlevées pour satisfaire la piété des fidèles. Un grand nombre de miracles s'opérèrent par ces reliques.

Le procès de canonisation d'Innocent, après avoir été entamé à diverses reprises, n'est pas encore terminé.

25 DÉCEMBRE

B. Jacopone de Todi

FRÈRE LAI, FRANCISCAIN

(1306)

Le B. Jacopone était de Todi, petite ville de l'Ombrie en Italie. Descendant de la famille des Benedetti, il reçut au saint baptême le nom de Jacques, qui fut changé plus tard, par dérision, en celui de Jacopone, qui veut dire *insensé*.

Jacques était l'un des avocats les plus célèbres de son temps. Mais la gloire humaine lui avait fait oublier celle de la vertu et de la sainteté. Dieu se servit de la mort de son épouse pour lui ouvrir les yeux. Un grand spectacle était un jour donné, auquel assistaient les dames nobles parmi lesquelles se trouvait l'épouse de notre avocat. Soudain, les gradins s'écroulent, un grand nombre de spectateurs sont tués. Jacopone accourt, retrouve sa femme sur le point d'expirer, et la fait transporter dans une maison voisine. Mais quelle ne fut pas la stupeur du malheureux lorsque, en enlevant les parures brillantes qu'il faisait porter à sa femme, il trouva sur elle un cilice ! cette vue le fit réfléchir sur les vertus de l'épouse qu'il venait de perdre : c'était comme une voix de la tombe qui lui prêchait le renoncement et la vanité des plaisirs du monde. Il était converti. C'est ainsi que se réalisait encore une fois le mot de saint Paul, dans un sens un peu différent : « Un mari infidèle est sanctifié par une femme fidèle. »

Notre Bienheureux vendit donc tous ses biens, en donna le prix aux pauvres, et, s'étant engagé dans le Tiers-Ordre de saint François, il commença à faire pénitence. Il menait une vie si extraordinaire que presque tout le monde crut que la mort de sa femme lui avait fait perdre la raison. Bien loin de détruire cette fausse opinion, Jacopone fit tous ses efforts pour s'attirer le mépris des hommes et ne le pas craindre. Un jour, que sur le marché on offrait au public le spectacle d'une comédie intéressante, il se dépouilla de ses vêtements jusqu'à la ceinture, prit sur son dos la selle d'un mulet, mit un frein à sa bouche, puis il parut devant les spectateurs, marchant sur les mains et les pieds, comme les bêtes, pour détourner leur attention et attirer sur sa personne toutes sortes de moqueries.

Jacopone vécut pendant dix ans de cette vie pauvre et insensée. Il comprit alors qu'il aurait encore plus de mérite à vivre dans l'obéissance, sous un supérieur. C'est pourquoi il demanda à entrer dans le Premier-Ordre de saint François. Il eut beaucoup de difficulté à faire agréer sa demande par les supérieurs de l'Ordre, qui le regardaient, eux aussi, comme un insensé. Mais pendant qu'on éprouvait sa constance de diverses manières, Dieu lui inspira d'écrire un petit traité sur le mépris du monde, et les religieux qui lurent ce livre, ne tardèrent pas à se convaincre qu'il ne sortait pas d'un cerveau dérangé, et que la folie apparente de l'auteur était le fruit d'une véritable sagesse. Aussi Jacopone fut-il admis comme frère lai, condition qu'il avait choisie par humilité. Par humilité aussi il voulut conserver le nom de Jacopone, qui lui avait été donné par raillerie dans le monde.

Comme il s'était méprisé dans le monde, il continua à se mépriser dans son nouvel état, et il demandait sans cesse les lumières de l'Esprit-Saint pour se connaître de plus en plus. Il fut exaucé, et bientôt la persuasion de sa bassesse lui fit faire les plus grands progrès dans la vertu. En considérant que Dieu est le souverain bien, il l'aima d'une manière plus parfaite, non par crainte de l'enfer ou dans l'espérance de la récompense éternelle, mais parce qu'il est la bonté infinie et seul digne de tout amour : puis tournant ses regards sur son propre néant, et réfléchissant sur ses péchés, se rappelant que Dieu s'est fait homme et a souffert par amour envers une créature si misérable, il tournait sa haine contre lui-même, se regardait comme le rebut du monde, et rougissait de paraître devant les hommes. Comme pour son Séraphique Père saint François, ces sentiments étaient si profonds dans son âme, qu'ils éclataient au dehors et se traduisaient par la poésie. Ses ravissements étaient presque continuels, et souvent dans ses transports il chantait d'une voix émue les vers qu'il avait écrits ; mais bientôt sa pâleur et sa faiblesse, jointes à une légère maladie, firent présumer qu'il n'avait plus désormais beaucoup de temps à vivre, d'autant plus qu'il était épuisé par la vieillesse et les austérités.

Ses frères, craignant qu'il ne mourût promptement, l'engagèrent à recevoir les derniers sacrements. Jacopone s'y refusa, affirmant qu'il attendait son ami le Père Jean d'Alverne, qui se trouvait alors dans un couvent très éloigné. Les Religieux étaient dans la consternation ; pour notre Bienheureux, il excitait son âme à la venue de son Bien-Aimé, lorsque soudain on vit arriver le Père Jean d'Alverne, averti par révélation divine de l'état de son ami.

Après que les deux saints Religieux eurent passé quelques instants à s'entretenir des merveilles célestes, Jacopone reçut les

derniers sacrements, puis se mit à chanter son cantique : « Jésus notre espérance, l'époux de notre cœur. » Il expira peu après, au moment où le prêtre, célébrant la messe de minuit, commençait le chant du *Gloria in excelsis*. Ceux qui furent témoins de sa mort crurent qu'il avait succombé, moins à la maladie, qu'à la violence de l'amour divin qui consumait son cœur.

En 1596, on lui érigea un magnifique tombeau avec cette inscription qui rappelle sa vie en deux mots : « Ici reposent les ossements du B. Jacopone Benedetti, qui, insensé pour Jésus-Christ, par un artifice nouveau, trompa le monde et ravit le ciel. » Sa tête, déposée dans une belle châsse, est conservée avec les reliques de l'église de Todi, dont il est un des patrons.

Notre Bienheureux a laissé un certain nombre de poésies en italien et en latin. La plus connue de celles qu'il composa dans cette dernière langue est celle qui traite de la vanité du monde. Le *Stabat Mater Dolorosa*, dont la seule lecture nous arrache des larmes de compassion sur les douleurs de Marie au pied de la croix de son divin Fils, est aussi attribué au Bienheureux Jacopone.

30 DÉCEMBRE

Vén. Marie-Antonia Belloni

VIERGE, CLARISSE

(1635-1779)

Le dimanche de la Septuagésime, 29 janvier 1899, a été rendu le décret constatant l'héroïcité des vertus pratiquées par la Vén. servante de Dieu, Marie-Antonia Belloni, vierge de l'Ordre de sainte Claire. Le document pontifical débute, selon l'usage, par l'éloge de la future Bienheureuse :

« Renoncer aux biens terrestres, aux plaisirs que promet le monde et lui dire un adieu éternel pour s'ensevelir avec Jésus-Christ et mener, sous son regard, une vie digne des anges, telle est, de la part des vierges qui se consacrent au service de Dieu, une conduite qui mérite d'être d'autant plus louée et exaltée,

que la licence la plus effrénée corrompt de jour en jour davantage les mœurs publiques. Semblables à des torches ardentes que l'on voit briller au milieu de l'obscurité de la nuit, ces vierges dissipent les ténèbres amassées autour de nous par le mal : aux timides et aux sceptiques elles apprennent à marcher d'un pas sûr et rapide dans la voie du salut, et à ceux dont la vertu a fait naufrage elles montrent le chemin du repentir.

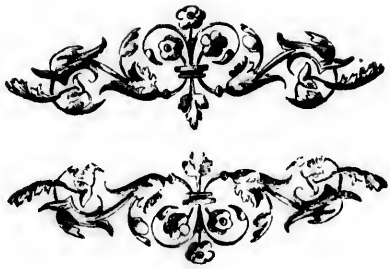
Parmi ces vierges glorieuses, mérite à bon droit de prendre rang, Marie-Antonia Belloni. C'est en novembre 1635, que Dieu la fit naître à Triulza près de Cotonée dans une famille honnête et opulente. Son père Jean-Baptiste Belloni et sa mère Elisabeth des Rois la consacrèrent dès le berceau à Marie Immaculée, aussi s'efforcèrent-ils de tourner toutes les aspirations de son jeune cœur vers la piété et la pratique des vertus chrétiennes. La jeune enfant répondit à ces soins au-delà de toute espérance ; ses progrès furent si rapides qu'ils dépassèrent tout ce qu'on est en droit d'attendre dans un âge aussi tendre. On la voit dès lors fuir les jeux et les amusements de l'enfance, jalouse de son innocence elle la rehausse encore par une prudence pleine de maturité. Sa modestie et sa piété, envers le Très Auguste Sacrement de l'Autel surtout, sont si admirables que laissant loin derrière elle les compagnes de son âge, elle donne à tous les exemples d'une sainteté consommée. — Elle travaillait ainsi, à sa perfection lorsqu'un jour la Très Sainte Vierge, que Marie-Antonia aimait d'un amour tout filial, lui apparut sous les traits d'une dame d'une grande beauté et lui dit : « Ma fille, va à Cotonée, adjoins-toi aux vierges, filles de sainte Claire. Que ton ignorance ne t'inquiète pas, bientôt tu sauras tout ce qu'il te faut connaître. » — Marie-Antonia Belloni avait alors quinze ans.

Ses parents avertis eurent bien garde de ne pas contrarier les desseins de Dieu : tristes mais résignés, ils conduisirent leur enfant au couvent indiqué. Là, Marie elle-même se fit l'initiatrice de la postulante qui ne tarda pas à prouver à toutes les religieuses que sa vocation venait du ciel. En effet, six mois après son entrée au couvent, elle savait si bien lire et écrire, qu'elle surpassait les religieuses les plus intelligentes ; ce prodige lui valut tous les suffrages et elle fut admise à revêtir de suite les saintes livrées de l'Ordre.

Son noviciat achevé, elle émit ses vœux solennels et se remit au travail de sa perfection, comme si elle n'eût rien fait jusque là. Ses mortifications, sa patience ne connurent plus de bornes ; d'une charité inépuisable pour les pauvres, d'une prudence sans égale dans les conseils, elle avait un remède à toutes les misères et une parole de salut pour toutes les maladies de l'âme. Ses

vertus firent tant d'impression sur toutes les religieuses de la communauté, qu'elles la choisirent pour leur abbesse, alors qu'elle n'avait pas encore quarante ans. Dans cette charge, elle se montra pour toutes une mère plutôt qu'une supérieure. Sa vigilante et tendre sollicitude fit de son couvent, la demeure de la véritable paix et de la perfection évangélique. Ses macérations, ses austérités, ses jeûnes et ses pénitences ne l'empêchèrent point d'arriver à une grande vieillesse, et loin de s'amoindrir avec le temps, sa tendresse pour Dieu ne faisait qu'augmenter avec les années, de telle sorte qu'elle mourut consumée bien plutôt par l'amour divin que par la maladie. Elle s'endormit dans le Seigneur, au jour et à l'heure qu'elle avait elle-même indiqués, et son dernier soupir amena encore sur ses lèvres les noms très doux de Jésus et de Marie qu'elle avait tant aimés. Ce bienheureux trépas eut lieu le 30 décembre 1719.

Ses traits restèrent souriants, et, vingt ans après, quand on ouvrit son tombeau, son corps apparut intact, ses mains pressaient sur son cœur l'image du Divin Crucifié, on l'eût crue morte depuis quelques heures seulement. » La renommée de sa sainteté se répandit de plus en plus, des prodiges s'opérèrent à son tombeau, on s'occupa dès lors de la cause de sa béatification à laquelle le décret du 29 janvier vient de donner un commencement de réalisation.



CONCLUSION

C'est à regret que nous déposons la plume : nous pourrions ajouter à ces trop courts résumés, une liste bien longue encore de héros franciscains. Il faut pourtant nous arrêter ici, après avoir parlé des plus illustres dont les noms et les œuvres suffisent pour couvrir de gloire la famille franciscaine de l'Eglise tout entière.

Nous terminons notre œuvre comme nous l'avons commencée par une protestation de soumission envers la sainte Eglise et ses lois. Si, en parlant des Vénérables et des Bienheureux auxquels seule la tradition immémoriale confère ce titre sans qu'il ait reçu la sanction explicite de Rome, nous nous étions servis d'expressions peu conformes aux décrets d'Urbain VIII sur cette matière, nous les retractons ; de même conformément à ces décrets nous déclarons n'attacher qu'une autorité purement humaine aux faits miraculeux que nous avons cités dès lors qu'ils n'ont pas encore été examinés et approuvés par l'Eglise romaine.

Et maintenant puisse le tableau de tant de vertus enflammer l'ardeur de ceux qui le contempleront ! Puissent les exemples de tant de saints leur susciter parmi ceux qui les liront et les méditeront de nombreux imitateurs ! Daigne l'innombrable chœur des Bienheureux groupés autour du trône du Séraphique Patriarche bénir et féconder les voeux que nous formulons et notre faible travail sera richement récompensé !

Gloire a Dieu !

Louange a l'Immaculee !

Honneur au S. P. S. Francois !

Table des Matières

JANVIER

Préface 3
14. B. Bernard de Corléone, *Frère lai, Capucin* 9
16. SS. Bérard, Pierre, Othon, *Prêtres*, Adjut et Accurse, *Frères lais, Premiers Martyrs de l'Ordre Séraphique* 10
28. B. Mathieu, *Evêque de Girgenti, Franciscain* 13
30. Sainte Hyacinthe de Mariscotti, *Vierge, du Tiers-Ordre Régulier* 15
31. Bse Louise Albertoni, *Veuve, du Tiers-Ordre* 17

FÉVRIER

1er B. André de Ségni, *Prêtre, Franciscain* 18
3. B. Odoric de Pordenone, *Prêtre, Franciscain* 19
4. Sainte Jeanne de Valois, *Reine de France, du Tiers-Ordre, Fondatrice de l'Ordre royal de l'Annonciade* 20
— Saint Joseph de Léonisse, *Prêtre, Capucin* 22
5. Saint Pierre Baptiste, ses compagnons, et dix-sept frères du Tiers-Ordre, *Premiers Martyrs du Japon* 23
7. B. Antoine de Stroncone, *Frère lai, Franciscain* 34
10. Bse Claire de Rimini, *Veuve, Clarisse* 35
13. Sainte Viridiane, *Vierge recluse, du Tiers-Ordre* 36
16. Bse Philippa de Mareri, *Vierge, Clarisse* 38
19. Saint Conrad de Plaisance, *Ermite, du Tiers-Ordre* 39
22. Sainte Marguerite de Cortone, *Pénitente, du Tiers-Ordre* 40
25. B. Sébastien d'Apparitio, *Frère lai, Franciscain* 43
27. Bse Eustochium de Calafato, *Vierge, Clarisse* 44
28. B. Thomas de Cori, *Prêtre, Franciscain* 45

MARS

1er Bse Mathie de Nazzarei, *Vierge, Clarisse* 46
2. Bse Agnès de Bohême, *Vierge, Clarisse* 47
5. Saint Jean Joseph de la Croix, *Prêtre, Franciscain* 48
6. Sainte Colette de Corbie, *Vierge, Réformatrice de l'Ordre de Sainte Claire* 51
9. Sainte Catherine de Bologne, *Vierge, Clarisse* 54
11. Sainte Françoise Romaine, *Veuve, du Tiers-Ordre* 57
13. B. Roger de Todi, *Prêtre, Disciple de saint François* 58

14. B. Pierre de Tréja, *Prêtre, Disciple de saint François* 59
16. B. Pierre de Sienne, *Artisan, du Tiers-Ordre* 60
18. B. Salvator d'Orta, *Frère lai, Franciscain* 61
20. B. Jean de Parme, *Prêtre, Franciscain* 63
22. Saint Bienvenu, *Evêque, Franciscain* 65
26. B. Rizzier, *Prêtre, Franciscain* 66
27. B. Pérégrin, *Frère lai, Franciscain* 68
28. B. Marc de Montegallo, *Prêtre, Franciscain* 69
29. Bse Paule Gambara, *Veuve, du Tiers-Ordre* 70
30. Bse Angèle de Foligno, *Veuve, du Tiers-Ordre* 71
31. B. Marc de Bologne, *Prêtre, Franciscain* 74

AVRIL

3. S. Benoît le More, *Frère lai, Franciscain* 76
6. B. Bentivoglio de Bonis, *Prêtre, Franciscain* 78
7. Bse Antoinette de Florence, *Veuve, Clarisse* 79
8. B. Julien de Saint-Augustin, *Frère lai, Franciscain* 81
9. Saint Thomas de Tolentino, *Prêtre et Martyr, Franciscain* 83
— B. Archange de Calatafimi, *Prêtre, Franciscain* 84
10. B. Charles de Sezze, *Frère lai, Franciscain* 85
12. B. Ange de Chivasso, *Prêtre, Franciscain* 87
18. B. André Hibernon, *Frère lai, Franciscain* 89
19. B. Conrad d'Ascoli, *Prêtre, Franciscain* 91
20. B. Léopold de Gaiches, *Prêtre, Franciscain* 93
23. B. Egide d'Assise, *Frère lai, Franciscain* 95
24. Saint Fidèle de Sigmaringen, *Martyr, Capucin* 97
27. Bse Jeanne-Marie de Maillé, *Veuve, du Tiers-Ordre* 98
27. B. Jacques de Bitetto, *Frère lai, Franciscain* 100
28. B. Luchésius ou Lucius, *Premier membre du Tiers-Ordre* 101

MAI

11. B. Benoît d'Urbino, *Prêtre, Capucin* 103
13. Saint Pierre Régalat, *Prêtre, Franciscain* 104
14. Saint François de Fabriano, *Prêtre, Franciscain* 106
15. B. Bienvenu de Récanati, *Frère lai, Franciscain* 108
17. Saint Pascal Baylon, *Frère lai, Franciscain* 109
18. Saint Félix de Cantalice, *Frère lai, Capucin* 112
19. Saint Yves de Bretagne, *Curé, du Tiers-Ordre* 114
20. Saint Bernardin de Sienne, *Prêtre, Franciscain* 116
22. Bse Humiliane, *Veuve, du Tiers-Ordre* 119
— B. Jean Forest, *Prêtre, Franciscain* 120
23. B. Crispino de Viterbe, *Frère lai, Capucin* 122
29. B. Herculano de Piagale, *Prêtre, Franciscain* 124
— B. Jean de Prado, *Prêtre et Martyr, Franciscain* 125

30. Saint Ferdinand, *Roi de Castille, du Tiers-Ordre* 126
31. B. Gérard de Villamagna, *Ermite, du Tiers-Ordre* 128
— Saint Vital de Bastia, *Ermite, du Tiers-Ordre* 129

JUIN

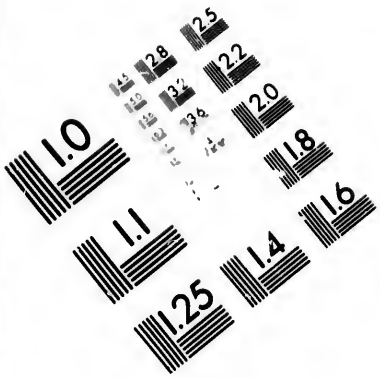
1er B. Jacques de Strépar, *Archevêque, Franciscain* 130
2. Bse Baptiste Varani, *Vierge, Clarisse* 131
3. B. André de Spello, *Prêtre, Franciscain* 133
5. B. Pacifique de Cérano, *Prêtre, Franciscain* 135
7. BB. Etienne de Narbonne et Raymond de Carbone, *Prêtres et Martyrs, Franciscains* 137
10. Bse Yolande, *Veuve, Clarisse* 139
12. B. Gui de Cortone, *Prêtre, Franciscain* 140
13. Saint Antoine de Padoue, *Incomparable Thaumaturge, Apôtre de la France et de l'Italie, Franciscain* 142
19. Bse Micheline de Pésaro, *Veuve, du Tiers-Ordre* 146
27. B. Bienvenu de Gubbio, *Frère lai, Franciscain* 148

JUILLET

7. Saint Laurent de Brindes, *Prêtre, Capucin* 150
8. Sainte Elisabeth de Portugal, *Veuve, du Tiers-Ordre* 151
9. Saint Nicolas Pick et ses dix compagnons, *Martyrs de Gorcum, Franciscains* 153
14. Saint Bonaventure, *Docteur de l'Eglise, Cardinal, Evêque d'Albano, Franciscain, Huitième Ministre Général de l'Ordre* 158
15. Bse Angéline de Marsciano, *Veuve, du Tiers-Ordre* 162
18. B. Simon de Lypnica, *Prêtre, Franciscain* 164
19. B. Jean de Dukla, *Prêtre, Franciscain* 166
24. Saint François Solane, *Prêtre, Franciscain* 168
27. Bse Cunégonde, *Vierge, Clarisse* 169

AOUT

2. B. Gauthier, *Prêtre, Franciscain* 173
5. B. François de Pésaro, *Ermite, du Tiers-Ordre* 174
9. B. Jean de l'Alverne, *Prêtre, Franciscain* 176
12. Sainte Claire d'Assise, *Fondatrice des Clarisses* 178
13. B. Pierre de Molliano, *Prêtre, Franciscain* 181
14. B. Santé d'Urbino, *Frère lai, Franciscain* 183
16. Saint Roch, *du Tiers-Ordre* 185
18. Sainte Claire de Montefalco, *Vierge, du Tiers-Ordre* 187
19. Saint Louis d'Anjou, *Evêque de Toulouse, Franciscain* 189
25. Saint Louis, roi de France, *Patron des Frères du Tiers-Ordre* 192
27. B. Timothée de Montecchio, *Prêtre, Franciscain* 195



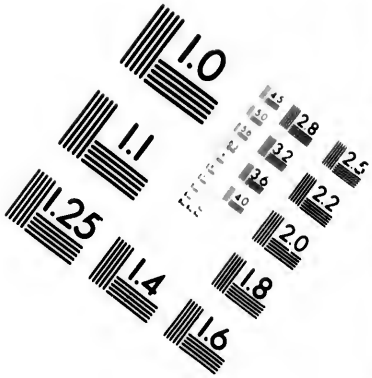
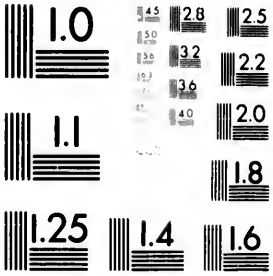
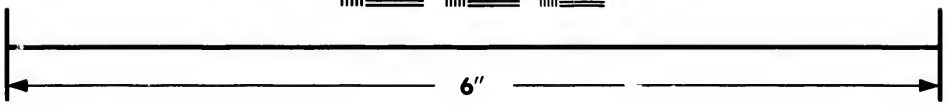
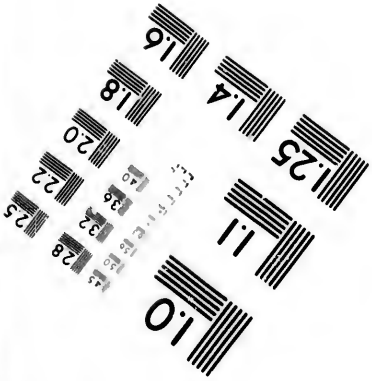
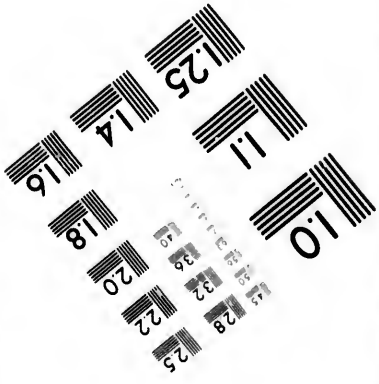


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)









Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

SEPTEMBRE

1er Bse Isabelle de France, *Vierge, Clarisse* 196
3. BB. Jean de Pérouse, *Prêtre*, et Pierre de Sasso Ferrato, *Frère lai, Martyrs, Franciscains* 198
4. Sainte Rose de Viterbe, *Vierge, du Tiers-Ordre* 200
5. B. Gentil de Mathelica, *Prêtre, Franciscain* 203
6. B. Vincent d'Aquila, *Frère lai, Franciscain* 205
9. Bse Séraphine Sforza, *Clarisse* 206
11. B Bernard d'Offida, *Frère lai, Capucin* 208
12. B. Apollinaire et ses compagnons, *Martyrs, Franciscains* 210
13. Sainte Véronique Giuliani, *Vierge, Capucine* 218
17. B. Gandolphe de Binasco, *Prêtre, Franciscain* 220
18. Saint Joseph de Cupertino, *Prêtre, Conventuel* 221
24. S. Pacifique de San Severino, *Prêtre, Franciscain* 223
26. Bse Lucie de Calatagirone, *Vierge, du Tiers-Ordre* 225
27. Saint Elzéar de Sabran, *du Tiers Ordre* 227
28. B. Bernardin de Feltre, *Prêtre, Franciscain* 229

OCTOBRE

1er Bse Louise de Savoie, *Veuve, Clarisse* 231
4. Le Séraphique Père S. François, *Diacre, Fondateur et Patriarche des Frères Mineurs, des Clarisses et de l'Ordre de la Pénitence* 234
5. B. Jean de Penna, *Prêtre, Franciscain* 240
6. Sainte Marie-Françoise des Cinq Plaies, *Vierge, du Tiers-Ordre* 241
8. Sainte Brigitte de Suède, *du Tiers-Ordre* 243
12. Saint Séraphin, *Frère lai, Capucin* 245
13. Saint Daniel et ses Compagnons, *Martyrs, Franciscains* 247
19. Saint Pierre d'Alcantara, *Prêtre, Franciscain* 252
22. B. Ladislas de Gielnow, *Prêtre, Franciscain* 255
23. Saint Jean de Capistran, *Prêtre, Franciscain* 256
25. B. François de Calderola, *Prêtre, Franciscain* 258
26. B. Bonaventure de Potenza, *Prêtre, Conventuel* 259
29. Bse Paule de Mantoue, *Vierge, Clarisse* 261
30. B. Libérat de Lauro, *Prêtre, Franciscain* 262
— B. Ange d'Acri, *Prêtre, Capucin* 263
— B. Théophile de Corté, *Prêtre, Franciscain* 266
31. B. Thomas de Florence, *Frère lai, Franciscain* 266

NOVEMBRE

4. B. Julien de Valle, *Prêtre, Franciscain* 268
5. B. Raynier d'Arezzo, *Frère lai, Franciscain* 269
— Bse Hélène Enselmini, *Vierge, Clarisse* 270
6. Bse Félicie Méda, *Vierge, Clarisse* 271

7. B. Bernardin de Fossa, *Prêtre, Franciscain* 273
12. Saint Didace d'Alcala, *Frère lai, Franciscain* 274
— B. Jean de la Paix, *du Tiers-Ordre* 276
14. B. Gabriel Ferretti, *Prêtre, Franciscain* 277
16. Sainte Agnès d'Assise *Vierge, Clarisse* 278
17. Bse Salomée, *Vierge, Clarisse* 280
19. Sainte Elisabeth de Hongrie, *Veuve, Patronne des Sœurs du Tiers-Ordre* 281
25. Bse Elisabeth la Bonne, *Vierge, du Tiers-Ordre Régulier* 284
26. Saint Léonard de Port-Maurice, *Prêtre, Franciscain* 285
27. Bse Delphine de Glandèves, *Vierge, du Tiers-Ordre* 288
— B. Raymond Lulle, *Martyr, du Tiers-Ordre* 290
28. Saint Jacques de la Marche, *Prêtre, Franciscain* 291

DÉCEMBRE

5. B. Humble de Bisignano, *Frère lai, Franciscain* 294
8. La Conception Immaculée de la Très Sainte Vierge, *Patronne de l'Ordre Séraphique* 295
9. Bse Jeanne de Signa, *Vierge recluse, du Tiers-Ordre* 297
17. Bse Marguerite Colonna, *Vierge, Clarisse* 298
19. B. Conrad d'Offida, *Prêtre, Franciscain* 300
22. B. Hugolin Magalotti, *Ermite, du Tiers-Ordre* 301
23. B. Nicolas Factor, *Prêtre, Franciscain* 302

TABLE DE L'APPENDICE

JANVIER

4. Vén. Antoine Pagani, *Prêtre, Franciscain* 307
10. B. Egide de Lorenzana, *Frère lai, Franciscain* 309
13. Vén. François Ximénès, *Archevêque et Cardinal, Franciscain* 310
14. Fête du Triomphe du Saint Nom de Jésus 313
18. Vén. Nicolas Molinari, *Evêque, Capucin* 315
25. Vén. François de Ghisone 317

FÉVRIER

9. B. Egide de saint Joseph, *Frère lai, Franciscain* 319
15. Translation de Saint Antoine de Padoue 320
21. Sainte Angèle de Mérici, *Vierge, du Tiers-Ordre, Fondatrice des Ursulines* 322

MARS

2. Vén. Benoît Bacci, *Prêtre, Franciscain* 324
13. B. Henri, roi de Danemarck, *du Tiers-Ordre* 326
14. Translation du Séraphique Docteur saint Bonaventure 327
15. Vén. Jean de Maurienne, *Prêtre, Capucin* 328
16. B. Torello de Poppi, *Ermite, du Tiers-Ordre* 329
19. Saint Joseph, *Protecteur spécial de l'Ordre Séraphique* 333
20. B. Hippolyte Galantini, *Tertiaire* 335
24. B. Diégo Joseph de Cadix, *Prêtre, Capucin* 337
25. B. Jérémie Lambertenghi, *Prêtre, du Tiers-Ordre régulier* 339
— Vén. Jeanne-Marie de la Croix, *Clarisse* 340

AVRIL

5. Vén. Marie Crescence Hess, *Vierge, du Tiers-Ordre régulier* 342
6. B. Guillaume de Scieli, *Ermite, du Tiers-Ordre* 344
13. B. Albert de Sarziano, *Prêtre, Franciscain* 345
20. B. Jean de Massacio, *Ermite, du Tiers-Ordre* 348
24. B. Jean de Peckam, *Franciscain, Archevêque de Cantorbery* 349
30. Vén. François de Gonzague, *Prêtre, Franciscain* 351

MAI

3. B. Christophe de Milan, *Frère lai, Franciscain* 353
Vén. Jeanne de la Croix, *Vierge, du Tiers-Ordre régulier* 354
7. B. Agnello de Pise, *Prêtre, Franciscain* 356
11. B. Thomas Illyricus, *Prêtre, Franciscain* 357
12. B. Jean Bonvisio, *Frère lai, Franciscain* 359
24. Vén. Marie d'Agréda, *Conceptionniste* 362
— B. Gérard de Lunel, *du Tiers-Ordre* 365
25. Translation du Séraphique Père Saint François 366
31. B. Félix de Nicosie, *Frère lai, Capucin* 368

JUIN

5. B. Pierre d'Aragon, *Prêtre, Franciscain* 369
8. B. Barthélemy de Montepulciano, *Prêtre, Franciscain* 370
12. Vén. Florida Cévoli, *Vierge, Capucine* 371
13. B. Olivier Maillard, *Prêtre Franciscain* 372
15. Vén. André de Burgio, *Frère lai, Capucin* 373

JUILLET

5. B. Elie de Bourdeille, *Franciscain, Cardinal, Archevêque de Tours* 375
7. B. Davanzat, *Curé, du Tiers-Ordre* 377
9. Vén. Emmanuel Ruiz et ses compagnons, *Martyrs, de Damas, Franciscains* 379

27. B. Névolon de Faenza, *Artisan, du Tiers-Ordre* 390
— Vén. Marie Madeleine Martinengo, *Capucine* 391
31. Vén. Généreux-Marie de Premosello, *Prêtre, Franciscain* 392

AOUT

2. Dédicace de l'église de Ste-Marie-des-Anges, *Grand Pardon d'Assise. — Indulgence de la Portioncule* 393
4. Notre Père Saint Dominique, *Fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs* 396
— B. Chérubin de Spolète, *Prêtre, Franciscain* 398
20. Vén. Antoine de Scalmati, *Prêtre Franciscain* 400
23. Vén. Ange del Paz, *Prêtre, Franciscain* 401
27. B. Gabriel Maria, *Prêtre, Franciscain, Fondateur de l'Ordre royal de l'Annonciade* 404

SEPTEMBRE

6. Vén. Bernardin de Calenzana, *Prêtre, Franciscain* 406
11. B. Bonencontre, *Prêtre, Franciscain* 408
17. Fête des Sacrés Stigmates du Séraphique Père Saint François d'Assise 410
— B. Paul de Trinci, *Frère lai, Franciscain* 411
23. Invention du corps de Sainte Claire d'Assise 413
27. B. Gauthier de Bruges, *Evêque de Poitiers, Franciscain* 414
30. Vén. Bénigne de Cunéo, *Prêtre, Franciscain* 416

OCTOBRE

3. Translation de Sainte Claire d'Assise 416
4 Les Bienheureux Compagnons de N. S Père S François 418
10. B. Robert de Malatesta, *Prince de Rimini, du Tiers-Ordre* 430

NOVEMBRE

8. B. Jean Duns Scot, *Docteur de Marie, Frère Mineur* 431
14. B. Nicolas de Tavilée, *Prêtre et Martyr, Franciscain* 433
— Vén. Antoine Alphonse de Bermejo, *du Tiers-Ordre* 434
15 Vén. Barthélemy de Saluce, *Prêtre, Franciscain* 436
19. B. Thomas de Foligno, *du Tiers-Ordre* 438
29. Tous les Saints de l'Ordre Séraphique 440

DÉCEMBRE

10. B. Barthélemy de Pise, *Prêtre, Franciscain* 441
13. S. Barthole, *Curé, du Tiers-Ordre* 442
14. B. Jean Deschaux ou Discalcéat, *Prêtre, Franciscain* 444
15. Vén. Innocent de Chiusi, *Frère lai, Franciscain* 446
25. B. Jacopone de Todi, *Frère lai, Franciscain* 449
30. Vén. Marie-Antonia Belloni, *Vierge, Clarisse* 541

Table Alphabétique

A

S.	Accurse	16 Janvier	10
S.	Adjut	" "	"
B.	Agnello de Pise	7 Mai	356
Ste	Agnès d'Assise	16 Novembre	278
Bse	Agnès de Bohême	2 Mars	47
B.	Albert de Sarziano	13 Avril	345
Vén.	André de Burgio	15 Juin	373
B.	André de Segni	1 Février	18
B.	André de Spello	3 Juin	133
B.	André Hibernon	18 Avril	89
S.	Ange martyr	13 Octobre	248
B.	Ange d'Acri	30 Octobre	263
B.	Ange de Chivasso	12 Avril	87
Vén.	Ange del Paz	23 Août	401
Bse	Angèle de Foligno	30 Mars	71
Ste	Angèle de Mérici	21 Février	322
Bse	Angéline de Marsciano	15 Juillet	162
B.	Ange Tancrède	4 Octobre	426
S.	Antoine de Hornaar	9 Juillet	156
S.	Antoine de Nangasaki	5 Février	30
S.	Antoine de Padoue	13 Juin	142
	" " (Translation)	15 Février	320
B.	Antoine de S. Bonaventure	12 Septembre	216
B.	Antoine de S. François	" "	215
B.	Antoine de Stroncone	7 Février	34
S.	Antoine de Weert	9 Juillet	155
Vén.	Antoine Pagani	4 Janvier	307
Vén.	Antoine Scalmati	20 Août	400
Bse	Antoinette de Florence	7 Avril	79
B.	Apollinaire	12 Septembre	210
B.	Archange de Calatafimi	9 Avril	84

B

Bse	Baptiste Varani	2 Juin	131
B.	Barthélemy de Montepulc.	8 Juin	371
Vén.	Barthélemy de Pise	10 Décembre	441
Vén.	Barthélemy de Saluce	15 Novembre	436
S.	Barthole	13 Décembre	442
Vén.	Bénigne de Cunéo	30 Septembre	416
Vén.	Benoît Bacci	2 Mars	324
B.	Benoît d'Urbino	11 Mai	103
S.	Benoit le More	3 Avril	76
B.	Bentivoglio de Bonis	6 Avril	78
S.	Berard martyr	16 Janvier	10
B.	Bernard de Corléone	14 Janvier	9
B.	Bernard de Quintavalle	4 Octobre	419
B.	Bernard d'Offida	11 Septembre	208
B.	Bernardin de Calenzana	6 Septembre	406
B.	Bernardin de Feltre	28 Septembre	229
B.	Bernardin de Fossa	7 Novembre	273
S.	Bernardin de Sienne	20 Mai	116
S.	Bienvenu évêque d'Osimo	22 Mars	65
B.	Bienvenu de Gubbio	27 Juin	148
B.	Bienvenu de Récanati	15 Mai	108
S.	Bonaventure	14 Juillet	158
"	" (Translation)	14 Mars	327
S.	Bonaventure de Duisco	5 Février	29
B.	Bonaventure de Potenza	26 Octobre	259
B.	Bonencontre	11 Septembre	408
Ste	Brigitte de Suède	8 Octobre	243

C

Vén.	Carmel Botta	9 Juillet	381
Ste	Catherine de Bologne	9 Mars	54
B.	Charles de Sezze	10 Avril	85
B.	Chérubin de Spolète	4 Août	398
B.	Christophe de Cahors	4 Octobre	425

B.	Christophe de Milan	3 Mai	353
Ste	Claire d'Assise	12 Août	178
"	" " (Invention)	23 Septembre	416
"	" " (Translation)	3 Octobre	413
Ste	Claire de Montefalco	18 Août	187
Bse	Claire de Rimini	10 Février	35
Ste	Colette de Corbie	6 Mars	51
	Conc. Imm. de la B. V. M.	8 Décembre	295
B.	Conrad d'Ascoli	19 Avril	91
B.	Conrad de Plaisance	19 Février	39
B.	Conrad d'Offida	19 Décembre	300
S.	Corneille de Wich	9 Juillet	157
S.	Cosme Raquisa	5 Février	32
B.	Chrispino de Viterbe	23 Mai	122
Bse	Cunégonde	27 Juillet	169

D

S.	Daniel	13 Octobre	247
B.	Davanzar	7 Juillet	377
Bse	Delphine de Glandèves	27 Novembre	288
S.	Demétrius de Géorgie	9 Avril	83
S.	Didace d'Alcala	12 Novembre	274
B.	Diégo Joseph de Cadix	24 Mars	337
S.	Dominique	4 Août	396
B.	Dominique de Nangasaki	12 Septembre	216
S.	Donule	13 Octobre	249

E

B.	Egide d'Assise	23 Avril	95
B.	Egide de Lorenzana	10 Janvier	309
B.	Egide de S. Joseph	9 Février	319
B.	Elie de Bourdeilles	5 Juillet	375
Ste	Elisabeth de Hongrie	19 Novembre	281
Ste	Elisabeth de Portugal	8 Juillet	151
Bse	Elisabeth la Bonne	25 Novembre	284
S.	Elzéar de Sabran	27 Septembre	227

Vén.	Emmanuel Ruiz	9 Juillet	379
Vén.	Engelbert Kollard	9 Juillet	382
B.	Etienne de Narbonne	7 Juin	137
Bse	Eustochium de Calafato	27 Février	44

F

Bse	Félici Méda	6 Novembre	271
S.	Félix de Cantalice	18 Mai	112
B.	Félix de Nicosie	31 Mai	368
S.	Ferdinand de Castille	30 Mai	126
S.	Fidèle de Sigmaringen	24 Avril	97
Vén.	Florida Cévoli	12 Juin	371
S.	François Blanco	5 Février	24
B.	François Cusioie	12 Septembre	213
S.	François d'Assise	4 Octobre	234
"	" (Sacrés Stigmates)	17 Septembre	410
"	" (Translation)	25 Mai	366
S.	François de Bruxelles	9 Juillet	156
B.	François de Calderola	25 Octobre	258
B.	François de Fabriano	14 Mai	106
Vén.	François de Ghisone	23 Janvier	317
Vén.	François de Gonzague	30 Avril	351
S.	François de Méako	5 Février	28
B.	François de Pésaro	5 Août	174
B.	François de S. Bonaventure	12 Septembre	210
B.	François de Ste Marie	12 Septembre	215
S.	François de S. Michel	5 Février	26
Ste	Françoise Romaine	11 Mars	57
S.	François Fahélante	5 Février	29
B.	François Galvez	12 Septembre	210
Vén.	François Pinazzo	9 Juillet	387
S.	François Solano	21 Juillet	168
Vén.	François Ximénès	13 Janvier	310

G

S.	Gabriel de Duisco	5 Février	27
B.	Gabriel de la Madeleine	12 Septembre	216

B.	Gabriel Ferretti	14 Novembre	277
B.	Gabriel-Maria	27 Août	404
B.	Gandolphe de Binasco	17 Septembre	220
B.	Gaspard Vaz et son épouse	12 Septembre	215
B.	Gauthier	2 Août	173
B.	Gauthier de Bruges	27 Septembre	414
Vén.	Généreux-Marie de Prém.	31 Juillet	392
B.	Gentil de Mathélica	5 Septembre	205
B.	Gérard de Lunelle	24 Mai	365
B.	Gérard de Villamagna	31 Mai	128
S.	Godefroy Van Mervel	9 Juillet	155
S.	Gonzalve Garcia	5 Février	25
B.	Guy de Cortone	12 Juin	140
B.	Guillaume de Scicli	6 Avril	344

H

Bse	Hélène Enselmini	5 Novembre	270
B.	Henri de Danemark	13 Mars	326
B.	Herculano de Piagale	29 Mai	124
B.	Hippolyte de Galantini	20 Mars	335
S.	Hugolin	13 Octobre	250
B.	Hugolin Magalotti	22 Décembre	301
B.	Humble de Bisignano	5 Décembre	294
Bse	Humiliane	22 Mai	119
Ste	Hyacinthe de Mariscotti	30 Janvier	15

I

Vén.	Innocent de Chiusi	15 Décembre	446
Bse	Isabelle de France	1 Septembre	196

J

B.	Jacopone de Todi	25 Décembre	449
B.	Jacques de Bitetto	27 Avril	100
S.	Jacques de la Marche	28 Novembre	291
B.	Jacques de Strépar	1 Juin	130
B.	Jean Bonvisio	21 Mai	359
S.	Jean Danchi	5 Février	28

S. Jean de Capistran	23 Octobre.....	256
B. Jean Déchaux ou Discalcéat	11 Décembre	444
B. Jean de Dukla	19 Juillet	166
B. Jean de l'Alverne	9 Août	176
B. Jean de la Paix.....	12 Novembre	277
B. Jean de Massacio	20 Avril	348
Vén. Jean de Maurienne.....	15 Mars.....	328
S. Jean de Padoue.....	9 Avril	83
B. Jean de Parme	20 Mars.....	63
B. Jean de Peckam.....	24 Avril	349
B. Jean de Penna.....	5 Octobre.....	240
B. Jean de Pérouse	3 Septembre.....	198
B. Jean de Prado.....	29 Mai.....	125
B. Jean Forest	22 Mai.....	120
Vén. Jean Jacques Fernandez ..	9 Juillet	388
S. Jean Joseph de la Croix...	5 Mars.....	48
B. Jean Martha	12 Septembre.....	211
Vén. Jeanne de la Croix.....	3 Mai	354
Vén. Jeanne Marie de la Croix	25 Mars.....	340
Bse Jeanne Marie de Maillé...	27 Avril	98
Bse Jeanne de Signa	9 Décembre	297
Ste Jeanne de Valois.....	4 Février	20
B. Jean Parent.....	4 Octobre	428
S. Jean Quizuya.....	5 Février	27
B. Jean Tomachi et ses fils ..	12 Septembre.....	214
B. Jérémie Lambertenghi ...	25 Mars.....	339
B. Jérôme de Torrès.....	12 Septembre.....	216
S. Jérôme de Verdt	9 Juillet	154
Jésus (Fête de son S. Nom)	14 Janvier.....	313
S. Joachim Saquiyor.....	5 Février	29
S. Joseph, protecteur spécial de l'Ordre	19 Mars.....	333
S. Joseph de Cupertino	18 Septembre.....	221
S. Joseph de Léonice	4 Février	22
B. Julien de S. Augustin.....	8 Avril	81
B. Julien de Valle	4 Novembre	268
B. Junipère.....	4 Octobre.....	423

L

B.	Ladislas de Gielnow	22 Octobre	255
S.	Laurent de Brindes	7 Juillet	150
S.	Léon martyr	13 Octobre	250
B.	Léon d'Assise	4 Octobre	421
S.	Léonard de Port-Maurice	26 Novembre	285
S.	Léon de Carazuma	5 Février	30
B.	Léon de Satzuma	12 Septembre	211
B.	Léopold de Gaiches	20 Avril	93
B.	Libérat de Lauro	30 Octobre	262
B.	Louis Baba	12 Septembre	212
S.	Louis d'Anjou	19 Août	189
Bse	Louise Albertoni	31 Janvier	17
Bse	Louise de Savoie	1 Octobre	231
S.	Louis Ibarqui	5 Février	31
B.	Louis Maqui et son fils	12 Septembre	213
B.	Louis Mazua	12 Septembre	213
B.	Louis Nifachi et son fils	12 Septembre	214
S.	Louis, roi de France	25 Août	192
B.	Louis Sassandra	12 Septembre	212
B.	Louis Sotelo	12 Septembre	212
B.	Luc Chiémon	12 Septembre	213
B.	Lucinesius	28 Avril	101
Bse	Lucie de Calatagirone	26 Septembre	225
B.	Lucie de Fleites	12 Septembre	211

M

B.	Marc de Bologne	31 Mars	74
B.	Marc de Montegallo	28 Mars	69
Bse	Marguerite Colonna	17 Décembre	298
Ste	Marguerite de Cortone	22 Février	40
Vén.	Marie-Antonia Belloni	30 Décembre	451
Vén.	Marie-Crescence Hœss	5 Avril	342
Vén.	Marie d'Agréda	24 Mai	362
Ste	Marie-Françoise des C. P.	6 Octobre	241
Vén.	Marie-Mad. Martinengo	27 Juillet	391

B.	Marie Thomas	12 Septembre	215
S.	Martin de l'Ascension	5 Février	24
B.	Martin Gomez	12 Septembre	213
B.	Massée	1 Octobre	424
S.	Mathias	5 Février	30
Bse	Mathie de Nazzarei	1 Mars	46
B.	Mathieu Alvarez	12 Septembre	214
B.	Mathieu de Girgenti	28 Janvier	13
B.	Michel Chizaimon	12 Septembre	213
S.	Michel Cosaqui	5 Février	32
Bse	Micheline de Pesaro	19 Juin	146
B.	Michel Tomada	12 Septembre	214

N

B.	Nevolon de Faenza	27 Juillet	390
S.	Nicaise Janssens	9 Juillet	154
Vén.	Nicanor Mianio	9 Juillet	383
Vén.	Nicolas Alberca	9 Juillet	385
B.	Nicolas Factor	23 Décembre	302
S.	Nicolas, martyr	13 Octobre	251
Vén.	Nicolas Molinari	18 Janvier	315
S.	Nicolas Pick	9 Juillet	153

O

B.	Odoric de Pordenone	3 Février	18
B.	Olivier Maillard	13 Juin	372
S.	Othon	16 Janvier	10

P

B.	Pacifique	4 Octobre	422
B.	Pacifique de Cérano	5 Juin	135
B.	Pacifique de San Sévérino	21 Septembre	223
S.	Pascal Baylon	17 Mai	109
B.	Paul de Ste-Claire	12 Septembre	210
B.	Paule Gambara	29 Mars	70

B.	Paule de Mantoue	29 Octobre	261
S.	Paul Suzuqui	5 Février	26
B.	Paul de Trinci	17 Septembre	416
S.	Paul Yuanique	5 Février	31
B.	Pérégrin	27 Mars	68
Bse	Philippa de Macri	16 Février	38
S.	Philippe de Jésus	5 Février	25
B.	Philippe le Long	4 Octobre	427
S.	Pierre	16 Janvier	10
S.	Pierre Baptiste	5 Février	23
S.	Pierre d'Alcantara	19 Octobre	252
B.	Pierre d'Aragon	5 Juin	369
S.	Pierre d'Asshe	9 Juillet	157
B.	Pierre d'Avila	12 Septembre	211
B.	Pierre de Catane	4 Octobre	419
B.	Pierre de l'Assomption	12 Septembre	211
B.	Pierre de Molliano	13 Août	181
B.	Pierre de Sasso Ferrato	3 Septembre	198
B.	Pierre de Sienne	16 Mars	60
B.	Pierre de Tréja	14 Mars	59
S.	Pierre Régalat	13 Mai	104
S.	Pierre Sequexein	5 Février	33
Vén.	Pierre Soler	9 Juillet	386
S.	Pierre Yuniquez	5 Février	33
	Portioncule	2 Août	393

R

B.	Raymond de Carbonne	7 Juin	137
B.	Raymond Lulle	27 Novembre	290
B.	Raynier d'Arezzo	5 Novembre	269
B.	Richard de Ste-Anne	12 Septembre	211
B.	Rizzier	26 Mars	66
S.	Roch	16 Août	185
B.	Roger de Todi	13 Mars	58
B.	Romain et Bse Louise	12 Septembre	214
Ste	Rose de Viterbe	4 Septembre	200
B.	Ruffin	4 Octobre	420

S

B. Sabatino	4 Octobre	424
Bse Salomée	17 Novembre	280
B. Salvator d'Orta	18 Mars	61
S. Samuel	13 Octobre	248
B. Sante d'Urbino	14 Août	183
B. Sébastien d'Apparitio	25 Février	43
S. Séraphin	12 Octobre	245
B. Séraphin Sforza	9 Septembre	206
B. Simon de Lypnica	18 Juillet	164
B. Sylvestre	4 Octobre	427

T

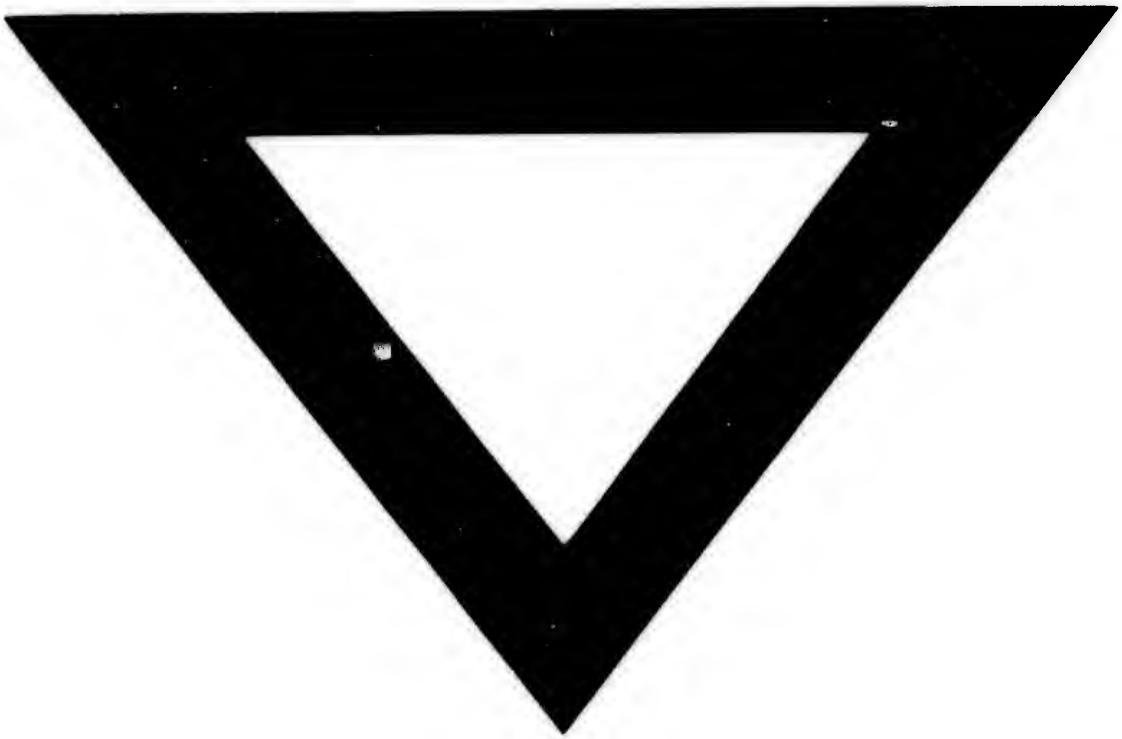
S. Théodoric d'Emden	9 Juillet	155
B. Théophile de Corté	30 Octobre	265
B. Timothée de Montecchio	27 Août	195
B. Thomas de Cori	28 Février	45
B. Thomas de Florence	31 Octobre	266
B. Thomas de Foligno	19 Novembre	438
B. Thomas Illyricus	11 Mai	357
S. Thomas de Tolentino	9 Avril	83
B. Torello de Poppi	16 Mars	329
Tous les Saints de l'Ordre	29 Novembre	440

V

S. Véronique Giuliani	17 Septembre	218
B. Vincent d'Aquila	6 Septembre	205
B. Vincent de Saint-Joseph	12 Septembre	211
S. Viridiane	13 Février	36
S. Vital de Bastia	31 Mai	129

W

S. Willalde	9 Juillet	155

Y

B. Yollande	10 Juin	139
S. Yves de Bretagne	19 Mai	114